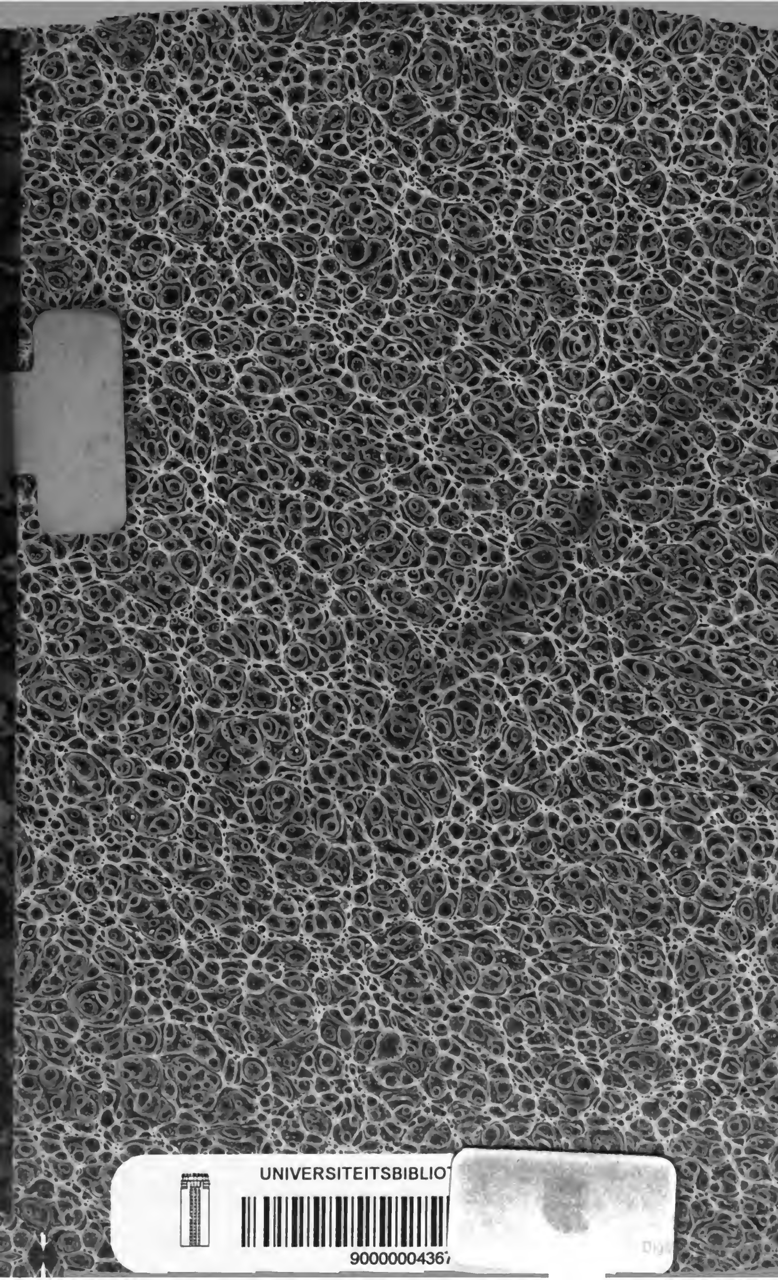
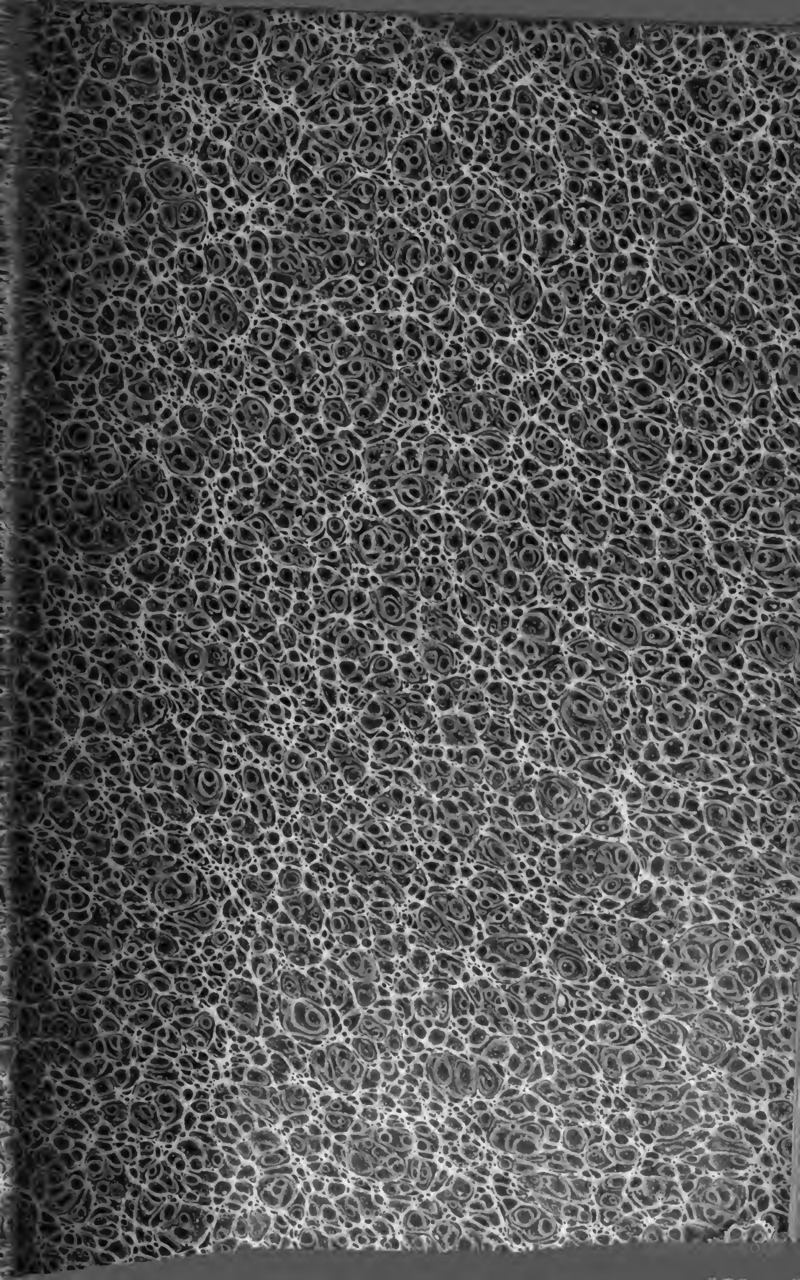



UNIVERSITEITSBIBLIOT
9000000436



HISTOIRE

DE

LA LITTÉRATURE ROMAINE.

HISTOIRE

DE

LA LITTÉRATURE ROMAINE,

DEPUIS LA FONDATION DE ROME, JUSQU'AU CINQUIÈME SIÈCLE DE L'ÈRE VULGAIRE,

PAR P. BERGERON,

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET EN LETTRES, PROFESSEUR ÉMÉRITE DE L'UNIVERSITÉ DE BRUXELLES,
CHEVALIER DE L'ORDRE DE LA BRANCHE ERNESTINE DE SAXE.

SECONDE ÉDITION

Dédiée à M. le Ministre de l'Intérieur.



NAMUR,

A. WESMAEL-LEGROS, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

Rue de l'Ange, Coin de la rue de la Croix, N° 649.

1851.

A M. Charles Rogier,

Ministre de l'Intérieur,
Officier de l'Ordre Léopold, décoré de la Croix de Fer,
Grand-croix de l'Ordre de la branche Ernestine de Saxe,
Grand-croix de l'Ordre de l'Étoile polaire,
Grand Officier de la Légion d'honneur,
Membre de la Chambre des Représentants.

Monsieur le Ministre,

Grâce à l'aide bienveillante, au généreux encouragement dont vous m'avez honoré, j'ai pu, dans l'intérêt des écoles, publier cette seconde édition. La permission que vous m'avez accordée d'y attacher votre nom, m'est d'autant plus précieuse, que c'est une recommandation puissante pour l'ouvrage et qu'elle me fournit l'heureuse occasion de vous offrir un témoignage public de ma reconnaissance.

Recevez, je vous prie, Monsieur le Ministre,

L'expression de mon respect et de ma haute considération.

P. Bergeron.

AVERTISSEMENT

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Le cours de l'histoire des littératures anciennes fait partie de l'enseignement supérieur, encore est-il réservé aux élèves qui aspirent au doctorat en philosophie et en lettres; il nous semble au contraire qu'il devrait appartenir à l'instruction moyenne; car cette branche des connaissances littéraires étant négligée dans les colléges, il en résulte que les jeunes gens, après avoir terminé leurs humanités, ne connaissent les écrivains anciens, et seulement quelques-uns, que par des fragments, qu'ils n'ont aucune idée de ce que les autres qui forment le plus grand nombre, ont pu faire pour mériter l'admiration, le culte de la postérité, ils ne savent pas quels chefs-d'œuvre nombreux le temps nous a ravis; ils ne connaissent point le titre des ouvrages que nous possédons, ni de ceux que nous avons perdus, pas plus que le nom de leurs auteurs. Nous avons essayé, au moins pour la langue romaine, de remédier à cette lacune dans l'enseignement secondaire. Il nous a paru que les manuels qui laissent à peu près tout à faire, n'atteignent pas ce but, que d'autres ouvrages plus étendus, mais qui ne traitent que de parties spéciales,

de certains genres de compositions, sont insuffisants pour offrir la science dans son ensemble; que quelques-uns enfin plus complets peut-être, présentent sous plusieurs rapports trop peu de développement, ou sont d'ailleurs d'une acquisition coûteuse et même difficile.

*L'ouvrage que nous publions a été fait sur un plan nouveau. Nous donnons, autant que les documents historiques ont pu nous le permettre, une courte notice biographique des auteurs, l'analyse critique de leurs ouvrages, l'opinion des savants anciens et des modernes, quelquefois la nôtre que nous ne risquons jamais qu'avec réserve; nous indiquons les traductions que nous avons pu découvrir dans les différentes langues de l'Europe, et enfin les éditions les plus estimées. Nous avons marqué en notes avec le soin le plus minutieux les sources où nous avons puisé, les autorités que nous avons appelées à notre secours, et les ouvrages spéciaux à consulter pour de plus amples détails. L'*Histoire *que nous offrons au public a été faite en conscience; elle nous a coûté beaucoup de soins et de recherches, mais nous nous croirons bien payé de nos peines, si nous avons le bonheur d'être utile à la jeunesse studieuse et à tous ceux qui conservent du goût, ou qui se sentent de la curiosité pour la littérature des Romains; l'usage de notre livre est d'ailleurs d'autant plus facile, même pour les gens du monde, que nous nous sommes fait une loi de n'interrompre le texte par aucune citation grecque ou latine.*

N. B. Cette seconde édition ne diffère de la première que par la suppression de l'analyse des ouvrages, qui peut facilement être suppléée au moyen des développements de MM. les Professeurs ou des lectures des élèves. Nous avons également retranché les notes que les jeunes gens n'ont guère le temps ni les moyens de consulter. Nous nous sommes décidés à ces modifications, pour donner à l'ouvrage une forme plus classique en le réduisant à un seul volume, et le rendre ainsi plus accessible par la diminution du prix.

HISTOIRE

DE

LA LITTÉRATURE ROMAINE.

PREMIÈRE PÉRIODE.

(ENFANCE).

DEPUIS LA FONDATION DE ROME JUSQU'A L'ANNÉE 512, DE 754 A 242 AVANT J.-C.

La littérature latine a eu, comme beaucoup de choses humaines, son enfance, son adolescence, sa virilité, sa vieillesse et même sa décrépitude. Ces divers degrés de la vie de l'homme ont servi à plusieurs philologues pour désigner les différentes phases de la littérature des Romains. Selon eux, l'enfance de cette littérature s'étend depuis la première année de la fondation de Rome jusqu'à la seconde guerre punique (l'an 534; avant Jésus-Christ 218 ans); l'adolescence, jusqu'au temps de Cicéron (an de Rome 674; avant J.-C. 105); l'âge viril jusqu'à la mort d'Auguste (an de Rome 767; après J.-C. 14); la vieillesse jusqu'à l'année 410 de l'ère chrétienne, et la décrépitude jusqu'à Charlemagne, c'est-à-dire jusqu'au milieu du huitième siècle.

Quelques écrivains ont adopté un autre plan, et ont partagé l'histoire de la littérature latine en quatre âges : l'âge d'or, depuis les temps de la deuxième guerre punique jusqu'aux dernières années du règne d'Auguste ; l'âge d'argent, depuis la mort de cet empereur jusqu'au temps d'Adrien; l'âge d'airain, depuis la mort de ce prince, l'an 161, jusqu'à la prise de Rome par Alaric, roi des Visigoths, l'an 409 ; enfin l'âge de fer comprend cette triste époque, où l'empire romain étant devenu la proie des barbares, toutes les études furent négligées, et la langue latine vit son éclat s'effacer, et sa beauté se flétrir.

Quant à nous, nous adopterons pour notre ouvrage la division en quatre périodes, auxquelles nous conserverons le nom que l'on donne

1

aux différentes époques de la vie humaine : L'ENFANCE, L'ADOLESCENCE, L'AGE VIRIL, LA VIEILLESSE.

L'enfance s'étendra depuis la fondation de Rome jusqu'à la fin de la première guerre punique, l'an de Rome 512 ; l'adolescence, depuis l'année 512 jusqu'à la mort de Sylla, c'est-à-dire jusqu'à l'année 676; l'âge viril depuis la mort de Sylla jusqu'à celle d'Auguste, l'an de Rome 767, ou l'an 14 après J.-C.; enfin la vieillesse, depuis l'an 14 jusqu'à la prise de Rome par Alaric, le 23 août de l'année 409, 1162 ans après la fondation de la ville éternelle.

S'il ne nous reste aucun ouvrage de littérature pendant la première période, plusieurs monuments de la langue latine sont parvenus jusqu'à nous, et il n'est pas sans intérêt d'en faire mention.

Le plus ancien de ces monuments consiste en quelques fragments ou plutôt quelques mots des vers saliens, qui nous ont été conservés par Varron.

Nous donnons comme le plus ancien monument de la langue des Romains, ces faibles restes des chants des Saliens, parce que, bien que ces prêtres semblent avoir été institués par Numa Pompilius, il paraît cependant que leur origine est plus ancienne. Les uns l'attribuaient à Morrius, roi de Veïes, qui les avait établis en l'honneur d'Alesus, fils de Neptune; d'autres à Dardanus, en faveur des dieux de Samothrace. Denys d'Halicarnasse lui-même a fort bien remarqué qu'ils répondaient aux *Curètes* des Grecs. Numa aurait donc introduit à Rome un culte et des ministres déjà connus ailleurs avant lui.

Les chants saliens se nommaient *Axamenta*, et cette poésie barbare était, au temps d'Horace, tout à fait inintelligible pour les Romains; Quintilien affirme que les prêtres mêmes qui les chantaient dans la procession des boucliers sacrés, ne les comprenaient pas. Le peu qui nous en reste est donc pour nous un simple objet de curiosité.

Le second monument de la langue latine est une chanson des *Frères arvales*, prêtres institués par Romulus; cette chanson est gravée sur deux tables de marbre découvertes à Rome en 1777, dans une fouille que l'on fit aux fondations de la sacristie de S[t] Pierre. Elles se trouvent aujourd'hui conservées dans cette basilique. Ces marbres cependant ne remontent qu'à l'année 218 de notre ère, sous l'empereur Héliogabale ; c'est à cette époque seulement que fut gravée cette chanson dont la tradition sans doute avait gardé le souvenir.

Comme troisième monument, nous citerons quelques fragments des lois de Numa; l'un qui prescrit de ne point accorder les honneurs funèbres à quiconque a été frappé par la foudre, l'autre qui a rapport au meurtre d'un homme libre; le troisième enfin qui défend aux concubines l'approche de l'autel de Junon.

Le quatrième monument est une loi de Servius Tullius, cinquième roi de Rome, relative aux enfants qui frappent les auteurs de leurs jours.

Le cinquième monument de la langue latine est un traité conclu avec les Carthaginois, sous les deux premiers consuls de la république, l'an 243 de Rome, 508 ans avant J.-C. Polybe nous l'a conservé, traduit, dit-il, du vieux latin difficile à comprendre de son temps. Ce traité établit des liens d'amitié entre les Romains et leurs alliés d'une part, et les Carthaginois et leurs alliés d'autre part; il règle les rapports maritimes et commerciaux des deux peuples.

Le sixième monument est la fable de Menenius Agrippa, qui date de l'année 258 de Rome; Tite-Live nous l'a transmise, mais il en a rajeuni le style inculte et suranné.

Les lois des douze Tables, publiées dans les années 303 et 304 de Rome, sont le septième monument de la langue latine; il en reste des fragments assez nombreux.

Huitième monument. Inscription au piédestal de la colonne rostrale qui fut érigée en l'honneur du consul Duilius, après la victoire navale qu'il remporta, l'an de Rome 494, sur les Carthaginois. A l'époque de la deuxième guerre punique, cette colonne fut renversée par la foudre; elle resta longtemps ensevelie sous les décombres, jusqu'à ce qu'enfin elle fut retrouvée et relevée l'an 1565, au mois de juillet. Le piédestal et l'inscription se voient encore dans le capitole. Comme le temps avait effacé une partie de l'inscription, plusieurs savants se sont occupés à la rétablir, entre autres Juste-Lipse qui n'a fait le travail qu'en partie, et Pierre Ciacconius qui l'a fait en entier et qui paraît avoir été le plus habile ou le plus heureux.

Neuvième monument. Inscription du tombeau de *Lucius Cornélius Scipion*, surnommé *Barbatus*, qui fut consul l'an 456, et qui remporta sur les Étrusques, à Volaterra, une victoire sanglante et décisive.

Dixième monument. Inscription du tombeau de *Lucius Cornélius Scipion*, fils de Scipion Barbatus. Cette inscription le proclame *le*

plus vertueux parmi les honnêtes citoyens de Rome. Elle fut trouvée bien antérieurement à la précédente, quoique celle-ci soit plus ancienne; elle a été découverte à Rome à la porte Capène, dans l'année 1615.

Onzième monument. Inscription en l'honneur d'*Attilius Calatinus*. Il était de la même famille que Regulus et vivait dans le même temps. Il fut consul en 495 et en 500. Cicéron lui-même cite en partie cette épitaphe dans son Traité de la Vieillesse.

Le douzième monument dont la date est incertaine, paraît cependant remonter à peu près à l'époque de ceux que nous venons de citer, si l'on en juge par la forme des lettres; c'est une inscription gravée sur un vase, qui rappelle et le nom de celle qui en a fait don, et celui de l'ouvrier qui l'a confectionné.

Treizième monument. Les deux prédictions du devin Marcius, qui annonçaient aux Romains la défaite de Cannes. Le texte de ces prédictions, reproduit sans doute en latin plus moderne, se trouve dans Tite-Live.

Le quatorzième monument est le sénatus-consulte rendu, l'an 566 de Rome, et dont Tite-Live rapporte l'occasion et le contenu. Quelques passages de l'auteur latin confirment l'opinion que l'original de ce sénatus-consulte a réellement existé. Ce décret est gravé sur une table de bronze, découverte en 1640, à Tirioli dans les Abruzzes, en creusant les fondements d'une maison seigneuriale. On y défend la célébration nocturne des mystères de Bacchus dans tout l'empire romain. Ce morceau précieux d'antiquité se trouve dans le musée impérial de Vienne.

Enfin le quinzième monument de la langue latine comprend quelques fragments épars de chants de table, que l'on accompagnait de la flûte, et qui célébraient les exploits et les belles actions des hommes illustres.

Nous n'avons pas parlé des prétendus livres de Numa, trouvés d'une manière extraordinaire, parce que tout ce qui en a été dit, nous semble devoir être relégué parmi les fables. Toutefois on peut lire le récit curieux que Tite-Live et Pline l'Ancien ont fait de cette découverte, et les judicieuses réflexions de Schœll.

Outre les monuments que nous venons d'indiquer, les Romains, durant la première période de leur langue, eurent une sorte de littérature, si toutefois on peut donner ce nom à des essais informes

et grossiers. Les poésies *fescennines*, dont Horace fait mention, étaient une sorte de dialogues dans lesquels les gens de la campagne s'égayaient tous les ans au temps de la moisson ; il y régnait une liberté licencieuse ; l'on n'y ménageait point les propos indécents, les épigrammes, les satires les plus poignantes ; les personnages les plus importants n'y étaient pas épargnés ; en sorte que ceux mêmes qui avaient échappé à ces mordantes attaques, craignant de s'y trouver en butte, une disposition de la loi des XII tables vint mettre un frein à un dévergondage qui menaçait de ne laisser intacte aucune réputation. La peine de mort, prononcée dans le principe, fut changée en celle de la bastonnade.

Les poésies fescennines paraissent avoir tiré leur nom de *Fescennia*, ville d'Étrurie, à laquelle probablement les Romains les empruntèrent, comme beaucoup d'autres choses. Les vers qui entraient dans cette sorte de composition s'appelaient *vers saturniens*, parce qu'ils étaient faits en l'honneur de Saturne, ou bien encore parce qu'il y régnait une grande liberté et que du temps de Saturne les habitants de l'Italie avaient joui pleinement de ce bien si précieux. Le mètre saturnien était irrégulier ; il n'avait ni rhythme, ni harmonie, et il resta à peu près tel, jusqu'à ce que l'hexamètre des Grecs eût été naturalisé à Rome.

Tite-Live nous apprend qu'outre les poésies fescennines, deux espèces de poésies dramatiques furent connues des Romains pendant la période qui nous occupe. Sous le consulat de C. Sulpicius Pæticus et de C. Licinius Stolon, l'an 390 de Rome, 362 ans avant J.-C., une peste répandit la consternation parmi les Romains ; alors eut lieu pour la troisième fois la cérémonie du *lectisternium*, ou festin en l'honneur des dieux. Comme la violence de la contagion ne diminuait ni par le secours de la divinité, ni par les conseils des hommes, on institua des jeux scéniques, chose nouvelle pour un peuple guerrier : on croyait apaiser par là le courroux céleste. On fit venir d'Étrurie des mimes qui dansaient au son de la flûte à la manière des Toscans. Il n'était question ni de poésie, ni de rien qui ressemblât à une composition dramatique. Bientôt les jeunes Romains voulurent imiter les Étrusques ; ils joignirent à leurs danses et à leurs pantomimes des dialogues gais et satiriques, qui s'éloignaient de la négligence grossière des vers fescennins, et qui déjà avaient une certaine régularité ; ils étaient accompagnés de gestes cadencés au son de la

flûte. Les acteurs de ces divertissements scéniques se nommaient *histrions* du mot toscan *hister* qui signifiait ce que les latins désignaient par l'expression *ludio*, baladin.

Les amusements de la scène étant devenus en art, les jeunes gens de Rome abandonnèrent ce genre de représentation aux histrions, et commencèrent entre eux à attaquer en vers tous les ridicules, suivant en cela l'exemple des anciens, et ils ne voulurent pas que des comédiens de profession déshonorassent, en les représentant, ces compositions scéniques qui ressemblaient, sauf les chœurs qui y étaient supprimés, aux drames satiriques des Grecs. Les Romains les avaient empruntées aux Osques, aussi furent-elles appelées *fables atellanes*, d'Atella, l'une des villes de ce peuple.

Pendant cette première période de la langue latine, qui comprend plus de cinq siècles, Rome n'eut donc qu'une poésie très-imparfaite, et aucun monument d'histoire, d'éloquence, ou de philosophie ne fit présager la gloire qu'elle devait acquérir un jour dans ces mêmes branches des connaissances humaines.

DEUXIÈME PÉRIODE.

(ADOLESCENCE).

DEPUIS L'ANNÉE 512 DE ROME JUSQU'A L'ANNÉE 676, DE 242 A 78 AVANT J.-C.

PREMIÈRE SECTION. — POÉSIE.

Ce fut principalement dans la poésie dramatique que s'exercèrent les premiers auteurs que compte Rome pendant cette deuxième période, et il n'est pas hors de propos de dire quelque chose des divers genres de pièces de théâtre, adoptés par les Romains. Presqu'aucun de leurs ouvrages scéniques ne fut original; ils imitaient, ils copiaient les Grecs, se contentant le plus souvent de les traduire. La tragédie. la comédie et même le drame furent naturalisés à Rome. Les tragédies étaient *crepidatæ* ou *palliatæ* lorsque les personnages étaient grecs, ce qui eut presque toujours lieu, ou *prætextatæ* quand les héros mis en scène étaient romains, ce qui arriva fort rarement. Les comédies étaient aussi distinguées en *prætextatæ*, lorsque le sujet et les personnages étaient pris dans les hauts rangs de la société romaine; en *trabeatæ*, quand les acteurs revêtus de robes plus ornées que la toge ordinaire, représentaient des triomphateurs, des chevaliers, des rois; en *togatæ*, quand les personnages appartenaient à la classe moyenne du peuple, et en *tunicatæ* ou *tabernariæ*, lorsque la fable mettait en scène des gens de taverne ou de la classe infime. Les comédies *statariæ* étaient celles où il y avait plus de dialogue que d'action; celles qualifiées *motoriæ* étaient au contraire plus en action qu'en dialogue. On appelait *rhintonicæ* des espèces de drames, des comédies du genre larmoyant, dont on attribue le premier essai à un certain Rhintus qui vécut peu de temps après Alexandre.

LIVIUS ANDRONICUS.

Le plus ancien poëte dramatique chez les Romains fut Livius Andronicus, et c'est par lui que commence la littérature latine.

Il était grec et natif de Tarente; il fut fait prisonnier en 482, lors de la prise de cette ville. Esclave de M. Livius Salinator, il instruisit ses enfants, et son mérite lui valut bientôt la liberté. Il prit alors de son patron le nom de *Livius*. Il mourut en 534. Son premier ouvrage fut représenté l'an 514 (240 avant J.-C.), sous le consulat de C. Claudius et de M. Tuditanus. Il paraît qu'il jouait lui-même dans ses pièces, ce qui ne veut pas dire qu'il y jouât seul, qu'il changeât successivement de costume pour représenter les différents personnages, ni que ses ouvrages dussent être, à cause de cela, d'une grande simplicité, comme l'a prétendu un auteur moderne.

Andronicus écrivit bon nombre de tragédies, et quelques comédies, le tout importé de la Grèce; on a les titres de dix-neuf de ses pièces. Il composa des poëmes dans plusieurs genres, parmi lesquels s'en trouvait un sur l'histoire romaine; il fut aussi l'auteur de quelques poésies érotiques, *erotopægnia*, et d'une hymne en l'honneur de Junon *Regina* qui fut chantée dans les rues de Rome par un chœur de vingt-sept jeunes filles, à l'occasion d'un présage funeste. On le croit aussi auteur d'une odyssée latine que Cicéron compare aux statues de Dédale, que l'on estimait seulement à cause de leur ancienneté. De ces œuvres nombreuses il ne nous reste plus que des fragments peu considérables et presque insignifiants.

Il est difficile de juger du mérite de ce poëte, par ce que le temps a épargné de ses ouvrages; mais, d'après l'opinion des auteurs anciens, nous pouvons dire que son style était dur et incorrect, et que ses vers manquaient de rhythme et d'harmonie : ce qui d'ailleurs se conçoit aisément et doit s'excuser de même, quand on songe à l'époque où l'auteur a écrit.

CNEIUS NÆVIUS.

Cneius Nævius ou Navius fut contemporain de Livius Andronicus; il naquit dans la Campanie et reçut une éducation grecque. Les anciens auteurs ont écrit qu'il porta les armes dans la première guerre punique qui commença en l'an 490 de Rome, et qui fut terminée en 521; il est donc difficile de préciser l'époque de la naissance de ce poëte. A l'exemple des Grecs, il composa des comédies remplies de satires et d'invectives contre les personnes. Il traduisit sur la scène les citoyens les plus recommandables, les déchira sans ménagement,

croyant plaire au peuple en servant sa malignité. Le premier Scipion l'Africain et les deux Metellus violemment attaqués, prirent les choses au sérieux, et Nævius porta la peine de son audace indiscrète. Les *triumviri capitales* le jetèrent en prison. Il y passa quelque temps et y composa deux comédies (*Hariolus* et *Leon*) qui lui valurent, dit-on, la liberté de la part des tribuns du peuple, sous la condition de réparer envers les illustres Romains qu'il avait offensés, le mal qu'il s'était permis d'en dire. Il paraît que la réparation ne satisfit point les Scipion et les Métellus, et que, sur leurs instances, il fut exilé à Utique où il mourut l'an 550, selon Cicéron, et plus tard d'après Varron.

Nævius composa en vers saturniens un poëme sur la première guerre punique que le célèbre grammairien Octavius Lampadius divisa en sept livres. Il est à regretter qu'il ne reste de cet ouvrage que des fragments insignifiants, car Cicéron faisait assez de cas de Nævius, tout en accordant la préférence à Ennius. Pline en porte à peu près le même jugement. Il paraît que, pour faire pendant à l'Odyssée de Livius Andronicus, il écrivit une Iliade latine.

Virgile a fait quelques emprunts à Nævius. La description de la tempête au premier livre de l'Enéide, les plaintes de Vénus à Jupiter, la réponse consolante du maître des dieux, tout cela est pris dans le premier chant de la première guerre punique.

On a les titres et des fragments nombreux, mais insignifiants, de soixante seize pièces de Nævius, parmi lesquelles se trouvent quelques tragédies; il en composa une nationale, sous le titre de *Alimoniæ Romuli et Remi*. Vulcatius Sedigitus, dans un petit poëme qui nous a été conservé par Aulu-Gelle, place Nævius au troisième rang, immédiatement après Plaute, tandis qu'il n'accorde que la sixième place à Térence; mais faut-il s'en rapporter à ce jugement? Toutefois Horace le traite avec assez de sévérité.

QUINTUS ENNIUS.

Quintus Ennius naquit à Rudies, ville de Calabre, l'an 515 de Rome, 239 ans avant J.-C., sous le consulat de Q. Valerius Falton et de C. Mamilius Turrinus. Il descendait, suivant Ælien, d'un roi de Messapie. Il vécut en Sardaigne jusqu'à l'âge de quarante ans. Ce fut dans cette île soumise aux Romains, qu'il se lia d'amitié avec Caton l'Ancien qui y était préteur, et à qui il enseigna le grec. Pour

lui témoigner sa reconnaissance, Caton conduisit Ennius à Rome, et lui donna une maison située sur le mont Aventin. Le poète obtint par son génie le droit de citoyen romain, honneur qui ne s'accordait alors qu'aux étrangers d'un rare mérite. Ennius fut recherché par tout ce que Rome comptait de grand et de considérable. Scipion l'Africain, pour goûter le repos qu'éloignaient de lui les troubles politiques, se retira dans sa maison de campagne de Literne, et y emmena Ennius, pour qui il avait une telle vénération qu'il voulut être déposé avec lui dans le même tombeau. Ennius mourut environ dix-huit ans après Scipion, d'un violent accès de goutte, l'an 585 de Rome, 169 ans avant J.-C. Il fut honoré d'une statue élevée à la porte Capène, sur le tombeau des Scipions. Il avait fait la guerre avec le premier Africain.

Ennius passait pour savant dans l'opinion des Anciens. Il savait trois langues, l'osque, le grec et le latin, et, pour cette raison, il disait qu'il avait trois âmes ou trois esprits. On lui a reproché de l'impatience et de la causticité. Ce n'est pas cependant l'idée qu'on se fait de lui en lisant ce qui nous reste de ses ouvrages; on croirait au contraire qu'il a été d'un caractère doux et d'un commerce facile. Horace l'accuse d'avoir aimé un peu trop le vin, et d'y avoir eu trop souvent recours pour exciter sa verve poétique. Q. Serenus prétend que ce fut à ses excès bacchiques qu'il dut la goutte qui l'emporta. Cicéron, en lui appliquant un de ses vers, loue sa bonne foi, malgré l'exiguité de sa fortune.

Les Romains faisaient le plus grand cas des ouvrages d'Ennius. Ses Annales étaient déclamées et peut-être chantées en plein théâtre, comme les poésies d'Homère, et un acteur entre autres fut si glorieux d'avoir prêté sa voix aux vers d'Ennius, qu'il en prit le titre d'*Ennianiste*. Un grand nombre d'auteurs latins ont célébré le mérite du poète de Rudies. Lucrèce dit qu'il est le premier d'entre les Latins qui ait obtenu sur le Parnasse une couronne immortelle; Cornélius Nepos tient plus de compte à Caton de l'acquisition qu'il a faite d'Ennius, que de tous les triomphes qu'auraient pu lui mériter ses conquêtes en Sardaigne. Quintilien en fait un éloge non moins pompeux; Cicéron cite plusieurs fois Ennius avec honneur, dans presque tous ses ouvrages. Sa gloire resta brillante tant que subsista la république, mais elle pâlit lorsqu'Auguste fut sur le trône. On ne trouva plus en lui qu'un auteur dur, négligé, sans art. Horace en

parle avec assez peu de ménagement. Sénèque le traite avec une incroyable légèreté, avec une sévérité ridicule, dont Aulu Gelle a fait justice. Virgile lui-même, le doux, le modeste Virgile, appelle *fumier* les ouvrages d'Ennius, mais il paraît cependant qu'il trouva beaucoup d'or dans ce fumier, si l'on s'en rapporte à Macrobe.

Quoi qu'il en soit, si l'on examine sans prévention ce qui nous reste des poésies d'Ennius, on conviendra que sa diction est plus pure que celle de Livius Andronicus, bien qu'elle conserve encore un peu d'âpreté, et qu'elle soit loin d'avoir l'élégante facilité qui distingue les auteurs du siècle d'Auguste : son vers ne manque ni de nerf ni de précision, et il respire même, comme le dit F. Schlegel, dans quelques-uns des passages qui nous ont été conservés, une haute inspiration poétique. On ne peut disconvenir qu'Ennius n'ait été, pour son époque, un homme de génie; car, s'il est peut-être vrai que le génie soit un, il ne se développe pas de la même manière sous des influences différentes, et avec des secours inégaux ; et, sous ce rapport, Ovide a fort bien apprécié le mérite du poète de Rudies.

Ennius a composé les Annales de la république romaine en vers hexamètres ; ces Annales, d'abord sans division, ont été séparées en dix-huit livres par le grammairien Q. Vargunteius; six livres de satires, genre de poésie dont on lui attribue l'invention ; vingt-quatre tragédies, traductions libres du grec, entre autres l'Hécube et la Médée d'Euripide ; trois autres pièces dramatiques ; les *Phagesia* ou la Gastronomie d'Archæstratus, poète sicilien cité par Athénée, et dont il ne reste que onze vers; un poème moral intitulé *Protreptica;* un poème sur la nature des choses du pythagoricien Epicharme; quelques autres compositions sous les nom de *Præcepta;* des épigrammes, et en prose la traduction de l'ouvrage d'Euhemère sur les dieux. Il ne nous reste de tout cela que des fragments.

CÆCILIUS STATIUS.

Cæcilius Statius était gaulois d'origine. Quelques-uns ont prétendu, et entre autres S[t] Jérôme, dans ses Annales, qu'il était de Milan. Il fut d'abord esclave et il en prit le nom de *Statius*. Ses talents lui valurent la liberté. L'époque précise de sa naissance est incertaine. Il vécut dans la plus grande familiarité avec le poète Ennius, d'après le rapport d'Eusèbe. Il connut également Térence envers qui il se

conduisit d'une manière très-honorable. Térence était jeune et encore inconnu. Lorsqu'il proposa aux édiles sa comédie de l'*Andrienne*, ces magistrats voulurent avoir d'abord l'avis de Cæcilius. Celui-ci était à table quand Térence fut introduit auprès de lui. L'extérieur du jeune Africain n'était pas prévenant. Le vieux poète le fait asseoir sur une escabelle. Térence commence à lire; la première scène est à peine achevée, que Cæcilius charmé, se lève, invite l'auteur à souper, se fait lire la pièce entière après le repas, comble l'auteur d'éloges, et lui promet sa protection auprès des édiles. Il y a des auteurs qui, dans cette anecdote, substituent au nom du poète Cæcilius celui de l'édile Acilius.

Cæcilius mourut l'an 586 de Rome, 168 ans avant J.-C., un an après la mort d'Ennius. Il avait composé quarante-cinq comédies, au moins en avons-nous les titres; elles étaient empruntées des Grecs et imitées de Ménandre, de Philémon et d'Apollodore.

Plusieurs auteurs anciens ont reconnu du mérite à Cæcilius. Cicéron préfère lire sa comédie intitulée *Synephebi*, que celle de Ménandre sur le même sujet. Il ne le traite pas moins favorablement dans un autre endroit; cependant il lui reproche les imperfections de son style. Varron a dit de Cæcilius qu'il remporte le prix pour ce qui regarde les sujets, et ailleurs qu'Attilius et lui savaient mieux émouvoir les passions. Horace a exprimé la même idée. Velleius Paterculus le nomme honorablement avec Térence et Afranius; Vulcatius Sedigitus que nous avons déjà cité, lui donne le premier rang sur tous les auteurs comiques, et Quintilien en porte un jugement favorable. Toutefois Aulu-Gelle lui reproche avec quelque aigreur d'avoir défiguré la plupart des sujets qu'il avait empruntés à Ménandre, en sorte qu'il y a, dit-il, autant de différence entre l'original et l'imitation qu'entre les armes de Diomède et celles de Glaucus.

Il nous serait difficile d'apprécier le plus ou le moins de justesse de ces divers jugements, car, des nombreux ouvrages de Cæcilius, cent à cent cinquante fragments, consistant presque tous en un ou deux vers, ont seuls survécu. Le plus considérable a été conservé par Aulu-Gelle, ainsi que le passage de Ménandre qui a servi de modèle. On trouve cependant au milieu de ces débris quelques bonnes moralités.

MARCUS PACUVIUS.

M. Pacuvius, d'origine grecque, comme les poètes dont nous venons de parler, naquit à Brindes, dans la Calabre, vers l'an 536 de Rome, 218 ans avant J.-C. Il était neveu d'Ennius par la sœur de celui-ci. Il vint jeune à Rome où il se distingua par le double talent de peintre et de poète. Pline l'Ancien cite avec éloge un tableau dont il avait orné le temple d'Hercule. Pacuvius était d'un caractère doux et obligeant qui lui mérita l'affection de ses contemporains.

Accablé d'infirmités, il se retira à Tarente, où il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Quelques-uns des fragments qui nous restent de cet auteur, sont remarquables par une haute raison et une poésie vraiment belle ; nous citerons entre autres la description d'une tempête, conservée par Cicéron, et extraite de la tragédie d'Oreste, dont il fait l'éloge dans un autre endroit, par la bouche de Lælius. Nous devons encore à l'orateur romain la conservation de quelques vers non moins beaux de Marcus Pacuvius. Il cite encore avec honneur sa tragédie d'Antiope qu'il nomme à côté de celle d'Euripide, et sa tragédie de Teucer. Pacuvius s'occupait aussi d'ouvrages moins graves, sous le titre de *Erotopægnia*, mais il n'en reste qu'un vers. Il composa en outre des satires.

Une circonstance particulière qui se rattache à la pièce de notre auteur, ayant pour titre le Jugement des armes (*de armorum Judicio*), c'est qu'un passage en fut tiré pour être chanté dans les jeux qui eurent lieu aux funérailles de Jules-César, afin d'exciter davantage la pitié sur son sort, et l'indignation contre ses assassins.

Quant au mérite de Pacuvius, considéré en général, Horace paraît lui accorder plus de profondeur et de savoir qu'à Ennius lui-même, et cette opinion est confirmée par celle de Quintilien.

PLAUTE.

Marcus Accius Plautus naquit à Sarsine, en Ombrie, d'après Festus et S[t] Jérôme, l'an de Rome 527; avant J.-C., 227 ans, cinq années par conséquent avant Pacuvius; mais nous l'avons placé après celui-ci pour ne pas le séparer de Térence.

Plaute, selon l'opinion la plus commune, florissait vers l'époque de la deuxième guerre punique ; et, selon le témoignage de Cicéron, il

avait déjà publié plusieurs comédies sous le consulat de Cornélius Cethegus et de Minucius, l'an de Rome 557. Il brillait au théâtre en même temps que Caton à la tribune. Il paraît que ses productions dramatiques lui avaient été fort lucratives, mais qu'ayant voulu se livrer à des spéculations commerciales, il y perdit toute la fortune qu'il devait à son talent. Ce changement dans sa position l'obligea de revenir à Rome, où il fut réduit à se mettre au service d'un *pileur de blé*, et à tourner la meule, de celles qu'on appelait *trusatiles* (meules à bras). On prétend que le surnom d'*Asinius* lui a été quelquefois donné, à cause de ce déplorable service, mais aucun document authentique ne justifie cette supposition. Festus veut aussi qu'on l'ait appelé *Plotus* et depuis *Plautus*, parce qu'il avait les pieds plats, nom que l'on donnait d'ailleurs aux Ombriens pour la même raison. Si la date de la naissance de Plaute n'est pas précise, celle de sa mort nous est fournie par Cicéron qui la fixe au consulat de L. Claudius Pulcher et de L. Porcius-Licinius, l'an 570 de Rome, 184 ans avant J.-C.

Il nous reste vingt comédies de Plaute. Aulu-Gelle nous apprend que de son temps, celles attribuées au poète de Sarsine étaient au nombre d'environ cent trente. Il ajoute cependant qu'elles n'étaient pas de Plaute, mais seulement publiées sous son nom, et que L. Ælius Stilo Præconius,homme d'une profonde érudition,n'en reconnaissait que ving-cinq comme appartenant réellement à notre auteur. Varron en compte vingt-et-une qui, pour ce motif, étaient appelées *Varronniennes*. Il donne à celle qui nous manque le titre de *Vidularia*. Quant au *Querolus*, qu'on trouve à la suite de quelques éditions de Plaute, elle n'est pas de ce poète. Toutefois, si aux vingt pièces qui ont survécu, nous ajoutons celles qui avaient pour titre *Nervolaria* et *Fretum* qu'Aulu-Gelle regarde comme authentiques, les trois qu'il composa, lorsqu'il eut perdu tout ce qu'il possédait, et enfin les *Commorientes* dont parle Térence, dans le prologue des *Adelphes*, il est probable que Plaute écrivit au moins vingt-six comédies.

Mais quel que soit le nombre de ses compositions dramatiques, nous en avons assez pour apprécier la nature de son génie, et le caractère de son talent.

Les vingt comédies de notre auteur ont pour titre : *Amphitryon*, *l'Asinaire*, *l'Aululaire* ou l'Avare, *les Captifs*, *Curculion* ou le

Parasite, *Casina* ou la jeune Esclave, *la Cistellaire* ou la Corbeille, *Epidicus*, *les Bacchides* ou les Courtisanes, *Mostellaria* ou le Revenant, *les Ménechmes* ou les deux Jumeaux, le *Soldat fanfaron*, *le Marchand*, *Pseudolus*, *Pœnulus* ou le Carthaginois, *le Perse*, *Rudens* ou le Cordage, *Stichus*, *Trinummus* ou le Trésor, et *Truculentus* ou le Rustre.

1. Amphitryon. On ne peut nier que cet ouvrage de Plaute ne soit éminemment comique. Il a été traduit en espagnol, par Villabolos, en italien par Pietro Piareta, et imité par l'anglais Dryden, par l'italien Ludovico Dolce, dans sa comédie *del Marito*, par Rotrou, sous ce titre : *les Sosies*, et surtout par Molière. Mais ce dernier a répudié toutes les bouffonneries que la sûreté de son goût ne lui permettait pas de s'approprier, et, sous sa plume, les plaisanteries qu'il a empruntées à Plaute, sont devenues plus fines, plus piquantes, et de meilleur ton. La pièce de Molière n'a que trois actes; aussi a-t-il fondu dans le second, le deuxième, le troisième et une partie du quatrième de Plaute, en y ajoutant même quelques scènes de son invention. Le personnage de Cléanthis, femme de Sosie, tout entier de la création de Molière, jette encore dans l'ouvrage d'agréables incidents.

2. L'Asinaire, traduite de l'ὀναγὸς de Démophile, offre peu de liaison entre plusieurs scènes des trois derniers actes, ce qui fait présumer qu'il y a eu interversion, ou que les manuscrits étaient incomplets; car un pareil désordre ne se fait pas remarquer dans les autres compositions de Plaute. On a cherché à le réparer au moyen de quelques changements. Ainsi, l'on fait commencer le troisième acte à la troisième scène du deuxième, le quatrième à la deuxième scène du troisième, et le cinquième à la deuxième scène du quatrième.

Cette pièce est nommée l'*Asinaire* parce que le vieux Déménète veut soustraire à sa femme une somme d'argent provenant de la vente d'un troupeau d'ânes.

3. L'Aululaire. Le dénouement, si peu vraisemblable, de cette comédie, relativement à l'abandon que l'avare fait tout à coup de son trésor qui lui a causé tant de tourment et d'inquiétude, n'est pas de Plaute, mais d'Antonius Urceus Codrus, professeur à Bologne, dans le quinzième siècle, qui a achevé le premier acte, dont il ne nous est parvenu que les vingt-deux premiers vers. Il se trouve

encore un autre supplément plus long de Martin Dorpius de Naeldwyck, en Hollande. Philippe Paré, Camerarius, Riccius, Sydélius et d'autres ont aussi fait des suppléments et des changements. Dans le supplément de Philippe Paré, qui n'est que d'une scène, Lyconides, après avoir reçu de son esclave Strobile la marmite pleine d'or, va la reporter à Euclion. Strobile, resté seul, annonce qu'Euclion va accorder sa fille à Lyconides, et que les noces se feront le jour même ; ainsi se trouve sauvée l'invraisemblance dont nous avons parlé plus haut.

Ce qu'il y a de remarquable dans l'Aululaire, c'est la simplicité du plan et la marche aisée et rapide de l'intrigue vers le dénouement, et en cela Plaute l'emporte sur Molière lui-même ; mais celui-ci compense ce léger désavantage par des beautés d'un ordre supérieur. Le dialogue de Plaute est piquant et vif ; le caractère de l'avare est parfaitement tracé, et il est peut-être plus dans la nature que celui d'Harpagon. On peut reprocher à l'auteur latin quelques hardiesses de style et de pensée qui ne sont pas du meilleur goût, et que l'auteur français a eu le bon esprit ou de supprimer ou d'adoucir. Nous ne ferons point le parallèle des deux ouvrages, ils sont trop généralement connus.

L'Aululaire de Plaute, ainsi intitulée de *Aula*, *olla*, pot, marmite, et de *lar*, pris pour gardien, a été aussi imitée, ou du moins le caractère principal, par Népomucène Lemercier, dans sa *Comédie latine*.

4. Les captifs. Plaute avait pour cette comédie, une prédilection marquée. Elle est en effet très-intéressante. Le sujet en est d'une grande simplicité, et l'auteur a conduit l'action avec beaucoup de talent et de bonheur. La péripétie du troisième acte est regardée comme un chef-d'œuvre. La pièce elle-même passe pour un modèle, et Lemercier en recommande la lecture aux jeunes poètes. Samuel Werenfels, professeur à Bâle, vers la fin du 17e siècle et au commencement du 18e, disait que la comédie des *Captifs* lui plaisait infiniment ; que les gens du goût le plus fin et le plus délicat en avaient la même idée ; enfin qu'il regardait cette pièce comme la plus élégante de toutes celles qui nous sont restées. Plaute a tenu la parole qu'il avait donnée dans le prologue : rien dans cet ouvrage ne blesse la décence, comme il le dit lui-même dans l'épilogue. Toutefois on pourrait blâmer le personnage du parasite Ergasile qui n'est

qu'épisodique et qui ne tient point au plan général de la comédie ; mais le peuple romain, au théâtre, avait plus besoin de rire que d'être intéressé, ému; Plaute a dû sacrifier à cette nécessité. Quelques critiques ont blâmé l'auteur d'avoir manqué à l'unité de temps, et, en effet, Philocrate, parti de l'Étolie pour l'Élide, afin d'obtenir l'échange de Philopolème, en revient bien promptement, si l'on veut que la fable soit renfermée dans l'espace de vingt-quatre heures; mais aujourd'hui que l'on n'est plus si scrupuleux sur l'observance des règles d'Aristote, il serait superflu de discuter sur ce point.

Du Ryer, Roy et Rotrou ont imité *les Captifs* de Plaute; l'auteur de *Venceslas* se rapproche le plus de l'original, bien qu'il ait ajouté au plan primitif une intrigue d'amour. L'imitation de Roy eut un grand succès en 1714 ; la tentative de Du Ryer a été la moins heureuse.

5. Curculion. Le titre de cette comédie dérive du nom du parasite qui joue le principal personnage, et ce mot *curculio*, veut dire charençon, insecte qui ronge les blés, comme les parasites grugent ceux qui les reçoivent à leur table.

Le Curculion, qui n'a pas de prologue, n'est point un ouvrage sans défaut. L'intrigue est peu de chose, et le dénouement est romanesque. On trouve dans la pièce des longueurs et des scènes inutiles, des plaisanteries grossières et de mauvais goût; mais on reconnaît cependant la manière large et vigoureuse, la gaîté, la verve de Plaute. Le plus faible des actes est le troisième; mais le premier, quoique assez court, a un charme tout particulier, et a été distingué par les littérateurs, et surtout par Lemercier, dans son cours analytique de littérature.

Les passages les plus saillants de cette comédie ont été imités par Regnard, et par d'autres auteurs comiques français et anglais.

6. Casina. Le titre de cette comédie vient du nom de la jeune esclave, qui, dans la pièce, est le nœud de l'intrigue. Ce nom paraît dérivé de *casus*, parce qu'en effet, on a recours au sort pour savoir à qui elle appartiendra. D'ailleurs la pièce de Diphile, à qui Plaute a emprunté la sienne, était intitulée κληρούμενοι, *sortientes*.

Cette pièce eut un très-grand succès à Rome ; aussi y reconnaît-on toujours Plaute dans la vivacité, la vérité du dialogue, dans la peinture des caractères; celui de Cléostrate est fort bien tracé : c'est celui d'une femme bavarde, acariâtre et colère.

Plusieurs auteurs ont tiré parti de la *Casina :* Regnard, dans *les Folies Amoureuses;* Beaumarchais, dans *le Mariage de Figaro;* et Machiavel y puisa le sujet de sa *Clizia.*

7. La Cistellaire ; de *Cistella*, corbeille. La conception de cette comédie de Plaute n'est pas heureuse; le sujet est par trop romanesque, le plan n'offre aucune combinaison qui attache le spectateur, le dénouement est trop brusque, et en général, l'ouvrage n'offre que bien peu d'intérêt. Il ne mérite l'attention des littérateurs que pour quelques détails, dans lesquels le génie de l'auteur se manifeste, et pour le style qui porte toujours le cachet d'un grand maître.

On regarde cette comédie comme la plus faible de celles de Plaute, et nous sommes de cet avis.

8. Epidicus. Cette comédie n'a pas de prologue, quoique le sujet en soit très-compliqué. Plaute semble avoir préféré l'*Epidicus* à ses autres comédies, du moins il en parle avec complaisance dans les *Bacchides*, tout en se plaignant qu'elle ait été jouée par un mauvais acteur. Cicéron en fait aussi l'éloge, sous le rapport des plaisanteries que l'auteur y a semées. Des critiques plus sévères ont trouvé que le sujet est trop compliqué, et, ce qui serait un plus grand défaut encore, qu'il ne pouvait guère produire une action intéressante. Nous ne saurions être tout à fait de cet avis, car il nous semble qu'il faut juger une comédie d'après le genre auquel elle appartient; or celle-ci est une comédie d'intrigue qui doit plaire plutôt par la manière dont elle est conduite, que par l'expression des sentiments. Il est vrai que le sujet est double, mais les deux actions sont si habilement, si naturellement liées, qu'elles paraissent en effet n'en faire qu'une. D'un autre côté, Plaute, en multipliant les ruses, les artifices d'Epidicus, en le faisant si adroitement sortir de l'embarras où l'ont jeté ses propres fourberies, soutient admirablement l'attention du spectateur. La pièce d'ailleurs marche avec aisance et liberté jusqu'au dénouement qui a le mérite de ne pas être prévu; disons pourtant qu'il n'est pas complet. La péripétie produite, au troisième acte, par l'arrivée du capitaine, et celle qui résulte, au quatrième, de la reconnaissance de Philippa et de Périphanès, sont d'un heureux effet et naturellement amenées.

Cette pièce a été utile à Cailhava pour sa comédie, *le Mariage interrompu.*

9. Les bacchides ou Chrysale. Le prologue de cette pièce, d'après

l'opinion généralement adoptée par les philologues et les critiques, n'appartient pas à Plaute, non plus que la première scène du premier acte. On n'y reconnaît ni le style, ni la manière de l'auteur d'Epidicus; il y a même des locutions qui sont antipathiques à la langue latine. Ce fut le grec André-Jean Lascaris, savant littérateur, qui, vers la fin du quinzième siècle, publia ces deux morceaux, d'après un manuscrit qu'il prétendit avoir trouvé en Sicile, lors de la mission qui lui fut donnée par Laurent de Médicis; mais ils sont très-probablement supposés et on les attribue à Pétrarque.

Cette pièce est une imitation d'une comédie de Philémon, poète grec, contemporain d'Alexandre-le-Grand, intitulée *les Évantides*, mot qui a la même signification que celui de *Bacchides*. Si le sujet est simple, on peut remarquer que la marche de l'ouvrage suit les règles ordinaires, que les incidents sont amenés d'une manière naturelle, et que les diverses intrigues imaginées par l'auteur, amusent et intéressent. Le personnage de Chrysale n'est ni moins fourbe, ni moins entreprenant que celui d'Epidicus. Les deux courtisanes sont peintes avec vérité; elles sont fines, astucieuses, agaçantes comme toutes les femmes de leur espèce. On pourrait blâmer Plaute d'avoir rendu par trop crédule le père de Mnésiloque; on se serait intéressé davantage aux artifices, aux ruses de Chrysale, s'il avait eu affaire à un vieillard plus madré. Un autre reproche encore, c'est que la marche de l'action paraît quelquefois embarassée par des scènes qui ne tiennent pas assez au plan général de l'ouvrage.

Cette comédie, ainsi que l'*Epidicus*, a servi à Cailhava pour sa pièce : *le Mariage interrompu*.

10. La Mostellaire. Cette comédie qui prend son nom de *Mostella*, diminutif pluriel de *monstrum*, prodige, n'a pas de prologue; mais l'intrigue n'en est pas compliquée, et l'exposition se fait, l'action se développe avec assez d'aisance et de clarté pour que le spectateur n'ait pas besoin d'être préparé. Il n'est guère possible en effet de trouver un sujet de comédie en cinq actes, plus simple et moins chargé d'incidents; les artifices mêmes de l'esclave ne sont pas multipliées, et cependant la pièce est remplie, elle amuse, elle intéresse; le plan d'ailleurs en est d'une régularité parfaite : c'est un des ouvrages de Plaute les mieux conduits; mais c'est surtout à la vivacité, à la rapidité du dialogue qu'il faut attribuer le plaisir qu'on éprouve à lire cette comédie. Elle renferme des scènes charmantes, entre

autres, la troisième du premier acte et la deuxième du second. Cette pièce a toujours été estimée des littérateurs et des philologues, et elle mérite de l'être.

Elle a servi de modèle à plusieurs auteurs dramatiques. Regnard l'a imitée dans *le Retour imprévu ;* Addisson, dans *le Spectre battant la caisse ;* Destouches, dans *le Tambour nocturne*. Pierre de Larivey a aussi publié une imitation et presque une traduction de la Mostellaire de Plaute, dans une comédie qui a pour titre *les Esprits*. Cet ouvrage est généralement peu connu.

11. Les Ménechmes. La parfaite ressemblance de deux frères jumeaux est le pivot sur lequel roule toute la pièce, et qui amène les mystifications dont l'un et l'autre Ménechme sont tour à tour les victimes, sans qu'ils puissent s'expliquer la cause des situations bizarres dans lesquelles ils se trouvent.

L'ouvrage commence par un prologue nécessaire pour expliquer comment les deux frères se rencontrent dans la même ville, sans se connaître, et surtout pour établir leur étonnante ressemblance.

On a pensé que Plaute avait emprunté à Ménandre le sujet de cette comédie, mais rien ne justifie cette supposition. Il est plus probable que l'auteur latin a tiré parti de quelqu'anecdote connue de son temps, comme il est permis de le présumer d'après le prologue même. La Harpe n'aime pas les Ménechmes de Plaute, il n'y trouve que des bouffonneries et rien de comique. Nous pensons, comme lui, que Ménechme Sosiclès qui s'approprie la robe et les bijoux d'Érotie n'agit pas très-délicatement, et bien que ce ne soit pas un acte sérieux, c'est toujours d'un mauvais exemple, quoiqu'il en résulte d'ailleurs des situations fort plaisantes. Nous ne passons pas si facilement condamnation sur le premier reproche de La Harpe, le défaut de comique. Il nous semble, au contraire, que Plaute a ménagé avec art les incidents. Les méprises, les quiproquo qui résultent de la ressemblance des deux frères provoquent un rire naturel et franc. Quelques situations, il est vrai, sont les mêmes, mais ce défaut est presque insensible, grâce à la variété du dialogue. Plaute a su observer parfaitement la gradation; plus la pièce approche du dénouement, plus les méprises se pressent, plus les tribulations des deux frères augmentent. On remarque, en un mot, dans cette comédie, une heureuse combinaison dramatique, une série de scènes fort bien agencées, des incidents préparés et amenés avec art,

des situations qui ont tout à la fois le mérite de la vraisemblance et du comique; et, pour apprécier justement ces qualités, il faut encore se rappeler quels étaient les usages, les convenances, les nécessités dramatiques des anciens, et à quelle espèce de spectateurs le poète s'adressait.

La comédie des Ménechmes a été fréquemment imitée par les premiers poètes comiques des nations modernes. Shakespeare y a puisé le sujet des *Méprises*, ouvrage de sa jeunesse. Rotrou a plutôt traduit qu'imité la pièce latine sous le même titre, mais son style est loin d'avoir la vivacité, le mordant de celui de Plaute. Regnard, à l'exception de quelques situations, de quelques traits comiques, n'a pris de la pièce latine que l'idée première, la parfaite ressemblance des deux frères; tout le reste lui appartient. Nous mettrons encore au nombre des imitateurs des *Ménechmes*, Goldoni. Les *Deux Philibert* rappellent aussi la comédie du poète de Sarsines, mais les méprises et le comique de la pièce de Picard ne roulent que sur l'identité du nom et la différence des caractères. On compte encore en allemand, en espagnol, en italien, plusieurs traductions ou imitations des *Ménechmes*.

12. Le Soldat, ou plutôt Le Capitaine fanfaron. Cette comédie de Plaute est gaie, mais elle n'attache pas. Les fourberies de Palæstrion réussissent sans obstacle, sans difficulté, et c'est sans doute pourquoi on y prend moins d'intérêt. Le personnage du capitaine fanfaron amusait peut-être les Romains par ses bravades et ses forfanteries; mais elles nous paraîtraient à nous par trop exagérées, et il est douteux qu'elles pussent nous plaire, si nous en étions les témoins sur nos théâtres. On trouve toutefois quelques bonnes scènes dans cette pièce, surtout au quatrième acte.

Les auteurs comiques de toutes les nations ont pris de cette pièce tantôt les situations, tantôt l'intrigue, tantôt les caractères. En 1567, de Baïf donna *le Brave*, pièce fort rapprochée de l'original. En 1639, parut *le Capitan*, d'un auteur inconnu, suivant l'abbé Goujet, et que Beauchamp, dans ses *Recherches sur les théâtres*, attribue à un comédien. Holberg donna aussi, en vers danois, une imitation du *Soldat fanfaron*, sous le titre de *Bramarbas*, mot adopté depuis par les Allemands, pour désigner un soldat glorieux et fanfaron. Dans l'une des premières pièces de Corneille, *l'Illusion*, le personnage de *Matamore* paraît calqué sur celui de Pyrgopolinicès.

13. Le Marchand. La rivalité entre le père et le fils, qui fait à peu près tout le sujet de la pièce, a, comme dans la *Casina*, quelque chose d'immoral, qui n'est pas compensé par le mérite de l'ouvrage. Il pèche par le défaut d'ensemble et par le manque d'intérêt. Cependant il abonde en traits satiriques contre les usages et les mœurs des Romains. On y trouve aussi une scène du plus haut comique, celle entre le père et le fils, au commencement du second acte. Ce morceau où brille à un degré éminent la connaissance du cœur humain, et l'observation de ses mouvements passionnés, fait le plus grand honneur au poète latin qui d'ailleurs, comme il le dit lui-même dans le prologue, a tiré sa pièce de celle du poète grec Philémon, intitulée Ἐμπόρος. Molière, dans quelques-unes de ces compositions dramatiques, a profité de plusieurs situations de cette comédie. Nous ne pensons pas qu'il existe d'imitation proprement dite du *Marchand* de Plaute.

14. Pseudolus ou le Trompeur. Cette pièce paraît être de la création de Plaute; cependant l'invention n'en est pas heureuse. Pseudolus ne réussit pas par la force de son génie artificieux, ni au moyen des ruses qu'il a ourdies, mais seulement, comme chacun peut l'entrevoir, par une circonstance fortuite dont il sait profiter. Le fond de l'ouvrage est donc peu de chose ; mais, sur ce faible fond, Plaute a jeté à pleines mains la broderie et les ornements. On remarque, dans cette comédie, des scènes très-plaisantes, entre autres la première du quatrième acte; des caractères tracés avec énergie et avec vérité. Cicéron cite avantageusement le *Pseudolus*, ainsi que *le Truculentus* du même auteur. Les anciens partageaient cette opinion, et les modernes ont souvent imité divers incidents, divers passages de cette comédie.

15. Poenulus ou le Carthaginois. On a cru que, dans cette pièce, Plaute, pour plaire aux Romains, a voulu tourner en ridicule les Carthaginois, mais rien ne justifie cette opinion, et Hannon au contraire est poliment accueilli. Quoi qu'il en soit, on ne peut citer cette comédie de Plaute comme excitant beaucoup d'intérêt ; on y trouve des longueurs qui la rendent languissante, des incidents qui ne tiennent que peu ou point au sujet. Mais, d'un autre côté, elle offre des caractères singuliers, d'assez jolies scènes, et surtout des notions exactes sur plusieurs lois, plusieurs institutions, plusieurs usages des anciens.

Quelques restes de la langue phénicienne, qui se trouvent dans le cinquième acte, scène 1re, 2e et 3e, ont exercé la sagacité de plusieurs savants; mais il n'entre ni dans notre plan ni dans nos connaissances de nous livrer à aucun examen, à aucune dissertation sur ce sujet. Au reste, cette comédie du *Carthaginois* est également connue sous les titres de *Patruus* et de *Phagon*.

16. Le Perse. Cette comédie n'a pas de prologue. Il n'y a pas un personnage qui ne mérite ou la corde ou le mépris : ce sont ou des fripons ou des gens sans mœurs. Leur langage répond à leur bassesse, il est ignoble et grossier. Cependant en admettant les caractères mis en scène par le poète, ils sont tracés avec énergie. Et la pièce en elle-même fournit quelques renseignements curieux sur l'état des esclaves, qui, comme on le voit, malgré leur abjection et les mauvais traitements auxquels ils étaient exposés, jouissaient cependant d'une certaine liberté dans leurs actions. Quant à la ruse employée par ces artificieux coquins contre le pauvre Dordale, elle est digne de pareils gens. Chez les anciens, d'ailleurs, les représentations scéniques n'avaient pas pour but de corriger le peuple, mais de l'amuser, de le faire rire, et les auteurs n'étaient pas toujours scrupuleux sur le choix des moyens, sans quoi ils n'auraient pas mis si souvent sur la scène tant de personnages immoraux qui triomphent par leurs méfaits mêmes.

Le titre de cette pièce a été le sujet de grandes discussions entre les savants; mais nous ne comprenons pas à quel propos, puisqu'il est suffisamment justifié par le déguisement de Sagaristion. C'est à tort que quelques-uns ont traduit *Persa* par la *Persane*, car la jeune fille est censée venir d'Arabie.

17. Rudens. Cette pièce est imitée de celle de Diphile, Ἀνασωζόμενοι; elle est mise au nombre des bonnes pièces de Plaute. Cependant c'est une comédie sans intrigue ; mais elle offre une suite de situations fort intéressantes, et des scènes d'esclaves pleines d'esprit, d'enjouement et de gaîté.

De Baïf, sous Henri III, a donné une imitation de cet ouvrage; Mme L. Riccobini fit représenter au théâtre italien, le 14 février 1726, une comédie intitulée *le Naufrage*, calquée sur le *Rudens* qui a également servi de modèle à Ludovico Dolce pour sa pièce *del Rufiano*.

18. Stichus. Cette pièce est excessivement faible; il n'y a ni intrigue, ni nœud, ni intérêt. C'est une suite de conversations décousues,

de scènes sans liaison, d'actes dépourvus de mouvement. Quelques saillies spirituelles ne peuvent racheter la nullité du fond ; rien même ne justifie le titre de *Stichus* donné à l'ouvrage. Cette composition est si peu digne de Plaute, qu'un savant critique a pensé qu'elle n'est pas de lui ; qu'il est possible qu'il ait fait un *Stichus ;* mais que la pièce se sera perdue ; qu'il n'en sera resté que des fragments, avec lesquels un écrivain très-postérieur aura voulu rétablir l'œuvre du grand comique latin. Cette opinion est peut-être fondée, au moins est-elle fort raisonnable. Cependant la faiblesse de l'ouvrage ne pourrait-elle pas s'expliquer autrement? Au cinquième acte qui n'offre que le tableau d'une orgie, Stichus, Sagarin et Stéphanie dansent au son d'un instrument; la pièce qui est fort courte, n'aurait-elle pas été faite seulement dans l'intention d'amener un divertissement, une espèce de ballet. Dans cette supposition, l'auteur pouvait se mettre plus à l'aise; car probablement chez les anciens, on ne se piquait pas plus que chez les modernes, de génie, d'esprit ou de raison, dans les compositions chorégraphiques. Au surplus nous n'attachons pas à notre réflexion une grande importance.

Le peu de mérite du *Stichus* n'a pas empêché cependant que Limiers, qui a traduit les autres comédies de Plaute, en prose, n'ait traduit celle-ci très-fidèlement en vers, et qu'elle ne soit une de celles que M. Levée dit avoir appropriées à la scène française.

19. Trinummus ou le Trésor. Le sujet de cette comédie est très-simple, comme on peut le voir, mais il faut admirer l'art avec lequel Plaute l'a traité. Il y a cependant peu d'intrigue et de mouvement ; mais la pièce marche sans embarras, et suit à peu près exactement les règles prescrites. Tous les caractères sont tracés d'une manière vraie ; ceux des quatre vieillards sont bien nuancés ; l'opposition entre les deux jeunes gens fait très-bien ressortir la nature de l'un et de l'autre. Tous les personnages de cette comédie sont d'honnêtes gens, même l'esclave Stasime qui débite dans la 3e scène du 4e acte, les plus beaux principes de morale; nous n'en excepterons pas même le sycophante qui ne trompe que dans une bonne intention. Ce rôle est à la vérité un peu bouffon, mais cependant il devait faire rire. On voit que le *Trinummus* forme contraste avec *le Perse,* où l'on ne trouve que des gens de sac et de corde.

La comédie du *Trinummus* a été traduite en vers français par

Limiers, et M. Levée nous apprend, dans l'estimable dissertation qui précède sa traduction de Plaute, qu'il garde en porte-feuille une imitation de cette pièce en cinq actes et en vers, dont il est l'auteur, et qu'il destine à la scène française ; cette annonce est de 1820, et jusqu'ici l'ouvrage n'a pas paru, au moins que nous sachions.

20. Le Rustre. Voilà l'ouvrage qui plaisait tant à son auteur, d'après Cicéron, et cependant c'est l'une des comédies les plus faibles de Plaute. Cette prédilection si peu justifiée semble confirmer l'opinion émise par MM. Am. et Alex. Duval que cette pièce pourrait bien être de la création de Plaute; ce seul motif peut faire concevoir la tendresse qu'il avait pour elle, et ce serait alors le sentiment de la paternité qui, quelquefois, nous rend aveugles ; car, excepté le dialogue où l'on distingue toujours la manière vive et pressée de Plaute, la pièce est peu de chose. L'intrigue en est nulle, il n'y a point d'action, quoique le sujet soit double ; les scènes ne s'enchaînent pas les unes aux autres, c'est une suite d'entretiens presque sans liaison; mais il faut convenir qu'au milieu de toutes ces irrégularités, on trouve quelques peintures de mœurs tracées d'une main habile et ferme; en un mot, cette pièce est un tableau sans doute exact de la conduite des courtisanes de ce temps-là, et il présente des notions qui ne sont pas sans quelque valeur sous le rapport archéologique : c'est peut-être en quoi consiste tout le mérite de la pièce.

Les avis ont été partagés sur le mérite des compositions du poète de Sarsines. Cicéron dit que les plaisanteries de Plaute sont élégantes, ingénieuses et de bon ton; Horace, au contraire, blâme les anciens d'avoir admiré trop bonnement, pour ne pas dire sottement les bons mots et la poésie de Plaute; Varron, répète d'après Stolon, que les Muses emprunteraient la voix de ce poète si elles voulaient parler latin; Quintilien, en s'expliquant sur les ouvrages de Plaute, de Cécilius et de Térence, les trouve charmants dans leur genre. Vulcatius Sedigitus que nous avons déjà cité, met Plaute au second rang, parmi les auteurs comiques, et Térence seulement au sixième; Aulu-Gelle appelle notre poète l'honneur de la langue latine, le premier des latins pour le langage et l'élégance des expressions. Macrobe l'égale à Cicéron pour l'éloquence; S. Jérôme retrouve dans ses comédies le plus piquant atticisme; il avoue qu'il a du plaisir à les lire et à les expliquer aux enfants. Parmi les modernes, Erasme,

Rapin et Muret ont adopté l'opinion d'Horace ; Muret surtout a renchéri sur la sévérité du poète de Venouse; car, en faisant allusion au mot de Varron, il dit que le langage de Plaute conviendrait mieux à des courtisanes qu'aux chastes nymphes du Parnasse; Jules Scaliger, Turnèbe, Juste Lipse ont pris la défense de Plaute; Marmontel, tout en avouant que Plaute a souvent plus consulté le goût du peuple que celui des chevaliers romains, lui rend cependant justice sous le rapport du plan de ses pièces et de la variété des incidents. Mais de tous les critiques, celui qui s'est montré le plus sévère, le plus dur, et, à notre avis, le plus inique, c'est la Harpe. Quant au dialogue, nous dirons que les pièces de Plaute offrent des jeux de mots trop fréquents pour être toujours ingénieux; et que ni la morale ni le bon goût ne peuvent tolérer ceux qui sont obscènes ; mais qu'entre les saillies qui n'ont point ce dernier vice, il en est d'inattendues et de piquantes, d'assez heureuses enfin pour mériter de l'indulgence ou des éloges. On est souvent forcé d'admirer la dextérité de Plaute à manier une langue neuve et peu cultivée encore, le parti qu'il en sait tirer, les expressions vives et les tours énergiqnes dont il l'enrichit.

Un savant célèbre, *Wieland*, ne trouve ni nombre, ni harmonie rhythmique dans la diction de Plaute, et nous sommes à peu près de son avis; mais nous ne pouvons pas partager son opinion lorsqu'il reproche au comique latin d'avoir tout à fait manqué de goût et de délicatesse. Ce jugement est trop absolu, et si Plaute n'est pas aussi châtié qu'on voudrait qu'il le fût, il faut se reporter au temps où il vivait, et songer à quel public il avait affaire.

Les œuvres de Plaute ont été traduites en plusieurs langues : en allemand, on a les traductions en prose de Koepke, de Danz, et en vers, celle de Kuffner; en anglais, Bonnel, Thornton, George Colman et Richard Warner, ont traduit tout le théâtre de Plaute en vers blancs; en italien, la version d'Argelio est pareillement complète; en français, l'abbé de Maroles, Gueudeville, Limiers, et plus récemment Levée ont reproduit tout Plaute; cette dernière version est incomparablement supérieure aux autres, à moins qu'on ne préfère celle de M. Naudet, qui n'est pas sans mérite. En 1683, Mme Dacier a publié en français, avec le texte latin accompagné de savantes remarques, l'*Amphitryon*, l'*Epidicus*, et le *Rudens;* de plus, Coste a traduit *les Captifs*, et Dotteville *la Mostellaire ;* cette version de Dotteville,

sauf de légers changements, a été insérée dans le théâtre complet des Latins, publié en 1820 par M. Levée.

Jean Philippe Paré, dans sa belle édition de Plaute, a joint une ancienne comédie intitulée *Querolus*, ou *l'Aululaire*, différente de celle du poète de Sarsines, portant le même titre. Cette comédie fut mise au jour pour la première fois par Pierre Daniel avec des notes auxquelles il ajouta celles de Conrad Reittershuys et de Jean Gruterus. Bien que le *Querolus* ait été attribué à Plaute dans un très-ancien manuscrit, et que Servius ait partagé cette opinion, il est certain qu'elle n'est point de l'auteur de l'Amphitryon. Un passage du prologue le prouve, puisque le poète avoue qu'il a cherché à suivre les traces de Plaute; d'ailleurs dans un autre endroit de la pièce, il cite un passage du discours de Cicéron pour Sext. Roscius d'Amérie. On pense que cet ouvrage ne remonte pas plus haut que l'époque de l'empereur Théodose-le-Jeune, et qu'il est d'un certain *Rutilius* dont le nom se trouve inscrit sur le titre dans le manuscrit, et que l'on croit être le même que Claudius Rutilius, auteur d'un *Itinéraire*. Paré et quelques autres ont voulu en faire honneur à Gilda, surnommé l'*Anacharsis breton*, et qui vivait vers le sixième siècle de notre ère; mais cette opinion n'est pas soutenable. Au surplus, ce drame, bien qu'écrit en langage poétique, n'offre pas cependant une observation rigoureuse du rhythme et de la mesure; aussi l'auteur dit-il dans le prologue *qu'il marche en boitant*.

PUBLIUS TERENTIUS AFER.

La vie de Térence se compose de peu de faits; elle ne nous est connue que par la notice qu'en a rédigée Suétone, et qui a été transcrite par Donat. Des auteurs plus modernes l'ont ou abrégée ou modifiée. Lorsque Plaute mourut, Térence n'avait que huit ou neuf ans : il naquit donc vers l'an 562 de Rome, 192 ans avant l'ère chrétienne, sous le consulat de L. Quinctius Flamininus, et de Cn. Domitius Ahenobardus. Il était africain, comme l'indique son surnom, et probablement de Carthage. Le nom de sa famille est tout à fait inconnu. Ce qu'il y a de certain c'est qu'il fut esclave d'un sénateur romain appelé Térentius Lucanus qui, charmé de son esprit et de ses agréments extérieurs, le fit non-seulement élever avec soin, mais l'affranchit de bonne heure et lui donna son nom, comme

c'était l'usage. On ne sait pas positivement quelle a été la cause de son esclavage, et l'on en ignore les circonstances. Il n'a pu être fait prisonnier par les Romains, car, d'après la remarque de Fénestella cité par Suétone, Rome a été en paix avec Carthage depuis l'an 554 de sa fondation, 200 ans avant J.-C., jusqu'en 605, 149 avant l'ère vulgaire, espace dans lequel toute la vie de Térence est comprise, puisque l'on fixe sa mort à l'année 595 de Rome, 159 ans avant J.-C. On pense communément qu'il fut vendu à des marchands romains par des pirates, ou par des Numides ou des Gétuliens dans quelque guerre particulière de ces peuples avec les Carthaginois. Fénestella, il est vrai, prétend, selon Suétone, que cela n'a pu avoir lieu, par la raison qu'il n'y eut point de commerce entre l'Italie et l'Afrique avant la destruction de Carthage; mais, d'après l'observation judicieuse de Mme Dacier, il y eut presque toujours guerre entre les Carthaginois et les Numides ou les Gétuliens ; par conséquent, Térence aurait pu être pris dans quelque rencontre par les troupes de Massinissa, et vendu par un Numide à l'un des Romains qui firent partie des ambassades envoyées en Afrique, après la seconde guerre punique, pour arranger les différents entre la république carthaginoise et le roi de Numidie.

Quoi qu'il en soit, les productions littéraires de Térence lui valurent une grande réputation et l'amitié de plusieurs illustres Romains, tels que Publius Scipion, Lælius et Furius. Il s'agit ici de Scipion Émilien et de Lælius *Sapiens*, car le premier Africain était mort l'an 571 de Rome, lorsque notre auteur n'avait que neuf ans. On a prétendu qu'il avait été aidé dans ses ouvrages par ses deux nobles amis et que même il ne fut que leur prête-nom : c'est ce que dit positivement Q. Memmius cité par Suétone. A l'appui de cette opinion, le même historien en appelle à l'autorité de Térence qui, selon lui, ne se défend que légèrement de la coopération de Scipion et de Lælius. Il cite en outre une prétendue anecdote racontée par Cornélius Nepos. « Lælius, étant au premier jour de mars à sa mai- » son de Puzzoles, fut sollicité par sa femme de souper de bonne » heure; il la pria de ne point l'interrompre ; enfin étant allé fort » tard se mettre à table, il dit qu'il n'avait jamais travaillé avec plus » de succès et récita un vers de l'*Heautontimorumenos*. »

Il est difficile de croire que Térence n'ait été que le prête-nom de Scipion et de Lælius. Si ces deux Romains avaient été en effet les

auteurs des comédies que nous avons sous le nom de Térence, pourquoi s'en seraient-ils cachés? pourquoi aurait-il eu honte de l'avouer? L'illustre César n'a pas rougi de mettre son nom à un Traité de grammaire, et quoi qu'en dise Montaigne, la gloire littéraire peut ajouter quelqu'éclat à la gloire des armes, et la répudier n'était ni dans les mœurs, ni dans le caractère des grands personnages de Rome. Que Lælius et Scipion aient aidé Térence dans ses ouvrages, c'est ce dont il est encore permis de douter, car ils étaient tous deux fort jeunes, plus jeunes que Térence, et leur célébrité n'égalait pas la réputation que celui-ci devait déjà à ses compositions dramatiques. Et d'ailleurs, selon Santra dont parle Suétone, si Térence avait eu besoin de secours dans ses travaux, il se serait moins adressé à Scipion et à Lælius qu'à C. Sulpitius Gallus, personnage savant qui le premier fit représenter des comédies aux jeux consulaires, qu'à Q. Fabius Labéon et à M. Popilius qui tous deux avaient été consuls, qui tous deux étaient poètes.

Quant à l'anecdote de Cornélius Nepos, rien n'en établit l'authenticité; mais en la supposant vraie, ne se pouvait-il pas que Lælius se fût chargé de revoir le manuscrit de Térence, et qu'il fût content de ses corrections? est-ce une raison d'affirmer qu'il fut l'auteur de l'ouvrage même?

Pour ce qui est de la manière dont Térence repousse cette inculpation, il nous semble fort éloigné de faire un aveu à cet égard; il nous paraît au contraire se défendre *personnellement* dans le prologue des *Adelphes* et dans celui de l'*Heautontimorumenos*, de l'envie dont il était l'objet. On ne peut douter, d'après cela, que Térence n'ait réellement écrit ses comédies, ou bien il faudrait qu'il eût eu un fond d'impudence qu'on ne peut pas gratuitement lui supposer. Mais c'est assez discuter sur le plus ou le moins de fondement d'une opinion que la jalousie ou la malveillance a pu prendre à tâche d'accréditer. Ce qui reste prouvé c'est que Térence avait des envieux, entre autres un certain poète, *Lucius Lavinius*. Térence y fut trop sensible, il quitta Rome pour n'y plus reparaître. Il se retira en Grèce, et mourut à Stymphale, en Arcadie, de chagrin, dit-on, d'avoir perdu dans un naufrage, les nombreuses comédies qu'il avait composées. Consentius ou Cosconius en fait monter le nombre à 108; mais il y a ici exagération manifeste. Mort l'an 595 de Rome, 159 ans avant J.-C., Térence n'a vécu que trente-trois ou trente-quatre

ans, et, de 588 à 594, il ne donna que six comédies ; comment en aurait-il pu composer 108 dans le court espace d'une année ? Il se pourrait cependant que ces cent huit comédies fussent des comédies grecques qu'il se proposait de naturaliser à Rome.

Il laissa une fille unique qui fut mariée, après la mort de son père, à un chevalier romain. Elle hérita d'une maison et d'un jardin de vingt arpents, ce qui détruit l'assertion de L. Porcius Licinius, d'après laquelle Térence serait mort dans un état voisin de l'indigence. Cette maison et ce jardin étaient situés sur la voie Appienne, près du lieu appelé *Villa Martis*. Mme Dacier pense que c'était du côté de l'Appennin.

Térence était d'une taille médiocre, fort mince, et d'un teint brun.

Nous avons de lui six comédies. Donat, d'après Volcatius Sedigitus, est d'avis qu'il n'en composa pas davantage, et Ausone partage cette opinion. Cependant si l'Andrienne a été réellement représentée avant les cinq autres, il faut qu'elle n'ait pas été le premier des ouvrages de l'auteur, si l'on s'en rapporte au début du prologue, dans lequel il se plaint des envieux dont il est obligé de repousser les accusations : il aurait donc écrit quelqu'autre pièce et peut-être plusieurs avant celle qui passe pour la première de ses compositions.

Au surplus les six comédies qui nous restent de Térence sont : *l'Andrienne*, *l'Hecyre*, ou la Belle-Mère, *l'Heautontimorumenos* ou l'Homme qui se punit lui-même, *Le Phormion, l'Eunuque* et *les Adelphes*, ou les deux Frères. Nous ferons une critique succincte de chacune de ces pièces.

1. L'Andrienne. Cette pièce est tirée, comme l'indique le prologue, de deux comédies de Ménandre, l'Andrienne et la Périnthienne, dont Térence a fondu le double sujet, sans qu'il en coûte cependant à l'unité d'action, malgré la prétention contraire de certains critiques ; car l'amour de Charinus pour Philumène se lie naturellement à l'intrigue principale, et amène des situations intéressantes. Mais un reproche fondé que l'on peut faire à Térence, à propos de son Andrienne, c'est que les ruses imaginées par Davus, le sont en pure perte, car elles ne préparent en aucune manière le dénouement qui est provoqué par l'arrivée inattendue et fort peu motivée du vieux Criton. Quoi qu'il en soit et bien que l'intrigue paraisse un peu compliquée et le dénouement romanesque, la pièce se fait lire avec intérêt ; le style en est d'une pureté, d'une élégance soutenues. Cette

comédie renferme d'ailleurs des maximes, des observations morales exprimées avec une heureuse précision qui les rend plus vives ou plus saillantes.

L'Andrienne a été imitée en vers français par le comédien Baron, ou, selon d'autres, sous son nom, par le Père Larue.

2. L'Hécyre ou la Belle-Mère fut représentée une première fois l'an 589 de la fondation de Rome, sous le consulat d'Octavius et de Manlius; elle ne fut point achevée, le peuple l'abandonna pour aller voir des danseurs de corde. Quelques mois après on essaya une nouvelle épreuve qui ne fut pas plus favorable à cause d'un combat de gladiateurs; et ce sont les raisons que donne Térence dans les deux prologues de cette pièce; enfin on la reprit une troisième fois, en 594, cinq ans après; alors elle se releva.

Le sujet, emprunté du grec d'Apollodore, est, suivant La Harpe, le plus intéressant que Térence ait traité; mais l'exécution est froide et dénuée de force comique; l'exposition surtout est irrégulière, se trouvant faite à l'aide de personnages qui ne tiennent pas au plan général, et qui, après les deux premières scènes, ne reparaissent plus. Le style seul est toujours admirable, mais malheureusement il n'a pu racheter le vice du sujet, ni faire valoir une pièce si peu amusante au fond.

Cervantes a imité l'Hécyre de Térence dans une de ses *Nouvelles*; mais c'est la personne outragée qui, pour le reconnaître, enlève au coupable une croix de Calatrava, et c'est cette croix et un enfant qui amènent le dénouement.

3. L'Heautontimorumenos, ou l'Homme qui se punit lui-même, tiré de Ménandre, fut représenté en deux jours, les deux premiers actes d'abord, et les autres le lendemain, l'an 591 de Rome, 163 ans avant J.-C., sous le consulat de T. Simpronius Gracchus, et de M. Juventius Thalma. Dans son prologue, Térence convient d'avoir compliqué l'intrigue de la comédie grecque, sans doute en introduisant deux pères, deux fils, deux femmes qui font contraste. On voudrait toutefois plus d'unité dans l'action, plus d'intérêt dans les nœuds et dans le dénouement; en outre on ne peut nier que la comédie offre beaucoup moins d'attraits de l'instant où Antiphile est reconnue pour la fille de Chrémès, et cela a lieu dans le troisième acte; mais on ne peut refuser des éloges à l'expression vive de quelques sentiments naturels, à beaucoup de traits où se reconnaît

la main d'un grand maître, et surtout aux charmes de l'exposition où se trouve cette pensée qui provoqua les applaudissements unanimes et spontanés de quarante mille spectateurs :

Homo sum; humani nihil a me alienum puto.

4. Phormion. Cette pièce tirée de l'Ἐπιδικαζόμενος d'Apollodore, fut représentée l'an 593 de Rome, 161 ans avant notre ère, sous le consulat de Marcus Valerius Messala et de C. Fannius Strabon. Elle a été imitée par Molière dans les *Fourberies de Scapin.*

Cette comédie est un vrai chef-d'œuvre. L'exposition est claire et animée, quoique faite à l'aide d'un interlocuteur qui ne reparaît plus, et il est impossible de trouver un premier acte où l'action soit mieux préparée. Les caractères sont parfaitement tracés ; celui du parasite est plein d'énergie et de vigueur. Le dialogue est vif, piquant, spirituel ; on trouve dans cet excellent ouvrage des scènes extrêmement remarquables, et de nombreux traits d'un vrai comique. Peut-être pourrait-on reprocher à la pièce que les amours des jeunes gens forment deux intrigues, mais elles sont si bien liées, si bien dépendantes l'une de l'autre qu'on excuse volontiers ce défaut, si toutefois c'en est un, car le talent de l'auteur l'a rendu presqu'imperceptible. Quoique à la fin de la pièce les deux amoureux ne reparaissent pas, la pièce n'en finit pas moins assez gaîment, grâce à la situation critique de Chrémès placé entre sa femme Nausistrate et le parasite Phormion.

5. L'Eunuque. Cette comédie de Térence fut représentée la même année et sous les mêmes consuls que le Phormion; elle fut jouée deux fois en un jour, chose inouïe jusque là, et reproduite à la fin de la même année, d'après le témoignage de Donat. Suétone dit que le poète y gagna huit mille pièces d'argent, et que jamais encore comédie n'avait été vendue si cher. Mme Dacier réduit cette somme à deux cents écus, mais nous pensons qu'elle se trompe, et, d'après l'évaluation la plus commune du sesterce, l'indemnité reçue par Térence peut être portée à 1,680 francs environ, prix qui parut si extraordinaire que les éditeurs en ont fait mention dans le titre de la pièce.

L'Eunuque a d'abord été traduit en vers par Antoine de Baïf qui vivait sous Charles IX et sous Henri III. Mme Dacier trouve cette traduction fort bonne, et à la réserve d'une vingtaine de passages

que l'auteur a mal pris, tout y est ingénieusement tourné. Nous ne partageons pas entièrement l'opinion de cette savante dame : la version de Baïf, malgré la naïveté du style, nous a paru le plus souvent, péniblement travaillée et peu exacte.

La Fontaine a également donné une traduction à peu près complète de l'Eunuque sous le même titre ; il dit ingénument que ce n'est qu'une médiocre copie, et nous nous en rapportons à sa décision, mais en même temps nous transcrivons ce qu'il pense de l'original que l'on ne doit pas juger d'après nos mœurs ; il admire la simplicité du sujet, la force et la combinaison des ressorts, la nouveauté des nœuds, la vérité des caractères, la pureté des expressions, la délicatesse des pensées. « Je n'aurais jamais fait, ajoute-t- » il, d'examiner toutes les beautés de l'Eunuque. »

Il faut bien que l'ouvrage latin ait quelque chose de séduisant, car outre les deux auteurs que nous venons de citer, il a été imité par Brueys et Palaprat, sous le titre de *le Muet*, quoique ces imitateurs soient bien loin d'égaler le dialogue et la diction de l'original.

Il existe encore une imitation italienne de l'Eunuque, sous le titre de *la Mora*, dont nous ignorons l'auteur.

6. Les Adelphes ou les Frères. Cette comédie a été jouée l'an 594 de Rome, 160 ans avant notre ère, sous le consulat d'Anicius Gallus et de Cornélius Cethegus. Suivant le titre, elle est tirée de Ménandre; et de Diphile, selon le prologue.

De toutes les pièces de Térence, celle-ci est peut-être celle qui répond le mieux au but de la comédie : peindre les mœurs pour les corriger. Cependant La Harpe s'exprime ainsi sur le mérite des Adelphes : « Térence n'a fait qu'opposer un excès à un excès : » si l'un des vieillards refuse tout à son fils, l'autre permet tout au » sien. Ce sont deux extrêmes également blâmables; et qu'Eschinus » commette des violences et fasse des dettes pour son compte ou » pour celui de son frère, sa conduite n'en est pas moins répréhen- » sible. »

M. Népomucène Lemercier, dans son cours de Littérature, a reproduit cette même observation critique : « Ni l'un ni l'autre des » deux frères ne sont dans la juste modération qui convient en » toutes choses ; aussi nulle leçon de morale ne sort de ces deux » contrastes, puisque l'auteur ne marque point à quel milieu la » raison doit s'arrêter. »

La Harpe et Lemercier se montrent selon nous trop sévères, et peut-être injustes; la leçon qu'ils reprochent à Térence de n'avoir pas donnée, nous paraît au contraire ressortir de tout l'ensemble de son ouvrage. Au reste, c'est dans *les Adelphes*, à notre avis, que le style de Térence atteint le plus haut degré de perfection. Les caractères d'ailleurs en sont parfaitement tracés; celui de Micion surtout est très-intéressant; on aime sa bonté, sa douce philosophie. Un excellent comique, un comique de premier ordre, se fait souvent remarquer dans le cours de la pièce; qu'on lise, pour s'en convaincre, tout le premier acte, la scène troisième du second; dans le troisième, la deuxième et la quatrième, et les troisième, cinquième et huitième du suivant.

Nous conviendrons que le cinquième acte est très-inférieur aux quatre premiers. Dès que le mariage d'Eschinus est conclu, et cela a lieu au quatrième acte, il n'y a plus d'intérêt. Cependant ces scènes où Déméa, paraissant faire un effort sur lui-même, passe de la dureté et de la brusquerie, à une bonté, à une bienveillance outrée, sont fort comiques, par la raison que ce changement, loin d'être réel et de bonne foi, n'est que l'effet de la mauvaise humeur et du dépit, et l'on reconnait en cela la touche d'un grand maître.

Les Adelphes paraissent avoir fourni à Molière la première idée de *l'École des Maris;* mais une imitation plus réelle, c'est *l'École des Pères* de Baron.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans les comédies de Térence, c'est l'expression naturelle et vraie des caractères et des sentiments, c'est un dialogue élégant et de bon ton. Quelques critiques ont déclaré Térence inférieur à Plaute dans le dialogue; nous pensons qu'il faut distinguer. Sous le rapport de la verve et de la gaîté, nous accorderons le premier rang à Plaute; mais Térence lui est supérieur comme moraliste et comme homme de bonne compagnie. Térence, pas plus que Plaute, n'a peint les mœurs romaines, mais, mieux que le poète de Sarsines, il a donné ces leçons qui trouvent leur application dans tous les temps. Je ne sais si l'on peut sérieusement reprocher à Térence ses dénouements amenés par des apparitions soudaines, des révélations imprévues; pour le fond des sujets il n'était qu'imitateur, et l'art de la comédie était loin du développement qu'il a pris dans les temps modernes; le goût des anciens à cet égard, n'était pas si exigeant. Aussi tous ont-ils rendu justice au

poète africain. Varron trouve que Térence remporte le prix pour ce qui regarde les mœurs. Horace qui cite souvent notre poète, dit qu'il excelle dans l'art de peindre les mœurs. Cicéron lui donne les mêmes éloges et parle de lui en maint endroit de ses ouvrages. Donat, dans la vie de Térence, nous a même conservé quatre vers de l'orateur romain en l'honneur de l'imitateur de Ménandre. C. César lui accorde l'élégance et la pureté du style, et regrette seulement qu'il n'ait pas réuni la force comique à la beauté du langage, afin de pouvoir en tout le disputer aux Grecs. Velleius Paterculus lui rend également justice. Pline-le-jeune n'en fait pas moins de cas; Quintilien, en louant l'élégance de l'auteur de l'Andrienne, aurait trouvé en lui plus de grâce s'il n'avait employé que des vers trimètres, c'est-à-dire des vers ïambiques de six pieds. Ausone veut charmer sa vieillesse, dit-il, par la lecture des comédies de Térence; enfin, Afranius, poète dramatique contemporain de notre auteur, et dont le témoignage ne peut être suspect, s'exprime en ces termes : « Vous ne comparerez personne à Térence. » Les auteurs de l'antiquité ne louent pas tous Térence de la même manière, mais ils s'accordent à peu près pour reconnaître les principales qualités de ce poète. Nous ne concevons pas au milieu de ce concert d'éloges, pourquoi Volcatius Sedigitus n'assigne à Térence que la sixième place entre les auteurs comiques, lorsqu'il décerne les deux premières à Cæcilius et à Plaute. Est-ce parce que Térence plus poli, plus châtié, plus décent surtout, plaisait moins à la multitude?

Les modernes ne se sont pas plus accordés que les anciens sur le mérite de Térence. Erasme pense qu'aucun écrivain n'a plus contribué à la pureté de la langue latine, qu'il n'en est pas de plus délicieux à lire et qu'il y a plus de bon esprit dans une seule de ses comédies que dans toutes celles de Plaute. Quant à nous le phénomène philologique qui nous a frappé dans le style de Térence, c'est le pas immense qu'a fait la langue latine, dans la voie de la perfection, pendant un si court espace de temps.

Jules Scaliger n'admire dans Térence que la beauté des formes, il trouve le fond pauvre et l'action partout languissante. Vossius, le considérant comme écrivain, ne lui préfère que Cicéron. Daniel Heinsius vante son jugement, son goût, son langage. Selon le P. Rapin, il est plus régulier que Plaute dans l'ordonnance de son drame et dans la distribution des actes, la préparation du dénouement, et si

l'on peut lui reprocher la complication des sujets, ce défaut est racheté par l'inimitable perfection de son style. S[t] Evremont ne lui accorde que le talent de faire parler d'ignobles valets, des vieillards ridicules, de jeunes libertins et le plaint d'avoir ignoré la langue des passions et celle de la galanterie : il faut bien plutôt plaindre S[t] Evremont. M[me] Dacier ne sait lequel préférer de Plaute ou de Térence. Rollin ne se prononce pas non plus sur le plus ou moins de mérite de ces deux auteurs comparés entre eux. Joseph Scaliger disait qu'à peine, sur cent savants, il y en a un capable d'apprécier les merveilleuses beautés de Térence. Juste Lipse le proclame si pur, si chaste, si pudique, que Vesta l'aurait admis à ses sacrés mystères. D'après Servius, il l'emporte sur tous les autres comiques par la propriété des termes, comme il leur est inférieur sur tout le reste. L'anglais Hugues Blair regarde Térence comme le père de la comédie sérieuse, et reconnaît qu'il manque de force et de vivacité. L'allemand Eschenburg dit que les comédies de Térence sont excellentes sous tous les points de vue, tant par rapport aux caractères que par rapport à la vérité, à la délicatesse du dialogue et à l'ensemble d'un plan sagement ordonné. L'invention, chez lui, ajoute-t-il, était moins féconde, il avait moins de force comique que Plaute ; mais, en récompense, plus de goût et plus de connaissance du cœur humain. Pour Marmontel, Plaute a plus de gaîté et une imagination plus vive, Térence plus de finesse, plus de charme, plus de décence, et une plaisanterie plus délicate. La Harpe décerne sans hésiter la palme à Térence sur Plaute. Népomucène Lemercier, ne reconnaissant à Térence ni la gaîté comique ni le talent d'invention, le fait retomber au-dessous de Plaute.

Quant à la versification de notre poète, quoique les vers tétramètres, ou de huit pieds, s'entremèlent aux trimètres, ou vers de six pieds; que le trochée, l'anapeste, le dactyle, le double pyrrique ou quatre brèves, le crétique ou une brève entre deux longues, soient fréquemment substitués à l'ïambe et au spondée, cependant le rhythme est partout sensible, et il y règne une sorte d'harmonie douce et constante que la prose ne saurait admettre.

Pour ce qui est de l'accompagnement de flûtes *égales*, *droites* ou *gauches* dont parlent les titres, nous ne chercherons point à expliquer ce que des érudits du premier ordre n'ont pu éclaircir.

Outre plusieurs manuscrits fort précieux par leur ancienneté, on

a publié d'innombrables éditions de Térence, depuis 1471 jusqu'à nos jours ; l'une des plus estimées et en effet des plus instructives, est celle de Westerhovius, imprimée à La Haye en 1726, 2 vol. in-4°.

On compte plusieurs traductions complètes de Térence en langues modernes. Deux belges, celle de H. Zwaerdecroon, en prose, et une autre en vers de Cornelis Van Ghistele, qui n'est pas sans mérite ; celles en allemand de Valentin Boltz, de Jean Episcopius, de Patzke, de J. G. C. Neide, de Kindervater, et de J. Chr. Schlüter; en anglais, on a les versions de deux anonymes, de Rich. Bernard, de Webbe (en vers), de Ch. Hoole, de Laurent Echard, de Th. Cooke, de J. Stirling, de Samuel Patrick, de N. Gordon, et de G. Colman (en vers blancs); en espagnol, celle de P. Simon Abril ; en portugais, celle de Leonel da Costa ; Térence a été traduit en italien par Battesta da Borgo Franco, par Fabrini da Fighine, par Christsphe Rosario, par la dame Fiammetta Malespina (manuscrit de 1575), par Louise Bergalli et par Nicolas Fortiguerra ou Forteguerri; cette dernière est la plus célèbre.

Outre la version qui a paru en 1574 et en 1584, Térence a été reproduit en français par Jean Bourlier, par Martignac, Lancelot, Nicole, Le Maître de Saci, l'abbé Marolle, Roger Sibour, Mme Dacier et par le Monnier : cette dernière traduction est la meilleure de toutes, malgré celle toute récente de M. Amar. Une traduction en vers par H. G. Duchesne, a paru en 1806, et n'a obtenu aucun succès. Nous ignorions que cette tentative difficile eût déjà été faite, quand nous publiâmes les six comédies de Térence en vers français, avec le texte en regard. (Trois volumes in-8°. Gand, 1821. Cette édition est épuisée.)

MARCUS POPILIUS.

Marcus Popilius était tout à la fois personnage consulaire et poète, selon Santra que cite Suétone dans la vie de Térence. On est porté à croire qu'il s'exerça dans le genre dramatique, puisque Santra en parle comme ayant pu, mieux que Lælius et Scipion, aider l'auteur de l'Andrienne dans ses compositions scéniques ; mais voilà, faute d'autres renseignements, tout ce qu'on peut présumer sur le compte de ce Romain.

LUSCIUS LANUVINUS.

Ce poète fut le contemporain et le rival jaloux de Térence ; c'est de lui que celui-ci se plaint dans plusieurs de ses prologues. Luscius composa entre autres une comédie ayant pour titre *le Trésor ;* on conçoit d'autant plus difficilement l'envie qu'il portait à Térence, que lui-même devait avoir un talent fait pour le consoler des succès de Térence, puisque Volcatius Sedigitus le cite comme le neuvième des poètes comiques et qu'il le place avant Ennius lui-même.

QUINTUS FABIUS LABEO.

Quintus Fabius Labeo aimait les lettres et cultivait la poésie avec succès. Il fut l'ami de Térence qu'il aida, dit-on, de ses conseils. Toutefois il ne nous reste aucune trace des ouvrages de Labeo. Homme de guerre distingué, il manquait, à ce qu'on prétend, de générosité et de bonne foi envers les vaincus et même envers les peuples étrangers qui vivaient en paix avec les Romains, d'après ce que Cicéron et Valère Maxime rapportent de lui.

Labeo fut élu questeur l'an 557 de Rome, 197 ans avant J.-C., sous le consulat de Cn. Cornélius Cethegus, et de Quintus Minucius Rufus. Il défit les Crétois sur mer et obtint pour ce succès les honneurs du triomphe. Il parvint au consulat, l'an de Rome 571, avant J.-C. 183 ans, fut le collègue de Marcus Claudius Marcellus, et commanda l'armée de la république, stationnée dans la Ligurie. On ignore l'époque précise de sa naissance, et l'on n'a pas de notions plus certaines sur celle de sa mort.

Sulpitius Gallus est aussi compté parmi les poètes de ce temps, et a passé pour être fort habile. Sulpitius Gallus fut, dit-on, le premier qui fit représenter des comédies dans les jeux solennels. Nous n'avons pas le moindre reste des compositions de ce poète. Aussi ne l'avons-nous mentionné ici que pour mémoire; plus tard nous aurons à le considérer comme orateur.

LUCIUS ACCIUS ou mieux ATTIUS.

Lucius Attius naquit à Rome de parents affranchis, l'an 584 de la fondation, 170 ans avant J.-C., et mourut, à ce qu'il paraît l'an 767,

87 ans avant notre ère, à l'âge de 83 ans. Il fut lié avec Pacuvius, quoique celui-ci fut beaucoup plus âgé que lui ; nous ne parlerons pas de ce qu'Aulu-Gelle raconte de la visite d'Attius au vieux poète, ni de la réflexion qu'il opposa à ses reproches. Decimus Brutus, consul l'an de Rome 615, fut l'ami et le protecteur d'Attius qui célébra ses victoires sur les Espagnols, en vers qui plurent tant au consul, qu'il en orna l'entrée des temples et des monuments qu'il fit élever. Ce poète composa des tragédies dont les principales sont : *Philoctète*, *Andromaque*, *Atrée*, *Clytemnestre*, *Médée*, *Andromède*, *Méléagre*, *Térée*, *la Thébaïde*, *les Troyennes*, *Prométhée*, *Œnomaüs*, *Néoptolème*, et une tragédie nationale intitulée *Brutus*. On parle aussi de deux comédies du même auteur, ayant pour titre *le Mariage* et *le Marchand*. Il composa en outre des Annales en vers. Des nombreux ouvrages de cet auteur il ne reste que des fragments multipliés, mais de peu d'étendue.

Attius obtint une grande réputation, et malgré son style dur et sans élégance, on le préféra en général à Pacuvius. Horace lui accorde de l'élévation et de la vigueur. Si Ovide lui donne l'épithète de *atrox*, c'est qu'il fait allusion aux sujet de ses tragédies, puisés dans les grandes catastrophes des temps héroïques de la Grèce. Quintilien le nomme avec Pacuvius pour la profondeur des sentences, la force du style et la vérité des caractères. Velleius Paterculus dit qu'Attius mérite d'être comparé aux poètes grecs. Cicéron le cite honorablement dans maint endroit de ses ouvrages et fait un cas particulier de sa tragédie de *Philoctète*.

Au surplus, Attius, de son temps même, était l'objet d'une si grande estime, qu'un comédien l'ayant interpellé nominativement sur la scène, fut condamné par le préteur P. Mucius.

ATTILIUS.

Vers le même temps vécut Attilius qui traduisit en latin *l'Electre* de Sophocle, d'après le témoignage de Suétone. Cicéron fait aussi mention de cette version latine d'Attilius.

Malgré cette traduction de l'Electre de Sophocle, Attilius peut être compté parmi les poètes comiques, d'après ce que citent de lui Cicéron et Varron, et surtout si l'on s'en rapporte au jugement de Volcatius Sedigitus, qui lui accorde le cinquième rang parmi les auteurs comiques.

CAIUS TITIUS.

Nous pouvons placer cet auteur parmi les poètes de ce temps ; au moins est-il certain qu'il précéda Afranius ; un passage de Cicéron prouve dans le Brutus cette assertion et fait connaître en même temps le genre de mérite de Titius. Macrobe cite un fragment de discours de Titius, mais nulle part on ne trouve quelque reste de ses vers ; on sait seulement qu'il excella dans les comédies dites *Togatæ*, et dans celles qu'on désignait sous le nom d'*Atellanes*.

CAIUS LUCILIUS.

Caius Lucilius, chevalier romain, naquit l'an de Rome 605, avant J.-C. 149 ans, à Suessa, dans le Latium, au pays des Aurunces ; il était oncle de Lucilia, mère du grand Pompée. Il servit sous les ordres de Publius Scipion dans la guerre contre Numance, en 620. Il fut très-lié avec ce général et avec Lælius, au rapport d'Horace. Il fut également l'ami de Q. Atta, d'Albutius Lapathus, d'Albinus et de C. Persius, l'un des plus savants d'entre les Romains.

On croit communément que Lucilius mourut à Naples, l'an 651 de Rome, 103 ans avant J.-C., à l'âge de quarante-six ans; mais il a dû vivre plus longtemps ; car, d'après le témoignage d'Aulu-Gelle, il a fait mention de la loi somptuaire *Licinia*, portée par P. Licinius Crassus, contre la dépense des festins, l'an 657; il a donc vécu au moins six ou sept ans de plus ; comment d'ailleurs, s'il en était autrement, Horace lui aurait-il donné l'épithète de *vieux*? Au surplus, ses funérailles furent faites aux frais du trésor public.

Lucilius passe, auprès de quelques auteurs, pour l'inventeur de la satire chez les Romains, quoique postérieur à Ennius et à Pacuvius qui s'exercèrent dans le même genre ; mais il donna à cette composition une forme et une régularité nouvelle, adoptée par Horace, Perse, Juvénal, et par tous les poètes qui ont, depuis lui, écrit des satires; il perfectionna la mesure des vers, et tenta probablement le premier de donner à l'hexamètre cette allure simple et sans gêne qui le rapproche de la prose; et ce sont sans doute là les raisons qui l'ont fait regarder comme l'inventeur du genre satirique.

Il composa, dit-on, trente livres de satires, M. Weiss veut qu'il y ait exagération, et il prétend que le poète de Suessa n'a écrit que

trente satires; mais que signifierait alors l'hyperbole d'Horace, lorsqu'il dit que Lucilius dictait deux cents vers en se tenant sur un pied, surtout quand on sait qu'Horace lui-même a composé dix-huit satires, sans compter vingt-deux épîtres?

Quoi qu'il en soit, Lucilius n'épargna aucun des vices de son siècle, il ne ménagea pas même les noms propres; il n'eut point cependant à s'en repentir, mais peut-être dut-il son impunité à sa liaison intime avec Scipion, Lælius, Albinus et d'autres Romains illustres et influents.

Le mérite de Lucilius a été diversement apprécié. Il avait, suivant Horace, plus de finesse et plus d'urbanité qu'Ennius; et son vers était plus limé que celui des autres poètes de son temps; mais il lui reproche cependant l'incorrection, et le mélange de mots grecs aux mots latins; il le compare à un ruisseau troublé par le limon.

Quintilien est d'une opinion contraire, et il blâme expressément le jugement d'Horace.

Sous le rapport de l'amabilité et du savoir, Cicéron partage le sentiment de Quintilien, quoique, dans un autre endroit, il lui refuse cette dernière qualité; mais il reconnaît qu'il manie adroitement la plaisanterie.

Quand on parcourt ce qui nous reste des poésies de Lucilius, on est étonné que des hommes de goût comme Cicéron et Quintilien ne se soient pas rangés à l'avis d'Horace.

Toutefois ils ne sont pas les seuls écrivains qui aient fait cas de Lucilius. Pline en parle dans la préface de son Histoire naturelle; Aulu-Gelle le considère comme très-versé dans la langue latine; Macrobe l'appelle mordant et impétueux. Parmi les modernes, Jacques Tollius dit qu'il a le plus grand plaisir à relire quelquefois les fragments de Lucilius, et que cette lecture le rafraîchit et le délasse. Mais il faut ajouter que la plupart des critiques et des philologues modernes ont souscrit au jugement d'Horace, et nous croyons qu'ils ont eu raison.

Outre ses satires, on croit que Lucilius a composé des épodes, des hymnes et une Vie de Scipion. Il aimait à faire usage de la tmésis dans ses vers, c'est-à-dire, de couper les mots et d'en séparer les parties. Il ne nous reste de tous les ouvrages de ce poète qu'un nombre assez considérable de fragments qui ont été recueillis et publiés séparément par Douza.

SEXTUS TURPILIUS.

Selon Crinitus, Turpilius fut un poète comique d'un génie facile et né heureusement pour le genre dramatique; aussi obtint-il une telle réputation sur la scène, que ses comédies furent toujours très-goûtées des Romains. Les anciens grammairiens nous apprennent qu'il était lié de la plus étroite amitié avec Térence, et que les ouvrages des deux amis furent représentés simultanément dans les mêmes fêtes publiques. Nonius Marcellus, dans les quinze commentaires adressés à son fils, nomme les comédies composées par Turpilius, et trouve utile qu'on les lise et qu'on les étudie avec soin. Cependant peu d'auteurs anciens parlent de Turpilius, et à l'exception des grammairiens Nonius et Priscien, Vulcatius Sedigitus est le seul qui en fasse mention; il le préfère à Luscius, à Ennius et à Trabéas. On a les titres de seize de ses pièces. Celle intitulée *Lyndia* paraît avoir été surtout prisée par les anciens grammairiens. Il ne reste de toutes les compositions de ce poète que des fragments presqu'insignifiants : le plus considérable n'est que de cinq vers.

L'époque précise de la naissance de Turpilius est ignorée. On sait seulement qu'il florissait vers l'année 621 de Rome, 133 ans avant J.-C., et qu'il mourut dans un âge très-avancé, à Sinuesse, en 649, avant notre ère 105 ans, au temps à peu près où naquit Furius Bibaculus, autre poète de la même période.

LUCIUS AFRANIUS.

On ne connaît pas d'une manière précise l'époque de la naissance de ce poète; on croit qu'il florissait environ cent ans avant J.-C., lorsque Térence et Sextus Cæcilius avançaient déjà en âge. Il composa des comédies de l'espèce de celles appelées *Togatæ*, et il s'attacha surtout à peindre les coutumes de son temps et de son pays. Cependant s'il n'imita pas servilement les Grecs, comme ses devanciers, il leur fit néanmoins beaucoup d'emprunts, principalement à Ménandre, selon le témoignage Cicéron. Afranius en convient lui-même dans le prologue de l'une de ses pièces. Cet auteur a joui d'une certaine réputation, et des auteurs anciens en ont parlé avec éloge. Cicéron le reconnaît pour un écrivain spirituel et éloquent,

au moins dans le genre comique, et il le cite avec honneur en plusieurs endroits. Horace lui accorde quelque rapport avec Ménandre. Aulu-Gelle fait grand cas de l'opinion de notre poète, relativement à la sagesse, et loue particulièrement sa comédie intitulée *Sella;* Macrobe le regarde comme une autorité grammaticale. Velleius Paterculus rend justice aux agréments de son esprit et au mérite qu'il montra dans la composition de ses comédies. Quintilien convient qu'Afranius a excellé dans ses pièces qui sont purement latines, et où il n'emprunte rien des Grecs.

On a les titres de quarante cinq pièces de ce poète, dont il ne reste que des fragments nombreux, il est vrai, mais de trop peu d'étendue, pour qu'ils puissent suffire à établir une opinion sur le mérite de l'auteur.

On ignore absolument et l'époque et les circonstances de la mort d'Afranius.

QUINTUS TRABEA.

Ce poète comique vivait à la même époque que les précédents. Ses ouvrages furent longtemps très-répandus. Volcatius lui donne le huitième rang parmi les auteurs de comédies, et le place après Térence et Turpilius. Il est cité par les anciens grammairiens, et Varron lui reconnaît le talent d'émouvoir. Selon Sextus, il excella dans la comédie romaine, dite *Togata*. Les sept vers de Trabea, qui seuls ont survécu, nous ont été conservés par l'orateur romain.

P. LICINIUS TEGULA.

On n'a point de notions certaines sur la vie de ce poète. Tout ce qu'on sait, suivant Crinitus, c'est qu'il est du nombre de ceux qui écrivirent des comédies; Volcatius, dans le jugement qu'il porte des auteurs comiques de cette période, traite favorablement Licinius, lui accorde la quatrième place et le préfère ainsi non-seulement à Attilius et à Ennius, mais encore à Turpilius et à Térence. Les anciens grammairiens ont cité quelques comédies de ce poète, entre autres celles ayant pour titre *Mævia* et *Necera,* dont parle Aulu-Gelle. Sextus regarde Licinius comme un poète fort agréable et de très-bon ton. Cette opinion de Volcatius et de Sextus nous fait dire avec le savant M. Weiss : Quels regrets ne doit pas exciter la perte

des ouvrages de ce poète ! et en effet il n'en reste que les deux vers cités par l'auteur des Nuits attiques.

Quelques auteurs ont pensé que Licinius Tegula est le même que Licinius Imbrex, et ce qui a semblé autoriser cette conjecture, c'est la ressemblance des surnoms. En effet *Tegula* et *Imbrex* sont deux mots synonimes qui signifient *tuile, couverture*, et qui désignent une espèce de cape ou de manteau contre la pluie; mais Tite-Live donne à Licinius Tegula le surnom de Publius, et Faustus nomme Licinius Imbrex, Caïus ; nous sommes donc porté à croire que ce sont deux personnages différents, et que C. Licinius Imbrex n'est pas le P. Licinius Tegula qui dans l'année 552, au rapport de Tite-Live, composa une hymne que chantèrent dans les rues de Rome, en l'honneur de Junon *Regina*, trois chœurs de jeunes filles, pour expier les prodiges funestes qui parurent dans ce temps-là ; nous pensons que Licinius Imbrex est bien postérieur, et qu'il vécut dans les premières années du septième siècle de Rome.

L. POMPONIUS BONONIENSIS.

Lucius Pomponius composa des comédies atellanes. Il se fit remarquer à Rome, à peu près dans le même temps que Laberius, Publius et Julius Callidius, vers l'an 660 de la fondation, 92 ans avant notre ère, ainsi qu'on le voit dans les Annales latines. Eusèbe et d'autres le font naître à Bologne. Il avait, dit-on, un esprit subtil et enjoué, et plaisantait avec finesse sur les ridicules des hommes, qu'il était très-habile à saisir. Le grammairien Nonius Marcellus a examiné avec soin les comédies de ce poète, et il en nomme plus de trente. Priscien cite plus d'une fois Pomponius. Festus, Charisius, Macrobe, Aulu-Gelle, Varron en font également mention. Il composa aussi des épigrammes. Il en reste une qui a été conservée par Priscien.

Crinitus regarde Pomponius comme un auteur plein d'agrément et de sel.

QUINTUS NOVIUS.

Ce poète a écrit également des comédies atellanes qui lui valurent une grande réputation. Il florissait vers l'an 670 de Rome, non loin de l'époque où Sylla était dictateur. On l'a quelquefois confondu avec Nævius qui vécut environ cent cinquante ans avant lui.

Macrobe le cite comme le poète le plus remarquable parmi les auteurs qui se sont exercés dans le même genre de composition. Après Novius, dit-il, Pomponius et Memmius sont encore des écrivains distingués ; on sait les titres de huit de ses pièces dont Nonius Marcellus s'est beaucoup occupé dans ses Commentaires ; Aulu-Gelle ne l'a pas non plus oublié.

QUINTUS LUTATIUS CATULUS.

Quintus Lutatius était de l'illustre famille des Catulus; il naquit vers l'an 652 de la fondation de Rome, 102 ans avant J.-C. Il fut tout à la fois orateur brillant, et poète épigrammatique mordant et spirituel. Il fut aimé surtout de C. Cotta et de L. Crassus, à cause de l'agrément de son esprit et de la douceur de son caractère. Il mania si délicatement l'épigramme, disent les auteurs anciens, qu'on ne trouve rien chez les Grecs ni chez les Latins de plus élégant, de plus soigné, de plus gracieux. Il ne faut pas confondre le Catulus dont il est ici question, avec Caïus Valerius Catulus, auteur *des Noces de Thétis et de Pélée*, il n'est connu que par deux épigrammes qui nous ont été conservées l'une par Cicéron, l'autre par Aulu-Gelle. La première, adressée au jeune Roscius est littéralement traduite de Callimaque; il n'y a que le nom de changé ; la seconde a pour objet un autre jeune homme nommé Théotimus.

Quintus Catulus a sans doute composé autre chose que des épigrammes, puisque Cicéron cite quelques vers d'une pièce intitulée Alcméon.

On ignore l'époque de la mort de ce poète.

PORCIUS LICINIUS.

Selon Crinitus, Porcius Licinius était issu de l'illustre famille *Licinia ;* il se rendit célèbre par la facilité et l'élégance de son esprit, dont il donna des preuves dans ses épigrammes. Le rhéteur Julianus qui vécut sous le règne de l'empereur Adrien, le comble d'éloges et ne craint pas de le mettre au-dessus de tous les poètes grecs, de ceux probablement qui se sont exercés dans le même genre de composition. Malheureusement il ne nous reste pas assez de vers de Licinius, pour décider jusqu'à quel point ce jugement est fondé. Nous n'avons de lui que deux épigrammes qu'on lit l'une

dans Aulu-Gelle, l'autre dans la vie de Térence, attribuée à Suétone, et deux vers que l'auteur des Nuits attiques nous a conservés.

Des auteurs ont pensé que Licinius écrivit des Annales en vers de huit mesures; mais cela paraît fort douteux; ce qui est plus probable, c'est que l'auteur des Annales romaines dont on veut parler se nommait Marcus Licinius.

VALERIUS ÆDITUUS.

L'on n'a point de renseignements positifs sur la naissance, ni sur la mort de ce poète, et les circonstances de sa vie sont ignorées. D'après Crinitus, il se fit une renommée brillante dans le genre épigrammatique. Aulu-Gelle lui donne les mêmes éloges qu'à Q. Catulus; beaucoup d'anciens grammairiens, et en particulier M. Térentius Varron, en parlent avec estime. Pour nous, si nous le jugeons sur les deux épigrammes qu'Aulu-Gelle nous a conservées, nous verrons en lui plus de recherche que d'esprit, plus d'affectation que de sentiment vrai.

L. QUINCTIUS ATTA.

Cet auteur passe pour avoir, l'un des premiers, composé des comédies dites *Togatæ*, et plusieurs critiques anciens y ont reconnu beaucoup de talent, Horace ne paraît pas être de cet avis, et il semble au contraire blâmer les Romains de ce qu'ils attachent tant de prix à de pareilles compositions. On croit que Quinctius vécut à Rome du temps que florissait sur la scène Pomponius de Bologne, et que Plotius Gallus se faisait applaudir dans la chaire des rhéteurs. Ses comédies étaient souvent citées par les anciens grammairiens, ce qui fait présumer qu'elles n'étaient pas tout à fait sans mérite. On croit que le surnom d'Atta lui fut donné d'un défaut de conformation des pieds, qui le rendait boiteux.

Les uns fixent sa mort à l'année 652, les autres vingt ans plus tard, douze ans à peu près avant la naissance de Virgile.

Il ne reste de ce poète que deux vers, l'un conservé par Servius, l'autre par Isidore de Séville.

VALERIUS CATON.

Suétone nous apprend que Valerius Caton fut, selon quelques-uns,

l'affranchi d'un certain Bursenus de la Gaule; mais que lui-même dans un ouvrage intitulé *l'Indignation* dit qu'il est né de condition libre, qu'il est resté orphelin, sous la seule protection d'un tuteur, et que c'est pour cette raison que, du temps de Sylla, il fut plus facilement dépouillé de son patrimoine. C'est à cette occasion qu'il composa le poème satirique qui nous reste, et qui a pour titre *Imprécations contre Battarus*, celui probablement que sa ruine avait enrichi. Ce poème se compose de 183 vers hexamètres; c'est une suite de vœux que forme l'auteur, pour attirer sur les propriétés qui lui ont été ravies, toutes les malédictions qui peuvent les rendre inutiles et même funestes à leur nouveau possesseur. Cette composition n'a ni le mouvement ni l'énergie que comportait le sujet, et la poésie n'offre rien de bien remarquable. Il paraît que ce même Valerius Caton fut un grammairien très-instruit, qu'il forma un grand nombre d'élèves qui se distinguèrent; qu'il était surtout propre à l'enseignement de la poésie, comme on le voit dans deux vers rapportés par Suétone, et dont le sens est que le grammairien Caton, la Sirène latine, seul sait lire la poésie et former les poètes. Outre les traités qu'il écrivit sur la grammaire, il composa encore des poëmes parmi lesquels on cite *Lydia* et *Diana*.

Valerius Caton vécut jusqu'à un âge fort avancé, mais dans un état voisin de l'indigence, n'ayant pour asile que le plus triste réduit, après avoir été obligé d'abandonner à ses créanciers la maison de campagne qu'il avait à Tusculum, ainsi que le raconte son ami Bibaculus, cité par Suétone.

MARCUS FURIUS BIBACULUS.

Marcus Furius Bibaculus, surnommé *Alpinus*, naquit, selon quelques-uns, à Crémone, vers l'année 651, à peu près vers l'époque où moururent les poètes Lucilius et Sextus Turpilius; il avait beaucoup d'esprit et d'enjouement; il mania avec un talent remarquable le vers ïambique; il composa des satires dont on vante la causticité, et l'on pense que Messala Corvinus redoutait son esprit satirique et sa verve mordante, lorsqu'il écrivait dans une épître qu'il n'y avait rien de commun entre le poète Bibaculus et lui. On le croit auteur d'un poëme intitulé *Ethiopide*, et d'un autre sur les embouchures du Rhin. Les anciens lui reprochent un style ampoulé. Il eut pour

ami le poète Gallus et Valerius Caton dont nous venons de parler; il fait l'éloge de leur esprit et de leur savoir dans ses hendécasyllabes. Les anciens le plaçaient à côté d'Horace et de Valerius Catulus; mais malheureusement il ne nous reste de tous ses ouvrages que deux fragments, l'un de huit vers, l'autre de sept, et que nous a transmis Suétone à l'endroit déjà cité. C'est de Furius Bibaculus que parle Horace dans deux de ses satires.

AULUS FURIUS ANTIAS.

Furius d'Antium vivait dans le même temps que les précédents, puiqu'il fut l'ami de Q. Catulus, comme le prouvent ces paroles de Cicéron : « On reconnaît une diction pure dans les discours de » Q. Catulus et surtout dans l'Histoire de son consulat et de ses » actions, écrite avec une grâce digne de Xénophon et dédiée *au* » *poète Furius, son ami.* » Aulu-Gelle le qualifie d'ancien poète, et Macrobe dit que Virgile lui fit quelques emprunts. Il paraît qu'il composa, entre autres, des Annales en vers hexamètres. Le grammairien Cesellius Vindex lui reprochait d'avoir déshonoré la langue latine par des néologismes, opinion que ne partage pas Aulu-Gelle, et il cite à ce propos six vers de l'auteur, les seuls qui soient parvenus jusqu'à nous, avec ceux cités par Macrobe. Nonius Marcellus et d'autres grammairiens font mention de Furius Antias et l'on peut inférer de là qu'il n'était pas sans mérite : c'est du moins ce que dit expressément Crinitus.

FABIUS DOSSENUS MUNDUS.

Cet auteur composa des comédies atellanes; une entre autres ayant pour titre *Acharistior*, que Nonius attribue faussement à Plaute, et une autre pièce intitulée *Sophia.* On ne sait pas précisément à quelle époque il vivait. Horace, Pline et Sénèque en font mention. Il ne nous reste de lui que deux vers cités par Pline, et son épitaphe rapportée par Sénèque.

JUVENTIUS.

Poète comique dont Varron fait mention. Vossius pense que le vers ou plutôt la partie de vers citée par Aulu-Gelle, comme étant de Térence, est du poète dont il est ici question et qu'il faut lire

Juventius au lieu de Terentius, et en effet la citation d'Aulu-Gelle ne se trouve pas dans les œuvres de l'auteur des Adelphes. On ne sait rien de plus, sur le compte de Juventius, et deux ou trois mots, voilà tout ce qui reste de ce poète. Peut-être était-ce le même Juventius que Cicéron nomme comme orateur dans le 48e chap. du Brutus.

MUMMIUS.

Cet écrivain parut après Novius, et releva le genre des comédies atellanes, depuis longtemps abandonné. Macrobe cite quelque chose de Mummius et c'est tout ce que le temps a épargné des vers de ce Poète.

C. JULIUS CESAR STRABON.

Il composa des tragédies qui donnaient une idée de son langage, et dont le caractère, suivant l'opinion de Cicéron, était la douceur sans la force. Nous aurons occasion de parler encore de ce Romain quand nous nous occuperons des orateurs de la même époque.

L. CORNELIUS SYLLA.

Ce terrible dictateur cultiva aussi la poésie et composa des comédies satiriques, d'après le témoignage d'Athénée, et Plutarque, dans la Vie de cet homme célèbre, raconte qu'il fit des vers pendant le siége d'Athènes. Malheureusement nous ne pouvons apprécier le talent poétique de Sylla ; le temps n'a rien épargné de ses œuvres.

Cn. Aquilius, M. Acuticus et Plautius, tous trois poètes comiques, furent les contemporains des auteurs dont nous avons fait mention précédemment. Il fallait que ces écrivains ne manquassent pas de talent, puisque leurs œuvres furent selon Varron, attribuées à Plaute lui-même. Il ne nous reste rien des compositions de ces trois poètes que les titres de quelques comédies, conservés par Varron et Aulu-Gelle, aux endroits que nous venons de citer.

DEUXIÈME SECTION. — PROSE.

Parmi tous les écrivains en prose de la seconde période, on compte des historiens, des orateurs, des grammairiens. L'histoire fut nécessairement imparfaite ; elle dut se borner aux faits simplement

racontés, avec les dates indiquées plus ou moins fidèlement. Il ne faudrait pas y chercher des vues philosophiques, des aperçus moraux, de ces réflexions, de ces rapprochements qui d'un événement de quelqu'importance font sortir une leçon utile ; l'histoire n'était guère que de simples annales, à l'imitation de celles tenues par les pontifes, mais peut-être un peu moins sèches, un peu plus ornées.

Pendant longtemps les Romains n'eurent point d'histoire, car on ne peut regarder comme telle les Annales en vers composées par Ennius et par quelques imitateurs.

Leur premier historien, qui encore écrivit en grec, fut Lucius Cincius Alimentus. Il naquit vers l'an 544 de Rome, 210 ans avant J.-C. Il fut préteur en Sicile l'an 592; ce fut probablement alors qu'il recueillit les matériaux nécessaires pour l'histoire de Gorgias de Léontium, qu'il écrivit dans la suite. Le consul Marcellus étant mort, Cincius fut envoyé vers Crispinus, collègue de ce général, pour lui annoncer cette malheureuse nouvelle ; il fut fait prisonnier en route par les soldats d'Annibal. Il faut qu'il ait eu à se louer des procédés du général carthaginois à son égard, puisqu'il ne dédaigna pas, quoique Romain, d'écrire l'histoire du plus grand ennemi de Rome. Il composa, comme nous l'avons dit, des Annales romaines en grec. Tite-Live paraît faire grand cas de son exactitude. Outre les ouvrages de Cincius que nous avons déjà indiqués, il fit quelques Traités particuliers d'antiquités romaines dont quelques grammairiens nous ont conservé les titres. Il existait aussi de lui un ouvrage sur l'art militaire,

Macrobe fait aussi mention de Cincius et le cite à l'appui de quelques points d'antiquité ; Denys d'Halycarnasse en parle également.

Caius Acilius se fit connaître comme historien, après Cincius, et, ainsi que lui, il écrivit ses Annales en grec. Elles furent traduites en latin par un certain Claudius, et c'est Tite-Live qui nous l'apprend. Il fait encore mention de ce même auteur dans un autre endroit, et Cicéron en parle aussi sans s'expliquer cependant sur son mérite. C'est là tout ce qu'on sait de cet historien dont les ouvrages sont entièrement perdus. On croit qu'il se fit connaître vers l'an 552 de Rome, 202 ans avant J.-C.

Quintus Fabius Pictor. Voilà celui que l'on peut appeler le père de l'histoire chez les Romains. Il vivait du temps de la seconde guerre punique, vers l'an 531 de Rome, 223 ans avant J. C. Il fut le

contemporain d'Acilius et de Cincius. Il fut envoyé à Delphes, après la bataille de Cannes, pour consulter l'oracle sur les moyens d'apaiser la colère des Dieux, et il rapporta la réponse de la Pythie. Quant à ses compositions historiques, ce ne fut encore que des ébauches imparfaites. Les seules sources de l'histoire qui existassent alors, étaient la collection des Mémoires des Pontifes, appelés *Grandes Annales;* ces Annales qui commencèrent avec Rome ne cessèrent que sous le pontificat de P. Mucius, cent ans après Fabius Pictor. Ce fut à ses sources que puisa notre historien; il fondit les Mémoires des Pontifes dans son ouvrage, et lui donna le titre d'Annales. Tite-Live avoue qu'il a fait usage, pour son Histoire, des écrits de Fabius qu'il regarde comme le plus anciens des historiens de Rome. On reproche au style de Fabius Pictor une trop grande maigreur et quelqu'empreinte de l'âpreté, de la grossièreté des premiers âges. Cependant Aulu-Gelle fait cas de cet auteur qu'il ne faut pas confondre avec Ser. Fabius Pictor cité plusieurs fois par Cicéron, et dont parle Macrobe. Mais Tite-Live et Aulu-Gelle ne sont pas les seuls auteurs qui s'appuyent de l'autorité de Fabius; Denys d'Halicarnasse le cite en maint endroit de son ouvrage, et il paraît que les Annales de l'historien latin existaient encore du temps de Pline le naturaliste. Mais les fragments que les citations de ces auteurs nous ont conservés sont peu considérables.

Quintus Fabius appartenait à la branche de l'illustre maison fabienne dont plusieurs membres s'étaient rendus célèbres dans la peinture; de là le surnom de *Pictor.*

Marcus Porcius Caton, d'abord surnommé *Priscus*, et ensuite *Cato*, du mot sabin *catus* qui signifiait la sagacité d'esprit et une prudence naturelle, naquit à Tusculum, aujourd'hui Frascati, l'an 520 de Rome, 234 ans avant J.-C. Nous ne donnerons point la biographie d'un homme si connu; nous dirons seulement qu'il mourut l'an 605 de Rome, 149 ans avant notre ère, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, cinq années avant la destruction de Carthage, qu'il avait appelée de tous ses vœux.

L'ouvrage qui le place au nombre des historiens est celui qu'il termina peu de mois avant sa mort, et auquel il avait donné pour titre *les Origines.*

Caton écrivit beaucoup d'autres ouvrages, presque tous dans sa

vieillesse, et il n'y eut rien d'utile au peuple romain, qu'il n'ait su et qu'il n'ait enseigné.

Il donna aussi un Traité sur *l'Art militaire* : Ausone de Popma en a commenté les fragments qui ont survécu; un livre sur *l'Éducation des enfants* est aussi sorti de ses mains ainsi que *des Préceptes sur les mœurs*, en prose et non en vers ; *des Apopthegmes*, *un Traité de Médecine* renfermant le détail des traitements employés par Caton dans les maladies de son fils, de ses domestiques et de ses esclaves ; des livres de *Questions épistolaires*, et *des Lettres*. Le temps n'a presque rien respecté de tous ses ouvrages ; le seul qui soit parvenu jusqu'à nous à peu près entier, car il présente des lacunes au commencement et à la fin, c'est le Traité que Caton écrivit sur *l'Agriculture*, et qu'il adressa à son fils.

Le plan de l'ouvrage laisse quelque chose à désirer sous le rapport de l'ordre.

Au reste, Caton paraît avoir été le premier Romain qui ait écrit sur l'agriculture. Quel que soit pour nous le mérite du Traité dont nous parlons, les anciens en faisaient un très-grand cas. Pline le naturaliste en parle avec éloge. Cicéron, Cornélius Nepos, Quintilien et Plutarque en portent le même jugement. Il a été traduit en français par Saboureux de La Bonneterie dans le premier volume de son *Économie rurale*.

Tous les auteurs de l'antiquité qui parlent de Caton s'accordent à louer son immense savoir et son habileté en plusieurs matières. Cicéron vante ses bons mots et la finesse de ses réparties. Cornelius Nepos n'est pas moins prodigue d'éloges envers cet homme extraordinaire. Valère-Maxime le cite comme un très-célèbre jurisconsulte.

Velleius Paterculus le nomme honorablement parmi les historiens et les orateurs.

Mais celui qui fait le plus pompeux éloge de Caton, et qui donne une idée plus complète de son caractère, c'est Tite-Live.

Plusieurs auteurs anciens ont cité Caton comme autorité, et ont pris leurs citations dans ses *Origines*, dans son Traité de *l'Agriculture*, dans ses *Questions épistolaires*, dans son ouvrage sur *l'Art militaire*, dans ses *Discours* : tant inspirait de confiance la vaste et profonde érudition de cet homme universel.

Il paraît cependant que vers la fin de sa vie, il était enclin aux

plaisirs de la table, et qu'*il réchauffait souvent sa vertu dans le vin.*

L. Scribonius Libon. Cet historien n'est connu que par le peu de mots qu'en dit Cicéron dans deux lettres à Atticus. Il paraît néanmoins faire quelque cas de ses Annales et y ajouter assez de confiance. Il est probable que ce Scribonius Libon est le même que celui dont parle l'ami d'Atticus, dans deux passages du livre de l'Orateur, et dans l'ouvrage intitulé *Brutus*. D'après cela il aurait été tribun du peuple, du temps de Caton, et l'antagoniste, ainsi que Rutilius, de Servius Galba. On ne sait rien de positif sur les circonstances de la vie de cet écrivain; on pense seulement qu'il vécut vers l'an 604 de Rome, 150 ans avant J.-C., et que par conséquent il survécut à Caton l'ancien.

Aulus Posthumius Albinus fut consul dans l'année 603 de Rome, 151 ans avant notre ère, deux ans avant la 3e guerre punique, et eut pour collègue L. Licinius Lucullus. Il composa des Annales en latin et une histoire en grec.

Lucius Calpurnius Pison fut surnommé *Frugi*, non à cause de sa frugalité, comme le dit un biographe, mais parce que ce mot désigne l'action de s'abstenir du mal, la volonté de ne pas nuire. qu'il renferme l'idée de toutes les vertus et qu'il répond à notre expression, *honnête homme*. Il était de l'illustre famille des Pisons. qui a donné tant de grands hommes à la république romaine. Il fut tribun du peuple, l'an 605 de Rome, 149 ans avant J.-C., l'année même de la mort de Caton. Il parvint au consulat l'an 621, 133 ans avant l'ère vulgaire. Il eut pour collègue Publius Mucius Scævola. Pendant son tribunat, il publia une loi contre le crime de concussion. Il finit heureusement la guerre de Sicile contre les esclaves révoltés. Pour reconnaître les services d'un de ses fils, qui s'était distingué dans cette expédition, il lui laissa par son testament une couronne d'or, du poids de vingt livres; il fut aussi censeur en 634, 120 ans avant J.-C. Pison joignait aux qualités de bon citoyen, les talents de jurisconsulte, d'orateur et d'historien. Il avait composé *des Harangues*, qui ne se trouvaient plus du temps de Cicéron, et *des Annales* dont l'orateur romain n'approuve pas le style, et qu'il trouve *maigrement* écrites. Aulu-Gelle est beaucoup plus indulgent que Cicéron.

Pline l'ancien le nomme *un auteur grave*, et en appelle souvent à son autorité. Cicéron en fait plusieurs fois mention dans ses ouvrages. Macrobe ne l'a pas non plus tout à fait négligé; et Denys

d'Halicarnasse en parle aussi. On ignore l'époque de sa mort. Ses écrits, à l'exception de deux ou trois fragments de quelques lignes, sont entièrement perdus.

L. Cassius Hemina, dont la vie n'est pas connue, publia vers l'an 608 de Rome, 146 ans avant J.-C., selon Priscien, des Annales en quatre livres, dont le dernier avait pour titre, *seconde Guerre punique*. Cet auteur, dont les ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous, n'a échappé à l'oubli que par la mention qu'en ont faite quelques grammairiens. Les fragments qui nous restent de cet historien se réduisent à deux passages que Pline nous a conservés.

Quintus Fabius Maximus Servilianus fut consul en 612, avec L. Cæcilius Metellus Calvus ; il fut chargé de la guerre d'Espagne contre Viriathe à qui il livra bataille à la tête d'une puissante armée ; il le battit complètement et vengea ainsi les défaites que C. Vitilius, C. Plautius, Claudius et L. Lælius avaient essuyées les deux années précédentes. On croit que ce même Fabius Servilianus fut censeur l'an 628, 126 ans avant J.-C.

Les grammairiens nous apprennent qu'il composa des Annales et un Traité sur le Droit pontifical. Mais nous ne pouvons apprécier s'il fut un habile écrivain, car le temps n'a rien épargné de ses ouvrages ; la fin même de sa vie nous est inconnue.

C. Fannius était neveu de Fannius Strabon. Il fut élu questeur l'an 627 de Rome, 127 ans avant l'ère vulgaire, et préteur deux ans après. Il avait servi dans la guerre d'Afrique sous Scipion le jeune, et dans la guerre contre Viriathe sous le général dont nous avons parlé précédemment. Il épousa une fille de Lælius. Son beau-père ayant donné la préférence pour la place d'augure, à Cn. M. Scævola, Fannius s'en montra fort mécontent; mais Cicéron les ayant introduits tous les deux comme interlocuteurs dans son dialogue sur l'Amitié, on peut croire que la contrariété éprouvée par Fannius n'altéra pas la bonne intelligence entre le beau-père et le gendre, ou que du moins ils se réconcilièrent. Fannius avait embrassé la doctrine des Stoïciens, et avait étudié la philosophie sous le célèbre Panætius dont Cicéron parle avec éloge dans maint endroit de ses ouvrages. Fannius est moins connu comme orateur que comme historien, quoique son éloquence ne manquât ni d'énergie, ni de gravité. Il a composé des *Annales* dont Cicéron loue le style et que M. Brutus trouvait si intéressantes qu'il en entreprit l'abrégé. Ces

Annales ne sont point parvenues jusqu'à nous, et l'on ignore même en combien de livres elles étaient divisées. Cicéron les cite plusieurs fois.

C. Sempronius Tuditanus. On ne sait rien de cet auteur, sinon qu'il fut consul l'an 625 de Rome, 129 ans avant J.-C., avec M. Aquilius, la même année que mourut Scipion l'Africain le jeune. Il descendait sans doute de ce Sempronius Tuditanus qui, après la bataille de Cannes, se fit jour à travers les ennemis avec le corps qu'il commandait, qui fut successivement édile, préteur, censeur, et consul l'an de Rome 550, avec Cornélius Cethegus, et qui, en cette qualité, conclut la paix avec Philippe, etc. Celui dont nous parlons écrivit des commentaires historiques que le temps n'a pas respectés, mais que citent Pline, Macrobe, Aulu-Gelle et Cicéron.

Lælius Coelius antipater vivait du temps de Tib. et de Caïus Gracchus, vers l'an 620 de la fondation, 134 ans avant J.-C. Il composa une Histoire de la seconde guerre punique, dont M. Brutus fit un abrégé, selon le témoignage de Cicéron. D'après la même autorité, c'était un écrivain remarquable par la clarté, et un habile jurisconsulte; il fut le maître de L. Crassus ; Cicéron en parle souvent ; l'empereur Adrien préférait Antipater à Salluste, comme il préférait Ennius à Virgile ; cette préférence étrange lui venait du goût assez bizarre qu'il avait pour le vieux langage. Valère-Maxime qualifie Antipater de très-exact historien romain. Il est cité, comme autorité, par Pline, Macrobe, et Aulu-Gelle. Il nous reste quelques fragments des ouvrages de cet ancien auteur : ils ont été recueillis d'abord par Riccoboni avec ceux de quelques autres historiens, et réimprimés par Antoine Augustin ; mais la collection la plus complète est celle d'Ausone de Popma, qui se trouve à la suite des œuvres de Salluste dans plusieurs éditions.

Sextus et Cneus Gellius sont encore au nombre des historiens de cette époque. On n'a que très-peu de renseignements sur les circonstances de leur vie. On pense qu'ils vivaient du temps de Varron, et qu'ils étaient contemporains de ceux dont nous venons de parler. Le plus célèbre, à ce qu'il paraît, des deux Gellius qu'il ne faut pas confondre avec Aulu-Gelle, fut Cneus. On prétend qu'il écrivit au moins quatre-vingt-dix-sept livres d'Annales. Il est cité par Aulu-Gelle, par Macrobe, par Pline. Cicéron parle de l'un et de l'autre, et Denys d'Halicarnasse en fait mention, ainsi que les grammairiens latins, comme Vossius l'a remarqué.

Un historien entièrement inconnu, que nomment quelques auteurs qui ont écrit sur la langue latine, est Clodius Licinius. Aucun auteur ancien n'en dit mot; et nous sommes porté à croire que c'est le même que C. Licinius Macer dont parle Cicéron comme d'un historien; si notre conjecture est fondée, plusieurs écrivains anciens en ont fait mention, entre autres, Pline et Macrobe. Denys d'Halicarnasse en parle comme d'un auteur de réputation qui avait composé des Annales, et ce serait le même qui fut accusé de péculat, et défendu par Cicéron. Il serait alors postérieur à ceux que nous plaçons dans cette période.

M. Junius Gracchanus que Varron appelle *Junius Gracchus*, vivait vers l'année 632 de la fondation de Rome, 122 ans avant J.-C., lors de l'établissement de la colonie de Carthage, la première que les Romains aient fondée hors de l'Italie. Ses Commentaires historiques sont cités par Pline, par Macrobe, par Aulu-Gelle et par Ulpien.

L. Ælius Tubéron est peu connu sous le rapport des circonstances de sa vie; il fut, selon le père Hardouin, lieutenant de Cicéron, en Asie. Celui-ci en fait mention dans plusieurs endroits de son discours pour Ligarius, et ailleurs. Il faut que l'ouvrage de cet écrivain sur l'histoire ait été considérable, puisque Aulu-Gelle cite le deux-cent-cinquante-neuvième livre. D'après le même auteur, Ælius Tubéron composa un Traité sur les Devoirs du juge, plus un autre livre dédié à C. Oppius, et dont on ignore le sujet.

Quintus Lutatius Catulus fut consul l'an 652 de Rome, 102 ans avant notre ère, avec C. Marius qui était promu pour la quatrième fois à cette dignité. Catulus est surtout connu par la victoire éclatante qu'il remporta sur les Cimbres, avec son collègue, dans les plaines de Verceil, et comme il avait partagé ses succès, il partagea son triomphe. Des dépouilles des vaincus il fit ériger un portique qui prit et garda son nom. Dans cette guerre qui avait causé tant d'effroi, Catulus, par sa présence d'esprit, sauva aux Romains la honte de fuir devant les Cimbres. N'ayant pu, dans un moment d'épouvante, retenir les fuyards, il courut se mettre à leur tête, comme s'il les eut guidés lui-même, et qu'ils n'eussent fait qu'obéir à leur général. Il fut compris dans les proscriptions de Marius qui ne se ressouvint pas qu'il avait été son collègue, et qui ordonna froidement sa mort, malgré les sollicitations des amis du malheureux Catulus. Celui-ci n'ayant pu obtenir la permission de quitter Rome

et de se condamner à l'exil, s'enferma dans une petite chambre nouvellement enduite de chaux, y fit allumer un grand feu et s'y étouffa. C'est ainsi qu'il périt l'an 667 de Rome, 86 ans avant J.-C. Il avait composé l'Histoire de son consulat et écrit sur les événements du temps, mais il ne nous reste rien de ses ouvrages. Cicéron loue son syle qu'il compare à celui de Xénophon; il fait beaucoup de cas de ses talents militaires et dit de lui qu'il fut presque un autre Lælius.

L. Otacilius Pilitus qui vivait, selon toute apparence, vers l'an 565 de Rome, enseigna la rhétorique à Pompée, et il est cité comme le premier affranchi qui ait osé écrire un ouvrage historique ; il prit pour sujet les faits du père de son élève et ceux de cet illustre disciple. Il ne reste rien des écrits de cet historien qui d'ailleurs n'est cité nulle part comme autorité ; au moins nous n'avons pu trouver aucun auteur qu'il l'appelle en témoignage.

L. Cornelius Sisenna, de la famille de Sylla, vivait vers l'an 670 de Rome, 84 ans avant l'ère vulgaire; il fut l'ami de Pomponius Atticus. On ne sait rien des circonstances de sa vie, sinon qu'il fut préteur et qu'il eut ensuite le gouvernement de l'Achaïe. Il écrivit une Histoire romaine depuis la prise de Rome par les Gaulois jusqu'aux guerres de Cornelius Sylla. Cicéron l'estimait plus que tous les historiens qui avaient écrit avant lui, sans le regarder cependant comme un auteur parfait. Ce fut peut-être à cause de cette prééminence accordée à cet historien que Varron intitula *Sisenna* son traité sur l'histoire. Sisenna se fit aussi connaître comme orateur.

Cicéron nous apprend encore, touchant Sisenna, qu'il aimait à se servir de mots inusités, et qu'il fut l'objet de la risée générale, par suite de la répartie qu'il s'attira à ce sujet de la part d'un certain C. Rusius, son adversaire. Cicéron parle encore ailleurs de Sisenna, mais d'une manière moins précise, relativement à son talent.

On lit dans Velleius Paterculus que Sisenna commença très-jeune à écrire l'histoire ; il ne s'occupa que dans sa vieillesse de celle des guerres de Sylla. Salluste s'appuie de son autorité et vante son style et son exactitude. Il est encore cité par Macrobe et par Aulu-Gelle. Il ne reste que quelques fragments de tous les ouvrages de Sisenna.

M. Emilius Scaurus, de l'illustre famille des Émiliens, naquit l'an 593 de Rome, 161 ans avant J.-C. Son père, quoique patricien, était si pauvre qu'il s'était vu contraint, pour subvenir à l'entretien de sa femme et de ses enfants, de faire le métier de charbonnier.

Un biographe moderne dit que Scaurus avait reçu une bonne éducation, ce qui ne s'accorde pas avec ce qu'en dit Cicéron.

Scaurus avait eu le dessein de se livrer à la banque pour tirer parti du commencement de fortune que son père s'était fait dans son négoce de bois et de charbon ; mais il paraît qu'il renonça à son projet. Il fit la guerre en Espagne et en Sardaigne ; obtint la charge d'édile, l'an 633 de Rome, 121 ans avant J.-C., à l'époque des troubles excités par C. Gracchus. Il parvint au consulat dans l'année 639, 155 ans avant J.-C., et eut pour collègue M. Cæcilius Metellus.

Il mourut, selon l'opinion la plus probable, l'an 668 de Rome, 86 ans avant J.-C., à l'âge de soixante-quinze ans. Il existait de Scaurus, du temps de Cicéron, un Recueil de discours, et des Mémoires sur sa vie, écrits par lui-même, en trois livres, et dédiés à L. Fufidius qui eut aussi quelque réputation au barreau. Le temps n'a rien respecté des écrits de Scaurus que quelques fragments de l'Histoire de sa vie cités par Valère-Maxime et le grammairien Diomède.

On comprend difficilement, après ce que l'histoire reproche à Scaurus, la considération dont il paraît avoir été environné ; car malgré les accusations d'intrigues, de concussions dont il fut l'objet, il n'en parvint pas moins aux charges suprêmes. Cicéron n'en parle jamais qu'en termes honorables, et Tacite lui-même en fait un éloge achevé. Mais, outre ce que Salluste en dit relativement à son amour pour l'argent, Pline l'appelle *la poche recéleuse* des rapines de Marius. Aussi le père de Scaurus était très-pauvre, et celui-ci laissa de grandes richesses.

Publius Rutilius Rufus, descendant d'une famille depuis longtemps en possession des emplois publics, naquit vers l'an 606 de la fondation de Rome, 148 ans avant notre ère. Il était très-versé dans la langue grecque et dans la science du droit dont il reçut des leçons de l'habile jurisconsulte Q. Mutius Scævola. Il s'adonna avec une égale ardeur à l'étude de l'éloquence.

Comme tous les Romains qui aspiraient aux emplois, Rutilius fut d'abord soldat. Il fit ses premières armes sous Scipion et le suivit au siége de Numance. A son retour, il fut élu tribun du peuple ; il montra, dans cette charge, beaucoup de courage, et fit preuve d'une probité sévère. Il fit ensuite la guerre contre les Numides, en qualité de lieutenant de Métellus, et vainquit Bomilcar. Compétiteur de

Scaurus pour le consulat, il fut accusé par celui-ci d'avoir recours à la brigue, mais il fut justifié et nommé consul l'an 649, 105 ans avant J.-C., et eut pour collègue Cn. Mallius. Il eut l'honneur de préparer et de former à la discipline militaire cette même armée qui défit les Cimbres sous la conduite de Marius. Rutilius fut encore choisi pour lieutenant par Mutius Scævola, proconsul en Asie. Sa sévère probité ne put souffrir les concussions, les dilapidations des chevaliers romains chargés de la ferme des impôts ; il s'en fit de redoutables ennemis ; aussi fut-il accusé lui-même, à son retour à Rome.

Il fut condamné, ses biens furent confisqués et vendus. Indigné d'une si criante injustice, il abandonna son ingrate patrie et se retira à Smyrne. Mais les nations de l'Asie n'avaient pas oublié sa conduite pendant son administration, et son voyage fut une marche triomphale. Après avoir échappé par un déguisement au massacre général des Romains, que Mithridate avait ordonné, il refusa de revenir à Rome et se livra entièrement à l'étude.

Outre des *Traités* de Jurisprudence, de Philosophie et un grand nombre de *Discours*, Rutilius avait écrit en latin le *Journal de la guerre de Numance*, et les *Mémoires* de sa vie ; et, en grec, une *Histoire romaine* dont Appien reconnaît avoir beaucoup profité. Tous ces ouvrages sont perdus, il ne nous reste de lui que trois décisions, dans le Digeste.

En fait d'écrits biographiques, une perte vraiment à regretter est celle des *Mémoires de Sylla*, sous le titre de *Commentarii Syllæ*. Il eut été curieux de voir comment cet homme dont le pouvoir coûta tant de sang, expliquait sa conduite et excusait ses cruautés. Ces mémoires étaient écrits en grec et composés de vingt-et-un livres ; il y mit la dernière main quand il sentit sa fin approcher, et ils ne furent achevés que la veille de sa mort ; en sorte que, s'il est vrai, comme on l'a prétendu, que son affranchi Cornelius Epicadius les termina, il n'y ajouta sans doute que les dernières circonstances de la vie de son patron, et peut-être quelques faits ou quelques événements qui avaient pu être omis. De tout ce qu'a écrit Sylla il ne nous est parvenu que quelques fragments qui sont cités par Plutarque. Les dernières lignes de ses mémoires nous ont été conservées par le même auteur : elles prouvent à la fois, dit un biographe, l'inconcevable superstition de Sylla, sa confiance invincible dans sa

fortune, et surtout une étonnante sécurité de conscience après tant de forfaits.

Sylla, de l'illustre maison *Cornelia*, naquit vers l'an de Rome 616, 138 ans avant J.-C., et mourut dans l'année 676, 78 ans avant notre ère, à l'âge de soixante ans. Nous ne nous sommes point étendu sur les circonstances si variées, si extraordinaires de sa vie, parce que l'histoire de ce Romain célèbre est trop généralement connue.

Q. Valerius Antias, ainsi surnommé parce qu'il était d'Antium, ville latine dont le nom s'est conservé dans celui d'Anzio, se fit connaître vers l'an de Rome 672, 82 ans avant l'ère chrétienne. L'histoire ne nous a transmis aucune notion sur les circonstances de sa vie. Il écrivit une Histoire romaine qui devait remonter à la fondation de Rome, puisque dans son deuxième livre, il parlait de Numa Pompilius, d'après le témoignage de Macrobe. On ne sait de combien de livres son ouvrage était composé, mais il devait être volumineux puisque Aulu-Gelle, qui cite plusieurs fois cet auteur, parle de son soixante-quinzième livre. Antias a servi d'autorité en quelques endroits de leurs écrits, à Tite-Live et à Pline l'ancien. Nous n'avons pas vu que Cicéron ou d'autres parmi les anciens en aient fait mention dans aucun lieu.

Q. Claudius Quadrigarius vivait à la même époque que Valerius Antias et que Sisenna. Il écrivit les Annales de la république. Tite-Live s'en est approprié plusieurs passages; Aulu-Gelle le cite fréquemment et paraît faire grand cas de son autorité. Les nombreux fragments qu'il en rapporte sont assez purement écrits et prouvent que cet auteur n'était pas dépourvu de goût et d'élégance. Macrobe fait aussi mention de cet historien. On pense que les Annales de Quadrigarius, composées au moins de cent-cinquante-livres, d'après Aulu-Gelle, existaient encore, du moins en grande partie, à la fin du 12e siècle, puisque Jean Satisbery ou Salisburi, ou encore Sarisbury les cite. Antoine Augustin a inséré ce qui a survécu des ouvrages de ce Romain, dans ses *Fragments historiques*, et Havercamp l'a mis à la suite de son édition de Salluste. Nous ajouterons, pour terminer, que nous pensons que Claudius Quadrigarius est le même Claudius qui traduisit du grec en latin les Annales d'Acilius.

Nous pouvons encore nommer trois historiens peu connus, de la même époque, et dont il n'est pas parlé dans les auteurs anciens;

au moins n'en avons-nous trouvé aucun qui en fît mention ; leur souvenir a été conservé par quelques grammairiens, sans nous mettre toutefois à même de nous former une opinion sur le plus ou moins de mérite de leurs ouvrages qui sont entièrement perdus. Ces historiens que nous ne rappelons ici que pour mémoire, sont : Titius Manilius ou Manlius, M. Pompilius Andronicus et Cneus Aufidius qui a écrit en grec du temps de la jeunesse de Cicéron.

ÉLOQUENCE.

L'époque que nous parcourons, ne nous offre, à proprement parler, aucun monument d'éloquence, car il ne faut pas compter comme tels les discours que les historiens postérieurs ont mis dans la bouche de leurs héros. Cependant on ne peut douter que, même dans ces premiers temps, l'éloquence n'ait été cultivée. Chez un peuple dont les affaires les plus importantes, dont les plus grands intérêts se traitaient dans des assemblées nombreuses, populaires, la parole était une puissance que ne devaient point négliger ceux que poussait l'ambition, ou qu'animait l'amour de la patrie et du bien public. « Peut-on croire, dit Cicéron, que L. Brutus manquât d'éloquence, lui qui sut détrôner un prince, roi puissant et fils d'un grand roi, affranchir la ville de la domination perpétuelle d'un maître, lui donner des magistrats annuels, des lois, des tribunaux, ôter enfin le pouvoir à son collègue, pour ne rien laisser dans la république qui rappelât même le nom des rois, révolution qu'il n'eût point opérée, s'il n'y avait entraîné les Romains par la force de la persuasion ? Peu d'années après, lors de la retraite du peuple sur le mont sacré, le dictateur M. Valerius ramène la concorde par ses discours, et mérite ainsi les honneurs les plus éclatants. Le surnom de *Très-Grand* (*Maximus*), qu'il porta le premier, fut un témoignage de la reconnaissance publique. On ne peut pas non plus refuser quelque talent oratoire à L. Valerius Potitus qui, après l'odieuse tyrannie des décemvirs, calma par ses harangues la multitude soulevée contre le sénat. Appius Claudius savait manier la parole, lui qui raffermit le sénat chancelant et l'empêcha de faire la paix avec Pyrrhus. On en peut dire autant de C. Fabricius, qui fut

envoyé vers ce prince pour négocier le retour des prisonniers ; de Tiberius Coruncanius, auteur du livre des Pontifes, de M. Curius qui l'emporta sur l'interroi Appius, malgré l'éloquence de ce dernier ; de M. Popillius qui, consul et prêtre, à la nouvelle d'un soulèvement du peuple contre le sénat, se présenta tout à coup devant la multitude, sans quitter la robe sacerdotale, et calma la sédition par l'ascendant de sa parole. On peut ajouter encore C. Flaminius, Quintus Fabius Maximus Verrucosus qui eut de son temps la réputation d'orateur, et enfin Q. Metellus.

Cependant le talent de la parole chez les Romains, n'était que vaguement attesté, et Cicéron lui-même avoue n'avoir lu nulle part que ces anciens personnages aient passé pour des orateurs ni qu'en général l'éloquence fut alors encouragée par aucune distinction.

Le premier orateur marquant de la période qui nous occupe est Marcus Cornelius Cethegus. Il fut l'un des premiers et des plus illustres membres de cette famille romaine qui, suivant Horace, affectait un costume particulier. Il vivait pendant la seconde guerre punique. Il fut nommé grand pontife l'an 539 de la fondation de Rome, 215 ans avant l'ère vulgaire; deux ans après il fut élevé à la préture, et bientôt créé censeur sans avoir été consul, ce qui était contre l'usage ; ses vertus et ses talents lui avaient valu cette distinction. Il fut fait consul en 540 avec P. Sempronius Tuditanus, et eut pour département l'Étrurie. Il contribua plus que tout autre à la défaite du carthaginois Magon. Si Cethegus se distingua comme magistrat et comme capitaine, c'est surtout comme orateur que nous le consi-considérons ici. Cicéron dit qu'il fut le premier Romain qu'on put appeler éloquent. Ennius, dans ses Annales, le nomme *orateur célèbre par la douceur du langage ; la fleur des Romains et l'ornement de son siècle ; l'âme de la persuasion*. Cicéron fait encore mention de Cethegus dans son Traité de *la Vieillesse*, et revient sur l'éloge de cet orateur.

Après Cethegus et dans l'ordre des temps vient Caton qui fut consul neuf ans plus tard que lui. Il ne reste que très-peu de fragments des nombreux discours de Caton, et il y a en conséquence impossibilité de se former, sous le rapport de l'art oratoire, une idée certaine du mérite de ce Romain célèbre.

Outre les Romains que nous avons déjà cités et qui passaient pour avoir manié habilement la parole, pendant la même période, nous

rappellerons encore C. Varron qui perdit si malheureusement la bataille de Cannes, avec L. Emilius Paulus II, l'an 538 de Rome, 216 ans avant J.-C., et qui reçut les félicitations de tous les ordres de l'État, parce qu'ayant rallié et ramené à Rome les tristes restes de son armée, *il n'avait pas désespéré de la république*, *après une si grande perte*. Tite-Live rapporte le discours qu'il prononça aux députés de la Campanie, mais probablement embelli à la manière de cet historien.

P. Lentulus était de cette illustre maison romaine qui fournit à la république tant d'hommes remarquables; mais on ignore presque toutes les particularités de la vie de P. Lentulus dont parle Cicéron comme d'un orateur. Il fut prince du sénat, et fut mis à mort par Marius : sa tête fut exposée dans le forum, à la tribune aux harangues.

P. Licinius Crassus, qui fut consul avec le premier Africain, dit Cicéron, et par conséquent l'an 549 de Rome, 205 ans avant notre ère, a été considéré comme un orateur doué d'un certain mérite. Il était souverain pontife quand il fut donné pour collègue à Publius Scipion, et il avait obtenu le souverain pontificat avant d'avoir passé par l'édilité. Il avait déjà été maître de la cavalerie et censeur. Pendant son consulat, il fut atteint, ainsi que son armée, d'une maladie très-grave. Ne pouvant pour cette raison se rendre aux comices, il se fit autoriser par le sénat à nommer pour dictateur Q. Cæcilius Metellus afin de les présider. Il mourut d'une douleur d'entrailles, l'an 571 de Rome, 181 ans avant J.-C. Ses funérailles furent faites avec une grande pompe; il y eut des jeux et un combat de cent-vingt gladiateurs.

Publius Scipion qui le premier mérita le surnom d'Africaiu, sut manier la parole, d'après le témoignage non suspect de Cicéron. Son fils, ajoute le philosophe de Tusculum, son fils père adoptif de Scipion Émilien, eut été un orateur distingué, s'il avait joui d'une santé plus robuste; de petits discours, et une histoire écrite en grec d'un style fort agréable, ouvrages malheureusement perdus pour nous, ont donné lieu de le penser.

Aux orateurs que nous venons de nommer, il faut ajouter Sextus Ælius Pætus Catus, le plus savant de tous dans le droit civil, et qui joignait à cette science le talent de bien dire. Il naquit dans les premières années du sixième siècle de Rome; il fut successivement édile,

consul et censeur, et donna son nom à une partie du droit romain. Lorsque Cneus Flavius divulgua les formules de jurisprudence, les patriciens, pour conserver le droit d'en être toujours seuls dépositaires, en composèrent de nouvelles, et les cachèrent avec plus de soin; mais Ælius étant édile, parvint à se les procurer, et les divulgua à son tour; les dernières formules rendues publiques, retinrent le nom de *Droit ælien*, comme celles que Flavius avait communiquées retinrent celui de *Droit flavien*.

Nommé consul l'an 556 de Rome, 198 ans avant J.-C., avec T. Quinctus Flamininus, à la fin de la seconde guerre punique, Ælius se fit remarquer par la rigidité de ses mœurs, mangeant dans de la vaisselle de terre, et refusant les vases d'argent que lui offraient les ambassadeurs étoliens. Parvenu à la censure avec M. Cethegus, il assigna au sénat, dans les jeux publics, une place distincte de celle du peuple; elle se trouvait près de l'orchestre. Cette disposition date de l'année 560 de Rome, 194 ans avant J.-C. Ælius mourut dans un âge avancé, à une époque incertaine. Il écrivit des commentaires sur le Droit civil, et interprèta les lois des Douze Tables. Il était doué d'un noble caractère et se faisait un plaisir d'aider de ses conseils tous les citoyens sans distinction : tel est au moins le témoignage qu'en porte Cicéron. Pline rend aussi hommage à son désintéressement.

Servius Sulpicius Galba est cité par Cicéron comme ayant été le plus grand orateur de cette époque. Renommé par ses mouvements pathétiques, et par tous les charmes de la parole, il perdit beaucoup de sa réputation, tout célèbre qu'il était de son vivant; son style ne soutenait pas la lecture : sec et empreint d'une teinte antique, il n'avait rien du caractère de l'improvisation; en un mot, Galba, négligeant l'art d'écrire, comptait beaucoup plus sur son débit chaleureux et véhément que sur les ressources ordinaires de l'éloquence. Il est fâcheux qu'un homme dont Cicéron fait tant de cas comme orateur, ait souillé sa vie par un acte inoui de perfidie et de cruauté. Préteur l'an 603 de Rome, 151 ans avant J.-C., il fut battu par les Lusitaniens, après avoir eu d'abord l'avantage, et fut contraint à chercher son salut dans la fuite avec les débris de son armée. Lucullus répara l'échec éprouvé par les Romains. Galba porta alors la désolation et le ravage dans le pays. Les Lusitaniens découragés sollicitèrent l'alliance de la république. Galba se montra facile et

bienveillant. Il les partagea en trois corps, les engagea à quitter leurs armes, comme il convenait à des amis et à des alliés. Les Lusitaniens sans défiance obéirent; alors Galba les fit entourer par des troupes nombreuses et massacrer impitoyablement; il en périt, dit-on, trente mille; le reste fut réduit en esclavage. Galba se montra aussi avare qu'il avait été cruel, et réserva presque tout le butin pour lui seul. Scribonius Libon, assisté de Caton, alors âgé de 85 ans, accusa le préteur devant le peuple, pour sa conduite envers les malheureux Lusitaniens; mais son éloquence le sauva. Prenant dans ses bras ses deux fils et le fils de Sulpicius Gallus dont il était tuteur, il dit qu'il ne demandait rien pour lui, qu'il recommandait ces infortunés au peuple romain, le suppliant d'être leur protecteur quand lui ne serait plus. L'assemblée fut touchée, et Galba échappa au juste châtiment qui le menaçait. Il n'en fut pas moins nommé consul l'année 610 de Rome, 144 ans avant notre ère, avec L. Aurelius Cotta que Cicéron cite aussi comme orateur, mais comme orateur médiocre.

Cicéron fait, dans plus d'un endroit de ses ouvrages, l'éloge de l'éloquence de Galba. Il dit qu'il fut le premier des orateurs latins qui commença à plaire et à toucher. Il le met au-dessus de Caton le censeur. Velleius Paterculus le cite parmi les orateurs de ce temps, avec Caton, L. Crassus, Scipion, Lælius, les Gracques, Fannius, Papirius Carbon, Metellus Numidicus, Scaurus, et M. Antonius.

C. Sulpicius Gallus, le plus versé de tous les nobles dans les lettres grecques, fut mis de son temps au nombre des orateurs, et posséda en outre une foule de belles connaissances. L'élocution commençait dès lors à se polir et à devenir plus brillante. Il était préteur et célébrait des jeux en l'honneur d'Apollon lorsque Ennius mourut après avoir fait représenter sa tragédie de *Thyeste*, sous le consulat de Q. Marcius et de Cn. Servilius. Sulpicius Gallus avait été antérieurement questeur l'an 578, et édile curule l'an 583. Ses talents le portèrent au consulat, et il fut revêtu de cette dignité conjointement avec M. Claudius Marcellus, l'an 588 de Rome, 166 ans avant J.-C. Il se montra le protecteur des lettres, et il paraît que c'est à lui que les Romains durent l'introduction des spectacles dramatiques dans les jeux consulaires. Il honora encore son consulat en triomphant des peuples belliqueux de la Ligurie. Mais un évènement de sa vie est surtout remarquable, car il touche par un point important à

l'histoire de la science. N'étant encore que tribun militaire et servant sous Paul-Émile, en qualité de son lieutenant, dans la seconde guerre de Macédoine, une éclipse de lune survint au milieu d'une belle nuit, les soldats étaient effrayés; Gallus expliqua la cause du phénomène et la théorie de l'éclipse, et parvint enfin à dissiper la terreur générale. Quelques auteurs racontent ce fait d'une manière différente; ils prétendent que Sulpicius Gallus, ayant prévu le phénomène, annonça aux soldats que la lune serait éclipsée depuis la deuxième jusqu'à la quatrième heure de la nuit; cette précaution empêcha le fâcheux effet qu'un événement inattendu aurait pu produire sur l'esprit de l'armée. Quoi qu'il en soit, il reste toujours à Gallus l'honneur d'avoir été le premier astronome romain. Ce savant homme composa, à ce qu'il paraît, un ouvrage sur l'astronomie, car on lit dans Pline qui rapporte la circonstance que nous venons de raconter, que le premier d'entre les Romains qui rendit publique la théorie des éclipses de soleil et de lune fut Sulpicius Gallus, et plus bas, qu'il composa même un ouvrage sur ce sujet. Le même auteur en appelle encore au témoignage de Sulpicius Gallus, à propos de la distance des astres. Cicéron loue beaucoup Sulpicius de son goût pour l'astronomie et de l'application qu'il apporte à cette science. Plusieurs auteurs, comme on le voit, attestent les connaissances de Sulpicius en astronomie, mais quant à son mérite, sous le rapport de l'éloquence, nous n'avons d'autre garant que Cicéron qui le compte au nombre des orateurs. Il écrivit aussi une histoire romaine, sans doute en grec; elle était citée par Juba, selon Plutarque.

A la même époque, vivait TIBERIUS SEMPRONIUS GRACCHUS que Cicéron honore du titre d'orateur; c'était, dit-il, un citoyen vertueux et un homme éloquent, dont il restait encore à cette époque un discours grec prononcé devant les Rhodiens. Tiberius Gracchus, né vers l'an 532 de Rome, 222 avant J.-C., était issu de la famille plébéienne *Sempronia*, distinguée toutefois par les hommes illustres qu'elle avait fournis à la république. Son aïeul et son père avaient tous deux été honorés du consulat. Tiberius fut nommé préteur en Espagne; il soumit les Celtibériens, déposa quarante mille livres pesant d'or dans le trésor public et obtint les honneurs du triomphe. Il fut deux fois consul; d'abord en 577, 177 ans avant J.-C. avec C. Claudius Pulcher; il triompha une seconde fois pour avoir vaincu les Sardes. En 591, il eut pour collègue M. Juventius Thalma. Il

avait passé par toutes les charges et les avait remplies en bon citoyen. Pendant son tribunat, quoiqu'ennemi des deux Scipion, il prit leur défense contre ses collègues, parce que cela était juste. Cette conduite noble et généreuse amena sa réconciliation avec Scipion l'Africain qui lui donna en mariage sa fille Cornélie dont il eut douze enfants qui moururent tous jeunes, à l'exception des deux Gracchus si connus dans l'histoire, et dont la fin fut si malheureuse. Nous ne répéterons pas ici la fable des deux serpents mâle et femelle rapportée par Plutarque et par Valère-Maxime, nous ajouterons seulement que les auteurs qui parlent de Tibérius Sempronius Gracchus s'accordent à faire l'éloge de son caractère. C'était, dit Cicéron, un homme très-sage, et peut-être le plus excellent de son temps. Plutarque, après avoir fait l'énumération de ses titres, de ses dignités, de ses triomphes, ajoute qu'il avait néanmoins plus d'éclat et plus de gloire à cause de sa vertu seule. Valère-Maxime lui rend la même justice.

On a aussi attribué de l'éloquence à Publius Cornelius Scipion Nasica, surnommé *Corculum*, à cause de la bonté de son cœur, disent quelques-uns; mais ce mot équivaut à *le Sage* d'après Cicéron et Pline. Ce Publius Scipion Nasica, était fils de ce Scipion Nasica, fils lui-même de Cneus Scipion tué en Espagne. Il fut le gendre de Scipion l'Africain. Très-jeune encore, il accompagna Paul-Émile dans la guerre contre Persée, l'an 586 de Rome, 168 ans avant J.-C. Il contribua au prompt succès de cette campagne en s'emparant des hauteurs de Pythium. Il fut nommé consul avec C. Marcius Figulus, l'an 592 de Rome, 162 ans avant J.-C.; mais quelques irrégularités dans les auspices ayant été remarquées, ces deux magistrats, également modérés et religieux, ne firent point difficulté d'abdiquer, et ils furent remplacés dans la première charge de l'état par P. Cornelius Lentulus et Cn. Domitius Ahenobardus. Nasica parvint à la censure l'an 597 de Rome, 157 ans avant notre ère, avec Popilius Lænas; tous deux y déployèrent beaucoup de vigilance et de fermeté. Rome dut à Nasica la première horloge dite *clepsydre*. Consul en l'an 599, 155 ans avant J.-C., il eut pour collègue M. Claudius Marcellus, fit la guerre aux Dalmates et s'empara de Delminium, leur capitale. Sa modestie l'empêcha d'accepter les honneurs du triomphe, comme elle lui fit refuser le titre de *imperator* que son armée voulut lui décerner peu après. Il joua le rôle de

conciliateur entre la république et Massinissa. Il montra la même modération à l'égard de Carthage, et fit plusieurs fois ajourner la guerre. Si le vieux Caton demandait sans cesse la destruction de la rivale de Rome, Nasica avec la même insistance avançait l'opinion contraire. Il parvint par son ascendant à faire démolir le nouveau théâtre que l'on venait de construire à Rome , prévoyant sans doute la passion qui plus tard s'empara des Romains, pour ce genre de divertissement. Ce fut encore lui qui , par l'influence de son nom , se trouvant sans armée, obtint des secours pour arrêter les projets d'Andriscus sur la Macédoine. Nasica devait la haute considération dont il jouissait à des mœurs irréprochables , à une droiture inflexible , et à un talent de la parole, auquel il joignait la connaissance du droit public et du droit civil. Il avait été nommé grand pontife , l'an 604 de Rome , 150 ans avant J.-C.

On citait encore comme orateurs à la même époque , Lentulus qui fut consul avec Figulus ; Q. Nobilior , fils de Marcus, déjà formé par les leçons paternelles à l'étude des lettres, et qui étant triumvir pour l'établissement d'une colonie en 569 , lorsque Caton était censeur, donna le droit de cité romaine à Ennius qui avait combattu sous son père en Étolie, l'an 564 de Rome , 180 ans avant J.-C. Enfin T. Annius Luscus , collègue de Nobilior dans le consulat , ne fut pas sans talent pour la parole. Nous n'avons aucun renseignement certain sur la vie de ces divers orateurs.

Quant à L. Paul-Émile , père du second Africain , son éloquence n'était point , d'après Cicéron , au-dessous du haut rang qu'il tenait dans la république. Il naquit l'an 526 de Rome, 228 ans avant J.-C. Il fut consul en 572. Il avait été proconsul l'an 566 , en Espagne. On connaît sa victoire sur les Lusitaniens , celle qu'il gagna sur les Liguriens pendant son consulat, et qui lui valut les honneurs du triomphe. Mais c'est surtout son expédition contre Persée , en Macédoine, qui assura sa gloire militaire, et lui mérita le surnom de *Macédonique*. Paul-Émile donna constamment des preuves d'intégrité, de désintéressement et de modestie. Il mourut l'an 594, 160 ans avant J.-C. , à l'âge de 68 ans , pleuré des Romains et des étrangers qui assistèrent en foule à ses obsèques.

Du vivant de Caton, florirent en même temps une foule d'orateurs plus jeunes que ceux que nous venons de nommer. Aulus Postumius Albinus , auteur d'une histoire écrite en grec et qui est perdue

pour nous. Cet Albinus fut consul avec L. Licinius Lucullus l'an 603 de Rome, 151 ans avec J.-C.; il eut du savoir et de l'éloquence. On peut placer à côté de lui Fulvius et Fabius Pictor qui connut également bien le droit, la littérature et l'antiquité. Q. Fabius Labéon mérite à peu près les mêmes éloges. Ce fut un homme de guerre distingué. Il fut nommé questeur l'an 557 de Rome, 197 ans avant J.-C., et consul l'an 571, avec M. Claudius Marcellus. Il parvint même au souverain pontificat. Labéon aimait les lettres; il fut l'ami Térence, et l'aida, dit-on, de ses conseils.

C. Lælius Sapiens et P. Scipion Emilien, fils de Paul-Émile, furent doués d'une véritable éloquence. Il existait d'eux, du temps de Cicéron, des discours par lequel on pouvait juger de leur talent.

Lælius avait suivi dans sa jeunesse les leçons de Diogène le Stoïcien et de Panætius, et il apprit de ces deux philosophes à mépriser la volupté. Il fréquenta le barreau; il accompagna Scipion Emilien, son ami, au siége de Carthage. Cependant il eut beaucoup de peine à parvenir au consulat, et n'en fut revêtu avec Q. Servilius Cæpion que l'an 614 de Rome, 140 avant J.-C. Il se conduisit dans l'exercice de sa charge avec une modération qui aurait dû lui concilier les esprits. Il ne put cependant obtenir les honneurs d'un second consulat, et, à cette occasion, Cicéron plaint le peuple de s'être privé volontairement des services d'un si grand magistrat. Il dut à ses vertus le surnom de *Sage*. Cicéron a introduit Lælius comme interlocuteur dans son beau dialogue de l'*Amitié* et dans ceux *de la République*. Quintilien cite avec éloge une des filles de Lælius, pour son éloquence.

Publius Scipion Emilien destructeur de Carthage, naquit l'an 568 de Rome, 186 ans avant notre ère, de Paul Émile et de Lutatia, première femme de cet illustre Romain; il suivit son père dans son expédition contre Persée. Déjà il était entré dans la famille de Scipion par qui il avait été adopté; à son retour il eut pour maîtres Métrodore, peintre et philosophe célèbre, et Polybe, guerrier, homme d'état et historien. Celui-ci surtout lui inspira l'amour du travail, des fortes études, et l'aversion pour le luxe et pour la vie dissipée et licencieuse des jeunes Romains. Scipion Emilien se distingua autant par la beauté de son caractère, que par l'étendue de ses connaissances; il étonna ses concitoyens par un désintéressement inconnu. La troisième guerre punique était commencée depuis deux ans,

Emilien fut nommé consul l'an 607 de Rome, 149 ans avant J.-C., et eut pour collègue C. Livius Drusus Mamilianus. Emilien n'avait pas l'âge légal, et cependant on lui confia avec la plus grande sécurité la province d'Afrique. Carthage fut prise et détruite l'année suivante, et le territoire de cette malheureuse ville fut réduit en province romaine. L'année 620, 134 ans avant J.-C., Scipion Emilien, revêtu une seconde fois du consulat, avec C. Fulvius Flaccus, prit et rasa, l'année d'après, la ville de Numance. Déjà honoré du surnom d'*Africain*, il y réunit celui de *Numantin*. Il se fit remarquer dans la lutte de l'aristocratie romaine contre Caïus Gracchus, et l'on a encore un fragment du discours qu'il prononça contre le fougueux tribun. Un jour on le trouva mort dans son lit, et le bruit se répandit que des traces de violence étaient visibles sur lui. Cicéron dit positivement qu'il fut assassiné et que C. Carbon fut complice de ce meurtre. Il mourut à l'âge de cinquante-six ans, et la douleur publique fut expressive. Sa vertu demeura l'une des plus belles traditions de la république romaine; sa grandeur d'âme, son urbanité, sa tendre et constante amitié pour Lælius furent immortalisées par Cicéron dans les deux ouvrages que nous avons rappelés, en parlant de Lælius lui-même. Plutarque et Polybe ont vanté les brillantes qualités du second Scipion l'Africain, et Velleius Paterculus en a fait un portrait flatteur.

Lucius et Spurius Mummius eurent quelque talent oratoire; les discours de l'un et de l'autre existaient encore du temps de Cicéron. Lucius était simple et antique; Spurius, sans être plus fleuri, avait cependant un style plus serré parce qu'il sortait de l'école des Stoïciens. On ne sait rien de la vie de Spurius Mummius, sinon qu'il fut lieutenant de son frère dans la guerre d'Achaïe. Quant à Lucius, quoique d'une famille plébéïenne, il fut envoyé en Espagne avec le titre de préteur, l'an 601 de Rome, 150 ans avant J.-C.; il éprouva d'abord un échec considérable; puis il remporta des avantages qui lui valurent les honneurs du triomphe. Nommé consul en 608, 146 avant J.-C., il partagea cet honneur avec Cn. Cornelius Lentulus. Il fut chargé de continuer la guerre contre la ligue Achéenne; il livra la bataille de l'Isthme, et défit Diæus. Il mit ensuite le siége devant Corinthe, la prit, fit passer les habitants au fil de l'épée, ou les réduisit en esclavage. Après en avoir enlevé les objets d'art les plus précieux que Mummius fit transporter à Rome, on mit le feu à la ville qui fut

réduite en cendre. Ce consul, au surplus, avait si peu de connaissance dans les arts, qu'au rapport de Velleius Paterculus, lors du transport en Italie des chefs-d'œuvre de Corinthe, il eut la simplicité de stipuler avec les entrepreneurs que si les statues et autres ouvrages d'art périssaient dans le trajet, ils en fourniraient de pareils. Il faut convenir qu'une semblable naïveté s'accorde mal avec la qualité d'orateur que Cicéron attribue à Mummius, et elle n'est certainement pas faite pour donner une haute idée de son éloquence. Quoi qu'il en soit, à son retour à Rome, il obtint les honneurs et le surnom d'*Achaïque*. Il fut élu censeur l'an 613 de Rome, 141 ans avant J.-C. Il mourut si pauvre qu'il ne laissa pas de quoi marier sa fille qui fut dotée aux frais du sénat. Cicéron rend une justice éclatante à sa probité et à son désintéressement, en l'offrant comme modèle dans sa conduite à Corinthe d'où il ne rapporta pour lui ni une statue, ni un tableau, ni un seul meuble précieux.

Il existait à la même époque beaucoup de discours de Spurius Albinus, et quelques-uns des deux Aurelius Orestis, Lucius et Caïus, qui jouirent de quelqu'estime comme orateurs. M. P. Popilius, excellent citoyen, n'était pas non plus sans talent pour la parole : son fils Caïus en avait un véritable. C. Tuditanus, célèbre par la politesse de ses mœurs, et la recherche qu'il portait dans sa manière de vivre, ne fut pas moins renommé pour l'élégance de son langage. On peut lui comparer en ce genre, un citoyen dont l'attachement au bien public ne se démentit jamais, M. Octavius qui, outragé par le premier des Gracques, triompha de ce tribun à force de patience. Il était son collègue dans le tribunat, et il avait été son ami. Tiberius le menaça plusieurs fois de le faire destituer, sans que la résistance aussi courageuse que modérée d'Octavius en fût ébranlée. Enfin Gracchus, après l'avoir fait déposer dans une assemblée du peuple, le fit arracher de la tribune par un de ses affranchis.

Parmi les orateurs du même temps, il ne faut pas oublier Æmilius Lepidus, surnommé *Porcina*, contemporain de Galba, quoiqu'un peu plus jeune. Il passa pour un grand orateur, et ses discours, dit Cicéron, prouvent qu'il fut au moins un bon écrivain. Mais si les écrits de ce Romain subsistaient alors, ils sont entièrement perdus pour nous. Emilius Lepidus introduisit, le premier, dans l'éloquence latine, la douceur et l'harmonie des périodes grecques et toutes les savantes combinaisons du style.

Q. Pompeius Rufus ne laissa pas d'être estimé en ce temps-là comme orateur. Il fut l'artisan de sa fortune ; et, sans aïeux dont la gloire recommandât son nom, il s'éleva cependant aux plus hautes dignités. Il fut consul avec Cn. Servilius Cæpion, l'an 613 de Rome, 140 ans avant J.-C. Il était fils d'un joueur de flûte, et père de Cneus Pompeius Strabon, l'un des plus habiles généraux romains dans la guerre des alliés. C'est sous lui que le jeune Pompée qui mérita dans la suite le surnom de *Grand*, fit ses premières armes. Celui-ci descendait d'une autre branche dont l'illustration était encore moins ancienne. La petite-fille de Q. Pompeius Rufus, Pompéia, fut l'épouse de Jules César. Quant aux écrits de Pompeius, ils existaient encore du temps de Cicéron ; ils annonçaient un jugement solide, et ils n'avaient pas trop de sécheresse, malgré leur vernis d'antiquité.

A la même époque, L. Cassius Longinus, sans être éloquent, exerça néanmoins l'autorité de la parole. Ce ne fut point, comme les autres, à des manières agréables et élevées, mais à une sévérité austère qu'il dut sa popularité. Ce Romain fut tribun du peuple, l'an 615 de Rome, 139 ans avant J.-C., consul en l'année 627, 127 ans avant notre ère et censeur deux ans après. Cicéron appelle Cassius le plus sage et le plus intègre des juges ; et Valère-Maxime dit que son tribunal était l'écueil des coupables.

A peu près dans le même temps, P. Crassus eut la réputation d'un très-bon orateur. A beaucoup de talent naturel, il joignait beaucoup d'étude, et il trouva dans sa propre maison des leçons et des modèles. Allié au fameux orateur Servius Galba, dont le fils avait épousé sa fille, et de plus, fils de P. Mucius et frère de P. Scævola, il acquit, sans sortir de chez lui, la connaissance du droit civil. Ses succès répondirent à son activité infatigable, et il était sans cesse occupé à plaider ou à donner des consultations. Cet orateur, réunissait, dit Aulu-Gelle, les cinq avantages les plus précieux qu'on puisse désirer : il était très-riche, très-noble, très-éloquent, très-habile jurisconsulte et grand pontife. Cicéron ne lui reconnaît de supérieur que Antoine, et c'est à lui qu'on s'adressait de préférence à tous les autres, lorsqu'on ne pouvait avoir celui-ci pour défenseur. P. Crassus pensait qu'en vain on excellait dans le droit civil, si l'on n'y joignait le secours de l'éloquence, et il disait que pour lui il n'avait pas voulu se charger des intérêts de ses amis, ni paraître au barreau avant

d'avoir étudié les lois, faisant voir par là que la connaissance des lois et l'art de la parole doivent se prêter un mutuel appui.

Aux noms qui brillaient alors il faut ajouter les deux C. FANNIUS, fils de Caïus et de Marcus. Le premier qui fut consul avec Domitius Ahenobardus, l'an 632 de Rome, 122 ans avant J.-C., avait laissé un discours contre Gracchus, au sujet des alliés et du nom latin, cet ouvrage qui existait encore du temps de Cicéron, était célèbre et de plus méritait de l'être. Les uns l'attribuaient à Persius, les autres à plusieurs nobles dont chacun, disait-on, avait mis en commun le tribut de son génie. Mais Cicéron ne partageait pas ce doute que l'on n'avait élevé, selon lui, que parce que Fannius était regardé comme un orateur médiocre, tandis que cette harangue était la meilleure qui existât alors. Cicéron avoue d'ailleurs qu'on n'a jamais refusé à Fannius le don de la parole.

L'autre FANNIUS, fils de Marcus, gendre de Lælius, était plus austère dans son langage, aussi bien que dans ses mœurs. A l'imitation de son beau-père, il avait assisté aux leçons de Panætius. Cicéron dit qu'on pouvait juger du talent oratoire de Fannius par l'histoire assez élégamment écrite qui restait alors de lui. Sous le rapport de l'éloquence, elle n'était ni tout à fait médiocre, ni parfaitement belle, ce qui n'est pas en faire un fort grand éloge, ni donner une haute idée du talent oratoire de son auteur.

Quant à l'augure MUCIUS SCÆVOLA, il n'a point de rang parmi les orateurs : sa profonde connaissance du droit civil, et ses lumières en tout genre lui ont assuré le premier parmi les savants. Q. Mucius Scævola fut augure et consul en 637, 117 ans avant J.-C., et eut pour collègue L. Cæcilius Metellus Diadematus. Cicéron passa sa jeunesse dans la société de ce savant jurisconsulte. Scævola triompha des Dalmates avec son collègue au consulat, et se distingua dans la guerre contre les Marses ; il était beau-père du jeune Marius. Il donna une preuve de courage qui ne trouva point d'imitateurs ; seul de tout le sénat il osa résister à Sylla, quand celui-ci voulut faire déclarer ennemis de la république les deux Marius et leurs partisans. Scævola était gendre de Lælius ; et c'est lui que Cicéron a choisi pour un des interlocuteurs de son dialogue sur l'*Amitié*, du premier livre de l'*Orateur*, et de son Traité de la République. Il en fait encore mention dans d'autres endroits de ses ouvrages.

LÆLIUS CÆLIUS ANTIPATER dont nous avons déjà parlé comme historien,

est cité par Cicéron comme un bon écrivain pour ce temps-là. Ce fut un habile jurisconsulte, et il eut beaucoup de disciples, entre autres L. Crassus l'orateur. Antipater fut questeur dans l'année 617 de Rome, 137 ans avant J.-C.

Caius Papirius Carbon fut un grand orateur, et ses discours existaient du temps de Cicéron. Ils ne brillaient pas de tout l'éclat des expressions, mais ils étaient pleins d'esprit et de solidité. Tant que Carbon vécut, il se distingua dans un grand nombre de causes et devant des tribunaux différents. Son débit était harmonieux, rapide, animé. Cet orateur réunissait la véhémence à beaucoup de douceur et d'enjouement. Il était actif, laborieux, et s'appliquait souvent à la composition, et aux exercices du cabinet. Il passa pour le meilleur avocat de son temps. Il vivait du temps des Gracques; il fut le collègue de Tiberius au tribunat, persécuta Scipion Émilien, et fut même soupçonné d'avoir été le complice de sa mort. Il se tourna ensuite du côté des grands, fut consul en 634 de Rome, 120 ans avant J.-C., avec P. Manilius, et défendit Opimius, meurtrier de Caïus Gracchus. Au sortir de son consulat, il fut accusé de sédition par l'orateur Crassus, alors âgé de vingt ans, et dont cette affaire était le début dans la carrière du barreau. Carbon prévint le jugement en s'empoisonnant, dit-on, avec des cantharides. Son changement de parti, la versatilité de son caractère, l'avaient rendu odieux au peuple sans le faire estimer des grands.

Il ne nous reste rien de Tiberius Gracchus; ainsi on ne peut se faire une juste idée de son style, à moins de s'en rapporter à l'avis de Cicéron. Toutefois on peut en quelque sorte se rendre compte de son éloquence par l'extrait que Plutarque a fait d'un grand discours que Tiberius prononça devant le peuple, pour se justifier d'avoir fait déposer son collègue Octavius. Plutarque déclare expressément qu'il rapporte des traits et des arguments de ce discours, pour faire voir qu'elle était la force de l'éloquence de Tiberius Gracchus.

Parmi les orateurs qui vivaient à peu près à la même époque, Cicéron nomme Decimus Brutus, fils de Marcus, qui s'exprimait avec assez d'élégance, et possédait fort bien pour son temps les lettres grecques et latines. Ce Decimus Brutus était probablement celui qui prit le nom d'Albinus, après avoir été adopté par Aulus Posthumius Albinus, et qu'on regarda comme le père de Decimus Brutus, l'un des assassins

de César. Il fut consul en 677, 77 ans avant J.-C., et eut pour collègue Man. Emilius Lepidus Levianus.

P. Cornelius Scipion Nasica, surnommé *Sérapion*, portait dans ses discours toute l'énergie de son caractère passionné. Il était fils de Scipion Nasica dit *Corculum*. Il fut questeur l'an 605 de Rome, 149 ans avant J.-C., sous le consulat de Marcus Rutilus Censorinus et M. Manilius. L'an 616 de Rome, 138 ans avant J.-C., Nasica étant consul avec D. Junius Brutus, fut le plus redoutable adversaire de Tiberius Gracchus. En butte à la fureur de la multitude, sa retraite devint nécessaire, et pour convrir un exil honorable, le sénat lui donna une mission en Asie. Il ne vécut pas longtemps loin de sa patrie, et à peine arrivé à Pergame, il mourut de chagrin l'an 622 de Rome, 132 ans avant J.-C. Les auteurs anciens parlent avec éloge de ce Romain illustre.

Q. Fabius Maximus, petit-fils de Paul-Émile, jouissait, pendant la même période, d'une certaine réputation comme orateur. On sait que des quatre fils de Paul-Émile, deux moururent à l'époque même de son triomphe sur Persée, roi de Macédoine. Un autre, le second Africain était entré par adoption dans la maison Cornelia ; l'autre, dans la maison Fabia : ce fut Quintus Fabius Æmilianus, père du Fabius Maximus dont il était ici question. Il soutint la gloire des deux grands noms qn'il portait et mérita le surnom de *Allobrogicus*, parce qu'étant consul en 633, 121 ans avant J.-C., il défit complètement Bituilus, roi des Arvernes, qui s'était joint aux Allobroges. Il fut censeur l'an de Rome 646, 108 avant notre ère. La suite de sa vie n'est pas connue.

Nous ajouterons à tous ces noms celui de P. Lentulus, prince du sénat, qui eut toute l'éloquence qui est nécessaire à l'homme d'état. Lucius Furius Philus était renommé par la pureté de son style, et plus lettré que les précédents. M. P. Scævola se distingua par la finesse et le jugement, et même par quelque abondance. Fils de Quintus Mucius Scævola qui fut ambassadeur à Carthage et préteur en Sardaigne, il augmenta encore beaucoup ce fond d'expérience dans les lois, qui resta le patrimoine de cette famille. Il fut consul avec L. Calpurnius Pison *Frugi*, en 621, 133 ans avant J.-C. Sans être tout à fait partisan des lois de Tiberius Gracchus, il se montra, sous son consulat, opposé aux violences que les patriciens, excités par Scipion Nasica, voulaient exercer contre ce tribun ; et l'on ne

peut qu'applaudir à la modération courageuse qu'il montra dans cette circonstance.

M. Manilius est mis par Cicéron à côté de P. M. Scævola pour la science et les lumières. Le même écrivain accorde à Appius Claudius de la facilité, mais il lui reproche un peu trop de véhémence. Cet Appius ne doit pas être confondu avec Appius Cæcus qui fut censeur en 442 de Rome; celui dont il s'agit était contemporain des orateurs que nous passons maintenant en revue, et qui vivaient dans le septième siècle de Rome. Toutefois il est certain qu'il était de l'antique famille connue sous le nom d'Appienne.

On tient encore quelque compte, sous le rapport de l'éloquence, de Fulvius Flaccus et de C. Caton, fils de la sœur du second Scipion l'Africain; toutefois Cicéron ne les considère que comme des orateurs médiocres; il ajoute même que les écrits de Flaccus qui existaient encore de son temps, n'attestaient que son amour pour les lettres. Il paraît qu'il fut tribun du peuple.

P. Decius, de cette famille qui s'illustra plus d'une fois par son dévouement patriotique, était l'émule de Flaccus, et possédait quelque talent oratoire, mais son esprit turbulent se faisait remarquer jusque dans son langage.

M. Drusus, fils de Caïus, se distingua également par la force de son éloquence et par son grand caractère. Ce fut lui que le sénat opposa au tribun C. Gracchus, en le faisant nommer son collégue. Il parvint au consulat l'an 642 de Rome, 112 ans avant J.-C., et eut pour Collègue L. Calpurnius Pison Cesoninus. Il fit la guerre dans la Thrace, et remporta des avantages contre les Scordisques qu'il repoussa au delà du Danube; il obtint les honneurs du triomphe : on sait en outre qu'il fut l'un des ancêtres de l'empereur Tibère, et qu'il mérita par la lutte qu'il soutint contre C. Gracchus, le surnom de patron du sénat : c'est tout ce qu'on connaît de lui.

A côté de cet orateur se place son frère C. Drusus, sur qui l'histoire ne nous fournit aucun renseignement.

M. Pennus, de la famille des Brutus, est aussi compté au nombre des orateurs de cette période. Il se montra dans son tribunat, comme Drusus, un redoutable adversaire de C. Gracchus. Ce Romain qui pouvait prétendre à tout dans la carrière des honneurs, mourut après son édilité.

T. Flaminius, que Cicéron put voir encore, s'exprimait en latin

avec une grande correction. Nous n'avons aucune donnée plus particulière sur son talent, et les détails relatifs à sa vie ne sont pas parvenus jusqu'a nous.

A tous ces noms nous joindrons celui de C. Scribonius Curion. Les discours de cet orateur existaient encore du temps de Cicéron, et permettaient d'apprécier son talent. Le plus célèbre, à ce qu'il paraît, fut celui qu'il prononça pour Servius Fulvius. Dans l'enfance de Cicéron, ce discours passait pour le chef-d'œuvre de l'éloquence, mais un peu plus tard on le remarqua à peine dans la foule des ouvrages qui avaient paru depuis. L'orateur romain a trouvé que ce plaidoyer si vanté de Curion était puéril en beaucoup d'endroits. Curion avait laissé quelques autres écrits également perdus pour nous. Il parla souvent, il fut un des plus célèbres avocats de son temps. Cicéron s'étonne qu'ayant fourni une carrière assez longue et assez brillante, cet orateur ne soit jamais parvenu au consulat. Il ne faut pas le confondre avec C. Curion, tribun du peuple, dont parlent Appien et Velleius Paterculus, ainsi que Cælius dans une lettre à Cicéron.

Mais un orateur doué du plus beau génie, passionné pour l'étude, et formé dès l'enfance par de savantes leçons, fut C. Gracchus, frère de Tiberius, et dont l'histoire est trop bien connue pour que nous ne puissions pas nous dispenser d'en parler ici. Après l'éloge qu'en fait Cicéron dans *Brutus*, combien ne doit-on pas éprouver de regrets en songeant que le temps n'a pas respecté les discours de C. Gracchus. Aulu-Gelle en a conservé quelques fragments qui, bien que fort courts, méritent cependant d'être lus. Velleius Paterculus cite l'un et l'autre Gracchus comme des orateurs distingués. Quintilien appelle C. Gracchus, le plus grand orateur de son temps. Pline l'ancien n'a pas non plus oublié de rappeler le nom de C. Gracchus dans quelques passages de son Histoire naturelle. Tacite, Florus, Pline le jeune en ont aussi fait mention.

Après C. Gracchus, vient dans l'ordre des temps C. Galba, fils de l'éloquent Servius, et gendre de P. Crassus, orateur et jurisconsulte. Les Romains de son époque estimaient son talent; ils s'intéressaient même à ses succès, en mémoire de son père, mais il échoua au milieu de la carrière. Accusé, d'après la loi du tribun Mamilius, comme le nomme Cicéron et que Salluste appelle Memmius, loi portée contre les complices de Jugurtha, il se défendit lui-même et

fut immolé à la haine du peuple. Du temps de Cicéron, la péroraison de son discours existait encore sous le titre d'*épilogue*. Elle était si estimée qu'on la faisait apprendre par cœur aux jeunes Romains qui étudiaient. C. Galba est le premier membre d'un collége de prêtres qui, depuis la fondation de Rome, ait été condamné dans une cause publique. Cicéron fait encore mention de cet orateur dans son livre intitulé *Brutus*.

P. Scipion Nasica, fils de Scipion Nasica, surnommé Serapion fut consul l'an 643 de Rome, 111 ans avant J.-C.; il eut pour collègue L. Calpurnius Pison Bestia. Il mourut pendant sa magistrature. Il était orateur, mais il ne parlait pas souvent quoiqu'il ne cédât à personne pour la pureté du langage, et qu'il n'eût point de rival pour la finesse et la plaisanterie. Bestia, son collègue, était un homme ardent qui n'ignorait pas non plus l'art de manier la parole.

Nous devons aussi mettre au nombre des orateurs de ce temps, quoique Cicéron n'en fasse pas mention sous ce rapport, le Memmius, tribun du peuple, que d'autres appellent Mamilius. Comme son éloquence eut à Rome beaucoup d'éclat et d'influence, Salluste a cru convenable de transcrire d'un bout à l'autre une de ses nombreuses harangues. Memmius fut tué par Saturninus, au milieu même des comices consulaires, dans l'année 654, sous le sixième consulat de Marius, 100 ans avant J.-C.

C. Licinius Nerva fut mauvais citoyen et assez bon orateur, dit Cicéron. C. Flavius Fimbria qui vécut à cette époque, mais beaucoup plus longtemps, passa pour un avocat brusque et de mauvaise humeur. Il était mordant, satirique et en général trop passionné et trop véhément; toutefois son zèle, ses mœurs et l'énergie de son caractère lui donnaient de l'influence dans le sénat. Du reste, il plaidait avec quelque succès, connaissait le droit civil, et portait dans ses discours toute l'indépendance, toute la raideur de son esprit. Fimbria fut l'un des plus cruels satellites de Marius et de Cinna au temps des proscriptions. Il suivit, comme lieutenant, Valerius Flaccus envoyé en Asie par la faction de Marius. Fimbria fit révolter les troupes, tua son général et pilla plusieurs villes alliées du peuple romain. A l'approche de Sylla, il fut à son tour abandonné des soldats et contraint de se donner la mort, l'an 669 de Rome, 85 ans avant J.-C. Cicéron nous apprend qu'il lisai dans

son enfance les harangues de Fimbria, mais qu'au moment où il écrit on aurait peine à les retrouver.

Caius Sextius Calvinus avait de l'esprit et un langage facile et élégant; mais sa mauvaise santé s'opposait à l'exercice de son talent. Cependant lorsque les douleurs de la goutte lui laissaient quelque relâche, il ne refusait pas l'appui de son éloquence aux clients qui la réclamaient, mais cela n'arrivait pas souvent. Cicéron nous apprend qu'il était borgne; il cite à ce sujet la bouffonnerie d'Appius et la répartie de Sextius.

Cicéron nomme encore comme orateur à la même époque, T. Albucius qui passa sa jeunesse à Athènes, et qui y embrassa la doctrine d'Épicure. Il prit un tel engouement pour le grec, qu'il affectait de ne point parler sa langue. Quintus Lutatius Catulus, dont nous avons déjà parlé comme historien, fut savant non à la manière des anciens, mais comme on se piquait de l'être du temps de Cicéron. Il avait beaucoup de littérature; la douceur de son langage répondait à l'affabilité de ses mœurs et à l'aménité de son caractère; il parlait le latin avec la plus grande pureté; le son de sa voix et sa prononciation avaient beaucoup de charme. Quintus Metellus, et son collègue M. Silanus, étaient doués d'une éloquence politique digne de tels hommes, et de la dignité dont ils étaient revêtus. Metellus naquit vers la fin du sixième siècle de Rome. Son père Metellus Calvus, le fit élever à Athènes par l'orateur Carnéades; il fut questeur en 628 de Rome, tribun en 633, édile en 636, préteur en 639, et, l'année suivante, gouverneur de la Sicile; enfin il parvint au consulat avec Silanus, en 645, 109 ans avant J.-C. Il fut envoyé en Numidie pour combattre Jugurtha; il avait pour lieutenant Marius. Ses succès lui valurent le surnom de *Numidique* et les honneurs du triomphe, bien que Marius, nommé consul, eût été chargé de le remplacer. Par les intrigues de ce dernier, il fut condamné à l'exil, d'où il fut rappelé, grâce aux pieuses instances de son fils. Il avait publié plusieurs ouvrages très-estimés pour la correction du style, entre autres un Recueil de lettres adressées aux frères Domitius, durant son exil, et un discours contre Messala accusé de concussion. De tout cela il ne reste que quelques fragments fort peu importants. Aulu-Gelle en a conservé quelques-uns. Cicéron fait mention de Metellus Numidicus en plusieurs endroits de ses ouvrages; et Velleius Paterculus le cite parmi les orateurs distingués de l'époque;

Valère-Maxime en fait aussi mention. Tout ce qu'on sait de Silanus, son collègue, outre cette circonstance, c'est qu'il fut vaincu par les Cimbres dans la Gaule narbonnaise.

M. Aurelius Scaurus qu'il ne faut pas confondre avec celui dont nous avons déjà parlé, car celui-ci était de la famille *Emilia*, celui-là de la famille *Aurelia*, ne parlait pas souvent, mais avec goût; il se distingua surtout par l'élégance et la pureté de sa diction. Il fut consul l'an 646 de Rome, 108 ans avant J.-C., à la place de Q. Hortensius, et eut pour collègue Ser. Sulpicius Galba. Il fut vaincu, fait prisonnier par les Cimbres, et massacré par Biorix, l'un des rois de cette nation, pour lui avoir parlé avec trop de liberté sur la puissance et la grandeur des Romains.

On peut mettre aussi au nombre des hommes éloquents de la même période, Quintus Servilius Cepion. Consul en 648, 106 ans avant J.-C., et ayant pour collègue C. Atilius Serranus; il fut envoyé dans la Gaule contre les Cimbres. Il pilla l'immense quantité d'or qui se trouva à Toulouse. L'année suivante, ayant conservé le commandement, la mésintelligence s'éleva entre lui et le nouveau consul Mallius, homme incapable qu'on lui avait envoyé pour le seconder; il fut complètement battu. Il paya ce malheur par une destitution ignominieuse, et fut exclus du sénat en 650. Le tribun Norbanus l'accusa de concussion, et malgré l'appui de Crassus, de Scaurus et du Sénat, il fut condamné à l'exil, et se retira à Smyrne où sans doute il termina sa vie.

Aulus Albinus et un autre Albinus revêtu de la dignité de flamine, tinrent aussi un certain rang parmi les orateurs, le premier surtout se distingua par une correction parfaite.

Cicéron parle d'un certain L. Cotta qui fut préteur, et qu'il ne faut pas confondre avec Caius Aurelius Cotta. L'auteur de *Brutus* le regarde comme un orateur médiocre qui ne se fit point de réputation par un mérite réel, mais qui se fit remarquer par l'emploi d'expressions surannées et l'accent un peu rustique qu'il affectait pour se donner un air d'antiquité.

Enfin parut l'orateur Marcus Antonius dont nous ne pouvons mieux faire apprécier le talent qu'en nous en rapportant à ce qu'en dit Cicéron lui-même dans *Brutus*.

Dans la cause qu'il plaida pour Manius Aquilius accusé par L. Fusius, il poussa si loin le pathétique, en pleurant lui-même, et en

découvrant la poitrine de son client, couverte de cicatrices, qu'il triompha de ses juges et fit pleurer même Marius qui siégeait parmi eux.

Cependant Antoine, avec un talent si relevé pour la parole, n'avait aucune instruction, pas même celle qu'on reçoit dans le premier âge, ce qui peut faire juger à quel point la nature l'avait favorisé du côté de l'éloquence, et combien son organisation a dû le seconder pour le faire arriver au degré de mérite où il est parvenu.

Les accusations qu'il porta dans sa jeunesse furent la première cause de sa renommée. Il ne mettait pas au jour ses plaidoyers, ne voulant pas qu'on pût lui opposer dans une affaire ce qu'il aurait dit dans une autre. Il fut élevé à la dignité consulaire, avec Aulus Posthumius Albinus, l'an 655 de Rome, 99 ans avant J.-C. Honoré de la censure, il fut accusé de brigue par M. Duronius, et c'est alors que Mancia dit à l'accusateur : *Enfin vous allez pouvoir vous occuper de vos propres affaires.* Il paraît que cette accusation n'eut pas de suite. Antoine prédit la guerre civile qui allait désoler sa patrie. Nommé proconsul, il fut chargé, en cette qualité, du gouvernement de la province de Cilicie. Proscrit par Marius, il fut mis à mort l'an 667 de Rome, 87 ans avant J.-C., et l'on vit sa tête attachée à cette même tribune qui avait si souvent retenti des accents de sa mâle éloquence.

Marc Antoine est l'un des interlocuteurs que Cicéron a mis en scène dans son dialogue de *l'Orateur*. Velleius Paterculus le compte au nombre des orateurs célèbres, et aucun écrivain n'a élevé de doute sur la réalité de son mérite.

A côté de Marcus Antonius se place avec honneur Lucius Licinius Crassus, qui mérita très-jeune encore la réputation d'orateur. Il se faisait remarquer par la grâce, et joignait une candeur admirable à un grand amour de la justice. Il n'avait que vingt-sept ans lorsque son éloquence fit absoudre la vestale Licinia, sa parente. Il parvint au consulat en 659, 95 ans avant J.-C., et eut pour collègue Q. Mucius Scævola. Ayant obtenu la Gaule citérieure pour département, il la purgea des brigands obscurs qui l'infestaient. Cicéron lui reproche, à cette occasion, d'avoir eu la faiblesse de demander les honneurs du triomphe, qui lui furent refusés malgré la bonne volonté du sénat. Crassus fut censeur en 661, et fit fermer l'école des rhéteurs latins, les regardant comme des novateurs dangereux. Il ambitionna aussi la faveur du peuple et il fut nommé tribun.

Le même phénomène que nous avons remarqué à l'égard d'Antoine, s'est renouvelé dans la personne de Crassus : c'est qu'il n'avait d'autre instruction que celle que peut donner l'éducation du premier âge. A la suite d'un vif débat qu'il eut avec le consul Philippe, il fut pris d'un accès de fièvre qui l'emporta en sept jsurs, le 20 septembre de l'année 663 de Rome. On peut consulter, relativement à quelques circonstances de sa vie, Cicéron et Valère-Maxime. Velleius Paterculus le nomme honorablement parmi les meilleurs orateurs de son temps.

L. Domitius Ahenobardus n'était point compté au nombre des orateurs, bien qu'il maniât la parole avec quelque talent, il en est de même d'un certain C. Celius. qui avait cependant une activité infatigable et de grandes qualités. Quant à l'éloquence, dil Cicéron, il en avait assez dans les affaires particulières pour défendre ses amis, et dans les discussions publiques pour soutenir son rang. A la même époque, M. Herennius qui fut consul avec Valerius Flaccus l'an 661 de Rome, 93 ans avant J.-C., était compté au nombre des orateurs médiocres qui parlent avec pureté et correction. C. Clodius, que sa grande naissance et son immense crédit plaçaient au premier rang dans l'état, était orateur, mais orateur peu distingué. Ciceron cite aussi, comme n'étant pas dépourvu d'éloquence, C. Titius, le même dont nous avons parlé comme poète, et qui eut Afranius pour imitateur. Rubrius Varron fut un accusateur ardent et passionné ; c'est le même que le sénat déclara ennemi de la patrie avec C. Marius. M. Gratidius, père de Marius Gratidianus, parent de Cicéron, ami intime d'Antoine, et son lieutenant en Cilicie, enfin accusateur de Fimbria, était un orateur, sinon distingué, au moins estimable ; il était instruit dans les lettres grecques, et né pour la parole. Un digne rival d'Antoine et de Crassus fut L. Marcius Philippus, qui parvint au consulat avec Sext. Julius César, l'an 663 de Rome, 91 ans avant J.-C., la même année où fut assassiné le tribun du peuple M. Livius Drusus et où commença la guerre des alliés italiques contre l'état romain.

L. Gellius, l'un des deux Gellius que nous avons cités comme historiens, ne manquait ni de connaissances, ni d'imagination comme orateur ; il s'exprimait avec facilité. Sa longue carrière le fit contemporain de plusieurs générations d'orateurs, et il plaida une multitude de causes.

C. Julius César Strabon, fils de Lucius, fut victime des proscriptions de Cinna, et sa tête fut attachée avec celle d'Antoine à la tribune aux harangues. Il avait de la douceur, mais il manquait de force. Julius est un des interlocuteurs du dialogue de Cicéron, qui a pour titre *de l'Orateur*.

P. Cethegus, qui était de l'âge de Julius, parlait assez facilement sur les affaires publiques. Il avait étudié tous les détails du gouvernement, et les connaissait à fond. Aussi, dans le sénat, son influence égalait celle des hommes consulaires. Peu propre aux grandes causes, il défendait avec assez d'adresse et de talent les intérêts privés. Il ne faut pas le confondre avec Marcus Cornelius Cethegus dont nous avons parlé plus haut, ni avec Caius Cethegus qui trempa dans la conjuration de Catilina et qui fut mis à mort en prison par les ordres de Cicéron alors consul.

Cicéron groupe encore quelques orateurs qui se firent un nom à la même époque, bien qu'il ne les cite pas comme des hommes de grand talent : ce sont Q. Lucretius Vespillo qui faisait preuve de beaucoup de finesse et de connaissance des lois; Aphilia que Lambin appelle Ofella, et qui réussissait mieux à la tribune qu'au barreau; T. Annius de la tribu Velina, homme éclairé et orateur estimable dans les causes particulières; T. Juventius qui dans le même genre de causes était rusé et habile à surprendre son adversaire; il ne manquait pas de connaissances et entendait parfaitement le droit civil; mais son débit avait quelque chose de pesant et de froid; P. Orbius. disciple de Juventius, né à la même époque que Cicéron, peu exercé à parler en public, mais ne le cédant pas à son maître dans la science du droit; T. Aufidius qui aspirait à ressembler à Juventius et à Orbius, et qui vécut jusqu'à une extrême vieillesse : c'était un honnête homme, un homme irréprochable mais peu disert; son frère Vergilius, tribun du peuple, qui ne l'était pas davantage; P. Magius, collègue de celui-ci, et doué d'un peu plus de fécondité.

Quintus Sertorius se fit un nom dans l'éloquence par sa facilité et sa pénétration. Il était né à Norcia, ville du pays des Sabins, environ l'an 634 de Rome, 120 ans avant J.-C. Après avoir eu des succès au barreau, il embrassa la carrière des armes, se distingua dans la guerre contre les Cimbres, et son intrépidité lui coûta la perte d'un œil. A son retour à Rome, le peuple lui rendit une justice bien

flatteuse, en l'accueillant par de nombreux applaudissements, la première fois qu'il se montra au théâtre : jusqu'alors cet honneur n'avait été accordé qu'aux généraux illustrés par de grandes victoires. Toujours étranger aux proscriptions de Marius, de Cinna et de leurs adhérents, seul il ne sacrifia parsonne à son ressentiment. Peut-être prouva-t-il, d'une manière un peu rigoureuse, son horreur pour les désordres, en faisant massacrer quatre mille esclaves qui s'étaient révoltés contre leurs anciens maîtres. Ne voyant plus de moyen de sauver la liberté romaine, il passa en Espagne, et, proscrit par Sylla, il y soutint la guerre depuis l'an 676 jusqu'à l'an 682, et fut assassiné par Perpenna.

Gorgonius, membre de l'ordre équestre, se distingua aussi dans l'art oratoire. Titus Junius, fils de Lucius, fut tribun, et sur son accusation, P Sexius, préteur désigné, fut condamné pour crime de brigue. Titus Junius avait une élocution facile et coulante qui, jointe à l'éclat de sa vie et à un esprit assez distingué, l'aurait porté plus loin dans la carrière des honneurs, si son état de faiblesse ou plutôt de maladie n'avait arrêté son essor.

A la même époque se distinguèrent comme orateurs Caius Aurelius Cotta et Publius Sulpicius. Cotta était de l'école de l'orateur Lucius Crassus. Il échoua, dit Cicéron, dans la poursuite du tribunat, par les intrigues de l'envie. Accusé devant le peuple, il parla avec énergie contre les chevaliers à qui il reprocha amèrement leur partialité dans la manière dont ils rendaient la justice. Voyant bien que sa noble et audacieuse franchise ne ferait qu'irriter ses juges, il prévint leur arrêt par un exil volontaire. Il fut rappelé par Sylla. Il obtint les honneurs consulaires en 679 de Rome, 75 ans avant J.-C., et les partagea avec L. Octavius. Ce fut alors qu'il fit passer une loi qui accordait aux tribuns du peuple le droit d'arriver aux dignités. Il paraît, d'après Cicéron, qu'il parvint à la dignité de pontife; il appartenait d'ailleurs à la secte des académiciens. Il est au nombre des interlocuteurs du dialogue de *l'Orateur*.

Publius Sulpicius Rufus ne fut pas aussi bon citoyen que grand orateur; il embrassa d'abord le parti du sénat, et contribua en 566 de Rome, 88 ans avant J.-C., à faire nommer Sylla consul. Bientôt il se déclara pour Marius et devint l'un de ses plus ardents, de ses plus furieux partisans. Nommé tribun du peuple, il avait à ses ordres trois mille hommes armés, et ne se montrait en public

qu'escorté de six cents jeunes chevaliers qui lui étaient entièrement dévoués et qu'il appelait son anti-sénat. Renommé par son éloquence, son génie entreprenant, ses richesses, son crédit et une grande force d'esprit et d'ame, il s'était acquis auprès du peuple la plus haute estime par la rectitude de ses mœurs et de sa conduite ; mais comme s'il se fût dégoûté tout à coup de la vertu, et que ses bonnes intentions se fussent soudainement évanouies, il se précipita dans le mal. Il fit donner à l'ambitieux Marius tout le pouvoir et confier toutes les provinces ; il fit porter au peuple une loi par laquelle on retira à Sylla son commandement, et l'on déféra à Marius la direction de la guerre contre Mithriade. Il proposa encore d'autres lois non moins dangereuses, non moins funestes et que ne pouvait souffrir un état libre. Bien plus, il fit assassiner par ses émissaires, le fils du consul Q. Pompeius, gendre du Sylla. C'est alors que celui-ci revint à Rome avec son armée, qu'il chassa de la ville, et fit condamner à l'exil Marius, ainsi que son fils, et Sulpicius avec neuf autres de leurs adhérents. Sulpicius fut poursuivi par des cavaliers, atteint dans les marais Laurentins et égorgé ; sa tête fut exposée à la tribune aux harangues. Plutarque a fait le portrait de Sulpicius Rufus, et ce qu'il en dit achève de le présenter sous le jour le plus odieux.

Cicéron ne place aucun orateur à côté de Cotta et de Sulpicius, seulement il dit que Cneius Pomponius était celui qui lui plaisait le plus ou qui lui déplaisait le moins ; ailleurs il ajoute que cet orateur apportait aux combats du forum la force de ses poumons, l'entraînement de sa véhémence, l'amertume de ses invectives. Ce Pompeius est le même qui fut tué dans les guerres de Marius et de Sylla.

C. Scribonius Curion, fils de l'orateur dont nous avons déjà parlé et père de celui qui est noté dans l'histoire comme le premier et le principal instrument de la guerre civile au temps de César et de Pompée, se servait d'expressions brillantes, parlait assez correctement la langue latine, et était mis qar quelques-uns au premier rang des orateurs, après toutefois Cotta et Sulpicius. Il avait puisé dans la maison paternelle cette pureté de diction par laquelle il se recommandait, car il n'avait aucune teinture des lettres. De tous ceux qui ont eu quelque réputation oratoire, il n'en est pas un seul qui ait été dans toutes les parties des connaissances humaines d'une si profonde

ignorance. Il n'avait jamais lu ni poètes ni orateurs; aucun fait historique n'ornait sa mémoire; il ne savait ni les lois de l'état, ni le droit civil et particulier. Aussi Curion fournit-il une preuve, ajoute Cicéron, que l'éclat et la richesse de l'élocution contribuent seuls, plus que tout autre mérite, au succès de l'orateur; car il était sans talent pour l'invention et ne mettait dans la disposition ni ordre ni ensemble. Quant à l'action, il excitait des éclats de rire, et il était tout à fait dépourvu de mémoire au point qu'en écrivant, il perdait le souvenir de ce que sa main venait de tracer un instant auparavant. On ne le plaçait donc immédiatement après les meilleurs orateurs de son temps, que pour le bon choix de ses expressions et la facilité rapide avec laquelle les paroles coulaient de sa bouche. Toutefois peu de causes lui étaient confiées, et un jour il fut abandonné de tout son auditoire. Il parvint au consulat en 678, 76 ans avant J.-C., et eut pour collègue Cneus Octavius. Il mourut en 701, l'année de la défaite et de la mort de Crassus.

Cicéron nomme encore parmi les orateurs de la même époque Q. Varius qui maniait la parole avec facilité, et qui fut condamné à l'exil, en vertu de la loi que lui-même avait fait adopter; L. Fuvius, orateur médiocre, mais qui se fit applaudir dans l'accusation qu'il porta contre Manius Aquilius; Marcus Livius Drusus, grand oncle de Brutus à qui est dédié l'ouvrage de Cicéron sur les célèbres orateurs; son éloquence faisait impression, mais seulement quand il parlait sur les affaires publiques. Il était fils de celui dont nous avons déjà fait mention; étant tribun du peuple, il fut assassiné dans sa maison l'an 663 de Rome, 81 ans avant J.-C.; Publius Antistius était un homme véritablement doué de quelque talent oratoire, au rapport de Cicéron. Après un silence de plusieurs années, causé par les dédains du public dont il était même devenu la risée, il fut applaudi pour la première fois dans une cause juste, pendant son tribunat. Il combattait la brigue de Caius Julius César, celui qui fut édile curule en 663, et qui demanda, pour l'an 667, sans avoir été préteur, le consulat que pour cette raison il ne put obtenir. Antistius, dans cette cause, se fit d'autant plus d'honneur, que ses arguments comparés à ceux de son collègue, l'orateur Sulpicius, qui soutenait la même cause, étaient plus nombreux et plus habilement choisis. Depuis son tribunat, il fut chargé de beaucoup d'affaires, et l'on finit par lui confier toutes celles qui avaient de l'importance. Il

trouvait ses moyens avec sagacité ; il les disposait avec art, et sa mémoire les retenait fidèlement. Ses expressious, sans être brillantes, n'avaient rien de bas ; sa diction coulait avec aisance et rapidité. Quant à son maintien, il ne manquait pas d'une certaine grâce ; mais un vice de prononciation et des habitudes ridicules gâtaient un peu son débit. Il se distingua surtout entre le départ et le retour de Sylla, époque où les lois étaient sans force et le gouvernement sans dignité. Il avait d'autant plus de succès, que le forum était alors à peu près désert : Sulpicius avait péri, Cotta et Curion étaient absents ; de tous les avocats de cet âge, il ne restait que Carbon et Aomponius, et il n'était pas difficile à Antistius de les surpasser l'un et l'autre.

Plus jeune que les précédents, mais immédiatement après eux, vient L. Sisenna, le même dont nous avons déjà parlé comme historien. C'était un homme instruit et adonné aux plus nobles études, parlant purement la langue latine, versé dans la politique, et d'un esprit assez enjoué. Du reste, il était peu laborieux et paraissait trop rarement au barreau. Placé par son âge entre les triomphes oratoires de Sulpicius et ceux d'Hortensius, il ne pouvait atteindre à la hauteur du premier, et c'était une nécessité qu'il cédât au second.

En parcourant la seconde période de la langue latine, relativement à l'éloquence, on peut établir quatre classes d'orateurs avant d'arriver à Cicéron : Caton l'ancien, représente la première ; la seconde se résume dans la personne de Servius Sulpicius Galba ; les deux Gracchus sont les types de la troisième, et Marcus Antonius, ainsi que Lucius Licinius Crassus à la tête de la quatrième, lient, pour ainsi dire, cette dernière époque au siècle de Cicéron.

L'éloquence que représente Caton, était franche, âpre, incisive, mais peu chatiée, et se ressentait de l'époque qui avait conservé quelque chose encore de la rusticité des premiers temps. L'art oratoire chez Servius Galba avait à peu près ce même caractère de rudesse et d'austérité, mais cet homme était remarquable par les mouvements pathétiques et le charme du débit, car il négligeait l'art d'écrire et son élocution était sèche et empreinte d'une teinte antique. Quant aux deux Gracchus qui résument en eux le troisième développement de l'éloquence latine, ils joignaient au mérite de leurs devanciers une dialectique plus serrée, plus nerveuse, un

langage plus soigné, plus abondant. Tout en s'exprimant peut-être avec plus de pureté et d'élégance, Antoine et Crassus n'étaient pas aussi châtiés que le furent depuis Hortensius et Cicéron; mais ils firent faire un très-grand pas à l'art oratoire par l'ordre et la combinaison qu'ils introduisirent dans l'arrangement des raisonnements et des preuves, et surtout par la puissance de l'action; il était réservé au défenseur de Milon de porter l'éloquence romaine à ce point de perfection où il faut que ceux qui viennent après, se maintiennent, s'ils ne veulent déchoir.

L'éloquence à Rome devait rencontrer d'autant plus d'obstacles dans la voie du progrès, que la langue latine était peu ou point cultivée, elle ne faisait point l'objet d'un enseignement spécial et approfondi. Non seulement la grammaire n'était pas étudiée à Rome, dans les premiers temps, mais encore elle n'y était point estimée et n'y jouissait d'aucune considération. Dans un état guerrier et encore sauvage, on ne trouvait pas de loisir pour s'occuper des arts libéraux, et la science des grammairiens fut à son origine bien peu de chose.

Le premier qui introduisit à Rome l'étude de la grammaire ou plutôt de la littérature en général, fut Cratès, fils de Timocrate, né à Malles, dans la Cilicie. Il étudia d'abord la philosophie et adopta la doctrine stoïcienne. Il s'établit ensuite à Pergame dont les rois avaient rassemblé une bibliothèque considérable. Cratès, contemporain d'Aristarque, s'appliqua comme lui à corriger les poèmes d'Homère. Il jouissait de beaucoup d'estime à Pergame, et Attale Philadelphe l'envoya en ambassade auprès du sénat romain, l'an 586 de la fondation de Rome, 168 ans avant J.-C., sous le consulat de Lucius Æmilius Paulus et de C. Licinius Crassus, peu après la mort du poète Ennius. S'étant cassé la jambe en tombant dans l'ouverture d'un égout près du Mont-Palatin, il fut obligé de rester longtemps dans sa maison, et il y ouvrit un cours de littérature qui fut suivi par beaucoup de Romains. Ceux-ci se mirent, à l'exemple de Cratès qui ne s'occupait probablement que des auteurs grecs, à lire et à expliquer à leurs concitoyens les œuvres des anciens poètes latins, tels que Nævius, Ennius, et d'autres. Cratès laissa différents ouvrages dont le plus célèbre était celui qui contenait ses corrections sur l'Iliade et l'Odyssée.

Parmi ceux qui imitèrent les lectures publiques et le genre de

commentaires de Cratès de Malles, Suétone nomme CAIUS OCTAVIUS LAMPADIO, qui partagea en sept livres le poëme de Nævius sur la guerre punique, poëme qui, avant cela, était écrit sans aucune division; ainsi que dans la suite QUINTUS VARGONTEIUS divisa les Annales d'Ennius, qu'il lisait devant une nombreuse assemblées ; ainsi LÆLIUS, ARCHELAUS, VETTIUS, POMPEIUS LENÆUS, PHILOCOMUS et VALERIUS CATON se plaisaient à déclamer en public les vers de Lucilius.

Ceux qui, sous tous les rapports, donnèrent plus d'extension à l'étude de la grammaire chez les Romains, furent LUCIUS ÆLIUS LANUVINUS, gendre de Quintus Ælius, et SERVIUS CLAUDIUS, tous deux chevaliers romains, tous deux d'un savoir profond et varié, et pleins d'expérience dans les affaires publiques. Lucius Ælius avait deux surnoms, celui de *Præconinus*, parce que son père avait rempli les fonctions de crieur public et celui de *Stilo*, parce qu'il avait coutume de composer les discours des grands personnages; il fut le maître de Varron et de Cicéron. Il était tellement dévoué à Quintus Metellus Numidicus qu'il l'accompagna dans son exil à Smyrne, en 654. Quant à Servius, s'étant frauduleusement emparé d'un ouvrage de son beau-père, ouvrage qui n'avait pas encore été publié, il fut renié pour être de la famille; il en éprouva tant de honte et de regret, qu'il en fut attaqué de la goutte; n'en pouvant supporter les douleurs, il frotta ses pieds avec un certain poison qui les priva de la sensibilité vitale, en sorte qu'il vécut, ayant une partie du corps tout à faite morte. Depuis lors il ne s'appliqua qu'avec plus de zèle et de plaisir à l'étude de la science grammaticale, au point que les hommes les plus illustres, cédant à son exemple, voulurent aussi écrire quelque chose sur la grammaire, et l'on dit qn'en peu de temps on compta à Rome vingt écoles très-fréquentées. Comme ce furent d'abord des esclaves étrangers qui enseignèrent la grammaire, on attacha tant de prix à ceux qui étaient grammairiens, qu'il est certain que LUTATIUS DAPHNIS que Lenæus Melisus appelait par plaisanteries *les Délices du Dieu Pan*, fut acheté deux cent mille sesterces par Quintus Catulus, et affranchi peu de temps après. Un chevalier romain très-riche, nommé Eficius Calvinus, loua le grammairien *Lucius Apuleius* à raison de quatre cent mille sesterces par an, somme énorme et presque incroyable, puisqu'elle équivaudrait à 84,000 f. La science de la grammaire s'était répandue dans les provinces, et plusieurs des plus habiles professeurs allèrent

enseigner au loin et surtout dans la Gaule cisalpine. Il faut compter parmi eux Octavius Teucer, Siscennius Jacchus et Appius Cares; ce dernier professa jusqu'à l'âge le plus avancé lorsque déjà non-seulement il ne pouvait plus marcher, mais encore qu'il était privé de la vue.

Le terme de *grammairiens*, dit Suétone, a prévalu par imitation du grec, mais dans les premiers temps on les appelait *lettrés*. Cornelius Nepos, dans le livre où il fait la distinction d'un homme *lettré* et d'un homme *érudit*, dit qu'un homme lettré est celui qui écrit et qui parle sa langue purement, correctement et d'après la connaissance qu'il a des règles. C'est proprement ainsi qu'on a appelé les interprètes des poètes que les Grecs nomment *grammairiens* et que les Latins désignent aussi sous le nom de *littérateurs*. Il y en a aussi qui ont fait une différence de *lettrés* et de *littérateurs*, comme les Grecs, de *grammairiens* et de *grammatistes :* le premier est considéré comme possédant sa langue dans la perfection, et le second comme n'ayant qu'un moindre degré d'instruction. Il paraît que dans les premiers temps les grammairiens enseignaient aussi la rhétorique; dans la suite bien que les deux professions fussent distinctes, la première participait toujours un peu de la seconde, et expliquait qnelques-unes des formes du langage, d'une nature plus relevée.

Parmi les plus illustres professeurs de grammaire on cite Sævius Nicanor, qui le premier se fit une réputation dans l'enseignement. Il composa des commentaires qui paraissaient en grande partie avoir été empruntés, et une satire dans laquelle il fait connaître qu'il était affranchi et avait deux surnoms. On dit que s'étant rendu coupable de quelque action indigne, il se retira en Sardaigne où il mourut.

Aurelius Opilius, affranchi d'un certain Epicureus, enseigna d'abord la philosophie, puis la rhétorique et enfin la grammaire. Rutilius Rufus ayant été condamné à l'exil, Opilius quitta son école, pour le suivre en Asie, et vécut avec lui à Smyrne. Il composa divers ouvrages d'érudition qu'il réunit en un seul corps divisé en neuf livres, et il donna à chacun de ses livres le nom d'une des Muses, parce qu'ainsi qu'il le disait lui-même, les prosateurs et les poètes sont sous la protection de ces divines sœurs. Il paraît qu'il signait ordinairement son surnom d'un seul L, et que dans deux endroits cependant cette signature était double, LL.

Marcus Antonius Gniphon naquit dans la Gaule, d'une famille libre; mais ayant été exposé, il fut affranchi et élevé par celui qui prit soin de lui. Il était doué d'un génie vaste, d'une mémoire extraordinaire; il savait également bien le latin et le grec; il était en outre d'un caractère doux et facile, jamais il ne fixa un prix à ses leçons; et ce désintéressement excitait davantage la libéralité de ses élèves.

D'abord il enseigna dans la maison de Jules César encore enfant, et ensuite chez lui. Il professa la rhétorique; tous les jours il développait les préceptes de l'éloquence, et ne déclamait que les jours de marché. Les hommes les plus remarquables fréquentèrent son école, et entre autres Cicéron, déjà revêtu de la préture. Il écrivit beaucoup, quoiqu'il n'ait vécu que cinquante ans.

Pompilius Andronicus, né en Syrie, paraissait avoir peu de dispositions pour la profession de grammairien, à cause de son goût pour la doctrine épicurienne, et on le regardait comme peu propre à tenir une école. Se voyant donc préférer à Rome non-seulement Antonius Gniphon, mais encore tous les autres beaucoup au-dessous de ce grammairien, il passa à Cumes où il vécut dans la retraite. Il employa ses loisirs à écrire, et composa un grand nombre d'ouvrages; mais il était si pauvre et dans un tel dénuement, qu'il fut obligé de vendre à bas prix son principal ouvrage, l'Abrégé des Annales d'Ennius. Cet ouvrage n'ayant pas été publié, Orbilius le racheta et le mit au jour sous le nom de son auteur.

Orbilius Pupillus, né à Bénévent, fut privé en un seul jour de ses parents assassinés par des gens qui leur en voulaient. Il s'acquitta d'abord de la charge d'appariteur auprès des magistrats. Ensuite dans la guerre de Macédoine sa conduite lui mérita d'honorables distinctions. Après avoir achevé son temps dans le service militaire, il reprit les études auxquelles il s'était sérieusement appliqué dès son enfance, et ayant professé longtemps dans sa patrie, il vint à Rome à l'âge de cinquante ans, sous le consulat de Cicéron, et il gagna à enseigner, plus d'honneur que d'argent; car étant déjà avancé en âge, il disait dans un ouvrage qu'il était pauvre et qu'il logeait sous les tuiles. Il publia un livre ayant pour titre *Perialogos*, dans lequel il se plaint des injures que les professeurs reçoivent avec trop d'indifférence des prétentions dédaigneuses des parents. Il était d'une humeur acerbe non-seulement contre les anti-sophistes qu'il déchirait dans tous ses discours, mais encore contre ses élèves,

Il ne ménageait pas les grands personnages ; car, n'étant pas encore connu, il fut appelé en témoignage dans une affaire qui avait attiré beaucoup de monde ; Varron, avocat de l'une des parties, lui ayant demandé ce qu'il faisait et quel moyen il employait, il répondit : *Je fais passer à l'ombre les bossus qui sont devant mon soleil :* or Murena était bossu. Il vécut presque centenaire, mais il avait depuis long-temps perdu la mémoire. Du temps de Suétone on voyait encore sa statue à Bénévent, à gauche dans le capitole ; elle était en marbre et le représentait assis et couvert du *pallium*, ayant à côté de lui deux portefeuilles. Il laissa un fils qui fut aussi professeur de grammaire.

Atteius Philologus, affranchi, naquit à Athènes. Atteius Capiton a dit de lui qu'il était rhéteur parmi les grammairiens et grammairien parmi les rhéteurs. Asinius Pollion, dans l'ouvrage où il reprochait à Salluste l'emploi affecté qu'il faisait des archaïsmes, disait que celui qui l'avait aidé en cela, était un certain Atteius, célèbre grammairien latin, qui enseignait en même temps la déclamation, et qui se donna enfin à lui-même le surnom de *philologue.* Lui-même écrivait à Lucius Herma, qu'il faisait beaucoup de progrès dans la langue latine ; qu'il avait suivi les leçons d'Antonius Gniphon ; qu'il avait fait l'éducation du fils de celui-ci ; qu'il avait eu pour disciples un grand nombre de jeunes gens de distinction parmi lesquels il comptait les deux Claudius, Appius et Pulcher, qu'il avait même accompagnés dans leur département. Il paraît avoir pris le surnom de *Philologue*, à l'exemple d'Erathostène qui le premier se fit appeler ainsi, parce qu'il avait des connaissances nombreuses et variées, ce que prouvaient, selon Suétone, ses Commentaires, quoiqu'il n'en restât qu'un petit nombre du temps de cet auteur. Une lettre qu'il écrivait à Herma fait connaître à quel point ces Commentaires, quoiqu'il n'en restât qu'un petit nombre du temps de cet auteur. Une lettre qu'il écrivait à Herma fait connaître à quel point ces commentaires étaient considérables : « Souvenez-vous, » disait-il, de recommander aux autres mon *Hylen* où j'ai réuni en » huit cents livres des écrits de tous genres. » Atteius fut l'ami intime de Salluste, et, après la mort de celui-ci, il se lia avec Asinius Pollion. Ces deux Romains ayant entrepris d'écrire l'histoire, il fut utile à l'un et l'autre. Il aida le premier en lui donnant des préceptes sur l'art de bien dire, et le second, en préparant un Abrégé

de tous les événements romains, dans lequel abrégé Pollion choisissait ce qui lui convenait.

Suétone cite encore parmi les grammairiens de ce temps, Valerius Caton qui se trouve au nombre des poètes dont nous avons parlé, et qui, relativement à la grammaire, lie cette seconde époque à la suivante.

La rhétorique, ainsi que la grammaire, s'introduisit à Rome fort tard, et même plus difficilement encore, car il est certain que plusieurs fois elle fut proscrite. Suétone cite à ce sujet un sénatus-consulte, et un édit des censeurs Cneus Domitius Ahenobardus, et Lucius Licinius Crassus l'orateur. Mais peu à peu l'on reconnut son utilité, et on lui accorda l'estime qu'elle mérite; et un grand nombre de Romains, par motif de gloire, et pour s'en faire un auxiliaire. firent une étude de l'art du rhéteur. Ce goût s'étant singulièrement propagé, on vit paraître une foule de docteurs et de professeurs qui eurent de tels succès que quelques-uns parvinrent à s'élever de la condition la plus infime au rang de sénateurs et aux plus hautes magistratures. Mais ils n'avaient pas tous la même méthode d'enseignement et ils exerçaient leurs disciples de différentes manières. Il les accoutumaient à exprimer les belles pensées au moyen de toutes les figures du style, à l'aide d'apologues, et eu égard aux circonstances. Quelquefois c'étaient des narrations qu'il fallait faire d'une façon concise et serrée, d'autres fois avec plus d'abondance et de développement. Tantôt il s'agissait de traduire du grec, de louer ou de blâmer des hommes fameux. Plusieurs descendaient aux choses de la vie commune, et discutaient ce qui étaient utile et nécessaire, superflu et nuisible. Ils appuyaient ou détruisaient les assertions par des exemples soit fabuleux, soit historiques. Mais ces sortes d'exercices tombèrent peu à peu en désuétude, et l'on y substitua des *controverses*.

Parmi les professeurs de rhétorique les plus célèbres dont Suétone fait mention, deux seulement se rattachent à la seconde époque.

Lucius Plotius Gallus qui mourut dans un âge très-avancé.

Lucius Otacilius Pilitus que nous avons classé parmi les historiens. enseigna la rhétorique et fut professeur de Cneus Pompée. On dit qu'il fut d'abord esclave, mais que son génie et son goût pour l'étude lui valurent la liberté.

Ici se termine l'histoire de la langue latine pendant la seconde époque. On a pu remarquer que, relativement à la poésie, les Romains ne furent en général, comme nous l'avons dit ailleurs, que les imitateurs des Grecs; mais sous le rapport de l'éloquence, ils ont montré plus d'originalité, sans toutefois avoir encore donné à la langue latine cette élégance, cette pureté, cette perfection à laquelle nous allons la voir parvenir.

TROISIÈME PERIODE.

(AGE VIRIL).

DEPUIS L'ANNÉE 676 DE ROME JUSQU'A L'ANNÉE 767; DE 78 AVANT J.-C. A L'AN 14 APRÈS J.-C.

—

PREMIÈRE SECTION. — POÉSIE.

La période dans laquelle nous entrons a justement été appelée l'âge d'or de la littérature latine.

Les premières productions poétiques de cette époque eurent encore le théâtre pour objet, mais la muse de Plaute et de Térence était muette, et la raison en était peut-être que le grec étant devenu, pour ainsi dire, la langue de la bonne compagnie, les traductions ou les imitations des comédies grecques ne pouvaient guère être des éléments de succès. D'un autre côté, l'histoire nationale n'offrait pas à la tragédie de sujets qui pussent être présentés sur le théâtre, et qui surtout fussent propres à intéresser la multitude. On revint donc à un genre de spectacle qui déjà avait été essayé, c'est-à-dire aux *mimes*. C'était un mélange de pantomime et de dialogue. Toute l'intrigue, si toutefois on peut employer ce mot, roulait sur un seul personnage que représentait ordinairement l'auteur lui-même; cette circonstance et la nature même du drame qui rappelaient et le langage et les habitudes du peuple, ont été cause que bien peu de citoyens ou libres ou respectables se sont occupés de ce genre de composition. Ce n'était pas d'ailleurs une pièce régulière, ce n'était qu'un canevas que l'acteur remplissait, selon l'inspiration du moment et d'après sa gaîté naturelle, de sallies plus ou moins grossières, de lazzi plus ou moins bouffons; on ne se piquait point de raison à l'égard de l'intrigue; plus elle était folle et plus elle provoquait le gros rire, plus aussi le succès en était assuré. L'on n'était pas plus délicat, plus scrupuleux pour le dénouement; quand l'acteur ne savait comment l'amener, il le brusquait en s'enfuyant avec précipitation et provoquait encore par là les éclats de rire et les applaudissements. Une grande liberté régnait dans ces sortes

d'ouvrages dramatiques, et l'on en profita pour mêler à des quolibets risibles, à de véritables folies, de bonnes et utiles vérités, de sages maximes pour les hommes en général, et des leçons sévères pour les chefs de l'état, aussi longtemps qu'ils voulurent bien le tolérer; car le despotisme des empereurs ne put s'accommoder d'une pareille franchise.

Cneus Mattius.

C'est le nom de l'un des plus anciens auteurs de mimes, il y employa le vers scazon d'Hipponax, et les appela *mimiambes.* Cneus Mattius se fit nne grande réputation. Aulu-Gelle le cite plusieurs fois, et lui donne presque toujours l'épithète de savant. Il était doué d'un génie élégant et facile; il introduisit dans ses mimes, des expressions nouvelles pleines d'agrément et de charme. Le rhéteur Julianus, homme d'une vaste érudition, goûtait le plus grand plaisir aux mimes de Mattius, à cause de la grâce naturelle, de la merveilleuse douceur qu'il y trouvait répandues. Quelques auteurs pensent qu'il donna en vers hexamètres une traduction de l'Iliade, comme longtemps auparavant Livius Andronicus avait fait pour l'Odyssée; plusieurs grammairiens en ont tiré des citations, entre autres Aulu-Gelle, Varron et Macrobe. Terentianus Maurus fait aussi mention de Mattius, et vante l'agrément et l'élégance de ses mimiambes. Cet auteur fut l'ami de César à la mémoire de qui il resta fidèle; il fut lié aussi avec Trebatius et Cicéron qui en faisait beaucoup de cas. Les fragments qui nous restent de tous les ouvrages de Mattins, se réduisent à quatorze vers isolés.

DECIMUS LABERIUS.

Le plus célèbre des auteurs de mimes fut sans contredit Decimus Laberius, chevalier romain. Son esprit caustique se prêtait naturelrellement à ce geure de composition. Laberius naquit l'an 645 de Rome, 109 ans avant J.-C. Les nobles romains ne dérogeaient pas en travaillant pour le théâtre, le seul état de comédien avait quelque chose de dégradant. Cependant César invita Laberius à paraître sur la scène et à jouer lui-même une de ses pièces, pour lutter contre Publius Syrus, et lui offrit, pour le déterminer, cinq cent mille sesterces, environ 102,500 fr. Laberius alors âgé de près soixante ans, voulut se défendre d'un acte si peu convenable à son

âge et à son rang; mais un désir de César était un ordre, il fallut obéir. Laberius, dans le prologue de cette pièce dont on ignore le titre et le sujet, exhala ses regrets d'une manière respectueuse pour César, et en même temps fort touchante.

Malgré ce prologue où Laberius se montrait un peu courtisan, il ne ménagea pas à César les leçons indirectes, dans le cours de sa pièce, et plus d'une allusion piquante fut saisie et applaudie par les spectateurs. Au surplus, soit justice, soit ressentiment des traits mordants lancés contre lui par le chevalier comédien, César accorda à P. Syrus la palme de la lutte littéraire qu'il avait provoquée.

Nonius et Aulu-Gelle nous ont conservé les titres de quarante pièces de Laberius, dont malheureusement il ne reste que des fragments recueillis par H. Estienne. L'auteur des Nuits attiques reproche à ce poëte d'avoir inventé des mots avec trop de liberté.

Outre Horace, Macrobe et Aulu-Gelle, d'autres auteurs font mention de Laberius. Cicéron, Pline, Sénèque, l'ont cité. Il mourut à Pouzzoles, au mois de janvier de l'année 711 de Rome, 43 ans avant J.-C., dix mois après l'assassinat de Jules César.

PUBLIUS SYRUS.

Publius Syrus, auteur de mimes, contemporain de Laberius, était encore enfaut, lorsqu'il fut amené comme esclave à Rome, avec son cousin Manilius Antiochus le premier qui ait enseigné à Rome l'astrologie. Il était né en Syrie, comme son nom l'indique assez. Il eut pour maître, à ce que l'on croit, un certain Domitius qui, charmé de son esprit et de sa figure, lui fit donner une éducation soignée et l'affranchit sous le nom de *Publius*. A l'exemple de Laberius, Publius Syrus tempéra la licence qui régnait d'ordinaire dans les mimes, par des traits nombreux de morale. Plusieurs témoignages des auteurs anciens prouvent qu'il s'était acquis une haute réputation. Après s'être fait applaudir dans plusieurs villes d'Italie, il vint à Rome pendant les fêtes que donnait Jules César, à son retour d'Espagne, et c'est alors qu'eut lieu cette lutte littéraire entre lui et Laberius, et dans laquelle il fut vainqueur au jugement de César lui-même. On a soupçonné le juge de partialité, et l'on a pensé qu'il pouvait avoir cédé à un mouvement de mauvaise humeur et de rancune, pour les saillies un peu âpres du rival de Publius; et en effet, Aulu-Gelle ne paraît pas partager l'opinion du dictateur,

car il dit que Publius Syrus mérite d'être regardé comme presqu'égal à Laberius ; que la plupart de ses sentences sont ingénieuses et peuvent trouver leur application dans toutes les circonstances de la vie commune. Ces sentences ou pensées morales sont d'ailleurs exprimées chacune en un seul vers ïambique ou trochaïque, et cette extrême précision leur donne encore plus d'énergie ou plus de mordant. Quoi qu'il en soit, Aulu-Gelle que nous avons déjà cité, Macrobe, Senèque parlent de Publius Syrus avec éloge, et Cicéron en fait aussi mention. On sait très-peu de chose sur les particularités de la vie de Publius Syrus.

De tous les mimes composés par P. Syrus, il ne reste qu'un certain nombre de sentences qui ont été conservées par les auteurs dont nous avons parlé plus haut, ou qui se sont trouvées dans des manuscrits. On en a fait un recueil par ordre alphabétique, on y a joint des pensées d'autres auteurs, et ainsi le nombre de ces maximes est monté à neuf cent quatre-vingt-deux que l'on croit avoir été réunies pour être apprises dans les écoles ; mais il paraît qu'il n'y en a que deux cent soixante-sept appartenant réellement à Publius Syrus.

On ignore l'époque précise de la mort de ce poète.

Outre les trois auteurs de mimes dont nous venons de parler, quelques anciens écrivains font mention de Philistion, qui était fort estimé comme mimographe au siècle d'Auguste ; mais il n'est rien resté de ses compositions, et l'on ne peut même affirmer s'il écrivit en grec ou en latin.

QUINTUS VALERIUS SORANUS.

Valerius Soranus était un poète élégant, un orateur distingué et également versé dans les lettres grecques, et dans les lettres latines. Il écrivit vers le temps où César s'empara de la dictature, aux environs de l'année 705 de la fondation de Rome, 49 ans avant J.-C. Feller croit qu'il fut mis à mort pour avoir tenu des propos tendant à l'athéisme ; cependant Vossius qui parle de ce poète ne fait pas mention de cette circonstance, non plus que Cicéron dont il était l'ami. Mais il paraît certain qu'il perdit la vie pour avoir, contre la défense religieuse, prononcé l'ancien nom de la ville de Rome, *Valentia*.

Quintus Valerius était de Sora, ville du Latium, d'où il prit son

surnom. Cicéron en faisait beaucoup de cas, et il l'appelle l'homme le plus instruit de l'Italie.

Il est encore question, parmi les poètes contemporains de ceux que nous venons de rappeler, d'un certain Nummeus ou Ninnius Crassus qui composa une Iliade, et d'Hostius qui écrivit un poème en vers hexamètres sur la guerre d'Istrie; Virgile lui-même n'a pas dédaigné de lui faire quelques emprunts.

TITUS LUCRETIUS CARUS.

Un poète plus célèbre que tous ceux que nous avons nommés ci-dessus, et qui les précède un peu dans l'ordre chronologique, est Titus Lucretius Carus. Il naquit à Rome, l'an 659, 95 ans avant J.-C., d'après la Chronique d'Eusèbe.

On ne sait rien de bien positif sur les circonstances de sa vie Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se donna la mort, mais la cause qui le porta à cet acte insensé, est et sera toujours ignorée. Jeté au milieu des proscriptions sanglantes de Marius et de Sylla, Lucrèce resta étranger aux horreurs des guerres civiles; il chercha sans doute à faire diversion au chagrin que lui causaient les malheurs de sa patrie, par les charmes de l'étude et de la philosophie, et c'est probablement cet éloignement pour les affaires publiques, qui a étendu comme un voile sur les particularités de sa vie. On doit à Lucrèce ce poëme *sur la Nature des Choses*, dont on sait si bien le titre, et dont en général on connaît si peu le fond. Il est adressé à C. Memmius Gemellus, fils de Lucius et ami de Cicéron. Le but de Lucrèce, en composant son ouvrage, a été de prouver la supériorité du système d'Épicure sur toutes les autres doctrines philosophiques. Toutefois il paraît avoir adopté en même temps *l'infini* d'Anaximandre et les *atomes* de Démocrite, et il a tâché de concilier les principes de ces deux philosophes avec ceux de son maître. Son poëme est divisé en six chants.

Sans doute un sujet tout philosophique prêtait peu aux brillants élans de la poésie; il devait nécessairement entraîner l'auteur dans des raisonnements secs et froids, et amener des détails arides. Mais toutes les fois qu'il n'est pas gêné par le sujet, et qu'il peut donner un libre essor à son génie, alors il s'élève, alors sa poésie est pleine, riche, pompeuse; alors il se montre grand peintre. Nous professons avec d'autant plus de confiance notre opinion sur Lucrèce,

relativement à son talent poétique, que, bien que son ouvrage n'ait pas obtenu un grand succès lors de son apparition, ce qui peut s'expliquer par la gravité des circonstances au milieu desquelles il fut publié, des amateurs anciens en ont fait grand cas, et plus d'un moderne en a parlé avec éloge. Il suffira de citer, parmi les anciens, Cicéron, Sénèque, Velleius Paterculus, Quintilien, Aulu-Gelle, Macrobe, et, parmi les modernes, Scaliger, Montaigne, Schlegel, Voltaire, Labarpe, Marmontel, Villemain, et surtout Fontanes.

Après de si puissantes autorités, nous n'avons rien à dire sur le mérite poétique de Lucrèce.

Il n'est pas aussi facile de citer des témoignages pour le disculper de l'accusation de matérialisme et d'athéisme... Le seul homme peut-être qui l'ait tenté est M. de Pongerville, mais il a fait de vains efforts pour soutenir un paradoxe qui tombe à la lecture attentive du poème, malgré le *vis abdita quœdam* dans lequel il croit reconnaître, de la part du poète, le pressentiment de l'unité d'un dieu. De nombreux écrivains sont d'accord à cet égard, et nous avouons qu'il nous serait impossible d'avoir une autre opinion.

Les hardiesses de Lucrèce et ses erreurs ont engagé le cardinal de Polignac, qui n'en rend pas moins justice au talent du poète, à le réfuter dans un poème latin intitulé *l'Anti-Lucrèce*. Nous n'avons pas à nous expliquer sur la valeur d'un ouvrage qui est en dehors de notre sujet.

Le mérite du poème *sur la Nature des Choses*, a tenté plusieurs savants, et ce poème a été reproduit en plusieurs langues. Frachetta Marchetti et Rafaëlle en ont donné chacun une traduction en italien; il en existe une en anglais et en vers, de Ch. Greech, une autre dans la même langue et en prose, du Dr. Thomas Busby, une en allemand de Meinecke et une en hollandais de Jean de Wit. Les Français ont celles de Marolles et du baron Des Coutures, celle de La Grange avec de savantes notes; celle en vers de Leblanc de Quillet, à peu près tombée dans l'oubli, enfin M. de Pongervtlle a donné par sa traduction en vers, qui lui a ouvert les portes de l'Académie française, un éclatant démenti à La Harpe qui a prétendu que le poème de Lucrèce était intraduisible en vers. On lit de plus avec plaisir la version en prose du même traducteur, quoique l'une et l'autre soient insuffisantes pour l'intelligence littérale du texte.

M. TERENTIUS VARRO.

Varron est moins connu comme poète, que comme auteur d'un Traité sur la Langue latine, et d'un autre ouvrage sur l'Agriculture. Aussi remettrons-nous à parler des particularités de sa vie lorsque nous le considérerons sous sa qualité de prosateur; maintenant nous l'envisagerons seulement comme poète.

Varron a beaucoup écrit en vers, et Nonius nous a conservé plus de soixante-dix titres de ses ouvrages dramatiques et autres, avec un nombre considérable de fragments malheureusement trop courts et la plupart insignifiants. Il paraît que les plus beaux fleurons de sa couronne poétique furent ses satires. Aulu-Gelle nous a conservé les titres de dix satires dont la plus importante paraît avoir été la *satire Ménippée* mêlée de prose et de vers, sérieuse et plaisante, genre qu'il avait imité de Ménippe, philosophe de la secte d'Antisthène et originaire de Gandara, dans la Phénicie. Cette espèce de satire fut appelée *varronienne;* Varron lui-même fut surnommé *Ménippien* par Athénée, et *le Cynique romain*, par Tertullien, Arnobius et Symmachus. Les anciens parlent de l'une des satires de Varron, intitulée *Triceps*, dirigée contre le triumvirat de Pompée, César et Crassus. Au surplus, Cicéron parle avec éloge des satires de Varron : Macrobe en parle aussi en plusieurs endroits, sans pourtant s'expliquer sur leur mérite. Quintilien n'en dit un mot que pour remarquer qu'elles sont d'un genre plus ancien que celui des satires de Lucilius, et diversifiées autrement encore que par les différentes sortes de vers qui y entrent. Mais c'en est assez sur des compositions dont le temps ne nous a laissé que de bien faibles restes.

MARCUS TULLIUS CICERO.

Pour apprécier Cicéron comme poète, il serait injuste de le comparer à Virgile et à ceux qui, à la même époque, ont écrit en vers; de son temps la poésie n'était pas parvenue au point où elle arriva un peu plus tard. Il y a sans doute un intervalle immense entre lui et le chantre d'Enée, mais il n'a pas été aussi mauvais poète qu'on pourrait le croire, à ne le juger que par le triste vers que Juvénal et Quintilien ont rendu immortel, malheureusement pour l'auteur. Les deux Sénèque et Martial n'ont pas été non plus les admirateurs du talent poétique de l'avocat de Milon.

Cicéron a composé plusieurs poëmes assez considérables. Il paraît que dans sa jeunesse il donna une paraphrase des phénomènes

d'Aratus, comme le firent depuis Germanicus César, Ovide et Aviénus. Nous avons de cet ouvrage de Cicéron des fragments assez étendus et qui ont à peu près pour objet unique la description des constellations et la place qu'elles occupent dans le firmament. Quoique la poésie ne manque pas d'une certaine pureté, d'une certaine harmonie rhythmique, il faut le dire cependant, les quatre cents vers et plus qui sont parvenus jusqu'à nous se sentent de la sécheresse du sujet, et ont les défauts du genre descriptif : la froideur et la monotonie.

Un autre ouvrage de Cicéron est un poème en trois chants *sur son consulat*; le premier chant est entièrement perdu. C'est l'auteur lui-même, à l'exception d'un seul vers cité par Nonius, qui nous a transmis des deux autres chants les fragments qui sont arrivés jusqu'à nous. Le plus considérable et le seul qui ait une certaine étendue se trouve dans le premier livre *de la Divination*. Il roule sur les présages qu'offrent les astres à l'approche de grands événements; c'est Uranie elle-même qui s'adresse à Cicéron. Il est difficile de se faire une idée juste et certaine de ce que pouvait être ce poëme, dont la pensée première ne donne pas une opinion favorable de la modestie de l'auteur.

Quant au poëme intitulé *Marius*, il ne nous en reste, sauf un vers isolé, que la vision du héros traduite en partie par Voltaire.

On compte encore parmi les œuvres poétiques de Cicéron une élégie ayant pour titre *Tamelastis* dont on ne connaît qu'un seul vers conservé par Servius; *les Alcyons* dont il est difficile de déterminer le sujet; il en reste deux vers cités par Nonius; *Limon*, ou *la Prairie* formait sans doute un recueil de pièces détachées; Donat, dont la Vie de Térence, en rappelle quatre vers. Un autre vers du même ouvrage se retrouve dans *les Origines* d'Isidore de Séville : c'est là tout ce que le temps a épargné.

Il est aussi question, dans les auteurs, d'un livre ayant pour titre : *Jocularis Libellus*, *petit Recueil de Facéties*, dont il ne nous reste que deux échantillons; l'un est une espèce d'épigramme ou plutôt un jeu des mots sur T. Caninius Rebillus que César avait nommé consul seulement pour le reste d'un jour. L'autre est une plaisanterie contre Varron, à propos d'une étymologie très-hasardée, comme on en trouve beaucoup dans son livre.

On croit que Cicéron traduisit en vers latins l'Iliade d'Homère;

mais nous pensons que les fragments épars dans ses œuvres ne sont que des citations du poète grec, dont il a jugé à propos de donner l'équivalent en latin, comme il a fait de plusieurs passages d'Euripide, de Sophocle, d'Eschyle, d'Hérodote, d'Epicharme, de Simonide, etc., et cela résulte même de ce qu'il dit à propos d'une citation d'Homère : *J'ai dans mes moments de loisir traduit ce passage.*

Enfin, si l'on s'en rapporte à Plutarque, Cicéron aurait composé, à l'âge de 14 ou 15 ans, une poëme dont le sujet aurait été *Pontius Glaucus*. On ne trouve nulle part la moindre trace de cet ouvrage.

S'il s'agissait maintenant de prononcer sur le talent poétique de Cicéron, nous ne partagerions pas les sentiments de Voltaire qui paraît insinuer que l'orateur romain a été bon poëte. A l'exception du passage qne nous avons cité du poëme de Marius, les vers de Cicéron n'ont ni la force de ceux de Lucrèce, ni l'allure élégante et facile de ceux que Rome applaudit quelques années après ; ils sont même inférieurs aux compositions des poètes que quelques-uns désignent sous le titre peu obligeant de *Poëtes de la décadence*, et si le style en est plus pur, si le rhythme en est plus exact que le rhythme et le style des Livius, des Ennius, des Pacuvius, ils n'ont pas comme les vers de ces derniers ce vernis, ce parfum d'antiquité qui les rend sinon meilleurs, au moins plus vénérables ; en un mot nous croyons que Cicéron serait arrivé bien pauvre à la postérité, s'il n'y était parvenu qu'avec son bagage poétique, quand même le temps eût daigné l'épargner tout entier.

QUINTUS CICÉRON.

Quintus Cicéron, frère de l'orateur, et beau-frère de Pomponius Atticus, fut d'abord préteur avec César, l'an 693 de Rome, 61 ans avant J.-C., et gouverneur en Asie l'aunée suivante. Il y resta trois ans. César le prit ensuite pour son lieutenant dans les guerres des Gaules et de la Grande-Bretagne, et n'eut qu'à se féliciter de son choix. A son retour à Rome, Q. Cicéron faillit être la victime des fureurs de Clodius, et il n'échappa aux assassins qu'en se cachant sous un monceau de morts et des mourants. Dans la guerre entre César et Pompée, il prit d'abord le parti du dictateur, puis se rendit avec son frère dans le camp du dernier ; mais après la bataille de

Pharsale, il s'enfuit en Asie avec son fils et implora le pardon du vainqueur. Dans cette circonstance, il manqua de noblesse et se montra mauvais frère en rejetant tous les torts sur Cicéron, proscrit par le dernier triumvirat ; il fut massacré avec son fils l'an 713 de Rome, 41 ans avant J.-C. Il avait, dit-on, un talent marqué pour la poésie. L'expédition de César dans la Grande-Bretagne devait être le sujet d'un poëme qu'il avait l'intention de composer, mais il paraît que ce projet ne reçut point d'exécution. Il existait de lui plusieurs tragédies traduites ou imitées du grec, desquelles il ne nous est rien parvenu. Le temps n'a épargné de tous les ouvrages de Quintus que vingt vers sur les douze signes du zodiaque et sur quelques autres constellations. Il est aussi l'auteur du livre *de Petione consulatus*, inséré dans les œuvres de son frère. On lui attribue encore une épigramme sur la légèreté des femmes.

CAIUS JULIUS CÉSAR.

Nous éprouvons une sorte de scrupule à inscrire Jules César au nombre des poëtes latins, et il nous semble que c'est porter une certaine atteinte à ses autres titres de gloire. Nous n'avons de lui que quelques vers qui se trouvent dans la Vie de Térence, attribuée à Suétone. Ces vers ne donnent pas une idée bien avantageuse de son talent poétique, et nous nous sentons tout disposé à féliciter Auguste d'avoir défendu la publication des poésies de son grand oncle. Il paraît que ce fut surtout pendant sa jeunesse que César composa des vers ; on parle d'une tragédie d'*Œdipe*, d'une autre tragédie intitulée *Adraste* dont Festus fait mention, *des Louanges d'Hercule*, d'un poëme intitulé *le Voyage;* et de tragédies ayant pour titre *Julii*. On ne doit point regretter la perte de ces poésies que César, selon Plutarque, lisait aux pirates dont il était prisonnier, puisqu'un auteur en porte ce jugement assez peu favorable : Ses vers ne valaient pas mieux que ceux de Cicéron, mais il fut mieux avisé, car il en fit moins. Il paraît qu'il chanta aussi en vers la *lampsane*, espèce de choux sauvage, dont il nourrit ses soldats pendant son séjour à Dyrrachium. Ajoutez à ces vers deux autres que Scriverius a tirés des manuscrits ; celui qui est rapporté par Macrobe, le titre d'un poëme sur *le Mouvement des Astres*, et vous aurez tout ce qui reste des œuvres poétiques de l'illustre et glorieux dictateur.

TITINIUS.

On a fort peu de renseignements sur cet auteur, encore sont-ils très-incertains. On ignore si ce fut le même Titinius, chevalier romain, dont parle Cicéron, ou l'affranchi de M. Titinius, personnage prétorien, à qui l'orateur romain avait écrit un livre de lettres, dont on regrette aujourd'hui la perte. Ce que l'on sait c'est qu'il fut auteur de comédies appelées *Togatæ*. Nonius, Festus et d'autres grammairiens nous ont conservé, en même temps que les titres, des fragments nombreux mais peu importants de dix-sept de ses pièces. On peu croire aussi, d'après Nonius, qu'il écrivit quelque chose sur la médecine.

CASSIUS PARMENSIS.

Cassius de Parme est aussi appelé *toscan* par Horace, sans doute parce qu'alors la Toscane était plus étendue, et qu'elle renfermait les villes de Parme, Bologne et plusieurs autres qui aujourd'hui ne font plus partie de cette province.

Achille Stace Estaço, écrivain portugais du milieu du 16e siècle, prétendit avoir découvert en Calabre quelques vers de Cassius sur Orphée, et il annonça qu'il les publiait pour qu'ils ne fussent point perdus. La plupart des savants regardent ces vers comme supposés et comme étant de Stace lui-même qui, par ce moyen, voulait éprouver quelle serait à son égard l'opinion du public. Barthius a tâché de démontrer que l'auteur portugais n'était point en état de faire de tels vers, et cependant ils ne les admet pas comme étant de Cassius de Parme, avis que partagent Scaliger et Vossius. Quant à nous, nous pensons que les dix-neuf vers dont il est question, ne valent pas le temps que l'on perdrait à discuter pour ou contre leur authenticité.

Pline parle d'une lettre de ce même Cassius à Antoine, dans laquelle il soutient que l'eau du Cydnus, qui coule en Cilicie, et qui faillit être si funeste à Alexandre, est souveraine contre la goutte.

On prétend que Cassius avait composé des poëmes, des élégies, des satires, des épigrammes et quelques tragédies. Si les vers dont nous avons parlé sont apocryphes, il ne nous reste rien de cet auteur.

Pour donner quelques détails sur sa personne, nous ajouterons que Cassius était un fougueux partisan du système républicain. Il fut avec Cassius Longinus ami de Brutus l'un des meurtriers de César. Après la bataille de Philippes, il s'attacha d'abord au jeune

Pompée, puis à Antoine dont il fut le lieutenant au combat naval d'Actium, par suite duquel le pouvoir suprême tomba aux mains d'Octave. Alors notre poète se retira à Athènes, mais il n'y fut point à l'abri de la vengeance du vainqueur. Quinctilius Varus (et non Lucius Varius), comme l'a prétendu le scoliaste d'Horace, fut chargé de l'exécution de l'arrêt qui le condamnait à mort. Il le trouva, dit-on, dans son cabinet, occupé à composer quelqu'ouvrage, et n'en remplit pas moins sa cruelle mission. Les œuvres de ce poète étaient si nombreuses que, suivant Horace, elles purent lui tenir lieu du bûcher. Valère-Maxime qu'il ne faut pas toujours croire sur parole, raconte une circonstance assez merveilleuse de la mort de Cassius, qu'on peut si l'on est curieux, lire dans l'auteur lui-même.

CAIUS HELVIUS CINNA.

Helvius Cinna, ami de Catulle, comme Calvus, fut suivant Plutarque et Appien, tribun du peuple, et jouit de la faveur de César. Dans la nuit qui précéda la mort du dictateur, il crut le voir en songe, qui l'invitait à souper et l'entraînait avec lui malgré sa résistance. Cinna était retenu dans son lit par la fièvre, lorsqu'apprenant qu'on allait brûler le corps de César sur la place publique, il sortit pour lui rendre les derniers honneurs; dès qu'il parut, son nom prononcé courut de bouche en bouche, et fut comme le signal de sa mort. Parmi les meurtriers du dictateur était un autre Cinna nommé Lucius Cornelius. Le peuple prit l'ami de César pour l'un de ses assassins et le malheureux Helvius fut massacré. Il composa un poëme épique en vers hexamètres, et intitulé *Smyrnæ;* il employa neuf ans à la correction de cet ovvrage dont le sujet même n'est pas connu d'une manière certaine. Les uns pensent qu'il roulait sur l'amour incestueux du Myrrha, fille de Cynire, roi de Chypre; d'autres veulent qu'il ait eu pour objet les exploits d'une amazône. Les fragments qui nous restent de ce poëme ne peuvent guère aider à éclaircir la difficulté, et nous ne trouvons qu'un seul vers qui permette la première supposition, sans cependant la justifier entièrement. Il paraît au surplus que cette composition, à force d'être travaillée, était devenue fort obscure et que le grammairien Crassitius se fit une grande réputation en s'efforçant de l'élucider. Aulu-Gelle paraît faire cas des poésies de Cinna, et, d'après une de ses citations, cet auteur a dû composer d'autres ouvrages que le

poëme épique que nous venons de mentionner, puisque les deux vers rapportés dans les Nuits attiques sont d'une autre mesure. Ovide cite honorablement Helvius Cinna avec d'autres poètes de la même époque.

CAIUS VALERIUS CATULLUS.

Catulle naquit dans la petite île de Sirmium du lac de Benacus aujourd'hui *la Guarda*, d'une famille distinguée, l'an 667 de Rome, 87 ans avant J.-C., sous le consulat de Cn. Octavius Nepos et de Lncius Cornelius Cinna. Il fut conduit très-jeune à Rome sous les auspices de Mallius dont il célébra plus tard le mariage dans l'une de ses charmantes compositions. Grâce à la tournure piquante de son esprit, il se lia bientôt avec les personnages les plus illustres de Rome. Cicéron, Plancus, Cinna, Cornelius Nepos, Memmius, Calvus furent de ses amis, ainsi que César lui-même qu'il n'avait pas craint d'attaquer dans trois de ses épigrammes dont deux sous le nom de *Mamurra*.

Imitateur des Grecs dont il connaissait parfaitement la langue, Catulle n'en eut pas moins, comme poète, un caractère original; ses vers sont cependant quelquefois rudes, sans harmonie et sans grâce, mais souvent aussi l'on y remarque une douceur, une facilité qui charment. Du reste, écrivain pur et correct, il était digne, ainsi que Lucrèce, d'ouvrir le beau siècle de la littérature romaine. Il s'est exercé dans plusieurs genres de poésies. Compositions lyriques, héroïques, élégiaques, épigrammatiques, il y a de tout cela dans ses œuvres. On compte de lui quatre odes : la première est adressée à Furius et à Aurelius ses compagnons de plaisir. La seconde ode en l'honneur de Diane, indique assez que c'est une hymne religieuse qui devait être chantée par des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles, comme c'était la coutume chez les Romains, en diverses circonstances.

La troisième ode célèbre le mariage de Mallius ou Manlius avec Julie; c'est un épithalame plein de grâce et de charme. Cette pièce est un des plus beaux titres de Catulle à l'immortalité. La quatrième ode en quatre strophes de quatre vers chacune, est adressée à Lesbie, et n'est qu'une imitation ou plutôt une traduction de la fameuse ode de Sapho conservée par Longin et reproduite heureusement en français par Boileau.

Les poemes héroïques ou narrations épiques sont au nombre de trois, à moins qu'on n'y veuille joindre *le Chant nuptial*, et les vers à Mallius, 1° *l'Aventure d'Atys*, 2° *La Chevelure de Bérénice mise au rang des constellations*, et 3° enfin *Les Noces de Thétys et de Pélée*. Cette dernière composition qui comprend plus de quatre cents vers est remarquable par l'élégance du style et l'expression du sentiment. Le sujet principal n'est traité que dans la moindre partie du poëme, et le morceau saillant est le bel épisode de Thésée et d'Ariane qui a pu fournir à Virgile plus d'une situation intéressante pour son admirable quatrième livre de l'Éléide. Les plaintes d'Ariane surtout sont rendues avec une sensibilité naturelle et vraie, aussi n'avons-nous pas le courage de blâmer l'auteur pour s'être permis, à propos de la description d'une tapisserie, une digression qui paraît être cependant si peu en proportion avec les développements du sujet principal. La fin de cette œuvre de Catulle, comprenant les prédictions des Parques sur l'avenir du fils de Pélée, rentre en quelque sorte dans le genre lyrique.

Parmi les poésies élégiaques, qui ne connaît les deux morceaux sur le moineau de Lesbie, et surtout celui dans lequel le poète déplore la mort de cet oiseau chéri. C'est un petit chef-d'œuvre de de naïveté et de grâce, que nous regardons comme intraduisible en français, et jusqu'ici l'on n'a fait à cet égard que des tentatives malheureuses.

Catulle, outre quelques épigrammes, a composé un grand nombre de petites pièces auxquelles il serait difficile d'assigner un genre particulier.

Plusieurs auteurs anciens et un nombre non moins grand d'écrivains modernes s'accordent à donner des éloges à Catulle Ovide qui l'appelle *docte*, le nomme avec Calvus et Tibulle ; Velleius Paterculus dit que le talent de Catulle n'est pas resté au-dessous des sujets qu'il a traités ; Aulu-Gelle déclare qu'à son avis les vers de Catulle sont pleins de charme ; ailleurs il la proclame comme l'un des poëtes les plus élégants ; dans un autre endroit encore, il ne trouve ni en grec ni en latin, rien de plus gracieux, de plus charmant, de plus achevé, de plus concis que les vers de notre poète. Martial ne craint pas de dire que Vérone doit autant s'enorgueillir de Catulle, que Mantoue de Virgile ; Juvénal lui donne l'épithète de *poli*. Pline le jeune lui reproche cependant d'avoir mêlé à une

poésie harmonieuse quelque vers durs. Parmi les savants modernes qui ont confirmé l'opinion des anciens sur le mérite de Catulle, nous citerons Crinitus, J. C. Scaliger, Manutius, Turnèbe et autres. Montagne préfère les épigrammes de Catulle à celle de Martial. La Harpe le met au rang des poètes les plus aimables.

Meucrius a attribué faussement à Catulle un poëme ayant pour titre : *La Veillée de Vénus* (*Pervigilium Veneris*) ou *poëme sur le Printemps*. Il y a encore d'autres suppositions à l'égard de cet ouvrage. Jos. Scaliger veut qu'il soit de Q. Catulus, né sur le territoire romain, et dont Juvénal fait mention; Barthius en fait honneur à Seneca Florus; Juste-Lipse à un poète du temps d'Auguste, mais qu'il ne nomme pas; Ménage et Saumaise à un poète du moyen âge; d'autres à un Luxurius qui brilla à Carthage, sous Trasimund, roi de Vandales; d'autres enfin à je ne sais quel poète nommé Florus. De toutes ces hypothèses ou prétentions de savants, il n'est résulté qu'un fait positif, c'est que l'on ignore à qui l'on doit l'œuvre dont nous parlons et qui ne manque ni de facilité ni d'agrément.

On pense que tous les ouvrages de Catulle ne sont pas parvenus jusqu'à nous, et que nous sommes privés d'une grande partie. Nous ignorons sur quel fondement repose cette hypothèse, mais si l'on considère que Catulle n'a joui que d'une courte existence consacrée presque tout entière aux plaisirs, il sera difficile de supposer qu'il lui soit resté beaucoup de temps à consacrer au culte des Muses.

L'opinion la plus générale est que Catulle mourut l'an 697 de Rome, 57 ans avant J.-C. Scaliger dans ses Remarques sur la Chronique d'Eusèbe, a cherché vainement à prouver que ce poète a vécu jusqu'à soixante et onze ans. M. Ginguené dans sa préface *des Noces de Thétis et de Pélée*, a donné des raisons plausibles mais non convaincantes que la vie de Catulle se serait prolongée jusqu'à quarante ans. Toutefois on peut raisonnablement croire qu'il mourut plus tard que l'année 697, puisqu'il est parlé de l'expédition britannique dans les vers que Catulle fit contre César; or cette expédition eut lieu la première fois l'an 698; il est donc indubitable, comme le dit Bayle, que Catulle n'est pas mort en 697.

Les poésies de Catulle ont été traduites en prose française par l'abbé Marolles qui en outre a donné en vers *les Noces de Thétis et de Pélée*, ainsi que *la Veillée de Vénus;* par Pezay, Legendre, Cournand, Noël, Ginguené avec le texte latin, revu et quelquefois

heureusement corrigé sur les meilleures éditions comparées, dit M. Amar; cette traduction est précédée d'une préface et accompagnée de notes où le goût éclaire et dirige une critique sage et bien raisonnée. M. Mollevaut n'a traduit en vers qu'une trentaine de pièces, mais les plus remarquables parmi les cent-seize qui nous restent de l'auteur.

Catulle a été traduit en prose italienne par Tom. Puccini, et en vers dans la même langue par Luigi Subleyras et en partie par plusieurs savants allemands.

Il y a plus de vingt éditions des œuvres de Catulle. La plus ancienne que l'on croit être de Vindelin de Spire, est sans nom de ville ni d'imprimeur. Les plus estimée sont celle des Aldes, de Jos. Scaliger, celle à l'usage du Dauphin, celle de Passerat et enfin celle de Fréd. Doering.

PUBLIUS TERENTIUS VARRO ATACINUS.

Varron d'Atace naquit l'an 672 de la fondation de Rome, 82 ans avant J.-C., sous le troisième consulat de Cn. Papirius Carbon et le premier de C. Marius, fils du vainqueur des Teutons. Les uns croient que son surnom lui vient d'Atace sa patrie, ville de la province de Narbonne; d'autres, du fleuve *Atax* aujourd'hui l'Aude. Mais M. Parisot regarde la première supposition comme préférable, par la raison que l'usage des Romains n'était pas de tirer les surnoms de la dénomination d'un fleuve, mais bien d'une ville ou d'un pays. On ne peut dire avec certitude s'il était d'origine romaine, et s'il appartenait à la famille du savant Varron dont nous avons déjà parlé. Varron Atacinus se livra bien jeune encore à la poésie; il y consacra ses veilles et contribua puissamment avec Lucrèce et Catulle à la faire sortir de l'enfance. Il traduisit ou seulement imita les Argonautiques d'Apollonius de Rhodes, et donna pour titre à son ouvrage composé de quatre livres, *Jason*, le héros du poëme grec. Il écrivit ensuite un poëme original ou Récit épique sur la guerre de César contre les Séquaniens, sujet national, mais qui prêtait peu aux développements poétiques; une *Chorographie*, ou description des lieux, dans laquelle il paraît qu'il traitait du ciel et de la terre; des Chants sur la navigation, *Libri navales*, où il décrivait les dangers qui courent les marins; un autre ouvrage intitulé *Europa* dont on ne saurait préciser le sujet, car il serait difficile de dire s'il s'agissait

de la partie du globe, appelée Europe, ou de la fille d'Agenor, que la mythologie fait enlever par Jupiter. Il composa en outre des élégies dans lesquelles il chantait sa maîtresse sous le nom de Leucadie; des épigrammes, quelques autres poésies légères, et enfin des satires; mais dans ce dernier genre il ne réussit pas. Ovide faisant allusion au poëme des Argonautes de Varron, le cite avec les poètes dont les vers, selon lui, ne doivent pas mourir. Properce fait aussi mention du même ouvrage. Quintilien semble n'accorder à Varron que le talent de traducteur. Il ne reste que très-peu de fragments de tous les ouvrages de Varron Atacinus.

On a aussi regardé Varron comme l'auteur d'un morceau de soixante-un vers sur les Éclipses de soleil et de lune, morceau que nous possédons encore; mais selon Gérard Meerman, dans ses notes sur l'Anthologie latine de Burmann, Schœll, dans son Histoire de la Littérature romaine, Parisot dans son article biographie sur notre poète, les taches qui déparent ce fragment auquel du reste on ne peut constester quelque mérite, ne permettent pas de l'attribuer à un écrivain du siècle d'or de la littérature latine; on doit en rapporter la composition à Sisebut (Flavius), roi des Visigoths en Espagne, qui succéda à Gondemar, et qui joignait l'amour des lettres aux talents de capitaine. Ce petit poëme dont on peut placer la date entre 612 et 620 de l'ère chrétienne, fut adressée à saint Isidore de Séville, à l'occasion d'un petit Traité d'Astronomie que ce prélat avait composé à la demande de Sisebut. Ce morceau avait été aussi attribué sans aucun motif à un certain Fulgentius d'ailleurs inconnu.

On ignore les autres particularités de la vie de Varron et l'époque de sa mort.

CAIUS TICIDA.

L'histoire ne nous fournit que très-peu de renseignements sur ce poète. D'après Crinitus, son genre fut l'épigramme. Il se distingua à la même époque que Cor. Cinna, Val. Catulus et Cornificius. Selon plusieurs grammairiens, il avait de l'agrément dans l'esprit, et sa poésie ne manquait ni de facilité, ni d'élégance. On ne connaît que les titres de deux de ses ouvrages, *Lydia*, dont Suétone rapporte un vers, et *Hymœneum* dont un seul vers a été conservé par Priscien.

TULLIUS LAUREA.

Tullius Laurea était affranchi de Cicéron qui l'aimait beaucoup à cause de son esprit et de ses talents. Mémorable exemple, dit Pline, de l'influence de ce grand génie sur ceux même qu'un devoir servile rapprochait de lui. Toutefois on s'étonne, après ce grand attachement que l'orateur romain portait à Laurea Tullius, selon Crinitus et autres, qu'il ne soit resté aucune lettre, aucun souvenir du patron à l'affranchi, tandis que nous possédons vingt-sept épîtres adressées à Tiron. On pense que Laurea se distingua dans la poésie. On a de lui une espèce d'inscription pour une fontaine qui se trouvait dans l'une des maisons de plaisance de Cicéron ; ces vers en même temps font l'éloge du propriétaire.

On attribue encore à Laurea Tullius une épigramme grecque sur Sapho, mais il est douteux, comme le dit Crinitus, que l'auteur de cette épigramme soit bien le même que le poète dont il est ici question.

CAIUS CILNIUS MECÆNAS.

Mécène ! à ce nom on comprend aisément que celui qui l'a porté n'avait pas besoin de se faire une réputation comme poète ; la renommée qu'il a acquise comme protecteur désintéressé des sciences et des gens de lettres le dispensait de toute autre prétention. Cependant il paraît qu'il n'était pas étranger aux nobles délassements de l'esprit, et qu'il fit plus d'une offrande aux Muses. Nous n'entrerons pas dans les détails de sa vie. On sait qu'il descendait des rois d'Étrurie, qu'il ne voulut jamais sortir de l'ordre des chevaliers dont ils faisait le plus bel ornement. On connaît les services qu'il rendit dans la guerre et dans l'administration civile à Auguste César auquel il ne ménagea ni les conseils ni les leçons même sévères. On n'est pas instruit de l'époque précise de sa naissance, mais on sait qu'il mourut âgé, vers la fin de l'année 746. 8 ans avant J.-C., à peu près au même temps qu'Horace ; mais on ne peut pas assurer lequel survécut à l'autre. On prétend que le Recueil de ses œuvres formait dix livres dont il ne reste que quelques fragments. On croit aussi qu'il avait travaillé sur l'histoire naturelle et rédigé des Mémoires pour servir à l'histoire du règne d'Auguste. On cite encore de lui deux tragédies, *Prométhée* et *Octavie*, et un Traité sur la parure, cité par Priscien. De tout cela il reste à peine vingt vers.

Bien que Mécène protégeât les lettres, il ne paraît pas, d'après Sénèque, qu'il ait eu un goût fort délicat en littérature, Quintilien reconnaît avec Sénèque que Mécène avait un style affecté et insolite. Nous trouvons la même opinion consignée dans le Dialogue des Orateurs.

Au surplus, Mécène avait reçu une éducation soignée, et il était également versé dans la langue grecque et dans la langue latine.

CAIUS JULIUS CÆSAR OCTAVIANUS AUGUSTUS.

Nous ne mentionnons point ici Auguste comme poète ; il ne s'est pas assez occupé de poésie pour mériter ce nom, mais enfin il composa quelques vers et fut le protecteur des Muses : à ce dernier titre surtout il mérite de figurer au milieu des hommes qui ont honoré son siècle.

Il reste de lui un livre écrit en vers hexamètres et ayant pour titre *la Sicile*. On a encore un petit Recueil d'épigrammes qu'il composait pendant les loisirs du bain. Ayant entrepris dans un beau moment de verve une tragédie, et le style ne répondant pas à son inspiration, il anéantit ce qu'il avait fait. Ses amis lui demandant à ce propos ce que faisait *Ajax*, il répliqua qu'il s'était noyé. » Suidas parle également de cet Ajax, tragédie d'Auguste. On a aussi regardé comme étant du même auteur quelques vers relatifs à l'ordre que Virgile avait donné en mourant de brûler son Énéide, mais il ne paraît pas à la plupart des savants que ces vers soient d'Auguste. Les seuls qui nous restent de lui au nombre de six ont été conservés par Martial, et si toutes les épigrammes de l'illustre poète étaient du même genre, certes il n'y aurait pas lieu de les regretter. Il écrivit des discours en prose sur différents sujets, et il les lisait dans des réunions d'amis, comme devant un auditoire ; il composa aussi des *Exhortations à la philosophie*, des Mémoires sur sa vie, divisés en treize livres et qui allaient jusqu'à la guerre contre les Cantabres, et enfin un Recueil de lettres à Caius son petit-fils. Son style était élégant et tempéré ; la clarté était le point qu'il soignait le plus, évitant les pensées recherchées et les expressions impropres. Il avait reçu d'ailleurs dès sa jeunesse une instruction libérale, et il avait toujours montré les meilleures dispositions pour l'étude. Aulu-Gelle, Tacite, Quintilien reconnaissent à Auguste le talent de la

parole ; et quant à la tournure enjouée de son esprit, on peut consulter Macrobe.

Nous n'avons pas cru devoir entrer dans les détails de la vie d'Auguste ; cette vie si pleine, si intéressante est généralement assez connue. Nous dirons seulement que le fils de Caius Octavius et d'Attia, fille de Julia, sœur de César, naquit sous le consulat de Cicéron, l'an 691 de Rome, 63 ans avant J.-C., le 23 septembre, et qu'il mourut à Nole, en Campanie, le 19 du mois d'août de l'année 767 de la fondation de Rome, et la 14e de l'ère chrétienne.

LUCIUS VARIUS.

Lucius Varius vivait au dernier siècle avant l'ère vulgaire. On n'a point de renseignements précis sur la date, ni sur le lieu de sa naissance ; mais on suppose qu'il était de Rome, et l'on sait qu'il était contemporain de Messala Corvinus, d'Asinius Pollio, de Munatius Plancus, de Plotius Tucca, de Virgile et d'Horace. Il ne faut pas le confondre avec Varus qui fut le protecteur du chantre d'Énée auprès d'Auguste, et auquel on a attribué mal à propos le talent de poète, pour ne l'avoir pas distingué de celui dont nous parlons. Varius eut part à la révision et à la publication de l'Énéide. Virgile, en mourant, ordonna de brûler ce poëme ; Varius et Tucca lui représentèrent qu'Auguste ne le permettrait jamais. Le poète les chargea de le corriger, mais sans y faire aucune addition. Ils corrigèrent en effet l'Énéide, conformément aux intentions de l'auteur et selon les ordres d'Auguste, en s'abstenant d'y rien ajouter et même de terminer les vers inachevés. Varius avait entrepris un poëme épique où les exploits d'Agrippa et d'Octave étaient célébrés. Il composa en outre une tragédie de *Thyeste* dont Quintilien fait le plus grand cas. Maternus dit dans le *Dialogue sur les Orateurs* que nulle harangue d'Asinius ou de Messala n'a eu l'éclat du *Thyeste* de Varius. Il a dû composer aussi un poëme sur la mort, ou les vers que nous avons de lui sur ce sujet faisaient partie d'un autre ouvrage. Macrobe en cite dix-neuf ou vingt vers que Virgile n'a pas dédaigné d'imiter. Horace parle de Varius dans plusieurs endroits de ses ouvrages. Virgile en fait l'éloge dans sa neuvième églogue.

CAIUS RABIRIUS.

Nous n'avons presque point de renseignements historiques sur C. Rabirius, que cependant il ne faut pas confondre avec un autre

Rabirius, architecte qui était du temps de Domitien et qui construisit le palais de cet empereur, palais dont on voit encore les restes. Caius Rabirius vivait son Auguste et composa un poëme sur la guerre qui eut lieu entre cet empereur et Antoine, et qui se termina à la bataille d'Actium. Crinitus n'ose point affirmer que ce poète soit le même que celui qui a écrit des satires, et dont Fulgence fait mention en citantun vers qui appartenait à une satire ayant pour titre *Mecennia*.

On ne peut s'empêcher d'éprouver quelque regret en songeant d'une part qu'Ovide, Sénèque, Velleius Patercul is et Quintilien ont fait cas de cet auteur, et que de l'autre il ne reste pas deux vers de tous ceux qu'il a pu composer. Nous n'oserions dire d'une manière positive s'il est question du même Rabirius dans Pline, ou si celui qu'il cite ne serait pas plutôt un médecin.

TITUS VALGIUS RUFUS.

Nous ne possédons pas beaucoup plus de détails sur Valgius que sur Rabirius. Nous savons seulement que les anciens l'ont compté au nombre des poètes qui composèrent des élégies; qu'il était issu d'une famille noble et distinguée, et dont plusieurs membres obtinrent les honneurs du consulat, entre autres Caius Valgius qui fut nommé à cette dignité l'an 741 de Rome. à la place de Messala, et qui n'entra pourtant pas en charge. Plusieurs écrivains ont exprimé de Titus Valgius une opinion avantageuse. Horace le nomme parmi ceux dont il ambitionne les suffrages, c'est-à-dire avec Plotius, Varius, Mécène, Asinius et Virgile. Tibulle a dit de lui que personne n'avait approché davantage de l'immortel Homère.

Messala Corvinus, qui se distingua par ses belles actions, témoimoignait à Valgius beaucoup d'estime et d'affection.

Il ne faut pas le confondre avec C. Valgius, celui qui fut consul; ce dernier, à ce qu'il paraît, était excellent grammairien, grand rhéteur et bon physicien, comme on pouvait être alors. Il dédia même à Auguste un livre sur la Nature des plantes. Aulu-Gelle parle aussi d'un Traité que ce même C. Valgius aurait composé sur *les Choses demandées par lettres*.

Il ne reste que huit vers des ouvrages de Titus Valgius Rufus.

CNEUS CORNELIUS GALLUS.

Gallus, l'un des plus célèbres poètes élégiaques romains, naquit l'an 688 de Rome, 66 ans avant J.-C., à Fréjus, suivant l'opinion la

plus générale, et selon quelques-uns dans le Frioul. Il fut l'ami de Virgile et d'Auguste. Il obtint de ce dernier la préfecture de l'Égypte après la soumission de cette province. Au-dessous d'une place si importante, Gallus ne comprit pas sa position : il frappa la ville de Thèbes d'une contribution arbitraire. Dénoncé par Valerius Largus, il fut rappelé de son gouvernement. Auguste alors absent chargea le sénat d'examiner cette affaire, et Gallus fut unanimement condamné à une amende et à l'exil. Il ne put survivre à sa honte et se donna la mort à l'âge de 40 ans, la 728e année de la fondation de Rome, 26 ans avant J.-C. Virgile, son ami, en fait un brillant éloge dans l'une de ses bucoliques, et la deuxième lui est consacrée toute entière. Il paraît que Gallus composa quatre livres d'élégie en l'honneur d'une femme qui ne le méritait guère. Il ne nous reste de ce poète que deux vers incomplets et insignifiants, conservés l'un par Nonius, et l'autre par Vibius Sequester. Properce, Ovide, Martial rendent hommage au talent poétique de notre auteur. Quintilien s'est montré plus sévère et le traite d'auteur dur.

On a faussement publié, sous le nom de Gallus, six élégies qui paraissent être d'un certain Cornelius Maximianus Gallus Etruscus, poète du sixième siècle, sous le règne de l'empereur Anastase.

PUBLIUS VIRGILIUS MARO.

Virgile, devant qui pâlissent toutes les gloires poétiques de Rome, que les uns ont surnommé *le Prince des poètes*, les autres le *Dieu de la poésie*, Virgile naquit à Andès, près de Mantoue, le 15 octobre de l'année 684 de la fondation de Rome, 70 ans avant J.-C., sept ans avant la naissance d'Auguste, et cinq ans avant celle d'Horace, sous le consulat du grand Pompée et de Licinius Crassus ; il était, dit-on, fils d'un potier, mais tout porte à croire qu'il eut une ferme pour berceau.

Il fit ses premières études à Crémone, et à seize ans, il alla à Milan, où il prit la robe virile, le jour même de la mort du poète Lucrèce. Peu de temps après il se rendit à Naples, et avant de se livrer au penchant qui l'entraînait vers la poésie, il comprit qu'il avait besoin de connaissances préparatoires : il s'appliqua non-seulement à la langue latine et à la langue grecque, mais encore à l'histoire, à la la philosophie, aux mathématiques et même à la médecine. Il eut

pour maître en philosophie, Syron de la secte d'Épicure; et en poésie, Parthenius qui lui-même était un poète distingué.

Après la bataille de Philippes, le territoire au delà du Pô ayant été partagé entre les soldats vétérans, par l'ordre des triumvirs, Virgile lui-même chassé de son domaine par un centurion nommé Arius, vint à Rome pour réclamer contre une mesure qui le dépouillait du faible patrimoine de ses pères. Asinius Pollion qu'il avait connu dans la Gaule cisalpine, le recommanda à Mécène, qui lui ouvrit accès auprès d'Octavien, et il obtint de celui-ci la restitution de son patrimoine. C'est alors qu'il commença ses Bucoliques, à l'âge de vingt-neuf ans.

De retour à Mantoue, ayant redemandé à Arius de lui rendre son petit bien, il fut presque tué par le farouche centurion. Il revint donc à Rome pour se plaindre de la violence dont il avait presqu'été la victime. Il offrit sa neuvième églogue à Varus qui était dans les bonnes grâces d'Octavien. Il termina ses Bucoliques en trois ans.

Sept années qu'il passa presqu'entièrement à Naples, furent consacrées à la composition des Géorgiques, ouvrage qu'il fit en l'honneur de Mécène. On dit qu'il avait coutume de dicter beaucoup de vers le matin, et qu'il passait le reste de la journée à les corriger, à les polir, à les réduire à un petit nombre. Puis il entreprit le poëme de l'Énéide, auquel il employa douze ans. On sait qu'ayant fait à Auguste la lecture du sixième livre en présence d'Octavie, cette mère fut tellement émue en attendant les vers en l'honneur de Marcellus, son fils, qu'elle perdit connaissance. Virgile reçut dix mille sesterces pour chacun des vers dont se compose ce passage : ce qui équivaut à 210 f., environ pour chaque vers.

L'Énéide n'était pas achevée, que déjà on en parlait partout avec le plus grand éloge. Avant de mettre la dernière main à cet important ouvrage, Virgile partit pour la Grèce, mais ayant rencontré à Athènes Auguste qui, après avoir passé l'hiver à Samos, retournait à Rome, il revint avec lui. Il fut pris en route d'une sorte de défaillance, et ayant débarqué à Brindes, il y mourut quelques jours après, le 22 septembre de l'année 735 de la fondation de Rome, 19 ans avant J.-C., sous le consulat de Cn. Sextius Saturnius et de Q. Lucretius Vespillo, à l'âge de près de 51 ans. Sentant sa fin approcher, il ordonna par son testament de brûler le poëme de l'Énéide qu'il laissait inachevé et imparfait ; mais c'est ce qu'Auguste ne voulut point permettre, se conformant en cela à l'avis de Plotius Tucca et

de Varius, les exécuteurs des dernières volontés du poète d'Andès. Ses restes furent transportés à Naples, d'après le désir qu'il en avait manifesté. Il fut inhumé sur le chemin de Puzzuolo, et l'on grava sur son tombeau l'épitaphe qu'il avait lui-même composée. Il laissa la moitié de son bien à Valerius Proculus son frère consanguin, et institua héritiers de l'autre moitié, Auguste, Mécène, L. Varius et Plotius Tucca.

Virgile était, dit-on, d'une taille élevée, d'un teint brun, d'une physionomie peu prévenante, d'un extérieur négligé. Sa santé était fort délicate; il souffrait souvent de maux de gorge et d'estomac, de douleurs de tête, et il était sujetà des crachements de sang. Du reste il vivait avec beaucoup de sobriété. Il avait une grande modestie, et sa timidité allait à un tel point que si par hasard il se voyait remarqué dans les rues de Rome, il s'échappait au plus vite. L'innocence et la pureté de ses mœurs l'avait fait surnommer à Naples *Parthenius*. On croit que c'est lui qu'Horace a voulu peindre dans l'une de ses satires. En outre plein de candeur et de bonté, inaccessible à la moindre envie, il ne profita de son crédit que pour être utile.

Outre lesÉglogues, les Géorgiques, l'Énéide, d'autres compositions portent encore le nom de Virgile, soit qu'elles lui appartiennent réellement, soit qu'elles lui aient été attribuées; savoir : les poëmes intitulés *Culex*, *Ciris*, *Copa*, *Moretum*, et une quinzaine de petites pièces ou épigrammes sous le nom de *Catalecta*.

On blâme Virgile d'avoir, dans ses Bucoliques, manqué de cette vérité, de cette naïveté qui forment l'escence de la poésie pastorale; d'avoir substitué ses propres sentiments et la peinture de sa situation personnelle, à la peinture des scènes agrestes qu'il avait à retracer, et aux sentiments qui devaient animer uniquement ses personnages. On lui reproche en outre l'uniformité et la monotonie du caractère de ses bergers, tandis que, dans Théocrite, chaque acteur a son rôle individuel dont il ne sort pas un instant. Nous convenons volontiers que les églogues de Virgile ne présentent ni le même intérêt, ni la même perfection que ses autres ouvrages; il est vrai, selon nous, que le style plus simple, plus familier du poète de Syracuse convient mieux à ce genre de composition; mais ne faut-il tenir aucun compte à Virgile de ces grâces simples et naïves, de cette élégance, de cette délicatesse, de cette pureté de langage dont il donne le premier exemple? Sa position d'ailleurs était-elle la même que celle de Théocrite, et

n'était-il pas tout naturel que son imagination, préoccupée de ce qui se passait autour de lui, s'épanchât dans de touchantes allégories? Il n'est donc pas exact de dire qu'il a substitué à un monde réel, un monde idéal. Quant à la variété des caractères que l'on prétend trouver dans les idylles de Théocrite, nous avouerons ingénuement que nous n'en avons pas été frappé, et il nous semble que les mêmes nuances se présentent à peu de chose près dans les bergers de Virgile; et d'ailleurs, peut-il exister des différences de caractère bien sensibles, bien marquées chez des hommes qui tous agissent dans la sphère uniforme des mêmes occupations, des mêmes goûts, des mêmes habitudes? On a dit et l'on a cru sur parole que Virgile devait beaucoup à Théocrite; ce qu'il y a de vrai, c'est que le poète de Mantoue s'est exercé dans le même genre que le poète de Syracuse; mais on pent juger par la comparaison attentive et impartiale des deux textes, à quoi se réduisent les obligations que l'ami de Gallus peut avoir eues à l'ami de Ptolémée Philadelphe. En définitive, si Théocrite est plus élégant et plus délicat; si les compositions du premier sont plus dans le genre pastoral, celle du second offrent plus d'intérêt et sont plus attachantes; en sorte qu'il nous paraît difficile de décerner la palme à l'un ou à l'autre; ils out chacun un mérite qui leur est propre.

Géorgiques. Les commentateurs ont cru généralement que ce poëme avait été composé par Virgile, à la demande de Mécène, et pour remettre en honneur chez les Romains l'agriculture que de longues et sanglantes guerres civiles avaient fait abandonner. Quoiqu'il en soit de cette conjecture qui ne peut rien ajouter au mérite de l'ouvrage, il est certain du moins, et à cet égard tout le monde est d'accord, que cette œuvre admirable est pour l'auteur le plus beau de ses titres de gloire. Car, comme le dit Tissot, combien de variétés dans les tons du poète! Comme il est habile de faire disparaître la sécheresse des préceptes par les formes et la souplesse du style! Quelle précision élégante et facile dans la description de la charrue, Quelle pompe, quelle harmonie imitative, quelle haute poésie sans enflure, dans la peinture des tempêtes de l'automne! Quel charme, quelles merveilleuses beautés d'ensemble et de détails dans les épisodes!

Le poëme des Géorgiques est divisé en quatre chants. Le premier est consacré à *l'agriculture*.

Dans le second livre le poète chante *la culture des arbres*.

L'éducation des bestiaux est le sujet du troisième chant.

Le dernier chant des Géorgiques comprend *l'éducation des abeilles*.

On a reproché au poëme les erreurs qu'il contient, le manque de plan et de méthode, le défaut de transitions et enfin l'absence d'intérêt. Delille a répondu victorieusement, selon nous, à toutes ces accusations.

On a supposé que le quatrième livre de l'admirable poëme qui nous occupe, se terminait par l'éloge de Cornelius Gallus, et qu'après la disgrâce de son ami, Virgile l'aurait remplacé par l'épisode d'Aristée. Cette inculpation est grave; heureusement elle ne résiste pas à deux réflexions bien simples. 1° L'épisode d'Aristée se lie trop bien au sujet du 4e livre des Géorgiques, et suit trop naturellement ce que dit le poète de la reproduction artificielle des abeilles pour n'être qu'une pièce de rapport, imaginée après coup. 2° Si Virgile eût eu la faiblesse de supprimer l'éloge de son ami disgracié, éloge dont nous ne comprenons pas quelle aurait été la convenance à l'endroit dont il s'agit, il n'aurait pas laissé subsister sa dixième églogue, ni les vers de la sixième consacrés à la louange de ce même Gallus. Pourquoi, au surplus, aurait-il commis cette bassesse? La courtisannerie la plus servile n'aurait pas pu l'y engager, puisque nous savons qu'Auguste lui-même ne put refuser des larmes à la mort de celui qu'il avait aimé. On se rangera donc sans peine à l'avis du P. Larue qui rejette cette supposition comme invraisemblable.

Nous ne rechercherons pas quels ont été les ouvrages grecs et latins que Virgile peut avoir imités dans ses Géorgiques; son poëme lui appartient tout entier sous le rapport du plan et sous celui de l'exécution. S'il doit quelque chose à Hésiode lui-même, ce n'est que dans de légers détails qu'il a su s'approprier par l'élégance et la perfection de la forme. Virgile entreprit ce beau poëme à l'âge de trente-quatre ans, et ne cessa de le travailler jusqu'à la fin de sa vie. Aussi, rien de plus achevé que ses tableaux, rien de plus pur que son style, rien de plus suave, rien de plus harmonieux que sa poésie; les détails les plus vulgaires, les plus arides sont relevés par ce que l'expression a de plus agréable et de plus gracieux; en un mot on éprouve, à la lecture de cette merveilleuse composition, un ravissement continuel et indéfinissable.

L'Énéide. Ce poëme divisé en douze livres a pour sujet *l'Établissement des Troyens dans le Latium*, sous la conduite d'Énée, fils d'Anchise.

Ce poëme est resté imparfait; cinquante-huit vers ont été commencés et n'ont pas été achevés. Virgile n'a pas eu le temps de mettre la dernière main à cette grande composition; sans doute, s'il en eût été autrement, il aurait retouché le plan dans quelques parties, sans doute il eût répandu sur les derniers chants de son poëme, principalemnt sur les dixième, onzième et douzième, ces vives couleurs, ce coloris énergique qui brille dans les six premiers. Je doute cependant qu'il eût pu corriger les imperfections fondamentales sur lesquelles on est généralement d'accord, telles que la duplicité d'action et le défaut d'unité dans la composition. Le mélange des destinées de Troie et de Rome divise l'intérêt et l'affaiblit. Le magnifique récit du second livre reporte nos émotions bien loin du véritable sujet de l'Énéide; les amours de Didon, quelles que soient les beautés que renferme le quatrième chant, ne se rattachent pas assez au plan général, malgré l'allusion à l'inimitié future de Rome et de Carthage, et ils diminuent d'ailleurs l'opinion favorable qu'on a pu concevoir pour le héros du poëme. Ce héros lui-même n'est pas assez passionné pour être le principal personnage d'une épopée.

Virgile, dans les six premiers chants, a imité l'Odyssée, et l'Iliade dans les six derniers. La première moitié de l'ouvrage présente de magnifiques beautés, mais la gradation de l'intérêt n'y est pas observée. Après le grand drame de la reine de Troie, que le récit des voyages d'Énée dans le troisième chant est pâle et froid, malgré l'élégance du style et de la fidélité des détails! s'intéresse-t-on bien vivement aux jeux donnés sur le tombeau d'Anchise, quand on a le cœur tout palpitant encore de l'éloquent désespoir de Didon, et de la fin malheureuse de cette reine trop aimante?

Mais si dans les premiers chants mêmes de l'Énéide qui sont les plus remarquables du poëme, Virgile n'a pas observé la loi de la gradation d'intérêt, que les beautés qu'il nous offre, prises isolément, nous frappent d'admiration! On ne trouve nulle part, comme le dit Tissot, un chant d'épopée aussi dramatique que le second livre, tour à tour empreint de la grandeur d'Homère, de la majesté de Sophocle et de la sensibilité d'Euripide. Pour le quatrième livre, pour ce tableau si attendrissant des amours de Didon, le poète n'avait pas de modèle, rien dans Homère ne pouvait lui servir; des sentiments aussi exquis, aussi délicats n'étaient point alors dans les mœurs des Grecs; le personnage de Didon est une création originale et d'une

éloquence de passion que le poète doit à son génie et à son siècle. Quand il aurait pris quelques traits dans l'Alceste d'Euripide ou dans les Argonautiques d'Apollonius de Rhodes, cette création n'appartiendrait pas moins au poète de Mantoue. Quelle différence d'ailleurs entre l'amour de Médée et l'amour de Didon en qui combattent la pudique répugnance d'un second hyménée, la dignité royale, le le pouvoir sur un empire nouveau, et surtout l'orgueil et le ressentiment! Si cet amour nous touche d'une manière si profonde, c'est que la reine de Carthage ne s'y livre pas légèrement, c'est qu'elle y résiste de toutes ses forces, c'est qu'elle ne cède qu'au pouvoir réuni de deux déesses, c'est que dans cet amour il y va non-seulement de son honneur et de sa renommée, mais de son salut et de sa vie, et que la terreur se joint à la piété.

Ainsi que nous l'avons dit, les six derniers livres de l'Énéide, imités de l'Iliade, sont regardés comme les plus faibles, principalement les trois derniers. Ne pouvons-nous pas, comme Voltaire, attribuer cette infériorité au défaut du sujet? mais dans ces mêmes livres où il imite Homère en le resserrant, si l'on recherche l'art qui provient d'une ingénieuse invention, de la maturité, de la gravité du jugement, de la certitude du goût, il n'y a rien que l'on puisse comparer même à ces six derniers chants, et sous ce rapport, l'Iliade même est inférieure à l'Énéide.

Quant au style, le génie flexible de Virgile a fait éclater tout à coup une poésie nouvelle, une poésie autre que celle des Églogues et des Géorgiques ; c'est un langage plein de grandeur, d'une gravité simple et imposante, d'une élégance exquise, d'une harmonie suave qui, dans plus d'un endroit, dissimulent la faiblesse du sujet, ou la froideur des détails.

Des critiques latins ont reproché à Virgile d'avoir été le plagiaire de ses compatriotes, et en effet on cite beaucoup de vers qu'il a empruntés à Ennius, Pacuvius, Accius, Suevius, Lucrèce, Catulle, Varius et Furius Bibaculus. Macrobe prétend que le second livre de l'Énéide, si universellement admiré, est copié presque mot à mot d'un poète grec, nommé Pisandre qui avait écrit en vers un recueil d'histoire mythologiques. Macrobe parle de cet emprunt de Virgile comme d'un fait connu de tout le monde et même des enfants, et du poète Pisandre comme d'un génie du premier ordre parmi les Grecs. Que le fait soit vrai, le second chant de l'Énéide n'en est pas

moins un morceau inimitable, bien que Virgile en ait moins de mérite. Quant aux autres emprunts du poète de Mantoue, je ne sais si l'on doit lui en faire un grand crime, je serais au contraire tenté de répéter à ce sujet :

La Parnasse est comme le monde :
On n'y permet qu'aux riches de voler.

D'autres petits poëmes sont attribués à Virgile, quoique Vincent de Beauvais en ait nié l'authenticité, et accusé les Orléanais de cette supposition.

Le premier de ces petits poëmes est intitulé CULEX (le Moucheron). Le savant philologue Heyne ne pense pas que cet ouvrage soit de Virgile, tel au moins qu'il est parvenu jusqu'à nous. Il croit que de copistes ignorants y ont fait entrer un grand nombre de vers écrits en marge par les grammairiens. Il paraît certain du moins que Virgile composa un poëme ayant pour titre CULEX, si l'on s'en rapporte à deux épigrammes de Martial. Stace confirme encore la conséquence que l'on doit tirer les deux citations de Martial. Quoi qu'il en soit, cet élégant badinage ne nous paraît pas faire honte à celui qui chanta les bergers.

L'ouvrage, composé de 413 vers, est un poëme héroï-comique offert à Octave Auguste dans une dédicace de 40 vers.

Le second petit poëme attribué à Virgile, et qui n'est pas au-dessous de lui, a pour titre CIRIS. On ne sait pas précisément quelle espèce d'oiseau ce mot désigne ; il paraît toutefois qu'il répond à l'alouette dont l'épervier est le plus dangereux ennemi. En effet, le sujet du poëme n'est autre chose que l'histoire de Scylla fille de Nisus, roi de Mégare, d'autres disent roi de Nisa près d'Athènes, et pour cette raison, Sénèque l'intitule SCYLLA. Cet ouvrage est dédié à Marcus Valerius Messala Corvinus qui fut créé par Auguste préfet de Rome, et qui le premier le salua du nom de *père de la patrie*. Cette dédicace comprend les cent vers du commencement.

On ne peut disconvenir qu'en lisant attentivement le CIRIS, on reconnaît presque partout la manière de Virgile et l'allure facile et élégante de sa poésie. Un certain nombre de vers de ce poëme se retrouvent dans d'autres compositions du poète de Mantoue, et ceux qui le regardent comme l'auteur de l'ouvrage qui nous occupe, s'appuient de cette circonstance; quelques-uns au contraire qui en font

honneur à Cornelius Gallus, pensent que Virgile a voulu lui être agréable en adoptant ses vers ; nous ne trouvons pas l'argument d'une grande force, surtout lorsque la source où l'on a puisé n'est pas même indiquée. D'ailleurs ces emprunts ne prouvent pas plus que les vers cités appartiennent à Gallus qu'à tout autre. Quant à nous, après avoir lu le Ciris, nous ne pouvons reconnaître pour en être l'auteur un poète à qui Quintilien a surtout reproché la dureté du style. Relativement à l'opinion de ceux qui ont soutenu que cette œuvre était de Catulle, il suffit pour la détruire, d'un simple rapprochement de dates. Le poëme est offert à Messala Corvinus; or Messala est né l'an 695 de Rome, et Catulle est mort deux ans après, en 697; comment le poète de Sirmium aurait-il pu lui faire hommage du Ciris?

Le troisième petit poëme que Virgile aurait composé, sans doute dans sa jeunesse, est le Copa, *la Cabaretière.* Il comprend trente-huit vers, en dix-neuf distiques. C'est une invitation au lecteur à venir se divertir dans une taverne, et il énumère tous les agréments que l'on y peut trouver. Le style de ce morceau offre bien çà et là quelque chose qui rappelle Virgile, mais il est inférieur cependant à celui des deux compositions précédentes ; aussi y a-t-il beaucoup plus de doute sur son authenticité. Nous ne chercherons pas si réellement il est de Virgile, ou de Septimius Severus, ou de Valgius Rufus, ou de tout autre : les moyens de vérifier le fait nous manquent.

Le Moretum, poëme de cent vingt-trois vers, a également paru sous le nom de Virgile, comme un ouvrage de sa jeunesse. Quelques vers que nous avons remarqués, et qui ont un air de famille frappant avec d'autres qui se trouvent dans différents endroits des ouvrages du même auteur, nous ont confirmé dans l'opinion que cette œuvre appartient bien au poète de Mantoue. Vossius et quelques critiques avant lui, ont fait observer qu'il a imité un poète grec, nommé Parthenius Nicenus. Plusieurs savants ont attribué ce petit poëme à A. Septimius Serenus, poète falisque, qui vivait, à ce qu'on croit, du temps de Vespasien ; mais cela n'est pas admissible, selon nous, il est évident, à la lecture, que le Moretum appartient au beau siècle de littérature romaine. Quant à Saumaise qui le produit sous le nom de Suevius, il est évident qu'il a confondu le *Moretum* de ce poète dont Macrobe parle en bien, avec celui de Virgile ; car l'auteur des *Saturnales* en cite quelques vers qui sont loin d'avoir

la même physionomie que ceux que nous lisons dans le poëme dont il est ici question, et qui sont manifestement plus anciens.

Enfin l'on a publié comme étant de Virgile, et sous le titre de *Catalecta*, quatorze petites pièces de vers de différents rhythmes, et un fragment de lettre à Auguste, dans lequel il s'excuse de ne pouvoir lui envoyer son Énéide, l'ouvrage étant à peine ébauché.

Ici se termine la revue des œuvres du prince des poètes latins, qui mérita et obtint l'admiration et les éloges des anciens et des modernes. Horace le loue dans plusieurs endroits de ses ouvrages. Ovide lui prédit une gloire immortelle; Juvénal ne sait si l'on doit décerner la palme de la poésie à Homère ou à Virgile. Silius Italicus avait pour la mémoire de Virgile une vénération religieuse, et la maison qu'il habitait de préférence était celle qui avait apparteuu à ce grand poète, et qu'il occupait alternativement avec celle dont Cicéron avait été propriétaire. Quintilien fait l'éloge de Virgile en termes fort honorables. Macrobe regarde le cygne de Mantoue comme ayant été très-instruit et à l'abri de l'erreur. Il dit que sa gloire ne peut être augmentée par les éloges, ni diminuée par les critiques. Il loue la variété de son éloquence et il le cite souvent, ainsi que le fait Aulu-Gelle.

Deux empereurs romain le jugèrent d'une manière différente; Caligula n'avait pour lui que du mépris et de la haine; il tâcha de faire supprimer de toutes les bibliothèques ses écrits et son portrait. Il eut l'audace de dire que c'était un homme sans esprit et sans savoir. Heureusement, ce n'était que l'opinion d'un fou. L'empereur Alexandre-Sévère en jugea bien autrement; il l'appelait *le Platon des poëtes*, et il en mit le portrait avec celui de Cicéron dans la chapelle où il avait donné place à Achille et aux grands hommes. Le grammairien Cæcilius fut le premier qui fit des leçons sur les poésies de Virgile dont il était contemporain.

Nous ne parlerons pas de ceux des modernes qui ont rendu à Virgile la justice qu'il mérite, ce serait entreprendre une trop longue nomenclature.

On a souvent commenté et traduit Virgile. On cite parmi les plus anciens commentateurs de ce poète L. Annæus Cornutus, Hyginus, Alexander, Asper, Avienus, Julius Pomponius Sabinus, etc. Mais les travaux de plusieurs d'entre eux ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Le commentaire de Claude Tibère Donat, mutilé et défiguré par les

grammatistes de la basse latinité est peu de chose et ne paraît pas digne de l'auteur commenté. Les scolies de Valerius Probus ne concernent que les Églogues et les Géorgiques. Aulu-Gelle fait mention de cet écrivain dans plusieurs endroits de ses Nuits attiques, et parle d'un commentaire sur César dont il était l'auteur. L'ouvrage de Servius sur Virgile, est parvenu jusqu'à nous, mais tellement défiguré par les copistes, qu'il est très-difficile de distinguer les remarques de Servius lui-même de celles qui appartiennent à des écrivains postérieurs; cependant malgré un certain nombre d'observations futiles ou ridicules, on y trouve des faits importants et des remarques curieuses sur la mythologie et sur les antiquités. On cite enfin le commentaire de Junius Philargyrius, grammairien ignoré, qui vivait à ce qu'on croit, sous le règne de Valentinien.

Virgile a été traduit en plusieurs langues soit en tout soit en partie ; en allemand, la traduction de Voss en vers hexamètres, remarquable, au dire des connaisseurs, par l'exactitude et l'élégance, par l'expression fidèle de l'harmonie imitative et des autres beautés métriques de l'original ; en italien, celle d'Annibal Caro, en vers, ouvrage estimé quoique l'auteur y défigure quelquefois l'original ; Antonio Ambrogi et Prospero Manura ont traduit les Églogues, et Alfieri l'Énéide ; en espagnol, on a la traduction de Fernandez de Velasco, en portugais, celle de Leonel da Costa ; en anglais, celle de Dryden et celle de Strahan, celle de l'Énéide par Charles Pitt, des Bucoliques et des Géorgiques par Warton ; en Hollande, Vondel a traduit l'Énéide ainsi que Jos. Kovats en Hongrie, Przybylskiego en Pologne, et Schonheyder, en Danemark ; nous avons aussi plusieurs traductions de Virgile par des auteurs belges : L'Énéide traduite en vers par Cornelis Van Ghistele, par Roland Van Engelen ; il existe aussi une traduction en prose du même poëme par E. H. Fr. Cockelet. Les Bucoliques ont été traduites en vers par J. de Wolf, et en prose, ainsi que les Géorgiques par C. Van Mander.

En français il y a un grand nombre de traductions tant en prose qu'en vers ; les unes sont complètes, les autres ne contiennent qu'une partie. En prose, on compte celles du père Catrou et des quatre professeurs, assez peu estimées, ainsi que celles de Leblond et du conseiller Gin. La traduction de l'abbé Desfontaines ne manque pas d'élégance, mais bien de fidélité. Celle de René Binet est plus exacte, mais plus simple. L'Énéide a été traduit par Mollevaut, membre de

l'institut de France, avec une exactitude minutieuse, et une extrême sécheresse; par Morin, professeur de l'académie de Grenoble, avec une élégance qui méritait plus de succès; par De Guerle, censeur des études au collége Louis-le-Grand, avec une rare intelligence du texte, une observation consciencieuse de l'ordre des idées du poëte et une rare habileté à rendre les formes de son style. Nous citerons encore la traduction faite de compte à demi par MM. Charpentier, Villenave, Amar, Parisot, et publiée par Panckoucke, laquelle toutefois n'est pas une vermeille.

Traductions en vers. *Bucoliques.* Voici les noms des auteurs : Richer, Gresset (il a plutôt fait une paraphrase qu'une traduction), Tissot qui joint l'élégance à la fidélité, Langeac, Firmin Didot, Dorange, Millevoye, de Larochefoucault, Deville, Baudin, Théodore Boyer, Henri de Villodon, Ract-Madou, professeur à Clermont, Maisony de Laureil et Dupont.

Géorgiques. Traducteurs : Martin, Segrais, Delille qui ne cessa de faire des corrections heureuses, Le Franc de Pompignan, dont l'ouvrage n'est pas sans mérite, Raux avec des remarques sur la traduction de Delille; l'abbé de Cournand, professeur au collége de France.

Énéide. Traduction de Perin, de Marolles, de Segrais, de Delille, de Gaston, proviseur du Lycée de Limoges dont le travail mérite des éloges, de Mollevaut qui a poussé la fidélité à l'excès, et qui s'est donné beaucoup de peine pour être fatigant, enfin de Barthelemy, qui est tombé dans la même erreur et qui ne paraît pas avoir songé qu'il traduisait un poëte et un grand poëte.

La bibliographie de Virgile exigerait des détails immenses, nous nous bornerons à citer quelques éditions des plus recherchées. 1° Celle qui fut publiée à Venise avec les commentaires de Servius, 2° la troisième édition des Aldes, imprimée dans la même ville, 3° celle de Lacerda, non à cause du texte, mais du commentaire; celle du Père La Rue; 5° le Virgile de Burmann, 6° celui de Barbou, 7° de Pierre Didot l'aîné, 8° de Pierre Didot jeune, enfin l'édition de Heyne.

QUINTUS HORATIUS FLACCUS.

Voilà un poëte qui n'avait pas de modèle et qui n'a pas eu d'imitateur chez les Romains; il ne compte qu'un seul rival et c'est Virgile. Il naquit à Venouse, ville frontière de la Lucanie et de la Pouille, ayant le titre de ville municipale, le 8 décembre de l'an 689 de Rome,

65 ans avant J.-C., sous le consulat de L. Aurelius Cotta et de Manlius Torquatus. Son père, simple affranchi, comme le disent quelques-uns, jouissait d'une certaine aisance qu'il avait acquise en exerçant la charge d'huissier aux ventes. Il fit donner à son fils une éducation libérale, et pour cela le conduisit à Rome, où lui-même il lui servit de Mentor. Horace étudia sous un certain Orbilius Pupillus, maître habile et sévère, chez qui se rendaient les enfants des meilleures familles romaines. Ensuite son père l'envoya à Athènes terminer ses études, selon l'usage des fils de sénateurs et de chevaliers. On aime à voir avec quelle sensibilité naturelle et vraie Horace témoigne à son père sa reconnaissance pour les soins touchants qu'il a pris de son éducation.

Ce fut à Athènes qu'il fit la connaissance de Brutus, meurtrier de César. Celui-ci l'engagea dans le parti républicain, et il combattit comme tribun d'une légion dans les plaines de Philippes, et voyant la victoire se déclarer par Octave, il jeta, comme il le dit lui-même, son bouclier, et renonça dès lors à la carrière des armes. Nous dirons en passant que cet acte avoué avec tant d'ingénuité et de bonhomie a servi de prétexte aux ennemis d'Horace pour l'accuser de lâcheté; mais nous répondrons qu'un poltron l'aurait nié au lieu d'en convenir. De retour à Rome, il apprit que son petit patrimoine n'avait pas été épargné et qu'il était tombé dans la proscription commune. Il acheta, pour subsister, une charge d'employé du trésor, et il profita du loisir qu'elle lui laissait, pour se livrer à la poésie vers laquelle le poussait non la pauvreté, comme il le prétend, mais plutôt le désir de se faire connaître. Ses productions furent bientôt remarquées de Virgile, de Varius et de quelques autres personnages considérables. Virgile le recommanda à Mécène qui se le fit présenter; mais il paraît que le poète de Venouse n'était pas très-empressé de se produire, ce ne fut que neuf mois après que Mécène l'admit à sa table et dans son intimité. Après la bataille d'Actium qui donna le souverain pouvoir à Auguste et la paix à l'empire romain, Horace se livra à une vie paisible, étrangère aux affaires politiques, et se retira le plus souvent à sa petite campagne de Tibur, qu'il devait à l'amitié et à la munificence de Mécène. Ce fut à partir de l'an 716, et pendant un espace de trente ans, qu'il composa les ouvrages que nous possédons et qui montent à peine à dix mille vers; c'est avec ce bagage léger mais précieux qu'il est allé à la postérité. Ami du

plaisir et de la philosophie, il était sans ambition; en vain Auguste voulut-il l'attacher à sa personne, en qualité de secrétaire, il refusa la faveur qu'on lui offrait, et l'empereur ne lui en sut pas mauvais gré.

Horace mourut le 27 novembre de l'an 746 de Rome, 8 ans avant J.-C., à l'âge de 57 ans.

Horace eut des ennemis, parmi lesquels on compte Pantillius, Fannius. Demetrius, Tigellinus, Bavius et Mœvius. Non-seulement ils attaquèrent ses écrits, mais ils s'en prirent encore à sa personne et à ses mœurs. Les éloges qu'il donne à Auguste et à Mécène ne purent trouver grâce devant eux, et ils l'accusèrent de basse flatterie. Quelques modernes n'ont pas été moins sévères; mais il s'est trouvé des esprits justes qui ont pris la défense de l'ami de Brutus. Le caractère moral de ce poète a été apprécié avec beaucoup de sagacité chez les Allemands par Lessing, dans sa *Défense d'Horace*, et en France par Vandenbourg dans la traduction qu'il a donnée des odes de notre auteur. Pour nous, nous ne pouvons juger avec rigueur un homme qui conserva une vénération si religieuse envers son père, qui fut si constant en amitié et qui poussa si loin la reconnaissance des bienfaits, qu'il demandait au ciel, comme une faveur précieuse, de ne pas survivre à son bienfaiteur. S'il aima le plaisir, il ne fut point ennemi de la vertu. Une philosophie sévère règne dans la plupart de ses odes; dans ses satires, il fait sans pitié la guerre aux vices de son temps; dans ses épîtres, il prêche de conviction la plus saine morale.

Nous avons d'Horace quatre livres d'Odes, un livre d'Épodes, qui ne fut point publié de son vivant, le Poeme séculaire qu'il compose par ordre dAuguste, l'an de Rome 737; deux livres de Satires, deux livres d'Épîtres, et l'Épître aux Pisons, improprement désignée sous le titre d'Art poétique.

Odes. Horace a cherché à reproduire dans ses œuvres lyriques les différents rhythmes des Grecs, à l'exception de ceux d'Anacréon et de Pindare, car il a pris surtout pour modèles en cela Archiloque, Alcée et Sapho. Quant à l'ordre chronologique dans lequel les odes ont été composées et publiées, nous n'entamerons aucune discussion à cette égard, le fait lui-même ne nous paraît pas avoir une importance réelle.

Odes. Nous ne pouvons mieux les apprécier qu'en transcrivant ici ce qu'en dit le savant Vandenbourg : « L'éloge en serait aujourd'hui

» superflu; le plus grand nombre est gravé dans la mémoire de tous » les amateurs de la poésie latine. Nous avons parlé des sentiments » qu'elles respirent : il faut seulement avertir les lecteurs peu favo- » liarisés avec le goût de l'antiquité, qu'on ne doit point les apprécier » d'après les principes du goût moderne : la plupart ne sont point » des ouvrages en forme, mais le fruit d'un moment d'inspiration : » quelques-unes ne sont que des billets de circonstance. Le désordre » lyrique y règne beaucoup plus souvent que notre sévérité ne le » permet. On doit surtout se garder de juger ses strophes comme des » couplets toujours aiguisées par le pointe. Ce n'est ni pour la fin de » chaque strophe, ni pour celle de chaque ode, qu'Horace garde le » mouvement le plus poétique ou le trait le plus saillant. C'est de » l'ensemble de chacune qu'il en attend l'effet, et non de tel ou tel » passage. Dans quelques-unes, le lecteur moderne est surpris de ne » point trouver de pensées saillantes, ni ce qu'on nomme des traits » d'esprit; mais que l'on y fasse attention et l'on sera amplement » dédommagé en y reconnaissant quelque tableau brillant des plus » vives couleurs. »

Nous ajouterons que c'est à tort que l'on a regardé Horace comme un imitateur des anciens; le plus grand nombre de ses compositions lyriques ont un tel caractère d'originalité, qu'on ne peut sans injustice, les considérer que comme de véritables créations. En outre le langage d'Horace est pur, élégant, harmonieux; sa manière intéresse et entraîne par la finesse des traits, la justesse et la brièveté des comparaisons, la vérité des descriptions et enfin par la vivacité des images.

Après les quatre livres d'odes, vient un cinquième recueil de pièces lyriques que l'on désigne sous le titre de LIVRE DES ÉPODES. Quel est le motif de eette désignation et d'où peut-elle venir? Les savants ne sont pas d'accord. Les uns, tel que Torrentius, ont voulu que ce mot dérivât de l'expression grecque qui signifie *enchantement*, et cela à cause de la cinquième ode dirigée contre la magicienne Canidie; mais cette opinion est insoutenable. Quelle apparence en effet que, pour une seule pièce qui n'est pas la meilleure, on ait intitulé ainsi un recueil qui contient seize autres pièces? D'autres, tel que Binet et plusieurs de ses devanciers, prétendent qu'on lui a donné le nom d'Épodes, pour dire *addition aux odes* parce qu'en effet ces pièces appartiennent toujours au genre lyrique. Cette explication

est plus raisonnable, il est vrai, mais elle n'est pas entièrement satisfaisante. Ainsi que nous l'avons dit, le livre des Épodes a été publié après la mort d'Horace et paraît avoir été formé des pièces composées soit dans sa jeunesse soit plus tard, et que peut-être il ne destinait pas à voir le jour, parce que quelques-unes sont faibles et quelques autres dictées par des haines personnelles. On ne peut donc pas regarder ce recueil comme un complément aux odes, vu la date même des diverses pièces dout il est formé, et ceux qui ont jugé à propos de les réunir et de les publier l'auraient plus naturellement fait sous le titre de *cinquième livre*, s'il n'y avait pas une autre raison pour lui donner le nom d'Épodes. Mais si l'on veut bien remarquer que chaque ode se compose de grands vers suivis chacun d'un petit qui, le plus souvent termine le sens, on verra clairement pourquoi l'on a employé ce mot *Épode*, car c'est ainsi que les Grecs appelaient cette espèce de rhythme; et à cet égard, nous ne faisons que reproduire, en la partageant, l'opinion de Dacier.

Le Poeme séculaire, composé par l'ordre d'Auguste, est regardé par un grand nombre de savants comme le chef-d'œuvre lyrique du poète de Venouse; rien de plus profond, de plus rempli, de plus soigné, de plus achevé selon eux. Nous pensons de même sous le le rapport des images, de l'exactitude et de l'agrément des détails; mais nous n'y trouvons pas cette élévation, cet enthousiasme lyrique qui caractérisent plusieurs des compositions d'Horace.

Quoi qu'il en soit, pour bien entendre ce poëme et le lire avec un plaisir véritable, il faudrait être initié à toutes les cérémonies religieuses des jeux séculaires dont l'origine même et l'époque sont incertaines.

Satire. Les satires et les épîtres d'Horace ont quelquefois été publiées sous le titre commun de *Discours* ou *conservations*, pour deux raisons sans doute; 1° parce qu'elles ont entre elles un grand air de ressemblance; 2° parce que le style, malgré le rhythme poétique, a l'allure aisée et sans gêne du discours familier. Cependant les satires et les épîtres se distinguent les unes des autres sous deux rapports assez sensibles, la forme et le fond. D'abord le style des dernières est plus soigné et la poésie en est plus harmonieuse; en second lieu, dans les satires, le poète attaque les vices, et dans ses épîtres il conseille la vertu. Il y a donc raison suffisante de les désigner sous des titres différents.

Quant aux satires, Horace n'avait eu, en ce genre, de prédécesseur

que Lucilius, mais il le laissa bien loin derrière lui pour la pureté, pour l'élégance du style, pour les grâces, la finesse et l'urbanité. Il n'a point ce ton sententieux qu'affecta Perse, son imitateur, ni le fiel que Juvénal répandit sur les vices de son siècle. Ce fut plutôt par le ridicule qu'Horace essaya de corriger le sien.

Dans le premier livre des satires, Horace a attaqué quelques vices avec les armes du ridicule, dans le second, il réfute principalement les fausses opinions des philosophes. Les sujets des satires sont plus graves, plus profonds, mais ils ne sont pas traités pour cela avec moins de charmes et d'agréments, et l'on y retrouve la manière élégante et facile de poète.

Épîtres. Les épîtres sont divisés en deux livres ; le premier en contient vingt, on n'en compte que deux dans le second. « Ces deux » livres d'épîtres, dit M. Vandenbourg, sont peut-être ce qu'Horace » nous a laissé de plus précieux. C'est là surtout qu'il faut étudier » Horace ; c'est là qu'il s'est peint lui-même, et qu'il a déployé la » la plus profonde connaissance du genre humain. » En outre, il est difficile de présenter des préceptes plus utiles sous des formes plus gracieuses, et de donner de meilleurs conseils d'un ton plus aimable. Les épîtres sont comme le complément des satires : dans celles-ci il travaille, pour ainsi dire, à la guérison des maladies de l'âme, dans les autres il fait connaître les moyens de l'entretenir en bonne santé quand elle a recouvré son état normal : aussi, tout esprit dégagé de vices et de faux préjugés trouvera un vif plaisir dans la lecture des épîtres d'Horace.

Enfin une dernière épître d'Horace est celle connue sous le nom de Art poétique. Quintilien paraît être le plus ancien auteur qui la cite avec cette désignation. Quoi qu'il en soit, cette composiiion a donné lieu, de la part des philologues, à plusieurs systèmes sur le but que le poète s'est proposé en l'écrivant.

Les uns ont pensé qu'Horace n'a voulu que donner quelques préceptes détachés sur des parties de l'art poétique, et ils ont trouvé que ces divers préceptes manquent de liaison, D'autres ont reconnu au contraire, dont ce poëme, une théorie complète de l'art poétique, et l'union la plus parfaite entre toutes les parties. Enfin plusieurs ne reconnaissant dans ce poëme ni plan ni ensemble, ont supposé qu'il cachait une intention particulière, et que l'objet en était restreint à quelque idée spéciale.

De toutes ces suppositions quelle est la mieux fondée ? Il nous semble que ce doit être la plus simple et celle qui s'explique le plus naturellement. Qu'Horace n'ait pas eu l'intention de donner, dans une simple épître de moins de cinq cents vers, un traité complet de l'Art poétique dans tous ses détails, dans tous ses développements, nous l'admettons volontiers ; mais pour s'en être tenu aux préceptes principaux et d'une application plus générale, son poëme n'en forme pas moins un ensemble, un tout, aussi bien que pourrait l'offrir une composition exécutée sur un plan plus vaste et plus compliqué.

Que l'Art poétique d'Horace n'ait été, dans la pensée de l'auteur, qu'une satire dirigée contre le théâtre romain, c'est ce qu'il nous paraît impossible d'admettre ; qu'il ait semé de temps en temps quelques traits caustiques, à la bonne heure, il cédait au penchant habituel de son caractère ; mais au lieu de se montrer si souvent grave et sérieux, il aurait été plus railleur, plus mordant, s'il n'avait eu en vue qu'une œuvre purement satirique ; sa manière ordinaire de traiter ces sortes de compositions le prouve suffisamment.

Que, selon le savant Wieland, il n'ait eu pour but que de détourner, à l'instigation de leur père, deux jeunes gens de la dangereuse ambition de devenir poètes, nous ne trouvons pas non plus cette hypothèse admissible, quelque spirituelle qu'elle puisse paraître. Un jeune homme passionné ne se laissera pas effrayer par les obstacles; doué le plus souvent d'une forte dose de bonne opinion, il se croit en état de les franchir, s'il ne peut les tourner, et plus ils sont grands, plus il se roidit contre eux, plus sa volonté en prend d'énergie; c'est du moins la marche ordinaire en pareil cas, et Horace aurait tout à fait manqué son but en présentant à ses jeune amis les difficultés qu'offre la poésie et en leur expliquant les règles de cet art ; c'était au contraire les pousser dans la route ardue dont il aurait voulu les détourner, puisque par là il leur donnait un guide sûr qui les aurait empêchés de s'égarer. Notre auteur aurait mieux réussi par le ridicule qu'il maniait si habilement, que par l'exposé des principes qui prouvent, il est vrai, combien il est difficile d'être bon poète, mais qui ne démontrent pas que cela soit impossible. Nous croyons donc tout simplement qu'Horace dans son épître n'a voulu donner aux jeunes Pison que d'utiles conseils sur la poésie en général. Qu'il ait eu en vue le *Phèdre* de Platon, qu'il se soit servi du nom de Pison en forme de prosopopée seulement, ces deux assertions n'ont rien

d'assez sérieux en elles-mêmes, pour mériter un examen et une réfutation.

Quant aux philologues qui ont osé prétendre qu'il n'y a ni plan, ni ordre, ni méthode dans l'Art poétique, ils n'ont pas bien saisi l'idée d'Horace, et nous partageons l'opinion de Regelsberger qui a trouvé que cet ouvrage *forme le poëme didactique le plus accompli de l'antiquité, chef-d'œuvre de poésie et de brièveté.*

Malgré tout le talent poétique dont Horace a laissé des preuves si brillantes dans ses odes, ses satires et ses épîtres, peu de ses contemporains et de ceux qui sont venus après lui parmi les anciens, ont fait l'éloge de sa muse. Ovide lui donne simplement le titre de *nombreux*, et se contente de dire que ses vers lyriques sont soignés. Quintilien, pour la satire, le met au-dessus de Lucilius; Pétrone convient qu'Horace sait donner un tour heureux à la délicatesse des pensées. Perse lui a consacré trois vers; Juvénal et Apulée lui accordent aussi une mention honorable; Sénèque le cite quatre fois sans porter de jugement sur son mérite; Pline n'en parle que pour s'appuyer de son opinion relativement à la forme des œufs qui ont le meilleur goût; Aulu-Gelle ne le cite qu'une fois à propos du nom qu'il a donné à l'un des vents; Macrobe prononce à peine deux fois son nom.

Mais parmi les philologues modernes, il en est un grand nombre qui ont rendu une justice éclatante au poète de Venouse. Nous citerons les principaux d'entre eux.

Scaliger le regarde comme le plus châtié des poètes grecs et des poètes latins; Manutius lui donne le premier rang pour la finesse de l'esprit et la profondeur des pensées; Cornelius Schrevellius le loue comme le plus sage des poètes latins, et il admire les nombreux préceptes, les nombreuses maximes qu'il donne sur la morale; Borrichius exprime la même opinion. Baudius le proclame comme tenant seul le sceptre de la poésie lyrique et laissant tous les autres bien loin derrière lui. Tannegui Lefèvre le nomme le père des grâces à cause de son élégance et de l'urbanité de son esprit. Pétrarque avait coutume de dire que de tous les poètes Horace était celui qui l'avait rendu meilleur. F. Schlegel a dit qu'Horace est, parmi tous les poètes romains, celui qui, comme homme, nous touche et nous intéresse le plus.

Un non moins grand nombre de littérateurs français ont apprécié

le mérite d'Horace. Montaigne le met au premier rang des poètes latins avec Virgile, Lucrèce et Catulle.

Rapin a jugé Horace non moins favorablement.

Marmontel proclame Horace le digne émule de Pindare et d'Anacréon.

La Motte, dans des vers assez médiocres d'ailleurs, n'a pas mal caractérisé le génie d'Horace.

Enfin Laharpe, comme Marmontel, trouve qu'Horace réunit en lui Anacréon et Pindare, mais qu'il ajoute à tous les deux.

Les œuvres d'Horace ont été souvent traduites et dans toutes les langues : en ALLEMAND par *J. F. Schmidt* (les odes), *Ramler*, *Wieland* (les satires et les épîtres), *Voss*, *Priess*, *J. S. Rosenheyn* et *Harmsen*.

En ITALIEN, on a les traductions de *Giov. de Fighine*, de *Pallavicino*, de *Della Riva*, de *Borgianelli*, de *Mattei*, de *L. Dolce*, de *Solari*, de *T. Gargallo*, qui a eu beaucoup de succès.

En ESPAGNOL, celle d'*Urbano Campos* et celle de *D. Xaverio de Burgos*, la plus estimée de cette langue.

En ANGLAIS, celles de *Dav. Watson* revue par *S. Patrick*, et de *Ph. Francis*, très-estimée et fréquemment réimprimée. D'autres savants ont encore traduit Horace dans la même langue, entre autres *Rider*, *Hawkins*, *Smiths*, *Holyday*, *Fanshaw*, *Broome* et *Creech*.

Nous avons aussi d'un auteur belge, Cornelis Van Ghistele, une traduction en vers des satires.

En FRANÇAIS, les traductions de notre poète ne sont pas moins nombreuses. Nous avons entre autres celles de *Mondot*, de *Luc Delaporte*, de *Brueys*, de *Chabanon*, de *Dacier*, assez littérale, mais très-peu élégante, de *Sanadon*, de *Batteux*, de *René Binet*, de *Campenon et Després*, la meilleure de toutes; et celle qui a été publiée par Panckoucke, et à laquelle dix-huit savants ont travaillé, ce qui malheureusement est loin d'en avoir fait un chef-d'œuvre, malgré les éloges des journaux.

M. Daru a donné en vers une traduction complète des œuvres d'Horace ; cette traduction est toutefois plus élégante qu'exacte.

Les odes ont été reproduites, également en vers français, par *Ch. Vanderbourg*, par *De Wailly*, et par *Léon Halevy*, le professeur Raoul a joint à sa traduction en vers des satires de Juvénal et de

Perse celle des satires d'Horace. Nous avons plusieurs traductions en vers de l'Art poétique : celle qui a paru sans nom d'auteur vers le milieu du seizième siècle, celle de l'abbé *Lefebvre Delaroche*, celle en vers de dix syllabes par M. J. Chenier et enfin celle que Ch. Froment a publiée à Bruxelles, il y a quelques années, avec d'autres poésies. Nous n'osons mentionner ici les odes, en vers burlesques, par H. Picou.

Un grand nombre de philologues et de savants ont écrit des commentaires sur les poésies d'Horace, il serait fastidieux de les passer en revue ; nous dirons seulement que les plus anciens paraissent être ceux de Porphyrion et d'Acron.

Quant à la bibliographie d'Horace, elle est non moins considérable que celle de Virgile. Outre les publications partielles, on compte plus de cent cinquante éditions complètes ; nous n'indiquerons ici que les plus estimées. Les éditions *Aldines*, celles de *Turnèbe*, de *Lambin*, de *Crucquius*, de *Torrentius*, de *H. Estienne*, de *Daniel Heinsius*, des *Elzevir*, de *Benthley*, de *Cuningham*, de *Gesner* et de *Desprez*. Parmi les éditions de luxe, nous citerons celle entièrement gravée de *J. Pine*, celles de *Bodoni*, et surtout de *Didot* aîné, véritable chef-d'œuvre de typographie.

AULUS ALBIUS TIBULLUS.

Les savants ne sont pas d'accord sur l'époque de la naissance de Tibulle ; mais en nous dispensant d'une longue et fastidieuse discussion à cet égard, nous admettrons tout de suite l'opinion qui nous paraît le plus probable, et nous dirons que notre poète, mort en 735, est né en 690.

Quoi qu'il en soit, l'histoire ne nous fournit que très-peu de renseignements sur les particularités de la vie de Tibulle. On sait seulement qu'il était issu d'une famille de chevaliers. Il jouit d'abord d'une fortune considérable, mais il en perdit une grande partie par suite des proscriptions et des envahissements qui eurent lieu au commencement de la puissance d'Auguste. Quelques-uns ont prétendu, sur la foi du vieux commentateur d'Horace, que Tibulle s'était ruiné par de folles dissipations, mais il a trouvé de zélés défenseurs qui ont pris le soin de le justifier. Il accompagna Messala dans les Gaules, l'année qui suivit la bataille d'Actium, et il prit part à la réduction de l'Aquitaine. Après cette expédition, Messala passa

en Asie; Tibulle voulut le suivre, mais une maladie l'arrêta à Corfou. S'étant enfin rétabli, il revint à Rome, où il ne cessa pas de cultiver l'amitié de Messala et de ses fils. Il se plaisait surtout dans sa paisible retraite de Pedum, petite contrée de l'antique Latium, entre Préneste et Tibur.

Tibulle a laissé quatre livres d'élégies ; mais on pense que tous ses ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous, et ce qui nous en reste doit faire regretter ce que le temps nous a ravi.

Jusqu'au savant M. Voss, le troisième livre avait toujours été considéré comme appartenant réellement à Tibulle, et aucune controverse ne s'était encore élevée à ce sujet, mais il prétend qu'il est d'un autre auteur et il s'appuie pour cela sur deux vers de la deuxième élégie :

Lygdamus hic situs est, etc.

il en infère que l'auteur de ce troisième livre est le poète Lygdamus, comme si l'on n'avait pas d'exemples de poètes qui se fussent désignés sous un nom d'emprunt. Les raisons sur lesquelles il fonde son paradoxe, dit M. Naudet, ne semblent pas exiger une réfutation sérieuse, quoique M. Golbéry ait pris la peine de les discuter et d'y opposer des arguments aussi solides que lumineusement expliqués. Quel a été d'ailleurs ce poète Lygdamus dont il n'est question nulle part, et comment serait-il resté ignoré avec un talent tel que celui qu'on remarque dans les petits poëmes qui lui sont attribués ?

La panégyrique de Messala qui commence le quatrième livre, et qui est écrit en vers hexamètres, ne paraît pas appartenir à Tibulle; ni les idées ni le style ne sont dignes de lui, et ils s'éloignent trop de sa manière gracieuse et élégante pour pouvoir lui être attribués; tous les savants ont été d'accord à cet égard. Quant aux autres pièces qui consistent presque toutes en lettres écrites par Sulpicia et par Cerinthus, les avis sont partagés. Gaspard de Barth, Broeckhuysen et Heyne ont soutenu qu'elles ne sont pas de Tibulle, mais d'une certaine Sulpicia qui ne peut être, soit dit en passant, celle dont nous avons encore une satire ; Volpi, Voss et Golbéry sont d'un avis contraire et ne voient pas de raisons suffisantes pour ôter ce quatrième livre à l'auteur des trois autres, sauf pourtant le panégyrique de Messala ; et en effet, en examinant attentivement et sans prévention ces diverses compositions, elles ont beaucoup

de la physionomie des autres poëmes de Tibulle ; et si quelques-unes paraissent un peu plus faibles, ce n'est pas encore un motif pour les rejeter dédaigneusement ; le poète le plus favorisé des muses n'est pas toujours aussi bien inspiré. Pour ce qui est de la forme épistolaire que présente généralement ce livre, forme inusitée dans les précédents, peut-on en conclure qu'il n'est pas du même auteur? nous pensons que non. Tibulle n'ayant peut-être plus d'amour à chanter pour son compte, aura continué, en prenant pour sujet un amour imaginaire, à exercer son talent déjà plié à ce genre de composition poétique.

Mais que ce quatrième livre soit ou non de Tibulle, nous n'y voyons pas ce que M. Naudet y a trouvé. « Les pièces qui suivent le panégyrique forment, dit-il, un petit roman moitié épistolaire, moitié » narratif, dont Sulpicia et Cerinthus sont les héros ; on y voit les » premières sollicitations de l'amour, ses progrès, son entraînement, » son triomphe, la fureur de la passion, qui fait mépriser le soin de » sa réputation et de la décence, les contrariétés des circonstances, » les jalousies, les plaintes, les menaces, la réconciliation. » Sans doute le livre dont il s'agit formerait un petit roman, s'il offrait toutes les intentions que M. Naudet indique ; mais nous croyons que le savant humaniste s'est un peu trop laissé allé à son imagination, et une lecture attentive prouve que pour découvrir tant de choses dans ces quelques lettres, il faut y mettre beaucoup de complaisance et de bonne volonté.

Pour peu qu'on examine sans prévention les diverses élégies de Tibulle, on peut se convaincre que notre poète ne brille pas par l'invention. Ses sujets ont presque tous un caractère uniforme ; et sous ce rapport les élégiaques modernes tels que Bertin, Parny, Millevoye, nous semblent supérieurs ; on trouve chez eux plus de variété, plus d'imagination ; mais ce qui rend Tibulle inimitable, ce qui fait qu'il nous intéresse toujours, quoique toujours il parle de lui, c'est qu'il sent profondément ce qu'il exprime avec vérité ; c'est que ses peines, ses joies, ses jalousies sont réelles ; c'est que dans l'histoire si naïve qu'il fait de son propre cœur, nous voyons l'histoire du nôtre. Le style d'ailleurs est d'une pureté, d'une élégance, d'une douceur qui charme et qui attache ; aussi, il n'y a pas d'homme un peu bien organisé qui n'éprouve un vif plaisir, une sorte d'épanouissement à la lecture des élégies de Tibulle, et les

anciens et les modernes ont porté à peu près le même jugement sur ce poète sensible et vrai.

Horace en faisait grand cas.

Ovide, son contemporain, prédit à ses vers une gloire immortelle, et il a consacré à sa mémoire une élégie tout entière. Quintillien dit que Tibulle est de tous les poètes latins celui qui s'est le plus distingué par son élégance et sa pureté. Velleius Paterculus le nomme comme l'auteur le plus parfait dans ce genre. On s'étonne que Macrobe et Aulu-Gelle ne fassent aucune mention d'un écrivain aussi correct et qu'ils ne le citent nulle part.

Martial l'appelle l'ingénieux Tibulle. Pline le jeune lui préfère Catule ; mais c'est sans doute, dit Marmontel, pour des élégies de ce dernier qui ne sont pas venues jusqu'à nous.

Parmi les modernes, Borrichius, Crinitus, Juste-Lipse, Vossius, Scaliger, Turnèbe, André Scott ont fait l'éloge de Tibulle, et les commentateurs, les traducteurs ne lui ont pas épargné les louanges. Boileau a caractérisé son talent d'une manière aussi heureuse que laconique.

Amour dictait les vers que soupirait Tibulle.

Chaulieu en parle avec éloge dans un épître à l'abbé Courtin.

La Harpe qui a donné une imitation de la première élégie de l'amant de Plania, parce qu'il l'a regardée comme la meilleure de toutes, apprécie justement le mérite de Tibulle.

Ce que dit l'auteur de Lycée est bien, mais l'appréciation que fait du talent de Tibulle, le savant académicien Naudet, nous paraît beaucoup mieux encore, et nous regrettons que l'étendue du morceau ne nous permette pas de le transcrire ici; nous nous bornerons à l'indiquer.

Tibulle a été traduit en vers allemands par Strombeck. Nous avons les traductions en prose de l'abbé de Marolles, de Pezai, de Longchamps, de Pastoret, de Mirabeau ; en vers, celles de Mollevaut, de Carondelet-Potelles, et de Baderon S[t] Géniez.

Les meilleures éditions sont celles de Broekhuysen, de Volpi, et surtout la troisième de Heyne ; on peut y joindre celle de Golbéry.

SEXTUS AURELIUS PROPERTIUS.

Properce nous apprend lui-même qu'il naquit en Ombrie ; toutefois l'on n'est pas d'accord sur le nom de son lieu natal ; les neuf

villes de la même province se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour; mais l'opinion la plus généralement accréditée est que ce fut Mevania, aujourd'hui Bevagna, dans le duché de Spolette. On n'est pas plus certain de l'époque que du lieu de sa naissance, mais la plus probable est fixée à l'année 702 de Rome, 52 ans avant J.-C. Il mourut, à ce qu'il paraît, l'an 742, 12 ans avant l'ère chrétienne. On prétend avoir retrouvé son tombeau, en 1722, à Spello, l'ancienne *Hispellum*, à six milles de Bevagna, sous une maison qu'on appelle encore la maison du poète. Son père, chevalier romain, proscrit avec les restes du parti d'Antoine, fut égorgé, dit-on, sur l'autel de Jules-César. Si le fait est vrai, les éloges que Properce donne à celui qui a commandé le meurtre de son père, n'honorent guère le poète.

Nous avons de Properce quatre livres d'élegies. Les érudits pensent que tous les ouvrages de ce poète ne sont pas parvenus jusqu'à nous, et ils appuyent leur hypothèse sur deux citations que Fulgence fait de Properce, et qui ne se trouvent pas dans le recueil de ces vers; ils fortifient cette espèce de preuve d'une épigramme de Martial, qui en parlant de Properce, appelle ses poésies *les vers de sa jeunesse*. Il est possible que quelques petits poëmes de notre auteur soient perdus, mais il ne faut pas en conclure qu'il nous en manque de plus importants, de plus précieux que ceux qui nous restent; car l'expression de Martial, *des vers juvéniles*, ne signifie pas absolument *des vers de jeunesse*, par opposition à des vers composés dans un âge plus avancé, mais des vers où respirent l'ardeur, le feu de la jeunesse.

Jovianus Pontanus dit, dans l'ouvrage d'Alessandro-Alessandri, que ce fut dans sa jeunesse qu'on édita pour la première fois, les poésies de Properce, qui jusque-là étaient restées enfouies et inconnues, à cause de l'ignorance des temps, que le manuscrit également endommagé par les années, fut trouvé dans un cellier derrière des tonneaux; qu'on eut beaucoup de peine à rétablir le texte, et que malgré toutes les discussions, tous les efforts, on ne put y parvenir entièrement, et qu'il est à peu près certain que nous ne possédons pas une leçon exacte des œuvres du poète de Mevonia.

Le chantre de Cynthie a surtout cherché à imiter Callimaque de Cyrène, Philétas de Cos et Minerme de Colophon. Ses vers dans lesquels on rencontre quelques formes helléniques conservent

l'empreinte évidente de cette imitation, et lui-même n'ambitionnait que le titre de *Callimaque latin*.

Properce n'a pas la réputation populaire de Tibulle, et la raison, c'est qu'il est beaucoup moins connu, beaucoup moins étudié. Cependant il mérite de l'être autant que son rival; s'il est moins tendre, moins sensible que lui, il est plus ardent, plus passionné; sa manière est aussi variée que sublime; il a tous les tons, soit du sentiment qu'il éprouve, soit de la passion qui le tourmente. Quelle pureté, quelle noblesse, quelle verve de style! Que d'images riches, que de tableaux animés! On lui reproche la profusion de ses rapprochements mythologiques, et l'on dit que l'envie de briller par l'érudition lui fait manquer le véritable langage du cœur et de la passion. Nous avouerons en toute humilité que nous n'avons pas fait cette remarque à la lecture attentive des poésies de Properce, et que nous ne sommes pas fâché qu'il ait employé aussi heureusement les richesses de la fable, qui de nos jours, il est vrai, paraissent des pauvretés à cause du fréquent usage, de l'abus même qu'on en a fait, mais qui n'étaient pas chez les Romains tombée dans un tel discrédit. C'est par là qu'il plaît, qu'il amuse l'imagination et l'esprit du lecteur, parce qu'il en fait toujours une application aussi juste qu'ingénieuse. Quelque charme qu'il y ait dans les élégies de Tibulle, il faut convenir qu'il chante sur un mode uniforme quoique toujours doux et gracieux, tandis qu'on est forcé de reconnaître dans Properce une grande richesse, une variété prodigieuse de style; quand le sujet l'exige, il s'élève à la dignité de l'épopée, à l'énergie, à la hauteur du genre lyrique, en un mot, nous oserons le dire, nous croyons que Properce était plus *poète* que Tibulle.

Une remarque que l'on fait sur la forme rhythmique des vers de notre auteur, c'est que la plupart du ses pentamètres se terminent par un mot de quatre ou de trois syllabes, tandis que les autres poètes finissent presque toujours les leurs par un mot dissilabyque. Est-ce chez lui négligence ou système? c'est ce qu'il est difficile de dire ; mais est-ce bien à nous, est-ce bien à nos oreilles modernes de décider s'il a eu tort ou raison? Ne se pourrait-il pas même que la variété des finales rompit l'uniformité sautillante et monotone du vers pentamètre?

Un reproche plus grave que l'on fait aux élégies de Properce, comme à celle de Catulle, c'est qu'on ne trouve pas cette pudeur ni

cette décence qui sont les compagnes inséparables de la véritable tendresse.

Quant à la préférence que nous donnons à Properce sur Tibulle, cette opinion n'est pas nouvelle ; elle a été émise par plusieurs anciens et par plusieurs modernes. Quintilien qui paraît pencher pour Tibulle, ajoute que quelques-uns aiment mieux Properce; Pline le jeune se prononce positivement en faveur de ce dernier. Ce jugement a été confirmé postérieurement par quelques critiques. Hofman appelle notre auteur le prince des poètes élégiaques; Rolandus Maresius, en citant le passage de Quintilien, se met au nombre de ceux qui préfèrent à Tibulle le poète de Mevania. Au surplus, tous ceux qui en parlent, vantent et son génie et son érudition. Ovide lui donne les épithètes de *doux, tendre, charmant.* Les modernes ne lui accordent pas moins d'éloges. La Harpe qui apprécie quelquefois avec sagacité le mérite des anciens, ne porte sur Properce qu'un jugement vague, et à peu près insignifiant sous le rapport littéraire : c'est peut-être parce qu'il n'a pas pris la peine de l'étudier assez.

Properce a été traduit en allemand, avec Catulle et Tibulle, par F. X. Mayr; en français et en prose par l'abbé de Longchamps qui a vaincu les difficultés avec un extrême bonheur; par La Houssaie et par Piètre. En vers, on a la traduction de Denne-Baron, celle de Mollevaut qui ne comprend que trente élégies partagées en trois livres; la seule complète est celle de J.-P. Ch. de Saint-Amand.

Les élégies de Properce ont fourni des traits d'une heureuse imitation à plusieurs poètes français, entr'autres à Quinault, Lafontaine, Bertin, Parny, Lebrun, André Chénier, etc.

Outre deux éditions rares, et sans date, les principales sont celles de Broekhuysen, de Barth, de P. Burmann et celle de Kuinoel. Nous ajouterons celle de M. Rousselle dans les classiques de Lemaire.

PUBLIUS OVIDIUS NASO.

Ovide naquit à Sulmone dans le pays des Péligniens, le 20 mars de l'an 711 de Rome, 43 ans avant J.-C. Il descendait d'une longue suite de chevaliers. On croit que le surnom de *Naso* fut donné à sa famille parce que celui de ses aïeux qui le reçut le premier avait un grand nez. Dès son enfance, Ovide montra, ainsi que son frère Lucius, les plus heureuses dispositions. Ils furent tous deux envoyés à Rome pour y fréquenter les écoles. Messala dirigea les premières études

d'Ovide qui eut pour maîtres les rhéteurs les plus habiles : Plotius Grippus, Marcellus Fusius et Porcius Latro. On croit que ce fut alors qu'il composa des *déclamations* qui ne sont pas venues jusqu'à nous, mais dont parlent plusieurs auteurs latins : c'étaient des espèces de plaidoyers écrits selon les règles du discours, sur des sujets donnés et qui servaient d'exercices aux jeunes gens. Ces sortes de compositions valurent à Ovide la réputation d'un habile orateur. Il partit ensuite pour Athènes, afin d'y achever son instruction; il y étudia avec succès la langue grecque. Puis il parcourut plusieurs villes de la Grèce et de l'Asie-Mineure avec le poète Macer, son parent, son mentor, et son ami. Une mort prématurée lui enleva son frère Lucius, et à dix-neuf ans, il se trouva seul héritier des biens de son père. Il entra dans les charges qui convenaient à son âge. Il fut d'abord triumvir, puis membre du tribunal des centumvirs, et enfin l'un des décemvirs qui formaient le conseil du préteur. Il était près de faire partie du sénat, mais il ne se trouvait pas assez grave pour entrer dans cette auguste assemblée. D'ailleurs un penchant irrésistible l'entraînait vers la poésie, malgré les efforts de son père, qui faisait tout pour le retenir, et diriger ses goûts vers le barreau. On dit même qu'il ne se borna pas toujours à de simples remontrances, et qu'il appela, mais en vain, le châtiment au secours de la sagesse paternelle.

Le talent brillant dont Ovide donna des preuves de bonne heure lui valut l'estime, la protection d'Auguste, l'amitié des plus illustres Romains parmi lesquels il comptait Varron, Gallus, Macer, Severus, Pédo Albinovanus, Ponticus, Bassus, Cornélius Celsus, Tulicanus, Carus, Valérius, Messalinus, Maxime Cotta, Rufin, Gallion, Salanus, César Germanicus, Rufus, Suillius, Julius Pomponius Græcinus, Labius Pomponius, Flaccus, Sextus Pompée et Brutus. Ovide avait d'abord eu l'intention de composer un poëme épique sur la guerre des géants, mais il abandonna ce projet.

Son intimité avec le chef de l'Etat, ses relations amicales avec les hommes les plus remarquables et les plus influents de Rome, la gloire dont il était environné, l'aisance dont il jouissait, l'aimable insouciance de son caractère devaient assurer à Ovide une vie heureuse et tranquille. Mais à l'âge de cinquante ans, il fut frappé d'un malheur qui sans doute rapprocha le terme de sa carrière. Il fut banni par l'ordre d'Auguste et relégué aux derniers confins de l'empire, à

Tomes, sur les bords du Pont-Euxin, où il mourut l'an 770 de Rome, la 17ᵉ année de l'ère chrétienne, à l'âge de près de soixante ans. Il avait demandé que ses restes fussent inhumés dans sa terre natale, mais il n'obtint pas cette faveur. On montre son tombeau à Szombathely (Subaria), ce qui supposerait qu'il est mort en Hongrie durant un voyage dont rien d'ailleurs ne fait soupçonner la réalité.

Mais d'où lui est venue la disgrâce qui empoisonna ses dernières années? Un voile épais en couvre les causes. Quelques savants ont cherché à le soulever, et à cet égard les hypothèses n'ont pas manqué; mais l'incertitude est restée la même.

Ovide est de tous les poètes latins celui qui a composé le plus d'ouvrages et qui nous a laissé le plus de vers. Il a écrit : 1° des *Héroïdes*, ou épîtres amoureuses, au nombre de vingt et une; c'est un genre de composition dont il est l'inventeur, comme il le dit lui-même, et dans lequel il a trouvé des imitateurs sans avoir de rivaux; 2° les trois livres intitulés *des Amours;* ils avaient d'abord été au nombre de cinq; Ovide lui-même les réduisit à trois; 3° *l'Art d'aimer*, aussi en trois livres; 4° *les Remèdes de l'amour* en un seul livre; 5° quinze livres de *Métamorphoses;* 6° les six livres des *Fastes;* 7° *les Tristes*, formant cinq livres; 8° quatre livres renfermant les *Epîtres pontiques*, ou écrites du Pont; 9° *Ibis*, ou Imprécations contre *Ibis;* 10° le fragment d'un poëme héroïque intitulé *Halieuticon;* 11° un autre fragment d'un poëme dans le genre élégiaque sur *l'Entretien de la figure*.

HÉROIDES. — Quoiqu'Ovide, dans ses épîtres, ait su varier l'expression avec une grande richesse de style et une fécondité merveilleuse, cependant la reproduction perpétuelle du même sentiment a quelque chose de monotone qui fatigue. Les Héroïdes n'en sont pas moins restées un des plus beaux monuments littéraires de l'antiquité; elles parurent, à ce qu'on croit, l'an 749 ou 750 de Rome. Elles ont été traduites tant en vers qu'en prose par un grand nombre d'écrivains parmi lesquels nous citerons Saint-Gelais, évêque d'Angoulême, le cardinal Duperron, Desportes, Lingendes, La Brosse, La Marre, Marolles, Bellegarde, Barrin, Ch. Fontaine, Hedelin, Colletet, Percheron, Renouard, Croisilles, Martignac, le président Nicolle, Richer, Mˡˡᵉ Lhéritier, Boisgelin et autres. On en connaît aussi deux que l'on doit à des auteurs belges, Cornélis Van Ghistelle et Louis Broomans. Planude en a donné une traduction en grec.

LES AMOURS. Le poëme des *Amours* est, selon l'expression d'un savant philologue, le journal des aventures amoureuses du poète de Sulmone. Ses espérances et ses craintes, ses jouissances et ses tourments, ses jalousies et ses faiblesses y sont peintes avec vérité et à l'aide de brillantes couleurs. Ces compositions, il est vrai, n'ont pas précisément le caractère de l'élégie; elles n'ont point été inspirées par ce sentiment pur et délicat qui sort du cœur, mais il y règne une gaîté piquante et originale qui les distingue des autres poëmes de ce genre. Ce poëme a été traduit en prose par M. le marquis de Villaine et par Martignac; en vers par l'abbé Barrin. Il existe encore d'autres versions anonymes.

L'ART D'AIMER. Ce poëme dont le titre serait mieux traduit par *l'Art de plaire et de séduire* est une nouvelle preuve de la merveilleuse facilité d'Ovide, et des ressources inépuisables de son esprit; les détails les plus légers, les plus minutieux, les plus insignifiants peut-être, sont présentés sous une forme agréable et piquante, qui seule les rend non-seulement supportables, mais quelquefois même gracieux et originaux.

Il a été traduit, en prose, par Marolles, Nasse, le président Nicolle, Ferrier et Martignac, en vers par Saintange et par Gournay.

LE REMÈDE A L'AMOUR. Ce poëme fut publié l'an 754 de Rome, la première année de l'ère chrétienne. Quelques manuscrits et d'anciennes éditions l'ont divisé en deux chants, de manière que le second commence au 397e vers. Quoique cet ouvrage soit de beaucoup inférieur au précédent, on y remarque cependant le même talent, la même facilité de versification, mais on n'y trouve pas une égale abondance de pensées, une imagination aussi brillante ; il y a plus de gravité que d'enjouement, plus de raisonnement que d'invention. Le *Remède à l'Amour* a été traduit par Guiart, Marolles, Martignac, Grainville et autres; Dufour de la Crespelière l'a mis en vers burlesques.

LES MÉTAMORPHOSES. Cet ouvrage divisé en quinze livres, réunit une suite de deux cent quarante-six fables de la mythologie, qui commencent au chaos et se terminent à la mort de Jules-César. Il est écrit en vers hexamètres, tandis que les autres compositions de l'auteur le sont en vers élégiaques ou distiques. Les métamorphoses sont le plus beau titre littéraire d'Ovide, et celui qui le place parmi les premiers poëtes de l'antiquité.

Ovide composa les métamorphoses dans sa jeunesse, et il s'en promettait alors une gloire impérissable; mais plus tard, il revint lui-même de cette bonne opinion, et se montra juge plus sévère de son œuvre. « J'ai composé, dit-il, quinze livres de métamorphoses, poëme qui a survécu à l'infortune de son auteur. Si je n'avais pas été frappé auparavant d'un si grand revers, cet ouvrage, revu avec soin, aurait pu obtenir une réputation moins précaire. Maintenant c'est avec ses incorrections qu'il occupe le peuple, si toutefois le peuple s'occupe de moi. » Il poussa même plus loin la rigueur, et il trouva le poëme des métamorphoses si peu digne de lui, qu'il le brûla de sa propre main avant de quitter Rome; heureusement ses amis en avaient des copies, et ils nous l'ont conservé. La postérité s'est montrée moins rigide, ou, pour mieux dire, plus juste qu'Ovide, et bien qu'il soit quelquefois trop diffus, que son style soit souvent celui d'un jeune homme qui se laisse aller à son imagination abondante et facile, sans être retenu par les prudents conseils du bon goût, il a cependant des grâces particulières et une manière élégante qui lui est propre, et comme l'a dit un poète enlevé trop tôt aux Muses françaises, Malfilâtre, malgré la critique de quelques savants, qui osent traiter les *Métamorphoses* de production précoce ou d'avorton informe; malgré le témoignage de l'auteur lui-même, qui demande grâce à chaque instant pour cet enfant trop faible et privé de son père, il n'en est pas moins vrai qu'on a reçu avec plaisir cet enfant aimable, que tout l'univers lui a souri. La Harpe exprime la même opinion. Toutefois le professeur du Lycée convient qu'on lui reproche avec raison, du luxe dans son style, c'est-à-dire trop d'abondance et de parure; mais, ajoute-t-il, cette abondance n'est pas celle des mots qui cache le vide des idées; c'est le surplus d'une richesse réelle. Nous ne sommes pas sur ce point aussi indulgent que La Harpe, et nous pensons que l'exubérance poétique d'Ovide provient d'un peu trop de complaisance pour lui-même si ce n'est d'un défaut de goût, et ce reproche lui a été fait, il y a longtemps déjà, par le philosophe Sénèque. Au reste, Rousseau a caractérisé de même le mérite des Métamorphoses.

Mais dans quelle catégorie de poëmes peut-on classer les métamorphoses? certes ce n'est pas une épopée, ce n'est pas non plus un ouvrage didactique, quoiqu'il y soit question des fables anciennes, et que ce soit comme un enseignement mythologique. Les Métamorphoses

se composent d'une suite de récits, plus ou moins épiques à la vérité, mais qui ne sauraient constituer un poëme héroïque régulier; le sujet y est trop multiple, l'intérêt y est trop divisé. C'est une composition à part comme les Annales d'Ennius, et qu'on ne peut juger d'après les règles ordinaires. Ce qu'on ne peut assez admirer c'est l'art avec lequel l'auteur a su réunir ses nombreuses histoires, les unir les unes aux autres pour en faire une espèce d'ensemble, quoique souvent elles n'aient point entre elles de rapport apparent; et les moyens, dit M. Schoell, sont extrêmement variés. Tantôt l'esprit du poète découvre une ressemblance entre deux fables qu'il place l'une à côté de l'autre pour former des pendants ; tantôt un dieu ou un homme qui a été le sujet d'un récit, a été aussi acteur dans un autre évènement dont la narration est ainsi naturellement amenée; tantôt l'identité du local fournit le fil qui réunit des fables qui n'ont pas d'autre analogie entre elles. Quelques métamorphoses sont placées, comme épisodes, au milieu d'un récit, sous la forme d'hymnes chantés par un des acteurs; d'autres sont amenées par la conversation; il y en a qui sont rapportées comme le sujet d'un tableau que des mains industrieuses sont occupées à tracer sur un tissu. Des amis sont réunis en cercle; un de ceux qu'on a coutume d'y voir est absent; quelque malheur arrivé dans sa famille le retient; son aventure devient le sujet d'une narration. Elle éveille dans l'un des assistants le souvenir d'un malheur dont lui-même a été le témoin et dont il fait part à ses amis. Presque toujours les transitions sont si naturelles que la fable paraît s'être présentée d'elle-même, sans que le poète l'ait cherchée. La forme dramatique que l'ouvrage a prise de cette manière, lui donne de la vie et de la variété.

Mais quelle part d'invention peut avoir Ovide dans le poëme qui nous occupe? c'est ce qu'il est fort difficile d'apprécier. Tout porte à croire qu'il n'a fait que réunir les histoires mythiques connues de son temps bien qu'il ait pu y faire quelques changements, y introduire quelques modifications nécessaires à son plan. On est généralement d'accord que des poètes, des grammairiens, des rhéteurs grecs antérieurs aux poète de Sulmone, et surtout ceux de l'école d'Alexandrie, ont pu lui être utiles. On cite entre autres Corinne, Callisthène, Antigonus, Théodore, Parthénius, Didymarque et principalement Nicandre. Antonius Libéralis a fait des extraits de quelques-uns de

ces auteurs et surtout du poëme de Nicandre, dans son recueil de *Métamorphoses* en quarante-un chapitres. D'après cela, ce n'est pas certainement par rapport aux Métamorphoses qu'Ovide a beaucoup plus de droits que Virgile à la gloire de poète original et créateur, comme l'a prétendu un savant philoloque de nos jours, le docteur Bœhr.

Quoi qu'il en soit, on doit considérer ce poëme comme un des principaux chefs-d'œuvre des Muses latines. C'est l'ouvrage de l'auteur le plus lu, le plus étudié, le mieux connu, et il a été traduit dans les langues de tous les peuples, qui ont une littérature : en allemand, par Rode; les plus belles métamorphoses par Voss; en hollandais, par Vondel; il en existe plusieurs d'auteurs belges : celle d'un anonyme, laquelle a été fort estimée autrefois; une en vers de Siger ; deux autres également en vers, la première de Van Meerbeeck, la seconde, de F. de Wolf; enfin une en prose de Ch. Van Mander, peintre. On en a en italien, par Anguillara et Marretto; en anglais, par Sandys, par Clarck et par ses collaborateurs Garth, Sewel, Pope, Gay et Phillips; en espagnol, par Mey, par Virna, et par un anonyme; en polonais, par Valérien Otvinof; en français et en prose par Colard Mansion, Nic. Renouard, P. Duryer, Martignac, Bellegarde, Ant. Bernier, Batteux, Fontanelle, Barett, Malfilâtre; en vers, par Chrétien Gouays, François Habert, Christophe Deffrans, Raymond et Charles Massac, Dubartas, Th. Corneille, l'abbé Banier, Saintange; en rondeaux, par Benserade; en distiques, par Trépagne de Ménerville, curé de Surène; en vers burlesques, par Richer; Clément Marot a traduit en vers les deux premiers livres, et Barth. Aneau, le troisième : Gaillard, le duc de Nivernais, Richerolles d'Avalon et plusieurs autres ont traduit des livres ou des fragments des Métamorphoses.

Les fastes. Le sujet de ce poëme est le tableau des fêtes de chaque mois de l'année, et l'exposé de l'origine de ces fêtes. L'auteur y décrit aussi le lever des astres. Le plan de cet ouvrage annonce suffisamment qu'il devait être composé de douze livres. Cependant nous n'en possédons que six. Des savants prétendent qu'Ovide n'en a effectivement composé que ce nombre, et que son exil à Tomes a été la cause de l'interruption de cet ouvrage; d'autres pensent que les six derniers livres ont existé, et qu'ils ont été perdus; quelques-uns enfin, pour se dispenser peut-être d'examiner quelle est la plus probable de ces deux opinions, se sont contentés d'écrire que ces six

derniers livres *n'ont pas été publiés*. Gronovius avait affirmé à Nic. Heinsius avoir vu un exemplaire d'une ancienne édition d'Ovide, sur lequel Celtes Prolucius, le premier qui, après la renaissance des lettres, ressuscita la poésie en Allemagne, avait écrit de sa propre main que le manuscrit des six derniers livres des Fastes se trouvait dans le presbytère d'un village près d'Ulm, et il rapportait même le premier distique du septième livre. Mais Heinsius a pensé que Celtes avait été induit en erreur par quelque faux rapport auquel il avait ajouté foi, sans autre examen, puisque Lactance et d'autres anciens auteurs qui citent un grand nombre de vers des Fastes d'Ovide, n'en ont pas transcrit un seul qui pût appartenir aux six prétendus derniers livres. C'est également sans raison, qu'Antoine Constant a avancé que le manuscrit de ces derniers livres existe dans la bibliothèque royale de France. Jean Masson, dans la vie d'Ovide, dit positivement que non seulement la seconde moitié des Fastes n'a pas été perdue, mais qu'elle n'a pas même été composée, et il en donne une preuve irrécusable, le témoignage d'Ovide lui-même. Le seul regret qui nous reste est donc que le malheur survenu au poète de Sulmone ne lui ait pas permis d'achever son œuvre.

Le poëme des Fastes est une espèce de calendrier dans lequel Ovide fixe les anniversaires de différents évènemens qui devaient avoir un grand charme pour les romains; mais si le sujet était fait pour leur plaire, il ne prêtait guère aux formes poétiqnes. Cependant les tableaux variés et animés, les récits intéressants et curieux que le poète a eu le talent d'y joindre, au moyen d'heureuses transitions, en déguisent l'uniformité et en font disparaître la sécheresse. Sous le rapport de la poésie, cet ouvrage est plus soigné peut-être que les autres poëmes de notre auteur; il y cède moins à la fougue de son imagination, et s'y tient mieux dans les limites de la simplicité et du naturel. Vignole de Marville a dit : « Les Fastes d'Ovide renferment plus d'érudition qu'aucun autre ouvrage de l'antiquité. C'est le chef-d'œuvre de ce poète et une espèce de dévotion païenne. » Le P. Rapin donne aux Fastes d'Ovide la gloire d'être l'ouvrage du meilleur goût et le plus judicieux d'entre tous ceux qui sont sortis de ses mains. Il dit que ce poète n'a pu arriver à la perfection de prudence et de modération, qui consiste à dire seulement ce qui est nécessaire et convenable, que sur ses vieux jours, en composant les Fastes ; qu'il n'est modéré et discret qu'en cet endroit, et qu'il est

jeune partout ailleurs Jul. Scaliger professe une opinion semblable.

Ce qui rend encore ce poëme très-précieux, c'est qu'il renferme une foule de notions sur les antiquités historiques et religieuses des Romains, qu'on ne trouve pas ailleurs et qui servent merveilleusement à l'intelligence des auteurs latins. Ovide a dû être aidé dans ce travail par les Annales des pontifes et les Fastes consulaires. Il a pu connaître aussi le poëme didactique de Callimaque, intitulé *les Causes;* au moins fait-il mention de ce poète dans l'un de ses ouvrages. Toutefois les Fastes ne sont pas à proprement parler, un poëme didactique, mais ils tiennent le milieu entre ce genre de composition et le récit épique.

Antoine Godeau, évêque de Vence et de Grasse, a fait sur le modèle d'Ovide, les Fastes de l'Eglise; mais son poëme froid et sans couleur ne rappelle en rien celui du chantre de Sulmone. Lemierre, auteur de la Veuve de Malabar, a composé un poëme sur les Fastes ou les usages de l'année, poëme fort maltraité par La Harpe, mais qui ne mérite pourtant pas cette sévérité extrême.

Les Fastes d'Ovide ont été traduits en prose par Marolles. Martignac, Lezeau, Kervillars et Bayeux; en vers, nous avons une traduction sans nom d'auteur, et celle de Saintange.

Les Tristes. Cet ouvrage est un recueil de quarante-neuf élégies divisées en cinq livres. Ovide les composa pendant son exil, de l'année 762 de Rome à 765. Le poète y déplore sans cesse le malheur dont il a été frappé, et se lamente sur les rigueurs de son exil.

Si l'on a la patience de lire les élégies d'Ovide, appelées *Tristes*, on remarquera qu'elles roulent à peu près toutes sur trois points : les rigueurs de son exil, les maux qu'il souffre dans le pays qu'il habite, les démarches à faire auprès d'Auguste, pour qu'il le rappelle ou que du moins il lui assure un séjour moins sauvage et moins éloigné. Il faut le dire, ces plaintes réitérées, ces lamentations perpétuelles, au lieu d'inspirer la compassion, excitent au contraire une pitié qui n'est pas en faveur du poète; à travers ces élégantes doléances, on voit percer une telle faiblesse de caractère qu'on plaint l'auteur, non d'avoir été malheureux, mais de n'avoir pas su honorer son malheur en montrant plus de dignité et de courage. Sous le rapport littéraire, ce recueil perd aussi beaucoup par l'uniformité monotone du sujet. Nous devons toutefois convenir, en dépit de La

Harpe, que c'est une chose merveilleuse que le talent avec lequel l'auteur a su présenter tant de fois les mêmes idées avec des couleurs si variées et en même temps si fraîches et si vives. En résumé, les *Tristes* nous semblent, malgré la douceur du style et la facilité de la versification, de beaucoup inférieures aux Fastes.

Les Tristes ont été traduits en français, par Binard, Marolles, Martignac, et par Kervillars dont la version est la plus estimée.

Les Pontiques. Ces épîtres ou élégies ont encore rapport à l'exil d'Ovide; seulement elles diffèrent des *Tristes* en ce qu'elles sont adressées à des personnes nommées, tandis que les élégies des Tristes sont des épanchements de cœur dans lesquels le poète s'occupe de lui-même et de sa douleur; ce qui n'empêche pas que les Tristes aient pu aussi être destinés et envoyés à des personnes dont le poète n'osait pas écrire le nom dans les premières années de son exil, de peur de les compromettre aux yeux de l'empereur.

Les Pontiques forment un recueil de quarante-six lettres ou élégies divisées en quatre livres, et composées de 765 de Rome à 769.

Elles roulent donc à peu près, comme nous l'avons dit, sur le même sujet que les *Tristes;* ce sont encore des plaintes, des lamentations continuelles sur les malheurs du poète, sur les désagréments que présente le lieu de son exil, le vif désir qu'il a d'être rappelé ou d'obtenir un séjour plus doux. Mais on remarque aussi, dans ses différents poëmes, les mêmes ressources d'imagination, et la même fécondité d'esprit; la variété des tours, la facilité de l'élocution; l'élégance et le charme du style déguisent un peu l'uniformité monotone du fond. Les Pontiques ont été traduites par les mêmes auteurs que les Tristes.

Consolation a Livie. Livie, surnommée Drusilla, à qui le poète s'adresse, eut deux maris : le premier fut Tibérius Néron, qui embrassa le parti d'Antoine dans la guerre civile, le second Auguste, d'où elle fut appelée Augusta. Elle n'eut point d'enfants de ce second mariage, mais de la première union, elle avait eu Tibère et Drusus qui fit la guerre dans la Rhétie et dans la Germanie. Celui-ci, après avoir été préteur, fut nommé consul, et mourut lorsqu'à peine il entrait en charge. C'est cette perte que l'auteur déplore dans le poëme dont il s'agit. D'abord il exagère la douleur que doit ressentir Livie; puis il cherche à calmer cette douleur par divers exemples et par différents raisonnements; enfin il évoque l'ombre même de

Drusus qui adresse à sa mère, pour la consoler, à peu près les mêmes discours que le poète.

Ce poëme, composé de quatre cent soixante-quatorze vers, est écrit avec pureté et avec cette facilité abondante qui caractérise tous les ouvrages d'Ovide; cependant, nous devons le dire, on trouve dant cette œuvre plus d'esprit que de sentiment, et il y a beaucoup plus du poète que de l'homme.

Joseph Scaliger et d'autres attribuent cette composition à Pedon Albinovanus à qui est adressée la dixième épître du quatrième livre des Pontiques; nous avons quelques raisons d'être de son avis.

Il existe encore plusieurs autres ouvrages du poète de Sulmone, qui sont moins connus et qui méritent cependant qu'on en fasse mention.

Poeme contre Ibis. Cet ouvrage fut composé par Ovide pendant son exil à Tomes, ce qui résulte du commencement. Il contient six cent quarante-quatre vers, et c'est une suite d'imprécations contre un ennemi qu'il désigne sous le nom d'Ibis, à l'exemple de Callimaque qui sous ce nom, attaqua d'une manière mordante Apollonius de Rhodes. On ne sait pas à qui Ovide s'en prend dans cette pièce satirique; quelques-uns pensent qu'il s'agit de Corvinus; d'autres d'Higynus dont parle Suétone dans son ouvrage sur les grammairiens célèbres, mais ce n'est là qu'une conjecture.

Quoi qu'il en soit, il paraît que celui qui a tant échauffé la bile de notre poète, s'était permis de persécuter l'épouse d'Ovide et avait conçu le projet de la dépouiller de ses biens, qu'il appelle les débris de son naufrage. Après s'être excusé de la nécessité où il se trouve d'être méchant pour la première fois; aprés avoir énuméré ses griefs contre son ennemi, il invoque toutes les divinités pour qu'elles exaucent les vœux funestes qu'il va faire contre l'objet de sa colére et de son ressentiment qui doivent durer au-delà même du trépas. Puis il accumule les imprécations qui presque toutes se rapportent à la mythologie. Au reste, cette composition prouve une fois de plus la flexibilité du talent poétique de l'auteur, et avec quelle aisance il versifiait.

Il nous reste encore d'Ovide un fragment de cent vers, d'une espéce de poëme sur les Moyens de conserver et d'embellir le teint. Après avoir démontré, dans les cinquante-deux premiers vers, la nécessité pour les jeunes filles, de soigner leur figure, il fait connaître

la composition d'un cosmétique, il indique les différents ingrédients qui doivent y concourir et dans quelle proportion il faut les combiner.

Quelques savants ont prétendu que ce poëme n'est pas d'Ovide, mais c'est à tort, puisqu'Ovide lui-même en fait mention dans l'*Art d'aimer*. Ce poëme ainsi que le suivant, a été traduit par l'abbé Marolles.

Cent trente-deux vers hexamètres défigurés par les copistes, voilà tout ce que le tems a épargné d'un autre poëme d'Ovide sur *la Pêche*, poëme qui peut-être n'a pas été achevé. Toutefois la perte du surplus a causé des regrets à plus d'un savant et entre autres à Pline.

Le dernier ouvrage d'Ovide, que nous ayons à mentionner comme existant encore, est une élégie ayant pour titre *le Noyer*. Le poète imagine qu'un noyer planté au bord d'un chemin se plaint des insultes qu'il reçoit des passants et des voyageurs, et à cette occasion on lit une satire assez fine, de l'avarice et du luxe des Romains de l'époque d'Ovide; et l'éloge des mœurs austères et modestes des premiers temps de la république.

On a pensé que ce poëme élégiaque contenant cent quatre-vingt-deux vers, n'est pas sorti de la plume d'Ovide. Toutefois l'on n'a pas donné, pour appuyer cette opinion, de raisons suffisantes; quelques critiques, au contraire, ont reconnu dans cette composition le caractère du talent d'Ovide, et en effet, l'on peut aisément se convaincre à la lecture de cette élégie qu'elle n'est pas indigne du poète de Sulmone. Elle a été traduite en prose française par l'abbé Marolles, et en vers hollandais, avec les épîtres pontiques, par Daniel Havaert.

Quoique les ouvrages d'Ovide, dont nous avons parlé, soient nombreux, il en a encore composé d'autres dont malheureusement il ne reste que le souvenir.

1° Une tragédie de Médée, à laquelle l'auteur lui-même fait allusion dans plusieurs endroits, et que Quintilien loue en ces termes : « La Médée d'Ovide montre de quoi ce poète eut été capable, s'il avait mieux aimé modérer la fougue de son esprit que de s'y livrer comme il fait. » Tacite, dans le dialogue sur les Orateurs, fait aussi grand cas de cette tragédie, dont il ne reste qu'un seul vers. Vossius exprime aussi des regrets sur la perte de cet ouvrage.

2° Des déclamations, des controverses dont Sénèque le rhéteur parle avec éloge.

3° Une traduction des phénomènes d'Aratus, mentionnée par Probus et par Lactance qui en cite trois vers.

4° Quelques épigrammes recueillies par Politien et par Daniel Heinsius.

5° Un livre contre les mauvais poètes, cité par Quintilien.

6° Le triomphe de César Tibère sur les Illyriens.

7° Un poëme à la louange d'Auguste déjà mort, écrit en langue gétique; et cette particularité fait regretter davantage encore la perte de cet ouvrage.

8° Deux livres sur la bataille d'Actium, dédiés à Tibère.

9° Enfin un livre de prédictions.

D'autres ouvrages ont été faussement attribués à Ovide, savoir :

1° Le Panégyrique en vers de Calpurinius Pison, dont plusieurs font honneur à Lucain.

2° Une élégie intitulée *Philomèle*, sur la voix des oiseaux et des quadrupèdes, et sur les mots latins qui les expriment. Vossius croit que cet ouvrage appartient à un grammairien des premiers siècles de notre ère.

3° *La Puce* (*de Pulice*), élégie indigne d'Ovide et qu'on a attribuée aussi à un certain Ofilius Sergianus. Il en existe une traduction française aussi peu sérieuse que peu chaste.

4° *Le Songe* (c'est la cinquième élégie du troisième livre des Amours). Cependant cette petite pièce pourrait être l'ouvrage de la première jeunesse d'Ovide.

5° Les arguments des livres de l'Enéide, qui se trouvent sous le nom de notre auteur dans quelques manuscrits.

6° Enfin un poëme en trois chants qui a pour titre *la Vieille* (*de Vetula*). Fabricius, dans sa Bibliothèque latine, Lyser, dans son Histoire des poètes du moyen âge, et Bayle, dans son Dictionnaire, ont clairement démontré la supposition de ce poëme qui paraît avoir été composé par quelque moine des bas siècles, ou par le protonotaire de Léon, qui en a fait la préface.

Nous ne dirons rien du poëme des *Trois Jeunes Filles* (*Liber Trium Puellarum*) qui luttent entre elles à qui chante le mieux et qui ont pris un poète pour juge. Nous ne nous arrêterons pas non plus sur un autre poëme qui a pour titre *l'Adroit Messager* (*Liber de Nuntio sagaci*). Le style même de ces compositions accuse une époque bien postérieure à Ovide et rapprochée du moyen âge. Nous

passerons également sous silence les poëmes sur *le Capuchon* (*de Cucullo*), sur *l'Aurore* (*de Aurora*), sur *le Limaçon* (*de Limace*), et sur *les quatre Humeurs* (*de quatuor Humoribus*).

Le mérite de l'ami de Maxime a été diversement apprécié; les uns l'ont critiqué avec excès, d'autres l'ont loué outre mesure. Un point sur lequel on est généralement d'accord, c'est qu'il a trop souvent abusé de son esprit et de sa facilité pour la versification, et il eût été peut-être le premier poète de l'antiquité s'il avait eu plus de sensibilité et de goût. Nous n'entreprendrons pas de donner tous les jugements qu'ont portés sur cet auteur les anciens et les modernes; nous nous arrêterons seulement à quelques-uns qui ont apprécié le mérite d'Ovide en général, puisque nous avons déjà fait connaître l'opinion que plusieurs hommes de science et de goût ont professée sur ses compositions prises séparément.

Quintilien s'exprime en ces termes, relativement au caractère du talent de notre poète : « Ovide est abondant et fleuri à l'excès jusque dans ses poésies héroïques, trop amoureux de son esprit, cependant louable en bien des endroits. » Il reproduit encore peu après la même idée.

Il n'ignorait pas ses défauts, dit M. An. Sénèque, mais il les aimait. Le même rhéteur reproche au poète de Sulmone la *battologie*, c'est-à-dire la répétition vicieuse des mêmes choses en d'autres mots.

Jules César Scaliger regarde les épîtres comme ce qu'il y a de plus parfait dans les ouvrages de l'auteur des Métamorphoses. Si d'une part Joseph Scaliger, dixième fils du précédent, lui donne parmi les poètes, le premier rang ainsi qu'à Virgile, Erasme, de son côté, le nomme le Cicéron des poètes. Isaac Barrow, qui eut l'honneur d'être le maître de Newton, fait le plus pompeux éloge d'Ovide : C'est un génie qui préside au génie et à l'éloquence, sous une forme humaine; ses vers ne lui ont coûté ni soin, ni art, ils coulaient de source, ou bien une Muse les lui dictait elle-même. Daniel Heinsius n'épargne pas non plus les louanges à Ovide, il excuse même le défaut qu'on lui reproche, cette abondance luxuriante d'idées et d'images; bien plus, il lui en fait comme un mérite ; Vossius a montré la même indulgence, ou plutôt le même enthousiasme, la même idolâtrie.

Plus tard, Montaigne, Marmontel, La Harpe se sont montrés les justes appréciateurs du talent d'Ovide.

Quant à nous, s'il nous est permis, après ce qu'ont pensé des

savants, des littérateurs justement estimés, de formuler notre sentiment sur Ovide, nous dirons que doué d'un esprit vif, subtil, plein de ressources, cet esprit lui tient le plus souvent lieu d'imagination et de génie. Fortement saisi par la pensée, par l'objet du moment, il les voit seuls, aussi s'en occupe-t-il alors uniquement, aussi les retourne-t-il sous toutes leurs faces, jusqu'à ce qu'ayant épuisé les formes pour les reproduire, il soit de nouveau frappé d'une autre pensée, d'un autre objet. Nous ne pensons donc pas qu'il eût pu achever heureusement une de ces grandes conceptions poétiques dont il faut constamment embrasser l'ensemble, une épopée par exemple; il se laissait pour cela, trop charmer par les détails, et son poëme des *Métamorphoses* ne contrarie pas notre opinion à cet égard, composé qu'il est d'histoires détachées qui ne sont unies entre elles que par des liens excessivement délicats et déliés, et qui font plus d'honneur à son esprit qu'à son génie. Nous regrettons sincèrement que, précisément à l'âge de la maturité, il se soit trouvé dans des circontances qui ne lui permirent ni de voir, ni de sentir autre chose que ces circonstances elles-mêmes, tant il est vrai qu'il était toujours sous la puissance du moment; peut-être, s'il avait été plus heureux, s'il était resté à Rome, au milieu de ses amis et surtout auprès d'une épouse qu'il aimait, d'autres sujets eussent excité sa verve poétique, et nous n'aurions pas à gémir sur ces éternelles lamentations, dont la variété des formes n'a pu cependant déguiser tout à fait la monotonie. Cependant l'on ne peut disconvenir qu'Ovide se soit montré grand poète dans presque tous ses autres ouvrages; les *Fastes* principalement accusent une grande érudition, et une étonnante facilité de versification. Son vers, il est vrai, n'a pas souvent la perfection, le fini de Virgile, mais c'est ce qu'on ne peut exiger d'un talent de cette nature, dont le caractère principal était une excessive fécondité dont rien ne pouvait arrêter le besoin de produire; mais si la variété et le charme des images, si l'abondance et la richesse des formes, qui répétant tant de fois la même pensée, la laissent cependant toujours nouvelle; si des aperçus aussi fins qu'inattendus, si un style toujours facile, toujours pur, si un rhythme toujours aisé, toujours harmonieux, peuvent suffire pour constituer un grand poète, Ovide est le plus grand poète de l'antiquité; mais malheusement il lui manquait un goût plus épuré, plus sûr, et une sensibilité plus exquise.

Nous avons indiqué les différentes traductions d'Ovide, lorsque nous avons parlé de chacun de ses ouvrages, et en y joignant celles qui se trouvent dans la publication de Panckoucke, nous n'avons plus qu'à indiquer quelques-unes des meilleures éditions; car pour donner la bibliographie complète de cet auteur, ce serait une tâche trop longue, trop fastidieuse et trop peu utile tout à la fois.

1° L'édition d'Ovide la plus ancienne est celle de François Pozuolo; 2° celle donnée par l'évêque d'Aleria; 3° celles des Aldes; 4° celles de Leyde; 5° celle de Burmann; 6° celle de Jacobus Rubens; 7° celle d'Etienne Corallus; 8° celle d'Antoine Zarotus; 9° celle d'Azzoguidi; 10° celle avec la préface d'Accursius; 11° Plantin a donné aussi une édition d'Ovide avec les arguments et les notes de Marillon; 12° on en a une de Daniel Heinsius avec les commentaires de Jos. Scaliger et de Joseph Gruterus; 13° enfin, nous mentionnerons l'édition de Barbou. On compte encore un certain nombre d'éditions d'Ovide qui ont paru dans ces derniers temps, mais elles doivent être assez connues pour que nous n'ayons pas besoin d'en parler. Nous n'avons rien dit des impressions qui se sont bornées à reproduire séparément chaque ouvrage, ou quelques-uns des ouvrages de notre poète; on peut à cet égard consulter *le Manuel du libraire et de l'amateur de livres*, par J. Ch. Brunet.

Au temps de Virgile, d'Horace et d'Ovide, se faisaient remarquer d'autres poètes dont pour la plupart les œuvres sont perdues. Du temps que Virgile écrivait ses Bucoliques, il était question du poète Codrus. Servius fait également mention de Codrus comme poète, et il rapporte que Valgius en parlait dans ses élégies. Il ne faut pas confondre ce Codrus avec un méchant poète du même nom qui vivait sous Domitien et qui a été meurtri sous le fouet sanglant de Juvenal.

Un vers épigrammatique de Virgile nous a conservé les noms de deux poètes qui existaient à la même époque, et qui ne semblent pas avoir joui d'une grande faveur. C'étaient Bavius et Mevius.

Anser fut l'ami du triumvir M. Antoine, et chanta ses exploits, ce qui lui valut de la part de son héros une campagne dans le territoire de Falerne. C'est à lui probablement que Cicéron fait allusion dans la treizième Philippique. Il était l'ennemi de Virgile qui l'attaque indirectement dans sa neuvième églogue en jouant sur son nom; c'est du moins l'opinion émise par Servius, dans sa note à cet endroit. Properce et Ovide rappellent aussi le nom de ce poète.

Horace parle, en plusieurs endroits de ses poésies, d'un certain poète nommé Clotius Crispinus, de la secte des stoïciens; il composa un grand nombre de vers, mais de vers médiocres, à ce qu'il paraît.

Ce Crispinus, d'après l'épithète que lui donne Horace, était attaqué d'une ophthalmie chronique que Horace lui-même a eu le soin de nous qualifier; c'est tout ce qu'on sait de ce poète dont les ouvrages sont entièrement perdus, et si nous nous en rapportons au satirique de Venouse, cette perte ne doit laisser aucun regret.

PLAUTIUS TUCCA.

Plautius Tucca fut l'ami de Virgile et d'Horace; il avait chez les anciens la réputation d'un bon poète. Il fut avec Varius chargé par Auguste de revoir l'Enéïde, après la mort de l'auteur, mais à la condition expresse de n'y rien ajouter. Les autres circonstances de la vie de Tucca nous sont entièrement inconnues. Nous n'avons rien de ce qu'il a écrit, et nous ignorons même en quel genre de poésie il s'est exercé. Il ne faut pas le confondre avec le Tucca dont parle Cornutus, et qui fut, selon lui, le premier interprète de Perse; le nom de celui-ci fut d'abord *Tucetta* et ensuite *Tucca*.

A. CORNELIUS ALPINUS.

Gyraldus, Lambinus et autres veulent que ce soit un certain A. Cornélius Alpinus qui ait été désigné par Horace. Ils en font alors un poète contemporain d'Auguste, et cependant ils ne justifient leur opinion par aucun document authentique. Quant à nous, nous pensons que c'est le même personnage que Marcus Furius Bibaculus dont nous avons déjà parlé, et nous ne faisons mention du prétendu Cornélius Alpinus que pour satisfaire autant qu'il est en nous, à toutes les exigences.

DOMITIUS MARSUS.

Marsus vivait sous le règne d'Auguste; il fut l'ami de Virgile et de Tibulle auxquels il survécut; il composa même sur leur mort deux distiques qui ne manquent ni de grâce ni d'élégance. Le genre de Marsus était la poésie épigrammatique, et, sous ce rapport, Martial semble le placer à côté de Catulle. Il paraît que le recueil de ses épigrammes était intitulé Cicuta, *la Ciguë* ou *la Flûte*. Philargyrius

qui a conservé l'une des épigrammes du poète dont il est ici question lui donne ce titre de Cicuta, mais nous pensons avec le savant M. Boissonnade que c'est la désignation de l'ouvrage entier. Au reste, cette épigramme est dirigée contre Bavius, cet ennemi de Virgile, que nous avons mentionné plus haut comme poète fort médiocre. Le même Marsus composa un poème sur la guerre d'Hercule contre les Amazones, c'est ce qui est attesté par une épigramme de Martial. Il donna à ce poème le titre d'*Amazonide*, mais il ne paraît pas que cet ouvrage lui ait valu grande gloire; c'est ce qu'on peut conjecturer, dit Crinitus, de plusieurs passages d'auteurs anciens, et de quelques vers de cette composition qui ont été conservés, et qui sont mis au-dessous de ceux de Perse. Tout porte à penser qu'il s'exerça dans la poésie élégiaque ; au moins est-il certain qu'il célébra sous le nom de Mélénis une femme qu'il aimait.

Un autre ouvrage de Marsus dont on ne connaît pas le sujet, avait pour titre les Fables (Fabellæ); on sait qu'il était en vers et qu'il était très-long ce qui peut-être ne le rendait pas meilleur. Le grammairien Charisius en cite le neuvième livre. Ovide place Marsus avec honneur à côté de Rabirius, de Macer, de Pedo Albinovanus et de plusieurs autres poètes de la même époque. Broekhuisen, à la suite de son édition de Tibulle, a rassemblé avec un soin minutieux les divers fragments que le temps a épargnés des œuvres de Domitius Marsus.

CN. PEDO ALBINOVANUS.

Pédon vivait sous Auguste, et sa vie se prolongea jusque sous le règne de Tibère. Ce poète composa des élégies et des épigrammes. Il reste de lui une *élégie sur la mort de Mécène*, une autre ayant pour titre : *les dernières paroles de Mécène ;* celle-ci paraît être la suite de la précédente et en faire partie, au moins y était-elle jointe dans les manuscrits; ce fut Scaliger qui crut devoir en faire deux ouvrages séparés. La première de ces compositions comprend 144 vers, la seconde n'en contient que 34, et l'on pense communément qu'Albinovanus n'a fait que mettre en vers les paroles même de Mécène, qui expriment surtout son attachement pour Auguste, et le désir qu'il a de vivre dans le souvenir de l'empereur. On attribue aussi à Albinovanus l'élégie adressée à Livie, *sur la mort de son fils Drusus*, poëme dont nous avons parlé vers la fin de l'article consacré à Ovide

à qui plusieurs savants ont fait honneur de cette composition; mais nous croyons avec Scaliger et Henri Meibomius, qu'elle appartient à Albinovanus. En effet l'élégie sur la mort de Mécène, malgré l'avis contraire de Passerat et de Vossius, est regardée à juste titre comme étant de notre auteur; or elle commence par un vers qui prouve que le poète avait composé récemment une autre élégie sur la mort d'un jeune homme, ce qui est évidemment une allusion à l'élégie sur la mort de Drusus Néron; vouloir que le poëme sur la mort de Mécène soit d'Ovide, c'est ne pas connaître le caractère du style de cette pièce, et d'ailleurs les dernières paroles de l'ami d'Auguste qui font suite à cette élégie, ne peuvent jamais avoir été mises en vers par le poète de Sulmone; Scaliger et Meibomius ont donc raison, selon nous, dans ce qu'ils prétendent.

Un autre ouvrage de Pédon Albinovanus n'est pas arrivé entier jusqu'à nous; c'est un poëme en vers hexamètres sur *le Voyage de Germanicus dans l'Océan septentrional;* il n'en reste que vingt-deux vers lesquels nous ont été conservés par M. Sénèque, qui préférait ce morceau à tout ce que les autres auteurs latins avaient écrit sur le même sujet. Le passage en question est la description des dangers qui menacèrent Germanicus et ses soldats sur une mer peu connue des Romains. Pédon fut aussi l'auteur d'une *Théséide* ou d'un poëme sur les exploits de Thésée, et Ovide, dans l'épître qu'il lui adresse comme à un ami cher et dévoué, fait un grand éloge de cet ouvrage et de l'auteur en particulier. Quintilien le considère comme un génie puissant et élevé; le philosophe Sénèque le nomme *conteur très-élégant.* Il faut bien admettre, après de pareils témoignages, que Pédon Albinovanus fut l'un des poètes les plus remarquables de son époque, et il est fâcheux que le temps n'ait pas respecté ses ouvrages. Nous avons dit en commençant, et nous rappellerons en terminant, que Pédon composa aussi des épigrammes dont Martial fait mention en plusieurs endroits. Les circonstances particulières de la vie du poète qui nous occupe sont tout à fait ignorées. Il ne faut pas toutefois confondre Pédon Albinovanus avec Celsus Albinovanus, secrétaire de Tibère et ami d'Horace.

AULUS SABINUS.

Aulus Sabinus, tout à la fois poète et orateur, fut l'ami d'Ovide

et vécut comme lui sous le règne d'Auguste. Le poète de Sulmone nous apprend lui-même dans quel genre de composition littéraire s'exerça Aulus Sabinus. Il imita son ami dans l'héroïde et composa les épîtres d'Ulysse à Pénéloppe, d'Hippolyte à Phèdre, d'Énée à Didon, de Démophoon à Phyllis, de Jason à Hipsipyle, et enfin celle de Sapho. Il ne reste de ces épîtres que celles d'Ulysse à Pénélope, de Démophoon à Phyllis et une troisième dont Ovide ne parle pas, de Pâris à Œnone. Il est vrai que plusieurs philologues, et entre autres Vossius, pensent que ces poëmes sont indignes de Sabinus, et qu'ils n'apporteraient pas beaucoup de gloire même à un auteur de notre temps; il est vrai, comme le dit Froisset, que l'on n'y trouve pas l'imagination, le langage ingénieux de son ami et de son modèle, et que l'on est frappé de la sécheresse du fond et du peu d'élégance de la versification; mais pourquoi en conclure qu'elles ne sont pas de Sabinus, lorsque nous n'avons de ce poète aucun ouvrage qui puisse servir de terme de comparaison? Ne peut-il pas avoir été l'ami d'Ovide, sans être obligé pour cela de faire des vers comme Ovide, et Ovide, en le louant, n'a-t-il pas pu faire une concession à l'amitié? N'avons-nous pas d'ailleurs des vers plus médiocres encore qui datent de la même époque? Nous n'affirmons pas que les trois héroïdes que l'on joint ordinairemeut à celles d'Ovide, soient effectivement de Sabinus, mais nous ne trouvons pas concluantes les raisons que l'on donne pour établir qu'il n'en est pas l'auteur. On croit, mais nous ne savons d'après quels indices, que Sabinus pourrait avoir composé quelques-uns des six épîtres héroïques qu'on lit sous le nom d'Ovide, savoir : celles de Pâris à Hélène, d'Hélène à Pâris, de Léandre à Héro, d'Héro à Léandre, d'Acontius à Cydippe, de Cydippe à Acontius. Nous devons encore à Ovide de savoir que Sabinus a fait d'autres ouvrages : un poëme sous le nom de *Trœzena* ou Trazena, un autre à l'instar de celui d'Hésiode intitulé les *Travaux et les Jours*. Le passage d'Ovide nous apprend en même temps que la mort de Sabinus précéda la sienne. Il ne reste de ce poète que les trois héroïdes que nous avons mentionnées, si encore elles sont de lui. On ignore les particularités de sa vie.

GRATIUS FALISCUS.

Gratius surnommé *Faliscus*, parce qu'il était de Falérie, ville des Falisques, fut, comme le précédent, contemporain et ami d'Ovide qui, seul de tous les autenrs anciens, fait mention de Gratius, et de

son poëme sur la chasse (*Cynegiticon*). Cet ouvrage de 540 vers n'est pas précisément une composition didactique sur la chasse, mais seulement sur les préparatifs à faire par celui qui veut se livrer à cet exercice. D'abord il explique quelles précautions, quels soins il faut prendre pour la confection des filets, des toiles; car c'étaient là les moyens que les anciens employaient pour la chasse aux bêtes fauves. Il traite ensuite du costume qui convient au chasseur, et des armes dont il doit être muni. Enfin l'auteur fait connaître les meilleures races de chiens, la manière de les élever, de les nourrir, de les guérir de leurs maladies, le tout mêlé de quelques petits épisodes. Il parle aussi de l'utilité dont les chevaux peuvent être à la chasse. Nous n'avons pas intégralement le poëme de Gratius ; le manuscrit était en si mauvais état, que la fin n'a pu être déchiffrée, et les derniers vers sont incomplets. Il paraît que l'ouvrage de notre auteur resta longtemps ignoré, car Némésien qui vivait au troisième siècle, sous les empereurs Carus, Carin et Numérien, n'en avait aucune connaissance, puisqu'il se fait une espèce d'honneur d'être le premier qui ait écrit sur la chasse. Ce fut seulement an 1503 que Jacques Sannazar découvrit un manuscrit de Gratius, qui fut publié avec l'*Halieuticon* d'Ovide par les soins de Paul Manutius. Barthius, Borrichius et J. C. Scaliger, font un cas tout particulier de notre poète, tant sous le rapport de l'érudition que sous celui du style.

P. CORNELIUS SEVERUS.

Cornélius Sévérus est connu par son poëme sur l'Etna que l'on attribua longtemps à Virgile, mais qui paraît enfin rendu à son véritable auteur, malgré l'obstination de quelques savants qui veulent en faire honneur à Lucilius le jeune. Une lettre de Sénèque à Lucilius nous semble ne laisser aucun doute, et prouver de la manière la plus explicite que le poëme de l'Etna appartient bien à l'auteur dont nous parlons et qu'il y aurait de l'aveuglement à le lui contester. Ce poëme de 642 vers explique dans tous leurs détails et avec une poésie riche et sonore les phénomènes physiques et les effets terribles du volcan de la Sicile. Nous citerons, pour donner une idée de la versification de ce poète, l'épisode qui termine le poëme et qui a pour objet la *tendresse filiale*. Il reste encore de Cornélius Sévérus un fragment de 25 vers sur la mort de Cicéron, que l'on croit avoir appartenu à un poëme qu'il entreprit sur la guerre sicilienne,

mais dont il ne put achever que le premier livre. Si l'on s'en rapporte à Quintilien, cette perte doit causer des regrets aux amateurs de la poésie romaine.

L'Etna de Cornélius Sévérus a été traduit en français avec les *sentences* de Publius Syrus, par Sérionne qui a joint à sa version le texte latin, des notes critiques, historiques et géographiques, la Vie des deux auteurs, une carte de Sicile, et un plan des environs de l'Etna. Sept ou huit autres vers isolés de Sévérus ont été conservés par M. Sénèque, Sosipater, Cornutus et Diomède. Ovide, dans une épître qu'il lui adresse, appelle l'auteur de l'Etna, *le plus grand poète des grands poètes*, il y ajoute même que le *Latium lui doit un poème vraiment royal*.

MARCUS MANILIUS.

Nous n'examinerons pas si Marcus Manilius auteur des *Astronomiques* (Astronomicôn), s'est appelé Mallius, s'il est le même que Manilius Antiochus qui fut amené à Rome avec Publius Syrus son cousin, ou s'il faut le confondre avec le fameux mathématicien Manlius, dont parle Pline l'ancien et qui éleva dans le champ de Mars, à Rome, par l'ordre d'Auguste, un gnomon de soixante-dix pieds de haut; ce sont là toutes questions oiseuses et qui longuement discutées laissent les gens dans la même incertitude. Cependant, si, au milieu des opinions diverses qui ont été émises, nous pouvons hasarder la nôtre, nous dirons que nous croyons que Manilius est bien le nom de notre auteur, qu'il est bien romain, qu'il a écrit sous le règne d'Auguste, quoique pas un auteur contemporain ne fasse mention de lui. D'abord nous croyons que son nom est Manilius, parcequ'on ne parvient à lui en donner un autre qu'à l'aide de suppositions, de conjectures qui ne s'appuient sur rien, et qu'il vaut tout autant lui laisser celui que la tradition lui a donné; en second lieu, nous le tenons pour romain parce qu'il parle de Rome avec le même intérêt qu'aurait pu le faire l'un de ses enfants les plus affectionnés. Vainement a-t-on prétendu, d'après son style et quelques tournures singulières, qu'il était étranger; faut-il s'étonner, que, traitant un sujet tout nouveau et peu poétique, il ait employé des formes nouvelles et insolites? Nous pensons enfin qu'il a écrit vers le règne d'Auguste parce qu'il fait mention dans son poëme de la défaite de Varus, qui eut lieu, en l'an 9 de notre ère, cinq ans avant la mort d'Auguste, évènement qui dans des temps postérieurs n'aurait pas eu assez d'importance

pour que l'auteur en eût assigné la cause à l'influence des astres; il en parle d'ailleurs comme d'un fait récent, ce que les critiques paraissent ne pas avoir remarqué. De plus, au commencement de son poëme, il semble invoquer le successeur d'Auguste, et deux autres passages confirment notre opinion qui d'ailleurs est appuyée de celle de Borrichius, de Buchnerus, de Barthius, de Saumaise et de plusieurs autres.

Le poëme de Manilius est divisé en cinq livres dont le dernier, à ce qu'on croit, n'est pas achevé, parce qu'ayant dit quelque chose des sept planètes, l'auteur ne complète pas son sujet.

Les savants ont regardé ce cinquième livre, comme supérieur à tous les autres ; ce qui doit augmenter nos regrets de ce qu'il n'est pas achevé.

Les opinions sur le mérite poétique de Manilius ont été partagées. Selon Jos. Scaliger, ce fut un poète plein de ressources, un écrivain très-élégant qui a traité des choses obscures en un style parfaitement clair, et qui a répandu un vernis gracieux sur une matière ingrate; il a autant de douceur qu'Ovide et plus d'élévation que lui; c'est surtout dans le début de chaque livre qu'il est au dessus de toute comparaison; on ne peut rien imaginer de plus divin, de plus riche, de plus imposant, de plus agréable : c'est le chant du cygne que nous entendons. Borrichius dit que les *Astronomiques* puisés en grande partie dans la doctrine des Egyptiens, et imités d'Hipparque, d'Eudoxe et d'Aratus, sont écrits en style épique, que la diction est soignée, la partie oratoire médiocre, que les expositions ne laissent rien à désirer, et qu'il traite en vers avec une grande facilité un sujet qu'on n'avait pas encore abordé avant lui. En lisant et en relisant Manilius, dit Vossius, on voit que tout, dans son ouvrage, rappelle le siècle d'Auguste.

Contrairement à l'opinion de Vossius, Pingré a dit que le poëme de Manilius est rempli de tournures singulières, et qu'on ne trouverait pas facilement dans un auteur du même siècle. Cependant il ajoute que le style de notre auteur est poétique, énergique, digne du siècle d'Auguste, mais trop abondant. Delambre en porte un jugement moins favorable. Eschenburg trouve que le poëme des Astronomiques est plus utile pour l'histoire, qu'il n'est remarquable par son mérite poétique, si l'on excepte quelque possages, les descriptions et les exordes de quelques-uns de ses livres. M. le docteur

Weyting, recteur à Campen, qualifie de dur et d'obscur le style de Manilius, bien qu'on y trouve çà et là des éclairs de génie poétique. M. Schœll trouve le poëme de Manilius intéressant pour l'histoire de l'astronomie et de l'astrologie. Le savant professeur Bœhr, dans son manuel de la littérature romaine, lui reconnaît du talent, mais il affirme que sa diction fait douter que l'ouvrage appartienne au siècle d'Auguste.

Nous pourrions citer de plus les jugements d'autres philologues, mais ils rentrent tous dans ceux que nous avons fait connaître. Pour nous qui avons lu aussi avec attention les *Astronomiques*, nous reconnaissons dans l'auteur une verve poétique riche et abondante, qui ne lui fait pas faute, même lorsqu'il s'agit de définir, de décrire des choses rebelles à la poésie. Nous trouvons en général et sauf quelques expressions étranges assez rares, sa diction pure et châtiée; nous nous rangeons donc du parti de ses admirateurs, et nous regrettons avec Jos. Scaliger, que le poëme de Manilius soit si négligé dans les études latines. Quant à l'obscurité qu'on lui reproche, nous pensons qu'elle tient moins au caractère de l'auteur qu'au sujet même; et que pour bien comprendre les Astronomiques, il faut préalablement des connaissances qui ne sont pas celles du plus grand nombre.

Nous n'avons pas d'autre traduction française de Manilius que celle de Pingré.

Outre quelques éditions précieuses pour les curieux, mais très-difficiles à se procurer, les meilleures et les plus correctes sont celles de Scaliger, de Bœcler, de Dufay, de Bentley, d'Elie Stober, et enfin de E. D. N. Burton.

ÆMILIUS MACER.

Æmilius Macer naquit à Vérone, suivant l'opinion de quelques savants. On dit qu'il brillait par le génie et la science. Il se fit distinguer surtout à l'époque où Messala Corvinus et Asinius Pollion se rendaient célèbres à la tribune. Il fut l'ami de Tibulle et d'Ovide. Avec ce dernier, il fit un voyage en Sicile et visita les principales villes de l'Asie. Il mourut dans cette contrée, l'an 737 de la fondation de Rome, 17 ans avant J.-C., deux ans après la mort de Virgile, et l'année de la naissance de Germanicus César. Il avait composé des poëmes sur les *oiseaux*, les *serpents*, et les *propriétés des herbes*.

Il écrivit encore les *Paralipomènes* d'Homère, comme on le voit dans Ovide qui l'appelle quelque part *le troyen*. Vossius croit que Macer fut auteur d'Annales, mais nous pensons que ce qu'il dit s'applique à Licinius Macer dont nous avons parlé parmi les historiens de la deuxième époque. Il ne nous reste presque rien de tous les ouvrages de notre poète ; le temps n'en a pas épargné quinze vers entiers. On doute que l'ouvrage sur les Propriétés des herbes, qui existe encore sous son nom, soit de lui; il est attribué à un autre Macer, médecin comme lui et postérieur à Galien. Ce qui fait croire que ce traité ne peut pas être l'ouvrage de notre Macer, c'est que le poëme n'est pas digne du beau siècle d'Auguste, et que d'un autre côté, il y est fait mention de Pline le naturaliste qui vivait non sous Auguste, mais sous Néron et sous Vespasien. Au reste, Jules César Scaliger ne porte pas sur l'homonyme de Macer un jugement bien favorable : Cet homme, dit-il, n'était bon ni comme poète, ni comme médecin, ni comme versificateur. Il ne faut pas non plus confondre Æmilius Macer avec C. Lucinius Macer qui fut questeur l'an 655 de Rome, 99 ans avant J.-C., et qui, accusé de concussion par Cicéron, préteur, se donna la mort dans la crainte de la condamnation dont il était menacé. Il laissa un fils Licinius Macer Calvus, poète distingué et grand orateur, qui disputa longtemps, mais à armes inégales, le sceptre de l'éloquence au défenseur de Milon. Quintilien ne lui trouve rien d'élevé. Ovide, son ami, le traite un peu mieux, comme on a pu le voir, et il en faisait un cas particulier, puisqu'il lui adressa une élégie qui fait partie des *Amours*, et une épître pontique. Nous ne connaissons pas d'auteurs anciens qui aient parlé d'Æmilius Macer.

GERMANICUS CÉSAR.

Germanicus naquit vers l'an 737 de Rome, 17 ans avant l'ère vulgaire. Il était fils de Drusus Néro Germanicus et d'Antonia la jeune, réputée pour sa vertu. Tibère, son oncle, adopta Germanicus pour son fils. Le jeune Romain fit ses premières armes à l'âge d'environ vingt ans. Il se couvrit de gloire par la pacification de la Dalmatie, province révoltée où il avait eu un commandement. L'année suivante, il obtint d'aussi heureux succès dans la Pannonie ; il leur dut les honneurs du triomphe et la charge de préteur. En 764, Auguste le fit élever au consulat, et le mit à la tête de huit légions stationnées sur le Rhin, ce qui était une marque insigne de confiance. Après la

mort d'Auguste il eut à redouter la jalousie et la haine de Tibère, dont à la fin il fut la victime. Il faut lire dans Tacite la révolte des légions de Pannonie, pour se faire une idée du caractère noble et ferme de Germanicus. Il refusa l'empire que lui offraient ses soldats, et ramena par son énergie les rebelles à la soumission et à la discipline. Il battit ensuite les Germains et les Celtes, défit Arminius, l'ennemi le plus redoutable des Romains, et reprit sur les Marses une aigle romaine qu'ils gardaient depuis la déplorable défaite de Varus. Rappelé à Rome, il y obtint de nouveau les honneurs du triomphe. Envoyé en Arménie, il vainquit le roi de cette contrée, le détrôna, et donna la couronne à un autre. Tibère, ne pouvant plus résister à l'inquiétude jalouse que lui causaient les glorieux succès de son fils, le fit empoisonner à Daphné, près d'Antioche, par Pison, l'an 772 de Rome, la 19e année de notre ère. Germanicus avait alors 34 ans, il avait été consul pour la seconde fois, l'année précédente. Sa mort fut pleurée par les peuples et par les rois; les Romains, malgré la crainte qu'ils devaient avoir de Tibère, manifestèrent hautement leur douleur et leurs regrets; le cruel empereur seul ne put dissimuler la joie odieuse qu'il ressentait en se voyant délivré de celui qui avait causé tant d'angoisses à son cœur haineux et jaloux. Cependant Germanicus était d'un commerce doux et facile, général prudent et brave, vainqueur modeste, ami fidèle et dévoué; il avait gagné le cœur de tous ceux qui le connaissaient.

Au milieu de ses travaux guerriers, ou plutôt avant de s'y livrer, il se distingua dans la poésie. Ovide qui lui avait dédié ses *Fastes*, et Quintilien nous en sont témoins. Suétone parle de comédies qu'il avait composées en grec, et Pline d'un poëme à la louange d'un cheval à qui Auguste avait fait élever un tombeau. Il traduisit en hexamètres latins les phénomènes d'Aratus, à l'exemple de Cicéron, et comme le firent après lui Avienus et quelques autres; il composa aussi en partie un poëme ayant pour titre *Diosemeion*, ou livre de pronostics tirés également d'Aratus et d'autres astrologues grecs. On croit aussi que dans sa jeunesse et pendant son premier consulat, il s'exerça à la plaidoirie. Quelques épigrammes de sa composition lui ont survécu.

Cependant plusieurs savants et entre autres Vossius, Rutgersius, Colomesius, et Nic. Heinsius, ont élevé des doutes sur l'authenticité des ouvrages que nous venons d'indiquer comme étant du petit fils

d'Auguste, et ils en voudraient faire honneur à Domitien, qui prit aussi le nom de *Germanicus*, après ses succès en Germanie; mais Gaspard Barthius a victorieusement réfuté cette prétention.

Le poëme d'Aratus traduit par Germanicus César, comprend quatre cent quatre-vingt-sept vers qui n'ont pour toute division que le nom de chacune des constellations en tête du morceau qui les décrit.

Ce qui nous reste des ouvrages de Germanicus a été plusieurs fois imprimé, et la personne même du poète a été le sujet de quatre tragédies dont les auteurs sont Boursault, Colonia, Pradon, et dans ces derniers temps, Arnault.

CORNIFICIUS.

Nous n'avons qu'un seul renseignement sur ce poète : « Le poète » Cornificius périt abandonné de ses soldats que, lorsqu'ils fuyaient, » il avait souvent appelés *lièvres coiffés de casques*. Sa sœur Cornificia, est auteur d'épigrammes remarquables. » Vossius ne doute pas que ce soit le même Cornificius, détracteur de Virgile, et dont parle Donat dans la Vie du poète de Mantoue; mais il n'est pas aussi certain que ce soit celui dont Catulle se plaint dans ses épigrammes, ou celui à qui sont adressées plusieurs lettres de Cicéron, ou bien encore l'auteur du livre à *Herennius* attribué cependant à Cicéron. Quel qu'ait été au reste ce Cornificius, le temps n'a rien épargné de ses œuvres; et de quel genre étaient-elles, c'est ce qu'on ignore. Nous ne le citons que pour mémoire.

C. ASINIUS POLLIO.

Pollion, orateur et homme consulaire, écrivit en vers ïambiques trimètres, des tragédies latines, celles qu'on appelait *prætextatæ;* c'est à lui qu'Horace adresse la première ode du deuxième livre. Comme Pollion est plus connu sous le rapport de l'éloquence que sous celui de la poésie, nous en parlerons plus amplement dans la seconde section de la troisième Époque.

C. ASINIUS GALLUS.

Asinius Gallus était fils d'Asinius Pollion, homme consulaire et orateur distingué, comme nous aurons occasion de le dire. Gallus, par les soins et la direction que lui donna son père, suivit d'abord la

même carrière que lui et s'adonna à l'art oratoire ; mais ensuite il se livra à son goût pour la poésie. Les anciens et entre autres Annéus Sénèque le considèrent tout à la fois comme orateur et comme poète; mais il paraît que, s'il fut assez bon poète, il ne fut cependant qu'orateur médiocre. Les anciens grammairiens citent quelques vers d'Asinius Gallus, d'après lesquels, selon Crinitus, on peut juger quelle grâce et quel piquant il était capable de répandre dans ses épigrammes; car il faut croire que c'était là surtout le genre de composition dans lequel il s'exerçait. Il en fit entre autres sur le grammairien Pomponius, et le plaisanta sur ce qu'il s'était adonné au pugilat. Pline le jeune parle aussi des épigrammes de Gallus et rapporte qu'il écrivit un ouvrage dans lequel il comparait Pollion son père à Cicéron, et donnait la préférence au premier. Suétone nous apprend que J. César réfuta cette assertion. C'est tout ce qu'on sait de C. Asinius Gallus. De ce qu'a pu composer ce poète, il ne reste que deux vers conservés par Suétone : c'est l'épigramme contre Pomponius, qui, traduite littéralement en français n'aurait ni sel, ni esprit.

Durant cette époque que nous avons appelée *l'âge viril* de la littérature romaine, un certain nombre d'autres poètes se sont fait connaître, et bien que leurs ouvrages soient perdus, et que les circonstances de leur vie soient à peu près ignorées, comme des auteurs anciens en ont conservé le souvenir, nous ne terminerons pas cette partie de la troisième époque, sans en faire mention.

Peu après la mort d'Horace, se fit remarquer Philistion. Il était né à Magnésie, et il se fit une réputation à Rome par ses *mimogrammes* dont parle Martial. Sidonius Apollinaris, Marcellinus et autres en font mention. Dans un de ses mimes qui avait pour titre *le Rieur*, il se prit à rire d'une manière si naturelle, que sa gaîté devint contagieuse et s'empara de tous les spectateurs, mais lui-même en mourut sur le théâtre.

Gracchus était un poète contemporain de Varius, qui comme lui s'exerça dans le genre tragique, et comme lui composa une tragédie intitulée *Thyeste*. C'est au moins ce qui résulte d'un vers d'Ovide. Il ne reste de cet auteur qu'un seul vers conservé par un ancien grammairien.

Sextilius Ena de Cordoue, écrivit à Rome en latin. Ce fut un poète qui avait plus de génie que de science, et l'on peut, à ce qu'il paraît,

lui appliquer ce que Cicéron disait des Cordouans, qu'il avait quelque chose d'épais.

Titius Septimius vécut à la même époque, et fut tout à la fois poète lyrique et poète tragique. Le seul auteur ancien qui fasse mention de ce poète est Horace. Il ne faut pas le confondre avec Caius Titius, poète de la deuxième époque.

On ne sait rien de bien positif sur Aristius Fusius dont parle Horace, et à qui il a adressé l'une de ses odes. On croit qu'il courtisa Thalie et Melpomène.

Fannius ne fut qu'un poète médiocre, et cependant ses vers ainsi que son portrait obtinrent l'honneur d'être placés soit dans le temple d'Apollon et des Muses, soit dans une autre bibliothèque publique. Horace fait mention d'un autre poète nommé Octavius qui mourut de boire, ou étouffé par la bile, comme on peut le croire d'après un distique fait sur sa mort.

Ponticus, contemporain de Properce et ami d'Ovide, composa un poëme sur la ville de Thèbes, pour lequel l'amant de Cynthie ne craignit pas de le comparer à Homère. Outre cet ouvrage, Ponticus chanta aussi ses amours.

C. Mellissus était affranchi de Mécène; il fut nommé par Auguste, conservateur de la bibliothèque qui se trouvait dans le portique Octavien. Ovide le met au nombre des poètes comiques. Il inventa, selon Vossius, une nouvelle espèce de comédie *togata*, à laquelle il donna le nom de *trabeata*. Il ne faut pas le confondre avec le grammairien Hélius Melissus qui vivait du temps de l'empereur Adrien et dont Aulu-Gelle fait mention.

Ovide, dans la dernière épître pontique, désigne encore plusieurs autres auteurs de son temps avec lesquels il était plus ou moins lié, savoir : Turrannius, poète tragique, que quelques manuscrits nomment *Taratanus;* Lupus de Sicile qui composa des comédies dans lesquelles il joua lui-même; Carus qui fit un poëme dont le sujet était Hercule; les deux Priscus et Numa, dont on ignore le genre de composition; Marius qui se montra habile dans plusieurs espèces de poésie sans qu'Ovide s'explique davantage; Proculus, imitateur de Callimaque; Fontanus qui chanta les amours des Satyres pour les nymphes des eaux; Capella, poète élégiaque; C. Cotta dont l'auteur des *Pontiques* fait un brillant éloge; Julius Montanus qui se distingua dans l'élégie; Largus qui chanta Anténore, et raconta sa fuite de Phrygie;

et l'établissement qu'il forma dans la Vénétie, province de la Gaule cisalpine; Cantrinus qui composa un poëme sur Hector trainé autour des murs de Troie; et enfin Thuseus qui en fit un autre ayant pour titre *Phyllis*.

Nous joindrons encore à cette longue liste quelques autres noms. Quintus Hortensius qui fut non-seulement excellent orateur, mais encore poète de talent; Pomponius Atticus, l'ami de Cicéron, cultiva aussi la poésie avec succès et chanta en vers les hommes célèbres qui honoraient la ville de Rome, ou plutôt composa une suite de quatrains à placer sous leurs images.

C. Licinius Calvus, plus connu comme orateur, cultivait la poésie avec succès. Il composa une satire contre Tigellius Hermogènes, une pièce injurieuse contre César, dont Suétone nous a conservé le commencement, et une épigramme contre Pompée. Celle contre Hermogènes, en vers ïambiques, avait pour titre *Præconium Hipponacteum*, et était faite sans doute dans le genre de celle d'Hipponax contre Antherme et Bupale. Calvus fut le contemporain et l'ami de Catulle. Horace faisait de lui un cas particulier. M. Sénèque trouve ses vers plaisants, Ovide leur donne l'épithète de licencieux. Il réussit à un tel point dans le genre épigrammatique que Pline le jeune et Aulu-Gelle n'ont pas craint de le mettre sur la même ligne que Catulle. Tout mordant qu'était Licinius Calvus, il n'était pas cependant dépourvu de sensibilité, et il déplora en vers élégiaques la perte de Quintilie qu'il aimait. Quoiqu'il donnât, d'après Pline l'ancien, des soins attentifs à sa santé, il ne fournit pas une longue carrière, et mourut à l'âge de trente-quatre ans.

C. Memmius, chevalier romain, qui est autre que le Memmius dont nous avons parlé, était fils de Lucius, et poète fort instruit. Il étudia sous les mêmes maîtres que Lucrèce qui lui dédia son poëme sur *la Nature des choses*. Il fut envoyé en Bithynie, en qualité de préteur. Ayant commis des malversations dans cette province, il fut accusé par J. César; mais il paraît que les juges le renvoyèrent absous. Plus tard, il fut puni pour délit de brigue, et bien qu'il eût été défendu par Cicéron, il fut condamné à l'exil et envoyé en Grèce, l'an 693 de Rome, 61 ans avant J.-C. On pense qu'il mourut sur la terre étrangère. On ne sait pas quel genre de poésie il a cultivé. Toutefois, on peut penser que, malgré sa réputation de poète, ses vers avaient de la dureté, ou peut-être même un peu trop de hardiesse.

Albinus, autre que l'orateur Spurius Albinus, et qu'Aulus Posthumius Albinus, qui fut consul avec L. Lucullus, l'an 608 de Rome, 151 ans avant J.-C., et qui écrivit en Grec une histoire romaine; ce n'est pas non plus cet autre Albinus dont *Capitolinus* ou *Spartianus* a écrit la Vie. Celui dont nous parlons a chanté en vers les exploits des Romains, après ces glorieux succès militaires obtenus par Pompée, comme il résulte du commencement de son premier livre, qui fait allusion aux triples conquêtes du rival de César, dans les trois parties du monde, alors connues.

L. Julius Calidus ou Calidius, ami d'Atticus, se distingua dans la poésie et commença à briller après la mort de Lucrèce et de Catulle. Cornélius Népos vante l'élégance de ce poète.

Le siècle d'Auguste, cet âge viril de la littérature romaine, a donc vu naître et s'illustrer un grand nombre de poètes; mais, ainsi qu'on a pu le remarquer, il en est bien peu dont les ouvrages soient arrivés jusqu'à nous; à la plupart n'ont survécus qu'une partie de leurs œuvres, quelques morceaux mutilés, quelques fragments insignifiants; beaucoup d'autres, moins heureux encore, ne sont connus que de nom, et les titres mêmes de leurs poésies ont disparu dans l'abîme des temps.

TROISIÈME PÉRIODE.

(AGE VIRIL.)

DEPUIS L'ANNÉE 676 DE ROME JUSQU'A L'ANNÉE 767; DE 78 AVANT J.-C. A L'AN 14 APRÈS J.-C.

—

DEUXIÈME SECTION. — PROSE.

HISTOIRE.

Si durant la seconde période de la littérature, les Romains n'eurent, en fait d'histoire, que des annalistes, l'époque que nous parcourons a été plus heureuse, et elle compte de véritables historiens, mais plus sous le rapport littéraire que sous le rapport philosophique. Toutefois il est à regretter que la plupart des compositions de ce genre, qui ont obtenu l'approbation des anciens, n'aient point été respectées par le temps, et que quelques autres ne nous soient parvenues qu'incomplètes.

Les trois écrivains qui semblent, relativement à l'histoire, lier la troisième époque à la deuxième, sont Q. Hortensius Ortalus, Q. Pomponius Atticus et Marcus Tullius Cicéron. Ils furent cependant précédés par deux historiens que nous aurions dû peut-être joindre à ceux de la deuxième période : ce sont Sempronicus Asellion et Prosper.

Le premier avait été tribun des soldats au siége de Numance, et ce fut probablement peu après qu'il écrivit l'histoire de cette guerre. Son ouvrage devait être divisé en un assez grand nombre de livres, puisqu'Aulu-Gelle et Charisius citent le quatorzième. Cicéron fait mention d'Asellion, et Denys d'Halicarnasse le traite assez favorablement, puisqu'il le met avec Caton l'ancien, au rang des plus célèbres écrivains romains.

Prosper écrivit sur les antiquités étrusques du temps de Sylla et de Cicéron. Son ouvrage est perdu; l'histoire que l'on a imprimée à Florence et que l'on a prétendu avoir été retrouvée à Volaterra, est évidemment apocryphe.

Quintus Hortensius Ortalus, rival de Cicéron pour l'éloquence,

naquit l'an 643 de Rome, 114 ans avant J.-C., huit ans avant Cicéron, sous le consulat de M. Acilius Balbus et de C. Porcius Cato; il était fils de L. Hortensius qui, préteur à Rome et proconsul en Sicile, s'était fait une grande réputation de justice et de probité, et arrière petit-fils de l'historien Sempronius Tuditanus, par sa mère Sempronia; il était issu d'une ancienne et illustre famille plébéïenne qui avait donné à la république un tribun en 331, et un dictateur en 467. Il fit ses premières armes comme simple soldat dans la guerre sociale, et fut lieutenant de Sylla dans la guerre contre Mithridate. Il exerça ensuite les premières charges de l'Etat. Il fut édile en 678, et se distingua par la magnificence qu'il déploya dans la célébration des jeux publics, par une ample distribution de blé au peuple. Il revêtit la dignité consulaire en 685, et eut pour collègue Q. Cæcilius Metellus (Creticus). Il avait un goût très-prononcé pour le luxe et pour une vie molle; son opulence lui permettait de se livrer à son penchant; aussi s'opposa-t-il avec toute l'énergie de son éloquence à l'adoption d'une loi somptuaire que proposaient les tribuns Gabinius et Manilius. Il avait un fils qui mourut dans la guerre civile contre Brutus et Cassius, et une fille nommée Hortensia qui se rendit célèbre dans une circonstance que nous rappellerons en parlant des orateurs de cette époque; c'est alors aussi que nous mentionnerons les circonstances de la vie d'Hortensius, qui se rapportent à sa carrière oratoire. Hortensius ayant mis trop de vivacité dans l'action en plaidant pour Appius Claudius, il s'ensuivit la rupture de quelque vaisseau, et cet accident causa sa mort sous le consulat de L. Æmilius Paulus, et de C. Claudius Marcellus, l'an 704 de Rome, 50 ans avant l'ère chrétienne. Il avait composé des annales dont il ne reste absolument rien.

T. Pomponius Atticus, issu d'une famille de chevaliers, naquit l'an 644 de Rome, 110 ans avant notre ère, sous le consulat de M. Minutius Rufus, et de Spurius Posthumius Albinus. On connaît son étroite amitié avec l'orateur romain. Dès son enfance il fut élevé avec soin par son père qu'il eut le malheur de perdre étant encore fort jeune. Il plaisait par l'agrément de la physionomie et la douceur de la voix. Sa vive et rapide intelligence le distingua bientôt des autres jeunes gens de son âge. Parent du tribun Sulpicius, il eut quelque danger à courir pendant les proscriptions de Sylla; ne voulant heurter aucun des deux partis qui alors déchiraient Rome, ni abaisser sa

dignité par de lâches complaisances, il se retira à Athènes; le séjour assez long qu'il fit dans cette ville lui valut le surnom d'*Atticus*, s'il ne le dut pas plutôt à l'élégante facilité, à la pureté toute gracieuse avec laquelle il parlait grec. Doué d'un esprit doux et conciliant, non-seulement il sut tenir un juste et honorable milieu entre Marius et Sylla, entre Pompée et César, mais encore entre Octave et Antoine. Dans ces temps déplorables, il eut le courage d'être utile à ses amis, et en sauva quelques-uns des rigueurs de la proscription. Jamais il ne voulut prendre part aux affaires publiques, autant pour ménager son repos que pour se livrer à l'étude des sciences et des lettres pour lesquelles il était passionné. Son humeur égale et la douceur de son caractère lui valurent plusieurs héritages, et entre autres un legs considérable de la part de son oncle, Q. Cæcilius, homme riche et dur qu'il avait eu le bon esprit de ménager. Pendant de longues années, il jouit d'une santé inaltérable. Mais il eut une maladie à laquelle ni les médecins ni lui ne firent pas d'abord attention. Après trois mois, voyant que les remèdes n'agissaient point, sentant que son mal augmentait et que la fièvre le gagnait, il fit appeler son gendre Agrippa, par qui il se trouvait allié à Auguste, et mander quelques-uns de ses amis; il leur dit que les médicaments ne changeant rien à son état, il ne voulait plus nourrir son mal, et les pria d'approuver la résolution qu'il avait prise de ne plus le combattre inutilement. S'étant donc abstenu pendant deux jours de toute nourriture, la fièvre le quitta, et ses souffrances devinrent tolérables; il n'en persista pas moins dans l'abstinence qu'il s'était imposée et qui devait lui être funeste : il mourut en effet le cinquième jour, l'an 722 de Rome, 32 ans avant J.-C., dans la soixante-dix-huitième année de son âge. Ainsi l'homme célèbre qui avait montré, par la conduite de toute sa vie, tant de prudence, de sagesse et de raison, termina sa carrière par une folie.

Il composa des *annales* ou plutôt, comme dit Cicéron, une *Histoire universelle* qui renfermait un espace de 700 ans. Cet ouvrage important paraît avoir été divisé en deux parties : l'une comprenant la suite chronologique des évènements, l'autre l'origine des familles romaines. Quant aux faits, il traitait non-seulement de ceux qui concernaient spécialement Rome, mais encore des faits extérieurs. Atticus écrivit aussi en grec, une histoire du consulat de Cicéron. Tous ses ouvrages son perdus pour nous.

Marcus Tullius Cicéron fut-il historien *latin* et peut-on le considérer comme tel? Voilà la question que devaient se faire, que devaient préalablement examiner ceux qui, les premiers, l'ont cité, à propos du genre historique, avec Hortensius et Atticus. Que le philosophe de Tusculum, le défenseur de Milon et de Cluentius, ait possédé le talent et les connaissances nécessaires à l'historien, c'est ce que nous ne voulons pas contester; mais qu'il ait écrit une histoire latine, c'est ce que nous ne pouvons admettre. Il composa un poëme sur Marius, un poëme en trois chants sur l'année de son consulat, mais des poëmes ne sont pas des histoires, et Cicéron, pour cela, n'est pas plus historien qu'Ennius et d'autres qui ont mis en vers les Annales du peuple romain. Nous ne pensons pas non plus que son ouvrage sur les *Orateurs célèbres* doivent lui mériter ce titre, comme Vossius semble l'insinuer. On lit, il est vrai, dans une lettre à Atticus : « Je vous envoie l'Histoire grecque de mon consulat; » et dans une autre : « Je rencontrai votre messager qui me remit vos lettres, et les » Mémoires que vous avez écrits en grec sur mon consulat. Je me sais » bon gré de vous avoir envoyé, il y a déjà quelque temps, par L. Cossinius, ce que j'ai écrit sur la même matière et dans la même langue. » Plutarque parle aussi de cette histoire de Cicéron écrite en grec; mais cela ne nous paraît pas suffire, pour le mettre au rang des historiens *latins*. Il avait demandé à Lucceius de vouloir bien composer l'histoire de ce qu'il appelle en plusieurs endroits *son année*, et dans la même lettre il avait ajouté : « Si je n'obtiens pas de vous cette » grâce,..... peut-être serai-je forcé de prendre un parti qui n'a pas » toujours été approuvé : je serai moi-même mon historien; » mais si ce projet a été mis à exécution, il ne l'a été qu'en grec, au moins rien ne prouve qu'il l'ait été en latin. Il n'est pas douteux cependant que Cicéron n'ait eu le dessein de s'exercer dans le genre historique; voici, à ce sujet, les paroles qu'il met dans la bouche d'Atticus. « Depuis longtems on vous demande, et on vous demande avec instance une histoire : on pense en effet que si vous traitiez ce genre, la Grèce n'aurait plus rien à nous disputer. » Cicéron lui répond qu'il réserve ce travail pour l'âge où, renonçant à la plaidoyerie, il se bornera aux fonctions de jurisconsulte. Mais tout porte à croire qu'il n'eut pas le loisir d'accomplir son projet. Or, en matière littéraire, l'intention ne pouvant être réputée pour le fait, nous sommes en droit de conclure, vu l'absence de toute espèce de documents

contraires à notre opinion, que Cicéron ne peut être compté parmi les historiens romains. Mais il lui reste trop d'autres titres à la gloire, pour que le fleuron que nous détachons de sa couronne, puisse en diminuer l'éclat.

Vossius pense que Cicéron écrivit une *chorographie;* qu'il eut l'intention de traiter de la géographie, mais qu'il renonça à ce dessein.

Quinctius Lutatius. Il y eut à Rome deux écrivains de ce nom ; l'un surnommé *Catulus*, dont nous avons parlé dans la seconde période, et l'autre qui vécut plus tard que le premier. Il fut contemporain de Varron, le plus ancien auteur qui en fasse mention, et qui le cite à côté de Ælius Stilo. Solinus et Servius parlent aussi de Quinctius Lutatius dont l'ouvrage, suivant le commentateur de Virgile, avait pour titre *communes Historiæ*. Cette composition historique était divisée en plusieurs livres, puisque l'auteur de l'Origine de la Nation romaine en cite le premier livre et le second, et Junius Philargirius le quatrième.

Nous avons déjà parlé de Marcus Terentius Varron, comme poète, nous allons le considérer comme historien et prosateur. C'est l'occasion que nous attendions pour donner quelques renseignements sur sa vie. Il naquit l'an 638 de la fondation de Rome, 116 ans avant notre ère, sous le consulat de Caius Licinius Géta et de Quintus Maximus Eburnus. On croit que son nom de *Terentius* équivaut à *mollis*, et lui-même le rapproche de celui des Tarentins, si célèbres par leur vie molle et efféminée. Varron appartenait à une famille plébéienne, mais depuis longtemps illustrée ; l'une des branches de la famille Terentia avait pris le surnom de *Varron*, depuis la guerre d'Illyrie, où un ennemi ainsi appelé avait été fait prisonnier par un Terentius. Varron se distingua de bonne heure par son application et son goût pour les sciences; il eut pour professeur à Rome Ælius Stilon et à Athènes Antonius d'Ascalon. Il fut l'ami de Cicéron qui, plus jeune que lui de dix ans, aimait à le consulter et faisait cas de ses conseils et de son approbation. Il lui avait dédié ses Questions académiques et écrit plusieurs lettres dont huit se trouvent encore dans le recueil de ses œuvres. Après le séjour qu'il fit à Athènes, Varron se montra au barreau, mais ne se fit pas un grand nom sous le rapport du talent oratoire. Il prit pour épouse la fille de Fundanius. Malgré son goût pour les travaux de cabinet, il occupa des charges publiques. Il fut associé aux fermiers des revenus de l'Etat,

puis nommé triumvir, puis revêtu de la charge de tribun du peuple. Dans la guerre que Pompée fit aux pirates, en 687, Varron fut chargé du commandement d'une flotte grecque, et dans un combat naval sur les côtes de la Cilicie, il se comporta tout à la fois avec habileté et courage; sauta le premier sur un vaisseau ennemi et mérita une couronne rostrale que lui décerna Pompée, honneur que personne n'avait encore obtenu et qui après lui ne fut dévolu qu'au seul Agrippa, au moins jusqu'au règne de Vespasien. Lors de la guerre civile entre Pompée et César, il hésita quelque temps pour savoir quel parti il prendrait; il se décida enfin pour Pompée. Propréteur et gouverneur de la Cilicie, il leva des troupes, arma trente cohortes dont il forma deux légions, rassembla de toutes parts de l'argent et des provisions; mais ayant appris les défections qu'entraînait dans l'armée de Pompée la conduite rapide de son rival, il fit offrir à César de lui livrer la légion qui lui restait, et la lui remit en effet avec toutes les munitions, à Cordoue, où il était venu le trouver à la suite du messager qu'il lui avait envoyé. Il put alors rentrer à Rome. Toutefois il s'y tint caché jusqu'à ce que la modération du vainqueur l'eût tout à fait rassuré. Devenu l'ami d'Oppius et d'Hirtius confidents de César, il le fut bientôt de César lui-même qui le chargea d'établir et d'arranger un bibliothèque publique. Depuis l'an 705 de Rome, Varron resta étranger aux affaires publiques, bien qu'une ressemblance de nom ait trompé quelques savants à cet égard. L'an 712, lorsqu'il était déjà âgé de 74 ans, il fut mis par les triumvirs sur la liste des proscrits. L'extrême opulence dont jouissait Varron, son mérite même avait attiré sur lui la jalousie et l'animosité d'Antoine qui pilla l'une de ses maisons de campagne; et ce fut là probablement que Varron perdit sa bibliothèque et une grande partie de ses ouvrages qui, d'après lui-même, montaient à plus de cinq cents, ce qui lui fit donner le nom de *Polygraphissime*. Il mourut dans sa quatre-vingt-dixième année, l'an 727 de Rome, 27 ans avant J.-C. Valère Maxime prétend qu'il vécut un siècle.

Parmi les nombreux écrits de Varron dont l'immense majorité est perdu, nous citerons d'abord ceux qui lui ont valu de paraître au nombre des historiens. 1° Un livre ayant pour titre : *Sisenna*, ou *de l'Histoire* que cite Aulu-Gelle; 2° *des Annales* dont le quatrième livre est mentionné par Charisius ; 3° un Traité *d'Antiquités des Choses divines* en seize livres, et un autre *d'Antiquités des Choses humaines*

en vingt-cinq livres ; 4° un ouvrage sur *la Vie du Peuple romain*, dédié à T. Pomponius Atticus; outre ces ouvrages ou perdus entièrement ou dont il ne reste que des fragments épars dans différents écrivains anciens, Varron en a écrit beaucoup d'autres que le temps n'a pas plus épargnés. Les Romains lui durent un traité en trois livres *de Rebus urbanis* (des Choses de la ville); un autre des Origines scéniques (*de scœnicis Originibus*), *sur les Poètes*, et principalement sur Ennius et sur Plaute; une *Histoire de sa Vie;* une autre sur *les Familles troyennes* (*de Familiis trojanis*); un livre ayant pour titre *les Semaines* (*Hebdomades*), ouvrage très-vanté des savants qui l'ont pu connaître, et qui renfermait les portraits des hommes instruits avec leur éloge. Un autre livre ayant pour titre : *Pax* ou de la Paix; ceux qui étaient intitulés l'un *Isagogique*, l'autre *Logistorique* et *des Questions épistolaires* adressées à Oppianus.

Mais si nous avons à regretter la perte de tous les ouvrages dont nous venons de transcrire les indications, il en est deux du moins qui nous sont parvenus l'un en partie, l'autre en entier. Ce sont : 1° *le Traité de la Langue latine*, 2° *le Traité de l'Agriculture* qu'il composa à l'âge de quatre-vingt-dix ans et qu'il dédia à Fundania sa femme.

Le Traité sur la Langue latine se composait de vingt-quatre livres, et était divisé en trois parties ; il ne nous en reste que sept livres, savoir le quatrième et les six suivants avec des fragments plus ou moins importants de ceux qui venaient après. Les trois premiers qui sont perdus étaient dédiés à Septimius qui avait été questeur de l'auteur, en Cilicie. Toutefois le *Proœmium* du quatrième livre, adressé à Cicéron, fait assez connaître le sujet des livres précédents.

Nous avons perdu encore un traité sur la même matière, qui était adressé à Marcellus, et qui se divisait en sept livres au moins.

Malgré l'immense érudition de Varron, malgré les nombreuses et savantes recherches qu'a dû lui coûter l'ouvrage dont on vient de lire l'analyse, cependant il faut se défier de ses étymologies, et Quintilien lui-même nous prévient de nous tenir en garde contre l'assurance avec laquelle il les présente.

L'ouvrage sur l'Agriculture de Térentius Varron est divisé en trois livres que le temps nous a conservés. Il est précédé d'une longue préface adressée à Fundania, épouse de l'auteur. Cette préface occupe tout le premier chapitre. Elle est fort savante, et cela

va même jusqu'à l'affectation; on y trouve une liste de plus de cent auteurs grecs qui ont écrit sur l'agriculture.

Cet ouvrage est le meilleur sur l'agriculture de tous ceux qui nous sont venus des anciens, c'est aussi le plus méthodique; il est en outre élégamment et purement écrit et il se fait lire avec un véritable plaisir.

Outre les œuvres que nous avons citées de Varron, il faut aussi faire mention de ses *Sentences* qui probablement n'étaient pas un ouvrage à part, mais qui avaient été tirées par quelques curieux, de toutes les compositions de notre auteur, à une époque où il en restait beaucoup plus qu'il ne nous en est parvenu. Elles se trouvent insérées au nombre de quarante-sept, dans l'édition que M. Schneider a donnée des auteurs qui ont écrit sur l'agriculture. Il avait écrit encore sur *la Musique;* il existait de lui d'autres livres ayant pour titre : *Polyandrie*, *Tricepitina*, *de Æstuariis*, etc.

Tous les auteurs qui ont parlé de Varron sont d'accord sur l'étendue et la variété de ses connaissances. Plutarque dit que le philosophe Varron était beaucoup lu par ses compatriotes, surtout comme historien; Sénèque et Apulée, comme Quintilien, l'appellent le plus savant homme de sa nation. Lactance va plus loin, et il le met pour le savoir au-dessus même des Grecs. S[t] Augustin en fait le plus brillant éloge. Arnobius, Isaac Casaubon, Juste Lipse, Scaliger, Erasme, André Schot et Borrichius ont mêlé une voix approbative à ce concert d'éloges. Pline l'ancien, Macrobe, Aulu-Gelle le citent dans maint endroit de leurs ouvrages; enfin, Montaigne appelle Varron *le plus subtil et le plus savant auteur latin*. Le Traité de Varron sur l'Agriculture a été traduit en Italien par Fr. Soave, en allemand par Frédéric Meyer, et par Grosse, en français par Saboureux de la bonneterie. Les éditions des œuvres de ce savant Romain sont très-nombreuses, nous n'indiquerons que celles de H. Estienne qui contiennent les deux ouvrages avec les fragments plus ou moins rassemblés.

Vossius hésite à placer ici Publius Nigidius Figulus, il doute qu'il ait droit d'y figurer comme historien, malgré l'opinion contraire d'Antoine Riccobini. Cependant si Figulus est auteur *d'Annales*, comme le dit la Popelinière dans son Histoire des histoires, nous pouvons le mettre, sinon par rapport au talent, au moins sous le point de vue chronologique, après Marcus Térentius Varron.

Lucius Lucceius, fils de Quintus, écrivit l'Histoire de la Guerre sociale que l'on appelle aussi la guerre des Marses, ou guerre italique, et il remplit cette tâche avec tant de talent, que Cicéron le choisit pour écrire l'histoire de son consulat. Il s'en chargea en effet, et la composa au moins en partie; mais rien ne prouve qu'il l'ait achevée; nous sommes au contraire fondé à croire que cela n'eut pas lieu, puisque Cicéron se détermina à conserver lui-même en grec le souvenir des actes de son consulat. Lucceius parvint à la préture; s'étant mis sur les rangs pour le consulat, on lui préféra M. Calpurnius Bibulus que l'on donna pour collègue à Caius Julius César, pensant qu'il serait un obstacle aux volontés de ce dernier. Cette déconvenue de Lucceius eut lieu l'an 696 de Rome, 59 ans avant J.-C. Dans la guerre civile qui éclata entre les deux triumvirs, Lucceius prit le parti de Pompée, et c'est lui qui conseilla à celui-ci, ainsi que Théophane, de quitter l'Italie. Mais après sa victoire, César lui pardonna. S'étant brouillé avec Atticus, il y eut entre eux réconciliation par les soins de Cicéron qui, dans son discours pour Célius, appelle Lucceius un témoin irréprochable, et vante la bonté de son caractère, son goût pour l'étude, ses talents et son savoir.

Tanusius ou Tamusius Géminus, fut l'ami de Cicéron qui en fait plusieurs fois l'éloge. Il composa des Annales dont parle Suétone et dont Sénèque ne paraît pas faire un très-grand cas. Il est cité par Macrobe.

Procilius vécut dans le même temps; il est question de lui dans Varron, et Pline l'ancien s'appuie de son témoignage. Des passages de ces deux auteurs on peut conclure que Procilius n'était pas plus jeune que Varron, et en même temps qu'il n'était pas plus âgé que Pompée. On ne sait pas quel espace de temps comprenait l'ouvrage de Procilius, et le même défaut de lumière existe relativement à l'auteur que nous avons nommé immédiatement avant lui.

Furius que l'on a voulu confondre soit avec Furius Bibaculus, soit avec Furius Antias, écrivit des Annales en vers, ce que ne firent pas ces deux derniers poètes; au moins nul auteur n'en fait-il mention. Les Annales de Furius sont citées par Macrobe. Nous n'en parlons ici que par scrupule, car nous ne le considérons pas comme historien.

Caius Julius César, le plus grand homme peut-être dont Rome ait eu à s'enorgueillir, naquit le 12 juillet de l'année 654 de Rome, 100

ans avant J.-C., sous le consulat de C. Marius, promu à cette charge pour la sixième fois, et de L. Valérius Flaccus. César était de l'illustre famille Julia qui prétendait descendre d'Énée et de Vénus. Nous n'entrerons pas dans tous les détails de la vie de César, nous n'en rappellerons que les principales circonstances. Parvenu à l'âge viril, il se vit proscrit par Sylla qui ne lui pardonnait pas d'être le neveu de Marius et le gendre de Cinna. Il ne dut son salut qu'à l'intervention des vestales et au crédit de sa famille. Pour s'éloigner du danger, il se rendit en Asie où il fit ses premières armes. De retour à Rome, après la mort de Sylla, il montra ce qu'il pouvait être comme orateur, dans l'accusation qu'il porta contre Dolabella coupable de malversations dans son gouvernement. César avait pour adversaires dans cette cause deux célèbres avocats, Hortensius et Cotta. Peu de temps après, il passa à Rhodes pour prendre des leçons d'éloquence auprès d'Apollonius Molon, rhéteur grec. En route, il fut pris par des pirates de Cilicie. On sait la conduite fière et menaçante qu'il tint au milieu d'eux. Après trente-huit jours de captivité, il fut racheté par les habitants de Milet, qui payèrent la rançon que lui-même avait fixée, et qu'il avait portée au triple de ce qu'avaient exigé les pirates qu'il poursuivit à son tour et dont il fit pendre quelques-uns, comme il les en avait prévenus. Il attaque ensuite Mithridate, roi de Pont, et défait ses généraux. De retour à Rome, il est nommé tribun du peuple. Pendant son tribunat, sous la questure, sous l'édilité, il n'épargna rien pour flatter la multitude. Ses largesses allèrent jusqu'à la profusion, et à un tel point qu'il contracta des dettes énormes qui ne montaient pas, à ce qu'on assure, à moins de trente-huit millions de notre monnaie. César devenu préteur eut pour gouvernement l'Espagne. Alors il s'empara de la Galice et de la Lusitanie. Dans ces circonstances, il ne se piqua point de désintéressement et songea surtout à accommoder ses affaires. Il trouva moyen de payer ses nombreux créanciers et d'avoir assez de reste pour acheter des créatures. Il avait en 691, 60 ans avant J.-C., conclu le fameux triumvirat avec Pompée et Crassus. Il parvint enfin au consulat l'an 695 et eut pour collègue Bibulus. Il est inutile de parler des guerres que fit César et de rappeler ses combats et ses triomphes dans la Gaule, dans la Grande-Bretagne et dans la Germanie : ils ne sont ignorés de personne. Il est fâcheux seulement qu'il ait terni sa gloire par ses rapines, mais il lui fallait des richesses pour

satisfaire son ambition, car ce n'était pas chez lui cupidité. Ses ennemis auraient profité de sa conduite pour le perdre, si elle ne lui avait procuré de nombreux partisans par des largesses inusitées jusque-là. Il fut reçu à Rome avec tous les honneurs imaginables; on ordonna des *supplications* qui durèrent vingt-quatre jours, ce qui ne s'était pas encore vu. La puissance de César croissait de jour en jour, et Pompée, qui ne pouvait souffrir de supérieur, commença à s'en inquiéter et ce fut le commencement de l'inimitié qui s'éleva entre ces deux grands Romains ; elle commença vers l'an 698 de la fondation. Le sénat qui était du parti de Pompée, ayant à redouter César tant qu'il serait à la tête de ses soldats qui le chérissaient, rendit un décret portant que si, dans un délai limité, César ne renonçait pas à son commandement, il serait traité comme ennemi de la république. Trois tribuns du peuple Marc Antoine, Curion et Cassius Longinus partisans du vainqueur des Gaules s'opposèrent à ce décret. On les chassa avec violence de l'assemblée, et ils s'enfuirent au camp de César, cachés sous des habits d'esclaves. Ils exagérèrent devant les soldats les menaces faites contre César, et l'attachement des légions pour leur général s'en accrut encore. Les consuls furent chargés par le sénat de pourvoir à la sûreté de l'Etat. César, avec son armée, était sur les bords du Rubicon; il hésita s'il se rendrait aux ordres du sénat, mais comprenant que ce serait sinon courir à sa perte, au moins renoncer à ses projets ambitieux, il passa le Rubicon, en s'écriant : *le sort en est jeté*, et marcha vers Rome. Ce fut le signal de la guerre civile. On sait quels en furent les résultats. La bataille de Pharsale décida la querelle entre César et Pompée qui s'étant rétiré en Egypte, y périt lâchement assassiné. Les restes de son parti ayant été dispersés en Espagne à la bataille de Munda, César devint seul maître de la république. Il pardonna à ses ennemis, mais ce fut, de sa part, moins une marque de clémence et de générosité, qu'une preuve qu'il croyait n'avoir plus rien à craindre. Sa sécurité le perdit. Il était sur le point d'aller faire la guerre aux Parthes, pour venger la défaite et la mort de Crassus. Ses partisants répandaient le bruit que, d'après les livres sibyllins, les Parthes ne seraient vaincus, que si les Romains avaient un roi pour général. Une conspiration se forma contre César; Décimus Brutus et Caius Cassius, qu'il avait faits préteurs, ainsi que Tullius Cimber et Casca, étaient à la tête des conjurés. Il fut prévenu plusieurs fois

de ce qui se tramait contre lui. D'après les instances de Calpurnia sa femme, il était décidé à ne pas sortir le jour des ides de mars, fixé pour l'assemblée du sénat, mais Décimus Brutus le fit changer de résolution. Sorti de sa maison, il reçut plusieurs avertissements qu'il remit à lire plus tard, ne pouvant le faire immédiatement à cause de la foule. Entré au sénat, il fut entouré par tous les conjurés. Tullius Cimber le frappa le premier, les autres suivirent son exemple. César se défendit d'abord; mais apercevant Brutus au milieu des assassins, il s'écria : *Et toi aussi, mon fils Brutus!* il se couvrit la tête, et reçut la mort avec une noble résignation ; il périt frappé de vingt-trois coups de poignard, le 15 mars de l'an 710 de Rome, 44 ans avant J.-C., à l'âge de cinquante-six ans, avec la qualité de dictateur perpétuel et après avoir été cinq fois consul.

César composa un assez grand nombre d'ouvrages; il en publia sur la grammaire (*Analogia*), l'astronomie, la religion (*Auguralia, de Auspiciis*), l'histoire et la littérature. Il existait de lui un recueil de bons mots (*Dicta*, *apophtegmata*), et un *Anti-Cato*, dirigé contre Caton d'Utique; on fait aussi mention d'un autre livre intitulé *Ephemeris*. Tous ses écrits sont perdus à l'exception de quelques-unes de ses lettres et de ses *Commentaires sur la Guerre des Gaules et sur la guerre civile*, ouvrages dont le titre serait mieux traduit par *Mémoires*.

Les Commentaires sur la Guerre des Gaules comprennent huit livres, mais le dernier n'est pas de César, il a été écrit par Hirtius, son lieutenant. Ces *mémoires* renferment seulement un espace de six ans, depuis l'an 696 de Rome, 58 ans avant J.-C., jusqu'à l'an 702, 52 ans avant notre ère.

Les *Commentaires* de César *sur la Guerre civile* ne sont divisés qu'en trois livres. Toutefois le récit comprend à peine l'espace de deux années, et nous remarquerons avec Ciacconius, que plus de la seconde moitié du deuxième livre manque. En effet l'on n'y trouve pas plusieurs évènements auxquels César se réfère dans le livre suivant, tels que la fuite de Dolabella de la Dalmatie, la reddition d'Antoine près de Corona, la révolte de la neuvième légion près de Placentia, ni l'arrivée de César lui-même dans cette ville.

Le récit de la *Guerre d'Alexandrie* et ceux de la *Guerre d'Afrique* et de la *Guerre d'Espagne*, chacun en un seul livre, sont joints ordinairement aux Commentaires de César à qui on les a faussement attribués. Déjà du temps de Suétone, et de son aveu même, l'auteur

de ces écrits était incertain. Ils ont été publiés sous les noms d'Oppius, de Celsus, d'Hirtius et même de Suétone, sans qu'il y ait de raison d'en faire honneur à l'un plutôt qu'aux autres, ou même à aucun d'eux. Il est impossible aujourd'hui, à moins d'une découverte inattendue, d'éclaircir le doute qui existe sur ce point.

Mais revenons aux commentaires de César, et aux jugements que les savants en ont portés.

Asinius Pollion, d'après Suétone, reprochait à César d'avoir cru trop légèrement certaines choses qui ont été exécutées par d'autres; quant à ses propres faits, soit oubli, soit dessein, il ne les rapporte pas toujours exactement; aussi croit-on que son intention était de revoir et de corriger ses ouvrages. Cette opinion a été soutenue entre autres par Vossius et par Duysing. Que César ait rapporté quelques faits d'une manière peu conforme à une scrupuleuse vérité, on ne doit pas selon nous, lui en faire un reproche, il n'a pas pu tout voir; mais que, pour ce qui le concerne personnellement, il y ait mis de la complaisance et de la partialité, c'est ce dont nous aimons à douter; il y a dans sa manière de raconter une candeur, une simplicité qui ne nous permet aucune défiance; et nous ne faisons que répéter l'opinion de Cicéron qui parle favorablement de César, comme écrivain, lui qui le traite ailleurs avec si peu de ménagement. « Oui, dit-il, il a écrit d'excellents commentaires. Le style en est simple, pur, gracieux, et dépouillé de toute pompe de langage : c'est une beauté sans parure. En voulant fournir des matériaux aux historiens futurs, il a peut-être fait plaisir à de petits esprits, qui seront tentés de charger d'ornements frivoles ces grâces naturelles; mais pour les gens sensés, il leur a ôté à jamais l'envie d'écrire; car rien n'est plus agréable dans l'histoire qu'une brièveté correcte et lumineuse. »

Quintilien rend une justice éclatante à l'éloquence de César et vante beaucoup son style.

C'est surtout comme orateur que Quintilien l'a considéré, et nous savons qu'il commença par briller au barreau. En effet Aulu-Gelle qui le cite d'ailleurs en plusieurs autres endroits, fait mention de trois de ses discours : l'un contre Dolabella, l'autre pour les habitants de la Bithynie, et le troisième pour appuyer la loi *Plautia*. Cicéron jugeant César sous le rapport de l'éloquence, fait dire à Atticus l'un de ses interlocuteurs, dans *Brutus*, que César est peut-être

de tous nos orateurs celui qui parle la langue latine avec le plus d'élégance.

Tacite appelle Jules César une grande autorité, ce qui contredit l'opinion émise par Asinius Pollion touchant l'exactitude de ses récits.

Les modernes ont confirmé le jugement des anciens sur le mérite de César et se sont plu, pour la plupart, à reconnaître sa véracité comme historien. Nous citerons Montaigne, Rapin, Hugues Blair, Sinlegel, Manutius, Ph. Berouldus, H. Glarean, Morhosius, Eckard, Morus.

En général, on est unanime sur un point : c'est que la manière, c'est que le style de César est remarquable par une élégante simplicité et par une pureté exquise. Que l'auteur des *Nouvelles de la République des Lettres* nous dise que César dont le style a tant de charmes et tant de facilité naturelle, est quelquefois si obscur, que si l'on entend ce qu'il veut dire, c'est moins par la force des paroles que par la considération du sujet qu'il traite; qu'ailleurs il avance qu'il est très-certain que les Mémoires de ce conquérant sont écrits d'une manière trop négligée, et que si le prince de Condé s'était avisé jamais de faire la relation de ses campagnes de cet air là, il aurait pu s'assurer que son livre n'aurait pas été admiré des connaisseurs; que Bayle ajoute qu'il y a peu de partisans de l'antiquité assez prévenus, pour soutenir que les Mémoires du duc de la Rochefoucault ne sont pas meilleurs que ceux de César, nous demanderons si cela peut infirmer le moins du monde le jugement des anciens et surtout celui de Cicéron, et si l'on a bonne grâce de vouloir se connaître mieux en style que l'orateur romain, lorsqu'il s'agit de la langue romaine, surtout quand on pense que l'homme qui a ainsi loué César, n'était pas l'ami de César.

Un point sur lequel les critiques s'accordent moins, c'est sur la confiance que méritent les récits de l'auteur des Commentaires. Les uns se sont rangés de l'avis de Pollion, les autres l'ont vigoureusement combattu. Quant à nous, nous dirons qu'une accusation vague. qui n'est appuyée sur aucun fait positif, ne mérite pas une réfutation sérieuse. Si les prétendues atteintes portées par César à la vérité avaient eu une gravité réelle, il nous semble que l'on n'aurait pas manqué de les préciser; or, comme on n'en a rien fait, la conclusion est facile, c'est qu'elles n'ont pas une très-grande importance.

Nous voulons bien admettre que César ait accueilli légèrement, ou parce qu'il ne pouvait les vérifier, les rapports qui lui arrivaient par une voie éloignée, c'était là une nécessité de sa position, et une suite forcée de la manière rapide dont il devait écrire ses mémoires; que d'un autre côté il ait présenté certains faits sous des couleurs un peu trop favorables dans l'intérêt de son amour-propre ou de sa renommée, nous nous en doutons, comme nous l'avons dit plus haut, et il faudrait d'ailleurs que tout cela fût bien peu de chose, car Cicéron, contemporain, comme Pollion, n'aurait pas manqué de relever ces inexactitudes dans ses lettres à Quintus et à Atticus, et l'on sait au contraire que les faits principaux relatés dans les commentaires sont confirmés par ces mêmes lettres. Nous ne dirons rien de l'opinion erronée qui a attribué les Commentaires de César à un certain *Julius Celsus*, parce qu'il en avait publié, dans le 7e siècle, une édition abrégée; une pareille assertion n'a pu tenir contre une critique saine et éclairée.

Ce que l'on ne nous disputera pas sans doute, c'est que la lecture attentive des Commentaires de César, est éminemment utile pour la connaissance des antiquités militaires chez les Romains, des travaux de siége, de la construction et de la forme des machines de guerre; l'étude même des notions géographiques que ces précieux Mémoires renferment, peuvent fixer plus d'un point controversé de l'Histoire belge dans les temps anciens.

Les Commentaires de César ont été traduits en plusieurs langues: en grec (la Guerre des Gaules), par Planude, Th. Gaza ou autre; en italien, par Agost, Dante Popoleschi, Andrea Palladio, Fr. Baldelli; en espagnol, par Dugo Lopez de Tolède, et par Jos. Goya; en anglais, par Will. Duncan; en allemand, par Wagener.

En français, par frère Robert Gaguin, par Nic. Perrot d'Ablancourt, Lancolet, Turpin de Crissé, le Deist de Botidoux, Em. Toulongeon, Artaud, De Pecis (la Guerre des Gaules), Théoph. Berlier, (la Guerre des Gaules), enfin par J.-B. Varney.

Deux rois de France ont aussi traduit les Commentaires de César. D'abord Henri IV, selon Casaubon et l'abbé Brizard, mais l'ouvrage du bon roi est resté en manuscrit; ensuite Louis XIV qui, à l'âge de treize ans, a écrit en français la *Guerre des Suisses*, traduite du premier livre. Cette version n'a guère d'autre mérite que celui d'être l'œuvre d'un monarque.

Les éditions du texte des Commentaires sont très-nombreuses; nous n'indiquerons que les principales de celles qui sont complètes.

L'édition des Aldes, de Godef. Jungerman, de Scaliger, d'Arn. Montanus, de J. Goduin, de Sam. Clarke, de G. Grœvius, de Mich. Maittaire, d'Oudendorp, de Morus, de Barbou, d'Achaintre et Lemaire, enfin celle publiée à Bruxelles par M. le professeur A. Baron, avec un fort bon commentaire.

A l'exemple de Vossius, nous placerons ici Aulus Hirtius, comme auteur du *huitième livre* des Commentaires sur la Guerre des Gaules et des récits de la *Guerre d'Alexandrie* et de la *Guerre d'Afrique*.

Hirtius était issu d'une illustre famille romaine. Jeune encore il étudia l'éloquence avec succès, et prouva dans plusieurs occasions qu'il savait manier la parole. Il suivit César dans la guerre des Gaules, et mérita l'estime et l'affection de ce grand capitaine. Il rechercha à son retour l'amitié de Cicéron et tâcha de se former auprès de lui à l'art oratoire; il s'exerça à la déclamation dans cette maison de Tusculum que les travaux philosophiques de l'orateur romain ont rendue célèbre. Cicéron parlant d'Hirtius à Volumnius s'exprime de manière à montrer qu'il en faisait cas. Hirtius donna une preuve d'amitié à Cicéron, en allant de sa part au-devant de César à son retour de l'Afrique, et en le réconciliant avec lui. Après la mort du dictateur, il se déclara contre Antoine. Il avait d'abord été augure. Il fut consul désigné avec C. Vibius Pansa, et tomba malade aussitôt après son élection; le peuple lui montra dans cette circonstance le plus tendre comme le plus vif intérêt. C'est Cicéron qui nous l'apprend. Hirtius, quoique souffrant encore de la maladie dont il avait été attaqué, partit avec son collègue pour attaquer Antoine qui assiégeait Brutus dans Modène. Ils remportèrent sur lui une victoire près de cette ville, l'an 711 de Rome, 43 ans avant J.-C. Hirtius périt dans le combat, et Pansa mourut de ses blessures quelques jours après, la nuit qui suivit la seconde action. Le bruit courut qu'Auguste n'avait pas été étranger à leur mort, afin qu'après la fuite d'Antoine, et la république se trouvant privée de ses consuls, il pût disposer seul des armées victorieuses.

On croit généralement qu'Aulus Hirtius est, comme nous l'avons dit, l'auteur du huitième livre des Commentaires de la Guerre des Gaules; on croit aussi qu'il a composé les deux livres l'un sur la *Guerre d'Alexandrie*, l'autre sur *la Guerre d'Afrique*, que l'on trouve

ordinairement à la suite des ouvrages de César; toutefois il n'est pas certain que ces deux derniers écrits soient de lui, et il est plus douteux encore que le récit de *la Guerre d'Espagne* soit sorti de sa plume; cette composition est en effet très-inférieure aux deux premières, et paraît être l'œuvre de quelqu'officier subalterne qni a tenu note des évènements dont il a été le témoin.

L'abbé Feller traite Hirtius un peu trop sévèrement, selon nous, nous dirons même qu'il y a de l'injustice dans le jugement qu'il en porte : « Du reste, dit-il, cet Hirtius est un historien obscur, entortillé, superficiel, partial, sans intérêt, sans vigueur; il a l'air d'un gazetier gagé qui compile de mauvais bulletins et qui ne saurait rendre compte lui-même de sa compilation, qui ramasse tout ce qu'il entend dire, ne s'attache qu'à des minuties, et passe sous silence les évènements importants, les grands mouvements d'armées, les marches subites et forcées afin de s'emparer d'un poste essentiel, la conduite respective des généraux, la nature des terrains où l'on a combattu, et enfin tout ce qui peut intéresser et instruire un homme de l'art. »

Plusieurs de ces reproches peuvent s'appliquer à *la Guerre d'Espagne*, mais les étendre aux autres compositions attribuées à Hirtius, ce serait avouer qu'on ne les a pas lues. Sans doute ces Commentaires n'ont pas la forme historique des ouvrages de Tite-Live ou de Salluste, aussi l'auteur n'a-t-il pas eu la prétention d'écrire une histoire proprement dite, mais seulement des *Mémoires*, ce qui est plus modeste et ce qui n'exige pas la même perfection. Considérés sous ce point de vue, ces écrits, au moins les deux premiers, ainsi que le huitième livre de *la Guerre des Gaules* ne sont pas sans mérite. Bien loin d'être obscur, le style est au contraire simple et facile, et d'une latinité sinon tout à fait élégante, au moins pure et correcte. C'était l'opinion de Juste Lipse, et elle parait avair été partagée par Vossius. Outre les ouvrages que nous venons de mentionner, on croit qu'il écrivit l'Histoire de César jusqu'à sa mort, c'est du moins la conséquence que l'on tire des paroles même d'Aulus Hirtius.

Comme les ouvrages attribués à Hirtius ont été mis aussi par quelques-uns sur le compte de Cornélius Balbus, c'est un motif pour le nommer parmi les historiens. Il était d'origine espagnole, et né à Cadix. Pompée lui fit obtenir ainsi qu'à son père le droit de bourgeoisie romaine, et il dût à César un rang distingué, la considération

et la fortune. Il fut proconsul en Afrique, en 733; il défit les Garamantes et fit la conquête de leur pays. Il obtint d'Auguste les honneurs du triomphe. Des lettres de César à Balbus dont il est question dans Aulu-Gelle, prouvent la liaison qui existait entre ces deux Romains. Au surplus, si Balbus n'est pas l'auteur des Commentaires de la Guerre d'Alexandrie et de la Guerre d'Afrique ou tout au moins de la Guerre d'Espagne, il n'a, comme le dit Vossius, aucun titre pour figurer parmi les historiens.

Puisque C. Oppius a été supposé, comme Balbus, auteur des mêmes écrits historiques, nous devons le mentionner ici. Vossius paraît ne pas douter que le commentaire sur *la Guerre d'Espagne* ne soit de lui. Il trouve son style un peu dur et dépourvu d'ornements, ce qui est vrai en admettant la première supposition ; mais cette supposition n'eût-elle aucun fondement. Oppius aurait encore le droit de revendiquer le titre d'historien ; il composa les Vies des hommes illustres.

Il existait aussi de lui une Histoire de C. Marius et une autre de Cn. Pompée. Il fit également un livre contre la prétention de Cléopâtre qui voulait que son fils fût du sang de César.

Nous ne passerons pas sous silence Décimus Brutus, l'un des meurtriers de César, et que celui-ci en succombant nommait encore son fils. On croyait en effet qu'il l'avait eu de son commerce avec Servilie, sœur de Caton. C'est à lui qu'on dut les épitomes de l'Histoire de Fannius et de celle de Cœlius Antipater dont nous avons déjà parlé. Il composa en outre un ouvrage sur *les Devoirs* et un autre sur *la Patience*, sans parler de ses lettres dont plusieurs grammairiens font mention. Quelques-unes lui ont survécu; nous remarquerons surtout celles adressées à Cicéron, et celles écrites à Atticus; elles donnent un idée avantageuse de son esprit.

Il est malheureux que Cornélius Népos qui a écrit la Vie des autres dans un style si élégant, n'ait trouvé aucun historien pour la sienne. On ignore l'époque précise de sa naissance et l'on ne saurait dire d'une manière certaine quelle année il est mort. L'on n'est guère plus sûr du lieu qui fut son berceau. Cependant d'après l'opinion généralement admise par les savants, Cornélius Népos est né près de Vérone, au bourg d'Hostilia, aujourd'hui *Ostiglia*, sur les rives du Pô. De là Catulle l'appelle *italien*, et Ausone le nomme *gaulois*, parce que d'une part la contrée au-delà du Pô était encore *l'Italie*,

et que de l'autre elle portait la désignation de *Gallia togata*. D'après ses écrits et d'autres témoignages encore, il est certain qu'il vécut avant la dictature de César, pendant cette dictature et à une époque postérieure. St Jérôme, dans la Chronique d'Eusèbe, en parle comme vivant encore la quatrième année du règne d'Auguste. On sait d'ailleurs d'une manière positive qu'il fut l'ami de Cicéron et d'Atticus dont il écrivit l'Histoire, à qui il dédia l'un de ses ouvrages, et sur la demande duquel il écrivit la Vie de Caton. Catulle né à Vérone du temps de Marius et de Sylla, dédia à Cornélius Népos, son ami, l'un de ses livres d'épigrammes. D'après cela et d'autres renseignements recueillis par Lambin, on peut avancer qu'il vécut vers les derniers temps de la république, et conformément à ce que nous avons dit plus haut, comme aussi selon l'opinion de Pline, il mourut sous Auguste, et après sa mort les habitants de Vérone lui érigèrent une statue, le revendiquant comme un de leurs compatriotes, non moins que Catulle, Vitruve et les deux Pline. On ne sait rien de particulier sur la vie de Népos, sinon qu'il eut à pleurer la mort d'un fils chéri.

Nous apprenons par les lettres de Cicéron que Cornélius Népos n'aimait pas les écrits moraux et purement philosophiques; son génie, comme le dit le savant Walckenaer, le portait vers la science des faits et la connaissance de l'histoire. Aussi composa-t-il un grand nombre d'écrits de ce genre, en voici la liste :

Vies des hommes illustres, ouvrage qui comprenait :

Vie des grands capitaines grecs,
Vie des grands capitaines romains,
Vie des rois,
Vie des historiens grecs,
Vie des historiens romains,
Vie des orateurs grecs,
Vie des orateurs romains,
Vie des poètes grecs,
Vie des poètes romains.

Il écrivit aussi des livres d'exemples,

Des lettres,
Une vie de Cicéron,
Un opuscule sur l'homme érudit et sur le littérateur,
Trois livres de Chroniques,
Un traité de Géographie,
Un autre d'Antiquités,
Et des Annales.

De tant d'ouvrages, il ne reste presque rien en comparaison de ce que le temps a dévoré. Nous n'avons que les Vies des généraux célèbres, au nombre de vingt-deux, dont on lui conteste la propriété. Ces généraux sont, savoir, onze Athéniens : Miltiade, Thémistocle, Aristide, Cimon, Alcibiade, Thrasybule, Conon, Iphicrate, Chabrias, Timothée et Phocion; trois Spartiates : Pausanias, Lysandre et Agésilas; deux Thébains : Epaminondas et Pélopidas; un Corinthien : Timoléon; un Syracusain : Dion; un Carien : Datame; un Macédonien : Eumènes; et deux Carthaginois : Amilcar et Annibal. A ces biographies abrégées il faut encore joindre celles de Caton l'ancien et de Pomponius Atticus, et trois chapitres fort courts, le premier sur le peu de puissance des rois de Sparte, et sur quelques monarques persans; le deuxième sur les plus illustres rois de Macédoine, et sur un seul roi de Sicile, Denys l'ancien; le troisième sur les rois successeurs d'Alexandre-le-Grand. Ces trois chapitres ne présentent qu'une simple nomenclature sans intérêt.

Les Vies des grands capitaines de l'Antiquité, ont été attribuées dans le principe à Emilius Probus, grammairien du siècle de Théodose, d'abord sur la foi des munuscrits qui portaient en tête le nom de ce grammairien, et non celui de Cornélius Népos, et de plus douze vers assez mauvais de cet Emilius Probus qui attestait que son père et son grand-père l'avaient aidé à transcrire l'ouvrage qu'il publiait comme étant de lui. Ensuite pour établir que ce recueil biographique n'appartenait pas à Népos, on a argué des erreurs historiques, des défauts de composition, des formes inusitées, des constructions singulières et même des solécismes; ce qui ne peut permettre, disait-on, d'attribuer un ouvrage aussi imparfait à un auteur du siècle d'Auguste, surtout lorsque cet auteur a joui de l'estime et de l'approbation de ses contemporains et de ceux qui ont pu être à même de connaître ses écrits. Les érudits qui ont au contraire revendiqué la composition dont il est question ici pour Cornélius Népos ont prétendu qu'elle est écrite avec tant de précision et d'élégance, que tout y est rangé dans un ordre si clair et si net qu'on ne peut en faire honneur à un écrivain obscur du quatrième siècle.

Le savant Barthius a concilié ces deux opinions contradictoires; Vossius, Schœll, Bæhr, Walkenaer et presque tous les modernes à l'exception de Rinck, ont adopté son avis, et ont pensé que Probus a fait un abrégé, un extrait d'un ouvrage beaucoup plus considérable

de Cornélius Népos, de celui qu'il aurait composé sous le titre de *Vies des hommes illustres;* qu'il s'est approprié en grande partie les expressions et la manière de l'auteur qu'il a abrégé, en se permettant des interpositions ou d'autres modifications de ce genre, en faisant en un mot pour Cornélius Népos, ce que Justin fit pour Trogue Pompée. Voilà ce qui explique la disparate que l'on remarque çà et là dans le style, et les erreurs qui se sont glissées dans ce livre.

S'il s'est élevé des doutes sur les biographies des grands capitaines de l'antiquité, celles de Caton l'ancien et de Pomponius Atticus ont un caractère si différent des autres, elles respirent à un tel point le parfum du siècle d'Auguste, de l'âge d'or de la littérature latine, que les esprits les plus prévenus ont dû les reconnaître pour des productions authentiques de Cornélius Népos. On ne sait si elles faisaient réellement partie du grand ouvrage de notre auteur sur les *Hommes illustres;* cela est probable pour la Vie de Caton, mais celle de Pomponius Atticus, paraît avoir été publiée à part. On avait aussi attribué à Népos le petit écrit *des Hommes illustres* qu'on sait être d'Aurélius Victor, et un autre ouvrage intitulé *la Ruine de Troie* (Historia excidii Trojæ), ouvrage du douzième siècle dont l'auteur est, d'après toutes les probabilités, l'anglais Jos. Iscanus. On a aussi extrait des œuvres de Cornélius Népos de prétendues *lettres* de l'illustre mère des Gracques, mais l'authenticité de ces lettres est restée incertaine.

Quoi qu'il en soit des diverses opinions que nous avons mises sous les yeux de nos lecteurs, il restera toujours vrai qu'à part quelques taches assez rares, les Vies de Cornélius sont d'heureux modèles en fait de biographie à cause de leur brièveté féconde, de la beauté naïve et inimitable du style, et des monuments précieux d'antiquités pour les notions que l'on peut y puiser.

Ce qui nous reste de Cornélius a été traduit en plusieurs langues : en allemand, par Bergstrasser, Feder et autres; en anglais, par John Clarcke; en français, on ne compte pas moins de neuf traductions, savoir : celle de Du Haillan, de Clavaret, de Jean Henry, du P. Vignancourt, du P. Le Gras, d'une anonyme, de l'abbé de Radonvillers et de Noël, de l'abbé Paul et enfin de De Calonne et Pommier.

Outre ces traductions, on a donné plus de vingt éditions de Cornélius Népos; en voici les principales et les plus estimées : celles des

Volpi, celle de Van Staveren, d'Et. And. Philippe, de Barbou, de Renouard, de C. H. Paupfler, de Jos. Fried. Fischer, de Bodoni, de la collection du régent, de Bardilius et enfin celle de Lemaire.

Caius Sallustius Crispus. Nous n'examinerons pas s'il faut écrire le nom de Salluste avec deux (LL.) ou avec un seul (L); on peut sur ce point auquel nous n'attachons aucun importance, consulter Vossius. Cet historien naquit à Amiterne, dans le pays des Sabins, l'an 668 de Rome, 86 ans avant l'ère chrétienne, sous le septième consulat de Marius, et sous le deuxième de L. Cornélius Cinna. Il appartenait à une famille obscure. Il étudia à Rome sous la direction d'Atteius Prætextatus, surnommé Philologue, dont il resta l'ami, mais dont il ne suivit pas toujours les conseils. On pense assez généralement qu'il n'eut point une jeunesse fort régulière, et que ses mœurs ne répondirent pas à ses écrits dens lesquels il s'élève avec tant d'énergie et des couleurs si vives contre la dépravation de son époque. On ne peut toutefois lui reprocher d'avoir trempé dans la conjuration de Catilina, quoique ce fut une circonstance bien faite pour séduire un jeune homme ami des plaisirs et de la dépense. Sans doute il ne faudrait pas accuser Salluste de tout ce que lui reproche un libelle publié par un de ses ennemis politiques, Lénæus, affranchi de Pompée; cependant plusieurs circonstances de sa vie viennent justifier en grande partie le blâme qui a pesé et qui pèse encore sur lui, et nous ne pouvons partager l'indulgence de ceux qui ont cherché à le disculper, puisqu'il fut rayé de l'*album* sénatorial pour sa mauvaise conduite, l'an 704 de Rome, 150 ans avant J.-C.

A l'âge de 27 ans, il parvint à la questure, et quelques années après il réussit à se faire nommer tribun du peuple, charge qu'il avait briguée pour pouvoir se venger de Milon, contre lequel il conservait un vif ressentiment. Il prit part aux menées de Clodius, par suite desquelles Milon fut condamné à l'exil par César. Il resta pendant deux ans éloigné des affaires publiques, et l'on croit que ce fut pendant cet intervalle qu'il écrivit la *Conjuration de Catilina*. S'étant déclaré ouvertement pour César, il fut, par le crédit de celui-ci qu'il avait été joindre dans son camp, nommé une seconde fois questeur, ce qui lui donna de nouveau l'entrée du sénat. Il parvint ensuite à la préture, et conduisit en Afrique une partie des légions de César qui, vainqueur à Thupsa, lui donna le gouvernement de la Numidie. Il s'enrichit dans cette province de la manière la plus

scandaleuse, et du fruit de ses concussions et de ses rapines il fit bâtir sur le mont Quirinal cette maison, ces jardins devenus si célèbres par leur richesse et par leur magnificence, et que des empereurs ne dédaignèrent même pas de choisir pour leur séjour. Salluste déploya le même luxe, la même profusion à Tibur, dans la maison de campagne qu'il avait achetée de César. Avant son départ pour la Numidie, Salluste n'était pas riche, et une opulence si extrême et si subite, confirme les paroles sévères de Dion Cassius qui, d'autres fois pourtant, se montre trop prévenu contre certains personnages romains.

L'historien de Catilina avait, par la mort de César, perdu son protecteur, il voulut rester étranger aux places et à la politique, et ce fut durant les neuf années qu'il passa dans un tranquille et opulent loisir, qu'il mit la dernière main à ses ouvrages. Il mourut en 719, 35 avant J.-C., sous le consulat de L. Cornélius et de Sextus Pompéius (fils de Sextus.)

Nous possédons deux écrits complets de Salluste : la Guerre de Catilina (*Bellum Catilinarium*), qui eut lieu l'année du consulat de Cicéron, l'an 691, 63 ans avant notre ère. Le plan de cette composition est parfaitement conçu; le style en est concis, rapide, énergique; les discours qui s'y trouvent sont forts de logique et d'éloquence, et l'ouvrage est précédé d'une admirable introduction sur les mœurs de Rome à l'époque de la conjuration de Catilina.

Le second ouvrage est la guerre de Jugurtha (*Bellum Jugurthinum*). Cette guerre des Romains contre Jugurtha, roi de Numidie, eut lieu en l'année 643 de Rome, 111 ans avant J.-C., sous le consulat de P. Cornélius Scipion Nasica, et de L. Calpurnius Pison Bestia; il paraît que cette composition devrait être antérieure à la première; cependant, comme nous l'avons déjà indiqué, celle-ci fut écrite, à ce que l'on croit, pendant les deux années qui s'écoulèrent après son exclusion du sénat, et l'autre vers l'année 790, après son retour de Numidie.

Cette composition de Salluste offre un plan plus grandement conçu, une manière plus large et de plus magnifiques développements que la *Guerre de Catilina;* elle est faite d'ailleurs avec conscience et sur des renseignements puisés par l'auteur lui-même, sur les lieux, aux sources les plus certaines. Un style vigoureux et coloré, des peintures de mœurs d'une extrême vérité, des portraits

tracés de main de maître en font un chef-d'œuvre du genre historique.

Salluste écrivit encore un ouvrage en cinq livres renfermant l'histoire des années 675 à 687, et selon d'autres, les évènements passés entre la guerre du roi des Numides et la conjuration de Catilina. Cette histoire est malheureusement perdue; il en reste cependant des fragments considérables, surtout celui du troisième livre découvert dans un manuscrit de la bibliothèque du Vatican. Le président De Brosses a essayé de recomposer en entier le travail de Salluste. Le résultat des efforts de De Brosses n'a pas été publié de son vivant; ses manuscrits que l'on crut d'abord perdus, servirent à des savants qui vinrent après lui.

On a encore attribué à Salluste deux *discours* ou plutôt deux *lettres à César*, dont la seconde serait mieux placée avant la première. Les érudits ne sont pas d'accord sur l'authenticité de ces lettres qui furent à ce qu'on prétend, adressées à Jules César lors de son expédition en Espagne contre Pétréjus et Afranius. Carrion soutient qu'elles ne sont pas de Salluste parce qu'aucun ancien, même de ceux qui citent le plus souvent cet auteur, n'en font aucune mention; Douza est d'une opinion contraire et veut que, malgré l'assertion de Carrion, elles offrent toutes la manière de Salluste, et qu'elles semblent être de l'époque de César ou d'Auguste. Vossius penche aussi pour les attribuer à Salluste. Quant à la *déclamation* contre Cicéron, imputée à Salluste, elle n'est pas plus de lui, que celle contre Salluste à laquelle elle répond n'est de l'orateur romain; elle paraît être, ainsi que celle-ci, ou de *Porcius Latro*, ou de quelqu'autre déclamateur que cite M. Sénèque.

Les anciens n'ont eu qu'un sentiment, qu'une voix sur le mérite de Salluste, et les modernes n'ont pas été moins frappés des beautés de cet écrivain que l'on a comparé à Thucydide. Vibius, Séquester, St-Jérome, Isidore, St-Augustin, Aviénus le considèrent comme un auteur digne de foi. Cependant Pollion, Trogue Pompée et autres chez les anciens, Grutérus, Jules Scaliger chez les modernes, lui reprochent d'avoir mis de la partialité dans les récits de plusieurs faits, soit en omettant ce qui pouvait être favorable à ceux qu'il n'aimait point, soit en portant des jugements qui annoncent la prévention, et c'est surtout à l'égard de Pompée et de Cicéron qu'on le blâme d'avoir manqué d'équité. On veut aussi que ses harangues

soient trop longues, qu'il se soit permis trop de digressions. Vopiscus l'accuse d'avoir inventé diverses choses pour l'embellissement de son histoire; mais c'est le seul écrivain qui lui ait fait ce reproche. Quant à la diction, bien qu'il ait employé quelquefois des expressions surannées, des mots nouveaux, des idiotismes grecs, tous les anciens la proclament concise, nerveuse et rivalisant avec celle de Thucydide. Tacite le déclare le plus brillant des historiens romains; Martial le nomme le premier de tous; St-Augustin reconnaît en lui un goût tout particulier pour le choix des expressions. Les Grecs eux-mêmes faisaient un si grand cas de ses écrits que l'un d'eux Zénobius, le traduisit dans la langue d'Hérodote. Beaucoup de savants modernes ont applaudi au style de Salluste. Nous citerons Turnèbe, Vossius, Stephanus, Strada, J. Scaliger, Ch. Sigonius et quelques autres.

La Harpe a établi un parallèle entre Salluste et Tite-Live. « Les couleurs de celui-ci sont plus douces, celles de Salluste sont plus fortes; l'un se fait admirer par sa facilité brillante, l'autre par sa rapidité énergique. » Il faut convenir que ce rapprochement n'a rien de bien saillant.

Voici comment l'anglais Hugues Blair apprécie la *Guerre de Catilina*.

» Salluste, en écrivant l'histoire d'une conspiration contre le gouvernement, qui devait être une histoire entièrement politique, s'est manifestement plus occupé de l'élégance de la narration et de la peinture des caractères, que du soin de dévoiler les causes et les ressorts secrets des évènements. Au lieu de cette instruction pleine qu'on avait le droit d'attendre de lui sur l'état des différents partis qui divisaient Rome à cette époque, et sur les circonstances particulières qui donnèrent à un homme perdu de débauches, tel que Catilina, les moyens de se rendre redoutable au gouvernement; cet historien se borne presque à faire en termes généraux un tableau déclamatoire du luxe et de la corruption des mœurs de ce siècle, comparées à la simplicité des anciens temps. » Il y a de la vérité et de la justesse dans ces observations.

Le savant professeur Bæhr s'exprime en ces termes sur le compte de Salluste : « Les critiques ont eux-mêmes comparé Salluste à Thucidide, et en effet ces deux écrivains offrent plusieurs points de ressemblance dans la forme de leur style, leur manière de narrer, leur concision, et dans la gravité et la dignité de leur exposition; avec

cette différence cependant que ce qui chez l'un paraît être le produit de la nature et l'expression vraie du caractère, s'annonce chez l'autre comme le résultat de la réflexion, et laisse percer l'intention et l'artifice de l'auteur. Tous les deux cherchent constamment à remonter à la cause des évènements et font preuve d'une connaissance profonde du cœur humain, unie à un jugement sain et réfléchi. Salluste a réussi surtout dans ses peintures de caractères et dans ses tableaux de mœurs. Son exposition est pleine de noblesse et d'élévation énergique dans les pensées comme dans les termes; sa diction a une teinte vraiment antique, d'où lui vient ce coloris tout à fait national qui en rendit la lecture si attrayante pour les Romains......

En résumant les diverses opinions émises sur Salluste, et en y joignant, quoiqu'avec une juste défiance, le résultat de nos propres études et de nos réflexions, nous dirons que pour bien juger notre auteur, il faut le considérer sous deux points de vue, comme historien et comme écrivain; comme historien, il n'est pas lui-même; il n'a pas créé de forme historique, il en a emprunté une, il l'a adoptée. Dans un gouvernement en apparence démocratique, l'éloquence oratoire tenait, dans la littérature, un rang distingué, il en était de même chez les grecs; aussi Thucydide, le premier, a-t-il imaginé de mettre dans la bouche de ses personnages de ces longues harangues appropriées et à la circonstance, et au caractère de l'orateur, et à la disposition d'esprit de ceux à qui ils s'adressent; Salluste se trouvant dans la même situation que l'auteur grec, n'a pu mieux faire que de suivre son exemple, et c'était le seul moyen de servir les Romains selon leur goût; Tite-Live lui-même n'en a pas agi autrement. Il ne faut donc pas imputer à Salluste ces discours qui malheureusement mêlent dans l'histoire la fiction à la vérité, qui ralentissent la marche de l'action, et la font même quelquefois perdre de vue : c'était une nécessité de sa position au milieu d'un peuple dont la vie se passait dans les débats du forum, cela résultait absolument de la première obligation d'un écrivain, celle de plaire à ses lecteurs. Considéré comme écrivain, Salluste n'a peut-être pas d'égal chez les Romains; il est correct, nerveux, concis, peintre énergique et vrai, saisissant avec le plus grand bonheur la ressemblance, et la présentant sous des couleurs vives et frappantes; ce n'est pas seulement une physionomie, un caractère qu'il est habile à reproduire, c'est toute une action, tout un fait; et c'est surtout dans la Guerre de Jugurtha

qu'il est, si je puis m'exprimer ainsi, grand coloriste. Sans doute Tacite n'a pas moins de force, moins d'énergie, moins de concision que lui, mais il n'a ni la même pureté, ni la même élégance que ne détruisent pas quelques archaïsmes, quelques tournures hardies, quelques héllénismes; ce sont de faibles taches qui disparaisseut devant l'éclat d'un style si clair et si brillant; c'est du moins l'effet qu'a produit sur nous la lecture répétée des deux belles compositions qui nous restent de Salluste.

Salluste est cité plusieurs fois par Aulu-Gelle et par Macrobe. Cicéron n'en fait mention que dans un seul endroit de ses ouvrages.

Salluste a eu l'honneur d'être traduit en anglais par une grande princesse, par Elisabeth, reine d'Angleterre, mais seulement, à ce qu'il paraît, pour la *Guerre de Jugurtha*.

On a en espagnol les traductions de l'infant D. Gabriel, de Francisco Vidal de Noya et de Manuel Sueyro; en anglais, celles de Th. Gordon, de H. Stewart, de Th. Heyvood, de J. Rowe, de John Clarcke, de John Mair, et de Arth. Murphy; en italien, celles de Fr. Bartholommeo da S. Concordio, d'Ortica, de Lelio Carani, de Guasco, de Nardini, et de Vitt. Alfieri; en allemand, celles de Th. Abbt, pour la Guerre de Catilina seulement, et entière celle de Hœck, plus celle de Daniel Aubin, de Meinicke, de J.-C. Schluter; en hollandais celles de E. V. H., et de Ten Brinck.

En français, on cite celles de l'abbé Le Masson, de Dotteville, de Beauzée, de Mollevault, de Dureau de la Malle, et enfin celle de Ch. Du Rozoir. On peut encore y joindre celles de l'abbé Paul, de Lebrun, et de Billecocq (Guerre de Catilina).

Nous indiquerons maintenaut quelques-unes des éditions les plus estimées, ce sont, outre les éditions très-rares du 15ᵉ siècle, celles des Aldes, des Elzevir, *ad usum Delphini*, de Palmer, de Cortius, de Havercamp, de Henri Homer, et enfin de Lemaire.

Asinius Pollion, que nous avons déjà cité comme poëte et dont nous parlerons parmi les orateurs, s'est aussi fait une réputation comme historien. Il avait composé une histoire en dix-sept livres, selon Suidas, et d'après le même auteur, il a été le premier qui ait écrit en latin sur l'histoire grecque. Il paraît certain, si l'on en croit Horace, qu'il composa quelqu'ouvrage sur la guerre civile. Valère Maxime, M. Sénèque, et Suétone, citent Pollion comme historien.

Il n'est fait mention d'un certain Télépuus, comme historien, que

dans un seul passage d'Horace, et c'est tout ce que nous pouvons en dire.

Suétone parle d'Atteius Philologus dans son Traité des Grammairiens célèbres. Il était d'Athènes, et lié d'amitié avec Salluste et Asinius Pollion. Il fut professeur d'éloquence du dernier et prépara pour l'autre une sorte d'abrégé des Evènements de l'Histoire romaine, dans lequel Salluste choisissait ce qu'il trouvait convenable; c'est pour cette raison qu'on le compte parmi les historiens, ce qui ne nous semble pas un motif bien sérieux. Vossius pense qu'il fit une compilation en vingt-quatre livres, ayant pour titre *Hylé.*

Tullius Tiron, d'abord esclave, puis affranchi de Cicéron, écrivit l'Histoire de son patron, mais cette histoire est perdue. Nous n'avons pas non plus le recueil de ses bons mots (*joci*), qui était distribué en trois livres. Un passage de Cicéron donne aussi lieu de croire que Tiron s'exerça dans le genre tragique. On sait au reste qu'il était fort habile dans la tachygraphie, et qu'il perfectionna cet art connu des Grecs, qui l'avaient transmis aux Romains, suivant le témoignage de Xénophon. Pour se convaincre au surplus de l'attachement que l'orateur romain portait à son affranchi, il suffit de lire les lettres qu'il lui a adressées. Nous dirons en passant que c'est à Tiron que nous devons la conservation des œuvres épistolaires du philosophe d'Arpinum.

Bibulus eut pour mère Porcia, fille de Caton d'Utique; son père était ce Marcus Calpurnius Bibulus, qui fut consul avec J. César, l'an 695 de Rome, 59 ans avant J.-C., et qui s'étant opposé avec tout le sénat à l'admission d'une loi agraire proposée par son collègue et dont l'effet était la distribution de terres de la Campanie à vingt mille pauvres citoyens, fut chassé de l'assemblée, vit ses faisceaux brisés, ses licteurs et trois tribuns blessés. Ce fut encore lui qui ne trouvant pas d'appui dans le sénat, s'enferma dans sa maison et y passa les huit mois qui restaient encore à écouler de son consulat, sans agir autrement que par des édits, opposant ainsi à César une force d'inertie qui ne laissa pas que de le gêner beaucoup. Dans la guerre entre le dictateur et Pompée, il prit le parti de ce dernier et eut le commandement général des flottes. Bibulus, son fils dont il est question ici, écrivit l'Histoire de son beau-père Marcus Brutus. Plutarque en rapporte quelque chose dans la Vie de ce dernier. C'est tout ce qui en reste.

Q. Volumnius, parent sans doute de ce Titus Volumnius qui s'immortalisa par son amitié pour M. Lucullus, qui fut égorgé par les sicaires de Marc Antoine, et qui reçut le coup de la mort en embrassant la tête sanglante de son ami. Quoiqu'il en soit, P. Volumnius écrivit le récit du combat que soutinrent Brutus et Cassius contre Octave et Antoine. C'est à lui que Brutus vaincu s'adressa pour qu'il l'aidât à se percer de son épée. Plutarque, dans la Vie de Brutus, parle de ce Volumnius qui était tout à la fois historien et philosophe.

Auguste César composa des Mémoire sur sa Vie, mémoires divisés en treize livres, une Vie de Drusus, et un abrégé de l'Histoire de tout l'empire romain, comme le témoignent les passages qu'on lit dans Suétone, Ulpien, Servius, Appien, Dion Cassius, Pline, Suidas et Plutarque. A l'exception de quelques fragments, nous n'avons guère plus de prose d'Auguste que de vers.

M. Vipsanius Agrippa, fils de Lucius, était, d'après Suétone, d'une famille obscure; mais Cornélius Népos qui vivait dans le même temps et qui par conséquent a pu être mieux informé, assure qu'il appartenait à une famille de l'ordre des chevaliers. Au surplus il est assez célèbre par les services qu'il rendit à Auguste, et par ses propres exploits pour n'avoir pas besoin d'une naissance plus illustre. Il défit l'armée de Sextus Pompée, gagna contre lui une bataille navale, dans laquelle il fit des prodiges de valeur; il se couvrit de gloire dans les Gaules, fut vainqueur au combat d'Actium qui assura à Octave l'empire du monde, et cependant il eut le courage de conseiller à l'ambitieux neveu de César d'abdiquer la puissance et de rétablir la république. Agrippa concourut, pendant son séjour à Rome, à l'embellissement de la ville par de magnifiques et importantes constructions. Il fut pendant un temps gouverneur de Syrie, puis préfet de la capitale de l'empire. Il fut ensuite envoyé dans les Gaules, passa en Espagne où il soumit les Cantabres, peuples jusque-là indomptables. Le sénat lui décerna les honneurs du triomphe qu'il refusa pour ne pas porter ombrage à l'empereur. Il avait épousé d'abord Marcella, nièce du prince; Auguste la lui fit répudier, pour lui donner en mariage sa propre fille Julie, si fameuse par ses déréglements. Après avoir remporté de brillants succès en Orient et refusé de nouveau les honneurs du triomphe, il revenait en Italie, lorsqu'une maladie le surprit en Campanie, et l'emporta en peu de

jours. Auguste voulut le voir avant sa mort, mais il arriva trop tard. Il ordonna que le corps d'Agrippa fût transporté à Rome; il se chargea de prononcer lui-même son oraison funèbre, et fit déposer ses restes dans son propre mausolée, près de ceux de Marcellus. Agrippa mourut l'an 742 de Rome, 12 ans avant l'ère chrétienne et à l'âge de 51 ans. Il était né l'an 691, la même année qu'Auguste avec qui il fut élevé.

Agrippa est compté parmi les historiens parce qu'il écrivit des Mémoires sur sa Vie et qu'il donna une description de différentes contrées de la terre. Il ne reste rien de ses ouvrages, si ce n'est quelques citations.

Marcus Valérius Messala Corvinus naquit l'an 695 de la fondation de Rome, 59 ans avant J.-C., et la même année que Tite-Live, sous le consulat de J. César et de Calpurnius Bibulus. Il était issu d'une famille illustre. Il combattit dans le parti de Brutus et de Cassius aux journées de Philippes, et, ayant été chargé du commandement après la mort de ces deux Romains, il se retira en bon ordre et obtint des conditions avantageuses de Marc Antoine à qui il s'attacha jusqu'à ce que le voyant se perdre par son amour pour Cléopâtre, il se rangea du parti d'Octave qui lui confia plusieurs missions importantes. Il fut consul en 722, 32 ans avant J.-C., et eut pour collègue Cn. Domitius Ahenobardus. Puis il fut nommé par Auguste, préfet de Rome, charge à laquelle il renonça comme n'allant pas à son caractère. Voyant l'empereur faire le bonheur du peuple romain, il se départit de ses idées républicaines et le salua le premier du titre de *Père de la Patrie*. Il mourut à l'âge de 70 ans, 765 de Rome, la 11e année de l'ère vulgaire.

Messala dont nous parlerons ailleurs, sous le rapport de l'éloquence, composa dans sa vieillesse un livre sur les *Familles romaines*, un Traité de la lettre S, quelques ouvrages érotiques, et un ouvrage sur les Auspices. Des œuvres de Messala il ne reste que le souvenir.

L. Arruntius Népos écrivit sous Auguste, une Histoire de la *Guerre punique*, dans le style de Salluste, mais avec une affectation qui, de l'avis de Sénèque, n'était pas tout à fait exempte de ridicule. Tacite fait aussi mention d'Arruntius qui fut aussi un orateur célèbre. Toutefois il ne faut pas le confondre avec cet Arruntius que Sénèque accuse d'avoir capté les testaments ; cette inculpation s'accorderait mal avec l'éloge de Tacite. Il paraît qu'étant devenu suspect à

Tibère, notre Arruntius fut condamné à s'ouvrir les veines, l'an 789. Il appartenait au corps sénatorial et avait été consul en 759, 6 ans avant J.-C.

Sulpicius Galba, aïeul de l'empereur de ce nom, fut plus remarquable par son goût pour les études que par le rang qu'il occupa dans l'Etat, car il n'alla pas au delà de la préture. Il composa une histoire compliquée, mais qui manquait d'ordre et de méthode. Nous trouvons aussi Sulpicius Galba rappelé comme historien dans Cornélius Népos.

Titus Livius. Ce célèbre historien romain naquit à Padoue, d'une ancienne famille, l'an 695 de Rome, 59 ans avant J.-C., sous le consulat de J. César, et de M. Calpurnius Bibulus. L'histoire ne fournit presque point de détails sur sur sa vie. On sait seulement qu'il s'était exercé dans plus d'un genre, qu'il avait composé des ouvrages philosophiques et des dialogues qui appartenaient autant à l'histoire qu'à la philosophie, et qu'il avait dédiés à Auguste; il composa aussi *une lettre à son fils* pour lui donner probablement des conseils sur l'éloquence. Mais son plus beau titre à l'immortalité est son *Histoire romaine* en cent quarante ou cent quarante-deux livres, qu'il mit vingt-un ans à écrire et dont malheureusement nous possédons à peine le quart. Cette grande composition historique s'étendait depuis la fondation de Rome jusqu'à l'année 743. On ignore si Tite-Live lui-même avait divisé son ouvrage en *décades*, c'est-à-dire de dix en dix livres, ou si c'est l'œuvre de quelques grammairiens postérieurs. De cet immense travail il ne nous reste que trente-cinq livres qui tous ne sont pas complets; la seconde décade est entièrement perdue, ainsi que tout ce qui suivait le quarante-cinquième livre, nous n'avons de reste que les arguments qu'on croit être d'un certain *Florus*. La première décade qui est entière, c'est-à-dire les dix premiers livres, comprend l'histoire de Rome depuis sa fondation jusqu'à l'année 460, 292 ans avant J.-C. La troisième décade commence à la seconde guerre punique, vers l'an 534, c'est-à-dire après une lacune de 74 ans, et s'étend jusqu'à l'année 557, c'est-à-dire jusqu'à la fin de cette même guerre. La quatrième décade partant de l'année 551, contient un espace de 23 ans. Les quatre premiers chapitres de la cinquième décade, c'est-à-dire du 4me livre, manquent ainsi qu'une partie du 22me, du 23me, du 24me, du 25me, du 26me chapitre du même livre. On a également à regretter du 43me livre, partie du 3me chapitre, le

4me et le 5me en entier, partie du 6me, et tout le 26me. Quelques lacunes se trouvent aussi dans le livre suivant, savoir aux chapitres 30, 32, 33, 34, 35, 40 et 46. Le chapitre 21me du livre 45 n'est pas entier, non plus que le 39me. C'est à cette cinquième décade dont nous n'avons pas la moitié, puisqu'il nous en reste à peine cinq livres, que s'arrête ce que nous possédons encore de l'Histoire de Tite-Live. Cette portion de la cinquième décade part de l'année 574 et renferme un espace de douze ans, jusqu'au séjour que le roi Prusias fit à Rome. Jean Freinsheim, ce savant laborieux, a rempli les lacunes de Tite-Live; ce travail considérable n'est pas sans mérite. Jusqu'au 44me chapitre du livre 62me il a imité assez heureusement la manière de l'auteur; mais pour le reste, la pénurie des sources originales ne lui a pas permis de faire aussi bien; ce qui n'a pas empêché que ses suppléments n'aient été traduits avec ce qui nous reste de Tite-Live, par Duryer, Guérin et Dureau de la Malle.

Quand on voit les éloges que les anciens et les modernes ont donnés à Tite-Live, quand on lit la partie de ses ouvrages que le temps a épargnée, on ne peut se défendre des plus vifs regrets. Tite-Live n'avait rien épargné pour que son Histoire méritât l'estime et l'approbation de ses contemporains et de la postérité. Il avait puisé aux meilleures sources; il avait compulsé les livres des censeurs, les Annales des pontifes, les actes publics soit intérieurs, soit extérieurs, les correspondances des princes étrangers, des généraux, des magistrats, les différents édits, tous les monuments qu'il pouvait avoir à sa disposition, tels que les inscriptions, les traités d'alliance ou de paix, les lois, les plébicistes, les sénatus-consultes; sa véracité n'est jamais snspecte, et s'il raconte quelques évènements par trop merveilleux, et même quelques fables ridicules, ce n'est pas qu'il veuille qu'on y croie, mais il les donne comme ils lui ont été transmis par les chroniques du temps ou par la tradition. Quant à sa manière, il peint avec la plus grande vérité le caractère des personnages; les discours qu'il leur prête sont toujours parfaitement en situation et répondent à l'idée qu'on a dû se faire des individus; sa narration est vive et variée, son style a du nombre, de l'harmonie, et quelquefois il ne manque pas de vigueur. Asinius Pollion a dit qu'il sentait le *padouan*, mais les savants ne sont pas d'accord sur le sens qu'il faut donner à ce reproche; il en est qui prétendent qu'il ne tombe que sur l'orthographe de certains mots, orthographe qui n'a pas été

conservée depuis. On est généralement d'accord que l'accusation d'Asinius ne peut pas avoir pour objet le style en lui-même. Un autre mérite de notre auteur, c'est l'impartialité. L'amitié dont Auguste l'honorait n'a pu l'empêcher de rendre justice à ceux du parti opposé à l'empereur qui pour cela donnait en plaisantant à Tite-Live l'épithètes de *pompéïen*, et ce témoignage, dit M. Schœll, n'est pas moins honorable pour le prince qui l'a rendu sans humeur, que pour l'écrivain qui l'a mérité.

Quintilien a dit : « Je ne ferai point de tort à Hérodote en lui comparant Tite-Live; car, non-seulement celui-ci met une douceur et une netteté admirable dans ses récits, mais il est éloquent dans ses harangues au-dessus de ce que l'on peut dire, tant elles sont bien proportionnées aux sujets qu'on y traite, et aux caractères des personnes qu'on y fait parler. Pour ce qui est des passions, particulièrement de celles qui sont moins violentes, aucun historien pour en parler modestement, ne les a mieux maniées. C'est pourquoi les diverses perfections qui sont en lui se peuvent regarder comme un juste équivalent de la merveilleuse brièveté de Salluste, digne de servir de modèle à tous les siècles; car ces deux écrivains sont plus égaux que semblables.

A. Sénèque ne croit pas pouvoir mieux exprimer le plaisir qu'il a goûté à la lecture d'un ouvrage qu'en disant qu'il l'a cru de Tite-Live. Tacite le proclame comme remarquable surtout par l'éloquence et la véracité. Pline le jeune écrit à Népos : « N'avez-vous jamais lu qu'un citoyen de Cadix, charmé de la réputation et de la gloire de Tite-Live, vint des extrémités du monde le voir, le vit et s'en retourna. St. Jérôme parle du même fait et s'étonne comme d'une merveille, que des étrangers soient venus à Rome pour voir autre chose que Rome même. Martial a composé un distique en l'honneur de Tite-Live. D'autres auteurs anciens font encore mention de Tite-Live, entre autres Velleius Paterculus, Valère Maxime, M. Sénèque, Pline l'ancien, Plutarque, etc.

Rapin reconnaît qu'il a toutes les grandes qualités de l'historien; Rollin n'en fait pas un moindre éloge; Dussault et La Harpe reconnaissent son éclatant mérite et le justifient du reproche que lui ont fait quelques-uns pour ses longs discours. Hugues Blair déclare qu'aucun historien ne l'emporte sur Tite-Live pour la narration.

A propos du défaut d'accord qui se trouve entre le récit de Polybe

et celui de Tite-Live, relativement au passage des Alpes par Annibal, le savant professeur Bæhr explique très-bien ces espèces de contradictions qui se rencontrent çà et là dans les narrations de notre auteur; il en met plusieurs sur le compte des guides suivis par l'historien, et souvent avec une exactitude ponctuelle, et il pense qu'on doit excuser les autres en considération de l'étendue d'une aussi vaste composition.

A tous ces témoignages d'approbation nous pourrions joindre l'autorité non moins respectable d'un bon nombre de philologues, tels que Juste-Lipse, Vossius, J.-C. Scaliger, Erasme et autres, mais il est inutile de multiplier davantage les citations. Nous dirons toutefois que nous ne tenons aucun compte de l'opinion de Caligula qui regardait Tite-Live comme un bavard et comme un historien inexact.

Après la mort d'Auguste, Tite-Live retourna à Padoue où il mourut à l'âge de 76 ans, la quatrième année du règne de Tibère, avant le mois de septembre de l'année 770 de Rome, 17 ans après J.-C., le même jour qu'Ovide.

Il paraît que Tite-Live ne remplit aucune fonction publique pendant sa longue carrière, seulement Auguste lui avait confié l'éducation du jeune Claude, depuis empereur, et ce fut par son conseil que son élève entreprit d'écrire l'histoire, genre de composition dans lequel le témoignage des anciens nous apprend qu'il avait réussi.

Nous n'avons rien dit des espérances que l'on conçut à différentes époques et surtout en 1413, de recouvrer les décades perdues de l'Histoire de Tite-Live; ces espérances trompées n'ont fait qu'augmenter les regrets. Si l'on s'en rapporte à Festus, Rufus Aviénus aurait mis Tite-Live en vers ïambiques, ce qui toutefois est peu croyable.

Machiavel a donné un commmentaire sur les dix premiers livres de Tite-Live. C'est, dit M. Schœll, un chef-d'œuvre de sagacité et de politique; c'est un des ouvrages les plus profonds de la littérature moderne où beaucoup d'écrivains ont puisé, et Montesquieu lui-même lui doit infiniment.

Tite-Live a été traduit en plusieurs langues. En flamand, par un auteur anonyme; en allemand par Maternus Cilano, par Wagener et Westphal et par Ostertag; en italien, par Ruggiero Ferrario; on a en outre celle imprimée sans nom d'auteur par Antonio, une autre également anonyme, celle de J. Nardi, et enfin une plus récente de Louis

Mabil; en anglais, celle de plusieurs mains publiée en 1744, et celle de George Baker; en français, la plus ancienne complète est celle de Pierre Berchoire; puis viennent celles de Vigenère, de Pierre Duryer, de Guérin, de Dureau de la Malle, achevée par Noël, et enfin celle faite en communauté par A. A. J. Liez, V. Verger, N. A. Dubois et Corpet.

Parmi les meilleures éditions, nous citerons celles d'Elzevir, de Doujat, de Drakenboch, de Le Clerc, d'Hearn, de Crevier, de Deux Ponts, d'Ernesti, et enfin de Lemaire.

Trogue Pompée vécut sous le règne d'Auguste. Son grand-père avait reçu de Pompée, le titre de citoyen romain, au temps de la guerre de Sertorius, et c'est probablement pour cette faveur, dit Vossius, qu'il prit le nom de Pompée. Son oncle avait, dans la guerre de Mithridate, commandé une partie de la cavalerie, et son père, après avoir servi sous Jules César, était devenu secrétaire de ce général et gardien de son sceau. On croit que cet historien naquit au pays des Voconces, dans la Gaule narbonaise, au territoire de Vaison. Ceux qui ont prétendu qu'il était espagnol et qui ne l'ont placé qu'au deuxième siècle de l'ère vulgaire sont en contradiction manifeste avec les renseignements que nous tenons directement de Trogue-Pompée, ou ce qui n'est guère moins authentique, de son abréviateur. Son ouvrage était une histoire générale en 44 livres, ayant pour titre : *Histoires philippiques;* elle partait de l'époque de Ninus et allait jusqu'à Auguste. La dénomination de cette histoire venait de ce que les affaires de la Macédoine, royaume qui devait sa première splendeur à Philippe, père d'Alexandre, y occupaient un très-grand espace. L'ouvrage de Trogue-Pompée est entièrement perdu, il ne nous reste que l'abrégé qu'en a fait *Justin* sous le même titre et avec la même division. Bongarsius pensait que les sept premiers livres de l'Histoire de Trogue-Pompée avait pour objet les *origines du monde* et des *descriptions géographiques* qui ont été omises par son abréviateur, ce que prouvent les prologues édités d'après les manuscrits. Vopiscus compte Trogue-Pompée parmi les auteurs les plus éloquents; Justin l'appelle *l'homme de l'ancienne éloquence;* Pline qui le cite fréquemment, le qualifie *d'auteur d'une exactitude sévère*, et en même temps il cite de lui un fragment entier sur la connaissance des mœurs des hommes d'après leur physionomie, en voici la traduction : « Ceux qui ont le front grand, sont ordinairement paresseux

et d'un entendement lourd; au contraire, ceux qui l'ont petit, sont pour l'ordinaire inconstants et sans idée fixe; mais ceux qui l'ont rond et élevé, sont volontiers colères, cette élévation extérieure et sensible annonçant, pour ainsi dire, l'intumescence cachée de nos passions. Des sourcils qui s'étendent en droite ligne sont la marque d'un homme mou et délicat. Des sourcils recourbés vers le nez, sont la marque d'un homme dur et austère : recourbés vers les joues, ils indiquent un moqueur; entièrement baissés, ils annoncent le plus souvent un homme envieux et porté à vouloir du mal aux autres. Quant aux yeux, ceux dont la coupe est longue, indiquent un caractère malfaisant; lorsque leurs coins sont charnus du côté du nez, ils décèlent un homme malicieux. Lorsque le blanc des yeux est fort étendu, c'est un signe d'impudence; et lorsqu'on clignote fréquemment c'est un indice d'inconstance. De grandes oreilles sont la marque d'un sot et d'un grand parleur.

Ce passage et les passages de Pline déjà indiqués semblent prouver d'une manière irréfragable que Trogue-Pompée aurait composé une *Histoire des animaux*, que cite en effet Charisius, et qui aurait été fort utile à Pline lui-même pour son Histoire naturelle.

Saint-Augustin, Paul Orose, Priscien, Jornandès et autres font mention de Trogue-Pompée. Scaliger lui reproche d'avoir confondu, par anachronisme, Denys l'ancien avec Denys le jeune; mais cette erreur, fût-elle même plus grave, ne diminuerait rien aux regrets que doit causer la perte des ouvrages d'un auteur qui a été considéré comme une autorité respectable. On pense que l'idée d'abréger son histoire qui comprenait une période de 2155 ans, a été la cause du peu de soin qu'on a apporté à la conservation de l'œuvre originale.

Lucius Fénestella vécut sous le règne d'Auguste. Il naquit l'an 703 de Rome, 51 ans avant J.-C., sous le consulat de M. Claudius Marcellus, et de Ser. Sulpicius Rufus; il mourut la sixième année du règne de Tibère, l'an 773, la 20e année de l'ère vulgaire, M. Valérius Messala et M. Aurélius Cotta étant consuls; il fut enterré à Cumes. Il composa des Annales, comme on le voit d'après Nonius qui en cite le vingt-deuxième livre. Plusieurs auteurs anciens citent Fénestella; entre autres Suétone, Pline, Macrobe, Aulu-Gelle, Fulgence, Diomède; Lactance l'appelle *écrivain très-exact*. Si nous nous en rapportons à la mention de St-Jérôme, dans la Chronique d'Eusèbe, Fénestella se serait aussi exercé à la poésie. Dans le quinzième siècle on

publia sous le nom de Fénestella un ouvrage en deux livres ayant pour titre : *des Pouvoirs à Rome, des Sacerdoces et des Magistratures*. Le style était indigne d'un écrivain du siècle d'Auguste; on reconnut bientôt l'imposture, et l'on sut que ce traité était l'œuvre de André Dominique Fiocco (en latin *Floccus*), chanoine florentin, qui mourut en 1452. Ægidius Witsius, jurisconsulte de Bruges, fut le premier qui publia l'ouvrage de Fiocco sous le nom de son véritable auteur.

Caius Julius Hyginus naquit en Espagne et fut esclave de Jules César qui l'amena, encore enfant, à Rome, et le fit étudier. Hygin eut pour maître Cornélius Alexandre, grammairien, ou plutôt littérateur célèbre; il devint lui-même très-habile ; et Auguste l'ayant affranchi lui confia le soin de la bibliothèque Palatine. On lui attribue 1° *un recueil de Fables mythologiques,* 2° un poëme sur l'Astronomie (*poeticon Astronomicon*), en quatre livres dont le deuxième, selon M. Clavier, est en partie une traduction des *Catastérismes* d'Ératosthène, qu'Hygin avait plus complets que nous ; 3° un fragment sur la *Castration*, et 4° un traité sur la *Délimitation* (*de Limitibus constituendis*) : ces deux derniers ouvrages sont mis sur le compte d'un autre Hygin qui vivait sous Trajan. Au reste, nous ne le considérons ici que comme historien. Il composa un ouvrage intitulé *Vies des hommes illustres* dont Aulu-Gelle cite le sixième livre. Le même auteur fait mention d'un livre d'exemples écrit par Hygin, et d'après Servius et Macrobe, on lui aurait dû un traité *sur les Villes d'Italie*. En outre, lui-même parle, dans son poëme sur l'Astronomie, du premier livre de ses *Généalogies*. Il est encore question de *commentaires* d'Hygin sur Virgile, d'un livre sur l'*Agriculture*, d'un autre sur les *Pénates* et d'un troisième sur les *Propriétés des dieux* (*de Proprietatibus deorum*). Il ne nous reste d'Hygin que l'*Astronomique* et les *Fables mythologiques*.

On ne connaît Julius Marathus, affranchi d'Auguste, qui écrivit l'Histoire de son patron, que par la mention qu'en fait Suétone dans deux endroits de la Vie du petit-neveu de César.

Verrius Flaccus dont parle Suétone dans son Traité des *Grammairiens célèbres*, était aussi de la condition des affranchis. Auguste le chargea de l'éducation de ses deux petits-fils, Caius et Lucius, et il obtint même l'autorisation d'établir son école dans le palais impérial. Il composa un recueil *d'Évènements mémorables*, dont parle Aulu-Gelle. Il fut auteur de lettres, de livres sur la signification des mots,

et sur les endroits obscurs des écrits de Caton, d'un ouvrage intitulé *Saturnus*. La poésie ne lui fut pas non plus étrangère. Suétone raconte qu'il avait fait incruster dans un bâtiment hémicyclique qu'il fit construire à Préneste, douze tables de marbre sur lesquelles était sculpté un calendrier romain (*fasti*), que Macrobe cite plusieurs fois. Quatre de ces tables, dit M. Schœll, ou plutôt des fragments de ces tables ont été découverts en 1770, et publiés par Foggini en 1779. Ils contiennent les mois de janvier, mars, avril et décembre, et répandent un grand jour sur les Fastes d'Ovide. Pline, dans son Histoire naturelle, s'appuie plusieurs fois de l'autorité de Verrius Flaccus.

Sous Auguste, se fit aussi remarquer Q. Vitellius Eulogius, affranchi d'un certain Q. Vitellius, questeur de César. Pour plaire à son patron, il composa une généalogie de la maison Vitellia; c'est ce que nous apprend Suétone, et c'est tout ce qu'on sait de Vitellius Eulogius.

D'après Servius, Cilnius Mæcenas composa une Histoire d'Auguste, ce qui est confirmé par Solinus; et c'est peut-être aussi à cette histoire qu'Horace fait allusion dans l'une de ses odes.

Je ne sais si je dois rappeler ici comme historien le Druson dont parle Horace d'une manière si peu avantageuse; il le traite tout à la fois d'usurier et de mauvais écrivain. Peut-être aurions-nous mieux fait de laisser sa cendre en repos.

Un autre historien de la même époque est Masurius Sabinus. Il était de l'ordre équestre. Il écrivit des *Fastes* dont Macrobe semble faire cas, un recueil de Faits mémorables (*Memorabilium*), ou de *Traditions* (Memoralium), dont Aulu-Gelle cite le premier chapitre ainsi que le septième et le onzième.

A. Cremutius Cordus écrivit, sous le règne d'Auguste, l'Histoire des Guerres civiles, et celle même de ce prince à qui il en fit la lecture. L'empereur ne fut point offensé, bien qu'il s'y exprimât avec une grande liberté. Cette franchise noble et fière fut, sous le règne suivant, la cause de sa mort. Il ne ménagea pas assez le crédit de Séjan. Satrius Secundus et Pinarius Natta, créatures du ministre tout puissant, lui firent un crime capital d'avoir, dans ses écrits, appelé Brutus et Cassius, les derniers Romains, et l'accusèrent devant le sénat, en présence même de Tibère, sur la figure de qui se lisait un violent mécontentement. A cette occasion, Tacite met dans la bouche de

Cordus un discours qui est en harmonie avec la fermeté de son caractère. Le généreux historien ne doutant point de sa condamnation, résolut de la prévenir par une mort volontaire. Écoutons Sénèque racontant lui-même les circonstances de cette mort : « Déjà les chiens enragés que Séjan repaissait de sang humain pour les rendre attachés à lui seul et implacables à tout autre, commencent à aboyer autour de Cordus qui n'y était pas préparé. Qu'avait-il à faire ? Il lui fallait demander la vie à Séjan, ou la mort à sa propre fille : assuré de ne rien obtenir ni de l'un ni de l'autre, il prit le parti de tromper sa fille. Il eut recours au bain ; et pour perdre plutôt ses forces, il se retira dans sa chambre, sous prétexte d'y prendre un léger repas. Après avoir congédié ses esclaves, il jeta par la fenêtre quelques aliments, pour faire croire qu'il les avait consommés ; il ne toucha pas au souper, comme ayant déjà mangé suffisamment. Le lendemain et le surlendemain, il en usa de même : au quatrième jour, sa faiblesse le décela. Pour lors, vous pressant dans ses bras, ma chère fille, vous dit-il, voilà la seule chose que je t'ai cachée de ma vie; tu me vois dans la route de la mort, je suis presque à moitié chemin : ne me rappelle pas à la vie ; tu ne le dois, ni ne le peux. Alors il fit fermer toutes les fenêtres et s'ensevelit dans les ténèbres. La nouvelle de son dessein répandit une joie universelle : on s'applaudissait de voir une telle proie arrachée à la gueule de ces loups affamés. Les accusateurs, suivant les ordres de Séjan, se présentent au tribunal des consuls, se plaignent de la mort que Cordus veut se donner, de cette mort à laquelle ils le forçaient eux-mêmes de recourir : ils sentaient que leur victime leur échappait. C'était une grande question de savoir si la mort volontaire d'un accusé faisait perdre la récompense à ses accusateurs. Pendant qu'on délibère et que les accusateurs reviennent à la charge, Cordus *s'était absous lui-même*.

Tibère fit brûler publiquement tout ce que l'on put découvrir des ouvrages de Cordus. Une copie, cachée par sa fille Marcia, échappa à cette destruction, et se multiplia en d'autres temps. Sénèque, Tacite, Suétone, Dion Cassius, etc., possédaient ces écrits, qui par conséquent n'ont point péri à cause de Tibère et de son ministre, mais par suite d'autres circonstances qu'on ignore.

M. Sénèque, Pline et Solinus font mention de A. Crémutius Cordus.

Aufidius Bassus vécut du temps d'Auguste et de Tibère, et fut le contemporain de Sénèque le rhéteur. Il composa une Histoire de la

Guerre de Germanie, et une autre sur la Guerre civile; c'est ce qui est attesté d'un côté par Quintilien et de l'autre par Pline le jeune. Voici comment s'exprime Quintilien : « Bassus Aufidius a plus dignement soutenu le caractère de l'historien, surtout dans ses livres de la Guerre de Germanie, auteur vraiment estimable en tout, mais pourtant au-dessous de lui-même en quelques-uns de ses ouvrages. » Pline le jeune, dans la même lettre, dit que son oncle a écrit vingt livres sur la Guerre de Germanie, et trente et un pour servir de suite à l'histoire qu'Aufidius Bassus à écrite. Il est donc évident que Pline le naturaliste n'a pas travaillé à achever l'Histoire de la Guerre de Germanie d'Aufidius, mais une autre histoire, et les savants sont d'accord sur ce point que ce fut l'Histoire de la Guerre civile commencée par Bassus, que Pline se chargea de continuer; c'est sans doute le même historien qu'il cite dans son histoire naturelle.

Titus Labiénus florissait à la même époque et comme déclamateur et comme historien. Les renseignements que nous pouvons donner sur son compte, nous les devons à M. Sénèque qui nous apprend que son style avait la couleur antique et la vigueur moderne, c'est-à-dire de son époque, qu'il pouvait être considéré comme la transition du siècle précédent au siècle nouveau, et qu'il avait le droit de prétendre appartenir à l'un aussi bien qu'à l'autre. Il ajoute qu'il prenait tant de liberté dans ses écrits que ce n'était plus de la liberté, et comme il déchirait indistinctement les individus de quelque rang qu'ils fussent, on le surnomma *Rabienus*. Ses écrits furent brûlés publiquement; mais Labiénus ne put supporter cet affront ni survivre aux œuvres de son génie; il se fit transporter au tombeau de ses ancêtres et ordonna qu'on le fermât sur lui. Je me souviens, dit toujours Sénèque, qu'un jour lisant une partie de son Histoirs (apparemment celle de son époque) il tourna plusieurs feuillets en disant : on lira cela après ma mort; il fallait donc qu'il y eût bien de la hardiesse dans ce qu'il avait écrit puisque lui-même n'osait le lire. Nous savons encore par Sénèque, que lorsque l'ordre de brûler les œuvres de Labiénus fut connu, Cassius Sévérus, son ami intime, s'écria : Il faudra donc me brûler aussi, car je les sais par cœur. On ne connaît pas l'époque précise de la mort de Labiénus.

ÉLOQUENCE.

En jetant un coup d'œil sur la série des orateurs romains pendant

la troisième époque, on ne peut se défendre d'un profond sentiment de regret : de tant d'hommes illustres il ne reste que la réputation et le souvenir. Cicéron est le seul dont le temps ait épargné les discours; tout ce qu'ont dit ou écrit les autres est entièrement perdu, et nous ne pouvons nous faire une idée de leur mérite que d'après le jugement qu'en ont porté ou leurs contemporains, ou ceux qui sont venus après eux. Cependant nous ferons connaître plus ou moins ces orateurs, selon les renseignements que l'histoire ou les anciens ouvrages pourront nous fournir, et en cela c'est surtout Cicéron qui nous sera utile.

L'orateur qui lie l'époque actuelle à l'époque précédente, relativement à l'éloquence latine, est QUINTUS HORTENSIUS ORTALUS. Nous avons déjà retracé les principales circonstances de sa vie. Quant à son talent oratoire, écoutons Cicéron, le seul homme peut-être capable de le bien juger : « Sa première jeunesse fut marquée par des succès, et son génie, comme les chefs-d'œuvre de Phidias, se fit applaudir aussitôt qu'il se montra. Ce fut sous le consulat de Crassus et de Scévola et devant ces consuls eux-mêmes qu'il parla pour la première fois au forum, et il emporta les suffrages, non-seulement de tous les auditeurs, mais des deux meilleurs juges qu'il y eut alors du talent oratoire. Il avait à cette époque dix-neuf ans, et il est mort sous le consulat de L. Paullus et de C. Marcellus; ainsi sa voix s'est fait entendre au barreau pendant quarante-quatre années. » Plus loin, Cicéron dit encore d'Hortensius : « Il avait une mémoire à laquelle je ne crois pas que nulle autre ait été comparable; sans rien écrire, il retrouvait ses idées dans les mêmes termes qu'il les avait conçues. Cette puissante faculté lui rendait fidèlement tout ce qu'il avait soit pensé, soit écrit, et lui rappelait, sans aucun secours étranger, toutes les paroles de ses adversaires. Son ardeur était si grande, que je n'ai jamais vu personne de si passionné que lui pour le travail. Il ne passait pas un seul jour sans plaider au barreau, ou s'exercer dans le cabinet, et souvent le même jour il faisait l'un et l'autre. Sa manière était neuve et originale. Au moins avait-il deux choses qui n'étaient qu'à lui : les divisions par lesquelles il marquait les différents objets de son discours; les résumés par lesquels il rappelait les arguments de son adversaire et les siens. Heureux choix d'expressions brillantes, périodes harmonieuses, fécondité inépuisable, telles sont les qualités qu'il devait à un génie supérieur,

fortifié par de continuels exercices. Sa mémoire embrassait tout l'ensemble d'un sujet ; sa pénétration en saisissait tous les détails, et il ne laissait guère échapper aucun des moyens que fournissait la cause, soit pour la preuve, soit pour la réfutation. Sa voix était douce et sonore ; son geste, plein d'art, paraissait un peu étudié pour un orateur. » Cicéron dit encore ailleurs touchant Hortensius, qu'il parlait mieux qu'il n'écrivait : c'est sans doute pour cette raison que, lui mort, on ne parut pas faire grand cas de ses discours, et nous croyons que c'est dans cette indifférence qu'il faut chercher la cause de la perte qu'on en a faite. Quoiqu'Hortensius fût le rival de Cicéron, il se montra toujours son ami et lui en donna la preuve lorsque Clodius menaça Cicéron de l'exil. Il parut dans l'assemblée du peuple en habits de deuil, et faillit périr sous les coups des satellites de Clodius. Au retour de Cicéron de l'exil, Hortensius le fit entrer dans le collége des Augures. Au moment où le rival de Cicéron brillait avec le plus d'éclat dans l'éloquence, il quitta la tribune, se relâcha de cette assiduité au travail que Cicéron lui-même vantait en lui : son éloquence en souffrit ainsi que sa renommée. La gloire que son rival acquit pendant l'année de son consulat, sembla lui rendre un peu d'énergie, mais ses efforts pour reprendre son rang au barreau furent impuissants. Aulu-Gelle ne cite Hortensius que relativement à quelques vers dans le genre anacréontique, vers dont il est loin de faire l'éloge. Velléius Paterculus le nomme honorablement à côté de Cicéron. Quintilien vante surtout l'action dans Hortensius, « action qui lui valut, dit-il, les plus grands succès, et ce qui le persuade, ajoute-t-il, c'est que ses écrits ne répondent pas tout à fait à sa haute réputation, bien qu'on l'ait regardé longtemps comme le premier orateur de son siècle, qu'ensuite il ait été le rival de Cicéron, et que sur la fin de ses jours il ait du moins occupé le second rang. Ainsi il faut bien qu'il y ait eu dans sa manière de prononcer, des charmes que nous ne trouvons point dans la lecture de ses ouvrages. »

Sans avoir l'intention de mettre Hortensia, fille d'Hortensius au rang des orateurs, nous dirons qu'elle se montra digne de son père par son éloquence, lorsqu'elle plaida la cause des dames romaines devant les triumvirs Marc-Antoine, Octave et Lépide qui en avaient obligé quatorze cents des plus aisées à déclarer exactement sous peine d'amende, les biens qu'elles possédaient, afin de les taxer à

leur fantaisie, pour subvenir aux frais de la guerre. Elles prirent le parti de porter leurs réclamations aux triumvirs. Hortensia parla au nom de toutes et prononça un beau discours, si nous en croyons Quintilien. Les triumvirs furent assez peu galants pour se fâcher de la hardiesse des dames romaines qu'ils eurent l'impolitesse de vouloir faire mettre à la porte; mais les cris improbateurs de l'assemblée arrêtèrent l'exécution de cet ordre incivil, et l'affaire fut renvoyée au lendemain. On décida que quatre cents dames seulement seraient soumises à la déclaration obligée; ce qui dément l'assertion de Valère Maxime, d'après laquelle on pourrait croire que le procès eut une meilleure issue.

Caius Julius César fut aussi un orateur distingué. Voici à son sujet l'opinion de Cicéron : « César est peut-être de tous nos orateurs celui qui parle la langue latine avec le plus d'élégance, et il ne doit pas seulement cet avantage aux impressions reçues dans la maison paternelle. Sans doute elles ont commencé l'ouvrage; mais il n'est arrivé à cette admirable perfection que par des études variées et profondes, suivies avec une grande ardeur et un travail infatigable. » Quintilien n'en fait pas un moindre éloge : « Pour Caius Julius César, dit-il, s'il n'avait vaqué qu'aux seules fonctions du barreau, nul de nos orateurs ne pourrait mieux disputer le prix à Cicéron. Il y a en lui tant de force, tant de subtilité, tant de feu, que vous diriez qu'il parle avec le même courage qu'il combattait. »

Marcus Licinius Crassus se place avec honneur à côté de César. Issu d'une famille patricienne, il était le second fils de celui qui ayant vu périr son fils aîné massacré sous ses yeux par les sicaires de Marius, se perça lui-même de son épée, l'an 666 de Rome. Marcus Crassus fut le plus opulent des Romains, et par l'emploi généreux qu'il fit de ses richesses, il acquit beaucoup de popularité, de crédit et de considération. Après l'évènement qui l'avait privé, jeune encore, d'un père et d'un frère, il s'était tenu caché en Espagne jusqu'à la mort de Marius, après laquelle il se rendit auprès de Sylla qui l'envoya contre les Marses. Le jeune homme lui ayant demandé une escorte, il en reçut cette réponse : « Je vous donne votre père, votre frère et vos amis dont je poursuis la vengeance sur des scélérats. » Créé préteur en 681, il termina la triste guerre que Rome soutenait contre les esclaves que commandait Spartacus. En 663, il devint le collègue de Pompée dans le consulat. Jaloux du pouvoir de Pompée il se

brouilla avec lui. César les réconcilia. Crassus fut une seconde fois nommé consul, l'an 699 de Rome, et fit partie avec César et Pompée du second triumvirat. L'ambition, l'amour de la gloire, le portèrent à entreprendre cette expédition contre les Parthes, dont on connaît l'issue malheureuse. Homme consulaire, triumvir et orateur distingué, Crassus ternit sa réputation par une excessive cupidité; c'est lui qui disait qu'on n'était pas riche quand on ne pouvait pas entretenir une armée.

Comme orateur, l'éducation avait peu fait pour enrichir son esprit, la nature encore moins. Cependant l'activité et le travail soutenus d'un nom en crédit et d'un grand empressement à rechercher des causes, le placèrent quelques années dans les premiers rangs du barreau. Sa diction était correcte, ses expressions sans bassesse, sa composition méthodique. Du reste, nulles fleurs, nul éclat dans le style; beaucoup de mouvement dans la pensée, et si peu dans le débit, qu'il disait tout sur le même ton et d'une voix uniforme.

Caius Flavius Fimbria, l'un des plus cruels satellites de Marius. C'est lui qui voulant honorer les mânes de ce dernier, fit assassiner Quintus Scévola, et comme il ne fut que blessé, il lui intenta un procès, *pour avoir mal reçu*, disait-il, *le fer qui devait lui ôter la vie.* Dans la guerre de Mithridate, il fut le lieutenant de Valérius Flaccus envoyé pour remplacer Sylla. Il fit révolter les troupes contre leur général qui fut contraint de s'enfuir; Fimbria le poursuivit jusque dans la ville de Nicomédie, et le tua de sa propre main. Ayant remporté quelques avantages sur le roi de Pont, il profita de ses succès pour commettre toutes sortes de cruautés, de brigandages, de rapines; il massacra les citoyens, pilla les villes, incendia les temples. Sylla fut envoyé pour mettre fin à ces désordres. Fimbria chercha à le faire assassiner par un esclave qui se trahit lui-même. Perdant tout espoir de se défaire de son rival, il se rendit à Pergame, et étant entré dans un temple d'Esculape, il se perça de son épée. Sa blessure n'étant pas mortelle, il se fit achever par un esclave, l'an 670 de Rome, 84 ans avant J.-C.

L'éloquence d'un pareil homme devait répondre à son caractère, et c'est ce que confirme Cicéron.

Cnéus Cornélius Lentulus Clodianus fut consul en 682, et eut pour collègue L. Gellius Publicola; il parvint à la censure en 685. Il devait à son débit plutôt qu'à un talent réel ses succès oratoires; il

n'avait ni la finesse d'esprit qui paraissait dans ses regards et sur son visage, ni la richesse d'élocution que lui attribuait l'opinion trompée; mais des pauses et des exclamations habilement ménagées, une voix douce et harmonieuse, des étonnements calculés et ironiques, enfin une action pleine de chaleur, faisaient, sur ce qu'il n'avait pas, une illusion complète, médiocre dans les autres parties de l'éloquence; il rachetait ses défauts par l'action dans laquelle il excellait.

Publius Cornélius Lentulus Sura fut consul en 683, 71 ans avant J.-C., avec Cnéus Aufidius Orestes. Il fut chassé du sénat, en 685 par les censeurs C. C. Lentulus Cleudianus, et L. Gellius Publicola. Afin de pouvoir recouvrer la qualité de sénateur, il se fit de nouveau nommer à la préture, et il exerçait cette charge lorsqu'il fut condamné et mis à mort comme complice de Catilina, l'an 691 de Rome, 63 ans avant J.-C.

Considéré sous le rapport de l'éloquence, la dignité de sa personne, ses mouvements pleins d'art aussi bien que de grâces naturelles, la douceur et l'étendue de sa voix, faisaient oublier la stérilité de son imagination et la lenteur de son débit; il n'eut en un mot, aucun autre talent que celui de l'action; dans tout le reste, il était encore inférieur à l'orateur son homonyme dont nous venons de parler.

M. Pupius Piso Calpurnianus, qu'il ne faut pas confondre avec Lucius Pison sous le consulat duquel Cicéron se condamna à un exil volontaire, ni avec Caius Pison dont nous parlerons plus bas; celui dont il s'agit ici fut consul en 693, 61 ans avant J.-C., et eut pour collègue M. Valérius Messala Niger.

Il dut tout à l'étude; et de ceux qui le précédèrent, pas un ne fut aussi profond que lui dans les sciences de la Grèce. Il tenait de la nature un genre de finesse que l'art perfectionna beaucoup et qui consistait à relever par une adroite et ingénieuse critique les paroles de son adversaire; mais ses remarques étaient souvent passionnées, quelquefois un peu froides, d'autres fois aussi d'un bon ton de plaisanterie. Promptement fatigué du barreau, il n'y fournit pas une longue carrière : sa santé était mauvaise, et il ne supportait pas les sottises et les impertinences qu'il faut dévorer; il les repoussait avec une indignation que l'on attribuait à une humeur chagrine, et qui n'était peut-être que l'expression franche et naïve d'un juste dégoût. Après avoir jeté assez d'éclat dans sa jeunesse, sa réputation déchut peu à

peu. Plus tard, la vestale Fabia fut accusée d'avoir violé son vœu de chasteté. Le séducteur, disait-on, était Catilina. Elle fut absoute, parce qu'elle était sœur de Térentia, femme de Cicéron. C'était le fameux Claudius qui l'avait appelée en justice. Il avait même impliqué plusieurs autres vestales dans son accusation. Pison fit pour elles un plaidoyer admirable, et rappelé dans la carrière par le succès qu'il obtint dans cette circonstance, il s'y distingua aussi longtemps qu'il put soutenir le travail. Mais autant dans la suite il retrancha de ses études, autant il perdit de sa gloire.

Publius Muréna, doué d'un talent médiocre, mais riche de connaissances historiques, aimant les lettres, et les cultivant avec quelque succès, eut une activité infatigable, et fut très-occupé.

Caius Censorinus, assez instruit dans la littérature grecque, exposait sa pensée avec facilité, et son action n'était pas sans grâce, mais il était paresseux et haïssait le barreau,

Lucius Turius, avec peu de génie et beaucoup de travail, parlait de son mieux, et parlait souvent; aussi ne lui manqua-t-il, pour être consul, qu'un petit nombre de centuries.

Caius Licinius Macer essaya, en 680, de faire rendre aux tribuns du peuple ceux de leurs droits qu'ils n'avaient pas encore reconquis depuis la mort de Sylla. Salluste lui met dans la bouche un discours très-véhément. Valère Mexime raconte qu'ayant été préteur, Macer fut accusé de concussion; il se rendit au tribunal, et voyant Cicéron qui avait poursuivi cette affaire, près de prononcer la sentence, il lui fit dire qu'il mourait accusé, mais non pas condamné, et que ses biens par conséquent ne pouvaient être confisqués. Alors il s'étrangla avec sa cravate, et prévint le châtiment par sa mort. Cicéron ayant appris cet évènement, ne prononça point d'arrêt, et par là cet illustre orateur préserva de la misère la famille de celui qui s'était fait justice, et ne voulut pas que la faute du père retombât sur les enfants.

Caius Macer n'eut jamais, comme orateur, un nom considéré; mais peu d'avocats déployèrent un zèle aussi actif. Si sa vie, ses mœurs, sa physionomie enfin, n'eussent décrédité son talent, il eût joui d'une plus grande renommée; son imagination, sans être abondante, n'était pas stérile; son style n'était ni très-brillant ni entièrement négligé; sa voix, son geste, toute son action, manquaient de grâces; mais il apportait à l'invention des preuves, et à leur distribution un soin si admirable, que l'on aurait cité difficilement un orateur qui

sût mieux approfondir et ordonner un sujet. Toutefois cette exactitude semblait appartenir aux artifices de la plaidoyerie plutôt qu'à la véritable éloquence. Sa voix se faisait écouter dans les grandes causes; cependant il paraissait avec plus d'éclat dans les affaires d'intérêt privé.

« Vient ensuite Caius Pison, orateur d'une action calme et d'une abondance familière; il ne manquait pas d'invention, et pourtant son air et le jeu étudié de sa physionomie annonçaient encore plus de finesse qu'il n'en avait réellement.

M. Glabrion, du même âge que lui, avait été formé par les excellentes leçons de Scévola, son aïeul; mais sa paresse et son indolence arrêtèrent son essor. »

Lucius Manlius Torquatus fut consul en 689, et eut pour collègue L. Aurélius Cotta. Lorsque Catilina ourdit cette conspiration qui menaçait Rome du pillage et de l'incendie, il avait, ainsi qu'Autronius son complice, jeté les yeux sur un certain Cnéus Pison, jeune noble, d'une audace forcénée, pour assassiner les deux consuls qui n'échappérent que par un cas fortuit à la mort qu'on leur préparait.

« Une diction élégante, un jugement solide, une urbanité parfaite, tel était le caractère oratoire de L. Manilius Torquatus. »

Cnéus Pompéius Magnus ! A ce nom se réveillent les plus brillants souvenirs historiques, et, et si celui qui l'a porté s'est distingué dans l'éloquence, comme nous l'apprend Cicéron, la gloire du capitaine a effacé celle de l'orateur.

Pompée naquit l'an 648 de Rome, 106 ans avant J.-C., la même année que Cicéron; il était fils de Cn. Pompéius Strabon l'un des plus habiles généraux romains dans la guerre des alliés; ce fut sous lui qu'il fit ses premières armes. Il épousa bien jeune encore, la fille du préteur L. Antistius. Dans la guerre entre Marius et Sylla, il embrassa le parti du dernier, et se distingua, quoique n'ayant que vingt-trois ans, non moins par son habileté que par son courage et sa présence d'esprit. Il pacifia l'Afrique en quarante jours, et la rapidité de ses succès inspira de l'inquiétude à Sylla qui le fit revenir. Vainement son armée irritée de ce rappel, opposa à ce départ la plus violente résistance, le jeune vainqueur obéit, et à son retour, Sylla lui-même le salua du nom de *Grand*. Malgré les coutumes établies, malgré les observations mêmes de Sylla, il demanda les honneurs du triomphe et les obtint, et fut le premier chevalier romain honoré de

la pompe triomphale. Il triompha une seconde fois après avoir achevé la destruction des esclaves révoltés. Il parvint au consulat l'an 684 de Rome, 70 ans avant J.-C., à l'âge d'environ 35 ans. C'est alors qu'il conçut le projet de se maintenir au pouvoir. La guerre contre les pirates de Cilicie lui fournit bientôt l'occasion de se signaler et d'attirer de nouveau sur lui les regards. En quarante jours, il purgea toutes les côtes de la Méditerranée des brigands qui l'infestaient, qui interceptaient le commerce, les convois, et menaçaient Rome même de la famine. Il fut ensuite chargé de la guerre contre Mithridate, guerre qu'il termina en une seule campagne; puis il réduisit la Syrie en province romaine, prit Jérusalem, apaisa les troubles de la Judée, soumit une partie de l'Arabie, poussa ses conquêtes jusqu'à la mer Rouge et revint en Italie couvert de gloire et avec toute la pompe d'un général vainqueur. Peu de temps après, l'an 694 de Rome, 60 ans avant J.-C., se forma *le premier triumvirat* entre César, Pompée et Crassus. On sait quels malheurs il attira sur la république et quelle en fut la déplorable issue pour Pompée. Il fut assassiné lâchement par Septimius qui avait servi sous lui, par le centurion Salvius, et par Archillas, général égyptien, sur le rivage même du pays où il croyait trouver une généreuse hospitalité, l'an 706 de Rome, 48 ans avant J.-C.

La première preuve que Pompée donna de son talent pour la parole, fut le discours qu'il prononça lorsqu'il défendit la mémoire de son père dont la dureté avait révolté les soldats. Il eut à repousser, pour son propre compte, une accusation de péculat. A l'âge de vingt ans, son éloquence fut admirée des plus célèbres orateurs, et cet homme né pour tous les genres d'illustration, se serait fait, dit Cicéron, un nom plus grand dans l'art oratoire, si une autre ambition ne l'eût entraîné vers la gloire plus éclatante des guerriers. Il avait assez de richesse dans le style, un coup d'œil sûr et pénétrant; quant à l'action, sa voix était pleine d'éclat, et son geste d'une noblesse admirable; mais, comme nous l'avons déjà dit, on oublie toutes ces qualités quand on songe à la gloire de l'homme étonnant qui les possédait; il est fâcheux cependant que le temps n'ait pas respecté les monuments de son éloquence.

A la même époque vivait D. Silanus, beau-père de Brutus; il avait peu d'étude comme orateur, mais assez de pénétration et de facilité.

Q. Pompéius, fils d'Aulus et surnommé le Bithynique, naquit

environ deux ans avant Cicéron. Il était passionné pour l'éloquence, savant, laborieux et doué d'une activité incroyable. Cependant son action ne faisait pas assez valoir ses paroles; celles-ci coulaient en effet avec quelqu'abondance, mais son débit avait trop peu de grâce.

P. Autronius, à peu près du même âge que les précédents, prit une part active dans la conjuration de Catilina, et c'est là tout ce qu'on sait des circonstances de sa vie. Comme orateur il avait une voix forte et perçante : c'était là tout son mérite.

L. Octavius de Réate, mourut à la fleur de l'âge, lorsque déjà il était très-occupé au barreau. Quant au caractère de son talent, il apportait à ses plaidoyers plus d'assurance que de préparation.

C. Stalénus était né en Ligurie, et s'était introduit, on ne sait comment, mais toujours par des moyens peu honorables, dans la famille des *Elius*, dont il avait pris le surnom de Pætus. Suivant la définition que Cicéron lui-même donne de *l'Orateur*, d'après Caton, jamais homme ne fut moins digne que Stalénus de figurer parmi ceux qui doivent quelque célébrité à l'éloquence; il poussait la dépravation et la mauvaise foi jusqu'à l'impudeur la plus éhontée, et Cicéron ne lui épargne pas les épithètes les plus déshonorantes. Il avait, dit-il, une éloquence fougueuse, emportée, furibonde, et comme ce genre trouvait de nombreux approbateurs, il serait parvenu aux dignités, s'il n'eût été surpris dans un crime manifeste, et puni par la justice et les lois.

Dans le même temps parurent les deux frères C. et L. Cépasius, plaideurs infatigables, qu'une rustique et grossière éloquence porta rapidement à la questure, et fit sortir tout à coup de leur obscurité; gens adroits et toujours prêts à recevoir comme un honneur et un bienfait, toutes les occasions qu'on pouvait leur offrir d'exercer leur industrie.

C. Cosconius Calidianus n'avait aucun talent d'invention; il étalait toutefois devant le peuple tout ce qu'il possédait d'éloquence, et recueillait les bruyants applaudissements de la foule qui se pressait pour l'entendre.

Voici comment s'exprime Cicéron sur le compte d'un orateur de la même époque, Q. Arrius :

« Cet homme est un exemple remarquable de ce qu'on peut faire dans Rome, en prodiguant à beaucoup ses soins officieux, et en servant un grand nombre de citoyens dans leurs périls ou leur ambition :

c'est par là que, né dans un rang obscur, Arrius parvint aux honneurs, à la fortune, à la considération, et se fit même, sans talent ni savoir, un certain nom parmi les avocats. Mais comme ces athlètes sans expérience qui soutiennent avec succès les assauts d'un rival, mais qui exposés au soleil d'Olympie, objet de tous leurs vœux, ne peuvent en soutenir les ardeurs, ainsi Arrius après avoir parcouru sans aucun revers une carrière brillante, et porté même le poids de quelques grands travaux, succomba au soleil trop vif de l'année de réforme qui a donné aux plaidoyers des limites sévères. »

T. Torquatus se forma à Rhodes par les leçons de Molon; il était doué par la nature d'une élocution facile qui, s'il eut vécu, l'aurait porté au consulat. Cet orateur eut plus de talent pour l'éloquence que d'inclination à parler en public. Toutefois infidèle à l'art, mais fidèle au devoir, il n'en parla pas avec moins de zèle dans les procès de ses amis et dans les délibérations du sénat.

M. Pontidius plaida un grand nombre de causes pour les particuliers. Les paroles coulaient de sa bouche avec une sorte de volubilité et ses discours ne manquaient pas de mérite. Quelquefois il s'échauffait par degrés jusqu'à la colère et l'emportement, au point de quereller son adversaire, et, ce qui est plus étonnant, le juge lui-même dont l'orateur doit se concilier la bienveillance.

M. Valerius Messala Niger fut consul l'an 693 de Rome, 61 ans avant J.-C.; il eut pour collègue M. Papius Piso Calpurnianus. Il était plus jeune que Cicéron, et n'était dépourvu d'aucune des qualités de l'orateur; mais il mettait peu de brillant dans ses expressions; du reste, éclairé, pénétrant, en garde contre les piéges, approfondissant une cause avec soin et ordonnant habilement sa défense, infatigable au travail, rendant beaucoup de services, et employé dans un grand nombre d'affaires.

Quintus Metellus surnommé Celer (*le prompt*), à cause de la promptitude avec laquelle, peu de jours après la mort de son père, Métellus Baléaricus, il fit préparer les spectacles qu'il donna au peuple à cette occasion; il était ami de Cicéron et préteur lors de la conjuration de Catilina; il fut nommé consul l'an 694 de Rome, 60 ans avant J.-C., avec Lucius Afranius. Étant dès lors membre du collége des Augures, il usa de son influence, pour soustraire à la fureur du peuple le sénateur Rabirius que défendait vainement l'éloquence d'Hortensius et de Cicéron. Métellus Céler était une excellent citoyen qui

n'avait à cœur que l'intérêt et le bonheur de la république, bien qu'il fût ambitieux, comme Cicéron l'écrit à Atticus. Il mourut à la fleur de l'âge. Sa maladie ne dura que trois jours et l'on ne douta pas que sa femme Clodia, sœur de l'ennemi de Milon, ne l'eût empoisonné.

Celer était étranger à la plaidoyerie, mais il n'était ni sans talent, ni sans instruction et il réussit dans l'éloquence populaire.

Ce jugement de Cicéron sur Métellus Céler, est commun à son frère Quintus Cécilius Métellus surnommé Népos (*le dissipateur*). Il fut, dès sa jeunesse, connu comme un homme brouillon et turbulent. Il était tribun du peuple lors de la conjuration de Catilina, qu'il sembla vouloir favoriser. Il chercha même à faire un mauvais parti à Cicéron en excitant le peuple contre lui, et le consul courut même de grands dangers dans cette occasion. Ce fut encore comme tribun qu'il voulut empêcher César de puiser dans le trésor public. Le dictateur le menaça de le tuer en lui disant d'une voix haute : « Jeune homme, tu sais bien qu'il m'est plus facile de le faire que de le dire : retire-toi; » et il obéit à une injonction aussi formelle. Métellus, contrairement à la conduite de son frère, ne cessait de tourmenter Cicéron; il lui demandait sans cesse le nom de son père; un jour l'orateur romain lui répliqua : « ta mère s'est conduite de telle manière que tu serais bien embarrassé de répondre à une pareille question. » Une autre fois le même Métellus reprochait à Cicéron qu'il avait fait mourir plus de citoyens en rendant témoignage contre eux, qu'il n'en avait sauvés par son éloquence; « Je conviens, répondit-il, que j'ai encore plus de probité que de talent pour la parole. Philager, précepteur de Métellus étant mort, celui-ci lui fit ériger un magnifique tombeau sur lequel il mit un corbeau de marbre : ce que voyant Cicéron : « voilà, dit-il, l'action la plus sage que tu aies jamais faite; car ce précepteur t'a plutôt enseigné à voler qu'à parler. »

Métellus Népos passait pour un homme inconstant et léger; il avait quitté tout à coup sa charge de tribun du peuple pour aller trouver Pompée en Syrie, et après y être arrivé, il s'en retourna encore plus mal à propos. Il parvint au consulat en l'année 656 de Rome, 98 ans avant J.-C., et il eut pour collègue Titus Didius Vivius. Il finit par se reconcilier avec Cicéron, dont il favorisa le rappel. On ne connaît pas d'autres circonstances de sa vie.

Cn. Cornélius Lentulus Marcellinus fut consul avec L. Marcius Philippus, l'an 698 de Rome, 56 ans avant J.-C. Il sut toujours manier

la parole; mais ce fut dans son consulat qu'il parut plus éloquent que jamais. Il avait une imagination vive, de la facilité à s'exprimer, une voix sonore et assez d'enjouement.

C. Memmius, fils de Lucius, était consommé dans la littérature grecque ; la littérature romaine était l'objet de ces dédains. Orateur ingénieux et d'une élocution douce, mais fuyant le travail de parler, et même celui de penser, il appauvrit son talent de tout ce qu'il retrancha de son application.

C. Sicinius était né d'une fille de Q. Pompéius le censeur, et il mourut après sa questure. Il mérita quelque estime et en obtint de son temps. Il sortait d'une école qui donnait peu à la magnificence du style, mais qui offrait des ressources à l'invention, celle d'Hermagoras. Elle prescrivait à l'orateur, d'après Cicéron, des lois et des règles certaines. Ces préceptes n'avaient pas un grand éclat, ils étaient un peu secs, mais ils avaient au moins de la méthode, et ouvraient des routes qui ne permettaient pas de s'égarer. C'est en suivant ces routes et en venant au barreau, bien préparé, que Sicinius, à l'aide d'une élocution assez facile, et dirigé par les principes et les règles de l'école, se fit compter jeune encôre, au nombre des avocats.

C. Visellius Varron était petit-cousin de Cicéron, étant fils d'Aculéon, qui avait pour femme la tante maternelle de l'orateur romain. Il mourut après avoir exercé l'édilité curule, et il était du même âge que Sicinius. C'était un homme très-savant pour qui Cicéron professait beaucoup d'estime, mais qui pourtant était peu goûté du public. Son style impétueux était obscur à force de finesse, et ses pensées échappaient dans la rapidité de son débit ; mais on aurait cité difficilement un orateur qui le surpassât pour la justesse des expressions, et l'abondance des idées. Il était d'ailleurs consommé dans la littérature, et instruit dans le droit civil, dont son père Aculéon lui avait enseigné les principes.

L. Torquatus, fils de celui dont nous avons parlé plus haut, prit part à la guerre civile qu'enfanta le premier triumvirat. Chargé, pour Pompée, du commandement de la ville d'Apollonie, il se rendit à César ; ensuite il prit de nouveau parti contre le vainqueur, et se montra tout à la fois inconstant et ingrat. Il fut tué en voulant passer d'Afrique en Espagne. Quoique le talent de la parole ne lui manquât pas, le titre d'orateur lui convenait cependant moins que celui d'homme d'état. Il était savant, et d'une science qui n'avait rien de

vulgaire ni de superficiel : son érudition était profonde et choisie. Sa mémoire tenait du prodige ; son style réunissait au plus haut degré la force et l'élégance ; et tous ces talents étaient relevés, dit Cicéron, par l'intégrité de ses mœurs et la dignité de sa vie.

Triarius commandait dans la guerre civile, une partie de la flotte de Pompée ; ses discours, malgré sa jeunesse, étaient pleins d'une sage maturité. La sévérité de sa physionomie, l'autorité qui régnait dans ses paroles, la mesure qu'on remarquait dans tout ce qui sortait de sa bouche, lui avaient mérité et obtenu l'estime et la considération de ses contemporains. Il était, ainsi que Torquatus, lié de la plus étroite amitié avec Brutus qui survécut à l'un et à l'autre et qui les honora de ses regrets.

M. Calpurnius Bibulus fut consul l'an 695 de Rome, 59 ans avant J.-C., avec Caius Julius César. Il mourut de maladie pendant qu'il commandait en chef les forces maritimes de Pompée contre César. Il écrivit beaucoup et avec soin, surtout pour un homme qui, à proprement parler, n'était pas orateur ; et de plus il fit beaucoup d'actions pleines de fermeté, si nous nous en rapportons au témoignage de Cicéron.

Appius Claudius Pulcher fut consul l'an 700 de Rome, 54 ans avant J.-C., avec L. Domitius Ahenobardus. Il était collègue de Cicéron dans le collége des Augures, et l'une de ses filles avait épousé Brutus. Il fut gouverneur de l'Achaïe pendant la guerre civile entre César et Pompée, et mourut de maladie à Cœla dans l'île d'Eubée, où il s'était retiré, dit-on, par suite d'un oracle qu'avait prononcé la pythonisse de Delphes qu'il avait consultée. Il ne manquait pas d'éloquence. Il unissait à l'amour du travail un savoir étendu, et un grand exercice de la parole ; il possédait en outre avec la science des antiquités romaines, celle du droit augural, et de tout le droit civil.

Lucius Domitius Ahenobardus, de la famille de ceux qui ont porté le prénom de *Cnéius*, mais qu'il ne faut pas confondre avec aucun d'eux, fut revêtu de la dignité consulaire, la même année que l'orateur nommé précédemment. Il était fils de ce Domitius qui avait été consul en 658 et censeur en 661. Il fut tué dans la déroute de Pharsale. Sans aucune étude de l'art oratoire, il parlait purement et avec une grande indépendance.

Publius Cornélius Lentulus Spinther parvint au consulat, l'an 697 de Rome, 57 ans avant J.-C., et eut pour collègue dans cette dignité,

Q. Cæcilius Métellus Népos. Il usa de toute l'influence que lui donnait sa charge pour hâter le rappel de Cicéron qui avait été exilé par la faction de Clodius. Il dut aux préceptes des maîtres tout ce qu'il eut de talent oratoire. La nature ne l'avait pas favorisé de ses dons; mais il avait dans l'âme tant de noblesse et de grandeur, qu'il ne craignit pas d'aspirer à tous les avantages de l'illustration, et qu'il soutint avec honneur le rôle le plus brillant.

Lucius Cornélius Lentulus Crus fut consul avec C. Claudius Marcellus, l'an 605 de Rome, 49 ans avant J.-C., la même année qu'éclata la guerre civile. On l'accuse d'avoir été l'un de ceux qui contribuèrent le plus à empêcher tout rapprochement, toute réconciliation entre César et Pompée. Ayant embrassé le parti de Pompée, il tomba entre les mains de César qui lui fit grâce; il rejoignit Pompée et prit la fuite avec lui après la bataille de Pharsale. Il fut arrêté au moment où il abordait en Egypte avec Pompée, et tué comme lui par ordre du roi. Ce fut un orateur assez vigoureux si toutefois il fut orateur; mais il ne pouvait soutenir la fatigue de penser. Sa voix était sonore, ses expressions plutôt choisies que négligées; enfin, son éloquence était pleine d'âme, et avait des accents qui imprimaient la terreur. On aurait peut-être désiré mieux au barreau; mais, à la tribune politique son talent pouvait paraître suffisant.

Titus Posthumius, préteur en 697, sous le consulat de Lentulus Spinther, n'était pas non plus à mépriser comme orateur. Comme citoyen il parla avec la même énergie, qu'il combattait; il était emporté, ardent à l'excès, mais connaissait bien les lois et les principes du droit public.

Marcus Servilius est désigné par Cicéron comme ayant eu tous les talents nécessaires à l'orateur, mais il ne s'exerça pas à l'art de l'éloquence, et ne se hasarda jamais à prendre la parole en public.

P. Cominius de Spolette, chevalier romain, eut une éloquence sage et facile et plaida contre Cicéron lui-même. Il parlait purement et avec assez d'abondance; il s'était en outre formé à l'école d'Hermagoras, comme C. Sicinius dont nous avons déjà parlé.

Caius Calpurnius Pison. Il y eut plusieurs Romains célèbres qui se nommèrent ainsi; celui-ci était le gendre de Cicéron, et avait été le premier mari de Tullia. L'orateur romain en fait un grand éloge: « Je n'ai connu personne, dit-il, qui eût plus d'ardeur et d'activité que lui; je ne vois pas même qui l'on pourrait lui préférer du côté

du talent : il n'y avait pas un de ses moments qui ne fût employé soit à plaider au barreau, soit à s'exercer dans le cabinet, soit à écrire, soit à méditer ; aussi faisait-il tant de progrès qu'il paraissait voler plutôt que courir. Chez lui un heureux choix de mots élégants s'arrondissaient en périodes harmonieuses, et des arguments solides et nombreux étaient relevés par une foule de pensées fines et piquantes. Son geste était naturellement si gracieux, que l'art, qui cependant n'y entrait pour rien, paraissait en avoir réglé les mouvements. Je crains qu'on ne soupçonne ma tendresse d'exagérer son mérite; mais non, et je pourrais encore louer en Pison de plus grandes qualités : car pour l'empire sur ses passions, la bonté du cœur, toutes les vertus enfin, je ne pense pas qu'aucun Romain de son âge puisse lui être comparé. »

Marcus Cælius reçut des conseils de Cicéron lui-même. Il était doué d'une éloquence brillante, noble, et surtout pleine d'agrément et d'urbanité. Il prononça plusieurs harangues d'une grande force, et trois accusations très-vives, toutes dans l'intérêt de la république. Ses plaidoyers, quoique inférieurs aux discours d'autres orateurs, n'étaient cependant pas méprisables, ni dénués de mérite. Quintilien lui trouvait de l'âpreté, mais ne regardait pas comme dangereux de l'imiter en certains cas.

Il parvint à l'édilité curule et fut tribun du peuple en 702. Il réunit alors ses efforts à ceux de Cicéron pour sauver Milon des fureurs de Clodius. L'année suivante, Cicéron partit pour la Cilicie dont il avait obtenu le gouvernement, et nous verrons plus tard comment il s'y conduisit. Cælius, privé des conseils de Cicéron, ne mena plus cette conduite sage et modérée qui lui avait valu l'amitié du grand orateur. Dans la guerre civile, il embrassa d'abord les intérêts de César, mais bientôt il se déclara contre lui. Ayant cherché à attirer dans le parti de Pompée un corps de cavalerie engagé sous les drapeaux de César, il fut massacré près de Thurium, et Milon lui-même fut tué au siége de Compsa, dans le pays des Hirpins en Italie.

« Marcus Calidius, dit Cicéron, n'était pas un orateur de la classe ordinaire ; que dis-je? il faisait presque à lui seul une classe particulière. Ses pensées profondes et originales étaient revêtues de formes légères et transparentes; rien de si aisé, rien de si flexible que le tour de ses périodes. Il faisait des mots tout ce qu'il voulait; et nul orateur ne savait aussi bien que lui se rendre maître de sa phrase.

Sa diction était pure comme le ruisseau le plus limpide. Elle coulait avec une aisance dont jamais rien n'interrompait le cours. Pas un mot qui ne fut mis à sa place, et enchâssé dans le discours, comme les différentes pièces dans un ouvrage de marqueterie. Pas un terme dur, inusité, bas ou recherché. Au lieu du mot propre, il employait l'expression figurée, mais avec tant de bonheur que jamais elle ne paraissait usurper une place étrangère : elle venait tout naturellement se mettre à la sienne. Au reste, rien chez lui de lâche ni de décousu : tout était assujetti à une mesure, et cette mesure n'était ni apparente, ni toujours la même; elle savait se varier et se cacher sous mille formes diverses. Son style étincelait de ces ornements d'expressions et de pensées, que les Grecs appellent figures : distribués dans tout le discours, c'étaient comme autant de brillants qui en relevaient la parure. Il saisissait avec une grande sagacité le point de la question, qu'il faut chercher dans les nombreuses formules des jurisconsultes. Enfin ses plans étaient disposés avec art, son action noble, toute sa manière pleine de calme et de sagesse. Des trois parties de l'art oratoire : instruire, plaire et toucher, Calidius excellait dans les deux premières. Il savait répandre sur une question la lumière la plus vive, et attacher par le plaisir l'esprit de ses auditeurs; mais il manquait de cette troisième qualité qui consiste à remuer les cœurs et à allumer les passions, véritable triomphe de l'éloquence. Il n'avait aucune force, aucune véhémence; soit qu'il ne voulut pas en avoir, regardant peut-être comme des forcénés et des gens en délire, ceux dont le ton est plus élevé, et l'action plus impétueuse; soit que la nature et l'habitude ne l'eussent pas ainsi formé, soit enfin qu'il ne pût mieux faire. Toutefois, si ce talent est inutile, il ne l'eut point; s'il est nécessaire, il lui manqua. »

Calidius, étant préteur en 697, contribua au rappel de Cicéron, et plaida ensuite avec lui devant les pontifes pour que l'emplacement de sa maison lui fût rendu. Dans la guerre entre Pompée et César, il se déclara pour le dernier et embrassa activement son parti. On ignore les autres circonstances de la vie de cet orateur dont Cicéron fait un si pompeux éloge.

Caius Scribonius Curion, sénateur romain, fut le premier et le principal instrument de la guerre entre César et Pompée; il était fils de C. Scr. Curion, consulaire et orateur distingué dont nous avons déjà fait mention. Dans sa jeunesse il mena une conduite fort déréglée

malgré les conseils de Cicéron à qui il avait été confié à son entrée au barreau. A la mort de son père, se trouvant maître d'une fortune considérable, il voulut donner un spectacle magnifique pour honorer sa mémoire. Cicéron usa de son influence pour le détourner de son projet; mais il n'en avait pas moins fait construire deux théâtres en bois adossés l'un à l'autre, et qui, en tournant sur des pivots, se réunissaient en un seul. En 703, Curion fut élu tribun du peuple, et après avoir montré du penchant pour le parti de Pompée, il se déclara pour celui de César qui l'avait acheté en payant ses dettes, lesquelles étaient considérables, ce qui justifie ce mot de Pline : Curion n'avait d'autre revenu que les dissentions des grands. Il obtint le commandement de quatre légions, à la tête desquelles il chassa de la Sicile, Caton, l'un des généraux de la république. Il se porta ensuite en Afrique pour la faire évacuer à Varus, autre général républicain, que soutenait Juba, roi de Mauritanie. Ayant engagé témérairement un combat contre Sabara, lieutenant de Juba, il fut complétement défait. Il refusa de sauver sa vie par la fuite, et mourut courageusement les armes à la main, l'an de Rome 707. Velléius Patesculus fait de Curion un portrait bien peu flatteur : « La guerre civile et les maux innombrables qui l'ont suivie pendant vingt ans, sont nés surtout du génie incendiaire de C. Curion, tribun du peuple, sorti des rangs de la noblesse, éloquent, audacieux, insatiable de richesses et de plaisirs, prodigue de son bien et de son honneur comme de l'honneur et du bien d'autrui. Il se servit de tout son esprit pour faire le mal; son éloquence fut une calamité. » Cicéron lui applique ce vers de Virgile :

Le traître
A vendu son pays, l'a courbé sous un maître.

et cependant cet homme si peu estimable, fils et petit-fils de Romains estimés et orateurs distingués a obtenu, relativement à l'éloquence, le suffrage de Cicéron qui dit de lui : Il débitait une multitude infinie de pensées souvent très-fines, avec tant d'aisance et de facilité qu'il n'y avait rien de plus orné tout à la fois et de plus rapide que son style. Il dut peu aux leçons des maîtres; mais la nature l'avait doué d'un talent admirable pour la parole. » On doit déplorer qu'il ait abusé de qualités si brillantes pour causer la ruine de sa patrie.

Caius Licinius Calvus, qui a déjà trouvé place dans cet ouvrage,

comme poète, en réclame une ici comme orateur. Bien jeune encore, il se fit applaudir dans l'accusation de brigue, qu'il soutint avec une si énergique éloquence contre Vatinius, que celui-ci s'adressant aux juges, s'écria : Eh quoi ! citoyens, serai-je condamné parce que mon accusateur est éloquent ! Toutefois Vatinius fut absous, grâce peut-être à de puissantes protections.

Sous le rapport de l'éloquence, Calvus est diversement jugé. Nous lisons dans le Traité *des Orateurs illustres :* « Cet orateur, plus versé que Curion dans la connaissance des lettres, avait aussi un style plus fini et plus étudié : il le maniait sans doute avec beaucoup de talent et de goût; cependant à force de s'observer et d'exercer sur lui-même une critique minutieuse, en évitant l'enflure, il perdait jusqu'au véritable embonpoint. Aussi ce style, amaigri par une correction trop scrupuleuse, pouvait éclaircir des savants et des auditeurs ; mais le peuple et le barreau, pour qui l'éloquence est faite, n'en gardaient point l'impression fugitive. Il voulait passer pour un orateur attique, de là cette extrême simplicité qu'il recherchait à dessein; c'est ce qu'il disait, mais il se trompait et trompait les autres. » Ailleurs Cicéron semble regretter quelques éloges qu'il a donnés à Calvus dans une lettre qu'il lui a adressée : « Ma lettre à Calvus n'était pas plus faite que celle-ci pour être montrée.... Il avait beaucoup d'instruction; la force lui manquait : je tâchait de lui en donner. Lorsqu'il est question d'exhorter et d'exciter quelqu'un, les louanges y servent beaucoup. »

L'un des interlocuteurs du *Dialogue sur les Orateurs*, Aper, confirme à peu près l'opinion émise par Cicéron : « Sur vingt et un ouvrages que Calvus, je crois, a laissés, à peine en est-il un ou deux qui me satisfassent; et je vois que les autres ne s'éloignent pas trop de mon sentiment. Qui lit en effet son discours contre Asétius, son discours contre Drusus? Il faut pourtant convenir que ses harangues contre Vatinius sont entre les mains de tous les hommes de l'art, surtout la seconde. Aussi voit-on qu'il a cherché à flatter l'oreille des juges par l'éclat des expressions et par celui des pensées, ce qui prouve que Calvus lui-même a eu le sentiment du mieux, et que s'il n'a pas mis habituellement dans ses compositions plus d'ornements et d'élégance, ce n'est pas la volonté, mais les forces et le talent qui lui ont manqué.

Un autre personnage du même dialogue, Messala, dit en répondant

au premier : « Quoique Cicéron ait surpassé tous ses contemporains, Calvus, Asinius, César, Célius et Brutus n'en conservent pas moins et sur les orateurs qui précèdent et sur ceux qui suivent, les droits de leur prééminence. » Toutefois le même Messala reproche à Calvus d'avoir imité Galba, Carbon et autres dont l'éloquence était hérissée, informe, pleine d'aspérité et de rudesse.

Le jugement que Quintilien porte de Calvus, comme orateur, lui est beaucoup plus favorable, et est exprimé en termes très-explicites : « J'ai vu, dit-il, des gens qui préféraient Calvus à tout ce que nous avons d'orateurs; j'en ai vu d'autres qui, sur la foi de Cicéron, croyaient que la trop grande rigueur qu'il avait pour lui-même ruinait ses forces : mais sa manière n'est pas moins solide que sévère; son style est extrêmement châtié et souvent ne laisse pas d'être mâle. Il a écrit dans le goût attique; et la mort qui nous l'a ravi si tôt a fait tort à son éloquence, supposé qu'il l'eût perfectionnée en y ajoutant quelque chose ; car il n'y avait rien à retrancher. » Le même rhéteur cite environ six lignes des discours de Calvus, et c'est là tout ce qui nous en reste.

Pline le jeune avoue à Arrien son ami, qu'il prend Calvus pour modèle, et qu'il cherche à l'imiter parce qu'il lui trouve beaucoup de rapport avec Démosthène : « J'ai eu le dessein d'imiter Démosthène dont vous avez toujours fait vos délices, et Calvus, dont je fais depuis peu les miennes.

N'ayant pas les pièces du procès qui malheureusement sont perdues, il n'est pas possible de se prononcer nettement et avec connaissance de cause, sur le mérite réel de Calvus. Cependant nous penchons vers l'avis favorable, parce qu'il est possible que Cicéron n'ait pas rendu à cet orateur toute la justice qu'il savait peut-être bien lui-même qu'il méritait.

Marcus Tullius Cicero ! Ce grand nom résume à lui seul toute l'éloquence romaine; c'est le seul orateur latin dont la plupart des discours soient arrivés jusqu'à nous; c'est un précieux trésor, sans doute, que nous a laissé le temps qui nous en a enlevé de si nombreux et de si riches ; mais sous le rapport surtout de l'art oratoire, est-ce bien une compensation à tout ce que nous avons perdu? quels curieux rapprochements, quelles intéressantes comparaisons n'aurions-nous point à faire si nous n'avions pas à désirer les discours des Hortensius, des César, des Brutus, des Carbon, des Galba et de tant dautres! mais

ne nous épuisons pas en plaintes, ni en regrets superflus et jouissons du moins de ce que nous possédons.

Nous nous sommes déjà occupé de Cicéron comme poète et un peu comme historien, nous avons à le considérer maintenant sous trois points de vue, comme rhéteur, comme orateur, comme philosophe. Mais auparavant, jetons un regard sur sa vie, et présentons-en les principales circonstances.

Cicéron naquit à Arpinum, ville du pays des Volsques, et patrie de Marius, le 3 janvier de l'an 648 de Rome, 106 ans avant J.-C. Il paraît que ses ancêtres qui étaient chevaliers n'avaient jamais occupé aucune des grandes charges de l'Etat. Son père ne négligea rien pour lui procurer une brillante éducation. Il étudia à Rome sous la direction de L. Crassus, le plus célèbre orateur de son temps, et s'appliqua avec ardeur à la langue grecque. Archias lui enseigna la poésie, Q. Mucius Scévola, la jurisprudence, et Phèdre l'épicurien, la philosophie; ses progrès furent, dit-on, si rapides qu'il inspirait à ses condisciples une sorte de vénération.

Il porta volontairement les armes sous Cn. Pompée Strabon, père du grand Pompée, dans la guerre contre les Marses. De retour à Rome, il embrassa la carrière du barreau, et publia à l'âge de vingt ans, son Traité sur l'*Invention en rhétorique*. Il suivit les leçons de Philon de la secte académique, de l'orateur Apollonius Molon, et du logicien Diodore.

Les succès du jeune Hortensius qui brillait alors par l'éloquence, excitèrent l'émulation de Cicéron. On ne sait par quelle cause il débuta; mais il n'avait que vingt-sept ans, lorsqu'il plaida pour P. Quinctius, et ensuite pour Sextus Roscius d'Amérie contre L. Cornélius Chrysogonus, favori de Sylla. Peu de temps après, il entreprit un voyage en Grèce et en Asie, pour échapper, dit Plutarque, au ressentiment du terrible dictateur que la condamnation de Chrysogonus avait blessé.

Après deux ans d'absence, Cicéron reprit ses occupations d'avocat. L'année suivante (679), il obtint la questure, et environ à la même époque, il épousa Térentia, femme d'une haute naissance et dont la sœur était vestale. Il exerça ses fonctions de questeur en Sicile, et se concilia l'estime des Siciliens et de la république. Il passa successivement par les charges d'édile et de préteur. En 691, il fut nommé consul avec C. Antonius. Il paraît qu'il se donna beaucoup de

mouvement pour parvenir à cette dignité, et l'on a cherché à lui en faire un grief, comme si l'on eût oublié que l'usage de solliciter les magistratures était admis chez les Romains. Ce qui a surtout rendu célèbre le consulat de Cicéron, c'est la découverte de la conjuration de Catilina dont il déjoua les projets incendiaires. Lorsqu'il résigna sa charge, le tribun Quintus Métellus Népos s'opposa à ce qu'il haranguât le peuple, parce que, contrairement aux lois, il avait fait mourir des citoyens romains; mais Cicéron monta à la tribune, et au lieu du serment accoutumé : *Je jure d'avoir observé les lois*, il prononça celui-ci : *Je jure que j'ai sauvé Rome et la république*. Le peuple reçut ce serment avec les plus vives acclamations, et s'écria : *Nous jurons qu'il a dit la vérité.*

Cicéron avait repris ses travaux oratoires, lorsque Clodius, son ennemi, étant parvenu au tribunat par l'influence de César, fit porter une loi qui privait *de l'eau et du feu,* quiconque aurait fait mourir un citoyen romain. Cicéron, comprenant bien que cette disposition avait été prise contre lui, se résigna à un exil volontaire, et alla chercher un refuge en Sicile, refuge que le préteur C. Virgilius ne voulut point lui permettre. Il se rendit donc en Macédoine, et toutes les villes de la Grèce lui firent les plus grands honneurs. En son absence, Clodius fit piller et incendier ses maisons.

Après seize mois d'exil, l'orateur romain fut rappelé, et son retour causa une joie universelle. On lui restitua ses honneurs et ses biens, et sur sa demande, on fit rebâtir ses maisons aux dépens du trésor public.

Cinq ans après, il fut admis au collége des augures, sur la présentation de Pompée et d'Hortensius.

En 703, le gouvernement de la Cilicie lui étant échu en sa qualité de sénateur consulaire, il partit contre son gré pour cette province avec une armée de quatorze mille six cents hommes, rétablit Ariobarzane dans son royaume de Cappadoce, pacifia la Cilicie, et fut salué par ses troupes du titre d'*imperator*. Il se fit admirer par son excellente administration. On veut cependant qu'il ait manqué de désintéressement, parce qu'il avoue lui-même avoir amassé dans cette province une somme de deux millions deux cent mille sesterces (environ 462,000 francs); mais cet aveu de Cicéron ne prouve, selon nous, rien contre lui. Les gouverneurs de provinces pouvaient être autorisés à toucher certains bénéfices, certains émoluments d'après

la loi, ou d'après l'usage, sans pour cela pécher contre la délicatesse, et c'est ce que Cicéron a soin de nous apprendre lui-même. Quelle apparence d'ailleurs qu'un homme qui avait poursuivi avec tant d'ardeur Verrès, pour ses dilapidations en Sicile, se serait exposé à des reproches, à une accusation que cette circonstance même aurait rendus d'autant plus graves? Pourquoi donc faire peser sur l'orateur romain, après sa mort, un blâme que ses ennemis mêmes lui ont épargné de son vivant?

Pendant son gouvernement, la querelle entre Pompée et César avait éclaté, et, à son retour, à Rome, il essaya vainement le rôle de pacificateur; après avoir hésité longtemps, il se déclara pour Pompée. A la mort de celui-ci, il se livra à la discrétion du vainqueur qui venait d'être promu à la dictature. César le reçut avec bonté et lui rendit son amitié.

A l'âge de soixante et un ans, Cicéron se vit forcé de répudier Térentia sa première femme, qui lui donnait depuis longtemps de justes sujets de plaintes, et il épousa Publilia, jeune et belle Romaine fort riche, dont il avait été le tuteur. On ne l'a pas loué de cette seconde union, dont le dérangement de ses affaires lui faisait une nécessité, au dire de Plutarque.

Peu de temps après, il perdit sa fille Tullia qu'il aimait à l'excès et qu'il regretta toujours; il voulut lui ériger un temple, et il écrivit, pour se distraire de sa douleur, un livre *de la Consolation*, perdu pour nous, sauf quelques fragments dont le plus important se trouve dans la première *Tusculane*.

A la mort de César, dont Cicéron fut le témoin, il ne put dissimuler sa joie. Ce fut un tort sans doute, car il avait des obligations à César, et il l'avait loué outre mesure dans ses discours pour Marcellus et pour Ligarius.

Après la fin tragique de l'illustre dictateur, le pouvoir était tombé entre les mains de Marc-Antoine. Cicéron essaya de lui opposer le jeune Octave, petit neveu et fils adoptif de César, et se déclara ouvertement contre lui, d'après le conseil de Brutus. C'est alors qu'il écrivit successivement ces harangues auxquelles il donna le nom de *Philippiques*, par imitation de celles de Démosthènes contre le roi de Macédoine.

Le second triumvirat venait d'être formé entre Antoine, Octave et Lépide, et l'une des conditions du traité fut la proscription de leurs

ennemis particuliers qu'ils se concédèrent réciproquement. Cicéron était à Tusculum lorsqu'il apprit qu'Antoine en voulait à sa vie. Il partit sur le champ pour sa terre d'Asture, dans le dessein de rejoindre en Macédoine l'armée de Brutus, dont son fils commandait la cavalerie. Il s'embarqua, et une tempête l'ayant forcé de prendre terre à Circéum, il passa la nuit près de cette ville, agité par ses inquiétudes et ses irrésolutions ; enfin après avoir délibéré longtemps : « Je mourrai, s'écria-t-il, dans un pays que j'ai tant de fois sauvé, » et il se rendit à sa campagne de Formies. Ce fut près de là, au milieu d'un bois, que les satellites d'Antoine l'atteignirent. Ils avaient à leur tête le tribun Popilius Lénas qu'il avait défendu dans une cause capitale. Cicéron, les ayant aperçus, fit arrêter sa litière, ordonna à ses esclaves de ne faire aucune résistance, et tendit le cou à ses bourreaux. Ils lui coupèrent la tête et les deux mains, et Popilius porta à Antoine ce sanglant trophée. Fulvie, femme d'Antoine, insulta à la tête de Cicéron en lui perçant la langue avec un poinçon d'or ; après quoi, ses tristes restes furent attachés à la tribune aux harangues. Ainsi périt Cicéron, âgé de soixante-trois ans, onze mois et cinq jours, le 7 décembre de l'an 711 de Rome, 43 ans avant J.-C.

On a essayé de flétrir la mémoire du grand orateur par des inculpations que l'on veut appuyer sur des passages mêmes de ses écrits; mais nous avons déjà démontré par deux exemples combien peu ces textes sont concluants, et il nous serait facile d'établir la même chose pour les prétendues preuves que l'on allègue de ses faiblesses ou de ses défauts, si nous n'avions à nous occuper plus spécialement de ses ouvrages.

Commençons par SES OEUVRES DE RHÉTORIQUE.

1. RHÉTORIQUE A C. HÉRENNIUS. Un grand nombre de savants ont prétendu que cet ouvrage n'est pas de Cicéron. Ils l'ont attribué, les uns, à je ne sais quel Cornificius, parce que Quintilien cite de Cornificius des expressions qui se trouvent dans cette Rhétorique, tandis qu'il en cite beaucoup qui ne s'y rencontrent pas; d'autres, à Laurea Tullius ou à Tullius Tiron, tous deux affranchis de l'orateur romain; plusieurs, au fils même de Cicéron; ceux-ci à M. Gallion, ou à Virgininius Rufus, contemporains des deux Sénèque et des deux Pline; ceux-là, à Marc-Antoine Gniphon, rhéteur gaulois dont parle Suétone; enfin il s'en est même trouvé qui en ont fait honneur à Timolaüs, fils de Zénobie reine de Palmire, lequel l'aurait dédié à son frère

Herennianus, et cela, ajoute un philologue moderne, quand l'auteur de la Rhétorique à Hérennius, si riche en souvenirs de l'Histoire romaine ne cite pas un seul fait postérieur à l'an de Rome 665. On ne sait pas non plus quel est cet Hérennius à qui l'ouvrage est adressé; on voit seulement, par un passage, qu'il était parent et ami de l'auteur, mais on ne peut rien en conclure relativement au nom de celui-ci. Toutefois nous croyons, avec M. Le Clerc, que la Rhétorique à Hérennius est de Cicéron, et les raisons qu'il en donne et qu'il tire surtout de l'homme même, nous paraissent très-plausibles.

La Rhétorique à Hérennius se compose de quatre livres.

Ce Traité de Rhétorique ne manque pas de méthode, et contient d'utiles préceptes pour l'art oratoire, et malgré les nombreux ouvrages qui ont été publiés sur la même matière, on n'a guère ajouté à ce qui se trouve dans le livre adressé à Hérennius. Nous conviendrons cependant que sous le rapport de la forme, cette composition a toute la sécheresse d'un traité didactique sans avoir rien du charme ni de l'agrément que l'on rencontre dans d'autres ouvrages de Cicéron, dont la matière cependant n'est ni moins aride, ni moins sèche. Toutefois le dernier livre ne nous semble pas mériter le même reproche; et nous le trouvons sans contredit le meilleur des quatre.

Cette œuvre de Cicéron a été traduite en français par Paul Jacob, avocat au parlement de Paris, mais c'est un travail sans mérite; la version de Desmeuniers ne vaut guère mieux, mais nous citerons avec éloge celle de M. Le Clerc, qui fait partie de la traduction complète des œuvres de Cicéron, qu'il a publiée. Nous avons aussi la version de M. Delcasso, professeur au collége royal de Strasbourg, et un autre de M. Levée.

2. De l'Invention. Cet ouvrage qui est ou une seconde édition du précédent, ou les premières parties d'un traité plus considérable, ne nous est pas parvenu en entier, si toutefois il a jamais été achevé par l'auteur, ce qui est fort douteux. Au surplus, il ne nous en reste que deux livres.

Le fond de ce nouveau traité est à peu près le même que celui du précédent, mais on remarque que le style est plus soigné, qu'il a plus de nombre, plus d'éclat, plus d'harmonie. Le premier livre de l'Invention avait été seul traduit en français par M. Abel Lonqueue, lorsque M. A. A. J. Liez, professeur au collége royal de Charlemagne, en publia une traduction complète, ainsi que MM. Charpentier et

Greslou qui ont pour cela réuni leurs talents. On cite aussi celle de M. Levée.

3. De l'Orateur. Cet ouvrage comprend trois dialogues qui forment chacun un livre.

Dans le premier des interlocuteurs sont : Q. Mucius Scévola, grand pontife et profond jurisconsulte, L. Licinius Crassus, M. Antoine, E. Sulpicius Rufus et C. Aurélius Cotta. Le lieu de la scène est la maison de campagne de Crassus à Tusculum. Cicéron n'avait alors que seize ans, et il raconte seulement ce qu'il a appris de Cotta.

Les interlocuteurs du deuxième dialogue ou du deuxième livre sont les mêmes, si ce n'est que Scévola est remplacé par Q. Catulus et C. Julius César.

Ce traité de Cicéron, dédié à son frère Quintus, est admirable, le charme de la forme s'unit à l'intérêt du fond. Le style est d'une rare élégance et quelquefois d'une élévation remarquable, quoiqu'il ne puisse pas toujours déguiser la sécheresse de quelques détails minutieux et arides, et la froideur de quelques discussions scolastiques. La Harpe a, selon nous, assez bien apprécié l'ouvrage de Cicéron sur l'orateur. Les meilleures traductions françaises sont celles de M. Levée, de Th. Gaillard et d'Andrieux.

4. Brutus ou *Dialogues sur les Orateurs illustres.* Cet ouvrage a dû être composé par Cicéron vers l'année 706 de Rome, et au commencement de l'année 707, puisque Brutus l'un des interlocuteurs avec Pomponius Atticus et Cicéron, ne revint d'Orient qu'en 706, et qu'il est parlé dans ce dialogue, de Caton d'Utique, de Scipion Métellus et de M. Marcellus, comme vivant encore, et que tous trois moururent en 707. Cicéron commence par déplorer la mort d'Hortensius, tout en le félicitant d'avoir échappé aux malheurs qui ont désolé la république, puis il expose l'occasion et l'objet de ce dialogue qui est une histoire complète de l'éloquence latine. Il raconte les commencements et les progrès de l'art oratoire chez les Romains, sa physionomie à différentes époques ; il commente et juge les orateurs qui ont successivement paru. Il donne en passant les règles de bien dire, et les conditions qu'il exige. Tous les tons, pour ainsi dire, sont réunis dans cet ouvrage qu'on pourrait qualifier tout à la fois d'historique et de didactique; le style est tantôt simple jusqu'à la familiarité, et tantôt élevé presque jusqu'au sublime, mais dans tous les cas, toujours pur, élégant, doux et gracieux.

On avait voulu d'abord partager ce dialogue en trois livres, mais on a renoncé depuis à cette division que Cicéron lui-même n'avait pas adoptée ; il s'était contenté de distribuer son ouvrage en chapitres, au nombre de quatre-vingt-dix-sept, dont le dernier n'est pas tout à fait entier, il y manque quelques mots à la fin pour achever la phrase et probablement le dialogue.

Les traductions les plus estimées de cette composition, sont celles de Burnouf, de Golbéry, et de Verger.

5. L'Orateur, adressé à Brutus. Ce livre est la réponse à cette question : Quel est le genre d'éloquence qui mérite le plus l'approbation, quel est le plus beau, le plus parfait, le plus achevé? C'est le portrait de l'orateur conçu dans toute sa perfection; c'est un manifeste brillant contre ceux qui prétendaient qu'on ne peut pas égaler la gloire d'un conquérant par une gloire plus pacifique. La différence entre le livre intitulé *Orator* et celui *de Oratore*, c'est que dans ce dernier il donne les règles qui s'appliquent à la rhétorique, et que dans l'autre il établit en quoi consiste la parfaite éloquence, et quelles sont les qualités qui constituent l'orateur accompli ; mais pourtant sans avoir l'intention de composer un ouvrage didactique, il ne s'abstient pas de donner de temps en temps des principes de l'art oratoire. Ce traité présente deux parties distinctes, surtout sous le rapport de la forme. La première respire la plus haute philosophie : pensées nobles et élevées, couleurs brillantes et gracieuses, c'est surtout par là qu'elle se distingue. L'autre partie plus didactique n'offre ni le même intérêt ni la même élévation bien que le style n'en soit ni moins élégant, ni moins admirable. C'est en un mot une des plus belles et des plus précieuses productions de la langue latine, aussi l'auteur éprouvait-il pour cette composition une prédilection marquée, et témoigna-t-il une sorte de chagrin de ce qu'elle n'avait pas tout à fait obtenu l'approbation de celui à qui elle était adressée.

Cet ouvrage a été plusieurs fois traduit en français. Les traductions que l'on estime le plus sont celles de Daru, de Le Clerc, d'Agnant, de Colin, revue par Achaintre.

6. Les Topiques. Ce traité a rapport à la rhétorique. Cicéron le composa pour son ami C. Trébatius Testa. Il l'écrivit pendant la traversée, lorsqu'il s'embarqua au port de Vélie, pour la Grèce, en 709, et ce qu'il y a de vraiment merveilleux, il le fit de mémoire et sans le secours d'aucun livre. Un ouvrage aussi rempli que celui-ci

de détails multipliés, échappe à l'analyse, bien qu'en réalité il ne soit que l'abrégé des huit livres d'Aristote sur la même matière. Nous dirons seulement que les *Topiques* sont les sources où l'auteur puise des arguments pour toutes sortes de questions. Ces *lieux* sont vulgairement appelés lieux communs.

On comprend qu'un livre sur une matière aussi aride, aussi abstraite, doit s'en ressentir, et n'offrir qu'une lecture fort peu attrayante, abstraction faite de l'instruction qu'on y peut puiser. Cependant le style, quoiqu'un peu sec, est toujours le style de Cicéron.

Nous ne mentionnerons que les traductions françaises de Le Clerc, de Levée, et de Delcasso : ce sont les plus nouvelles et les plus estimées.

7. Dialogue sur les Partitions oratoires. Ce dialogue n'est autre chose qu'un abrégé méthodique de l'art oratoire. Marmontel nous semble avoir donné une idée juste de cet ouvrage : le plan de la *Milonienne*, dit-il, est tracé en dix lignes dans le Traité *des Partitions oratoires* : on a dit de Montaigne que c'était l'homme du monde qui savait le mieux ce qu'il disait, et le moins ce qu'il allait dire. Mais Cicéron savait également bien ce qu'il disait et ce qu'il dirait, et comment il fallait le dire. C'est là le caractère de l'esprit de méthode. Aussi dans les savantes et profondes leçons qu'il en a données, non-seulement l'orateur, mais le politique, le moraliste, le métaphysicien trouvera sa route tracée. C'est surtout dans ce dialogue entre son fils et lui qu'en un quart d'heure de lecture, vous apprenez, en théorie, tout ce que Cicéron lui-même savait dans l'art d'amener les esprits au but de la persuasion.

Cet ouvrage ne présente pas plus que le précédent les agréments des autres compositions de Cicéron; on y désirerait plus d'ornements, plus d'imagination, plus de variété, plus de mouvement.

8. Du meilleur Genre d'Éloquence. Il s'était élevé du temps de Cicéron une discussion relativement au style attique et au style asiatique. Cornificius, Varron et Brutus étaient partisans de la nouvelle école. L'orateur romain, pour s'opposer autant qu'il était en lui, au mauvais goût qui menaçait l'éloquence, traduisit les deux discours *sur la Couronne*, l'un d'Eschine, l'autre de Démosthène, présentant ainsi le véritable modèle de l'atticisme qui ne consistait pas, comme le prétendaient certains orateurs, dans une précision affectée, mais qui comportait encore la richesse, l'abondance, l'élévation, la chaleur

et l'énergie. Il paraît que l'imitation mal entendue de l'atticisme eut pour l'éloquence de fâcheux résultats : car voici comment Quintilien s'exprime sur le compte de ceux qui donnaient dans ce travers : « Ces froids orateurs dont la cemposition n'a ni suc, ni force, ni nourriture (car ce sont eux qui traitent la maigreur de santé, bien qu'elle lui soit très-contraire), ces orateurs parce que la vive lumière de l'éloquence de Cicéron les éblouit comme le soleil, s'érigent en zélés défenseurs du style attique, croyant se sauver à la faveur de ce grand nom. » L'ouvrage de Cicéron, *du meilleur Genre d'Éloquence*, devait servir de préface à la traduction des deux discours dont nous venons de parler. Cette traduction était-elle, comme quelques-uns l'ont prétendu, l'ouvrage de la jeunesse de Cicéron? nous ne le pensons pas, et vu le motif pour lequel il semble qu'elle ait été faite, nous croyons que l'auteur s'y est livré vers l'an 707 ou 708 de Rome, trois ou quatre ans seulement avant sa mort. Au reste, dans cette espèce de préface qui ne contient que sept chapitres assez peu étendus, Cicéron explique ce qu'il faut entendre par atticisme et quel est le style qui convient le mieux à l'orateur. Il expose aussi ses idées sur l'art de traduire. Il est vraiment fâcheux que la traductions des deux discours dont il est question ne soient pas parvenue jusqu'à nous ; il eût été intéressant de voir comment le premier des orateurs romains avait reproduit l'éloquence des deux plus célèbres orateurs grecs, surtout d'après la manière dont il avait rempli la tâche qu'il s'était imposée ; car il dit lui-même : « J'ai traduit les deux célèbres plaidoyers que les deux plus grands orateurs d'Athènes, Démosthène et Eschine, ont prononcés l'un contre l'autre ; et je les ai traduits, non en interprète, mais en orateur : j'ai conservé les pensées, les formes et les mouvements du style, tout en conservant des termes propres au génie de notre langue ; je n'ai pas cru que ce fût une nécessité de rendre mot pour mot, mais j'ai voulu reproduire le caractère et la force des expressions. Il m'a semblé que, pour satisfaire le lecteur, je devais peser les mots et non les compter.

De tous les orateurs romains, Cicéron est le seul dont les discours, c'est-à-dire la plus grande partie, soient venus jusqu'à nous. Ceux qui nous restent sont au nombre de cinquante-six dont quelques-uns sont mutilés. Tous ne sont pas également remarquables, mais tous renferment des beautés du premier ordre, ou honorent par quelqu'endroit le caractère de l'orateur.

Dans le plaidoyer qu'il prononça pour Publius Quintius à l'âge de vingt-six ans, le jeune orateur fit preuve non-seulemeet de talent, mais encore de courage, car il défendait le faible contre le puissant, l'homme sans appui, contre l'homme que protégeaient et sa fortune et les personnages les plus considérables de Rome.

Il a montré un autre genre de courage; le courage civil, dans *sa première action* contre Verrès et dans les cinq *mémoires* qui l'ont suivie et justifiée, et qui sont réunis sous le titre de *seconde action*. De ces deux discours connus sous le nom de *Verrines*, les deux derniers, *de signis* et *de suppliciis*, sont les plus beaux, et parmi tous les autres, il en est peu que l'on doive leur préférer. Ils renferment, comme le dit Cicéron lui-même, tous les genres d'éloquence.

Le courage du magistrat éclate dans la première *Catilinaire*, qui, d'après l'opinion des littérateurs et des gens de goût est l'un des plus beaux discours de Cicéron. Le courage de l'amitié se manifesterait dans le discours pour Milon, s'il eût été prononcé; mais on sait que celui dans lequel il défendit Milon ne nous est pas parvenu; celui qui nous reste a été composé par Cicéron, après l'issue du procès, qui ne fut point favorable à Milon. Les deux discours existaient encore du temps d'Ascanius Pedianus et de Quintilien. Celui que nous avons a toujours passé pour l'un des chefs-d'œuvre de Cicéron. Aussi lorsque Milon dans son exil, reçut ce plaidoyer, il s'écria : ô Cicéron! si tu avais parlé ainsi, je ne mangerais pas de si bon poisson à Marseille.

Cicéron excellait dans les péroraisons, et l'on en cite plusieurs de lui qui sont du plus haut mérite, entre autres celles pour Muréna et Rabirius; mais celle du discours pour Milon, si touchante, si pathétique, est dans ce genre le chef-d'œuvre de l'orateur romain; aussi Quintilien le cite-t-il comme modèle.

Nous aurions bien des choses à dire sur les discours de Cicéron; mais nous ne nous arrêterons un peu que sur les plus connus.

Quoique le discours pour Roscius d'Amérie, où se trouve une lacune au chap. 46, ne soit pas à la hauteur des autres productions oratoires de Cicéron, ce n'est pas celle qui fait le moins d'honneur à son caractère. Érutius portait la parole pour Chrysogonus.

La péroraison du discours pour Fontéius, dans laquelle l'orateur cherche à toucher les juges en leur faisant entendre les supplications de la mère de Fontéius, en leur montrant les larmes de la vestale

Fontéia sa sœur, l'attendrissement de l'accusé lui-même, en leur faisant comprendre qu'ils doivent craindre de paraître avoir cédé aux menaces des Gaulois, cette péroraison, dis-je, est l'un des morceaux les plus brillants et les plus pathétiques de tous les discours de Cicéron.

La harangue pour *la Loi de Manilius*, est adressée au peuple, et ce fut la première fois que Cicéron monta à la tribune publique. La guerre avait duré sept ans dans l'Asie-Mineure; Lucius Lucullus, malgré ses talents militaires et quelques succès brillants, n'avait pu la terminer, et Mannius Acilius Glabrion n'était pas un capitaine assez habile pour remplacer dignement Lucullus. Le tribun du peuple C. Manilius proposa une loi pour nommer Pompée général, et lui donner le gouvernement suprême de plusieurs provinces importantes. Q. Catulus et Q. Hortensius Ortalus étaient contraires à l'adoption de cette loi; César, peut-être dans l'intention secrète d'ouvrir pour l'avenir une voie à son ambition, se montrait chaud partisan de la proposition de Manilius, et Cicéron se chargea de l'appuyer. Le discours qu'il prononça en cette circonstance est l'un des plus réguliers, et en même temps des plus éloquents que l'on doive au génie puissant de ce grand homme. Hortensius, dans son opposition, répétait qu'on ne devait pas tout accumuler sur une seule tête. Catulus ne voulait pas qu'on dérogeât aux anciennes lois et aux anciennes coutumes. Cicéron les réfute l'un et l'autre avec plus d'éclat que de solidité. Il prétend qu'une guerre contre deux rois, une guerre en Asie, demande et les grands talents de Pompée, et ses vertus et sa gloire.

« Dans la péroraison, il exhorte le tribun Manilius à être ferme, à ne craindre ni les menaces ni les violences, et il lui promet de le soutenir de tout son crédit et de tout son pouvoir. Il déclare que son zèle est pur et désintéressé, qu'il n'a en vue que l'utilité publique et le succès des armes romaines. »

Le discours pour *Aulus Cluentius Avitus*, a pour objet une accusation d'empoisonnement et de corruption de juges. Ce plaidoyer contient le récit d'infamies atroces et de hideuses horreurs. L'affaire étant d'autant plus embarrassante que le client de Cicéron avait contre lui l'opinion publique, pour un fait déshonorant dont il ne s'était pas entièrement lavé. Aussi l'orateur romain déploie-t-il dans ce procès toutes les ressources de son talent, tous les moyens que peuvent fournir les plus adroits artifices de l'éloquence : « C'est

parmi les discours judiciaires de Cicéron, dit Hugues Blair, un des plus sages, des plus corrects et des plus forts en arguments. » L'habile avocat s'attache surtout à détruire la prévention qui pesait sur Cluentius, et c'était un point si important qu'il y consacre soixante chapitres de son plaidoyer, sur soixante et onze; le reste lui suffit pour repousser l'accusation d'empoisonnement. Cette *cause publique*, ou procès criminel, fut plaidée devant un tribunal présidé par Q. Voconius Naso. Titus Attius de Pisaure portait la parole pour l'accusateur, et Cluentius fut absous du crime d'empoisonnement, le tribunal n'ayant point à prononcer sur l'accusation de corruption.

Cicéron, nommé consul pour l'année 661, prononça en cette qualité, plusieurs discours; ils étaient au nombre de douze, savoir : trois contre la loi agraire présentée par le tribun P. S. Rullus, un petit appendice au dernier discours sur le même sujet, celui pour Roscius Othon sur la loi théâtrale, le plaidoyer pour Rabirius, accusé de crime d'état, la harangue *sur les enfants des proscrits*, le discours où il déclare au peuple qu'il renonce au gouvernement de la province qui lui est échue, comme personnage consulaire, et enfin les quatre harangues contre Catilina. De ces douze discours quatre sont perdus, 1° le discours sur la loi théâtrale de Roscius Othon; 2° celui sur les enfants des proscrits; 3° celui sur son abdication du gouvernement de sa province; 4° enfin l'appendice relatif à la loi agraire. Cette loi avait été proposée par le tribun Rullus : il voulait que les domaines de l'Etat fussent vendus au profit du peuple.

Cicéron s'éleva contre cette loi désastreuse pour le trésor public. Des trois discours qui nous restent sur ce sujet, le second est le plus remarquable.

Cicéron parla avec tant d'adresse et d'entraînement qu'il attira les esprits de son côté, et les fit revenir de la première impression que le projet de loi présenté par Rullus avait dû naturellement produire sur la masse du peuple. L'exorde surtout est admirable, riche qu'il est des plus fines ressources de l'*insinuation*.

Dans le troisième discours prononcé également au forum, il répondit victorieusement aux dénonciations, aux imputations calomnieuses de ses adversaires, acheva la noble tâche qu'il s'était imposée, et remporta une victoire complète dans une affaire où il avait à lutter contre les passions d'une multitude aveugle, égarée, et que l'intérêt personnel devait rendre insensible aux meilleurs raisonnements. Les

promoteurs mêmes de la loi n'osèrent répondre à l'orateur-consul, ils retirèrent leur projet sur lequel le peuple n'eut pas même à prononcer.

La péroraison du plaidoyer pour Rabirius que l'on n'avait pas d'abord, a été retrouvée il y a quatorze ou quinze ans, et publiée pour la première fois à la suite du discours, en 1824. Elle est pathétique et sublime. Cependant le peuple assemblé en comices par centuries aurait confirmé le jugement des duumvirs, si l'action hardie de Métellus Céler, préteur et augure, n'avait pas dissous les comices; il déclara qu'ils ne pouvaient être prolongés, les auspices n'étant pas favorables; on ne put donc recueillir les suffrages. Ce fut un grand désappointement pour les ennemis de Rabirius, mais ils ne renouvelèrent pas l'action, et l'accusé vécut tranquille et sans inquiétude. Ce discours de Cicéron est une nouvelle preuve de la richesse de son génie, et des étonnantes ressources de son talent.

Si le discours pour Archias est l'un des plus soignés de ceux qu'ait prononcés Cicéron, il est aussi l'un des plus lus, des plus étudiés et celui peut-être qui a été le plus souvent traduit. Parmi une foule d'autres versions, nous citerons celles de Patru, de d'Ablancourt, de Du Ryer, de Villefore, de Batteux, de Clément, d'Auger, de La Harpe, de Coupé, de Bousquet, de Réné Binet, et enfin la plus récente et selon nous la meilleure, celle de M. Le Clerc. Toutefois il ne faut pas conclure de l'intérêt qu'on a généralement attaché à la défense d'Archias, qu'elle doive être mise sur la même ligne que les grandes compositions oratoires de Cicéron; elle est certainement inférieure à la plupart sous le rapport de l'importance de la cause, de l'étendue du travail, de la difficulté même des moyens et des preuves, c'est-à-dire de l'argumentation; mais elle est remarquable par l'élévation des pensées, l'élégance et la perfection du langage, bien qu'un certain nombre de discours pareils n'eût point valu à l'auteur le titre du plus grand orateur de Rome. L'authenticité de ce discours a été attaquée par l'allemand Schrœter, et défendue par Platz. En vérité, on ne comprend pas la manie qui s'est emparée de certains philologues, de chercher, sous les prétextes les plus frivoles, à élever des doutes sur l'authenticité d'ouvrages qui jamais n'ont été disputés à leurs auteurs; il semble que l'on prenne la singularité et la bizarrerie pour la marque certaine de l'érudition et de la science.

Il y a quelques lacunes dans le discours pour Valérius Flaccus,

malgré une nouvelle page découverte par M. Angelo Mai dans un manuscrit *palimpseste* de la bibliothèque Ambroisienne de Milan. Ce fragment fut publié, pour la première fois, en 1814, et M. Le Clerc l'a placé au chap. 3.

Après son retour de l'exil, Cicéron prononça quatre discours ayant pour titre : 1° *Post reditum in senatu*, 2° *ad Quirites post reditum*, 3° *pro domo sua ad pontifices*, 4° *de aruspicum responsis*.

Ces quatre discours avaient été regardés, sans conteste, comme sortis de la plume de Cicéron, et jusqu'en 1745, personne n'avait songé à élever des doutes sur leur authenticité, lorsque le célèbre critique anglais Markland publia des observations sur les quatre discours attribués à Cicéron, et qu'il regarde comme des ouvrages forgés par quelques déclamateurs, qu'il place entre l'an 786 et l'an 795 de Rome. L'évêque Ross s'éleva avec force contre cette assertion hardie qui fut pourtant adoptée par les auteurs du recueil intitulé : *les Actes des érudits*. En 1753 et 1754 Jean Mathieu Gesner réfuta l'opinion de Markland dans deux mémoires insérés au recueil de l'académie de Gottingue. Cette dispute n'eut pas de suite jusqu'en 1800 que MM. Beck et Schütz adoptèrent sans aucune réserve l'opinion de Markland, dans leur édition des Discours de Cicéron. En 1801, le célèbre Wolf reproduisit l'assertion du critique anglais et l'appuya de nouveaux arguments; en 1828, J.-A. Savels revendiqua, au nom de Cicéron, ces quatre discours dont on voudrait lui enlever la propriété; enfin M. Hand a proposé une opinion moyenne, suivant laquelle ces discours seraient bien au fond l'œuvre de l'oratenr romain, mais auraient été retouchés plus tard par une main étrangère.

Au milieu de ces opinions différentes, il est un fait que l'on ne peut détruire, c'est qu'à son retour de l'exil, Cicéron prononça des harangues dans le sénat et devant le peuple. Dion Cassius le dit de la manière la plus positive; Cicéron lui-même en parle, et Valère Maxime, ainsi que Quintilien, cite des passages qu'on trouve réellement dans les discours tels qu'ils nous sont parvenus. Ceux qui ne veulent pas que les quatre harangues dont il s'agit soient de Cicéron, prétendent que les pensées en sont faibles, les raisonnements souvent faux, et le style froid et affecté. Nous avouons qu'en lisant de suite ces quatre compositions oratoires, on y sent une monotonie qui fatigue, parce que les mêmes faits, les mêmes idées, les mêmes tournures s'y reproduisent fréquemment; mais étudiés à part, on y

trouve souvent de l'éloquence et toujours un style pur et correct ; leur haute antiquité d'ailleurs n'est contestée par personne, et nous ne voyons pas pourquoi, car le mérite de ces discours est réel, on en ferait honneur à un imposteur inconnu plutôt qu'à Cicéron. Quant à nous, nous ne doutons pas qu'ils soient effectivement de lui; d'ailleurs il nous semble que le scepticisme que l'on affecte à ce sujet, aurait, s'il triomphait, le grave inconvénient de mettre en doute l'authenticité d'une infinité d'ouvrages anciens, puisqu'on ose bâtir de semblables systèmes sur aussi peu de fondement.

Le discours *Au sénat, après son retour*, est quelquefois placé après celui que Cicéron adressa au peuple dans la même circonstance. Mais il a pris lui-même le soin de fixer l'ordre dans lequel les deux harangues ont été prononcées : « Le lendemain, 5 de septembre, dit-il à Atticus, je fis mes remerciments au sénat.... ensuite je parlai dans l'assemblée publique. » Il nous apprend aussi que ce discours ne fut point improvisé, mais écrit d'avance, à cause de l'importance de la cause, comme il le dit lui-même.

Dans celui *Au peuple, après son retour*, on remarque que Cicéron ne prononce pas une seule fois le nom de Clodius. Mais, dit M. Le Clerc, Clodius n'était plus magistrat, et l'orateur content de son triomphe sur un ennemi qu'il n'a plus à craindre, n'a pas voulu mêler les cris de la vengeance et de la haine aux pieux accents de la reconnaissance.

L'orateur romain avait beaucoup travaillé le discours *pour sa maison*, et il avait une grande prédilection pour cette composition oratoire, qui pourtant manque un peu d'ordre et de proportion entre ses différentes parties, et qui offre un peu trop de digressions, toutefois la diction en est noble, abondante, animée, rapide.

Sur la réponse des Aruspices, 698. Quelque temps après le rappel de Cicéron, différents prodiges avaient effrayé à Rome un peuple superstitieux et crédule. Les aruspices consultés répondirent que les cérémonies publiques avaient été négligées, les lieux saints profanés, et ils annoncèrent à Rome d'effroyables calamités. Peut-être dans la harangue *sur la réponses des Aruspices*, et principalement dans la seconde moitié, Cicéron se laissa-t-il trop aller aux emportements de la haine; plus de gravité et de modération de sa part aurait été et plus noble et plus digne; l'injuste et active inimitié de Clodius n'est, selon nous, qu'une demi-excuse pour l'orateur romain.

Dans le discours pour Plancius, c'est surtout la péroraison qui se distingue par le pathétique et qui, sous ce rapport, peut être comparée aux plus belles de tous les autres discours de Cicéron. On trouve en outre dans cette composition oratoire, des détails de mœurs fort intéressants.

Il nous semble que, dans le plaidoyer pour Publius Sextius, l'orateur est entré dans de trop longs détails sur son exil et sur son retour, bien qu'on veuille l'excuser sur le besoin qu'il avait de faire valoir le généreux dévouement de Sextus qui avait tant fait pour son rappel. Mais ce qu'il y a d'impardonnable ce sont les injures à peu près grossières qu'il adresse à ses ennemis. Néanmoins ce discours est l'un des plus beaux et des plus intéressants de Cicéron.

« Le plaidoyer pour Célius, dit le savant humaniste P. C. B. Guerout, renferme plusieurs morceaux admirables. L'orateur a su y réunir tous les tons. Quelle vigueur de pinceau, quelle énergie dans le portrait de Catilina! Quel pathétique dans l'endroit où il décrit la mort de Métellus Céler! mais surtout quelle adresse lorsqu'il justifie Célius sur les écarts de sa jeunesse! Cette partie de la cause était bien délicate à traiter. Il ne convenait pas à Cicéron d'être l'apologiste du libertinage. Il fallait tenir un certain milieu entre une morale licencieuse qu'il ne devait pas autoriser, et une austérité de mœurs, qu'il insinue qu'on ne doit ni exiger ni attendre des jeunes gens, surtout dans un siècle aussi corrompu. Avouons pourtant que le besoin de la cause a contraint l'orateur de pardonner certaines choses qui ne trouveraient pas grâce aux yeux du moraliste; mais alors, au barreau, tout moyen était bon, pourvu qu'il fût bon à la cause.

Le ton de la harangue contre Pison, nous paraît étrange à nous modernes, avec nos mœurs, nos habitudes de politesse et nos règles de convenance; et, en pareille occasion, nous dirions que telle ou telle expression n'est point *parlementaire;* nous serions révoltés de la crudité de certains reproches, de la trivialité, de la grossièreté même de plusieurs injures, et cependant le discours fut écouté par le grave sénat de Rome, et rien ne peut nous faire soupçonner qu'il y ait eu *rappel à l'ordre.* C'est que l'expression franche des inimitiés politiques et des haines de partis ne choquait pas les Romains.

Le discours pour *le rappel de Marcellus* est un remerciment à César. Cicéron, dans l'élan de sa joie et de sa reconnaissance, improvisa

ce discours, et le retoucha dans la suite. Tel qu'il nous est parvenu, il passe pour un modèle d'élégance et de délicatesse; le style est plein d'harmonie et riche de figures, les éloges ont une finesse et une convenance admirables, et tout cela réuni fait de ce discours un chef-d'œuvre du genre. Deux parties distinctes se remarquent dans ce discours. Dans la première Cicéron fait le plus magnifique éloge des vertus guerrières et du courage de César; mais c'est pour rehausser ensuite la plus belle de toutes les victoires, celle de se rendre maître de soi-même. Cette première partie paraîtrait sans doute l'œuvre d'un flatteur complaisant, si la seconde ne venait en expliquer l'intention. Dans celle-ci, tout en exhortant César à prendre soin de sa vie, il lui montre le noble usage qu'il doit en faire; il l'engage, au nom même de sa gloire, à rétablir la république et à couronner ses exploits en accomplissant ce qu'attendent de lui les bons citoyens qui sont disposés à lui prêter leur concours et leur appui. Cette hardie leçon, ce conseil courageux donné à l'ambitieux César avait besoin d'être préparé, et c'est pour cela que l'orateur a un peu exagéré la louange, et bien loin de l'en blâmer, il faut lui savoir gré du noble et généreux effort qu'il a tenté pour la liberté de sa patrie.

Wolf, Spalding, Schütz et Orellius, trouvant, nous ne savons pourquoi, ce discours indigne de Cicéron, ont affirmé qu'il n'est pas de lui, mais de quelque rhéteur plus moderne; Wormius, Weiske, Kalau et Barbier-Vémars, se sont prononcés contre cette opinion excessivement hasardée, selon nous; d'autres, tels que Jacob, Passow et Hand ont adopté un moyen terme; le discours est en partie de Cicéron et en partie d'une main étrangère. Nous ne prétendons pas que notre avis puisse prévaloir sur celui des savants dont nous avons transcrit les noms, mais il nous sera permis de dire, dût-on nous taxer de mauvais goût, qu'en relisant ce discours, nous n'y avons rien trouvé qui fût indigne de Cicéron.

Le discours pour Ligarius, animé, rapide, inspiré, le plus pathétique et le plus entraînant peut-être que nous ait laissé l'antique éloquence, passe avec raison pour un des plus beaux monuments de l'habileté et de l'adresse insinuante de l'orateur romain. Le succès qu'il obtint en cette occasion est sans doute le plus glorieux triomphe que la parole ait jamais remporté. Voici comment le célèbre d'Aguesseau s'exprime en parlant de cet ouvrage : « Le conservateur de la république, celui que Rome libre appela le père de la patrie, parle

devant l'usurpateur de l'empire et le destructeur de la liberté. Il défend un de ces fiers républicains qui avaient porté les armes contre César, et il a César même pour juge. C'est peu de parler pour un ennemi vaincu en présence du victorieux ; il parle pour un ennemi condamné. Il entreprend de le justifier devant celui qui a prononcé sa condamnation avant de l'entendre, et qui, loin de lui donner l'attention d'un juge, ne l'écoute qu'avec la maligne curiosité d'un auditeur prévenu. Mais l'orateur connaît la passion dominante de son juge, et c'est assez pour le vaincre. Il flatte sa vanité pour désarmer sa vengeance; et, malgré son indifférence obstinée, il sait l'intéresser si vivement à la conservation de celui qu'il veut perdre, que son émotion ne peut plus se contenir au dedans de lui-même. Le trouble extérieur de son visage rend hommage à la supériorité de l'éloquence ; il absout celui qu'il avait condamné; et Cicéron mérite l'éloge qu'il donne à César, d'avoir su vaincre le vainqueur et triompher de la victoire. »

Il est impossible de mieux faire ressortir le mérite du discours pour Ligarius, et nous nous garderons bien de rien ajouter à de si éloquentes paroles.

En croirons-nous Cicéron lui-même sur l'opinion qu'il émet relativement à la harangue pour le roi Déjotarus? « J'avais avec moi, sans le savoir, dit-il à Dolabella, le petit discours pour Déjotarus, que vous me demandiez. Je vous l'envoie, mais comme une pièce assez faible, et qui ne mériterait pas beaucoup d'être conservée. J'ai voulu faire à mon vieil hôte et à mon ancien ami un présent simple et modeste, tel que le sont ordinairement les siens. »

Néanmoins plusieurs passages sont dignes du prince des orateurs romains ; on y remarque beaucoup d'adresse oratoire, et quelques mouvements d'une véritable éloquence. Le discours en lui-même doit intéresser surtout comme un monument historique, parce qu'il prouve non qu'un citoyen romain était plus qu'un roi, comme le dit M. Naudet, mais bien qu'un roi était moins que César.

Quatorze discours ont été nommés *Philippiques* par Cicéron, parce qu'elles ont le plus souvent pour objet d'animer les Romains contre Antoine, comme Démosthène avait animé les Athéniens contre Philippe ; Aulu-Gelle les appelle *Antoniennes*, dénomination qui nous paraît plus juste et plus convenable. Ce nom de Philippiques, dit Marmontel, fut de mauvais augure. Rome avait encore plus dégénéré

qu'Athènes; et un zèle mal secondé coûta la vie à l'un comme à l'autre orateur. »

La deuxième Philippique tient le premier rang parmi toutes les autres.

Ce discours se divise en deux parties : dans la première l'orateur repousse avec vigueur les calomnies et les outrages de son adversaire, et en quelque sorte les lui renvoie à lui-même. Dans la seconde, il attaque directement Antoine et cherche à attirer sur lui la haine et le mépris par la peinture aussi énergique qu'effrayante de ses désordres et de ses crimes. Cette seconde partie traitée, il est vrai, avec une vigueur extraordinaire, n'en présente pas moins des tableaux qui répugne à l'honnêteté et à la pudeur, et Cicéron s'est laissé emporter trop loin par la colère et le ressentiment, s'il ne trouve pas une excuse dans les mœurs mêmes des Romains qui étaient moins scrupuleux, moins susceptibles que nous. La deuxième Philippique n'en est pas moins regardée comme une des meilleures compositions de Cicéron, et Juvénal lui donne le titre de *Divine*.

Marmontel blâme la division de la septième Philippique comme péchant contre la *simplicité*. « Cicéron ne semble-t-il pas lui-même tomber dans ce défaut, lorsque dans la septième Philippique il *divise* ainsi : *Pourquoi ne veux-je point la paix? parce qu'elle est honteuse, parce qu'elle est dangereuse, parce qu'elle est impossible*. Car s'il est prouvé que la paix avec Antoine est impossible, il est superflu de faire voir qu'elle serait honteuse et dangereuse. Nous ne sommes pas tout à fait de l'avis du savant académicien. L'intention de Cicéron était d'empêcher les Romains d'accepter la paix avec Antoine; or ce qui pouvait faire le plus d'impression c'était la honte que cette paix faisait rejaillir sur eux, et les dangers qu'elle devait entraîner pour leur liberté. Tels étaient les deux points importants à démontrer : l'impossibilité de la paix n'était qu'une preuve accessoire, et *l'impossibilité* n'est pas toujours facile à établir. Cicéron avait donc besoin de s'appuyer sur les deux autres moyens.

La huitième Philippique n'est pas très-étendue, mais elle est d'une précision énergique, elle respire le plus pur patriotisme, et sous le rapport de la forme, elle ne dément pas la réputation de celui qui l'a prononcé.

Une lettre qui nous reste de Brutus à Cicéron contient le jugement de cet ardent ami de la liberté sur la dixième philippique :

« J'ai lu vos deux discours, l'un, des calendes de janvier, l'autre, où vous répondez à Calénus au sujet de ma lettre. Vous vous attendez sans doute aux éloges qu'ils méritent ; mais je ne sais si c'est votre courage ou votre éloquence qui en mérite le plus. Dans une lettre où vous me parliez de ces discours, vous leur donniez en riant le nom de *Philippiques* : eh bien! que ce nom leur reste. »

Nous n'avons pas sans doute tous les discours de Cicéron, mais il en est qui nous restent et qui lui ont été faussement attribués ; tels sont par exemple : 1° la réponse à l'invective de Salluste, ou mieux de Porcius Latro ; 2° sa harangue adressée au peuple et aux chevaliers avant de partir pour l'exil ; 3° un discours sur la paix ; 4° un autre contre Valérius. Ce ne sont que des exercices déclamatoires dus à quelques rhéteurs venus après lui.

L'on n'est pas unanime sur le mérite de Cicéron comme orateur ; on lui reproche trop de goût pour les ornements et pour la phraséologie, trop de penchant à l'amplification, et un désir trop vif de produire de l'effet. Écoutons cependant plusieurs juges compétents en semblable matière, et que l'on nous pardonne de nous étendre un peu sur l'un de nos auteurs de prédilection.

D'abord nous ne tiendrons pas compte de l'opinion de Caïus Licinius Macer Calvus qui reprochait à Cicéron d'être *lâche* et *énervé*, ni de celle de Brutus qui prétendait que l'orateur romain *n'avait ni reins, ni jarrets;* ils étaient tous deux partisans des formes antiques, de ce prétendu atticisme blâmé par Quintilien ; il y avait donc de la prévention dans leur jugement. Mais voici l'opinion d'Aper dans le *dialogue sur les Orateurs :* « Je viens à Cicéron qui eut à livrer contre ses contemporains les mêmes combats qu'il me faut essuyer contre vous. Car ils n'admiraient que les anciens, tandis que lui préférait l'éloquence de son siècle ; et même rien n'a plus contribué à sa supériorité sur les orateurs de son temps que ce coup d'œil sûr qui l'avertit promptement de la vraie route. Il sentit le premier la nécessité de parer le discours, de mettre de la recherche dans l'expression, et de l'art dans les combinaisons harmonieuses de la phrase. Il hasarda le premier de ces morceaux d'éclat et de ces traits frappants, surtout dans le discours qu'il fit à un âge plus avancé et sur la fin de sa carrière, c'est-à-dire à l'époque où il avait perfectionné son talent, et où l'expérience et l'usage l'avaient instruit du genre d'éloquence qu'on devait préférer.

Longin, en parlant de Cicéron, s'exprime ainsi : Il est grand dans son abondance, comme Démosthènes dans sa précision. Je comparerais celui-ci à la foudre qui écrase, à la tempête qui ravage; l'autre à un vaste incendie qui consume tout, et prend sans cesse de nouvelles forces. »

Velléius Paterculus déclare que Rome avait peu d'orateurs avant Cicéron qui fussent capables de plaire; elle n'en avait pas qu'on pût admirer.

Catulle le proclame le plus éloquent des Romains passés, présents et futurs.

C'est surtout à cause de son talent pour l'éloquence, que Pline en fait un éloge si pompeux, si magnifique : « O Cicéron, comment expierais-je la faute de vous passer sous silence? mais aussi quel choix faire entre tant de perfections! comment m'y prendre mieux pour vous louer, que de rappeler ces témoignages éclatants que vous rendit tout un peuple, et que de choisir parmi toutes les actions de votre vie celles de votre consulat? à votre voix, les tribus renoncèrent à la loi du partage des terres; c'est-à-dire au soin de leur propre subsistence; entraînées par votre éloquence persuasive, elles pardonnèrent à Roscius, auteur de la loi théâtrale, et consentirent à une distinction de place qui les humiliait. Vous avez parlé, et les enfants des proscrits ont eu honte de briguer les charges. Pour échapper à votre zèle éclairé, Catilina se vit contraint de fuir, et ce fut vous qui proscrivites Antoine. Honneur à vous qui le premier de tous avez porté le titre de *Père de la Patrie*, vous, le premier magistrat civil à qui le talent de la parole a mérité un nouveau genre de triomphe; vous, le père de l'éloquence et de la littérature latine; vous enfin, comme l'écrivait le dictateur César, autrefois votre ennemi, vous qui avez mérité un laurier d'autant plus au-dessus de la gloire de tous les triomphes qu'il est plus honorable d'avoir reculé par votre éloquence les bornes du génie des Romains, que les limites de leur empire par tous les autres talents possibles. »

Quintilien dont on ne peut guère décliner la compétence, n'hésite pas à préférer Cicéron à Démosthènes; et il ne fait quelque concession au dernier que parce qu'il est plus ancien. « Nous pouvons mettre, dit-il, Cicéron en parallèle avec qui que ce soit des orateurs grecs. Je n'ignore pas quelle querelle je m'attire sur les bras en le comparant à Démosthènes dans un temps comme celui-ci; d'autant

plus qu'absolument parlant, mon sujet ne m'y engage point, et que cela ne sert à rien; surtout après avoir dit qu'il faut particulièrement lire Démosthènes, ou pour mieux dire l'apprendre par cœur. Mais je ne laisserai pas d'avancer ici que je les tiens semblables en la plupart des grandes qualités qu'ils ont eues l'un et l'autre, semblables dans le dessein, dans la manière de diviser, de préparer les esprits, de prouver, en un mot dans tout ce qui est de l'invention.

« Quant au style, il y a quelque différence. L'un est plus précis, l'autre plus abondant; l'un serre de plus près son adversaire, l'autre, pour le combattre, se donne, pour ainsi dire plus de champ. L'un est toujours subtil dans la dispute, l'autre l'est peut-être moins, mais a souvent plus de poids. Il n'y a rien à retrancher à l'un, rien à ajouter à l'autre. On voit en Démosthènes plus de soin et d'étude, en Cicéron plus de naturel et de génie. Pour ce qui est de la manière de railler et d'exciter la commisération, deux choses infiniment puissantes, le Romain l'emporte sur le Grec. »

Plus loin il ajoute en l'honneur de Cicéron : « Vous diriez que les dieux l'ont accordé à la terre afin que l'éloquence essayât toutes ses forces en la personne de ce grand homme. Qui est-ce en effet qui peut instruire avec plus d'exactitude et toucher avec plus de véhémence? quel orateur a jamais eu plus de charmes? jusque-là que ce qu'il vous arrache, vous croyez le lui accorder, et que les juges, emportés par sa violence comme un torrent, s'imaginent suivre leur mouvement propre quand ils sont entraînés. D'ailleurs il parle toujours avec tant d'autorité que vous avez honte d'être d'un sentiment contraire. Ce n'est pas le zèle d'un avocat que vous trouvez en lui, c'est la foi d'un témoin et d'un juge. Et toutes ces choses dont une seule coûterait des peines infinies à un autre, coulent en lui naturellement et comme d'elles-mêmes ; en sorte que ses harangues, les plus belles et les plus harmonieuses qu'il soit possible d'entendre, ont néanmoins un air si aisé, qu'il semble qu'elles n'aient rien coûté à cet heureux génie. C'est pourquoi ce n'est pas sans fondement que les gens de son temps ont dit qu'il régnait au barreau, comme c'est avec justice que ceux qui sont venus depuis l'ont tellement estimé, que le nom de Cicéron est moins aujourd'hui le nom d'un homme que celui de l'éloquence même. Ayons donc les yeux continuellement sur lui; qu'il soit notre modèle, et tenons-nous sûrs d'avoir beaucoup profité, quand nous aurons pris de l'amour et du goût pour Cicéron.

« S[t] Jérôme a écrit : « Le plus bel éloge que l'on puisse faire de Cicé-
» ron, c'est de dire : Démosthènes en arrivant avant toi, t'a empêché
» d'être le premier orateur et toi tu l'as empêché d'être l'unique. »

Le sage et grave Fénélon, si éloquent lui-même, est d'un avis opposé à celui de Quintilien, mais il n'en rend pas moins une éclatante justice au défenseur de Milon : « Je ne crains pas de dire que Démosthènes me paraît supérieur à Cicéron. Je proteste que personne n'admire plus Cicéron que je ne fais. Il embellit tout ce qu'il touche. Il fait honneur à la parole. Il fait des mots ce qu'un autre n'en saurait faire. Il a je ne sais combien de sortes d'esprits. Il est même court et véhément, toutes les fois qu'il veut l'être, contre Catilina, contre Verrès, contre Antoine. Mais on remarque quelque parure dans ses discours. L'art y est merveilleux; mais on l'entrevoit. L'orateur en pensant au salut de la république, ne s'oublie pas et ne se laisse pas oublier. Démosthènes paraît sortir de soi et ne voit que la patrie. Il ne cherche point le beau, il le fait sans y penser. Il est au-dessus de l'admiration. Il se sert de la parole, comme un homme modeste de son habit pour se couvrir. Il tonne; il foudroie. C'est un torrent qui entraîne tout. On ne peut le critiquer, parce qu'on est saisi. On pense aux choses qu'il dit, et non à ses paroles. On le perd de vue. On n'est occupé que de Philippe qui envahit tout. Je suis charmé de ces deux orateurs : mais j'avoue que je suis moins touché de l'art infini et de la magnifique éloquence de Cicéron, que de la rapide simplicité de Démosthènes. »

L'opinion du cardinal Maury se rapproche de celle de Fénélon : « Malgré l'adulation ou l'affirmation de Virgile, dit-il, les gens de lettres n'ont pas encore prononcé unanimement entre Cicéron et Démosthènes : ces deux orateurs sont l'un et l'autre au premier rang, et dans l'opinion de plusieurs rhéteurs, à peu près sur la même ligne. Cicéron a une prééminence incontestable sur son rival, en littérature et en philosophie ; mais il ne lui a point arraché le sceptre de l'éloquence : il le regardait lui-même comme son maître, il le louait avec l'enthousiasme de la plus haute admiration. Il traduisait ses ouvrages; et si ces traductions officieuses étaient parvenues jusqu'à nous, il est probable que, lui rendant un service trop généreux, Cicéron se serait mis lui-même pour toujours au-dessous de Démosthènes. C'est lui-même qui nous autorise à le croire, par l'éloge le plus accompli que puisse faire d'un orateur, l'exaltation du ravissement. C'est lui, c'est

Cicéron qui trouve dans Démosthènes, non-seulement un orateur parfait, mais encore toute la perfection de l'art et le beau idéal du genre oratoire. *Rien*, dit-il, *rien ne manque à Démosthènes; il ne me laisse rien à désirer; il n'a de rivaux dans aucune partie de son art. Il remplit*, ajoute-t-il, *l'idée que je me suis formé de l'éloquence, et il atteint le degré de perfection que j'imagine.* »

Le savant professeur anglais Hugues Blair a aussi de la prédilection pour Démosthènes : « Le parallèle de Cicéron et de Démosthènes a été chez les critiques, un objet fréquent de discussion. La manière de ces deux grands orateurs et leur caractère distinctif sont si fortement empreints dans leurs écrits, qu'à quelques égards, la comparaison est facile. Démosthènes a la force et l'austérité, Cicéron, l'insinuation et la douceur. Le style de l'un est plus mâle, celui de l'autre est plus orné. Le premier a de la rudesse, mais il est plus pressant et plus animé, le second est plus agréable, mais plus lâche et plus faible.

« Pour expliquer cette différence sans rien ôter à Cicéron de son mérite, ajoute le professeur anglais, on a dit qu'il fallait considérer la différence des auditoires : que les Athéniens doués de pénétration et de lumières, suivaient avec facilité l'éloquence précise et pressante de Démosthènes : mais qu'il fallait employer une manière plus populaire, plus fleuri, plus déclamatoire, en parlant aux Romains qui avaient un esprit moins fin et moins exercé dans l'art de la parole. Toutefois cette explication n'est pas satisfaisante; car il faut remarquer que l'orateur grec parlait plus souvent à la multitude que l'orateur romain. A Athènes, presque toutes les affaires publiques se traitaient dans l'assemblée du peuple. Démosthènes avait tous les hommes du peuple pour auditeurs et pour juges. Cicéron au contraire s'adressait le plus souvent aux pères conscrits, c'est-à-dire, au sénat, et dans les procès criminels, au préteur ou à des juges choisis. On ne saurait imaginer qu'à Rome les hommes du plus haut rang et de l'éducation la plus distinguée eussent besoin de plus de développements que les simples citoyens d'Athènes, pour comprendre une plaidoirie ou pour en sentir les beautés. On approcherait peut-être plus de la vérité, en observant que les facultés limitées de l'esprit humain ne permettent pas d'espérer qu'un seul homme puisse réunir toutes les qualités qui constituent l'orateur, et exceller également dans chacune. Je présume que le plus haut

degré de force ne s'allie jamais avec le plus haut degré de douceur et avec tout le charme des ornements. Il est impossible que l'attention s'applique, sans rien perdre, à ces deux objets à la fois. Le génie qui crée des ornements et qui atteint la perfection en ce genre, n'est pas doué au même point des qualités d'où dépend la force; c'est aussi manifestement ce qui fait la principale différence entre ces deux illustres orateurs. »

Un compatriote de Hugues Blair, dont l'opinion n'est pas d'un moindre poids, David Hume, est d'accord sur le jugement du savant professeur, et il pense que, de toutes les productions de l'esprit humain, les harangues de Démosthènes sont celles qui approchent le plus de la perfection.

Montaigne, qui en général traite assez mal Cicéron, dit cependant : « Quant à son éloquence, elle est du tout hors de comparaison, je croy que jamais homme ne l'égalera. »

« Son discours, dit Rapin en parlant de notre orateur, a un tour aisé et naturel, ses liaisons ne sont jamais ni contraintes ni recherchées, toutes les figures et les autres ornements y sont en leur place, les pensées y sont grandes, et il est difficile de dire en quoi il a été plus heureux, ou à les choisir, ou à les exprimer. Enfin il ne manque dans son expression aucune des qualités requises pour plaire et pour toucher. »

La Harpe, après avoir jugé que, dans le genre délibératif et dans le genre judiciaire, la logique de Démosthènes est également pressante, et ses mouvements de la même impétuosité, ajoute : « Cicéron procède en général d'une manière différente : il donne beaucoup aux préparations; il semble ménager ses forces en multipliant ses moyens; il n'en néglige aucun, non-seulement de ceux qui peuvent servir sa cause, mais même de ceux qui ne vont qu'à la gloire de son art; il ne veut rien perdre, et n'est pas moins occupé de lui que de la chose..... j'avais toujours préféré Cicéron, et je le préfère encore, comme écrivain; mais depuis que j'ai vu des assemblées délibérantes, j'ai cru sentir que la manière de Démosthènes y serait peut-être plus puissante dans ses effets, que celle de Cicéron.

« Remarquez que tous deux ne sont plus pour nous, à proprement parler, que des écrivains : nous ne les entendons pas, nous les lisons; ils ne sont plus là pour nous persuader, mais pour nous plaire : Philippe et Eschine, Antoine et Catilina sont jugés il y a longtemps;

c'est Cicéron et Démosthènes que nous jugeons, et cette différence de point de vue est grande; car, pour les Grecs et pour les Romains, c'était de la chose qu'il s'agissait avant tout, et ensuite de l'orateur. Tous deux ont eu les mêmes succès, et ont exercé le même empire sur les âmes; mais aujourd'hui je conçois très-bien que Cicéron qui a toutes les sortes d'esprit et toutes les sortes de style, doit être plus généralement goûté que Démosthènes qui n'a pas cet avantage. Cicéron est devant des lecteurs; il leur donne plus de jouissance diverses; il peut l'emporter : devant des auditeurs nul ne l'emporterait sur Démosthènes, parce qu'en l'écoutant, il est impossible de ne pas lui donner raison; et certainement c'est là le premier but de l'art oratoire. . . . .

« Cicéron réservait d'ailleurs les foudres de l'éloquence pour les combats judiciaires; c'est là qu'il avait devant lui une carrière proportionnée à l'abondance et à la variété de ses moyens; c'est là le triomphe de son talent; mais, en cette partie même, il diffère de Démosthènes, en ce que celui-ci va toujours droit à l'ennemi, toujours heurtant et frappant; au lieu que Cicéron fait, pour ainsi dire, un siége en forme, s'empare de toutes les issues, et, se servant du discours comme d'une armée, enveloppe son ennemi de toutes parts, jusqu'à ce qu'enfin il l'écrase. »

Ailleurs le même critique semble pencher un peu plus pour Cicéron; mais il ne donne pas son opinion pour règle parce qu'il croit difficile de réduire en démonstration la préférence qu'on peut donner à l'orateur de Rome ou à celui d'Athènes. « C'est ici, ajoute-t-il, que le goût raisonné n'a plus de mesure bien certaine, et qu'il faut s'en rapporter au goût senti. Quand le talent est dans un si haut degré de part et d'autre, on ne peut plus décider, on ne peut que choisir. »

De toutes les citations que nous venons de faire et que nous pourrions multiplier, il nous semble résulter que, si l'on considère comme orateurs Démosthènes et Cicéron, on ne peut d'une manière absolue accorder la prééminence à aucun des deux sur l'autre. Si Démosthènes paraît l'emporter par le naturel et l'énergie, il est certain au moins que Cicéron a sur l'orateur athénien une supériorité plus marquée encore par la connaissance de son art, par les ressources de son esprit et par la merveilleuse adresse de son argumentation; en un mot nous doutons que Démosthènes avec son éloquence mâle et un peu abrupte, eût su, comme Cicéron, traiter heureusement

ces questions judiciaires, si épineuses, dont l'orateur romain s'est tiré si souvent avec tant de bonheur, et pour sa gloire et pour l'intérêt de ses clients. Nous ne nous étendrons pas sur les qualités particulières à l'un et à l'autre, cette tâche a été remplie, comme on a pu le voir, par des plumes plus exercées et plus savantes que la nôtre; nous terminerons par cette observation si judicieuse de Quintilien : « L'éloquense a plusieurs formes, mais il est extrêmement ridicule de demander quelle est celle qui doit servir de règle à l'orateur, puisque toutes ont leur usage pourvu qu'elles soient bonnes, et tout ce qu'on appelle genre d'éloquence appartenant à l'orateur, il employera toutes les formes, selon le besoin non-seulement du sujet en lui-même, mais même de ses différentes parties. »

Nous allons maintenant considérer Cicéron comme Philosophe, et d'abord passer en revue ses Œuvres philosophiques.

Cicéron, en philosophie, débuta par des traductions. Étant encore fort jeune il fit une version des Économiques de Xénophon, et l'on croit que la traduction du *Protagoras* de Platon est de la même époque. Ce ne fut que vers l'an 707, ou peut-être vers l'an 709, comme le veut Corradus, que Cicéron traduisit le Timée du même philosophe. Aucune de ces trois versions ne nous est parvenue complète.

1. *Traduction de* l'*Économique. L'Économique* de Xénophon ne comprend qu'un seul livre; Cicéron paraît l'avoir divisé en trois, et c'est de la traduction du premier livre qu'il nous reste le plus de fragments.

2. *Traduction du Protagoras.* Quatre phrases tronquées, excepté la première, voilà tout ce qui nous reste de cette traduction latine de Cicéron.

3. *Traduction du Timée.* Cicéron a fait précéder cette traduction d'une espèce de préface, d'avant-propos qui présente une lacune considérable. Cet avant propos fait connaître l'entrevue que l'auteur eut à Éphèse avec son ami P. Nigidius, et Cratippe, philosophe péripatéticien. On l'a dit avant nous, cette œuvre de Platon est singulièrement mystérieuse et obscure et la traduction de Cicéron, n'en rend pas l'intelligence plus facile.

On remarque des lacunes plus ou moins considérables, savoir, au chapitre 8, au chapitre 13 et à la fin.

4. Les Tusculanes, 708. Les savants ne sont pas d'accord sur le

titre à donner à cet ouvrage philosophique; les uns veulent qu'on l'intitule *Questions*, d'autres prétendent que *Discussions* convient mieux. Plusieurs grammairiens et commentateurs, tels que Nonius, Charisius, Priscien, Servius, Donat, se contentent du mot *Tusculanes*. Quant à nous, nous ne voyons pas là matière à une dispute sérieuse, et les trois dénominations nous paraissent également bonnes. En effet ce sont des *questions* que Cicéron *discute;* il importe donc peu que l'ouvrage soit appelé *Questions* ou *Discussions*, toutefois nous préférons la simple dénomination de *Tusculanes*, que les Français ont adoptée.

Les Tusculanes sont au nombre de cinq et sont autant de dialogues que Cicéron suppose avoir eu lieu successivement durant cinq jours dans sa maison de *Tusculum*. Les lettres *A* et *M* qui, dans les manuscrits, désignent les interlocuteurs, ont été quelquefois expliquées par *Atticus* et *Marcus*, prénom de Cicéron; mais il est évident ainsi qu'on l'a déjà remarqué, que si le *M* signifie *Marcus*, le *A* ne peut indiquer *Atticus* qui était de quatre ans plus âgé que Cicéron; or, s'il s'était agi d'Atticus, l'auteur ne l'aurait certainement pas traité de *jeune homme*, surtout écrivant lui-même à l'âge de plus de soixante ans. La lettre A est tout simplement l'initiale du mot *auditeur*.

Première Tusculane. Malgré quelques discours puériles et qui sentent la *scolastique*, telles que celles des chapitres 8 et 9 et du chapitre 36; malgré quelques raisonnements plus spécieux que solides, épars ça et là, cette Tusculane est regardée avec la dernière, comme la meilleure de toutes. Le morceau qui a rapport à la mort de Socrate est surtout ramarquable.

Deuxième Tusculane. Cicéron paraît avoir voulu prouver d'une part que la douleur n'est pas le souverain mal, et de l'autre qu'elle n'est pas même un mal. Est-il parvenu à son but? sur le premier point, oui, car chacun pensera, comme lui, que la honte, le déshonneur, l'infamie, sont des maux plus grands que la douleur; mais sur la seconde partie de la proposition que *la douleur n'est pas un mal*, la démonstration est loin d'être complète, et malgré tous les sophismes qu'il a accumulés, il n'est parvenu qu'à établir seulement d'une part, que la grandeur d'âme et la patience sont les remèdes les plus sûrs contre la douleur, et de l'autre, que l'exercice et les fatigues accoutument à la patience; mais la douleur reste toujours un mal plus ou moins grand, suivant la force qu'on y oppose, et il n'est même pas

très-certain que l'homme souffre moins pour cela. C'est peut-être parce que cette *Tusculane* est faible au fond, c'est-à-dire sous le rapport philosophique, qu'elle a été mise par la plupart des savants et des commentateurs, au-dessous des autres.

Troisième Tusculane. Le but du philosophe est d'exposer les *moyens d'adoucir les afflictions de l'âme.* Nous le disons avec timidité et défiance, il y a dans cette Tusculane, selon nous, beaucoup plus du rhéteur, du discoureur, que du véritable philosophe.

Quatrième Tusculane. Qu'il faut vaincre les passions. Nous préférons cette Tusculane aux deux précédentes, on y trouve plus de substance et de réalité.

Cinquième Tusculane. La préface adressée, comme les précédentes, à Marcus Brutus, comprend les quatre premiers chapitres ; elle a un mérite de plus que les autres du même Traité, c'est qu'elle se rapporte plus directement au sujet.

Nous l'avons dit, cette cinquième Tusculane avec la première, sont les deux seules qui soient dignes d'un philosophe qui raisonne pour établir une vérité positive, tandis que les autres, et surtout la seconde et la troisième, accusent plutôt le sophiste qui cache sous des argumements spécieux l'impuissance où il est de démontrer sérieusement et d'une manière convaincante la proposition qu'il a hasardée ; cela soit dit pour le fond ; mais considérées sous le rapport de la forme, c'est-à-dire du style, les cinq dialogues sont plus ou moins dignes de la plume de Cicéron, et sous ce point de vue nous n'hésitons pas à préférer le premier.

5. Les Paradoxes. On n'est pas d'accord sur l'époque à laquelle Cicéron composa cet ouvrage; les uns pensent d'après un passage du préambule qu'il suivit le Traité *des Orateurs illustres*, dédié à Brutus, et qui fut publié vers l'an de Rome 707; d'autres croient qu'il parut peu de temps après les livres *sur les Devoirs*, c'est-à-dire vers 710, il en est encore qui présument que ces petites pièces furent écrites à différents intervalles; la nature même des compositions et les personnages qui y sont mentionnés, nous portent à admettre cette dernière opinion comme très-probable.

Les Paradoxes sont au nombre de six et appartiennent à la doctrine des stoïciens. Comme les opinions que Cicéron y défend comme paradoxales ne sont pas contraires, au fond, aux convictions qu'il a manifestées dans d'autres ouvrages, on ne voit pas bien quel a été

son but, ni même si ce but a été sérieux; nous pensons qu'il n'a voulu chercher qu'un amusement dans quelques moments de loisir ou peut-être d'insomnie.

Voici d'ailleurs les sujets de ces paradoxes : 1° *Il n'y a d'autre bien que ce qui est honnête;* 2° *Que la vertu suffit pour le bonheur;* 3° *Que les fautes sont égales ainsi que les bonnes actions*; 4° *Que tout homme sans sagesse est en délire;* 5° *Qu'il n'y a que le Sage de libre et que tous les autres sont esclaves*; 6° *Que le Sage seul est riche.*

Les trois premiers paradoxes se trouvent discutés dans l'ouvrage de Cicéron sur *les vrais Biens et les vrais Maux*, et le deuxième est le sujet de sa cinquième Tusculane. Au reste, ces petites compositions de Cicéron, ne sont, à proprement parler, que des exquisses oratoires qui ont fort peu d'importance par elles-mêmes, qui n'ont de prix que par le style, et qui n'ont été pour Cicéron qu'un jeu d'esprit. Peut-être leur place serait-elle plus convenable parmi les ouvrages de rhétorique de notre auteur, qu'au milieu de ses œuvres philosophiques, mais l'usage jusqu'ici a été de les classer ainsi.

6° De la Nature des Dieux. Voici, dit l'abbé d'Olivet, de tous les anciens monuments, le plus curieux pour de sages critiques qui se plaisent à étudier l'histoire des opinions humaines, dans la vue d'éviter les piéges où l'ignorance et l'orgueil sont également capables d'entraîner la raison.

« Trois philosophes de sectes opposées, un épicurien, un stoïcien et un académicien disputent sur la nature des Dieux. Quant aux deux premiers, ils ont chacun leurs dogmes, et se croient à l'exclusion l'un de l'autre, les possesseurs de la vérité : mais l'académicien qui ne veut se rendre qu'à l'évidence; les attaque tour à tour; leur montre l'illusion de leurs préjujés, et ne songe à se garantir lui-même d'erreur qu'en n'affirmant rien de positif.

« On voit déjà qu'il ne faut point chercher ici une parfaite connaissance du vrai Dieu. Les savants que Cicéron fait parler n'avaient secoué l'idolâtrie grossière de la Grèce et de Rome, que pour la remplacer par les vaines subtilités de leurs écoles. Je ne sais même si ce ne serait pas donner une idée précise de cet ouvrage, que de l'appeler le *roman théologique* des anciens.

« Il y entre une partie de leur physique, mais dépouillée de ce qu'elle pouvait avoir de barbare dans les termes, ou de sec dans le raisonnement : tout fleurit entre les mains de Cicéron; il fait habiter

les grâces dans les rides mêmes de la philosophie ; orateur dans tous ses écrits, son enthousiasme ne le quitte point, mais leurs divers genres le règlent. Il donne à ses discours une âme qui se communique à ses lecteurs. On croit être de son temps, le voir, l'écouter. Que dis-je? ce n'est plus à lui que nous pensons dans ces dialogues, on a l'esprit occupé uniquement des personnages qu'il met sur la scène : tantôt un épicurien qui attaque d'un air fanfaron toutes les autres sectes, pour nous débiter, après cela, du même air, les plus grandes folies ; tantôt un stoïcien grave, savant éloquent, qui a un zèle de religion pour ses chimères ; tantôt un académicien qui les met hors de combat tous les deux, et qui joint à la force de ses réponses tous les égards de la politesse, tout le sel de l'enjouement. On est présent à leurs disputes, on suit leurs caractères, on rit, on admire, on est tenté de battre des mains, et pour tout dire enfin ce n'est pas une lecture, c'est un spectacle. »

Cet ouvrage philosophique de Cicéron est en forme de dialogue dont les interlocuteurs sont trois philosophes, l'épicurien Velléius, le stoïcien Balbus, et l'académicien Cotta. Le dialogue se partage en trois livres.

Ce Traité de Cicéron sur *la Nature des Dieux* est dans beaucoup d'endroits d'une intelligence vraiment difficile. Les commentateurs, les traducteurs ne les ont pas toujours suffisamment éclairés ; et il faudrait, pour bien comprendre cet important ouvrage, posséder des connaissances spéciales et certaines sur les systèmes religieux des anciens, et malheureusement nous sommes privés des sources originales où l'on pourrait puiser avec certitude. Le travail de Cicéron n'en est pas moins très-remarquable, et il offre plusieurs passages dignes de sa plume éloquente.

6. De la Divination, 709. Cet ouvrage est un dialogue entre Cicéron et son frère Quintus, et il est divisé en deux livres. L'auteur y tourne en ridicule la superstition des Romains et leur confiance dans les pronostics.

Ce Traité écrit avec verve et gaîté est fort intéressant et se fait lire avec un véritable plaisir. Il prouverait de la part de Cicéron une grande hardiesse, puisqu'il attaquait les croyances populaires qui étaient entre les mains des puissants un moyen de gouverner ; mais il faut croire que la corruption des mœurs avaient singulièrement apprivoisé les scrupules religieux. Au surplus nous voyons dans le

livre *sur les lois*, que Cicéron soutient une opinion contraire, et pourtant cet ouvrage n'avait été composé que huit ans auparavant : toutefois il faut ajouter que tout porte à croire qu'il ne fut publié qu'après sa mort, et que l'intention de l'auteur n'était peut-être pas de le mettre au jour puisqu'il est inachevé et que même il n'en parle pas dans la revue qu'il fait de ses Œuvres philosophiques au commencement du second livre de la Divination.

7. Du Destin. Cet ouvrage est un dialogue entre Cicéron à Hirtius qui, à cette époque, était consul désigné. L'auteur y attaque surtout la doctrine des stoïciens sur le *fatalisme*. Ce Traité est le plus aride et le plus obscur de tous ceux de Cicéron, et cela pour plusieurs motifs : le premier, c'est que nous n'avons qu'une partie de l'ouvrage, et que des lacunes considérables empêchent de suivre les raisonnements; en second lieu nous n'avons que des connaissances imparfaites sur ce que les anciens philosophes entendaient par *destin*, et nous ignorons quelles étaient leurs idées à cet égard; troisièmement, ce dialogue est une suite d'argumentations syllogistiques qu'on ne peut aisément suivre au milieu des distinctions sans fin des écoles philosophiques de la Grèce. Au surplus ce livre sur le Destin paraît être le complément des deux Traités précédents sur la Nature des Dieux et sur la Divination.

On a prétendu qu'il était au moins composé de deux livres, mais rien ne justifie cette assertion qui d'ailleurs paraît être démentie par Aulu-Gelle et par Macrobe.

8. De la République. 700. Nous n'avons de cet ouvrage que des fragments réunis plus ou moins heureusement, d'après les conjectures des savants; ce qui doit nous causer d'autant plus de regrets que Cicéron avait une prédilection marquée pour cet écrit et qu'il en parle souvent avec complaisance. Nous ne dirons rien des circonstances dans lesquelles les fragments qui nous restent ont été retrouvés, nous nous bornerons à en faire connaître le sujet.

Le but de Cicéron, dans ce traité, a été de faire voir à quel système politique, à quelle constitution intérieure, à quelles mœurs Rome avait dû sa grandeur et sa puissance. Il voudrait, au milieu de la dépravation générale, faire revivre l'austérité des anciens Romains et renouveler, pour ainsi dire, la république. L'ouvrage est en forme de dialogue et il le fait remonter au temps de Scipion Émilien, époque la plus brillante de l'empire romain. Les interlocuteurs

sont au nombre de neuf, cinq vieillards et quatre jeunes gens. Les premiers sont : Scipion, Lélius, Philus, Mummius et Manilius; les autres, Tubéron, Rutilius, Fannius et Scévola. L'ouvrage était divisé en six livres.

Il n'est pas facile de porter un jugement certain sur la *République* de Cicéron; pour l'apprécier, il faudrait pouvoir l'embrasser dans son ensemble, et malheureusement nous sommes privés de la plus grande partie. Toutefois dans ce qui nous en reste, il y a bon nombre de passages qui doivent rendre plus vifs les regrets qu'une telle perte cause aux savants.

9. Des Lois. Trois livres dont aucun n'est sans lacunes et quelques fragments très-courts, sont tout ce qui reste du Traité *des Lois,* mais on pense qu'il en contenait au moins cinq. M. De Rémusat, s'appuyant de l'autorité de Görentz, conjecture que l'ouvrage était en six livres dont le premier traitait du droit natuel; le second du droit de la religion et des pontifes; le troisième, de la distribution du pouvoir; le quatrième, du droit politique; le cinquième, du droit criminel et des jugements; le sixième, enfin, du droit civil. Tous ces objets, ajoute M. De Rémusat, sont annoncés à la fin du troisième livre. Cicéron rappelle, ou se fait rappeler par Atticus, les points qu'il n'a pas traités, et il les ramène à trois : le droit des magistrats, c'est-à-dire, sans doute, les lois qui constituent leur juridiction; les jugements, c'est-à-dire, apparemment, les lois pénales et la procédure; en un mot, tout le droit criminel ou public; enfin, le droit civil ou privé, celui qui a donné lieu à toute la discussien, et sur lequel, en toute occasion, Atticus rappelle à Cicéron qu'il a promis de s'expliquer. On ne peut donc trop regretter ces trois parties que nul autre de ses ouvrages ne saurait suppléer.

Le Traité des lois est en forme de dialogues; les interlocuteurs sont : Atticus, Cicéron et son frère Quintus. La scène est près d'Arpinum.

Tout incomplet qu'est cet ouvrage de Cicéron, il est très-précieux sous le rapport des notions d'antiquités qu'on peut y puiser, et si le fond est instructif et bien pensé, il acquiert un nouveau titre à notre admiration par l'élégance et le charme de la forme.

10. Des Devoirs. Nous renvoyons à M. Le Clerc pour l'analyse de cet ouvrage, parce que nous ne saurions la présenter avec plus de lucidité et d'exactitude.

Cette grande composition morale est divisée en trois livres. Dans le premier, il s'agit de l'honnête ; dans le second, de l'utile ; dans le troisième, de la comparaison de l'honnête avec l'utile.

La méthode d'éclairer les préceptes par des traits d'histoire, de les développer par des exemples, comme le fait Cicéron dans son traité *des Devoirs*, offre le double avantage de jeter une agréable variété dans le sujet, et de mieux graver dans le cœur les saintes maximes de la morale... Si ce traité est universellement reconnu pour le plus utile de ses ouvrages philosophiques, on peut dire aussi qu'il n'en est pas le moins agréable, ni le moins fait pour intéresser.

Cette opinion émise par M. Le Clerc sur le caractère et sur le mérite du Traité *des Devoirs* a été celle de tous les savants et de tous les philologues. Érasme en particulier se montre enthousiaste de cet ouvrage. Cependant ce Traité composé par Cicéron pour l'éducation de son fils Marcus, n'est guère une règle de conduite que pour les hommes publics, bien que les autres puissent y trouver d'excellentes leçons de morale, mais on n'y voit rien qui ait rapport à l'essence même du devoir, à sa nature, à son plus ou moins d'importance, aux obligations de l'homme envers la divinité, à ses devoirs envers lui-même. Dans cet ouvrage, Cicéron a pris pour guide plusieurs philosophes grecs tels que Posidonius et Panétius, le dernier pour les deux premiers livres surtout ; le troisième paraît lui appartenir en propre.

11. CATON L'ANCIEN ou *Dialogue sur la vieillesse*. Le but de Cicéron dans cet ouvrage adressé à Titus Pomponius Atticus, est de faire l'apologie de la vieillesse. Pour cela il suppose une conversation de Caton le censeur, âgé de quatre-vingt-quatre ans, avec Scipion Emilien et son ami Lélius, surnommé *le sage*, l'an 604 de Rome, 150 ans avant J.-C., sous le consulat de T. Quinctus Flamininus et de Mallius Aulius Balbus. Scipion et Lélius se trouvent chez Caton et s'étonnent de la facilité avec laquelle il supporte la vieillesse, et Caton répond à leurs questions.

Ce Traité de Cicéron est, avec le suivant, le plus connu de tous ses ouvrages philosophiques, et c'est l'un des livres classiques le plus en usage. Il se fait lire avec plaisir, quoique tous les arguments ne soient pas également décisifs et qu'il s'en rencontre quelques-uns plus spécieux que solides. Nous répéterons à l'égard du Dialogue sur

la Vieillesse ce que nous avons fait observer sur le Traité des Devoirs, c'est que l'auteur n'écrit pas pour tous les rangs, pour toutes les conditions, pas même pour les deux sexes; il ne s'occupe que de la vieillesse de l'homme politique, et l'on regrette que Cicéron n'ait pas embrassé un plan plus étendu et plus complet. Toutefois la lecture de l'ouvrage est très-attachante. Théodore Gaza en a donné une traduction en langue grecque.

12. De l'Amitié. On a prétendu que, dans ce Traité, Cicéron n'a eu l'intention de parler que de liaisons de parti, et non de l'amitié prise dans le sens moral qu'on attache vulgairement à ce mot; on a été même jusqu'à traiter d'ignorants ceux qui avaient la bonhomie de le prendre dans cette dernière acception. Nous en demandons bien pardon aux savants allemands qui ont les premiers émis cette opinion, et à ceux qui l'ont adoptée après eux, mais nous ne pouvons la partager. Que Cicéron ait mis surtout en scène l'homme politique, ou si l'on aime mieux l'homme d'état, à la bonne heure, et c'est ce que l'on remarque dans tous ses ouvrages philosophiques; qu'il n'ait entendu par *amitié* que les liaisons de parti, c'est ce qu'en conscience nous ne pouvons admettre, et tout prouve en effet que l'imagination qu'on a eue à cet égard est au moins singulière. Voici d'abord la définition que l'auteur donne de l'amitié : « L'amitié n'est autre chose que le parfait accord de deux âmes sur les choses divines et humaines, avec une bienveillance et une affection mutuelle. » Si l'on veut lire le développement de cette définition dans les chapitres qui suivent, on sera convaincu que Cicéron n'a entendu traiter que de cette affection généreuse, désintéressée qui de deux âmes n'en fait pour ainsi dire qu'une seule. Il nous semble qu'il faut de la hardiesse pour prétendre que, du temps de Cicéron, *amicitia* ne signifiait pas tant amitié que parti, lorsqu'une foule d'exemples peuvent donner à cette prétention le démenti le plus formel. Et quant à l'expression *quærere amicitias* qu'on veut traduire par *chercher à se jeter dans un parti*, elle signifie plutôt chercher des partisans, des protecteurs, des appuis pour pârvenir, et c'est dans ce sens que l'a employée Horace; mais la valeur que l'on prétend donner aux deux mots latins que nous venons de citer fût-elle exacte, elle ne le serait que par analogie, et sans rendre moins certain le sens que Cicéron a donné au mot *amitié*, dans le dialogue intitulé Lælius.

Les interlocuteurs du dialogue dont il s'agit sont : Lélius

surnommé *sapiens* et ses deux gendres C. Fannius et Q. Mucius Scévola.

Quoique cette composition de Cicéron ne soit peut-être pas d'une importance aussi grande, d'un mérite aussi réel que la précédente, on ne peut cependant pas la lire sans beaucoup d'intérêt et de plaisir, tant le sujet est traité avec un sentiment profond de la chose elle-même, sans parler de la manière de Cicéron qui sait répandre de l'agrément sur les matières les plus arides; et l'objet du dialogue prêtait singulièrement au caractère de son style.

Parmi les anciens, Platon, Aristote, Plutarque, Lucien, Sénèque ont parlé de l'amitié; parmi les modernes, Montaigne, Louis de Sacy, Madame de Lambert, Voltaire, Ducis et autres se sont exercé sur le même sujet.

13. Les Académiques, ou *Questions académiques*. Cicéron, selon toute apparence, fit deux éditions de cet ouvrage; la première se composait de deux livres : le premier portait le titre de *Catulus*, le nom de *Lucullus* se lisait en tête du second. Peu content de ce qu'il avait fait, le philosophe du Tusculum refondit son travail et le distribua en quatre livres qu'il dédia à Varron. De ces quatre livres trois sont perdus ainsi que l'un des deux qui entraient dans la première édition. Il ne nous reste donc, suivant l'opinion commune, que le premier livre de la seconde édition, encore est-il incomplet, et le second livre de la première.

Les savants pensent que les Académiques sont une introduction aux autres écrits philosophiques de l'auteur et à la connaissance de son propre système.

Nous avons indiqué tous les ouvrages philosophiques de Cicéron dans lesquels il a reproduit, en les modifiant, les doctrines des stoïciens et des académiciens, et, sous ce point de vue, il ne peut être considéré comme écrivain original, mais il a au moins naturalisé la philosophie à Rome et il l'a fait aimer surtout par le charme de sa diction. Toutefois Cicéron n'était pas philosophe à la manière de Socrate, de Caton, de Brutus : sa philosophie était plus théorique que pratique. Cicéron pouvait être un homme probe et droit, ce qu'on appelle un honnête homme, mais il n'était pas philosophe, dans la stricte signification de ce mot.

Il nous semble cependant que Saint-Augustin, qui l'appelle *philosophâtre*, l'a traité un peu trop sévèrement; mais l'évêque d'Hippone

l'a jugé avec le scrupule religieux et bien excusable d'un père de l'Église. Nous convenons que Cicéron n'a pas souvent montré une fermeté stoïque, et que ses actes n'ont pas toujours été d'accord avec ses principes, mais il était de bonne foi quand il les professait, et pour ce qui est du désaccord que l'on remarque quelquefois entre ses doctrines et sa conduite, c'est la faiblesse de son caractère et non la fausseté de son âme qu'il faut en accuser. Quant au mérite intrinsèque de ses ouvrages de philosophie, nous trouvons que Scaliger s'est montré dur et injuste lorsqu'il a dit : « Je ne fais aucun cas de tous les livres philosophiques de Cicéron, car il n'y démontre, il n'y enseigne, il n'y prouve rien ; il n'y a rien *d'aristotélique*, pas plus que dans Plutarque qui a écrit pour les gens du monde et non pour les savants.

Lettres de Cicéron. « Ce ne fut qu'après le siècle d'Auguste, dit le savant professeur Bœhr, que l'art épistolaire forma à Rome une branche particulière de la littérature. Les épîtres que nous possédons encore de la période antérieure, sont des lettres dans le sens propre du mot, adressées à des parents, à des amis, et réunies plus tard de manière à former des recueils. Cependant on s'aperçoit qu'elles portent déjà l'empreinte d'une intention plus générale. Écrites de Rome à des personnes qui vivaient dans les provinces, pour les informer des évènements de la capitale, elles circulaient souvent dans un grand nombre de mains, tenaient lieu en quelque sorte de nos gazettes et de nos journaux. On s'en servaient aussi comme d'un moyen pour faire connaître et répandre dans le public ses opinions politiques. A cette catégorie appartiennent les quatre recueils de lettres de Cicéron, qui sont parvenus jusqu'à nous et qui, comme on a lieu de le croire, ont été faits et mis en ordre par Tiron, son affranchi. Ces lettres, adressées en grande partie, à des personnages distingués et influents de l'époque, et écrites presque toutes pendant la période qui suivit immédiatement le consulat de Cicéron, forment des documents de la plus haute importance pour l'histoire. D'autre part, elles nous font connaître le ton et le langage familier de la haute société de Rome, et nous retrace le portrait le plus fidèle du caractère de Cicéron lui-même. Enfin la grande variété dans les sujets, la simplicité et le charme de l'exposition, l'élégance et la pureté du style, en font un des plus beaux monuments de la langue romaine et des modèles inimitables dans le genre épistolaire. Dans

ces collections, qui nous sont parvenues telles qu'elles avaient été faites dans l'antiquité, on a eu égard, pour l'arrangement des lettres, moins au temps où elles ont été écrites qu'aux personnes à qui elles sont adressées. Afin de parer aux graves inconvénients résultant d'une pareille distribution, des savants modernes tels que Sigonius, Siber, Wieland, Schülz, se sont efforcés d'en rétablir l'ordre chronologique et de les classer en conséquence. »

Le jugement porté par M. Bœhr sur le mérite des lettres de Cicéron, est le jugement de tous les hommes instruits. Celui qui lit les lettres de Cicéron, dit Cornélius Népos, n'a presque rien à regretter de l'histoire de cette époque. Car tout ce qui regarde la conduite des grands personnages, les fautes des généraux, les changements survenus dans la république, y est décrit de façon à y jeter la plus vive lumière, et à faire regarder sa prudence comme une sorte de divination. En effet, Cicéron n'a pas seulement prédit ce qui devait arriver de son temps, mais, tel qu'un prophète, les évènements qui ont été accomplis de nos jours.

Un savant moderne a dit des lettres de Cicéron, relativement au style, que celui qui se les rendrait familières, qui s'identifierait en quelque sorte avec elles, ne pourrait pas mal écrire; quand même il le voudrait.

L'anglais Middleton qui a fait un travail spécial sur notre auteur, s'exprime ainsi : « Nous estimons, chacun dans leur genre, les recueils de lettres des gens d'esprits, des savants, des grands ministres; mais nous n'en avons point dans aucun genre qui, pour la beauté du style, l'importance des matières, la noblesse des sentiments, et la célébrité des personnes qui s'y trouvent mêlées, soient comparables à celles de Cicéron. »

Lorsque Pétrarque eut découvert en 1345 le manuscrit de Vercelli, aujourd'hui perdu, contenant la correspondance de Cicéron et dont il fit une copie que l'on conserve dans la bibliothèque Laurentiane de Florence, il s'écria : « Enfin, sur le bord de ma tombe, je connais Cicéron ! »

Racine faisait de la collection des lettres de Cicéron son livre favori et le compagnon de ses voyages. A ce sujet, il écrivait à son fils : « Vous ne lirez guère d'ouvrage qui vous soit plus utile pour vous former l'esprit et le jugement. » Il lui dit ailleurs : « Je lisais, ou je relisais, ces jours passés, pour la centième fois, les Épîtres de Cicéron. »

Montesquieu porte un jugement non moins favorable des lettres de l'orateur romain : « Elles sont le chef-d'œuvre de la naïveté de gens unis par une douleur commune, et d'un siècle où la fausse politesse n'avait pas mis le mensonge partout; enfin on n'y voit point, comme dans la plupart de nos lettres modernes, des gens qui veulent se tromper , mais des amis malheureux qui cherchent à se tout dire. »

Montaigne loue les lettres de Cicéron à Atticus : « ie veois aussi volontiers les epistres *ad Atticum*, non-seulement parce qu'elles contiennent une très-ample instruction de l'histoire et affaires de son temps ; mais beaucoup plus pour y descouvrir ses humeurs privees : car i'ai une singulière curiosite , comme i'ai diet ailleurs, de cognoistre l'ame et les naïfs iugements de mes aucteurs. »

Il est curieux, après ce passage, de lire comment ailleurs il traite Cicéron à propos de la publication de ses lettres : « Il se tire, dit-il, des escripts de Cicero et de ce Pline , peu retirant à mon advis aux humeurs de son oncle , infinis tesmoignages de nature oultre mesure ambitieuse; entre aultres, qu'ils sollicitent, au sceu de tout le monde, les historiens de leur temps de ne les oublier en leurs registres : et la fortune , comme par despit, a faict durer iusques à nous la vanite de ces requestes, et dez longtemps faict perdre ces histoires. Mais ceci surpasse toute bassesse de cœur, en personnes de tel reng , d'avoir voulu tirer quelque principale gloire du caquet et de la parlerie, iusques à y employer les lettres privees escriptes à leurs amis; en manière que aulcunes ayant failly leur saison pour être envoyees , ils les font ce neantmoins publier, avecques cette digne excuse, qu'ils n'ont pas voulu perdre leur travail et veillees. Sied-il pas bien à deux consuls romains , souverains magistrats de la chose publicque emperiere du monde , d'employer leur loisir à ordonner et fagotter gentiement une belle missive , pour en tirer la reputation de bien entendre le langage de leur nourrice! que ferait pis un simple maistre d'eschole qui en gaignast sa vie! »

En vérité on ne sait quelle mouche fourchue avait piqué Montaigne quand il écrivit cette boutade. Le savant et spirituel M. Villemain trouve que le recueil des lettres de Cicéron est une mine inépuisable pour les érudits, et pour le reste des lecteurs un modèle de la justesse de pensée et de la perfection du style, enfin il y admire la continuelle union du génie et du goût.

Les quatre recueils de lettres de l'orateur romain portent ces titres : 1° *Épîtres familières* en XVI livres ; 2° *Épîtres à T. Pomponius Atticus*, aussi en XVI livres ; 3° *Épîtres à son frère Quintus* en III livres; 4° livre d'*Épîtres à Brutus*.

Quoique le nombre des lettres qui nous restent de Cicéron, monte à huit cent sept, en distrayant de la collection entière les lettres qui lui sont adressées, il nous en manque la plus grande partie. L'abbé Prévost a remarqué que les anciens auteurs en nomment plusieurs livres qui sont entièrement perdus, tels que le premier livre des lettres à Quintus Axius; le second des lettres à son fils; le second des lettres à Cornélius Népos ; le troisième des lettres à Jules César ; le premier des lettres à Licinius Calvus; le troisième des lettres à Pansa; le troisième des lettres à Octave ; le huitième des lettres à Brutus ; enfin le neuvième des lettres à A. Hirtius. On peut juger, d'après cet aperçu, quelle est l'étendue de la perte qu'on a faite, et combien elle doit causer de regrets, lorsque ce qui nous reste nous semble si précieux.

Mais ce n'est là encore qu'une partie de ce que le temps ou l'insoucience nous a ravi, nous avons encore d'autres pertes à déplorer.

Ouvrages perdus de Cicéron, *ou dont nous n'avons que des fragments*. Pour donner ici un état complet de ce qui nous manque des œuvres de l'orateur romain, c'est-à-dire de ce qu'on a pu savoir à cet égard, nous y réunirons les compositions perdues que nous pouvons avoir déjà indiquées.

Poëmes. Pontius Glaucus, les Alcyons, la Prairie, sur ses Malheurs, Tamélastis, Epigrammes, recueil de Facéties.

Discours. Deux discours pour Marcus Tullius ; Plaidoyer pour Lucius Varénus, Discours en quittant Lilybée après sa questure ; Plaidoyers pour P. Oppius, C. Manilius, M. Fundanius, pour C. Cornélius, première et seconde action; Discours de Cicéron candidat, prononcé dans le sénat; plaidoyer pour Q. Gallius ; Discours sur la loi proposée par Othon relativement aux places distinguées à réserver aux chevaliers romains ; contre les enfants des proscrits ; contre la harangue de Quintus Métellus ; sur son consulat ; contre P. Clodius et Curion ; sur le roi d'Alexandrie, dans le sénat; Plaidoyers pour P. Vatinius, pour M. Émilius Scaurus ; pour A. Gabinius ; Discours prononcé au sénat sur les dettes de Milon; Plaidoyers pour M. Claudius, pour Scamander, affranchi de Fabricius, pour de jeunes nobles,

accusés devant le préteur de Sicile, pour Cnéus Mattius, pour Sthémius, pour Titinia, épouse de Cotta; Discours sur des comptes à régler; Plaidoyers pour Marcus Fundanius, pour C. Orcininus, pour C. Pison; quatrième Discours sur la loi agraire; Discours sur l'abdication de sa province; Plaidoyers pour P. Scipion Nasica, pour C. Antonius, pour L. Valérius Flaccus, pour Cespius; deux pour A. Thermus, six pour Bestia; Discours au sénat contre Gabinius; Discours sur l'amnistie, prononcé dans le sénat; Plaidoyers pour Publius Ascitius, pour Caninius Gallus, pour Crassus, pour les habitants de Réate, pour Messius, pour Drusus, pour la liberté des Ténédiens, prononcé dans le sénat; six Plaidoyers pour M. Sauféius; un contre T. Munatius Plancus Bursa; le Discours prononcé primitivement pour Milon avec si peu de succès, et enfin l'Éloge funèbre du jeune Serranus Domesticus.

Ouvrages philosophiques. Les Prologues pour ses Traités de Philosophie; Hortensius ou de la Philosophie; Traité de la Gloire; Traité des Vertus; Consolations sur la Mort de sa fille Tullie.

Œuvres diverses. Sur les Augures; Éloge de Caton; Éloge de Porcia, sœur de Caton; les Commentaires des causes, dont le grammairien Diomède cite le treizième livre; premiers Mémoires secrets; seconds Mémoires secrets; Lettre politique à César, non publiée; traduction des deux Plaidoyers sur la couronne, l'un d'Eschine, l'autre de Démosthènes; Chorographie; grande Lettre politique à Pompée; ouvrage sur les Merveilles de la nature; Mémoires grecs sur son consulat et Lettres grecques.

Voilà les pertes qui nous sont connues sans compter celles peut-être que nous ignorons faute de renseignements, faute de mention dans les anciens auteurs; on peut juger par là de la prodigieuse fécondité d'un homme qui, durant le cours de sa vie, ne fut presque jamais étranger aux embarras des affaires publiques.

Cicéron, si illustre par son génie, n'était pas moins estimable par son caractère. On ne peut lui reprocher aucun vice habituel : l'envie, la malignité, l'artifice n'approchèrent jamais de son cœur fait pour aimer; il prenait plaisir à rendre service, et ce penchant désintéressé avait sa source dans sa bonté naturelle. Il était aimable et enjoué, indulgent et fidèle à ses amis. On peut néanmoins reprendre en lui (mais quel homme n'a pas ses défauts?) un esprit faible et incertain. Plût aux dieux, dit Asinius Pollion, qu'il eût pu

supporter avec plus d'égalité la bonne et la mauvaise fortune! car lorsque l'une lui souriait ou que l'autre venait à l'atteindre, il croyait de chacune de ces situations qu'elle ne pouvait changer. La plus vive et la plus énergique passion de son âme était celle de la gloire, et comme il sentait que pour la gloire il avait beaucoup fait, il se laissait aller à la vanité, mais avec un abandon si franc, si simple, si naïf, qu'il était bien excusable. Son goût pour la plaisanterie lui a valu aussi quelque blâme. Quintilien, son admirateur, en a fait l'aveu, mais en même temps il s'est chargé de sa défense.

En réunissant tous les traits sous lesquels les anciens nous ont représenté Cicéron, on verra qu'il avait la taille haute, le cou long, du moins dans sa jeunesse; le visage mâle et les trait réguliers; l'air si ouvert et si serein, même dans un âge avancé, qu'il inspirait à la fois l'amour et le respect. Son tempérament était faible, mais il avait fortifié sa santé par une vie sobre et frugale.

Nous avons déjà fait connaître l'opinion des savants sur chaque genre de compositions dans lesquelles Cicéron s'est fait une renommée impérissable; nous allons maintenant donner les jugements que des hommes connus ont porté de son mérite en général, nous ne nous arrêterons qu'aux principaux.

Le poète Cornélius Sévérus dont nous avons parlé, a fait de Cicéron un éloge magnifique; nous n'essayerons point de rendre la poétique énergie du morceau qui d'ailleurs a été traduit par Eusèbe Salverte.

Si quelqu'un, dit Tite-Live, veut mettre dans la balance, d'un côté les défauts, de l'autre les qualités de Cicéron, il verra que ce fut un grand homme, plein d'activité et digne de vivre dans la mémoire; et pour le louer comme il le mérite, il faudrait qu'il eût pour panégyriste un autre Cicéron.

Citons maintenant la belle apostrophe de Velléius Paterculus : « Tu n'as rien gagné, Antoine, s'écrie-t-il, non, tu n'as rien gagné en mettant à prix cette tête si illustre et si éloquente, en excitant par un funèbre salaire des mains parricides au meurtre d'un si grand consul, jadis sauveur de la patrie. Tu as enlevé à Cicéron une vie importune et déjà chargée du poids de l'âge, une vie qu'il aurait trouvée plus insupportable sous ta puissance que la mort qu'il reçut de ta fureur; mais loin de lui ravir la gloire de ses discours et de ses actions, tu ne l'as rendue que plus éclatante. Il vit

et il vivra dans la mémoire de tous les siècles. Tant que durera cet univers que lui seul, entre tous les Romains, semble avoir pénétré par ses recherches, embrassé par son génie, éclairé par son éloquence, cet univers sera témoin de son impérissable renommée; toute la postérité, en admirant ce qu'il a écrit contre toi, détestera ce que tu as fait contre lui, et l'exécration qui t'attend sera immortelle comme sa gloire. »

« Lisez Cicéron, dit Sénèque, vous trouverez, dans son style, de l'unité, du nombre, de l'élégance, de la souplesse, de la délicatesse, sans pourtant qu'il manque de vigueur. » Juvénal ne lui rend pas moins de justice.

Avant de passer aux modernes, nous ferons remarquer que de tous les écrivains contemporains d'Auguste, Tite-Live, Cornélius Sévérus et, pour être juste, Sextilius Ena, sont les seuls qui aient parlé de Cicéron du même ton que la postérité en a parlé. On ne trouve pas une seule fois le nom de cet illustre romain dans Virgile, ni dans Horace, ni dans Ovide; ils auront craint sans doute d'indisposer le maître en lui rappelant une lâche complaisance et une ingratitude non moins coupable. Et cependant Plutarque rapporte qu'Auguste ayant surpris un jour son petit-fils Drusus qui lisait un livre de Cicéron, et qui se hâtait de le cacher sous sa robe dans la crainte de lui déplaire, prit l'ouvrage, et après en avoir lu quelques lignes, le rendit au jeune homme, en disant : « C'était un grand homme, mon fils, un ami zélé de sa patrie. »

Un pareil témoignage n'est pas suspect et peut être justement opposé à ceux qui voudraient flétrir la renommée de l'un des plus honnêtes citoyens dont Rome ait eu à s'enorgueillir.

G. Scioppius regarde les discours de Cicéron, son Traité des Devoirs et ses Tusculanes comme dignes d'être lus et étudiés souvent.

Bénigne Grénan est d'avis que Cicéron a mérité de la postérité plus d'admiration pour avoir égalé et peut-être surpassé un seul Grec, que s'il avait vaincu la Grèce entière.

Strada et Rollin n'en font pas un éloge moins flatteur. Abraham Remmius a consacré à Cicéron une ode qui ne manque pas de verve; De Montaigu a aussi monté sa lyre pour le chanter, Nic. Funccius affirme qu'aucun écrivain latin ne peut être comparé à Cicéron, et que son style est le modèle de la bonne latinité. Henri Étienne exprime à peu près la même opinion.

« Né dans un rang obscur, dit Thomas en parlant de Cicéron, on sait qu'il devint, par son génie, l'égal de Pompée, de César, de Caton. Il gouverna et sauva Rome, fut vertueux dans un siècle de crimes, défenseur des lois dans l'anarchie, républicain parmi des grands qui se disputaient le droit d'être oppresseurs. Il eut cette gloire, que tous les ennemis de l'État furent les siens. Il vécut dans les orages, les travaux, le succès et le malheur. Enfin après avoir soixante ans servi les particuliers et l'État, lutté contre les tyrans, cultivé au milieu des affaires, la philosophie, l'éloquence et les lettres, il périt. Un homme à qui il avait servi de protecteur et de père vendit son sang; un homme a qui il avait sauvé la vie fut son assassin. Trois siècles après un empereur plaça son image dans un temple domestique, et l'honora à côté des dieux. »

Nous terminerons par la citation suivante qui nous semble couronner heureusement l'éloge de Cicéron :

« Ce grand homme n'a rien perdu de sa gloire en traversant les siècles; il reste au premier rang comme orateur et comme écrivain. Peut-être même, si on le considère dans l'ensemble et dans la variété de ses ouvrages, est-il permis de voir en lui le premier écrivain du monde; et quoique les créations les plus sublimes et les plus originales de l'art d'écrire appartiennent à Bossuet et à Pascal, Cicéron est peut-être celui qui s'est servi de la parole avec le plus de science et de génie, et qui dans la perfection habituelle de son éloquence et de son style, ait mis le plus de beautés et le moins de fautes. »

Cicéron est fréquemment cité comme autorité par Aulu-Gelle et par Macrobe, et Valère-Maxime en fait plusieurs fois mention.

Les divers ouvrages de l'orateur romain ont été presque tous traduits et chacun plus d'une fois; nous n'indiquerons que les recueils qui présentent la traduction complète de toutes les œuvres réunies. 1° Celui de Fournier, auquel ont coopéré, soit par des versions nouvelles, soit en corrigeant les anciennes MM. Levée, Liez, Verger, Achaintre, Le Maire, Eusèbe Salverte; on a conservé le travail de Regnier-Desmarais sur *les vrais Biens et les vrais Maux*, et celui de d'Olivet et de Bouhier sur *les Tusculanes*. 2° La collection de Jos. Vict. Le Clerc, à laquelle ont concouru, pour la traduction, outre quelques anciens savants, MM. Le Clerc, Liez, Gaillard, Burnouf, Gueroult, Naudet et Ch. de Rémusat. 3° La publication de Panckouke. Les collaborateurs sont : MM. Andrieux, Champollion-

Figeac, de Guerle, Delcasso, de Golbery, Du Rozoir, Ajasson de Grandsagne, Gueroult, Liez, Matter, Pericaud, Pierrot, Rabanis, Stiévenart et Panckouke.

Les Allemands, les Anglais, les Italiens n'ont que des traductions partielles qui n'ont point été réunies en corps d'ouvrage.

Nous ferons pour les éditions, comme pour les traductions : nous n'indiquerons que les principales parmi celles qui sont complètes. Nous placerons dans cette classe, celle d'Alex. Minutianus et des frères Guillaume, c'est la première de toutes ; puis celles de L. A. Junte, d'Elzevir, de Schrevelius, de d'Olivet, de Pereyra, de Robert et d'André Foules, de Lallemand, de Jean Carey, d'Amar, d'Orelius, de Tauchnitz et enfin de Le Maire.

Après avoir parlé de Cicéron, *le père et le prince de l'éloquence romaine*, comme le désigne Nic. Funccius, oserons-nous nommer comme orateur, Prucius, qui porta la parole pour Chrysogonus dans l'accusation contre Roscius d'Amérie ; Saturius, le défenseur de Fannius, dans la cause du comédien Roscius ; Cécilius, qui disputa à Cicéron l'honneur d'accuser et de faire condamner Verrès ; Titus Atticus, qui soutint les dénonciations portées contre Cluentius ; D. Lélius, accusateur de Lucius Valérius Flaccus ; Hérennius, Balbus, Clodius qui prirent la parole contre Cicéron dans l'affaire de Marcus Célius Rufus? Étaient-ils orateurs, ou avocats? car on sait de reste que ce n'est pas souvent la même chose. Au surplus, nous n'avons pas même, relativement au mérite des personnages que nous venons de mentionner, la ressource des conjectures ; car à l'exception de la circonstance particulière à chacun d'eux, que nous venons de rappeler, l'histoire est muette et les renseignements manquent tout à fait.

Mais un nom plus illustre est celui de Marcus Brutus, lié intimement avec Cicéron qui lui dédia son livre sur *les Orateurs célèbres* et ses *Tusculanes*. C'est lui qui défendait ce qu'il appelait l'éloquence *attique*, et blâmait celle de Cicéron à laquelle il reprochait d'être *asiatique*. Vipsanius Messala dans *le Dialogue sur les Orateurs*, le met au nombre des meilleurs avocats de son époque et trouve qu'il s'est fait remarquer surtout par une éloquence grave. M. Sénèque fait mention de Brutus dans l'un de ses ouvrages, et ce qu'il en dit n'est pas étranger à l'éloquence de ce Romain célèbre. Il naquit l'an 669 de Rome; il était fils de M. Junius Brutus et de Servilie. Il combattit

à Pharsale dans le parti de Pompée ; il trouva grâce devant le vainqueur, qui lui confia peu après le gouvernement de la Gaule cisalpine ; il obtint ensuite par la protection de César la préture à Rome. Cependant vivement excité par les amis de la liberté, il trempa dans la conjuration contre César et fut l'un des meurtriers de ce grand capitaine. Après avoir couru quelque danger à Rome il se ligua avec Cassius pour s'opposer à la tête d'une armée à l'ambition d'Antoine et du jeune Octave. On sait l'issue de la bataille de Philippes en Macédoine. Brutus après sa défaite se retira à l'écart et se perça de son épée. Ainsi périt à l'âge de 43 ans, Marcus Brutus, orateur, homme d'état, guerrier et philosophe. Il avait travaillé à un sommaire de Polybe dont il était encore occupé la veille de la bataille de Pharsale. Il avait aussi composé un Éloge de Caton, un Traité sur la Vertu et des Lettres grecques dont parle Plutarque dans la Vie de ce Romain : rien ne nous est parvenu ; il ne reste de lui que quelques épîtres écrites à Atticus et à Cicéron. Elles se trouvent dans la correspondance de l'orateur romain.

T. Cassius Sévérus, qu'il ne faut pas confondre avec le poète Cornélius Sévérus son contemporain et son compatriote, fut un orateur célèbre dans les derniers temps du règne d'Auguste. Nous savons par Tacite que ses discours mordants attaquèrent des hommes et des femmes de la haute société romaine, et que ce fut lui qui donna à l'emperenr la première occasion de s'occuper des libelles diffamatoires. Aussi ses écrits furent déférés au sénat et il fut lui-même condamné à s'exiler. Il mourut après vingt-cinq ans d'exil, réduit à la plus extrême misère, et ayant à peine de quoi se couvrir. Si nous en croyons M. Sénèque, son style était soigné, plein de vigueur et de grandes pensées ; il agissait avec puissance sur l'esprit de ses auditeurs, il les maîtrisait à son gré, les excitait, quand il voulait, jusqu'à la colère ; quand il parlait on ne se lassait jamais de l'entendre. Son extérieur répondait à la force de son génie ; il était d'une taille élevée, il avait la voix forte et agréable ; c'était surtout quand il était échauffé que son éloquence était plus abondante, aussi craignait-on de l'interrompre lorsqu'il parlait. Sa présence d'esprit était admirable. Il pouvait plaider plusieurs fois par jour. Cependant il ne parla dans aucune accusation, si ce n'est dans celles portées contre lui-même, ajoute Sénèque. Toutefois nous lisons dans Suétone qu'il accusa plusieurs personnes, entre autres P. Asprénas,

célèbre orateur, appartenant à une famille consulaire, et chez qui cent trente convives périrent empoisonnés pour avoir mangé d'un seul mets. Mais tous ceux qu'il accusait étaient renvoyés absous. Quintilien lui reproche l'âcreté de ses discours. Au rapport de Suétone. Caligula fit rechercher les ouvrages de Cassius Sévérus, dont la destruction avait été ordonnée par un sénatus-consul, et il en permit la lecture.

Nous mentionnerons ici comme orateur T. Labiénus dont nous avons déjà parlé comme historien. Quintilien cite son discours contre Pollion et il en fait encore mention dans un autre endroit. Charisius nous apprend les particularités que nous avons fait connaître dans le premier article sur Labiénus.

Nous savons par M. Sénèque que L. Passiénus Rufus fut un orateur célèbre de la même époque, et ce qui le prouve c'est qu'Auguste l'a recommandé à Pollion, et celui-ci n'ayant pas obtempéré à la recommandation, l'empereur lui demanda pourquoi il négligeait un homme d'un si grand mérite? c'est que, répondit-il, je ne veux pas qu'étant trop près de moi, Passiénus fasse pâlir ma réputation par l'éclat de la sienne.

Passiénus fut consul, avec C. Calvisius Sabinus, l'an 750 de Rome, 4 ans avant J.-C. Il épousa en premières noces Domitia, petite-fille du triumvir M. Antoine, et en secondes, Agrippine mère de Néron. Plusieurs auteurs anciens ont fait son éloge.

M. Valérius Messala Corvinus se fit une grande réputation bien plus par ses discours, que par les autres productions de son génie. « Messala, dit M. Sénèque, était très-versé dans tous les genres d'études, et possédait le latin dans toute sa pureté. » Quintilien semble ne le mettre au-dessous de Cicéron que pour la vigueur : « Messala est poli et naturel, la noblesse de son style annonce en quelque façon celle de sa naissance, mais il n'a pas autant d'énergie. » Aper, dans le Dialogue sur les Orateurs, exprime à peu près la même idée : « Messala fut plus doux que Cicéron, plus onctueux, et soigna mieux chaque expression. » Selon Suétone, Tibère prit Messala pour modèle sous le rapport de l'éloquence. Cet homme remarquable fut l'ami d'Horace et de Pollion ; Tibulle écrivit son panégyrique, et par lui Ovide fut encouragé dans ses essais. Pline qui fait grand cas de Corvinus raconte que deux ans avant sa mort il perdit la mémoire à un tel point qu'il oublia jusqu'à son nom.

Aulu-Gelle nous a conservé deux ou trois fragments peu considérables des ouvrages de Messala et nous en devons un moins important encore à Macrobe.

On trouve dans l'édition d'Eutrope de Havercamp et dans le Recueil des auteurs latins du second ordre, un ouvrage ayant pour titre : *de la Famille d'Auguste*, qui traite des ancêtres de cet empereur et des premiers temps de la ville de Rome ; cette œuvre attribuée à Valérius Messala, est, au jugement des savants et entre autres de Barthius, une production du moyen âge.

C. Asinius Pollion fut le protecteur éclairé des lettres, mais il ne se montra pas toujours juge impartial du talent. Bien jeune encore il s'était exercé à l'éloquence, et s'y était fait une grande renommée. A l'âge de vingt-deux ans, il avait accusé Caton. Lors de la sanglante querelle entre César et Pompée, il avait pris le parti de celui-ci, mais ensuite il se déclara pour César, et il se trouva avec lui au passage du Rubicon et à la bataille de Pharsale. Il fut envoyé comme proconsul dans l'Espagne ultérieure ; ses opinions politiques étaient alors républicaines, et il se montrait partisan de la liberté. Toutefois, lors du second triumvirat, il se rangea sous les drapeaux d'Antoine. Consul en 714, 40 ans avant J.-C., il fut contraint d'abdiquer. Pendant la durée de sa charge, il chercha à réconcilier Antoine et Octave et obtint d'eux une espèce de suspension d'armes. Envoyé par Antoine en Dalmatie, il soumit le peuple révolté, prit la ville de Salone, et obtint les honneurs du triomphe. Peu après, il abandonna les affaires publiques et ne voulut plus se livrer qu'à l'étude des lettres. Lors de la rupture d'Antoine et d'Octave, il refusa de prendre parti pour le dernier qui cherchait à l'y déterminer : J'ai, lui dit-il, plus fait pour Antoine, qu'il n'a fait pour moi; mais ses bienfaits sont plus connus ; je serai donc neutre, et je deviendrai la proie du vainqueur. Une autre fois comme on le pressait de riposter à quelques épigrammes qu'Octave avait lancées contre lui : « Je m'en garderai bien, répliqua-t-il, il est trop dangereux d'écrire contre un homme qui peut proscrire. » On connaît sa liaison intime avec Horace qui lui adressa l'une de ses plus belles odes, pour le détourner du projet dangereux qu'il avait manifesté d'écrire l'Histoire des dernières guerres civiles. On sait aussi les services qu'il eut le bonheur de rendre à Virgile lequel lui en témoigna sa reconnaissance ; mais ce qui ne lui a pas fait moins d'honneur,

c'est l'érection à Rome de la première bibliothèque publique.

Pline et Veilléius Paterculus citent Pollion au nombre des orateurs célèbres. Quintilien met plus de réserve dans son éloge : « Asinius Pollion a beaucoup d'invention, dit-il, toute l'exactitude possible ; mais il est si éloigné de la douceur de Cicéron, qu'il semble avoir existé un siècle avant lui. » On trouve à peu près le même jugement dans le Dialogue *sur les Orateurs* : « Asinius est né dans un temps qui se rapproche davantage du nôtre, et il semble qu'il ait vécu parmi les Ménénius et les Appius. » Le même ouvrage mentionne les plaidoyers de Pollion pour les héritiers d'Urbinia, discours qui existaient encore à cette époque, c'est-à-dire l'an de Rome 831. Sénèque s'exprime ainsi sur le mérite oratoire de Pollion : « La diction d'Asinius Pollion est cahotée, anguleuse : ses périodes vous quittent où vous vous y attendez le moins. » Aulu-Gelle, Dion et Macrobe font aussi mention d'Asinius.

Ces diverses citations prouvent évidemment que le talent de Pollion comme orateur, laissait beaucoup à désirer, et que les éloges qui lui ont été donnés n'étaient que relatifs.

Il mourut l'an 757 de Rome, 4 ans avant J.-C., à l'âge de quatre-vingts ans, et cependant il ne prenait dans la journée que deux heures de repos.

Pendant la troisième époque de la littérature romaine, l'enseignement de la grammaire et de la rhétorique fut plus répandu que durant la période précédente, et Suétone parle de plusieurs grammairiens et de plusieurs rhéteurs qui se firent un nom par leurs connaissances.

Labérius ou Stabérius Hiéra, fut d'abord esclave, et son maître l'avait acheté dans une vente publique. Il l'affranchit à cause du goût qu'il montrait pour l'étude des lettres. Il tint une école de grammaire et compta parmi ses disciples Brutus et Cassius. On dit qu'il avait un caractère si noble et si généreux, que du temps même de Sylla, il donnait l'instruction aux enfants des proscrits, sans exiger d'eux aucun salaire, aucun émolument.

Curtius Nicia fut attaché à Cn. Pompée et à Caius Memmius, mais s'étant chargé d'une lettre de Memmius pour l'épouse de Pompée, celle-ci en fit le rapport à son mari qui interdit sa maison au professeur de grammaire. Nicia fut aussi l'ami de Cicéron qui en fait mention et qui le prend pour juge, dans une lettre à Dolabella. Il

était également lié avec Pomponius Atticus, et il parait que c'était un grammairien si habile, que Cicéron porte envie, en quelque sorte, à Plancus Bursa de ce que celui-ci l'a eu pour maître. La lettre de l'orateur romain, que nous avons citée d'abord nous fait connaître que Nicia avait épousé une certaine Sophia Septimia.

LÉNÆUS, affranchi du grand Pompée, l'accompagna dans presque toutes ses expéditions. Après la mort de son patron et de ses fils, il gagna sa vie en tenant une école dans les *carènes*, près du temple de Tellus, quartier où était située la maison de Pompée. Il se montra tellement reconnaissant et fidèle à la mémoire de son ancien maître, que l'historien Salluste s'étant permis contre lui des expressions injurieuses, il écrivit contre lui une satire des plus sanglantes, dans laquelle il l'appelait *débauché*, *glouton*, *ivrogne*, *monstre par ses écrits comme par sa conduite*, *ignorant plagiaire des anciens et de Caton*. On dit qu'étant encore enfant, et placé chez Pompée comme esclave portier, il brisa sa chaîne et s'enfuit dans son pays où ayant étudié les belles-lettres, et gagné quelqu'argent, il remit à son maître le prix de sa rançon. Mais Pompée l'affranchit, sans consentir à rien recevoir, voulant reconnaître par là l'esprit dont cet esclave était doué, et honorer les connaissances qu'il avait acquises.

QUINTUS CÆCILIUS était d'Épire, et affranchi de Titus Pomponius Atticus dont il instruisit la fille, mariée à Marcus Agrippa; mais ayant inspiré quelque défiance, il fut écarté et privé d'un emploi auquel il avait sans doute trouvé un peu trop d'agrément. Il se retira auprès de Cornélius Gallus, et vécut avec lui dans la plus étroite amitié. On dit même qu'Auguste fit à Gallus un crime de cette liaison. Après la mort de Gallus, Cæcilius ouvrit une école, et non-seulement il enseigna en latin, mais il fut le premier qui fit des leçons sur les ouvrages de Virgile et sur ceux des poètes plus récents. Il ne recevait dans son école que des jeunes gens et en petit nombre; il n'admettait aucun de ceux qui portaient la robe prétexte, à moins qu'il ne pût refuser cette complaisance aux parents.

VERRIUS FLACCUS, affranchi, dont nous avons déjà parlé comme historien, se fit une grande réputation par sa manière d'enseigner. En effet, pour exercer l'esprit et exciter l'émulation de ses élèves, il avait coutume de faire lutter entre eux ceux qui étaient de forces

égales, non-seulement en proposant la matière, mais encore en destinant des prix aux vainqueurs. Aussi Auguste le choisit-il pour instruire ses petits-fils. Il fut logé dans le palais où il transporta son école, et il reçut cent mille sesterces d'appointements (à peu près 2,100 fr.) Il mourut sous le règne de Tibère. Il avait composé plusieurs ouvrages remarquables ; des Saturnales sur les endroits obscurs de Caton et sur la signification des mots. On avait aussi de lui des lettres et des vers : mais fut-il l'auteur des Fastes capitolins qu'Onufrius n'hésita pas à publier sous le nom de Verrius Flaccus, c'est ce qu'on ne peut décider.

Lucius Crassitius naquit à Tarente et sa condition était celle d'affranchi. Son surnom était *Pasides*, mais il prit lui-même dans la suite celui de *Pansa*. Il avait d'abord écrit des minodrames ; ensuite il fit un commentaire pour expliquer le poëme obscur de Cinna, intitulé Smyrna, ce qui lui acquit une grande réputation.

Crassitius avait déjà fait l'éducation d'un grand nombre de personnes nobles, lorsqu'il fut chargé d'instruire Julius Antonius, fils du triumvir, afin qu'il ne parut pas être inférieur à Verrius Flaccus. Mais il quitta brusquement son école pour embrasser la secte du philosophe Quintus Septimius.

Scribonius Aphrodisius était esclave et disciple d'Orbilius. Bientôt il fut acheté et affranchi par Scribonia, fille de Libon, qui avait été la première femme d'Auguste. Il enseigna du temps de Verrius dont il corrigea l'ouvrage sur l'orthographe.

Caius Julius Higinus, qui a déjà figuré parmi les historiens, est mentionné comme grammairien par Suétone. Il avait suivi les leçons du grammairien grec Cornélius Alexander, et il adopta sa manière d'enseigner. Il eut pour affranchi Julius Modestus qui marcha sur les traces de son patron.

Caius Melissus naquit à Spolette, et quoique libre il fut exposé par suite de querelles survenues entre ses parents. Par les soins et les talents de son maître, il acquit de profondes connaissances, et il fut donné à Mécène pour remplir les fonctions de professeur de grammaire. Il sut se rendre agréable au favori d'Auguste, et s'en faire aimer. Malgré les instances de sa mère, il resta esclave et préféra sa condition à l'état qu'il pouvait revendiquer, aussi fut-il promptement affranchi, et recommandé à Auguste qui le chargea du soin de la bibliothèque établie au portique d'Octavie. A l'âge

de soixante ans, il composa des livres de *facéties*, au nombre de cent cinquante auxquels il en ajouta d'autres dans la suite.

Marcus Pomponius Marcellus fut le puriste le plus intraitable. Un jour, dans un procès, car il plaidait aussi quelquefois, il reprit un solécisme fait par son adversaire, et ne cessa de le lui reprocher, jusqu'à ce que Cassius Sévérus s'adressant aux juges, leur eût demandé la remise de la cause, afin que son client pût se faire assister d'un autre grammairien, puisque sa partie adverse discutait non sur un point de droit, mais sur une faute de grammaire. Il osa même reprendre Tibère dans un discours; et comme Atéius Capiton soutenait que le mot était latin, ou qu'il le deviendrait : certes Capiton ment, dit-il; car vous pouvez, César, donner le droit de cité aux hommes, et non pas aux mots.

Outre des grammairiens, la même époque compte aussi des rhéteurs dont le premier, sans contredit, est Cicéron dont nous avons déjà analysé les ouvrages, mais nous ne voyons nulle part qu'il ait enseigné publiquement.

Le rhéteur Épidius, comme le nomme Suétone, ou Elpidius, selon Vossius, prétendait descendre d'Épidius Nuncio qui, s'étant précipité dans le fleuve Sarnus, fut revu quelque temps après avec des cornes, puis n'ayant plus reparu, on le mit au rang des dieux. Épidius, connu par son esprit de chicane, ouvrit une école et enseigna la rhétorique : il eut entre autres pour disciples Marc-Antoine et Auguste.

Sextus Clodius était né en Sicile et il était tout à la fois professeur d'éloquence grecque et d'éloquence latine; il avait l'esprit mordant et satirique. Il fut l'ami de Marc-Antoine qui le combla de largesses et lui donna deux mille arpents de terre dans la Sicile, générosité qui fut blâmée par Cicéron.

Caius Albutius Silus, de Novare, vécut dans le siècle d'Auguste et compta pour amis Munacius Plancus et M. Cicéron. Il exerçait dans sa patrie la charge d'édile, et comme un jour il rendait la justice debout, il fut renversé de son tribunal par ceux mêmes contre qui il avait prononcé son arrêt. Alors il quitta sa patrie et se rendit à Rome; il fut aussitôt accueilli par Plancus. Cet orateur, avant de prendre la parole, avait coutume de charger quelqu'un de parler d'abord afin de s'exciter; il confia cette fonction à Albutius qui s'en acquitta avec tant d'éloquence que l'orateur lui-même ne pouvait

soutenir la comparaison. Albutius ayant acquis par là une grande célébrité, ouvrit une école pour son propre compte. D'ordinaire, il commençait ses *controverses* étant assis, puis s'échauffant par degrés, il se levait et déclamait avec force. Ses déclamations n'étaient pas toujours sur le même ton; tantôt il s'exprimait avec éclat et avec noblesse, tantôt d'une manière commune et triviale. Il suivit aussi le barreau, mais il le quitta, en partie de honte et en partie par crainte; car d'un côté il avait perdu un procès, ce qui ne lui avait pas fait honneur, et de l'autre dans un moment de chaleur, ayant invoqué Marcus Brutus comme vengeur de la liberté romaine, il faillit être victime de sa hardiesse. Étant retourné dans sa patrie, atteint qu'il était d'une maladie organique, il assembla le peuple et lui expliqua dans une espèce de harangue les motifs qu'il avait de se donner la mort; ensuite il se laissa mourir de faim.

Aux noms que nous venons d'inscrire et qui sont compris dans l'ouvrage de Suétone sur les Rhéteurs célèbres, nous ajouterons ceux-ci : Lucius Cæstius Pius, de Smyrne, qui enseigna en latin à Rome; M. Porcius Latro; il fut l'ami de Sénèque le père qui en fait l'éloge. Pline le compte au nombre des maîtres célèbres et Quintilien atteste la bonne opinion que l'on avait de lui; Arellius Fuscus se fit une grande réputation à Rome comme rhéteur. Le même Sénèque nous fait connaître que sa manière de s'expliquer était brillante, mais laborieuse et embarrassée; qu'il y avait en lui trop d'affectation et de mollesse; Statius Ursulus, dont il est fait mention dans la Chronique d'Eusèbe, ainsi que de P. Clodius Quirinalis, de M. Antonius Libéralis, de Sextus Julius Gabinianus et enfin de Blandius qui fut le maître de Quintilien.

C'est à regret que nous quittons le siècle d'Auguste; nous ne trouverons plus dans la période qui va suivre les mêmes sujets d'admiration; mais cependant nous rencontrerons encore de quoi louer, et même des talents d'un ordre supérieur, nous verrons enfin que la vieillesse de la littérature romaine n'est pas tout à fait sans vigueur.

QUATRIÈME PÉRIODE.

(VIEILLESSE).

DEPUIS L'ANNÉE 767 DE ROME, JUSQU'A L'ANNÉE 1162 ; DE L'AN 14 APRÈS J.-C. A L'AN 409.

PREMIÈRE SECTION. — POÉSIE.

Dans le premier siècle de la période que nous allons parcourir, la langue latine n'a pas dégénéré au point d'être méconnaissable, mais en la comparant à ce qu'elle a été sous Auguste, on n'y retrouve ni la même élégance, ni le même éclat. Toutefois cette décadence ne fut point soudaine, mais progressive. A quelles causes peut-on l'attribuer? Marcus Sénèque le rhéteur, en assigne trois principales : 1° *la corruption des mœurs*, et en effet, la littérature est presque toujours l'expression du caractère de la société, et si les lettres modifient quelquefois les mœurs, plus directement encore les mœurs réagissent sur la littérature, surtout lorsque, pour ainsi dire, elles se formulent en système et qu'elles se manifestent par une action puissante et continue. 2° *Le défaut d'encouragements ;* car si au lieu de trouver une utile protection dans les grands, les lettres ne rencontrent que dédain, mépris, persécution, les hommes qui couvent en eux le feu sacré, le laissent s'éteindre faute de lui donner de l'aliment, et l'on ne voit plus se traîner dans la carrière des lettres que de tristes médiocrités, ou des novateurs beaucoup plus funestes encore aux saines doctrines qui reposent cependant sur deux principes éternels et immuables : la raison et la vérité. 3° *La fatalité*, cette condition fâcheuse, mais pourtant inévitable, attachée à toutes les choses humaines, cette loi qui les condamne à descendre successivement au dernier degré d'abaissement, lorsqu'elles sont arrivées au plus haut point de grandeur et de gloire. A ces causes générales et premières s'en joignirent d'autres secondaires et accidentelles. 1° L'insouciance des parents à confier leurs enfants à des maîtres habiles et dépositaires des bonnes traditions ; 2° la manie des lectures publiques dans lesquelles des personnes invitées, des amis, se croyaient obligés par devoir, d'applaudir les compositions de ceux qui avaient la complaisance d'amuser leurs

loisirs et d'occuper un moment leur oisiveté. Comment les auteurs pouvaient-ils se connaître eux-mêmes, au milieu de ces nuages d'encens qui les enivraient? surtout quand on sait que c'était le plus souvent un échange d'adulation et d'éloges outrés, et que l'auditeur de la veille devenait l'orateur ou le poète du lendemain; 3° le grand nombre d'étrangers qui affluaient continuellement à Rome; des Gaulois, des Espagnols devenus citoyens romains, introduisirent dans la langue une multitude de locutions barbares et vicieuses, et cet inconvénient se faisait déjà sentir du temps de Cicéron.

Vainement, sous Vespasien, sous Antonin-le-pieux, chercha-t-on à empêcher la décadence des lettres par l'établissement d'écoles publiques; on ne fit qu'arrêter pour un temps les progrès du mal; mais lorsque de pernicieuses innovations prévalurent, ce qui devait empêcher la chute de la littérature romaine, contribua au contraire à l'accélérer, puisque le mauvais goût s'érigea en docteur et parla en maître du haut des chaires d'enseignement.

Toutefois il nous reste encore à parler d'auteurs dont le mérite console un peu de la douleur qu'on éprouve de voir ainsi se flétrir la belle langue d'Horace, de Virgile et de Cicéron.

JULIUS PHÆDRUS.

Phèdre est comme une transition du siècle d'Auguste à l'âge suivant; il lie, pour ainsi dire, ensemble l'une et l'autre époque, ainsi qu'Hortensius lie l'éloquence ancienne à l'éloquence de Cicéron.

On n'a pas de détails bien précis sur la vie de Phèdre; c'est dans ses ouvrages mêmes qu'il faut chercher le peu de renseignements que l'on puisse se procurer sur sa naissance et sur ce qu'il a été. On croit qu'il naquit sous le règne d'Auguste, et qu'il vit le jour dans la Thrace, ce qu'il paraît avoir lui-même fait connaître en termes clairs et précis. Quant à un autre passage de ses œuvres, où il dit que sa mère l'a mis au monde sur le mont *Piérien*, cela ne contrarie pas l'opinion de ceux qui le regardent comme né dans la Thrace, et il n'est pas nécessaire, il nous semble, de se demander, est-ce le mont Piérus? est-ce le mont de la Piérie? est-ce le mont de la Piérie Thrace, ou de la Piérie macédonienne? Phèdre a déjà dit qu'il est Thrace. Or, Strabon cite le mont Piérien comme appartenant à la Thrace, et son opinion est confirmée par Pline. Il ne faut donc pas un fort volume in-8° de commentaires, comme le dit

un aimable savant de nos jours, pour tirer cette conséquence des deux passages cités : que Phèdre est né en Thrace sur le mont ou près du mont Piérus. Il est à peu près aussi certain qu'il naquit sous Auguste, puisqu'il a mis en vers une anecdote dont il dit avoir été témoin sous ce règne qui fut très-long ; or on sait qu'il vécut aussi sous Tibère, car il se plaint nominativement de Séjan. Sa vie se prolongea jusqu'au temps de Claude ; en effet le dernier livre de ses fables est dédié à Philétus Ursus dont Stace fait mention, et à Particulon : tous deux étaient affranchis de ce prince. Les premiers livres avaient été dédiés à Eutichus, homme considéré à la cour de Caligula, et qui paraît avoir eu de la bienveillance pour le poète.

D'après le titre de ses Fables, Phèdre aurait été affranchi d'Auguste, et c'est le seul renseignement sur ce point. Nous ne rechercherons pas s'il fut esclave de guerre ou de paix. Les Romains n'avaient pas eu affaire avec les Thraces depuis C. Octavius, père d'Auguste César, qui avait remporté sur eux une victoire complète, et il y avait de cela soixante et dix ans. Cependant si les manuscrits donnent à notre auteur le titre d'affranchi, il faut supposer qu'il avait été dans l'esclavage ; et l'on sait que des marchands achetaient aux pirates des enfants enlevés ou livrés, et les vendaient comme esclaves ; il n'est pas impossible que Phèdre ait eu cette destinée.

Les plaintes que, dans quelques endroits de ses Fables, le poète fait entendre, nous donnent à penser qu'outre Séjan qui le fit condamner on ne sait à quoi ni pourquoi, il eut plusieurs autres ennemis, sans doute à cause de quelques-unes de ses fables dont ils s'étaient fait l'application. Nous ne pouvons penser, avec M. Nisard, qu'il se soit plaint de la sorte ou pour faire parade de son courage, ou pour se rendre intéressant, car nous ne voyons pas ce qu'il aurait pu gagner à cette exagération, puisque ses fables devaient passer entre les mains de gens qui le connaissaient et qui connaissaient aussi les évènements de l'époque. De ce que nous ne savons pas de quelle nature étaient les persécutions qui le chagrinaient, ce n'est pas une raison, selon nous, de les regarder comme imaginaires.

Quoi qu'il en soit, nous avons de Phèdre quatre-vingt-onze fables, plus onze morceaux consistant en prologues, en épilogues, ou en

réflexions qui regardent le poète. Parmi ces fables, il en est quelques-unes imitées d'Esope : nous en avons compté dix ; les autres sont ou originales, ou d'après des originaux que nous ne connaissons pas; toutefois elles sont traitées à la manière de l'esclave phrygien. Ces fables sont divisées en cinq livres, dans lesquels elles sont inégalement distribuées ; car le premier en contient trente et une; le second, huit; le troisième, vingt; le quatrième, vingt-deux; le cinquième, dix ; ce qui semble indiquer qu'elles n'ont pas toutes été publiées en même temps, mais qu'elles n'ont vu le jour qu'à différentes époques. On a remarqué que les meilleures fables de Phèdre sont précisément celles qui paraissaient être de son invention et qui lui ont sans doute mérité l'animadversion des puissants de l'époque. On cite entre autres : *le Soleil et les Grenouilles*, *les Grenouilles qui demandent un roi*, *l'Homme et l'Ane*, *Les Mulets et les voleurs*, *l'Ane au vieux Berger*, *le Loup et l'Agneau*, etc., etc.

Parmi les fables de Phèdre, il se trouve quelques anecdotes, ainsi l'auteur est tout à la fois fabuliste et conteur. Parmi ses contes nous ferons remarquer, *César à un esclave*, *le Bouffon et le Paysan*, *Il est dangereux de croire et de ne pas croire*, *le Musicien* Princeps, *le Testament expliqué par Esope*, *le combat des rats et des belettes*, *le Savetier devenu médecin*, etc.

Phèdre écrivit sous Tibère ; parmi les auteurs anciens deux seulement font mention de lui, Martial et Aviénus, ce qui nous porte à croire qu'il ne publiait pas ses fables dans le sens de ce mot, mais qu'il ne les communiquait qu'à quelques amis qui plus tard les réunirent en recueil. Les ouvrages de Phèdre furent longtemps dans l'oubli, et ce ne fut qu'en 1562 qu'ils furent retrouvés. « Des protestants, dit M. Nisard, ayant pillé la bibliothèque d'une abbaye catholique, le bailli de cette abbaye sauva de la fureur des pillards quelques manuscrits précieux, parmi lesquels se trouvait celui de Phèdre. Un certain François Pithou acheta ou reçut en don du bailli le précieux manuscrit, et en fit cadeau à un autre Pithou, son frère, lequel rendit la vie à Phèdre, en le tirant de l'oubli relatif où il était enseveli, et d'où il allait passer dans l'oubli éternel, si les pillards de l'abbaye étaient parvenus à se chauffer avec la bibliothèque. »

Scrivérius, Scioppius et Christ ont tâché de détruire l'authenticité des Fables de Phèdre, et ont voulu les attribuer à Nicolas Perotti, archevêque de Manfredonia ; mais cette opinion a été

victorieusement réfutée par Barthius, Funccius et autres; nous ne reviendrons donc pas sur une discussion aujourd'hui oiseuse.

Nous allons maintenant aborder le mérite de Phèdre comme auteur. M. Nisard prétend que sa vocation fut un choix de littérateur bien plus qu'un instinct de fabuliste, qu'il prit ce qu'on lui avait laissé et qu'il fit le métier d'écrivain; nous consentons à être en partie de l'avis de M. Nisard, et nous voulons bien admettre que notre auteur n'a pas cédé précisément au besoin impérieux de faire des fables, mais nous demanderons si tous les écrivains à peu près ne sont point dans le même cas, et si ce n'est pas d'ordinaire un essai, un caprice et surtout un succès qui détermine leur vocation; plus d'une fois même la persévérance, l'obstination ont créé chez certains hommes quelque chose qui avait l'air du génie, si ce n'était pas le génie. Ce que nous n'accorderons pas à M. Nisard c'est que Phèdre n'ait fait de la littérature qu'un métier. On n'écrit pas comme lui en pareil cas, et nous nous en rapporterons sur ce point à M. Nisard lui-même, quand il juge Phèdre comme écrivain. Le même critique affirme que Phèdre n'avait pas le génie de l'apologue, et, pour le prouver, il cite trois des plus médiocres fables du poète. Sans doute il n'est pas fabuliste à la manière d'Ésope, à la manière de La Fontaine, mais enfin il est fabuliste, et fabuliste très-agréable; j'en appelle à la lecture même de ses fables. Sa concision le rend quelquefois obscur, c'est vrai; il a fait un usage plus fréquent de l'abstrait pour le concret, ou, ce qui est plus clair, de l'adjectif pour le substantif, c'est encore vrai; mais Cicéron lui-même est tombé plus d'une fois dans ce défaut. Il arrive cependant que c'est une beauté dans Phèdre, et à la place de M. Nisard, je ne me serais pas attaqué *à la longueur du cou* qui fait image dans le latin; mais peut-être nous accusera-t-on d'avoir conservé un préjugé de collége.

Quant au style, tous les savants, tous les littérateurs sont d'accord. Nous commencerons par M. Nisard, et l'on jugera d'après ses propres paroles, s'il a eu raison de dire d'abord que Phèdre a fait le *métier d'écrivain*.

« Le Style de Phèdre, quoique concis, quoique sévère sur la propriété des mots, sobre d'épithètes, presque sans exemple d'une épithète vague, a cependant de la variété. Il est riche quoique très-exact. Je connais des styles riches, à la condition de retourner tous les mots de la langue, de se moquer de leur propriété, de ne

s'interdire aucune épithète, d'en mettre cinq ou six au même mot, afin que le lecteur trouve la bonne : richesse facile qui n'est souvent que pauvreté à l'analyse, minerai brillant qui ne résiste pas au lavage et ne paie pas les frais d'exploitation. Phèdre est riche et varié, sans qu'il en coûte rien à la langue et au bon sens. Il est simple sans être plat. On y sent le mérite de la difficulté vaincue, les délicatesses du choix, les scrupules du goût, en même temps qu'une veine heureuse; toutes qualités qui ont un haut prix, parce qu'elles donnent l'idée de ce que peut l'homme bien doué quand il s'aide du travail, et qu'il veut arriver à la renommée par les voies difficiles ; à la différence de ces facilités luxuriantes, de ces talents aventureux, de ces styles de hasard, qui fuient le travail et les peines du choix, mais qui prouvent tout au plus d'assez heureux instincts poétiques misérablement gâtés, ou des vocations inférieures qui ne peuvent appeler l'attention sur elles que par le scandale de leurs défauts. » Et plus loin : « Phèdre appartient au siècle d'Auguste par son goût délicat, par son intelligence de la littérature grecque; par son style pur, transparent, précis, par cet amour de la postérité qui fut sa seule religion et qui le soutient dans les tribulations d'une vie agitée, inquiète ; mais de son fait encore plus que du fait d'autrui. Écrivain solitaire, travaillant à l'écart, sans public et sans flatteurs, aucune mode, aucune révolution prétendue littéraire ne lui fit douter des maîtres de la langue latine, et ne s'interposa entre ses inspirations et les croyances de sa jeunesse studieuse. Il s'ajouta paisiblement et sans bruit aux gloires du siècle d'Auguste, content de plaire à quelques amis de choix, mais rêvant une renommée plus éclatante; poète consciencieux et fidèle à sa foi littéraire, qui eut le bon sens de comprendre que ce n'était pas la peine de secouer l'imitation des écrivains d'Auguste, pour prendre une petite part de la gloire douteuse de l'âge de la décadence. »

Nous qui aimons Phèdre, nous ne voudrions pas en faire un plus grand éloge, et nous ne pourrions d'ailleurs nous en acquitter avec autant de justesse et d'élégance.

Au surplus bien des gens ont été déjà de l'avis de M. Nisard.

Funccius dit : le style de Phèdre convient au genre qu'il traite ; il est simple, mais élégant, mais facile, et surtout latin.

Borrichius juge que sa diction est pure, correcte, et peut servir de modèle à ceux qui étudient la langue latine.

Morrhofius trouve qu'il a écrit des fables à la manière d'Ésope, en vers latins tellement purs, tellement soignés, qu'on ne peut rien dire, rien écrire qui soit plus dans le caractère de la langue des Romains.

Tanneguy Lefèvre : Cessez, cessez d'appeler barbares les contrées qu'arrose l'Hèbre, Phèdre ne le permet pas ; le Tibre le chérit à un tel point, que dans tout l'empire, il n'y aurait aucun affranchi a qui il fût plus redevable, si la Lybie n'avait produit sur la scène Publius Syrus.

On lit encore dans les écrits du même savant, à propos du même auteur : Si vous me demandez mon opinion sur son style, je vous la dirai, et comme si le censeur m'interrogeait, je vous la dirai *en conscience ;* je crois que personne n'a plus approché de l'heureuse simplicité de Térence, etc.

Je pense comme vous sur cet ouvrage, dit Conrad Ritterstius à Joachim Camerarius, il est écrit avec une rare élégance, et avec cette pureté qu'avait la langue latine, lorsqu'elle était dans tout son éclat. Je trouve que Phèdre est presque égal aux mimographes Labérius et Syrus, et qu'il est riche en maximes sages et utiles qui peuvent servir de règles dans la vie.

Phèdre est à mon sens, le plus châtié des écrivains, écrit Casaubon à Pierre Pithou.

Voici maintenant ce qu'en dit Gasp. Barthius : l'opinion des savants sur les Fables de Phèdre, c'est qu'elles sont d'une latinité pure qui ne dément pas le siècle de Tibère.

Dès mon enfance j'ai ressenti une grande prédilection pour les jolies fables de Phèdre ; et peut-on renoncer à aimer cette sagesse cachée dans des apologues si agréables, et sous un style si doux?

« L'antiquité n'a rien de plus élégant que les Fables de Phèdre, voilà ce qu'on lit dans le journal des Savants.

« Après Ésope, le fabuliste qui a eu le plus de réputation, dit Laharpe, c'est Phèdre qui, à la moralité simple et nue des récits du Phrygien joignit l'agrément de la poésie. Son élégance, sa pureté, sa précision, sont dignes du siècle d'Auguste. Il ne fallait rien moins que La Fontaine pour le surpasser. »

« Ésope raconte simplement, mais en peu de mots, il semble répéter fidèlement ce qu'on lui a dit. Phèdre y met plus de délicatesse et d'élégance, mais aussi moins de vérité. »

« Quoique Phèdre nomme ses fables *Ésopiennes*, on ne peut pas dire qu'il ait pris Ésope pour modèle. L'élégance et la pureté de son style, le choix de ses expressions, l'heureux tour de ses vers, le bon sens de ses moralités, lui auraient assuré la palme du genre, si La Fontaine ne la lui eût ravie : moins précis que son devancier, le bonhomme a bien plus d'enjouement, de variété, de grâce et d'abandon, et il porte à un bien plus haut degré la poésie du style. Van Effen a caractérisé Phèdre par ces vers :

« A l'esprit des Romains sa plume a retracé
Les utiles leçons d'un esclave sensé.
De ses termes choisis l'élégante justesse
Sert chez lui de grandeur, de grâce et de finesse.
Sans tirer de l'esprit un éclat emprunté,
Le vrai plaît en ses vers par la simplicité. »

« Ce jugement a été constamment celui des gens de goût. »

Certes, nous n'avons rien à dire de plus après des témoignages si honorables, si unanimes, si nombreux et que nous pourrions multiplier encore.

En 1809 Cassiti publia, pour la première fois, à Naples, trente deux fables, tirés d'un manuscrit de Perotti, et qu'il annonça comme étant de Phèdre; mais après de vives discussions sur leur authenticité, la question est demeurée indécise. M. le professeur Bœhr pense que, « comme sous le rapport de l'invention et de la composition, il y a en général peu de différence entre ces fables et celles qui sont reconnues pour appartenir à Phèdre, il n'est guère possible d'y voir l'ouvrage de Perotti ou de quelqu'autre versificateur du moyen âge. Mais il se peut que les divers usages qu'on en fit dans les écoles aient donné lieu à l'introduction d'un grand nombre d'additions, de développements, d'abréviations et d'autres modifications de cette espèce, qui en auront changé considérablement la forme primitive. » Nous ne sommes pas éloignés d'adopter l'opinion du savant d'Heidelberg; nous trouvons en effet qu'il y a beaucoup d'analogie, beaucoup de traits de ressemblance, entre la collection de Cassiti et le recueil ordinaire des Fables de Phèdre.

Phèdre a été traduit en vers français par Denise, par Gross, par Joly, par Auguste de Saint-Cricq; en prose, on a les versions de Sacy, de H. Lallemant, de Port-Royal, de Beuzelin, de Berost, de P. Fabre, de Bourgeois, de l'abbé Maupas, et enfin celle de E. Panckoucke.

Les Allemands ont une bonne imitation en vers de Schlotterbeck, et une travestie de Karl Dieffenback ; les Italiens estiment la traduction en vers de Trombelli ; les Anglais ont celle en prose de Ditche, et les Hollandais celle de Hoogstraaten.

Parmi les éditions les plus estimées, nous citerons la première de toutes, celle de Pierre Pithou ; celle *cum notis variorum ;* celle à l'usage du Dauphin ; celles de Hoogstraaten, de Burmann, de Philippe; l'édition du Louvre; celles de Deux-Ponts, de Desbillons, de Bentley, de Brottier, de Cuningam, enfin celle Schwabe.

Nous mentionnerons encore l'édition qui contient les anciennes fables et les nouvelles, et celles qui renferme les nouvelles seulement avec la traduction en vers italiens de Petroni.

Quelques poètes français ont donné des Fables de Phèdre des imitations plus ou moins heureuses, nous désignerons entre autres, Richer, Rivery, Ducerceau et Grénus.

AULUS PERSIUS FLACCUS.

« Perse naquit à Volterre en Toscane, le 4 décembre, sous le consulat de Fabius Persicus et de Lucius Vitellius. Flaccus, son père, était chevalier romain, parent et allié de personnes du premier rang. Perse avait environ six ans lorsque son père mourut. Sisennia, sa veuve, se remaria à Fusius, chevalier romain, et redevint veuve peu d'année après.

« Perse fit ses premières études à Volterre. A douze ans, il se rendit à Rome, et fut disciple du grammairien Remmius Palæmon, et du rhéteur Virginius Flaccus. Agé de seize ans, il se lia d'amitié avec Annæus Cornutus qu'il ne quitta plus, et qui l'instruisit dans la philosophie stoïcienne. Dès sa tendre jeunesse, Perse eut pour ami Cæsius Bassus, Calpurnius Statura et Servilius Nonianus. Il avait pour ce dernier une tendresse filiale. Il eut chez Cornutus, pour condisciple Annæus Lucanus (connu depuis par sa Pharsale). Lucain fut admirateur des ouvrages de notre poète. Lorsqu'il les entendait réciter, il s'écriait que c'était là de la véritable poésie. Il connut plus tard Sénèque, et n'aima point son génie. Il vécut familièrement chez Cornutus avec deux grands philosophes, Claudius Agaternus, médecin de Lacédémone, et Pétronius Aristocratès de Magnésie. Ces deux personnages aussi vertueux que savants, étaient de même âge que Perse. Ce fut sur leur exemple qu'il régla

sa conduite. Perse fut lié très-intimement et voyagea, pendant les dix dernières années de sa vie, avec Pætus Thraséas, époux de la célèbre Arrie, cousine de notre poète. Il n'est point étonnant que Perse ait eu des amis aussi illustres, et qu'il les ait conservés. Outre ses talents pour la poésie, il avait les mœurs douces, était d'une modestie rare, beau de figure, sobre et chaste, plein de tendresse pour sa mère, sa tante et ses sœurs. Lorsque Perse eut fini ses études, la lecture du poète Lucilius lui inspira un désir vif d'écrire dans son genre, et de composer des satires. Il commença par se satiriser lui-même dans son prologue, pour avoir droit de fronder les autres dans le cours de son ouvrage.

« Perse, par son testament, institua ses sœurs pour héritières, et leur laissa, dit-on, environ deux millions de sesterces, c'est-à-dire quatre-cent vingt-cinq mille francs de notre monnaie. Il légua en même temps cent mille sesterses à Cornutus, ainsi que sa bibliothèque. Après la mort de Perse, arrivée le 24 novembre, sous le consulat de Rubrius Marius et d'Asinius Galba, on fit à Cornutus la délivrance de son legs. Il accepta les livres et refusa l'argent. Ce philosophe engagea la mère du poète à supprimer les ouvrages qu'il avait composés dans sa première jeunesse, tels qu'une comédie, un itinéraire, des vers à la louange (d'autres disent, sans apparence, contre la conduite) de la mère d'Arrie, et le commencement d'une satire nouvelle. Cæsius Bassus fut l'éditeur des satires de Perse, sur le refus de Cornutus qui ne voulut pas s'en charger. Perse, de son vivant, avait consulté Cornutus sur ses ouvrages. Entre autres corrections que le philosophe y avait faites, il avait engagé le jeune poète à substituer *qui n'a pas des oreilles d'âne?* au lieu de *le roi Midas a des oreilles d'âne*, qu'il avait mis dans la première satire, Cornutus exigea ce changement, afin que Néron ne pût imaginer que le poète l'avait en vue. Dès que les satires de Perse parurent, elles furent généralement admirées et promptement répandues. »

Nous n'avons de Perse que six satires dont la dernière même ne paraît pas être achevée, et le tout ne comprend que six cent soixante vers.

Ces satires sont précédées d'un prologue dans lequel, tout en feignant de se déprécier lui-même, il tourne en ridicule les mauvais poètes qu'il représente par des perroquets, des corbeaux, des pies

à qui la faim, malgré leur nature, apprend à prononcer tant bien que mal quelques mots et à contrefaire la voix humaine. Ce prologue écrit en vers ïambiques, se fait remarquer par la pureté du style et par une tournure piquante.

Le plus sérieux reproche que l'on ait fait à Perse c'est celui qui regarde la précision extrême et l'obscurité de son style. Les uns pensent qu'il s'est enveloppé à dessein d'un voile épais ; qu'un grand nombre de ses vers dont les allusions nous échappent, avaient à Rome un sens clair pour tout le monde, excepté pour Néron, ce qui n'est guère admissible ; car il est probable que Néron n'était pas plus bête que le commun des Romains ; d'autres trouvent les vraies causes de l'obscurité de son style dans le caractère de l'homme et dans ses affections morales. Perse, disent-ils, vécut en contemplateur et beaucoup plus avec les livres qu'avec les hommes. Toujours en présence de lui-même, uniquement concentré dans l'exercice solitaire de sa pensée, il ne put lui faire prendre l'essor, ni lui donner le développement qu'elle eût nécessairement acquis, en se répandant, en se fécondant dans le commerce ordinaire de la vie. Ce raisonnement nous paraît plus brillant que solide. D'abord Perse ne vécut pas aussi isolé qu'on veut bien le dire; il eut de nombreux amis renommés alors par leur mérite, leurs connaissances, leur génie, et leur société devait avoir sur son caractère, sur les dispositions de son esprit une influence au moins aussi favorable que celle qu'auraient pu exercer des relations plus frivoles. En second lieu, l'on sait que Perse entreprit des voyages, et cette espèce de distraction ne lui permettait guère de vivre solitairement. Quand à nous, nous n'irons pas chercher bien loin la cause de son excessive précision ; nous la trouvons dans la nature même des doctrines philosophiques dont il était imbu, et qui lui avaient imprimé un caractère sévère et un esprit positif. C'est l'effet que le stoïcisme avait produit sur M. Caton lui-même, partisan fanatique de ce système sec et serré qu'il appelait le *style attique*. Perse, malgré lui et comme à son insu, concentrait les principes de morale et les reproches fondés sur ces principes, dans le plus petit espace possible; il cherchait, pour ainsi dire, à les rendre compacts, pour leur donner plus de solidité et de vigueur. Quant à l'obscurité, elle est la conséquence naturelle de la forme concise et essentiellement ellyptique du style et en outre des nombreuse allusions dont le secret

est perdu pour nous. Nous ne savons si nous nous trompons, mais il nous semble que les raisons que nous venons de donner, ne sont pas sans quelque valeur.

Toutefois si Perse fut d'abord inintelligible ou tout au moins difficile à comprendre pour les modernes, nous devons des actions de grâce aux commentateurs, et surtout à Isaac Casaubon.

Les opinions n'ont pas été unanimes sur le mérite de Perse. J. C. Scaliger, Morrofius, Walchius l'ont traité avec quelque rigueur. L'anglais Owen a fait contre lui une épigramme difficile à reproduire en français parce qu'elle roule sur un jeu de mots. Barlæus nous a également donné une épigramme sur le compte de notre auteur. On dit que S[t] Jérome ne pouvant pénétrer l'obscurité de Perse, jeta le livre au feu en s'écriant : *si tu ne veux pas être compris, tu ne dois pas être lu.* Casaubon au contraire a pris sa défense avec toute la chaleur éloquente d'un avocat persuadé et consciencieux; et en cela il a développé la thèse posée par Quintilien : « Perse, bien qu'il n'ait fait qu'un seul livre de satires, a mérité de grandes louanges. » Martial trouve plus de mérite dans le peu qu'a écrit Perse, que dans tout le poëme de Marsus. Gyraldus avoue que malgré l'obscurité du style et des pensées peu intelligibles, ce poète mérite de figurer au nombre des bons auteurs. Vossius excuse les hardiesses du style de Perse, et il convient que le caractère, et la manière d'écrire de ce noble jeune homme respire la grandeur. Barthius et Borrichius lui reproche aussi son obscurité ; mais on ne trouve nulle part plus d'amertume que dans le *jugement des savants* : « comme notre poète n'a pas eu dessein de se faire entendre, il semble que Casaubon et les autres critiques qui ont voulu travailler sur lui, sont allés contre ses intentions, et qu'ils aient eu tort de le vouloir expliquer, vu que, selon M. Godeau, il ne méritait pas la peine que ces savants hommes ont prise pour cet effet; on peut dire néanmoins que leur travail n'a pas été entièrement inutile, puisqu'il a servi du moins à faire connaître le peu de mérite de leur auteur. »

Nous ne regarderons pas comme un reproche ces vers du satirique français :

> Perse en ses vers obscurs, mais serrés et pressants,
> Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

Un homme qui avait pourtant du goût, Dussault, a jugé Perse avec une incroyable sévérite, nous allions dire avec une extrême

injustice. Selon lui, « Perse n'était guère qu'un écolier sans expérience et ne faisait que répéter assez mal ce que plusieurs avaient dit beaucoup mieux que lui. Il se crut philosophe parce qu'il s'était rempli la tête de maximes outrées, et ne cessait de soupirer après le souverain bien, qui était alors en morale ce que le grand œuvre est maintenant en chimie ; il se crut poète satirique, mais il se livra par méprise ou par hasard au genre qui lui convenait le moins. Quintilien a fait un'éloge suspect de la part d'un contemporain, et d'un homme qui a loué Domitien même. Il ne sait ni amuser ses concitoyens comme Horace, ni les venger comme Juvénal. Il se tient dans une sphère étroite ne parlant que de l'indocilité de la jeunesse, du pédantisme des instituteurs, de la prétention des poètes, de celle des orateurs, et d'opinions stoïques qui forment son éternel refrain. On ne trouve dans son style qu'une promptitude artificielle, une imitation fausse et mécanique du style d'Horace : il n'a point de caractère propre. Enfin si le lecteur est frappé au premier coup d'œil, la réflexion lui montre bientôt qu'il s'est laissé abuser par une froide magie. Lire Perse est donc le meilleur moyen d'apprendre à détester l'affectation et l'obscurité. » Tel est le résumé assez complet de la longue philippique de Dussault, à laquelle M. Théry nous paraît avoir répondu avec assez de justesse dans sa dissertation sur la satire ancienne. De nos jours M. Nisard n'a guère mieux traité Perse, et il fait, dit-il lui-même, un médiocre cas de ce poète.

L'abbé Sélis nous semble avoir été plus équitable : « Il n'est pas aisé, dit-il, d'assigner au juste le degré d'estime que Perse mérite. Ses partisans l'ont mis au-dessus d'Horace et de Juvénal; ses détracteurs ont prononcé qu'il n'était pas digne d'être lu : on a outré à son égard l'admiration et le mépris. » Après avoir convenu de la supériorité de Juvénal et d'Horace sur le poète de Volterre, Sélis ajoute : « Ce qui distingue Perse, c'est une morale saine, une logique pressante, un style tantôt grave, tantôt animé. » C'est à peu près l'opinion de La Harpe : « La gravité du style, la sévérité de la morale, beaucoup de concision et beaucoup de sens sont les attributs particuliers de Perse. Mais l'excès de ces bonnes qualités le fait tomber dans tous les défants qui en sont voisins.

Quelle opinion adopter au milieu de tant de jugements si opposés? Quant à nous, nous avons trouvé dans Perse des passages de la plus haute poésie. Sans doute on ne peut comparer Perse ni à Horace,

ni à Juvénal. Perse n'a traité que des sujets généraux, et n'a point attaqué les vices ni les ridicules de son époque ; mais il a écrit et il est mort fort jeune ; son talent avait encore à se développer, et il lui a manqué cette expérience du monde si nécessaire à l'écrivain satirique pour peindre les mœurs de son temps ; au contraire le génie d'Horace et de Juvénal s'était déjà mûri par les années, lorsque l'un et l'autre s'armèrent de la plume de Lucilius. Sans doute avec l'esprit droit et les sentiments vertueux dont il était doué, Perse aurait fait beaucoup mieux avec le temps, et ses ouvrages auraient ajouté à la gloire de la langue latine. Quant à l'obscurité qu'on lui reproche, elle est réelle; mais il nous semble qu'elle n'est que relative. En effet, Martial et Quintilien, en faisant l'éloge de notre poète, n'en laissent rien soupçonner, n'en disent pas un mot; cependant un critique aussi éclairé, aussi judicieux que l'auteur des Institutions oratoires, n'aurait pas manqué de relever un défaut qui aurait dû vivement le frapper, s'il avait été aussi saillant qu'il nous le paraît. En résumé, quand on veut bien étudier Perse, ce qui, grâce aux commentaires, n'est plus une aussi grande fatigue, on y découvre assez de belles choses pour ne point regretter sa peine.

Ce poète a été souvent traduit malgré les difficultés qu'il représente; nous avons en français les traductions suivantes : *en prose*, celles de Durand, du président Nicole, de Géfrier, de Sinner, de Carron le Gibert, de Martignac, de Tarteron, de Le Monnier, de Sélis, regardée comme la meilleure, malgré celle de M. Perreau ; *en vers*, on cite la version d'Abel Foulon, la plus ancienne de toutes, même de celles en prose; celles de Sylvecane, de Lenoble, de Dreux du Radier, de Taillade d'Hervillers, de Duboys La Malignière, de M. Raoul et enfin de M. Théry.

Traductions italiennes, par Stelluti da Fabruario, par Sylvestri de Rovigo; *en vers*, par Monti, et par Ant. Mar. Salvini.

Traductions anglaises, en vers par Th. Brewster, par Drummond, par W. Gifford et par Dryden.

Le texte de Perse se trouve ordinairement à la suite des Satires de Juvénal. Cependant outre les éditions rares, nous citerons les suivantes de Perse seul comme les meilleures et les plus estimées : 1° celle d'Etienne Gueynard, 2° celle avec les *prælectiones* de Béroalde et d'Ange Politien, 3° celles avec les notes de Murmellius et

de Wechel, celles des Étienne, 4° celle de Casaubon, 5° l'édition de Londres, 6° celle de Nuremberg, 7° et enfin celle d'Achaintre.

L'historien Dion Cassius fait mention d'un poète qui vivait sous Tibère, c'est C. Lutorius Priscus. Il appartenait à la classe des chevaliers, et jouissait d'une assez grande réputation de mérite. Il avait composé un poëme remarquable sur la Mort de Gérmanicus, et avait reçu même pour cet ouvrage une grosse somme d'argent. Mais ayant été accusé d'avoir écrit des vers contre Drusus, pendant la maladie de ce dernier, il fut condamné par le sénat, et mourut. C'est tout ce qu'on sait de ce poète dont les ouvrages sont perdus, sans qu'un seul fragment ait échappé.

Ælius Saturninus contemporain du précédent, attaqua dans des vers satiriques, César Tibère ; il fut condamné de ce chef et précipité du haut de la roche Tarpéïenne. Giraldus fait mention d'Ælius, comme poète, mais ses vers ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

Alphius Avitus vécut sous Auguste et sous Tibère. Vossius pense que c'est le même que Flavus Alphius Avitus, disciple de Cestius, et dont M. Sénèque fait l'éloge. « La réputation d'Alphius, dit-il, m'avait engagé à aller l'entendre, et, quoiqu'enfant, sa renommée était telle qu'il était connu de tout le peuple romain. Cestius lui-même louait son talent et le redoutait ; mais il disait qu'un génie si précoce ne pouvait vivre longtemps. Toutefois un si grand concours d'auditeurs se pressait autour de lui quand il parlait, que Cestius n'osait prendre la parole après lui....... La puissance de son esprit se manifesta également dans la poésie. » Il écrivit deux livres sur les *Hommes remarquables*. Priscien rapporte de lui quelques vers ; ils ont trait au maître d'école qui voulut, pendant le siége de Falérie, livrer à Furius Camillus les enfants nobles confiés à ses soins. Cette citation est tout ce qui nous reste de Flavius Alphius dont Térentianus Maurus fait aussi mention.

Marcus Æmilius Scaurus composa une tragédie *d'Atrée*. Dans cette pièce, un des sujets du roi conseillait à un autre, en employant les expressions d'Euripide, de supporter patiemment la sottise du prince. Tibère se fit l'application de ce passage, et s'imagina que c'était lui qu'on avait voulu désigner. Cet Atrée, dit-il, fera de Scaurus un Ajax ; et en effet l'ayant accusé faussement d'un commerce coupable avec Livilla, il obligea le poète à se donner lui-même la mort.

Gyraldus a mis au nombre des poètes de la même époque un

certain C. Cominius, chevalier romain, qui, au rapport de Tacite, fit des vers insultants contre Tibère, mais on les lui pardonna à la prière de son frère qui était sénateur. Vossius doute que les vers en question soient un titre suffisant pour Cominius de figurer au rang des poètes.

MARCUS ANNÆUS LUCANUS.

Lucain naquit à Cordoue, en Espagne, de parents romains, le 2 novembre de l'an 791 de Rome, 38 ans après J.-C., la seconde année du règne de Caligula. Il eut pour père M. Annæus Mæla, chevalier romain, fils de M. Sénèque le rhéteur, et frère du philosophe Sénèque; sa mère se nommait Acilia, et était fille d'Acilius Lucanus, orateur célèbre à cette époque. Lucain fut amené à Rome, n'ayant encore que huit mois. Ce fut dans cette ville qu'il fit son éducation. Rhemmius Palæmon lui enseigna la grammaire, et Flavius Virginius fut son maître d'éloquence. Bientôt le jeune Lucain se distingua par ses progrès rapides. Il fut lié d'amitié avec Saléius Bassus et Perse, ses condisciples. Il avait une telle facilité d'esprit qu'il déclamait également bien en latin et en grec et qu'on prenait plaisir à l'entendre. Sénèque, précepteur de Néron, présenta son neveu au prince qui s'attacha d'abord à lui, mais son affection ne tint pas contre une rivalité qui lui donnait de l'ombrage, lui qui non content de commander aux Romains, ambitionnait encore la palme de la poésie. Toutefois Lucain était parvenu à la questure, et il dut bientôt à quelques vers composés à la louange de Néron, l'honneur d'entrer dans le collége des augures. Comblé de richesses, satisfait de sa renommée, il aimait la retraite et s'y livrait au doux commerce des Muses. Il était heureux, mais il osa disputer ouvertement à l'empereur le prix de la poésie, et il lui fut fait défense de se livrer à aucune lecture publique. Le ressentiment de l'amour-propre blessé le jeta dans la conspiration de Pison, avec Quinctianus, Sénécion et d'autres. Le sévère et consciencieux Tacite raconte que, dans l'espoir de sauver sa vie, Lucain dénonça sa propre mère. Il faut, pour croire à une pareille lâcheté, toute l'autorité du grave historien qui la rapporte. Toutefois sa criminelle faiblesse ne lui valut que le choix du supplice. Il se fit ouvrir les veines, et expira dans un bain, à l'âge de vingt-sept ans, et en récitant quatre vers où il décrit les derniers moments d'un soldat blessé. Sa mère, heureusement,

ne fut point enveloppée dans sa disgrâce, et du moins il ne mourut pas chargé d'un parricide. Lucain était désigné consul pour l'année suivante. Ce jeune et malheureux poète avait épousé Polla Argentaria, femme de beaucoup d'esprit et de savoir, dont plusieurs auteurs du temps ont fait l'éloge. On voit dans l'église de St Pierre, à Rome, un marbre ancien portant une inscription qui rappelle la mémoire de Lucain.

La Guerre civile ou la Pharsale est la composition la plus importante de Lucain. C'est le récit poétique de la guerre civile entre César et Pompée. Il est partagé en dix livres, ou, si l'on veut, en dix chants.

Plusieurs critiques n'ont pas voulu concéder à cette composition le titre de *poëme*, refusant en même temps à son auteur la qualité de *poète*; d'autres, au contraire, n'ont pas craint de le comparer à Virgile. Il y a exagération des deux parts. Parcourons successivement quelques-unes des opinions que des savants ont émises sur le compte de Lucain, et nous verrons en définitive à quoi elles peuvent se résumer.

Servius déclare que Lucain ne mérite pas le nom de poète, parce qu'il semble avoir composé une histoire et non un poëme.

Quintilien : « Lucain est plein de feu, impétueux, tout brillant de pensées; mais, pour dire ce que j'en pense, il faut le mettre plutôt au nombre des orateurs qu'au nombre des poètes. »

« On demande, dit J.-C. Scaliger, si Lucain est poète? il l'est sans doute, et les grammairiens plaisantent lorsqu'ils objectent qu'il a composé une histoire? D'abord, supposez qu'il ait écrit purement et simplement une histoire, vous ne le confondrez pas avec Tite-Live, car il en diffère par les vers, or les vers font le poète. En second lieu, chacun sait que le sujet de tout poëme épique est l'histoire qu'on arrange, qu'on embellit, qu'on présente sous un autre aspect; et ainsi de l'histoire on fait un poëme. Homère a-t-il fait autre chose? Nous-mêmes, agissons-nous différemment pour la tragédie? Aussi trouve-t-on plusieurs fictions dans Lucain : l'image de la Patrie qui apparaît à César, l'ombre de Julie qui se montre à lui en songe, et autres imaginations de même nature. »

Tout en voulant que notre auteur soit rangé parmi les poètes, le même écrivain n'en porte pas un jugement trop favorable. « Ceux qui osent, dit-il, égaler Lucain à Virgile, font ressortir par de

pareilles sottises bien moins le mérite du poète que leur propre impudence. Nous avouerons qu'il est doué d'un grand génie, nous lui accorderons même quelque chose de plus que le génie poétique; mais son esprit n'a pas de frein, il ne peut le maîtriser, il est esclave de son impétuosité, aussi va-t-il au delà des bornes de la modération, et surrexcité par son feu naturel, il porte à l'excès ce même feu le plus grand ennemi de ce juste tempérament, si admirable, si divin dans Virgile seul. En un mot, Lucain me semble quelquefois, si le mot n'est pas trop crû, aboyer et non chanter. »

Ailleurs encore il lui reproche les longueurs et l'ennui.

Joseph Scaliger, fils du précédent, accuse Lucain d'ignorance en astronomie; Fabricius est d'un avis contraire.

Berthius préfère un seul traité, une seule lettre de Sénèque, à tout ce qui nous reste de Lucain, et cependant le même critique vante ailleurs notre poète pour l'élévation du génie, pour l'étendue du savoir, pour la gravité, l'énergie, la profondeur saisissante des pensées, en sorte que sous ce rapport il n'a pas eu d'égal.

Borrichius, tout en convenant que la diction de Lucain n'est pas exempte de rudesse et d'enflure, lui trouve cependant un style mâle, riche de pensées et de maximes politiques, et blâme J. César Scaliger de son excessive sévérité.

Thomas Farnabius, Lilius Gyraldus expriment à peu près la même opinion, ainsi que Famien Strada lequel lui reproche d'avoir été le premier qui fit pencher la langue latine vers son déclin.

« Lucain est grand et élevé, dit Rapin; mais il est peu judicieux : il ne pense qu'à faire paraître son esprit. En effet, il est excessif en ses discours, ou il affecte de paraître plus philosophe que poète. »

Stace et Martial n'ont pas craint de le comparer à Virgile, et l'écossais Thomas Dempster a eu la même hardiesse.

Mais un jugement auquel Funccius se rallie sans restriction, c'est celui de Rolandus Marosius : « Lucain est un poète, dit-il, dans lequel, bien qu'il y ait quelques défauts à reprendre, on trouve beaucoup à louer. On peut lui reprocher l'enflure et l'affectation, une manie d'amplification déclamatoire pour les objets les plus minces, et comme pour paraître tout savoir, de fréquentes digressions étrangères à son sujet; mais il a sur les choses des idées frappantes et saines, il parle de la vertu à peu près comme Zénon lui-même; partout il en donne de graves maximes qui pénètrent

d'autant plus profondément dans le cœur de l'homme, qu'elles ont une tournure piquante. »

« J'aime aussi Lucain, dit Montaigne, et le pratique volontiers, non tant pour son style, que pour sa valeur propre et vérité de ses opinions et iugements. »

Marmontel le trouve surtout recommandable par la hardiesse avec laquelle il a choisi et traité son sujet, aux yeux des Romains devenus esclaves, et dans la cour de leur tyran. Ce génie audacieux, ajoute-t-il, avait senti qu'il est naturel à tous les hommes d'aimer la liberté, de détester qui l'opprime, d'admirer qui la défend : il a écrit pour tous les siècles; et sans l'éloge de Néron, qu'il fit dans le temps que le tigre était encore docile et doux, et qui est la tache de son poëme, on le croirait d'un ami de Caton. »

Le même littérateur dit dans un autre endroit : « Lucain est mort à vingt-sept ans, avant même d'avoir fini de tracer l'esquisse de son poëme. Ce que la méditation et la maturité du goût peuvent seules donner à un ouvrage de cette étendue doit donc manquer à celui-ci. Ce bel ordre, cet heureux accord, cet enchaînement des parties, cette distribution et cette économie des ornements épisodiques, d'où résulte un tout harmonieux et accompli, se trouve quelquefois dans la première conception du plan d'un long poëme; mais cela suppose un esprit consommé. Ici c'est un jeune homme impatient de produire, qui répand ses idées à flots pressés, laissant en arrière à la réflexion le soin du choix et de l'ordonnance. »

Nous avons vu plus haut que de son temps Lucain obtenait les suffrages des hommes de talent et que son mérite personnel portait ombrage à Néron. Tacite, cet historien si grave et si profond, a pensé que l'honneur d'avoir mis Lucain au jour avait grandement contribué à rendre illustre son père Annæus Mela. On lit, dans le *dialogue sur les Orateurs :* « On veut dans l'éloquence même de la poésie, non cette poésie ternie de la rouille d'Accius et de Pavucius, mais une poésie brillante et fraîche, sortant du sanctuaire d'Horace, de Virgile et de Lucain. » Le voilà encore placé à côté des premiers poëtes du siècle d'Auguste.

De nos jours La Harpe a répété que la *Pharsale* n'est pas un poëme épique, que c'est une histoire en vers, mais qu'avec un talent porté à l'élévation, l'auteur a semé son ouvrage de traits de force et de grandeur qui l'ont sauvé de l'oubli. Il reconnaît cependant que

Lucain a traité un grand sujet ; que de temps en temps il étincelle de beautés énergiques et originales, qu'il s'est même élevé jusqu'au sublime. Il se demande ensuite pourquoi ce poète est si peu lu, malgré le mérite qu'on lui reconnaît en quelques parties ? et il répond : c'est que son imagination qui cherche toujours le grand, se méprend souvent dans le choix, et n'a point d'ailleurs cette flexibilité qui varie les formes du style, le ton et le mouvement de la phrase et la couleur des objets ; c'est qu'il manque de ce jugement sain qui écarte l'exagération dans les peintures, l'enflure dans les idées, la fausseté dans les rapports, le mauvais choix, la longueur et la superfluité dans les détails ; c'est que jetant tous ses vers dans le même moule, et les faisant tous ronfler sur le même ton, il est également monotone pour l'esprit et pour l'oreille. Il en résulte que la plupart de ses beautés sont comme étouffées parmi tant de défauts, et que souvent le lecteur impatienté se refuse à la peine de les chercher et à l'ennui de les attendre. Le même critique le loue des portraits dont il a orné son poëme.

« On a remarqué, dit F. Schlegel, que l'enflure, l'exagération et l'affectation portées jusque dans les mots, étaient souvent le résultat de l'oppression d'un Etat ou d'une société. Nous les trouvons associées, dans Lucain, à un sentiment républicain très-prononcé. On éprouve de l'étonnement et même de l'horreur, lorsque l'on voit ce poète flatter Néron dans des termes qui sont presque autant de crimes, et élever ensuite, avec une espèce de fanatisme, Caton au-dessus même des dieux. » Toutefois Schlegel affirme qu'aucun génie et aucun art ne pouvaient transformer en une matière épique la guerre civile entre Pompée et César.

M. Schoell résume à peu près dans son opinion sur Lucain, les divers jugements que nous avons rapportés.

Le savant professeur Bœhr, après avoir renouvelé les reproches faits à la *Pharsale*, reconnaît cependant que les caractères des héros du poëme sont tracés avec le plus grand soin. « Celui de Pompée, ajoute-t-il, y est peint avec une faveur qui approche de la partialité. Au surplus, les tableaux souvent admirables dont Lucain orne son récit attestent suffisamment la vigueur de son génie et la supériorité de son talent poétique ; s'il n'est pas exempt des défauts littéraires de son siècle, où régnait le goût des subtilités et de la déclamation, il a racheté ces défauts ainsi que le manque d'invention

qu'on lui reproche, par ses sentiments tout romains, par l'élévation de ses pensées et par l'énergie avec laquelle il *déverse* un mépris vraiment stoïque sur tout ce qui est bas et ignoble. Son style est plein de nerf et de précision, mais il manque, ainsi que sa versification, de cette élégance et de cette harmonie qui nous charment dans Virgile.

« La Pharsale ne saurait être mise au rang des belles productions de la muse épique. Le jugement des siècles est sans appel. La Pharsale où l'on ne peut méconnaître du génie et de beaux traits d'éloquence, reste frappée de deux défauts invincibles, le froid et la déclamation. Le style de ce poëme qui brille souvent par la précision, la force et de grandes images, appartient à une époque de décadence et de faux goût. »

En exprimant l'essence de ses opinions si nombreuses et si diverses, et mettant à part les exagérations de l'enthousiasme et l'excès de la sévérité, il nous semble qu'on ne peut refuser sans injustice à la Pharsale de Lucain le titre de poëme, ni à son auteur la qualité de poète. Que cette composition ne soit pas précisément une épopée, nous le voulons bien, puisqu'on n'y trouve pas, sauf deux ou trois passages, ces fictions, ce merveilleux qui forment le caractère du poëme épique; mais il restera toujours un poëme héroïque, et non une histoire en vers, ou un poëme historique; trop de choses appartiennent à l'auteur, à son imagination pour que ce dernier titre puisse être donné à l'ouvrage. Sans doute la Pharsale n'est pas un poëme comparable à l'Enéide, mais il faut considérer, avec Marmontel, que c'est dans ce genre, le premier essai d'un jeune homme, qu'une mort prématurée est venue interrompre le travail du poète, et que l'œuvre est demeurée inachevée. Que ne promettait pas un pareil talent mûri par un goût plus formé, et par la raison et l'expérience que l'âge devait développer plus tard! peut-être serait-il revenu de cette enflure, de ce ton déclamatoire, vice de l'époque bien plus que de l'homme; peut-être cette chaleur, cette fièvre qui l'entraînait au delà des bornes se serait-elle calmée au profit du bon goût; car rien de ce qui est exagéré n'est durable. Toutefo s tel que se trouve l'ouvrage, il renferme, à côté de grands défauts, des beautés plus grandes encore, qui suffisent pour valoir à Lucain l'honneur d'être compté parmi les poètes estimables. Un poète que Corneille a aimé jusqu'à

l'enthousiasme, dont Voltaire a parlé avec admiration ne peut-être un poète médiocre. Il est vrai que le but de la Pharsale n'est pas facile à saisir et qu'il y a même incertitude à cet égard. On ne sait ce que l'auteur s'est proposé d'établir; et bien que le poëme ne soit pas achevé, cette circonstance même ne peut-être une excuse, parce que l'objet, la fin d'un ouvrage quelconque doit être énoncé dès le principe, et ressortir de chacune de ses parties; toutefois la faute devient moins grave quand on songe à la jeunesse du poète. Mais c'est surtout dans les descriptions que Lucain excelle, c'est dans les discours que brille son génie; en cela il n'est point imitateur, il est original, il est lui-même; et Voltaire que nous citions tout à l'heure lui a reconnu ce mérite. » Si vous cherchez dans Lucain, dit-il, l'unité de lieu et d'action, vous ne la trouverez pas; mais où la trouverez-vous? si vous espérez sentir quelqu'émotion, quelqu'intérêt, vous n'en éprouverez pas dans les longs détails d'une guerre dont le fond est rendu très-sec, et dont les expressions sont empoulées; mais si vous voulez des idées fortes, des discours d'un courage philosophique et sublime, vous ne les verrez que dans Lucain parmi les anciens. Il n'y a rien de plus grand que le discours de Labiénus à Caton, aux portes du temple de Jupiter-Ammon, si ce n'est la réponse de Caton même. Mettez ensemble tout ce que les anciens poètes ont dit des dieux : ce sont des discours d'enfants, en comparaison de ce morceau de Lucain. »

Aulu-Gelle ne dit mot de Lucain, et Macrobe n'en parle qu'une seule fois pour lui reprocher une erreur en astronomie.

Outre la Pharsale que nous possédons, les anciens grammairiens font mention de plusieurs autres ouvrages de Lucain, qui sont perdus, savoir : les *Saturnales*, dix livres de *Silves*, une tragédie de *Médée*, non terminée, un poëme sur l'Incendie de Rome, un autre sur l'Embrasement de Troie et les Infortunes de Priam, un troisième sur Orphée, quelques compositions Satiriques, des Lettres, des Mémoires pour et contre Octavius Sagitta, etc.

· Nous avons en outre un poëme de 261 vers en l'honneur de Calpurnius Pison, le même qui conspira contre Néron; ce poëme est attribué à Lucain par divers critiques, tels que Adrien de Jonghe, Joseph Scaliger, Pierre Pithou, Gerard Jean Vossius et Barthius. Fabricius et Wernsdorff, au contraire, ont prouvé que cet ouvrage ne peut être de Lucain, qui était riche et de bonne famille, tandis

que l'auteur parle de la bassesse de son extraction; ils pensent donc avec assez de vraisemblance que ce poëme est de Salléius Bassus, ami de Lucain, dont Juvénal parle comme d'un poète pauvre. Beck a voulu en faire honneur à Stace, mais il n'y a pas autant de probabilité dans cette opinion, que dans la précédente. D'autres, sans aucune raison, ont prétendu le faire passer pour l'œuvre de Virgile ou d'Ovide.

Quel que soit l'auteur de ce poëme, il commence par se demander ce qu'il louera de préférence dans Calpurnius Pison. Il vante d'abord la noblesse de son héros; la gloire que ses aïeux ont obtenue dans la guerre; puis il célèbre son éloquence dont il dépeint le pouvoir irrésistible. Il parle de l'élégance, de la beauté de son extérieur, de sa bonté, de sa générosité si secourable aux malheureux; il passe ensuite aux talents d'agréments qu'il possède; il n'oublie pas même ses délassements et fait la description du jeu des *calculs* (à peu près notre jeu de dames), et il paraît que Pison y était fort habile, puisqu'on applaudissait en le voyant jouer. Il ajoute qu'un jour entier ne suffirait pas pour chanter les louanges de celui pour lequel il écrit, et il développe cette idée. Il termine en se recommandant à la bienveillance de son héros, et il espère bien, s'il est admis chez lui, trouver encore plus d'un sujet d'éloge.

Le style de ce poëme se sent de l'époque, et l'on y rencontre des expressions et des tournures étrangères à la latinité du siècle d'Auguste. L'ouvrage ne brille pas non plus par l'invention; c'est une suite assez froide d'éloges peu mesurés; on y trouve pourtant çà et là de l'élégance et de l'élévation.

La Pharsale de Lucain a été plusieurs fois traduite; en *Français* et en vers par de Brébœuf, ouvrage attaqué par Boileau, mais qui, malgré un style boursouflé, présente de temps en temps d'assez beaux passages et des vers heureux.

En prose, nous avons les traductions de P.-T. Masson, de Marmontel qui a omis bon nombre de passages, de Laures, de La Harpe, et enfin celle faite en société par MM. Phil. Chasles, E. Greslou et Courtaud.

En *Allemand*, Lucain a été traduit par de Seckendorf, et par de Bork;

En *Italien*, par Morigi qui en même temps a continué la Pharsale jusqu'à la mort de César; par G.-M. Méloncelli, en octaves; et en vers par Cristoforo Bocella;

En *Espagnol*, par D. Juan de Jauregui. Cet ouvrage est regardé par les Espagnols, comme classique pour la pureté du style.

Nic. Rowe a donné, en *Anglais* et en vers, une traduction de la Pharsale.

On ne compte pas moins de trente éditions du poëme de Lucain; nous indiquerons les plus remarquables.

Celles des Aldes, de Pierre Deponte, aveugle de Bruges, de R. Etienne, de Théod. Pulmann, de Schrevelius, de Maittaire, de Oudendorp, de P. Burmann; celle avec les notes de Grotius et de Bentlei; celle de Barbou avec les sept livres de supplément de l'anglais Th. May; celles de Corte, d'Ant. Aug. Renouard; celle publiée par le chevalier d'Elci; celles d'Amar, de Ch. Fréd. Weber et enfin de Lemaire.

LUCIUS ANNÆUS SENECA.

Sénèque, connu sous le nom de Sénèque le *philosophe*, naquit à Cordoue, l'an 756 de Rome, 3 ans après J.-C. Il était encore enfant lorsque son père M. Annæus Sénèque le *rhéteur*, le conduisit à Rome où il se fixa. Le jeune Sénèque apprit de son père tous les secrets de l'art oratoire. Il était d'une constitution excessivement frêle; son opiniâtreté à l'étude mit ses jours en danger. Il ne se livrait au sommeil que lorsque ses forces épuisées lui en faisaient une loi impérieuse. Il embrassa, par le conseil de son père, la carrière du barreau, et il s'y montra avec tant d'éclat, que Caligula prit de l'ombrage de son talent et eut même la pensée de le faire mourir. Il n'échappa au danger qu'en feignant une maladie, et par l'intercession d'une courtisane qui fit entendre au tyran que ce serait pitié de tuer un jeune homme qui allait mourir. Dès ce moment Sénèque abandonna le barreau, et embrassa la philosophie de Zénon. Il se lia avec plusieurs philosophes de différentes sectes, avec les stoïciens Attale et Photin, le cynique Démétrius, l'académicien Fabianus Pictor, et Socion qui professait la doctrine de Pythagore. Il vécut d'abord d'une manière bizarre, se refusant toutes les douceurs de la vie, ne buvant point de vin, ne mangeant que des végétaux; mais, par suite des observations de son père, il revint à la façon ordinaire de se nourrir, et se laissa aisément persuader de mieux souper, comme il le dit lui-même. Il essaya aussi de marcher dans la route des honneurs et parvint à

la questure ; mais il n'abandonna pas pour cela l'étude de la philosophie ; il ouvrit une école qui fut fréquentée par les jeunes gens des meilleures maisons de Rome. Accusé d'adultère avec Julie, fille de Germanicus, par l'impératrice Messaline, il fut relégué dans l'île de Corse. Il montra d'abord dans son infortune une constance stoïque, mais elle se démentit dès la seconde année. Il eut la faiblesse de chercher, par les plus basses adulations, à se concilier la bienveillance de l'affranchi Polybe, ministre de Claude, homme méprisé et méprisable. Il ne tira aucun fruit du honteux abaissement où il était descendu. Il resta encore cinq ans dans l'exil. Il n'en fut rappelé que par Agrippine, devenue l'épouse de Claude. Elle le fit nommer préteur et le plaça comme précepteur auprès du jeune Néron qui, arrivé au trône, en fit son ministre. On a fait bien des reproches à Sénèque sur sa conduite lorsqu'il était attaché à la personne du prince. On l'accusa d'avoir corrompu sa jeunesse, d'avoir trempé dans le meurtre de Britannicus, de s'être adonné à des vices honteux, à la cupidité, à l'avarice; mais ce n'est pas ici le lieu de discuter le plus ou moins de fondement de ces graves inculpations; nous avons à faire connaître Sénèque moins comme homme que comme écrivain.

La faveur dont Sénèque jouissait auprès de Néron, diminua peu à peu par suite de rapports malveillants de la part de ceux qui approchaient de la personne de l'empereur. Le philosophe offrit de se retirer et d'abandonner les biens qu'il possédait ; le prince n'accepta point l'offre et il y eut réconciliation momentanée. Mais un nouveau refroidissement se fit sentir. Sénèque craignant que les crimes et les sacriléges de Néron ne fussent peut-être imputés à ses conseils, demanda de nouveau à pouvoir chercher un asile dans une terre éloignée. Néron ne voulut pas y consentir. Pour avoir une raison de ne pas sortir de chez lui, Sénèque feignit d'avoir la goutte. L'empereur voulut alors le faire empoisonner par Cléonicus un des affranchis mêmes du philosophe, mais ce dernier ayant été prévenu, ne prit pour toute nourriture que quelques fruits de ses jardins et de l'eau courante pour boisson. Mais enfin Néron prononça son arrêt de mort, sous prétexte qu'il avait trempé dans la conspiration de Pison. Il eut ordre de se faire ouvrir les veines. Sénèque ne voulant pas que Pauline, son épouse, lui survécu, la décida à mourir par le même genre de supplice ; mais Néron fit

arrêter le sang. Sénèque périt l'an 819 de Rome 66 ans après J.-C. Il avait été marié en premières noces avec Fulvia dont il a fait l'éloge dans ses ouvrages.

Nous avons parlé ici de Sénèque à propos des dix tragédies qui ont paru sous son nom, savoir : *Médée*, *Hippolyte*, *Agamemnon*, *les Troyennes*, *Hercule furieux*, *Thyeste*, *les Phéniciennes*, *Œdipe*, *Hercule au mont Œta*, *Octavie*. L'on n'est pas tout à fait d'accord sur le véritable auteur de ces tragédies; Pétrarque, Crinitus et Cajetan les reconnaissent toutes pour être de Sénèque le philosophe; Érasme en excepte seulement la dernière, *Octavie*. Juste-Lipse, Daniel-Heinsius et plusieurs autres commentateurs ne lui font honneur que des quatre premières, *Médée*, *Hyppolite*, *Agamemnon*, *les Troyennes;* selon Heinsius, *Hercule furieux*, *Thyeste*, *Œdipe*, seraient de M. Sénèque le père; quelques uns ont voulu que les *Phéniciennes*, regardées assez généralement comme la meilleure de ces dix compositions, fût l'œuvre d'un auteur du siècle d'Auguste. Lucain a été considéré, par quelques savants, comme l'auteur d'*Hercule sur le mont Œta ;* un vieux manuscrit l'attribue à Sénèque le père. D'après Joseph Scaliger, *Octavie* aurait été écrite par Scœva Memor poète du temps de Trajan, et selon Vossius, on la devrait à Florus l'historien. Il est vrai cependant que Sidonius Apollinaris distingue le philosophe Sénèque du Sénèque auteur des tragédies, ce qui a décidé l'abbé Coupé à regarder Annæus Novatus Gallion, frère de Lucius Sénèque, comme l'auteur des dix compositions en litige. M. Levée, s'appuyant sur un vers de Martial, qui désigne selon lui, Sénèque le père, Sénèque le philosophe et Lucain fils de Gallion, est porté à croire que ces tragédies sont dues à Sénèque le philosophe. Cette opinion a été généralement adoptée, et M. Nisard l'a soutenue avec beaucoup d'esprit et non moins de raison.

Quoi qu'il en puisse être, ces compositions ne sont pas toutes également bonnes, et il n'en est pas une qui ne renferme de grands défauts, ne fussent-ce que le ton déclamatoire et les longueurs. On ne pense pas que ces tragédies aient été faites pour être représentées, et nous croyons qu'elles étaient seulement destinées aux lectures publiques qui, dans ce temps là, étaient fort à la mode.

La tragédie de Médée a trois personnages principaux, Médée, Jason et Créon, les personnages secondaires sont une nourrice, le chœur et un courrier ; la scène est à Corinthe.

Cette pièce, imitée d'Euripide, est loin d'avoir le mérite de l'original grec; Sénèque en a gâté les plus belles situations par la ridicule prétention de les rendre encore plus saillantes. Il y a toutefois de beaux morceaux, entre autres la première scène du premier acte. On remarque dans cet ouvrage une grande abondance de maximes qui ne sont pas toujours bien à leur place, mais la plupart cependant sont exprimées avec une concision qui leur donne une certaine énergie, ou tout au moins un certain relief.

Plusieurs auteurs anciens s'étaient déjà exercés sur le même sujet, sans compter Euripide, Ennius, Pacuvius, Varron, Ovide, Lucain avaient chacun composé une tragédie de Médée; celle de Sénèque est la seule qui ait survécu. Elle a été imitée par *Jean de la Péruse*, en 1553, à Paris. Le personnage de Médée a fourni une tragédie à *Corneille*, à *Longepierre*, à *Clément;* un opéra à *l'abbé Pellegrin*, sous le nom de De La Rocque, et à *Thomas Corneille*. La Médée de Sénèque a été imitée en italien par *Ludovico Dolce;* en anglais, par *Glover;* elle a fourni aussi à un Allemand, *Gotter*, une espèce de mélodrame en huit scènes, qui a été traduit en vers français par Berquin.

Hippolyte. Les trois principaux personnages de cette pièce sont Hippolyte, Phèdre et Thésée; les personnages secondaires sont la nourrice de Phèdre, un courrier et le chœur. La scène se passe dans la ville de Trézène.

Euripide a encore été d'un grand secours à Sénèque pour cette tragédie. Cependant il faut convenir que les caractères, surtout celui de Phèdre, sont tracés avec des couleurs plus prononcées; plus énergiques, et la pièce latine est supérieure à la pièce grecque sous le rapport du plan et de la conduite. La diction de Sénèque n'est pas sans beautés, et il y a des morceaux très-remarquables, tels que la déclaration de Phèdre à Hippolyte et la dernière scène du cinquième acte; mais le style d'Euripide n'offre pas le défaut d'exagération et de boursouflure que l'on peut reprocher à Sénèque.

L'*Hippolyte* latin a été imité ou plutôt traduit par Robert Garnier, contemporain de Jodelle; il a servi à Racine qui doit beaucoup plus à Sénèque qu'à Euripide pour sa tragédie de Phèdre; à Pradon qu'une cabale insensée voulut faire le rival de Racine; enfin le spirituel Hoffman en fit le sujet d'une tragédie lyrique en trois actes, qui fut représentée, pour la première fois, à Fontainebleau, devant la cour, le 26 octobre 1786.

Agamemnon. Les personnages de cette pièce sont l'ombre de Thyeste qui ne paraît qu'une fois, Clytemnestre, Égyste, Agamemnon, Cassandre, Eurybade, Électre, Strophius, la nourrice de Clytemnestre, Oreste et Pylade, personnages muets. La scène se passe à Argos ou à Mycènes.

Nous ne dirons pas que l'Agamemnon de Sénèque est imité de celui d'Eschyle, le premier est à une trop grande distance du second. Dans l'auteur grec, l'action ne languit pas, elle avance toujours vers l'horrible catastrophe. C'est une suite non interrompue de situations qui attachent et émeuvent; le style est d'une énergie, d'une sublimité qui n'exclue ni la simplicité ni le naturel. Que l'auteur latin est loin d'avoir ces qualités! son œuvre n'est pas à proprement parler, une tragédie, c'est un assemblage de scènes qui n'ont presque point de liaison; il y a absence presque totale de plan. Le style est d'une exagération ridicule, c'est un *pathos* outré, et l'on n'y trouve même pas les compensations que l'on rencontre dans quelques autres compositions du même auteur : ces traits frappants de raison et de sagesse. C'est ce qui a fait croire que cette tragédie n'est pas de Sénèque, mais de quelques jeunes écrivains des derniers siècles de la littérature romaine, qui aura voulu s'exercer dans le même genre. Cependant, malgré la faiblesse de l'œuvre, nous y remarquons tant de rapports de ressemblance avec la manière de Sénèque, que nous doutons que ce puisse être l'effet d'un simple essai, d'un simple exercice.

Cette pièce de Sénèque a été imitée par Roland Brisset, avocat à Paris, vers la fin du quinzième siècle; Boyer, en 1680, a fait représenter une tragédie sur le même sujet, mais qui n'est point imitée de Sénèque, elle est de l'invention de l'auteur. On doit à l'anglais Thompson un Agamemnon qui a été traduit en vers français. Alfieri en a donné un en italien. Enfin la tragédie d'Agamemnon de Népomucène Lemercier, jeune encore, a obtenu un succès qu'elle méritait, mais l'auteur avait beaucoup emprunté à Alfieri.

Les Troyennes. Les personnages sont Hécube, Talthybius, Agamemnon, Calchas, Hélène, Pyrrhus, Andromaque, Ulysse, Astyanax, un vieillard, un courrier, le chœur et Polyxène, personnage muet. La scène est dans le camp des Grecs, devant Troie en flammes.

Le même sujet a été traité par Euripide. La marche de la tragédie grecque ne présente point d'ensemble; c'est une suite de

situations et d'incidents distincts, des épisodes de la ruine de Troie, intéressants chacun en particulier, mais qui ne tendent point au même but. Ce défaut est encore plus frappant dans la tragédie de Sénèque, malgré l'intention que le poète a eue de lier les trois premiers actes aux deux derniers, à l'aide du dénouement. Toutefois, il y a, en général, moins de déclamation dans cet ouvrage que dans quelques autres du même auteur. Mais on blâmerait avec justice les vers lyriques qu'Hécube adresse au chœur, dans le premier acte.

On ne connaît que deux imitations des *Troyennes*, 1° la tragédie de Robert Garnier, intitulée la *Troade*, dans laquelle il a mis à contribution deux tragédies d'Euripide, et les *Troyennes* de Sénèque, qui lui ont fourni à peu près trois actes. 2° Les *Troyennes* de Châteaubrun, membre de l'Académie française. Cette tragédie fut représentée en 1750; l'auteur avait pris à la fois pour modèles la pièce grecque et la pièce latine. Nous ne regardons pas comme une imitation d'Euripide ni de Sénèque l'*Andromaque* de Racine; c'est une véritable création, en même temps que c'est un chef-d'œuvre, et le poète moderne ne doit guère aux deux poètes anciens que quelques idées.

Hercule furieux. Les personnages de ce drame sont Junon, Hercule, Lycus, Mégare, Amphitryon et Thésée; la scène est à Thèbes.

L'*Hercule furieux* d'Euripide a servi de modèle à Sénèque pour composer sa tragédie. Il y a entre ces deux compositions plus d'un point de rapprochement, mais il s'en faut de beaucoup que l'imitation vaille l'original. Nous ne connaissons aucune imitation moderne de cette pièce.

Thyeste. Atrée, Thyeste, Tantale, Mégère, Plisthènes, fils de Thyeste, deux autres fils de Thyeste, personnages muets, un garde, un courrier, un chœur composé de vieillards de Mycènes, tels sont les personnages de cette tragédie dont la scène est à Argos.

On ne sait si quelqu'auteur grec dont l'ouvrage n'est pas parvenu jusqu'à nous, n'a point servi de modèle à Sénèque. Il est vrai qu'avant lui Attius, ami de Pacuvius, et Æmilius Scaurus avaient composé une tragédie sur le même sujet, mais cette composition est perdue, et il n'y a pas moyen d'établir de rapprochement avec la pièce de Sénèque. Toutefois l'action est d'une grande simplicité et elle marche rapidement. Le caractère de Thyeste intéresse vivement, mais le sujet en lui-même fait horreur, et l'on ne comprend pas

comment un peuple civilisé peut prendre plaisir à un pareil spectacle. Il faut que cette réflexion ne soit pas venue à Crébillon ou qu'elle ne l'ait pas arrêté puisqu'il a écrit aussi une tragédie de Thyeste ; mais il a compliqué sa fable sans aucune vraisemblance, et il est même assez difficile de le suivre dans la route tortueuse qui mène au dénouement. Il n'a imité Sénèque que dans deux ou trois endroits. Son ouvrage est resté au répertoire du Théâtre-Français, bien qu'il soit assez faible ; mais il faut dire aussi qu'on ne le joue pas, et nous ne croyons même pas qu'il ait été représenté depuis quarante ans au moins.

Les Phéniciennes. Les personnages de cette tragédie sont Œdipe, Antigone, Jocaste, Polynice et un député de Thèbes. La scène se passe sous les murs de cette ville. Nous n'avons qu'une faible partie de cet ouvrage, savoir : une scène entière du premier acte, une partie de scène du second, la moitié au plus d'une scène du troisième, un fragment un peu plus long d'une scène du quatrième ; les chœurs manquent entièrement.

L'auteur lui-même a-t-il laissé son ouvrage imparfait, ou bien ne devons-nous la perte de ce qui nous manque qu'à des circonstances qui lui sont étrangères? Comme les lacunes se font remarquer dans le cours de l'ouvrage, il est présumable qu'on les doit à l'un de ces accidents qui nous ont privés de tant de richesses littéraires anciennes.

Juste-Lipse et Heinsius, pour des motifs différents, le premier parce que cette tragédie est digne du siècle d'Auguste, le second parce qu'elle est remplie de défauts, ne pensent pas que Sénèque en soit l'auteur ; mais, ainsi qu'on l'a remarqué avant nous, elle n'est ni meilleure, ni pire que les autres publiées sous le même nom. Si l'on y rencontre beaucoup de sentences ambitieuses, du clinquant, de l'exagération, on y remarque aussi un style pur, des expressions choisies, une poésie noble et brillante.

Le sujet de cette pièce avait été également traité avant Sénèque par plusieurs poètes grecs; par Eschyle, par Sophocle, par Euripide que l'auteur latin a principalement imité, et par quelques autres encore dont les ouvrages ne sont pas venus jusqu'à nous.

Nous avons en français l'imitation de Robert Garnier qui a fondu dans son *Antigone*, les *Phéniciennes* d'Euripde, les fragments de celle de Sénèque et l'*Antigone* de Sophocle. On doit aussi à Rotrou,

une Antigone dont les trois premiers actes sont tirés de la *Thébaïde* et les deux derniers de l'*Antigone* de Sophocle ; Racine, dans les *Frères ennemis*, a imité Euripide et Sénèque, et a tiré parti des ouvrages de Robert Garnier et de Rotrou. Il est à regretter que les trois auteurs français aient gâté le beau caractère d'Antigone en donnant un amant à une vierge si pure, à une fille si douce. Enfin Legouvé a fait représenter en 1800 une tragédie d'*Étéocle*, qui est tout à fait dans la manière antique.

Œdipe. Les personnages de cette pièce sont : Œdipe, Jocaste, Créon, Tirésias, Manto, Phorbas, un vieillard, un messager et un chœur de Thébains. La scène est à Thèbes.

Cette composition de Sénèque est une imitation de l'*Œdipe-Roi* de Sophocle, dont il s'est fort peu écarté, et la marche des deux pièces est à peu près la même. Toutefois dans l'auteur latin, Jocaste se tue sur le théâtre, et bien que ce dénouement soit plus tragique, on regrette la scène des adieux d'Œdipe à ses filles, qui termine le drame de l'auteur grec. L'ouvrage de Sénèque a un mérite réel ; c'est toujours le même éclat poétique, la même propriété d'expression ; il y a cependant des passages qui accusent le mauvais goût, tels que celui où le messager entre dans les détails repoussants de la manière dont Œdipe s'arrache les yeux, et le discours de Jocaste lorsqu'elle veut s'ôter la vie.

Plusieurs auteurs français se sont emparés du même sujet, savoir Jean Prévost, Sainte-Marthe, le P. Folard, Corneille, Voltaire, et La Motte qui en a fait deux tragédies, l'une en vers, l'autre en prose, et toutes deux également misérables.

Hercule sur le mont Œta. Ce drame compte pour personnages, Hercule, Hylus, Déjanire, Alcmène, Iole, Philoctète, la nourrice de Déjanire, un chœur d'Étoliennes, un chœur de Trachiniennes, et Lychas, personnage muet. La scène est d'abord à Eubée, puis à Trachine.

Cette pièce, plus qu'aucune autre de celles que nous avons déjà vues, abonde en déclamations aussi frivoles qu'emphatiques, en sentences froides, en exagérations du plus mauvais goût, en rodomontades absurdes ou grotesques ; on y remarque des locutions hasardées ou inexactes qui ne sont pas dans les habitudes de Sénèque, ce qui a fait croire à plusieurs savants que cette tragédie est l'œuvre d'un poète postérieur qui a vécu à l'époque de la décadence générale du goût.

Rotrou, dans son *Hercule mourant*, a donné une imitation ou mieux une traduction de l'*Hercule au mont Œta*, que l'auteur a tiré lui-même des *Trachiniennes* de Sophocle.

OCTAVIE. Les personnages de ce drame sont Octavie, Sénèque, le préfet Tigellin, Poppée, l'ombre d'Agrippine, Néron, la nourrice d'Octavie, celle de Poppée, un courrier, chœur de Romains. La scène est à Rome.

Il est facile de s'apercevoir, à la simple lecture de cette tragédie, combien le plan de cette pièce est faible et vicieux. L'apparition de l'ombre d'Agrippine est sans aucun résultat, et le songe de Poppée ne produit rien. Octavie est sans contredit la plus médiocre composition des dix que nous avons passées en revue. Aussi plusieurs savants ont prétendu que cette tragédie n'est pas de Sénèque. Ils trouvent peu vraisemblable qu'il ait osé se placer lui-même au rang des personnages qui jouent un rôle dans ce drame. Eschenburg affirme qu'*Octavie* ne peut être de Sénèque, attendu qu'il n'a pas vécu jusqu'à la mort de cette princesse. Eschenburg se trompe; Octavie fut mise à mort l'an 63 de l'ère vulgaire, et Sénèque périt l'an 66. Ces raisons ne sont donc pas suffisantes pour établir ce point de critique, que ce drame n'est pas de l'auteur des neuf autres. Le style de cette pièce où se trouvent quelques tournures, quelques locutions qui appartiennent à un temps postérieur à celui de Sénèque, serait la meilleure raison peut-être pour ne pas la lui attribuer, si l'on ne pouvait admettre avec Funccius, qu'étant l'ouvrage de la vieillesse de l'auteur, il a pu être moins soigné, moins travaillé. Vossius qui traite cette composition avec une grande sévérité, croit qu'elle est d'Annæus Florus. Joseph Scaliger veut qu'elle soit de Scæva Mémor, poète du temps de Domitien; d'autres en chargent Lucain. Juste-Lipse ne la juge pas plus favorablement que Vossius.

Cette pièce a été traduite en vers français par Roland Brisset au 16e siècle. On trouve quelques imitations d'Octavie dans le *Britannicus* de Racine; par exemple le rôle de Narcisse et celui de Burrhus, mais que l'original est inférieur à la copie! Nous nous rappelons avoir assisté, en 1806, au Théâtre-Français, à la première et dernière représentation d'une *Octavie*, tragédie d'un M. Souriguères de saint Marc. La pièce eut peine à se traîner jusqu'au dénouement, au milieu d'un accompagnement de sifflets bruyants

et continus. L'italien Alfieri a donné aussi une tragédie sur le même sujet.

Les défauts les plus saillants des tragédies de Sénèque et qu'il faut reconnaître, ce sont la déclamation, l'enflure, l'affectation aux sentences et aux maximes, des monologues, des parties de dialogue, des chœurs d'une longueur interminable, et les plus longs détails ne sont pas toujours relatifs à des points qui se rattachent au sujet. Mais ces défauts diminuent beaucoup de gravité, aux yeux de ceux qui songent que ces ouvrages de cabinet n'étaient point destinés aux représentations théâtrales, mais bien aux lectures publiques. Un mérite réel qu'on ne peut toutefois contester à l'auteur, c'est une poésie riche et brillante, un style pur et élevé, d'autant plus admirable que Sénèque vivait à une époque de décadence. Telle est notre opinion sur les tragédies de ce philosophe.

D'autres ne lui ont pas trouvé tous les défauts que nous avons remarqués, ou du moins les ont excusés. Voici comment l'abbé Coupé s'exprime à cet égard : « Il y a quatre choses qui frappent principalement dans le Théâtre de Sénèque ; ses *monologues*, ses *chœurs* et ses *scènes serrées*. Les monologues qui sont placés à la tête de chaque pièce, et qui en développent le sujet, sont très-imposants. La versification en est toujours brillante, et le poète répand à pleines mains les grandes maximes et les semences de terreur. Les chœurs qui terminent les actes ne ressemblent pas aux chœurs des Grecs : ce sont des hymnes très-pompeux, qui, à l'occasion de ce qui s'est passé ou de ce qui se prépare, font succéder aux passions tumultueuses de la scène, le calme de la philosophie, et quelquefois les touches flatteuses de la volupté, avec un art infini et qui montre de la manière la plus sensible comment un génie habile sait rapprocher les extrêmes. Les récits de Sénèque n'ont jamais reçu d'autres reproches que d'être trop beaux et quelquefois déplacés : ils rompent l'intérêt dans l'endroit le plus chaud ; mais ils sont si animés, si éclatants, qu'on oublie bientôt ce défaut, comme on oublie dans les épisodes de l'Arioste, que ce ne sont que de brillants écarts. Les scènes serrées sont absolument de son invention, et nous ne trouvons dans aucun tragique de la Grèce, cette précision d'idée, ce laconisme étonnant, ces mots qui renferment le germe de plusieurs pensées ; cette facilité de répliques, ces raisonnements si poignants et si clairs avec des termes rompus,

presqu'avec des monosyllabes : ce sont des traits, des éclairs, après lesquels l'auteur fatigué reprend un raisonnement plus calme. » Nous respectons l'opinion de l'abbé Coupé, mais nous ne pouvons l'admettre qu'en partie.

Il existe plusieurs traductions des tragédies de Sénèque en différentes langues. En *Français* on a celles de Brumoi et Binasses, de Marolles, de l'abbé Coupé, de Levée et enfin celle de E. Greslou. En *Allemand* par Rose ; en *Italien* par Dolce et en *Anglais* par Sherburne.

Outre plusieurs éditions fort rares des tragédies de Sénèque, il en est d'autres parmi lesquels nous indiquerons les plus recommandables. Celles de Phil. de Giunta, des Aldes, de Scriverius, de Farnabius, de Gronovius, de Schrœder, de Carey et enfin de Lemaire.

CAIUS VALÉRIUS FLACCUS.

Ce poète paraît avoir appartenu à l'illustre famille de M. Valérius Publicola. On ignore quel fut son père, et l'année de sa naissance est aussi incertaine. Sa patrie est mieux connue ; car bien que le surnom de *Setinus* qui se trouve sur quelques manuscrits pourrait faire supposer qu'il est né dans la ville de Sétia, le témoignage de Martial, son contemporain, établit d'une manière certaine que Valérius Flaccus était de Padoue. Valérius fut membre du collége des quindécemvirs, chargés de la garde et de l'interprétation des livres sibyllins. Il passa une bonne partie de sa vie à Rome dans une honnête médiocrité ; il repoussa le conseil de Martial, son ami, qui le pressait de quitter le culte des Muses et d'embrasser la carrière du barreau. Honoré de l'amitié de Vespasien et de Titus, il ne chercha point à profiter de cette illustre bienveillance pour s'élever aux honneurs ou parvenir à la fortune. Tandis que Martial, Stace et Silius déshonoraient leur plume par les plats éloges qu'ils prodiguaient à Domitien, Valérius conservait la pureté de son cœur au milieu de la cour la plus corrompue, et forcé par la prudence et le soin de sa vie de louer le tyran, il le félicite sur sa facilité à faire les vers, et sur le mérite qu'il a d'avoir élevé un temple à la mémoire de Vespasien et de Titus. On croit que Valérius Flaccus fut décoré de la préture, de l'an 88 à l'an 91 de l'ère chrétienne, au moins il est certain qu'il était dans l'île de Chypre l'an 90. On pourrait encore inférer d'une requête en vers qui lui est adressée par Martial, qu'il avait augmenté

sa fortune dans l'exercice de sa charge. Il revint à Rome dans les premières années du règne paisible de Trajan. En l'an 100 de l'ère chrétienne, il fit un voyage en Espagne d'où il était de retour l'année suivante. On ne s'accorde pas sur l'année de sa mort. Son traducteur M. Adolphe Dureau De La Malle prouve qu'elle doit être fixée à la cent-onzième année de notre ère, l'an 864 de la fondation de Rome. L'ouvrage auquel il est redevable de toute sa célébrité est le poëme des *Argonautiques*, qu'il commença sous Vespasien, et auquel il travailla le reste de sa vie sans pouvoir le terminer, du moins il ne nous est pas parvenu en entier et la fin du huitième livre manque dans tous les manuscrits. Ce poëme qui jouit d'une grande renommée en Angleterre, en Italie, en Allemagne, est fort peu connu en France. Le sujet qui est la conquête de la Toison d'Or, avait déjà été traité par Orphée et par Apollonius de Rhodes.

Les Argonautiques, tel que l'ouvrage nous est parvenu, se partagent en huit livres. Dans le *premier livre*, le poète expose son sujet, invoque Apollon, et consacre son œuvre à Vespasien ; puis il entre en matière.

Le huitième livre n'est pas complet; peut-être en manque-t-il d'autres livres à la suite, ou bien le poète même n'aura pas achevé son œuvre. Jean-Baptiste Pio de Bologne, en 1519, a complété ce huitième livre et en a ajouté deux autres.

On trouve ce supplément à la suite de l'édition Aldine de 1523, de celle de Lyon 1548 et de quelques autres.

Valérius Flaccus a pris, comme nous venons de le dire, le sujet et un peu la conduite de son poëme dans les *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes; les quatre livres de l'ouvrage grec avaient déjà servi de modèle à un autre poète romain, Varron d'Atace. Ce serait mal juger Valérius Flaccus que de prétendre qu'il s'est traîné servilement sur les traces d'Apollonius; beaucoup de choses lui appartiennent en propre. La description des combats du sixième livre a de la chaleur, du mouvement, de la poésie. La passion de Médée pour Jason est dépeinte dans le septième livre avec un sentiment, avec une vérité dont on ne peut faire honneur qu'au poète latin ; il y a même des traits qu'on voudrait trouver dans le tableau si touchant et si parfait d'ailleurs des amours de Didon. Comme poète, Flaccus offre bien des passages qui pourraient servir de modèles. Nous admettons comme vrai le défaut de clarté dans quelques

constructions, mais nous dirons que nous ne l'avons pas trouvé si fréquent que pourrait le faire croire l'importance que l'on a mise à le lui reprocher. En résumé, Valérius Flaccus est un écrivain, un poète qui mérite d'être étudié, et il présente des beautés qui ne sont pas si communes : en le lisant, on regrette avec Quintilien, que l'auteur soit mort si jeune.

Au reste, d'autres, avant nous, ont déjà rendu justice à l'auteur des *Argonautiques*. Morhofius, est d'avis qu'après Virgile à qui nul autre ne peut être comparé, il n'est pas de poète épique que l'on doive préférer à Valérius Flaccus. Il trouve que chez lui tout est si bien mesuré, si châtié, qu'il y a tant d'art, de génie, de science, d'éloquence véritable, exempte d'enflure et en rapport avec le sujet, qu'on est presque tenté de lui accorder le premier rang dans le genre de poésie qu'il a cultivé. Nic. Heinsius regrette dans cet *écrivain remarquable* un peu plus de soin qui lui aurait valu plus d'élévation. « Je pense, dit Barthius, que parmi les poètes latins, il faut faire de Valérius Flaccus plus de cas qu'on n'en fait ordinairement, que n'en font même les érudits. Le ton, l'âme, le savoir, la gravité sont en lui très-remarquables et le jugement ne lui manque pas. Nous avons observé que lorsqu'il écrit d'après lui-même, il montre beaucoup plus de facilité que lorsqu'il suit exactement Apollonius. Car je ne sais comment cet esprit généreux faiblit dès qu'il se plie, dès qu'il se modèle aux inventions qui ne sont pas les siennes. » Bruckusius le loue comme un poète qui a véritablement l'âme, la physionomie romaine.

Si ces éloges sont un peu trop flatteurs, il existe d'autre part des jugements d'une excessive sévérité.

J.-C. Scaliger trouve que le poëme des Argonautiques n'est pas parvenu à maturité, qu'il est dur et privé de toute espèce de charmes et d'agréments; l'espagnol Jean Louis Vivès ne voit pas à quoi pourrait servir de lire Valérius Flaccus, comme si l'on n'avait pas à mieux employer ses loisirs, et il ne blâme pas tant en lui le style et la poésie que la frivolité du sujet. Le père Rapin, dans la première partie de ses Réflexions, dit que Valérius Flaccus est tombé dans le style froid et languissant, pour avoir affecté de la grandeur d'expression sans avoir de génie : et dans la seconde, il ajoute que la fable, l'ordonnance, l'exécution et tout le reste de son poëme y est d'un fort petit caractère; Tiraboschi décide que Valérius n'est pas né poète,

et que Martial, en l'engageant à préférer le barreau, voulut le détourner de cultiver un art pour lequel la nature ne l'avait pas fait. Valérius Flaccus, dit La Harpe, traita le même sujet de *la Conquête de la Toison d'Or*, en huit livres qui ne sont pas les chants d'un poëme; car il n'y a de poésie d'aucune espèce. Ce jugement, dit M. Dureau De La Malle, si bref, si absolu, si méprisant, prouve que La Harpe ne s'était pas donné la peine de lire Valérius et qu'il en a parlé sans le connaître : à quoi M. Weiss réplique que c'est déjà un préjugé contre l'ouvrage que de manquer de lecteurs. Nous nous permettrons de faire observer à M. Weiss lui-même que sa conséquence ne prouve rien aujourd'hui; car si elle était rigoureuse, combien de bons livres seraient jugés détestables, et combien de mauvais ouvrages devraient passer pour des chefs-d'œuvre! M. François de Neufchâteau pense que le poëme de Valérius a des parties dramatiques, souvent de l'intérêt, et partout des beautés sans nombre. Voici maintenant l'opinion du savant professeur d'Heidelberg, M. Bœhr, « Certains épisodes, des descriptions vraiment poétiques et une diction élégante révèlent chez ce poète du talent, de l'art et de l'érudition. Dans son style et ses expressions il a imité Virgile; l'enflure, l'afféterie et le faux-brillant des rhéteurs s'y rencontrent moins que chez les autres écrivains de son temps; mais il est parfois difficile à comprendre à cause de constructions embarrassées ou d'une certaine obscurité d'expression, produite par l'accumulation des figures qui souvent paraissent recherchées. Toutefois des défauts inhérents à l'époque et à l'esprit dominant alors, ne doivent pas nous rendre injustes envers le talent incontestable du poète, et notre jugement sur lui doit s'éloigner de l'exagération du blâme comme de l'exagération de la louange. » Cette appréciation d'un littérateur distingué nous autorise à ne rien modifier à la nôtre.

Nous avons dit que Valérius Flaccus était moins connu en France que chez quelques autres nations savantes de l'Europe; en effet, avant 1811, il n'en avait paru aucune traduction. La première est celle en vers de M. Adolphe Dureau De La Malle qui a cru pouvoir changer le plan de l'auteur à la fin du huitième livre, bien qu'il ait donné ensuite la traduction du texte tel qu'il est. Cet ouvrage nous paraît très-estimable, et il nous semble qu'il réunit l'exactitude et l'élégance. Nous devons la première traduction en prose à M. Caussin de Perceval, membre de l'Institut. On connaît trois traductions

italiennes, celle de Maximilien Buzio, celle d'Antoine Pindemonde et une troisième anonyme.

D'environ quarante éditions que l'on compte de Valérius Flaccus, nous indiquerons quelques-unes de celles que l'on préfère généralement, et nous n'y comprendrons pas celles qui sont devenues rares et d'une difficile acquisition.

On fait cas de l'édition de Pio, de celles des Aldes, de Phil. Engentin, et de Carrion; celle d'après Nic. Heinsius et Burmann, celle de P. Burmann, celle de Harles, de Wagner, avec le commentaire du même, et enfin celle de Lemaire.

CAIUS SILIUS ITALICUS.

Silius naquit à Rome ou du moins en Italie, et non en Espagne, comme le veulent ceux qui, sans raison plausible, lui donnent pour patrie *Italica*, ville de la Bétique. Il vint au monde vers la fin du règne d'Auguste, sans qu'on sache précisément l'année. Il était issu d'une famille plébéienne, mais anciennement illustrée. Peut-être était-il fils de Caius Silius Népos qui fut consul avec Lucius Munatius Plancus, l'an 766 de Rome, 13 ans après J.-C., et dont Suétone fait mention. Quoi qu'il en soit, le jeune Silius Italicus parut au barreau avec éclat, prit Cicéron pour modèle et se fit bientôt une brillante réputation d'orateur. Il parvint au consulat, l'an 821 de Rome, 68 ans après J.-C., et eut pour collègue M. Valérius Trachalus Turpillianus, mais il ne resta en charge que jusqu'au premier juillet. Si l'on en croit Pline le jeune, il aurait porté une grave atteinte à sa réputation, en jouant, sous Néron, le rôle odieux de délateur; mais le caractère avoué et la conduite soutenue de Silius démentent une imputation qui ne repose que sur des ouï-dire, et qui a bien pu n'être hasardée que par la mauvaise humeur et une secrète jalousie de métier : il est toujours plus équitable de juger les hommes par leurs actions que d'après de vagues propos. Silius fut chargé plus tard du gouvernement de l'Asie Mineure, en qualité de proconsul; il se conduisit dans son administration de manière à mériter les regrets et la reconnaissance des peuples. Les intrigues qui agitaient la capitale le portèrent à renoncer aux affaires publiques, pour se livrer à l'étude des lettres. Le mauvais état de sa santé l'obligea à quitter la ville pour aller respirer l'air de la campagne. Il ne revint plus à Rome, pas même pour saluer

Trajan à son avènement au trône impérial, hardiesse qui, selon Pline, lui fit autant d'honneur qu'au prince qui ne s'en choqua point. Silius était riche; il possédait plusieurs maisons de campagne, des bibliothèques, des statues, des images d'hommes illustres, qu'il ornait avec un soin religieux. Parmi ses *villa*, il y en avait deux pour lesquelles il ressentait une prédilection toute particulière, à cause de l'estime, de l'espèce de culte qu'il avait voué à leurs anciens possesseurs; l'une était près de Pouzzole, et elle avait appartenu à Cicéron : il la nommait son académie; l'autre s'élevait sur le territoire de Naples, Virgile en avait été propriétaire, et il s'y rendait toujours avec un ineffable plaisir, comme dans un temple. Il révérait à un tel point le poète de Mantoue qu'il célébrait le jour de sa naissance avec une ferveur plus religieuse qu'il ne fêtait le sien propre. Il continua de mener cette vie calme et paisible jusqu'à l'âge de 75 ans. Attaqué d'un mal incurable, il alla au-devant de la mort, en se laissant mourir d'inanition : manie fort ridicule, selon nous, et que la philosophie stoïcienne avait mise à la mode comme un acte de courage. Enfin, rien n'aurait troublé l'heureuse existence de notre poète, s'il n'avait eu la douleur de perdre le plus jeune de ses deux fils.

De tous les ouvrages d'éloquence qui ont pu sortir de la plume de Silius, aucun n'est parvenu jusqu'à nous. Le temps n'a épargné que son poëme sur la *Seconde Guerre punique;* il est divisé en dix-sept livres. Il a été trouvé par le Pogge, durant la tenue du concile de Constance, dans la bibliothèque du monastère de Saint Gall; on a prétendu que Pétrarque en avait antérieurement eu un manuscrit en sa possession, lequel lui avait servi pour son poëme intitulé *Africa*, et qu'il l'avait supprimé, afin qu'on ne s'aperçut pas qu'il l'avait effrontément pillé. Quelques-uns disent que ce fait est loin d'être prouvé, et en effet il est trop grave pour être légèrement admis; cependant Lefebvre de Villebrune, dans la savante préface de sa traduction de Silius, dit textuellement à ce sujet : « Je suis actuellement convaincu par la lecture du poëme de Pétrarque, que ce savant en avait un exemplaire. » Voilà qui est précis; il ne s'agirait plus que de vérifier les éléments de la conviction de Villebrune : c'est un soin que nous laisserons à ceux qui prendront à la question plus d'intérêt que nous.

On peut remarquer à la lecture du poëme de Silius Italicus que

ce n'est pas par l'imagination qu'il brille; il a suivi exactement pour le fonds, les renseignements que lui fournissaient Tite-Live et Polybe. Cependant il y a encore une grande différence entre la composition de Silius et une *gazette en vers*, comme le dit La Harpe, avec une impertinence d'autant plus grande qu'à la manière dont il parle de l'ouvrage, il y a cent à parier contre un qu'il n'a pas seulement pris la peine de le lire; car il dit qu'il n'y a aucune espèce d'invention ni de fable; or c'est une erreur; il y en a plus, beaucoup plus que dans le poëme de Lucain, et au point même que cette tendance vers le merveilleux, en s'éloignant du naturel, est chez lui un défaut. Mais ce qu'il y a de plus remarquable peut-être dans la *Seconde Guerre punique*, c'est la variété que l'auteur a su répandre dans la description de combats si fréquents; il y a jeté avec assez d'adresse une foule d'incidents qui ont une physionomie différente. Il ne montre pas moins d'habileté dans les peintures d'une autre espèce, et le genre descriptif paraît convenir surtout à la nature de son talent. Silius, au reste, imite presque toujours et malheureusement presque toujours aussi il paraît gêné dans ses imitations mêmes. Quant au style, le poète a su se garantir des défauts de son époque; on ne peut guère lui reprocher l'enflure et la déclamation. Son langage, sans être d'un ton bien élevé, est assez correct et assez pur, et l'auteur tient un rang honorable parmi les poètes de second ordre. On pourrait avec raison reprocher à sa poésie un peu d'uniformité et de monotonie. Telle est l'idée consciencieuse que nous nous sommes faite de ce poète, à la lecture de son ouvrage.

Toutefois nous ne dissimulerons pas que Cellarius paraît faire un très-grand cas de notre auteur, mais nous pensons qu'il a un peu outré la louange. Pline le jeune trouve qu'il a écrit avec plus d'exactitude que d'imagination. Vossius dit que bien qu'il ait pris Virgile pour modèle, il n'a rien de la majesté de ce poète divin; que pour la poésie il est au-dessous non-seulement de Lucain, mais encore de Stace, de Valérius Flaccus et de quelques autres poètes postérieurs. Il donne pour motif qu'il a commencé dans un âge avancé, lorsque sa chaleur était déjà un peu éteinte. Barthius pense qu'il est le premier de tous les poètes anciens pour parler de tout, et le dernier sous le rapport du génie. Morhofius ne le traite pas avec plus d'indulgence; il le regarde comme un poète inférieur, qui appelle à son aide la fidélité historique bien plus que l'imagination. Scaliger

est encore plus sévère; il le considère comme le dernier des bons poètes si toutefois même il est poète ; il ne lui trouve ni énergie, ni harmonie, ni esprit, ni agrément ; aucun auteur n'est plus dépourvu de grâces, etc. Il y a dans ce jugement plus de mauvaise humeur que de justice. Lilius Gyraldus est d'avis que s'il ne faut pas prendre Silius pour modèle, il est cependant digne d'être lu. Le P. Rapin ne l'a pas jugé tout à fait si méprisable pour la poésie même, que plusieurs autres critiques. Il dit que dans son ouvrage il est plus réglé que Stace, qu'il paraît du jugement et de la conduite dans son dessein ; que s'il n'avait pas beaucoup de naturel, au moins a-t-il apporté beaucoup d'application ; mais qu'il y a peu de grandeur et de noblesse dans son expression. Martial, contemporain de notre poète, en faisait le plus grand cas. Voici venir maintenant M. D. Nisard.

Les *Puniques*, cette longue, froide, ennuyeuse paraphrase en vers des beaux récits de Tite-Live et des travaux stratégiques de Polybe sur les guerres puniques ; cette espèce d'épopée bâtarde, sans imagination, sans chaleur, sans originalité, dont les conceptions sont prises à celui-ci, les ornements à celui-là, le style à tout le monde ; histoire exacte et diffuse, avec des fictions ridicules et des machines épiques qu'on ne sait comment qualifier ; tous ces ouvrages, écrits dans une mauvaise langue, où l'exagération est toujours prise pour la grandeur, et la subtilité pour l'esprit; où l'érudition remplace l'invention; où tout ce que sait l'auteur, bien ou mal, en géographie, en mythologie, entre dans son poëme, à propos de tout, et hors de tout propos; toute cette monnaie de la grande épopée d'Homère ne vaut quelque chose que par la description, etc. Nous professons beaucoup d'estime pour le talent de M. Nisard, mais il nous semble qu'il y a dans ce jugement moins d'équité et de justice que de causticité et de bizarrerie, car nous ne voudrions pas soupçonner en M. Nisard, cet esprit de dénigrement à l'égard des anciens, devenu si fort à la mode aujourd'hui.

Lefebvre de Villebrune qui, par un travail opiniâtre et consciencieux, a restitué avec tant de critique et d'érudition le texte de Silius Italicus, resté jusqu'à lui énigmatique et inintelligible en mille endroits, juge notre poète d'un tout autre ton, d'une toute autre manière :

« Le caractère du poëme de Silius.... tient à l'histoire pour le fond. A cet égard, Silius aurait ramené la poésie à sa première origine. Mais ce ne sont pas des annales qu'il écrit. Les faits qu'il

rassemble pour faire le plus beau tableau qui nous reste de l'ancienne Rome, y sont comme enchâssés dans tous les ornements de la poésie. Les intervales y sont remplis par des épisodes qui lient l'action avec le plus grand art. Il est même à cet égard beaucoup au-dessus de Virgile : et l'on ne peut disconvenir, en le lisant avec attention, qu'il ne montre en cela une capacité supérieure. Il feint moins qu'Homère et Virgile : il ne le devait pas non plus, après son début. Il avait des faits dont il ne pouvait s'écarter dans son plan, parce que c'était ces faits qu'il s'était proposé de peindre. Or, je demande si un peintre a moins de mérite en rendant parfaitement une figure vivante, qu'à en exécuter une, achevée autant qu'on le voudra, d'après son imagination.

« Quoi qu'il en soit, les faits que présente Silius ne sont pas des récits historiques ; tout y est en action. Il a été seulement dispensé de feindre : ce sont les personnages eux-mêmes qui font les tableaux comme dans Homère, ou le génie de la poésie qui les compose, lorsque les personnages ne doivent pas agir. Si le poète parle d'un fait antérieur qu'il réunit aux incidents de son action générale, c'est le personnage même qu'il produit sur la scène.....

« Son sujet permettait de s'attacher à la partie descriptive ; il a profité de cet avantage........

Si le vers de Silius n'a pas en général la marche de celui de Virgile, le poète a amplement dédommagé son lecteur par la grandeur et la variété des images. A cet égard, il ne cède rien à Virgile, et il est presque toujours égal à Homère. Accoutumé au style oratoire, surtout à celui de Cicéron, il est moins sobre que Virgile dans l'expression, et s'arrête plus que lui aux idées accessoires, quoiqu'il les fasse rentrer avec beaucoup d'art dans la pensée principale. Mais ce n'a pas été défaut de génie chez lui. C'était un effet de la fermentation générale qui avait exalté les esprits de son temps, et qui les portait à chercher tous les moyens de recouvrer cette précieuse liberté qu'ils avaient perdue depuis la défaite de Pompée. Cependant il a su se garantir des écarts et des absurdités de Lucain. S'il en prend une pensée, une expression, elle reprend sous sa plume, la touche du bon goût de Virgile dont il était si grand admirateur, et à l'expression duquel il semble même se captiver trop souvent. En effet, on sent de temps en temps la gêne où il se met lui-même pour se garantir du mauvais goût de ses contemporains, en s'astreignan

à l'expression de Virgile ou de Cicéron. On aime mieux le voir livré à ses propres forces; il est alors plus heureux, plus naturel, et je l'ose dire, plus poète. »

Toutes ces opinions qu'en historien fidèle nous avons transcrites, sont singulièrement contradictoires, mais nous en sommes toujours pour ce que nous avons dit.

Nous ne connaissons que deux traductions de Silius Italicus; elles sont en français : 1° celle de Lefebvre de Villebrune, 2° celle faite en société par MM. Corpet, Dubois et Greslou.

Les éditions les plus estimées, non compris les plus rares, sont celles de Damien Benesse, des Aldes, de Drakenborch, de Heber, de Ruperti, de Lemaire et enfin de J. Carey.

PUBLIUS PAPINIUS STATIUS.

Stace naquit l'an 814 de Rome, 61 ans après J.-C., sous le consulat de C. Cœsonius Pœtus et de C. Petronius Turpilianus. Deux villes revendiquèrent l'honneur de lui avoir donné le jour, savoir : Naples et Vélie (en grec Sellé), dans le pays des Lucaniens. L'opinion la plus probable est qu'il eut pour patrie cette dernière ville d'où son père était originaire et qu'il fut amené fort jeune à Naples. Sa mère s'appelait Agellina, son père était un homme également versé dans la langue latine et dans la langue grecque. Tant qu'il vécut il donna à l'empereur Domitien des leçons de belles-lettres, et non-seulement il fut en grand honneur auprès de lui, mais encore il obtint de grandes largesses, et même une couronne. Appartenant à une famille patricienne, mais pauvre, il sut par son talent et son mérite se tirer de l'obscurité. Lui-même se chargea de l'éducation de son fils qui répondit dignement à ses soins et à ses espérances. Stace le père vécut jusqu'à l'âge de soixante-cinq ans; il tomba alors en léthargie et n'ayant pu être réveillé, il mourut. Il avait laissé beaucoup d'ouvrages en vers et en prose, mais il n'en est rien parvenu jusqu'à nous. Stace déplora la mort de son père dans une pièce qui respire une douce sensibilité et une véritable piété filiale. Il ne se montra pas au-dessous de la réputation de son père et vécut comme lui dans les bonnes grâces de Domitien. Il fut trois fois vainqueur dans les jeux de Minerve, et à la troisième, il reçut le laurier d'or de la main même de Domitien qui lui avait déjà fait présent d'un petit domaine situé au pied de la colline d'Albe. Mais il échoua dans les jeux

Capitolins, l'an 839 de Rome. Il avait épousé Claudia, fille de Claudius Apollinaris, et veuve d'un musicien célèbre; elle avait une fille, mais elle ne donna point d'enfant à Stace qui adopta le fils d'une de ses esclaves, sur lequel il concentra toutes ses affections; il eut le malheur de le perdre étant encore au berceau. Ce dernier coup mit le comble aux maux de Stace, et le conduisit au tombeau à l'âge d'environ trente-cinq ans. Stace n'avait pas de fortune, mais il savait se contenter de sa modeste position. Né avec une imagination vive et brillante et une merveilleuse facilité pour la poésie, il improvisait plutôt qu'il ne composait.

Les ouvrages qui nous restent de ce poète se composent, 1° des Silves ou mélanges de poésies diverses partagées en cinq livres et comprenant trente-deux pièces écrites en vers hexamètres, à l'exception de six qui sont en vers phaleuques, alcaïques et saphiques. Tous les sujets sont de circonstance et ne peuvent guère être analysés, le mérite consistant surtout dans la forme; ils n'ont guère de rapport chez les modernes, comme dit M. Achaintre, qu'avec les ouvrages de Sterne, d'Young et d'Hervey.

2° De la Thébaïde, poëme épique en douze chants et en vers hexamètres, dont le sujet est la guerre contre les deux fils d'Œdipe, et la prise de Thèbes par Thésée.

3° De l'Achilléide, en deux chants. Ce n'est que le commencement d'un poëme d'une plus grande importance qui devait comprendre tous les exploits d'Achille jusqu'à sa mort, et peut-être se prolonger jusqu'à la prise de Troie, ce que cependant nous avons peine à croire, car quelle apparence qu'il eût osé refaire le poëme d'Homère! Les autres ouvrages de Stace, telles que ses tragédies et entre autres, celle d'*Agavé* dont parle Juvénal, ainsi que les pièces qu'il avait produites dans les différents concours, ne sont point arrivés jusqu'à nous.

Stace a pu composer sa Thébaïde en s'aidant des poëmes écrits sur le même sujet par Antimaque et Nicandre de Colophon, dont les ouvrages ne sont pas venus jusqu'à nous. Quoi qu'il en soit, il est facile de remarquer qu'il n'y a pas un grand mérite d'invention dans l'œuvre du poète latin; il a suivi l'histoire, et nous ne pensons pas qu'il ait eu rien de mieux à faire. Pour donner un air épique à son poëme, il a introduit quelques divinités; mais malheureusement leur intervention ne produit presque point d'effet, et elle ne jette

aucun intérêt de plus dans l'ouvrage, parce que ces dieux n'y jouent qu'un rôle secondaire, un rôle peu important. Une autre remarque qui nous a frappé à la lecture, c'est que les grandes figures de Tydée, de Capanée et surtout d'Hippomédon, font paraître Étéocle et Polynice comme des guerriers de bien petite taille ; il n'est pas même jusqu'au jeune Parthénopée qui n'inspire un plus vif intérêt ; ainsi les deux héros du poëme se trouvent presqu'effacés, et il nous semble que c'est un défaut. Nous avons remarqué aussi qu'au douzième chant, après la mort d'Étéocle et de Polynice et l'avènement de Créon au trône de Thèbes, un autre intérêt commence : celui des femmes argiennes que Thésée prend sous sa protection et pour lesquelles il va combattre, n'est-ce pas encore là un défaut? Tout cela n'empêche pas qu'il n'y ait, dans l'œuvre de Stace, de fort belles choses et en grand nombre, de ces choses qui décèlent le véritable poète. On y trouve des détails brillants, des descriptions vives et attachantes, des peintures pleines d'animation et de vigueur, et des épisodes intéressants.

Quant au style, Stace a voulu imiter Virgile, mais ses vers sentent en général le travail et la peine. Il n'est pas non plus exempt des défauts de l'époque, l'enflure, la recherche, l'érudition affectée ; toutefois ils sont plus rares que dans Lucain et dans Valérius Flaccus ; mais Stace, malgré ses efforts, se rapproche moins que Silius Italicus de la forme virgilienne. Au surplus, si Stace ne peut pas être regardé comme modèle, il y a cependant du profit à l'étudier sérieusement ; on découvre en lui des beautés qu'on n'avait pas soupçonnées d'abord ; et il faut bien qu'il y ait dans sa Thébaïde un mérite réel puisqu'il a obtenu l'admiration des contemporains, et l'approbation de plusieurs savants modernes.

Juvénal en fait l'éloge d'une manière non équivoque.

J. C. Scaliger le regarde après Virgile, comme le plus grand des poètes héroïques, tant chez les latins que chez les Grecs.

Jean Bernart, après avoir détaillé les diverses qualités de Stace, n'hésite pas à placer ses écrits parmi les premiers de la langue latine.

« Qu'est-ce que Papinius, se demande Juste-Lipse? un grand poète, ou plutôt le plus grand poète, ou tout au moins celui qui se rapproche le plus du plus grand, et c'est ce que l'envie elle-même avouera avec moi. »

« Le début de la Thébaïde, dit le savant académicien M. Naudet, est ce qu'il y a de plus mal écrit et de plus vicieux dans tout l'ouvrage. Mais qu'on surmonte ce premier dégoût, et bientôt l'action devient attachante. Il a su rendre Polynice intéressant, dessiner fortement les autres caractères, grouper avec art les personnages, et donner du mouvement, de la vie et de la chaleur à tout son tableau. Les descriptions de plusieurs batailles, celle de l'évocation des mânes, la vision d'Étéocle, portent la terreur à son comble, tandis que toute l'énergie du pathétique le plus touchant se déploie dans les douleurs d'Antigone, de Jocaste, d'Argie, d'Atalante et d'Hypsipyle, dans les récits de la mort de Parthénopée, de celle d'Athys et de celle de Ménécée. Si l'on voulait avoir la mesure de la flexibilité du talent poétique de Stace, il faudrait comparer le palais du Sommeil au temple de Mars, les jeux de l'armée grecque au massacre de Lemnos, l'héroïsme un peu enfantin de Parthénopée à la férocité du gigantesque Hippomédon. Nous ne parlons point de la richesse ni de la vivacite des comparaisons : ses détracteurs ne contestent pas son mérite éminent dans ce genre. En un mot, il nous semble qu'on ne peut avoir lu la Thébaïde sans avouer que l'auteur est vraiment un poète épique. »

Ce résumé donne une idée assez juste du mérite de Stace, dans le poëme de la Thébaïde.

Il est difficile de porter un jugement certain sur l'Achilléide, sur un ouvrage qui n'est que commencé, et dont le commencement même n'est qu'ébauché. D'après le plan que l'auteur lui-même annonce, on peut supposer que le poëme, embrassant toute la vie d'un homme, aurait trop ressemblé à une histoire en vers, et que l'intérêt n'aurait pas été assez concentré; mais ce n'est là qu'une hypothèse, et peut-être l'auteur aurait-il trouvé, dans son génie, des ressources que nous ne saurions imaginer, et qui auraient convert les défauts que l'exposé du sujet semble faire prévoir.

Quant au style de l'*Achilléide* que les uns ont divisée en cinq livres, tandis que d'autres n'en ont fait qu'un seul chant, il est facile de remarquer que c'est le premier jet de l'auteur, et que la lime n'a point passé par là. La poésie est moins châtiée, quoique pourtant l'on y remarque des passages fort bien écrits.

Pour ce qui est du talent poétique de Stace, les savants préfèrent aux poëmes de la *Thébaïde* et de l'*Achilléide*, les *Silves*, mélange de

pièces presque toutes improvisées, comme le poète nous l'apprend lui-même; aussi y trouve-t-on plus de facilité et d'abandon. Chaque livre des Silves est précédé d'une espèce de dédicace en prose qui semble prouver que Stace n'était pas fort habile dans ce genre de style, et qu'il écrivait beaucoup mieux en vers. Les livres des *Silves* sont dédiés à quelques-uns de ses amis particuliers; le premier livre est adressé à Stella, le second à Atédius Mélior, le troisième, à Pallius Felix, le quatrième, à Marcellus, le cinquième, à Abascantius. Nous ferons remarquer que la dédicace de ce dernier livre ainsi que la dernière pièce ne sont pas complètes.

Aux savants qui ont fait l'éloge de la Thébaïde de Stace, nous joindrons les noms de quelques autres qui ont loué son mérite en général. Ce sont : Henri Glarean, Adrien Turnèbe, Isaac Casaubon, Steph. Claverius, l'espagnol Louis Vivès, Dempster, Borrichius, Hugo Grotius et Barthius.

Le P. Rapin qui est quelquefois un hypercritique assez quinteux, blâme Stace d'avoir mis l'essentiel de la poésie dans la grandeur et la magnificence des paroles plutôt que dans les choses; il dit que ses vers remplissent l'oreille sans aller au cœur; qu'il est aussi bizarre dans ses idées que dans ses expressions; que ses deux poëmes n'ont rien de régulier, que tout y est trop vaste et trop disproportionné. Enfin il assure que Stace n'est qu'un furieux au prix de Virgile. Mais, nous le demandons, quelle peut être la valeur d'une opinion ainsi exprimée, quand elle est, pour ainsi dire, isolée?

En terminant, nous dirons avec M. Achaintre, que Stace nous paraît digne d'être lu par tous les bons esprits, amis des grandes idées, noblement exprimées et décorées de tout ce que la poésie peut offrir de plus pompeux et de plus magnifique. Si les modernes lui ont été moins favorables, c'est qu'ils n'ont considéré que ses défauts, et qu'ils ne lui ont tenu aucun compte des beautés qui les compensent.

Stace a été traduit en français, par l'abbé Marolles, par l'abbé Cormiliolle, et en communauté par MM. Rinn, Achaintre et Boutteville. On doit à M. Latour une traduction des Silves en vers.

En *Italien*, on a la version du cardinal Cornelio Bentivoglio, et en *Anglais*, celle de Lewis.

Les principales éditions complètes sont celles de Coline, de Gronovius, de Barthius, de J. Veenhusen, de Claude Beraldus, de J. Carey, de Valpy, enfin de Lemaire.

MARCUS VALERIUS MARTIALIS.

Martial naquit l'an 793 de Rome, 40 ans après J.-C., à Bilbilis, ville d'Espagne, que l'on a cru reconnaître dans Rubiera, province d'Aragon. Ce devait être au moins une ville importante, puisque notre poète l'appelle la noble, la riche Bilbilis. Le nom, l'origine et l'état des parents de Martial sont inconnus. Il vint à Rome, à l'âge d'environ vingt-trois ans, et y demeura pendant trente-cinq années sous les empereurs Néron, Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus, Domitien, Nerva et Trajan. La plus grande obscurité règne sur les premières années qu'il passa à Rome. On sait que depuis il se concilia la bienveillance de Titus qui lui accorda les priviléges réservés à ceux qui étaient pères de trois enfants; ces priviléges lui furent conservés par Domitien qui en outre lui fit présent d'une petite maison sur le mont Quirinal et d'un domaine dans le territoire de Nomente. Martial fut nommé tribun et admis au nombre des chevaliers romains. Son caractère enjoué et facile lui acquit beaucoup d'amis, et l'on s'étonne que Stace, son contemporain, n'en fasse aucune mention, et que lui-même garde sur Stace le silence le plus absolu; cela ne peut guère s'expliquer qu'en supposant qu'ils ont été jaloux l'un de l'autre. Après la mort de Nerva, Martial quitta Rome, la première ou la deuxième année du règne de Trajan, dans le désir de revoir Bilbilis, sa patrie, ou peut-être à cause du dérangement de ses affaires, puisque Pline le jeune lui remit une somme d'argent pour son voyage. Une dame espagnole, nommée Marcella, lui donna de beaux jardins dont il fait une très-jolie description. On croit que cette dame devint son épouse, mais ce n'est là qu'une supposition, et ce droit même de trois enfants qu'il obtint de Domitien et qui ne s'accordait par exception qu'aux maris dont l'union avait été stérile, ne serait pas encore une preuve, car l'empereur aurait bien pu étendre le privilége, même à un célibataire. On ne connaît pas exactement l'époque de la mort de Martial, mais l'opinion commune est qu'elle arriva vers l'an 103 après J.-C. Nous avons de Martial douze livres d'épigrammes, et c'est lui-même qui établit cette division comme le prouve la dernière épigramme de quelques-uns de ces livres. Ce recueil contient onze cent quatre-vingt-dix-neuf épigrammes. Nous avons en outre un treizième livre, portant le titre de *Xénia*, et un quatorzième intitulé *Apophoreta*. A l'exception

de trois petites pièces préparatoires dans le treizième livre, et de deux dans le quatorzième, ces deux recueils contiennent ensemble une suite de trois cent quarante-sept distiques composés sur des sujets qui ont rapport au titre de chaque livre; ce ne sont pas, à proprement parler, des épigrammes. Nous avons encore de Martial un autre livre ayant pour titre *Des Spectacles* (de Spectaculis); il renferme trente-trois petites pièces et quatre fragments. On ne pense pas qu'elles soient toutes de Martial, mais on croit qu'elles ont été écrites par plusieurs auteurs à propos des jeux magnifiques donnés par Titus dans l'année 80, et qu'ensuite elles ont été réunies et jointes aux épigrammes de Martial. Plusieurs livres de son recueil, le premier, le deuxième, le huitième, le neuvième, et le onzième sont précédés d'un envoi écrit en prose.

Le mérite de Martial n'a pas été apprécié de la même manière par tous les savants et par tous les critiques. On lui reproche la licence et l'obscénité qui souillent bon nombre de ses pièces. A cet égard, nous ne chercherons pas à l'excuser, pas même en invoquant la liberté du langage latin. On blâme encore en lui l'affectation et la recherche, l'enflure, l'exagération et le mauvais goût. Muret le traite de *vil bouffon*, et Lilius Giraldus prétend que la lecture de ses épigrammes ne convient qu'à des *ânes*. Claude Verdière appelle Martial un parasite obscur, un poète bouffon. André Navagero, noble vénitien, auteur de quelques poésies latines estimées, brûlait tous les ans, à un jour qu'il consacrait aux Muses, plusieurs exemplaires de Martial. Raphaël de Volterre voulait le voir détruit tout entier, comme étant aussi contraire à l'élégance latine qu'aux bonnes mœurs. La Harpe n'est pas si exigeant, il voudrait seulement qu'on en brûlât les trois quarts. Mais si les hommes que nous venons de citer censurent si aigrement notre poète, il est des gens d'une aussi imposante autorité qui lui rendent plus de justice.

« J'apprends que Martial est mort, et j'en ai beaucoup de chagrin, dit Pline le jeune. C'était un esprit agréable, délié, piquant, et qui savait parfaitement mêler le sel et l'amertume dans ses écrits, sans qu'il en coûtât rien à la probité. »

Stertinius fit faire le portrait de Martial, et le plaça de son vivant dans sa bibliothèque, honneur qui ne s'accordait ordinairement qu'aux morts.

L'empereur Élius Vérus, si cher à Adrien, avait une affection toute particulière pour Martial, et il l'appelait son *Virgile.*

Parmi les modernes, Pontanus, Dempster, Érasme, Adrien Turnèbe, J.-C. Scaliger, Juste-Lipse, Georges Morhofius, font l'éloge de Martial.

Pour nous, nous avons déjà fait une concession à l'égard des reproches qu'on lui a adressés, nous en ferons une seconde; c'est que nous ne pouvons pas lui pardonner les éloges outrés qu'il a donnés à Domitien, bien cependant qu'il ne l'ait loué d'aucune mauvaise action; mais il n'est pas vrai, comme quelques-uns l'ont affirmé, qu'après l'avoir comblé d'éloges de son vivant, il l'ait outragé après sa mort. Ce qu'il en dit se borne à deux ou trois traits légèrement caustiques bien excusables, puisqu'il fait un rapprochement entre Trajan et Domitien.

Nous conviendrons encore que parmi les épigrammes de Martial, il y en a un grand nombre qu'on aimerait mieux ne pas y trouver; elles sont ou fades, ou insignifiantes, et nous faisons d'autant plus volontiers cet aveu que l'auteur lui-même ne s'est pas flatté à cet égard, et qu'il y a mis de la franchise.

Mais ce qu'on ne peut refuser à Martial, c'est un esprit vif et enjoué; une facilité surprenante, un style élégant qui rappelle souvent la pureté du siècle d'Auguste; il a même quelques morceaux où il s'élève jusqu'au ton de l'épopée. Il en est d'autres où règne une douce sensibilité exprimée tantôt avec la grâce de Properce, tantôt avec la naïveté de Catulle. Un autre point de vue sous lequel Martial est intéressant à étudier, c'est celui des mœurs et des usages du peuple romain. Enfin on doit reconnaître dans le poète de Bilbilis une concision sententieuse qui n'exclue pas la clarté, et quoi qu'on en ait dit, on rencontre chez lui peu de traits d'affection, d'enflure et de mauvais goût.

Martial a été traduit en *Français*, par l'abbé Marolle qui a donné aussi une traduction en vers, par des anonymes qui se disent militaires, par E. T. Simon, par Verger, Dubois et Mangeart (en société). Il en existe deux traductions inédites, l'une en prose, par l'abbé Ansker de Ponçol, entre les mains de M. Éloi Johanneau, et l'autre en vers, par Le Deist de Kérivalant qui l'a léguée à M. Labouïsse.

En *Polonais*, on a la traduction de Jos. Minazowick; en *Anglais*, celle de Jacques Elphinston, en *Italien*, de Giuspanio-Graglia; en

Allemand, de Charles Guillaume Ramler, en *Espagnol*, de Sahnes, et en *Grec*, de Scaliger.

Un grand nombre des épigrammes de Martial, et les mêmes, plusieurs fois, ont été imitées en vers français par beaucoup de poètes et même de poètes anciens, tels que Marot, Du Bellay, Pelletier, La Monnaie, Bussi Rabutin, Sénecée, et plus récemment par Breghot Du Lut, Lévêque, Bouriaud, Lebrun, Mérard Saint-Just, Desforges-Maillard, Péricaud, Pommereul et autres. M. le professeur Raoul a donné aussi quelques imitations de Martial dans le recueil de poésies, qu'il a récemment publié.

Nous citerons parmi les meilleures éditions de Martial les suivantes : celles des Aldes, de Jos. Langius, de Scriverius, de Farnabius, d'Elzevir, de Schrevelius, de Colesse, de Barbou, de la collection du Régent, de Valpy et de Lemaire.

TERENTIANUS MAURUS.

Térentianus Maurus florissait sous Trajan selon les uns, et sous les derniers Antonins, suivant d'autres ; mais une épigramme de Martial, prouve qu'il était son contemporain. Maurus était d'origine africaine. Il était gouverneur de Syène, aujourd'hui Asna, dans la Haute Égypte. On a de lui un poëme sur les *lettres*, les *syllabes*, les *mètres* et les *différentes espèces de vers*, où il joint l'exemple au précepte ; ainsi quand il traite d'une sorte de vers, c'est dans la mesure de ce vers qu'il écrit. Ce poëme qu'il composa dans sa vieillesse et qu'il dédia à Bassinus, est regardé par Muret comme un ouvrage plein d'élégance et d'érudition, et le savant philologue appelle l'auteur, le plus agréable des grammairiens. Quant à nous, nous regardons l'œuvre de Térentianus Maurus comme un tour de force, et nous avouerons que nous avons trouvé fatigante la lecture de son livre.

DECIMUS seu DECIUS JUNIUS JUVENALIS.

Juvénal naquit à Aquinum, ville du pays des Volsques. Il fut élevé par un homme riche dont on ne sait s'il était le fils ou seulement l'enfant adoptif. Il passa le milieu de sa vie dans les écoles des rhéteurs plutôt par fantaisie que pour se préparer aux exercices du barreau, ou aux soins de l'enseignement public. Ayant lu à quelques amis une satire fort applaudie contre le comédien Pâris, favori de

l'empereur Domitien, et contre un poète qui était aux gages de ce comédien, il se sentit poussé par ce premier succès à cultiver ce genre de composition. Ce fut sous le règne d'Adrien que ses satires furent recueillies et publiées. Quelques-uns de ses vers ayant été interprétés comme des allusions injurieuses au temps présent, il fut exilé en Egypte, à l'âge de quatre-vingts ans, et chargé par dérision du commandement d'une cohorte. Ce fut là qu'il mourut peu de temps après de chagrin et d'ennui. Voilà tout ce que nous apprend sur Juvénal la Vie de ce poète, attribuée à Suétone. Nous ne discuterons pas les diverses opinions des savants et des commentateurs sur cette notice, et nous ne chercherons pas à éclaircir les doutes qu'ils ont pris plaisir à élever sur les circonstances si simples, si peu compliquées de la biographie du poète d'Aquinum, nous ne nous arrêterons qu'aux poésies qui ont assuré sa réputation.

Nous avons seize satires de Juvénal, encore n'est-il pas certain que la dernière dont il n'existe qu'un fragment soit réellement de lui.

Juvénal a été jugé bien des fois, mais tous les juges ne sont pas d'accord entre eux. Quintilien, son contemporain, ne le nomme pas sans doute par une sorte de réserve; il dit seulement, après avoir cité Horace et Perse : « Nous avons encore à présent de célèbres écrivains qui travaillent dans le genre de la satire, et dont on citera un jour les noms avec éloge. » Il y a bien de l'apparence que c'est surtout Juvénal qu'avait en vue l'auteur des Institutions oratoires.

Porphyrion, ou tout autre grammairien, commentateur d'Horace, exprimant son sentiment sur ce poète, place ses satires entre celles de Lucilius et celles de Juvénal, parce qu'elles ont, dit-il, la rudesse des satires du premier et la *douceur* de celles du second.

Jules César Scaliger proclame Juvénal le premier des satiriques et le met, sans hésiter, au-dessus d'Horace, et Juste-Lipse confirme ce jugement. Nous voyons par le témoignage d'Ammien Marcellin qu'on était avide de la lecture des satires de Juvénal et que c'était le livre qu'on préférait à tous les autres pour occuper ses loisirs. Casaubon met Juvénal au-dessus de Perse et à côté d'Horace.

« Nos ancêtres, dit Lilius Gyraldus, donnaient le premier rang à notre auteur, pour la critique des mœurs, et regardaient comme le plus instruit, l'homme qui savait par cœur le plus de vers de ce poète. »

Boxhornius s'exprime ainsi : « Ce n'est pas sans raison que tous les savants, en tout temps, ont fait un si grand cas de Juvénal; car personne n'a pénétré plus avant dans les vices de son siècle; personne ne les a attaqués avec une sévérité plus grave et une plus noble indignation; ce dont personne ne disconviendra s'il lit ce poète avec soin et avec réflexion. »

Juvénal est habile dans l'invention, dans la disposition et dans l'enchaînement de ses traits satiriques; mais en voulant tout détailler, il devient souvent cynique et obscène, en sorte qu'il serait mieux de supprimer quelques-unes de ses satires. Quelquefois par envie de philosopher, il s'écarte du genre satirique, et à cet égard la dixième satire est remarquable. » Telle est l'opinion de Borrichius.

Vavassor trouve qu'Horace s'insinue doucement dans les esprits et les instruit en riant, que Perse, avec un ton sardonique, veut prêcher la philosophie, et que Juvénal, comme un homme bilieux et qui fait mauvaise digestion, s'indigne de tout.

On a regardé aussi le style de Juvénal comme plus pur et plus latin que celui d'Horace, et ses vers plus élégants, plus nombreux, plus exacts que ceux de l'ami de Mécène.

Nous citerons maintenant ce qu'en dit Rapin, et cela ne s'accorde guère avec ce qu'on al u jusqu'ici.

« Horace savait très-bien que l'enjouement d'esprit a plus d'effet que les raisons les plus fortes, et les discours les plus sententieux, pour rendre le vice ridicule, en quoi Juvénal avec tout son sérieux, a tant de peine à réussir. Car enfin ces violentes manières de déclamation qu'il met partout en usage, ont souvent très-peu d'effet. Il ne persuade presque rien, parce qu'il est toujours en colère, et qu'il ne parle point de sang-froid. Il est vrai qu'il a des lieux communs de morale qui sont capables d'éblouir les petits esprits. Mais avec toutes ses expressions fortes, ses termes énergiques et ses grands traits d'éloquence, il fait peu d'impression, parce qu'il n'a rien de délicat, ni rien de naturel. Ce n'est point un véritable zèle qui le fait parler contre les déréglements de son siècle, c'est un esprit de vanité et d'ostentation, c'est par tempérament plus que par raison qu'il fait le critique. »

La Harpe se montre aussi prévenu, aussi injuste que le P. Rapin, et ne donne pas de meilleures raisons que lui.

M. Dusaulx, en tête de sa traduction en prose de Juvénal, a donné un éloquent parallèle entre ce poète et Horace ; nous n'en citerons que quelques traits : « Si l'on me demandait, dit-il, auquel des deux je donne la préférence, je répondrais que cette question me paraît superflue. Au point où nous en sommes, on ne persuadera jamais à ceux qui vivent dans les cours ou dans les palais des grands, que la force et la gravité de Juvénal sont plus importantes que la finesse et la gaîté d'Horace : quant à ceux qui chérissent les principes d'une morale invariable, car il en est encore, et qui dans un écrivain ne cherchent qu'un vengeur, ceux-là ne sauraient balancer. » Et plus loin : « Juvénal qui savait que l'alliance du plaisant et de l'odieux est incompatible, méprise l'arme légère du ridicule; il saisit le glaive de la satire, ou plutôt il en fabrique un lui-même et d'une trempe nouvelle ; puis courant du trône à la taverne, et des portes de Rome jusqu'aux bornes de l'empire, il punit les hypocrites, les adultères, les exacteurs : il frappe quiconque s'est écarté des voies de la nature ou du sentier de l'honneur... C'est un censeur incorruptible qui dit ce qu'il sent, ce qu'il pense, et qui le dit surtout pour la postérité ; c'est un poète ardent et qui s'élève quelquefois avec son sujet jusqu'au ton de la tragédie..... Son plus beau triomphe, comme poète, c'est d'avoir mis la vérité avant les convenances ; c'est d'avoir eu le courage, au risque de déplaire, et même en étant sûr, de lui sacrifier tant de bienséances équivoques, tant d'égards politiques, si chers à ceux dont toute la morale ne consiste qu'en apparences ; mais sa conscience lui criait que l'avenir en serait reconnaissant, elle ne l'a pas trompé, etc. »

« Juvénal doué d'un naturel ardent, d'une sensibilité profonde, dit Marmontel, a peint le vice avec indignation : véhément dans son éloquence, plein de chaleur et d'énergie, ce serait le modèle des satiriques s'il n'avait été déclamateur. »

Thomas s'exprime en ces termes : « La satire (je veux dire celle des mœurs), semble ouvrir un champ très-noble à la poésie, surtout quand elle est animée par cette éloquence vertueuse qui enflamme l'imagination et punit le vice par la peinture même qu'il en fait, et semble exercer avec austérité une sorte de magistrature sur les grands coupables qu'elle fait pâlir. C'est le caractère de Juvénal. Son vers, comme un délateur puissant accuse les crimes de son siècle ; son indignation éclate en expressions hardies et neuves

comme les excès qu'il avait à peindre; et les tableaux des vices ont une telle énergie, qu'ils font frissonner la vertu qui a tenu le pinceau. »

Mais l'appréciation la plus exacte, la plus concise, et, de plus, exprimée en beaux vers, est celle de Boileau, et après les vers de Boileau nous indiquerons ceux de Chénier : ils peuvent paraître à côté de ceux du satirique français.

M. Méchin donne de Juvénal et d'Horace une idée assez juste dans ce passage de la préface de sa traduction :

« La grâce et l'urbanité distinguent les ouvrages d'Horace, la force, l'éloquence sont le caractère particulier de ceux de Juvénal. L'un se moque de nos travers, l'autre s'en indigne. Celui-là livre nos vices au ridicule; celui-ci les châtie. Horace est plus aimable, Juvénal, plus imposant. Horace plaît à tous, Juvénal ne plaît qu'aux philosophes, qu'aux amis austères de la vertu. Apprécions sans prédilection exclusive, le présent inestimable que les temps anciens nous ont fait, en léguant à notre admiration ces grands écrivains.

M. le professeur émérite Raoul, à qui nous devons sans contredit la plus exacte, comme la plus élégante et la plus poétique traduction de Juvénal, n'a pas non plus pris parti dans la lutte qui s'est élevée entre les savants, relativement à la prééminence de l'un des deux premiers satiriques latins; il a professé, comme M. Méchin, une opinion moyenne, une opinion conciliatrice.

« C'est l'indignation, dit-il, qui inspire les vers de Juvénal, et l'enjouement qui dicte ceux d'Horace; le premier s'est attaché à poursuivre le vice, le second, à tourner les travers en ridicule; l'un est l'historien des mœurs de son temps, l'autre, le peintre des mœurs de tous les siècles; si Juvénal a plus de verve, Horace a plus de goût; si les sujets du premier sont plus neufs, plus intéressants et par conséquent plus propres à la haute poésie, ceux du second, par cela même qu'ils sont plus communs et plus journaliers, lui supposent un génie plus souple, et des ressources plus variées dans l'esprit pour arriver à la perfection. Enfin Horace a pris le ton qui convenait à la cour brillante et polie d'Auguste, Juvénal, l'accent que devait inspirer la sombre tyrannie de Domitien; et au lieu d'épouser des systèmes, d'admettre des goûts exclusifs, de nous laisser conduire par les préjugés de l'école et du monde, nous lirons tour à tour ces deux illustres satiriques, l'un dans les moments d'heureuse-

inspiration, quand nous voudrons apprendre à jouir de la vie, à mépriser les revers, à nous moquer un peu de nos ridicules ennemis; l'autre dans les instants de mélancolie et d'humeur, quand nous aurons besoin, pour mieux goûter la vertu, de nous exciter contre le vice, ou bien que nous voudrons chercher, dans la dépravation des temps anciens, des moyens de patience ou d'excuse pour les désordres du temps présent.

Nous n'ajouterons rien à ces dernières citations, car elles expriment notre sentiment sur Juvénal avec une précision et une clarté auxquelles nous n'avons pas la prétention d'atteindre. Quant à la nature du talent, du mérite particulier du satirique d'Aquinum, sous le rapport du fond et de la forme, elle ressort assez clairement de ce qui est contenu dans cet article, pour n'avoir pas besoin d'y revenir.

M. Fabre de Narbonne a pris soin de répondre article par article à la diatribe de La Harpe contre Juvénal; en vérité il a eu bien de la bonté, et ce n'était guère la peine, car les raisonnements de l'auteur du *Lycée* sont si vagues, si peu concluants, la partialité ou la prévention s'y fait tellement sentir, qu'ils ne font aucune impression et qu'ils se refutent d'eux-mêmes. Mais puisqu'il s'était imposé cette tâche, nous regrettons qu'il n'ait pas insisté davantage sur le reproche que La Harpe fait à Juvénal d'avoir été courtisan, et ce reproche il le fonde sur une épigramme de Martial où se trouve ce passage : « Tandis que ta toge imbibée de sueur, te rafraîchit seule de tes courses dans les palais de nos puissances. » Est-ce là une preuve que Juvénal était courtisan? Estimé, recherché pour son talent, ne pouvait-il pas visiter les grands personnages de Rome, en être accueilli honorablement, sans manquer à la noblesse de son caractère, sans cesser d'être philosophe? M. Nisard a encore renchéri sur La Harpe et suspecté les mœurs de Juvénal parce que Martial l'appelle son ami, et que Martial, à le juger par bon nombre de ses écrits, pourrait n'avoir pas été d'une conduite fort régulière; mais deux hommes de lettres ne peuvent-ils pas être liés et étroitement liés, sans que l'un partage la manière de vivre peu exemplaire de l'autre? quant aux quartiers populeux de Suburra et du Cœlius, que M. Nisard prétend avoir été habités par les courtisanes, et que fréquentait Juvénal, suivant Martial, son ami, ce pourrait bien n'être de la part de celui-ci qu'une plaisanterie, qu'un trait de gaîté, précisément à cause du caractère austère du satirique. Dans tous

les cas, on ne peut raisonnablement rien en inférer contre ce dernier. M. Nisard cite encore deux épigrammes dont on ne peut conclure davantage contre le poète d'Aquinum. De ces deux épigrammes, l'une est *contre un méchant*, l'autre est adressée à *Juvénal* lui-même.

Mais en vérité, il faut avoir bonne envie de dire du neuf, pour chercher à tirer parti contre les mœurs de notre poète, d'épigrammes aussi insignifiantes.

M. Nisard n'a pas été plus heureux dans les efforts qu'il a faits pour prouver que Juvénal est un satirique indifférent, qu'il sue quelquefois à dire des choses froides, que son *indignation* est plutôt de tête que de cœur; et, pour donner à ce paradoxe un air de vérité, il cite deux ou trois satires dans lesquelles le style de l'auteur, monté d'abord sur un ton élevé et vigoureux, descend, aux derniers vers, à la plaisanterie. Mais, nous le demanderons à M. Nisard lui-même, un écrivain peut-il toujours se tenir à la même hauteur? Gilbert, le poète satirique moderne qui se rapproche le plus peut-être du satirique latin, ne s'est-il pas permis aussi quelque sortie plaisante, dans ses deux satires? Dira-t-on pour cela qu'il n'écrivait pas d'inspiration, de verve, de tout cœur et de toute âme?

Nous sommes loin de suspecter la bonne foi de M. Nisard dont nous avons lu les ouvrages avec un vrai plaisir; mais nous croyons qu'il s'est laissé aller à la manie du jour. On veut à toute force faire du nouveau. On adopte un système bien singulier, on choisit une opinion bien étrange, bien bizarre; on devient ainsi un personnage intéressant, dramatique même, car chacun veut voir comment l'auteur sortira du pas difficile où il s'est témérairement mais volontairement engagé; s'il s'en tire avec esprit, n'eût-il pas raison, son procès est gagné devant les esprits superficiels qui cherchent plutôt à s'amuser qu'à s'instruire.

Nous avons bon nombre de traductions de Juvénal en *francais*, savoir : en prose, celles de Marolles, de Lavalterie, de Tarteron, de Maupetit, de Dusaulx, de Baillet, de Courtaud Divernesse, et d'Auguste Creusé; en vers, de Denis Challine, avocat, du président Nicole, de Silvecane, de Charles Utrecht; de Dubois de La Molignère; de M. Raoul, de M. Méchin, de M. Fabre de Narbonne et de M. Barré de Jallais; Michel d'Amboyse a traduit seulement quatre satires, les 8e, 10e, 11e, et 13e également en vers français; en vers burlesques, on a la traduction de Colletet.

En *allemand*, on cite les traductions de C. F. Bardth et d'Abel; en *espagnol*, celle de Diego Lopez; en *anglais*, de Holiday, de Shéridan; de Dryden, de Madan et de W. Gifford; en *italien*, et en vers, de Georgio Summaripa, de Camillo Silvestri, et de Cesarotti.

Outre une douzaine d'éditions de Juvénal, précieuses par leur rareté et que l'on ne peut rencontrer que par hasard, il en est un bien plus grand nombre que l'on peut du moins se procurer plus aisément; nous indiquerons seulement les plus estimées : Celles des Aldes, contenant aussi Perse; de Coline, de Robert Étienne, de P. Pithou, d'Elzevir, de C. Schrevelius; celle pour la collection *variorum*, celle *ad usum Delphini*, celle d'Henninius; la même avec les remarques d'Isaac Casaubon; celles de Maittaire, de J. Hawkey, de Barbou, de Baskerville, de Sandby, de Ruperti, la même donnée par Kœnig; celles de Valpy, de Lemaire et de D. A. G. Cramer.

SULPITIA.

Cette dame romaine vivait sous le règne de Domitien, vers l'an 843 de Rome, 90 ans après J.-C. Elle se recommandait par les charmes et l'agrément de son esprit. Elle avait beaucoup d'instruction, et surtout un goût prononcé pour la poésie. Non seulement elle écrivit un grand nombre de vers, mais, la première des personnes de son sexe, elle en composa sur différentes mesures, à la manière des Grecs, par exemple sur le rhythme ïambique, sur le phaleuque et l'ionique. Mais il n'en reste que deux vers qui semblent donner un démenti à l'éloge que Martial fait de Sulpitia lorsqu'il dit : « Ceux qui sauront apprécier ses vers, avoueront qu'aucune femme n'a plus de retenue. » Elle épousa un certain Calénus, qui vécut quinze ans avec elle dans la plus parfaite union. Elle lui adressa des vers fort touchants sur l'amour et sur la fidélité conjugale; ils sont du nombre de ceux que nous avons perdus. Il nous reste d'elle une satire de soixante-dix vers hexamètres, contre l'édit de Domitien qui chassa les philosophes.

Cette composition offre peu de suite dans les idées; le style en est monotone, et bien que l'ouvrage soit de peu d'étendue, on y trouve encore de la diffusion dans les détails; mais comme l'œuvre d'une femme que la tyrannie révolte, cette satire est intéressante, et doit être prisée ainsi qu'un monument précieux. Elle avait été autrefois

attribuée à Ausone, mais Boxhornius a démontré la fausseté de cette assertion ; il pense même que les ouvrages de Sulpitia ayant été réunis à ceux d'Ausone, de Tibulle, de Juvénal, le nom de cette femme poète a été effacé, et que plusieurs de ses compositions ont été attribuées à ces auteurs. Il ne doute pas qu'à l'exception de l'éloge de Messala, le quatrième livre de Tibulle ne soit de Sulpitia ; Bruckusius est du même avis.

Sulpitia n'est pas la seule romaine qui se soit exercée dans la poésie. Cornificia, sous Auguste, donna aussi des preuves de son talent poétique.

Sidonius Apollinaris fait mention de Sulpitia. J. C. Scaliger ne veut pas la juger sévèrement, à cause du noble motif qui l'inspirait, ce qui est très-galant pour un érudit ; mais il nous semble que Boxhornius a outré la louange, et que le mérite de Sulpitia n'est pas tel qu'il nous le dépeint.

La satire qui nous reste de cette dame a été traduite en vers français par l'abbé Marolles, par Charles Monnard, et par M. Théry, censeur des études au collége royal de Versailles.

Nous ne connaissons de Sulpitia que l'édition *princeps* et celle donnée par G. Mérula. On trouve aussi la satire de cette femme poète, à la suite de quelques éditions de Perse. Le président Bouhier a proposé des corrections sur cette pièce, dans une lettre adressée à Burmann.

CNEUS LENTULUS GÆTULICUS, OU GENTALICUS.

Cnéus Lentulus vécut du temps de Tibère et de Claude. Il appartenait à une famille consulaire, et il fut gouverneur de la Germanie supérieure. Il se fit un nom comme historien et comme poète. Martial, le grammairien Probus et Sidonius Apollinaris font mention de cet écrivain. Sidonius donne même le nom de la femme qu'il aima ; elle s'appelait Césennia. Trois vers, c'est tout ce que le temps a épargné des œuvres de ce poète.

ANTISTIUS SOSIANUS.

On sait de cet auteur, par Tacite, qu'ayant composé des vers injurieux à la personne de Néron, il fut condamné à l'exil. Quel genre de poésie cultivait Antistius, c'est ce qu'on ignore ; mais déjà ses ouvrages n'existaient plus du temps de Suidas, comme nous l'apprend cet écrivain.

QUINTUS RHEMNIUS PALÆMON.

Palémon, grammairien et poète, vécut sous le règne de Claude. Au rapport de Suétone, il improvisait des poëmes et y employait des mètres différents et peu usités. Vossius pense qu'il faisait usage des vers sotadiques, galliambiques et autres du même genre. Martial se moque de ceux qui, comme Palémon, s'occupeut de ces laborieuses bagatelles, de ces niaiseries difficiles.

PUBLIUS POMPONIUS SECUNDUS.

Pomponius, personnage consulaire et poète tragique, se fit connaître du temps de Caligula et de Claude. Pline avait écrit sa Vie, comme il le témoigne lui-même, et il pense avoir donné ainsi un beau modèle à suivre. Il parle également d'un dîner offert par Pomponius à Caligula, et qui aurait exigé une grande dépense de vin. Ailleurs il l'appelle citoyen illustre et poète consulaire. Quintilien s'exprime ainsi sur le compte de cet auteur : « Pomponius Secundus est de tous ceux que j'ai vus celui qui, sans contredit, a le mieux réussi dans la tragédie. Les gens de son temps ne le trouvaient pas assez tragique, mais ils avançaient que pour l'agrément de la diction et l'art du théâtre, il était fort au-dessus des autres. »

Térentianus Maurus cite ensemble Sénèque et Pomponius Secundus. Quand un ami conseillait à Secundus de changer quelque chose à ses compositions, de les modifier, il avait coutume de dire *j'en appelle au peuple ;* et, selon que le peuple applaudissait ou gardait le silence, il maintenait ou changeait ce qu'il avait écrit. Sous le règne de Tibère, on lui reprocha son amitié pour Ælius Gallus, qui après le châtiment de Séjan, s'était réfugié dans la maison de campagne de Secundus, comme dans l'asyle le plus sûr. Cependant, d'après Tacite, la douceur de ses mœurs, la renommée de son génie, la patience avec laquelle il savait supporter la fortune contraire, lui valurent d'être épargné et de survivre à Tibère. Pomponius est cité par Charisius, Priscien, Clédonius, Térentianus, Marius Victorinus et par Probus. Il ne reste que onze vers de tout ce que ce poète a composé.

ANNÆUS CORNUTUS.

Cornutus vécut du temps de Claude et de Néron ; il était philosophe, grammairien et poète ; il fut le professeur de Lucain et de

Perse. Suivant Saint Jérome, dans la Chronique d'Eusèbe, il fut envoyé en exil par Néron, l'an 820 de la fondation de Rome, 67 ans après J.-C., et selon Suidas, il fut mis à mort avec Musonius. Comme philosophe, il appartenait à la secte des stoïciens, et, comme poète, il cultiva le genre tragique. Nous parlerons encore de lui en traitant des grammairiens.

NERO CÆSAR.

Nous pouvons mettre aussi Néron au rang des poètes de cette époque. On sait à quel point il ambitionnait la gloire poétique. Martial le loue comme un grand poète, mais on peut sans prévention et sans injustice se défier un peu des éloges de cet auteur épigrammatique, et l'on risquerait souvent d'être dupe, si on le prenait toujours au mot. Dès sa jeunesse Néron se livra à la poésie et il composait des vers avec une extrême facilité. Tacite s'exprime différemment sur le talent poétique de Néron. » L'empereur, dit-il, ambitionna la gloire de poète. Il rassemblait, dans son palais, les jeunes gens qui, sans être encore connus, avaient quelque talent pour la poésie. Là, chacun s'occupait à coudre ensemble les vers que Néron avaient apportés, ou qu'il composait sur le lieu, et l'on y faisait entrer tous les mots que le prince fournissait, quels qu'ils fussent, ce qu'indique assez la nature des vers, leur défaut de verve et de mouvement, et la bigarrure des styles. » On cite parmi les divers ouvrages de Néron, *Canacé devenue mère*, *Oreste parricide*, *Œdipe aveugle*, *Hercule furieux*, la *Métamorphose de Niobé;* plusieurs satires dont l'une ayant pour titre *Luscio*, était dirigée contre Clodius Pollion, et une autre contre le roi Mithridate. Les vers de Néron qui ont traversé les siècles, se réduisent à huit : trois conservés par le scholiaste de Lucain, quatre par Perse, et un par Sénèque.

CÆSIUS BASSUS.

Les circonstances de la vie de Cæsius Bassus sont ignorées. On sait seulement qu'il vécut sous Néron, et qu'il fut englouti avec sa maison par l'éruption du Vésuve, l'an 832 de Rome, 79 ans après J.-C., lors de la destruction d'Herculanum et de Pompéï. Cæsius Bassus était grammairien et poète, et avait beaucoup de talent pour la poésie lyrique. Perse lui a adressé sa sixième satire, et Pline le jeune en fait un grand éloge. Quintilien lui reconnaît du

mérite après Horace : « Si vous voulez lire quelque autre lyrique qu'Horace, dit-il, ce ne pourra être que Cæsius Bassus que nous avons connu. Mais il y en a aujourd'hui parmi nous qui sont d'un mérite fort supérieur. » Funccius pense que Cæsius Bassus est le même qui est cité plusieurs fois par Aulu-Gelle, sous le nom de Gabius Bassus. Diomède, Priscien et Raffin, font mention de ce poète, dont nous n'avons que deux vers séparés, à peu près insignifiants.

ATTIUS LABEO.

Labéon n'est connu que par la mention que Perse fait de lui, et par la ridicule traduction en vers, qu'il donna de l'Iliade et de l'Odyssée d'Homère qu'il rendit mot pour mot, s'attachant plus aux expressions qu'au sens. Il usait, dit-on, d'ellébore pour s'exalter l'imagination, mais il paraît que le moyen lui réussissait assez mal.

ÉVODUS.

Évodus était de l'île de Rhodes, et il se distingua à la même époque, comme poète épique. Déjà, du temps de Suidas qui fait mention de cet auteur, on ne possédait plus rien de ses ouvrages.

CURIATIUS MATERNUS.

Maternus, l'un des interlocuteurs du Dialogue sur la Décadence de l'Art oratoire, attribué à Tacite, vécut sous le règne de Vespasien. Il se livra d'abord aux exercices du barreau, et après avoir défendu les intérêts d'un grand nombre de ses amis, ceux de plusieurs colonies et de plusieurs villes municipales, ne pouvant suffire à tous les soins dont il était accablé, il renonça au forum et se livra à la poésie. Il composa et déclama des tragédies parmi lesquelles on mentionne *Caton*, *Médée* et *Thyeste*. S'étant oublié dans son Caton au point de s'écarter de son sujet, il s'attira l'animadversion des hommes puissants. Dion parle d'un sophiste, nommé Maternus, que Domitien fit condamner à mort, parce qu'il avait pris les tyrans pour sujet de quelques-unes de ses amplifications de rhétorique, appelées *déclamations*. M. Dureau Delamalle est porté à croire que le Martenus de Dion est celui du Dialogue. M. de Sigrais n'est pas de cet avis. Il parait, en effet, que l'auteur donne de Maternus une plus haute idée.

SALEIUS BASSUS.

Dans le même temps vivait Saléius Bassus, orateur distingué et

poète remarquable; voici comment s'exprime sur son compte Secundus, l'un des interlocuteurs du Dialogue sur les Orateurs : « Qui ne connaît mes prédilections pour Saléius Bassus, combien une amitié si ancienne, et la douceur d'habiter toujours ensemble ont resserré notre union. Or, mon vertueux ami est encore un très-grand poète; si l'on fait le procès à la poésie, je ne vois personne plus coupable que lui. Non, reprit Aper, qu'il se rassure, ainsi que tous ceux qui, comme lui, s'attachent à la poésie et recherchent la gloire des vers, au défaut de celle de l'éloquence, où ils ne peuvent prétendre. » Et plus loin : « Notre Saléius Bassus est un très-grand poète, ou, pour employer des expressions plus magnifiques, c'est un digne interprète des Muses... Nous avons tous exalté la magnificence et la générosité de Vespasien, qui a récompensé Saléius par un don de cinq cent mille sesterces. » Il conserva la chaleur, la verve poétique jusqu'à un âge fort avancé, car nous lisons dans Quintilien :« Saléius Bassus a eu l'esprit véhément et poétique, mais à tel point que la vieillesse ne l'avait pas encore mûri. » On ne connaît pas les circonstances particulières de la vie de Saléius, et, nous n'avons rien de ses ouvrages, et l'on ignore même dans quel genre de poésie il s'est spécialement exercé.

CURTIUS MONTANUS.

Il vécut sous Néron et sous Vespasien, et fut connu comme orateur et comme poète. Marcellus porta contre lui, ainsi que contre Thraséas, Helvidius et Agrippinus une accusation violente, comme auteur de ces révoltes qui faisaient mépriser la bonté de l'empereur, et cet empereur était Néron ! Le même Marcellus reprochait aux sénateurs leur mollesse qui permettait à un auteur de chansons infâmes d'éluder la sévérité des lois. Ce Montanus était un jeune homme plein de vertus, dont les vers n'attaquaient personne ; on le menaçait donc de l'exil, pour avoir prouvé du génie ! Il fut du nombre des sénateurs qui appuyèrent la proposition de l'empereur de réhabiliter Galba, et d'honorer la mémoire de Pison. On trouve dans Tacite, un discours de Montanus contre Aquilius Régulus ; et Pline lui a écrit une lettre dans laquelle il se moque et s'indigne du monument élevé en l'honneur de l'affranchi Pallas. C'est tout ce qu'on sait de la vie de Montanus, et, à l'exception du discours que Tacite lui prête, ses œuvres sont entièrement perdues.

TITUS.

Le fils de Vespasien porta la facilité à faire des vers jusqu'à l'improvisation ; il plaida en latin et écrivit en grec des poëmes et des tragédies, mais il ne s'exerça pas moins en latin sur les mêmes matières, c'est ce que confirme Pline l'ancien, dans la préface de son Histoire naturelle, et Vossius pense qu'il se livra à la poésie, à l'exemple de son frère Domitien qui était plus jeune que lui. De toutes les compositions de Titus, il ne reste que la mention qui en est faite dans les auteurs que nous citons.

DOMITIANUS.

Domitien feignit d'avoir du talent pour la poésie ; il ne s'appliqua à connaître ni les principes de l'histoire ni ceux de la versification ; il négligea même les exercices du style, et n'en étudia pas la partie la plus indispensable, et pour tout ce qu'il composa, il emprunta le génie d'autrui. Il se fit avec beaucoup d'adresse une modestie d'emprunt, affecta du goût pour la poésie qui, dans le principe, lui était aussi étrangère, que dans la suite elle devint à ses yeux digne de dédain et de mépris. Il n'en déclama pas moins en public. C'est ce que confirme Tacite : « Domitien s'enveloppa de tous les dehors de la modestie, de la simplicité, et feignit de n'aimer que les lettres et les vers, afin de voiler ses inclinations et d'échapper à la jalousie de son frère qui, par la bonté de son cœur, était le parfait contraste de Domitien, et que Domitien jugeait semblable à lui. » Voilà ce que l'inexorable histoire nous apprend, et pourtant il s'est trouvé des écrivains qui se sont oubliés jusqu'à louer cet empereur, et comme littérateur et comme poète. Il n'est guère possible de pousser l'adulation plus loin que l'a fait Quintilien. « Depuis que l'empereur m'a chargé, dit-il, de l'éducation de ses neveux, serait-ce faire le cas que je dois de l'approbation des dieux, et connaître le prix de l'honneur que je viens de recevoir, que de ne pas mesurer sur cela même la grandeur de mon entreprise. En effet, de quelque manière que je la regarde, soit du côté des mœurs, soit du côté des sciences, que ne dois-je pas faire pour mériter l'estime d'un censeur si juste, si éclairé, et d'un prince qui n'est pas moins distingué par son éloquence, que par mille autres grandes qualités ! » Martial, Valérius Flaccus et d'autres écrivains de la même époque n'ont pas rougi de prostituer leur talent à cette basse et misérable flatterie. Après les

témoignages historiques que nous avons donnés, et dont l'autorité ne saurait être suspecte, on a lieu de s'étonner que Vossius ait, non-seulement reconnu dans Domitien un talent distingué pour la poésie, mais qu'il lui ait attribué la traduction des *Phénomènes* d'Aratus, dont nous avons vu que l'auteur est Germanicus César qui était un autre homme que Domitien, et dont le mérite poétique n'a pas été contesté. Le temps n'a rien épargné des prétendues œuvres de Domitien, mais il n'y a pas là de quoi s'affliger.

SENTIUS AUGURINUS.

D'après Crinitus, Sentius naquit à Rome et reçut une éducation distinguée. On le compte parmi les auteurs qui écrivent des poëmes et des épigrammes. Il est souvent parlé de lui dans les lettres de Pline, d'après lesquelles on peut se former une idée avantageuse de l'esprit et de la moralité de ce poète. Il vécut dans la plus grande intimité avec Spurina et Antoninus qui l'estimaient surtout pour sa modestie et la régularité de sa conduite. Il prit pour modèles dans ses ouvrages Catulle et Calvus. Il écrivit avec beaucoup d'élégance et d'enjouement, et sut y mêler quelque chose de mordant. Pline n'entendait jamais la lecture des poésies de Sentius sans les admirer; et c'est à lui que nous devons la conservation de quelques vers qui ne peuvent donner qu'une idée imparfaite du talent poétique de Sentius.

SCÆVA MEMOR.

Mémor se fit un nom comme poète tragique sous le règne de Domitien, et son talent lui mérita une statue qu'on érigea en son honneur, ce qui a fait dire à Martial : « Mémor, la gloire du cothurne romain, couronné d'un rameau de l'arbre consacré à Jupiter, respire dans cette image due à l'art d'Apelle. » Fulgentius cite de ce poète une tragédie d'*Hercule*, et c'est à lui que Joseph Scaliger attribue la tragédie d'*Octavie* qui se trouve ordinairement au nombre de celles de Sénèque.

TURNUS.

Il était frère de Mémor et non moins célèbre que lui comme poète. Il s'adonna au genre satirique, suivant ce que nous apprend Martial : « Doué du génie le plus élevé, Turnus s'est borné à composer des satires. Pourquoi n'a-t-il pas pris dans ses vers le même élan

que Mémor? c'est que Mémor était son frère. » On voit par là dans quelle estime était Mémor, et c'est ce que confirme un autre passage de Martial. En adressant son livre à Cæsius Sabinus, il dit : « Malgré les mille et mille soins qui l'assiégent et le tourmentent, il ne négligera pas mes vers; car il m'aime et il me lira sans différer, après les ouvrages distingués de Turnus. » Rutilius Gallus est d'avis qu'entre Turnus et Juvénal on ne peut pas choisir. Le vieux scoliaste du poète d'Aquinum, et Lidonius Apollinaris font mention des deux poètes Mémor et Turnus. D'après les éloges donnés à ces deux frères, il est à regretter que nous ne puissions pas vérifier leur mérite sur leurs ouvrages : c'est peut-être encore une richesse que le temps nous a enlevée.

ARUNTIUS STELLA.

Aruntius naquit à Padoue ; il jouissait d'une certaine aisance, et composa des poésies élégiaques. Martial plaisante agréablement sur les pierres précieuses que ce poète portait au doigt, et sur lesquelles étaient gravés ou les noms ou les traits d'autant de jeunes filles, à moins qu'elles ne présentassent, puisqu'elles étaient au nombre de dix, le nom ou l'image de celle qu'il aimait, unie à celle des neuf Muses, comme autrefois Pyrrhus qui, avec le portrait des Muses, avait aussi à ses doigts celui d'Apollon; peut-être étaient-ce les gages d'autant de jeunes filles qu'il avait aimées. Voilà, du reste, ce que dit Martial : « Que le superbe Masthlion porte sur son front imperturbable des poids immenses et vacillants; que le grand Linus élève jusqu'à sept ou huit enfants sur ses bras ; cela ne me semble pas du tout difficile, quand je vois mon ami Stella porter, d'un seul doigt, n'importe lequel, dix jolies filles ensemble. » A propos du même sujet, Martial fait un éloge délicat d'Aruntius : « Sévérus, il porte à ses doigts des sardoines, des émeraudes, des diamants, des jaspes, ce Stella que j'aime tant. Vous trouverez à ses doigts beaucoup de pierres précieuses et plus encore dans ses vers : voilà, je pense, ce qui s'appelle une main élégante. » Il paraît que Stella épousa enfin une jeune fille qui longtemps fut insensible à l'ardeur de son attachement; Martial la nomme Hianthis, et Stace, Violentilla. Plus jeune que ce dernier, Stella fut cependant sans rival en poésie, comme on le voit par ce passage de l'auteur de la Thébaïde : « Stella, nos deux muses sont sœurs; c'est presqu'aux mêmes autels que nous

cherchons l'inspiration, et nous puisons ensemble aux doctes fontaines. » Aruntius Stella chanta en vers la défaite des Sarmates par Domitien, et imita Catulle dans plusieurs de ses compositions. Comme celui-ci avait chanté le moineau de Lesbie, il chanta, lui, la colombe de Violentilla, et Martial nous dit que le morceau d'Aruntius l'emportait autant sur celui de Catulle qu'une colombe est au-dessus d'un moineau. Nous pensons que le plaisir de faire un jeu de mots a emporté Martial loin de la vérité et de la justice.

CODRUS.

Plusieurs savants regardent ce nom comme étant celui de l'auteur d'une Théséide dont se moque Juvénal. Mais nous croyons avec Funccius, que c'est un nom supposé. Virgile avait parlé d'un certain Codrus comme d'un poète, et Juvénal s'est servi de ce nom pour désigner un poète médiocre. Vossius, sans aucune raison, place Codrus au nombre des auteurs célèbres de l'époque, et veut même qu'il ait été Juif de nation.

A la même époque vécurent PACCIUS auteur d'une *Alcithoë*, FAUSTUS qui composa deux ouvrages sous les titres de *Thebæ* et de *Terea*, RUBRENUS LUPPA dont on mentionne deux compositions, *Pelopea* et *Philomela*.

RUSTICUS BRUTIANUS.

Brutianus composa des élégies et des épigrammes en grec, et se distingua dans ces deux genres, au point que Martial le préfère à Callimaque, et il dit lui-même qu'il se serait trouvé honoré d'avoir le second rang après lui, s'il avait écrit en latin. Brutianus fut chargé du gouvernement d'une province; Atticinus, son lieutenant, s'étant rendu coupable de plusieurs méfaits, Brutianus, bien qu'il l'eût eu pour ami, fut contraint de prévenir l'empereur. L'accusé voulut faire retomber la faute sur Brutianus lui-même, mais celui-ci sortit vainqueur de cette lâche perfidie. Pline rend une justice éclatante à la bonté, à la fermeté, à l'intégrité et à la justice de Brutianus. L'on n'a pas d'autres renseignements sur le compte de ce poète dont les ouvrages sont entièrement perdus.

Martial fait mention de deux autres poètes contemporains, MARCUS UNICUS et LIGURINUS.

CANIUS RUFUS.

Ce poète naquit à Cadix. Il était facétieux et d'une humeur enjouée. Son habitude était de rire sans cesse, ce qui a fait dire à Martial : « Voulez-vous savoir ce que fait votre ami Canius? il rit. » Ailleurs il le compare à la statue du dieu Pan que l'on voyait riante, à Tarente, dans le champ de Mars. Canius épousa une certaine Théophile qui, par son talent pour la poésie, son instruction et sa conduite exemplaire, était l'ornement de son sexe. On ignore à quel genre de composition se livra Canius.

LICIANUS.

Né à Bilbilis, il fut le compatriote de Martial. Fatigué des travaux auxquels il s'était livré à Rome, il retourna en Espagne. C'est tout ce qu'on sait de relatif à ce poète.

VICTOR VOCONIUS.

Voconius était romain, et issu d'une famille de chevaliers. Son père jouissait d'une haute réputation, et sa mère tenait un rang distingué dans l'Espagne ultérieure. Victor Vocontius fut lui-même prêtre de Jupiter, ce qui était une des plus honorables sacerdoces. Il était étroitement lié avec Pline le jeune qui en faisait un cas tout particulier; aussi écrivait-il à Priscus au sujet de Voconius qu'il recommandait à sa bienveillance : « Notre amitié a commencé avec nos études; nous n'avions qu'une même maison à la ville et à la campagne. Il entrait dans mes affaires comme dans mes plaisirs. Et où trouver aussi une affection plus sûre et tout à la fois compagnie plus agréable? On ne peut exprimer le charme de sa conversation, la douceur de sa physionomie. Il a l'esprit élevé, délicat, doux, aisé, très-propre pour le barreau. Vous ne lirez point ses lettres sans croire que les Muses elles-mêmes les ont dictées. » Il obtint de Trajan les priviléges accordés à ceux qui avaient trois enfants, et bientôt il fut admis dans l'ordre des sénateurs. On trouve dans le recueil de Pline, une lettre adressée à Voconius, dans laquelle Pline lui fait connaître les fourberies d'un certain avocat nommé M. Régulus. Martial compte Voconius parmi les poètes les plus célèbres de son temps, et nous apprenons par le témoignage d'Apulée, que l'empereur Adrien honora cet auteur de son amitié, à cause de ses vers, et qu'il fit même son épitaphe.

APOLLINARIS.

Il n'est pas bien certain que ce nom doive figurer parmi ceux des poètes de cette époque. Il était très-lié avec Pline qui lui adressa deux lettres. Martial proclame Apollinaire un homme fort savant ; il a surtout confiance dans son goût, et l'approbation d'un connaisseur aussi distingué est ce qu'il trouve de plus honorable pour lui. Mais tout instruit que pouvait être Apollinaire, quelque bon juge qu'il fut de la poésie d'autrui, rien ne prouve qu'il ait été poète lui-même. Il en est de même de VOTIÉNUS dont parle Martial, et qui était né à Narbonne.

PASSIENUS PAULUS.

C'est Pline le jeune qui nous fournira les renseignements que nous pouvons donner sur ce poète :

« Passiénus Paulus, chevalier romain d'une grande considération, et très-savant, fait des vers élégiaques : il tient cela de famille. Il est du pays de Properce ; et même il le compte parmi ses ancêtres. Il lisait en public un ouvrage qui commençait par ces mots : *Priscus, vous ordonnez*... A cela Jabolénus Priscus, qui se trouve là présent comme intime ami de Paulus, se presse de répondre : *Moi! je n'ordonne rien*. Imaginez-vous les éclats de rire, et les plaisanteries qui suivirent. Aussi Jabolénus n'a pas l'esprit fort sain..... L'extravagance d'autrui ne laissa pas de répandre du froid sur la lecture de Paulus. » Voici comment le même écrivain apprécie le mérite de Passiénus : « La maladie de Passiénus Paulus m'a donné de grandes alarmes, et par plus d'une raison. C'est un très-honnête homme, plein de probité et d'amitié pour moi. D'ailleurs, dans ses écrits, il imite les anciens, il attrape leur air, il rend leurs beautés, et surtout celles de Properce dont il descend. C'est véritablement son sang, et il lui ressemble parfaitement dans ce qui l'a le plus distingué. Si ses vers élégiaques vous tombent dans les mains, vous lirez des vers polis, tendres, agréables et vraiment sortis de la maison de Properce. Depuis peu il s'est amusé à la poésie lyrique, et il a, dans ce genre, copié Horace aussi heureusement qu'il a rendu parfaitement Properce dans l'autre. Aussi vous pourrez encore le prendre pour son parent, si tant est que la parenté influe en quelque chose sur les études. Rien n'approche des grâces légères et de la

variété dont ses écrits sont pleins. Il aime comme s'il était pénétré d'amour; il se plaint en homme désolé; il loue avec une bonté charmante; il badine avec l'enjouement le plus délicat; en un mot, il est aussi parfait dans tous les genres, que s'il n'excellait que dans un seul. Un tel ami, d'un génie si rare, ne m'avait pas moins rendu malade d'esprit, qu'il l'était de corps. Enfin, nous sommes guéris tous deux. Réjouissez-vous avec moi, avec les lettres même, qui n'ont point couru moins de danger pendant sa maladie, qu'elles tireront de gloire de sa santé. » Quel dommage, après de si grands éloges, que les œuvres de Paulus ne nous soient pas parvenues!

VIRGINIUS ROMANUS.

A la même époque vivait Virginius Romanus, renommé par l'honnêté de ses mœurs, l'élégance de son esprit et la variété de ses ouvrages. Il écrivit des mimiambes où régnaient la simplicité, la finesse, l'agrément et même l'éloquence. Il composa aussi des comédies, et prit pour modèles Ménandre, Plaute et Térence, et tout ce qu'il fit d'original en ce genre aurait pu aussi servir d'exemple. « Force, grandeur, délicatesse, sel, douceur, grace, dit Pline le jeune, rien ne lui manque. Il fait valoir la vertu et décrie le vice. Il est heureux dans le choix des noms qu'il invente, et il emploie fort à propos les noms véritables. Il ne pèche qu'en ce qui me regarde et par un excès de prévention en ma faveur; mais il est permis aux poètes de mentir. En un mot, je lui arracherai sa pièce, et je vous l'enverrai pour la lire, ou plutôt pour l'apprendre, car je suis sûr que vous ne pourrez plus la quitter, si vous la lisez une fois. » Cette lettre de Pline ne peut que nous laisser des regrets.

VOLCATIUS SEDIGITUS.

Vossius et Funccius n'ont fait aucune mention de ce poète qui vivait à la même époque que les précédents. Nous ne rechercherons pas si, d'après Pline qui, en passant, fait son éloge, on lui donna le surnom de *Sedigitus* parce qu'il avait six doigts à la main, comme les deux filles du sénateur C. Horatius; cela est pour nous de fort peu d'importance. Volcatius composa un poëme sur les *poètes latins*. Il paraît qu'il avait beaucoup d'instruction et de goût. Il jugeait dans son ouvrage écrit en vers de six mesures, les différents poètes

latins. Aulu-Gelle nous a conservé un fragment relatif au jugement qu'il porte sur plusieurs auteurs comiques. Il donne la première place à Cécilius Statius, la deuxième à Plaute, la troisième à Névius, la quatrième à Licinius, la cinquième à Atilius, et il ne place Térence qu'au sixième rang; le septième est occupé par Turpilius, le huitième par Trabéa, le neuvième par Luscius, et le dixième par Ennius; et il ajoute : *à cause de son ancienneté*. Les treize vers qu'on lit dans Aulu-Gelle, et quatre autres conservés par Donat dans la Vie de Térence, voilà tout ce que nous possédons des ouvrages de Volcatius Sédigitus.

ADRIANUS.

L'empereur Adrien naquit, selon Spartianus, à Rome, le 24 janvier de l'an 829 de la fondation, 76 ans après J.-C. Il aima et honora les poètes, et fut lui-même amateur de la poésie dans laquelle il s'exerça avec succès; mais, affectant un goût ridicule pour l'antiquité, il préférait Caton à Cicéron, Ennius à Virgile, Cælius à Salluste; il jugeait d'après la même règle Homère et Platon. Il composa une *Alexandriade* qui ne nous est point parvenue. Melchior Goldast a recueilli des sentences de cet empereur. Ce qui nous reste de lui consiste en un fragment d'épigramme sur le cheval Boristhène, en une autre épigramme sur le combat de trois Amazones, en une troisième sur le soldat batave, en une quatrième sur Florus, et enfin en une cinquième adressée à son âme, et qu'il composa peu de jours avant sa mort arrivée le 10 juillet 138, l'an 891 de Rome. Cette petite pièce a été imitée par Fontenelle.

Annæus Florus fut un poète célèbre qui vécut sous Adrien. Quelques vers adressés à l'empereur et rapportés par l'historien Spartianus, ont seuls échappé au naufrage qui a englouti toutes ses œuvres.

Annianus, poète dont Aulu-Gelle vante le génie et l'érudition, ne nous est connu que par la mention qu'en fait cet écrivain.

Julius Paulus qui, au jugement du même Aulu-Gelle, fut bon poète, homme de bien, et homme instruit, se distingua du temps d'Adrien, mais ses ouvrages ne furent pas plus épargnés par le temps que ceux d'Annianus, son contemporain.

L'empereur Vérus fut le protecteur et l'appui des poètes; lui-même composa des vers dans sa jeunesse, quoique ce ne fût pas précisément sa vocation. Lorsqu'il fut empereur, le génie de ses amis lui vint en

aide; il était toujours accompagné de savants et d'hommes de lettres. Nous n'avons point à nous affliger que ses œuvres ne lui aient pas survécu.

MARCUS MARULLUS se fit remarquer comme poète sous le règne de Vérus, et sous celui d'Antonin le philosophe; il composa des mimes dont il ne reste rien. Servius fait mention de cet auteur.

QUINTUS SERENUS SAMMONICUS.

Ce poète vécut au commencement du troisième siècle, sous Septime Sévère et sous son fils Caracalla. Il était l'homme le plus instruit de son temps. Suivant le rapport de l'historien Julius Capitolinus, il avait réuni une bibliothèque de soixante-deux mille volumes. Son fils en hérita et la légua en mourant à Gordien III. Sammonicus le père fut tué dans un festin par les ordres de l'empereur Caracalla, et son fils mérita et obtint la bienveillance et l'affection d'Alexandre Sévère. Les érudits ne sont point d'accord sur le point de savoir lequel des deux fut le poète dont il est ici question. Henri Étienne, Thomas Bartholin, Robert Keuchen, et plusieurs autres pensent que ce fut le père; J.-B. Morgagni, au contraire, réserve cet honneur au fils, parce que l'historien Lampridius lui donne le titre de poète que les anciens n'ont point attribué au père; Ackerman, dans ce conflit, se prononce pour Morgagni, et cette opinion paraît avoir été celle de Vossius et de Funccius. Alexandre Sévère faisait un très-grand cas de Sammonicus, et quand il lisait les poètes, il donnait la préférence à Sammonicus et à Horace. Sérénus fut précepteur de Caracalla et de Géta son frère, pour lesquels il composa un traité, sans doute sur la science du gouvernement; il écrivit aussi quelques ouvrages adressés à Antonin. Il ne nous reste de lui qu'un poëme sur la *Médecine*, qui se compose de soixante-six chapitres, et de onze cent dix vers hexamètres, plus une péroraison de soixante-dix-huit vers qui terminent le livre sur les *médicaments* de Marcellus l'empirique, mais que Robert Constantin et Fabricius ont reconnus pour appartenir au poëme de Sammonicus qui, sans cela, resterait inachevé. Dans l'ouvrage de notre poète, les maladies sont traitées sans aucun ordre méthodique, sans suivre aucun système; c'est simplement une espèce de pharmacopée facile et à peu de frais, une véritable médecine des pauvres. Toutefois ce livre est semé de fables et d'idées superstitieuses; ainsi, pour guérir la fièvre

hémitritée, il conseille d'écrire sur du papier le mot ABRACADABRA, de le répéter en diminuant une lettre à chaque ligne, jusqu'à ce que le premier A, restant seul au bas de l'écriture forme l'angle d'un triangle, et de porter ce papier au cou avec un fil de lin. Quelques-uns, ajoute-t-il, guérissent cette maladie avec de la graisse de lion, ou en portant au cou, suspendue par un fil écarlate, une amulette composée de corail et d'émeraude. Nous nous bornerons à cet exemple. Sidonius met notre auteur au rang des mathématiciens les plus distingués parmi les Latins. Il écrivit aussi sur l'histoire, sur l'histoire naturelle, et sur les antiquités romaines. Il est loué par Lampridius, Spartianus, Arnobius et Macrobe. Jul.-Cés. Scaliger en fait également du cas.

Les principales éditions de Sammonicus sont 1° celle de Venise, 2° De Césarius, d'Asulanus, de Dumoulin, de Robert Constantin, de Ranzovius et enfin de J. C. T. Ackermann.

ALEXANDER SEVERUS.

L'empereur Alexandre Sévère protégea les poètes et fut lui-même poète de talent. Il écrivit en vers la Vie des bons princes. Ce fut lui qui porta à Virgile une si grande vénération, qu'il plaça son image avec celle de Cicéron dans le sanctuaire de ses dieux pénates.

TOXOTIUS.

Sous le règne même d'Alexandre Sévère, se fit remarquer comme poète, Toxotius, homme d'un savoir très-étendu. Il appartenait à l'ordre des sénateurs, et il épousa Junia Fadilla, petite fille d'Antonin; il mourut après avoir exercé la préture. Ses poëmes qui existaient encore du temps de Julius Capitolinus, ont été entièrement perdus depuis.

GORDIANUS.

Gordien le père, parvenu à l'empire, l'an 238 après J.-C. combla les poètes de bienfaits et de faveurs; lui-même, jeune encore, composa des poëmes, entre autres l'*Antoniade* en trente livres, c'est-à-dire la vie d'Antonin le pieux et de Marc Antonin. Il traita en vers, comme l'avait fait Cicéron, des sujets tirés de Démétrius et d'Aratus, et publia d'autres ouvrages poétiques parmi lesquels on cite *les Alcyons*, *le Nil*, sur *les Femmes*. Nous n'avons rien des compositions de cet empereur.

GALLIENUS.

Gallien, fils de ce Valérien qui, vaincu par Sapor en 260, vieillit dans une triste servitude, est compté parmi les poètes de ce temps, et l'on trouvait beaucoup de mérite dans ses vers. Écoutons sur son compte ce que dit Trébellius Pollion. « Gallien, ce qu'on ne peut nier, mérita une belle renommée par son éloquence, son talent pour la poésie et son habileté dans les autres arts. Un épithalame de sa composition est le meilleur de ceux que cent autres poètes avaient écrits dans la même circonstance. Comme il mariait les enfants de ses frères, que tous les poètes grecs et latins avaient fait entendre leurs chants d'hyménée, ce qui avait duré plusieurs jours, Gallien, unissant les mains des époux, répéta plusieurs fois la pièce qui l'emporta sur les autres et dont il reste quelques vers fort jolis. »

NUMERIANUS.

Numérien, qui avec Carus son père, et son frère Carinus, prit les rênes de l'empire, dans l'année 282, s'exerça à la poésie, et osa lutter avec les meilleurs poètes. On dit que ses vers étaient tels qu'on n'en faisait pas de meilleurs de son temps. Il disputa la palme à Olympius Némésianus, et, suivant l'expression de Flavius Vospiscus, il effaça comme un rayon de soleil, l'éclat que jetait Aurélius Apollinaris, célèbre par ses vers ïambiques dans lesquels il chanta les actions de Carus.

MARCUS AURÉLIUS OLYMPIUS NEMESIANUS.

Némésien naquit à Carthage, et se fit une brillante rénommée comme poète, sous le règne de Numérien. Il composa des poëmes sur la *pêche*, la *chasse* et la *navigation*. Nous n'avons plus aujourd'hui que le poëme sur la *chasse*. Ce poëme composé de trois cent vingt-quatre vers hexamètres, commence par une espèce d'exorde un peu long, dans lequel il se félicite d'être le premier à traiter le sujet qu'il a choisi, ce qui prouve comme nous l'avons dit ailleurs, qu'il ignorait l'existence du poëme de Gratius Faliscus. Il traite ensuite de l'éducation des chiens, des moyens de les guérir de leurs maladies, et principalement de l'hydrophobie. Puis il passe à la manière d'approprier les chevaux à la chasse, et indique les pays qui en fournissent les meilleures races. Il termine par faire connaître les ustensiles nécessaires au chasseur. Ce poëme est dédié aux empereurs

Carinus et Numérianus. On a encore de Némésien *quatre églogues* écrites également en vers héroïques. Dans la première, ayant pour titre *Épiphunus,* Timétas, à la prière de Tityre, chante les louanges du berger Mœlibée, mort récemment. Dans la deuxième, Idas et Alcon aiment tous deux la belle Donacé que ses parents tiennent renfermée et à qui ils ont interdit le plaisir de chanter. Idas appelle à son secours les divinités des bois et des eaux; il décrit les tourments que l'amour lui cause, et jure d'être fidèle à celle qui l'aime. Alcon, à son tour, invoque Palès et Apollon. Il se plaint de l'insensibilité de Donacé, après les cadeaux qu'elle a reçus de lui. Il fait parade de sa beauté, de son talent sur la flûte, dont il a assez bonne opinion pour ne pas craindre de se faire entendre à Rome même. Dans la troisième églogue, c'est Pan qui, vivement sollicité par les bergers Nytilos, Amyntas et Mycon, célèbre Bacchus et ses bienfaits. Enfin, dans la quatrième, Lycidas et Mopsus se plaignent chacun du mépris qu'obtient leur amour. Némésien fut très-considéré pour son talent poétique; sa diction est élégante et pure, au point que dans les temps de barbarie qui suivirent le règne de Charlemagne, les œuvres de ce poète étaient étudiées dans les écoles, et c'est ce qui résulte d'une lettre d'Hincmar, archevêque de Rheims, à Hincmar de Laon, et qui est rapportée par Vossius.

Les poëmes de Némésien sont ordinairement réunis aux ouvrages de Calpurnius dont nous allons parler.

TITUS JULIUS CALPURNIUS.

Calpurnius qu'il ne faut pas confondre avec d'autres Romains célèbres portant le même nom, naquit en Sicile, et fut le contemporain de Némésien. Il était très-pauvre. On a de lui sept églogues ou idylles qu'il dédia à Némésien qui avait bien voulu être son protecteur, et corriger un peu sa mauvaise fortune. Les églogues de Calpurnius se distinguent non-seulement par l'artifice de la composition et la grâce des vers, mais encore par la propriété de l'expression et l'élégance du style. Lilius Gyraldus, tout en admirant la diction coulante et facile de Calpurnius, regrette d'y rencontrer quelquefois un manque de vigueur et de justesse. J.-C. Scaliger convient que plusieurs savants donnent, après Virgile, le premier rang à notre poète parmi les auteurs de pastorales, mais il ne partage pas cette opinion. Il le trouve

lâche et enflé. « Bien que souvent il lui échappe de bons vers, dit-il, cependant il me fait bâiller. Nulle part il ne m'exite, nulle part il ne m'attache, et fréquemment je suis impatient d'en terminer la lecture, lorsque je l'ai à peine commencée. » Ce jugement est beaucoup trop sévère, pour ne pas dire injuste. Vossius, de son côté, le regarde comme plus châtié que Némésien lui-même.

Il y a plusieurs éditions de Calpurnius, entre autres, celles de Rome, de Palme, de Florence, de Venise, de Paul Manutius, de Bologne avec le commentaire de Dominique Guidalotti, de Lyon, de Paris, de Genève, de Hanovre, avec les notes de Gasp. Barthius, de Leyde, de Thomas Johnson, de Ch. D. Beck. On trouve aussi les églogues de Calpurnius, réunies aux œuvres de Némésien. Mairault a fait en français une traduction estimée de Calpurnius et de Némésien.

RHEMNIUS FANNIUS.

Fannius que quelques-uns confondent mal à propos avec Rhemnius Palémon, vécut sous l'empereur Constantin; il était disciple d'Arnobius, et se distingua comme grammairien et comme poète. Il écrivit sur la médecine, un poème où l'on trouvait de l'élégance; il le dédia à Lactantius Firmianus. Vossius pense qu'il est aussi l'auteur du livre sur *les Poids et les mesures*, ordinairement attribué à Priscien.

TIBÉRIANUS.

Est aussi compté par Vossius au nombre des poètes de la même époque. Il gouverna les Gaules en qualité de préteur. On ignore dans quel genre de poésie il s'exerça, et les deux vers qui lui ont survécu, l'un hexamètre, l'autre trochaïque, sont cités par Lilius Gyraldus.

Sidonius Apollinaris fait mention d'un certain Ablavius Consul dont il rapporte deux vers sur l'empereur Constantin; c'est là tout ce qu'on sait de l'existence de ce poète, c'est là tout ce qu'on a de lui.

LUCIUS et QUINTUS AURELIUS SYMMACHUS.

Licius et Quintus Symmachus, appartenant à une famille consulaire, furent préfets de Rome et pontifes. Nous aurons à en parler

comme orateurs. Lucius, père de Quintus, unissait à des connaissances très-étendues, une admirable modestie. Il a témoigné de son goût pour la poésie par des épigrammes qu'il composa sur quatre-vingts personnages célèbres; il ne reste plus que neuf de ces épigrammes. Quintus hérita du mérite de Lucius, et se fit un nom surtout dans le genre épistolaire. Il paraît, d'après le passage d'une lettre de son père, que ses épîtres étaient mêlées de prose et de vers. Ausone lui a adressé une de ses pièces.

DECIUS, ou plutôt DECIMUS MAGNUS AUSONIUS.

Ausone naquit à Bordeaux, l'an 309 de notre ère, 1062 ans après la fondation de Rome. Il vécut sous les empereurs Gratien, Valentinien II et Théodose. Il eut pour père Julius Ausonius, médecin célèbre de la ville de Bordeaux. Sa mère s'appelait Æmilia Æonia, fille de Cécilius Argicius Arborius. Cet oncle maternel, rhéteur distingué, prit un soin tout particulier du jeune Ausone qui fit d'étonnants progrès dans tous les genres d'études, et qui se familiarisa également avec la langue grecque et la langue latine. A l'âge de trente ans, il professa la grammaire dans sa ville natale, et peu de temps après il succéda à Acilius Glabrion, grammairien qui occupait une chaire d'éloquence. Il fut chargé de l'éducation de Gratien et de Valentinien II qu'il accompagna à la guerre, sans abandonner pour cela le culte des Muses. Il s'était d'abord distingué au barreau, mais son penchant l'entraînait vers la poésie et les belles-lettres. La faveur des princes lui ouvrit le chemin des dignités. Il fut questeur et deux fois préteur, d'abord en Italie, ensuite dans la Gaule. Il parvint au consulat dans l'année 379, et gouverna enfin l'Asie en qualité de proconsul. Comblé d'honneurs, il resta à la cour tant que vécut Gratien, et fut même contraint d'y demeurer après la mort de ce prince, qui périt par la perfidie du tyran Maxime. Celui-ci ayant été tué à Aquilée, Ausone obtint de l'empereur Théodose, de pouvoir retourner dans sa patrie, pour y jouir de la tranquillité après tant de travaux. Il avait épousé Attusia Lucana Sabina, fille d'Attusius Lucanus Talisius, habitant de Bordeaux. Il eut le malheur de perdre, lorsqu'elle avait à peine vingt-huit ans, cette compagne qu'il chérissait avec tendresse; il ne se remaria plus. Sabina lui avait donné avec une fille unique, deux fils dont il perdit l'un en bas-âge. Sa fille épousa Valérius Latinus Euronius, chargé de l'administration

de l'Illyrie, mais elle le perdit de bonne heure, et lorsque l'enfant qu'elle avait eu de lui était encore à la mamelle. On ne sait pas l'époque précise de la mort d'Ausone ; les uns la fixent à l'année 394, d'autres, à l'année 392; mais il est certain du moins qu'il vivait encore en 388, puisqu'il rapporte la mort de Maxime qui périt le sixième jour avant les calendes de septembre de la même année.

Plusieurs savants tels que Vossius, le père Bret, Borrichius, Baillet, Guill. Cave, Spanheim, Christoph. Hendrich, Muratori et d'autres ont pensé qu'Ausone était payen; cette opinion n'a pas été partagée par Baronius, Bayle, Gyraldus, Crinitus, Jos. Scaliger, Isérius, Fabricius, Funccius, et Weiss. Mais qu'il ait été chrétien, ce que nous ne voulons point contester, il est certain du moins qu'on ne peut le considérer comme écrivain sacré.

Il reste une grande partie des ouvrages d'Ausone, bien que nous ne les possédions pas tous. Nous avons 1° un livre d'*Épigrammes*, qui en contient 150. Michel Néander et Crinitus, les regardent comme imitées du grec, au moins pour la plupart, et y reconnaissent de l'esprit et de l'élégance. J. C. Scaliger, au contraire, les juge froides, frivoles, sans esprit; 2° l'*Éphéméride*, dans laquelle il passe en revue toutes les occupations de la journée; 3° les *Parentalies*, précédées d'une préface en prose, et d'une autre en vers : c'est un recueil de trente-deux pièces de poésies consacrées à la mémoire de ses parents; 4° le livre intitulé *les Professeurs*, contient avec la préface vingt-sept morceaux en commémoration des professeurs qui, au temps de notre poète, avaient honoré la ville de Bordeaux; 5° les *Épitaphes* des héros qui ont assisté au siége de Troie; elles sont au nombre de trente-huit, en y comprenant les douze qui sont faites sur d'autres sujets ; ce recueil est précédé d'une courte préface en prose ; 6° les *douze Césars* ; trois pièces de douze vers chacune, dont un vers pour chaque empereur, la première sur l'ordre de leur succession, la deuxième sur la durée de leur règne, la troisième sur leur mort ; 7° les *Tétrastiques*, ou vingt-quatre petits poèmes de quatre vers sur les empereurs, depuis Jules-César, jusqu'à Héliogabale; 8° sur le *Rang des Villes célèbres*. On y compte quatorze morceaux sur ce sujet; 9° le *Jeu des sept Sages*, avec un envoi au proconsul Latinus Drépanius Pacatus; 10° les *Sentences des sept Sages*, exprimées chacune en sept vers hexamètres ou autres; 11° les *Idylles*, c'est plutôt un recueil de pièces détachées, dans

lequel sont mêlées quelques compositions en prose ; on y trouve de ces tours de force, plus exactement nommés *bagatelles difficiles* : ce sont des vers qui tous se terminent par un monosyllabe, ou même par une lettre grecque ou latine qui entre dans la mesure rhythmique. C'est dans ce recueil que se lit le poëme de la *Moselle* de quatre cent quatre-vingt-trois vers, chef-d'œuvre poétique d'Ausone, et le trop fameux *Centon nuptial*, composé de toutes fractions de vers de Virgile; il peut prouver une rare mémoire, ou une patience plus rare encore, mais il ne sera jamais qu'une honteuse débauche d'esprit ; 12° *Pièces diverses ;* 13° un *livre de lettres*, tant en vers qu'en prose, adressées à différentes personnes ; 14° un *discours en action de grâces* à l'empereur Gratien, son disciple, pour l'honneur qu'il lui a fait de l'élever au consulat ; 15° les *Arguments* en prose des livres de l'Iliade et de l'Odyssée; 16° enfin *trois petites préfaces* en vers, adressées à Théodose, à Syagrius, et à Drépanius fils.

On a diversement apprécié le mérite littéraire d'Ausone ; ceux qui se sont montrés sévères à son égard, nous semblent avoir manqué d'équité, en ne tenant aucun compte de l'époque à laquelle il a écrit. Le père Rapin le trouve un auteur faible. Le père Vavasseur a pris soin de répondre au critique : « S'il y a, dit-il, du défaut dans Ausone, c'est un défaut du temps qui ne demandait pas davantage, et non pas un défaut de la personne qui même s'est élevée au-dessus de son siècle. » Mais pour quelques voix isolées qui s'élèvent contre Ausone, ou qui cherchent à obscurcir sa gloire d'auteur, que de nombreux, que de graves témoignages nous pouvons opposer! Nous mentionnerons ceux de Symnachus, de Paulin, de Sidonius Apollinaris, de J.-L. Vivès, de Lilius Gyraldus, de Crinitus, d'Érasme, de J.-C. Scaliger, de J. Brodæus, de J.-B. Pius, de Casp. Barthius, de Joseph Scaliger, d'Isaac Casaubon, d'Élius Vinetus, de G. Paradinus, d'André Scott, de Baronius, de Bellarminus, de Gabriel de la Lurde, de Thomas Dempster, de Vossius, de Buchnérus, de P. Passinus, de Rittershusius, de Salomon Pantherus, de Guill. Cave, de Thevet, de Théoph. Renaud, de Briet, de Mart. Hanckius, de Bayle, de Lenain, de Tillemont, et de J. Alb. Fabricius. Il eût été trop long de citer tous ces textes d'éloge, nous nous bornerons à transcrire le court résumé qu'en fait Adrien Baillet : « Les critiques semblent s'être copiés les uns les autres, pour mieux convenir ensemble de deux choses touchant le jugement qu'ils ont cru devoir faire des poésies

d'Ausone. La première est que c'était un bel esprit, un génie aisé, subtil, et un poète également agréable et savant. La seconde est que son style est un peu trop dur, quoiqu'il semble avoir quelquefois assez d'élégance. » Nous ajouterons qu'on est en général d'accord sur un reproche, c'est qu'il n'a pas toujours respecté la décence, et que quelques-unes de ses poésies sont par trop lascives. Nous le blâmerons aussi de s'être imposé de ces difficultés de style qui témoignent de la patience opiniâtre bien plus que du jugement et du bon goût de l'écrivain.

Ausone, au rapport de quelques savants, aurait encore composé d'autres œuvres, parmi lesquelles on place les *Fastes*, commençant à l'origine de Rome et se terminant à son consulat; *la Chronique de Cornélius Népos*, et les *Apologues d'Ésope*, ouvrages perdus. On lui attribue aussi les *distiques de Dionysius Caton*, ou Maximes de conduite pour toutes les circonstances de la vie. Mais rien n'établit d'une manière positive qu'ils soient sortis de sa plume, et l'auteur n'en reste pas moins incertain. Ce poëme, divisé en quatre livres, comprend trois cent six vers hexamètres, et offre des maximes d'une précision remarquable, qui devraient être apprises par cœur, comme c'était autrefois l'usage dans les écoles.

Ausone a été traduit en français par l'abbé Jaubert. Les éditions les plus estimées et les plus usuelles, sont celles de Pulmann, de Vinetus, de Tollius, de Souchay et de Valpy.

RUFUS FESTUS AVIÉNUS.

Aviénus vécut vers l'année 400, 1153 ans après la fondation de Rome. Quelques-uns ont cru qu'il était espagnol, mais il est plus probable qu'il naquit en Italie. On a de lui une *Paraphrase des Phénomènes d'Aratus*, qu'avaient déjà traduits Cicéron et Germanicus. Ce poëme qui ne renferme pas moins de dix-huit-cent-soixante-seize vers hexamètres, peut se diviser en quatre parties : la première, après une invocation à Jupiter, présente la description de trente-neuf constellations; la deuxième, celle des quatre zones célestes; la troisième traite des planètes, et la quatrième des pronostics tirés des phénomènes que présentent les astres. Un autre poëme d'Aviénus a pour titre *Description de la terre*, et l'on y compte quatorze cent trois vers du même mètre que la paraphrase des Phénomènes d'Aratus. Il a suivi dans cet ouvrage celui de Denys d'Alexandrie, surnommé

Périégète, qu'il ne faut pas confondre avec Denys d'Alexandrie, surnommé le *Rhodien* parce que la ville de Rhodes l'avait gratifié du droit de bourgeoisie. Ce traité contient une immense quantité de détails géographiques et ethnographiques. Nous devons encore à Aviénus une autre composition poétique, *les Bords maritimes*, en vers ïambiques qui ne manquent ni de facilité ni d'élégance. Ce livre est dédié à Probus, ami de l'auteur. Il a suivi dans cette œuvre, Hécatéius de Milet, le géographe, Hellanicus de Lesbos, Philon d'Athènes, Pausimachus, Euctenus, Cléon de Sicile et d'autres. Il emprunta beaucoup aussi aux annales des Carthaginois. Le premier livre, composé de sept cent trois vers, et contenant la description des côtes de la Méditerranée depuis le détroit des Colonnes d'Hercule ou de Gadès, aujourd'hui de Gibraltar, jusqu'à Marseille, est le seul qui nous soit parvenu. Aviénus a donné aussi une traduction en distiques ou vers élégiaques, des fables d'Ésope, au nombre de quarante-deux. Cette traduction joint à la fidélité une simplicité élégante et facile. On a publié, sous le nom d'Aviénus, un poëme assez court, adressé à Flavius Murmécius; une allégorie sur les Sirènes, et enfin un poëme sur sa maison de campagne, adressé à ses amis. Crinitus, Fabricius et Barthius font mention d'Aviénus.

Il n'existe pas d'édition complète des œuvres d'Aviénus, et nous n'en connaissons pas de traduction dans aucune langue.

LATRONIANUS.

Latronianus vécut dans le même temps qu'Ausone. Il fut l'une des victimes du tyran Maxime, l'an 394 : fut-il réellement poète? Il faut à cet égard, s'en rapporter, si l'on veut, à saint Jérôme qui lui reconnaît un véritable mérite dans l'éloquence, et un tel génie dans la poésie, qu'il pouvait être sous ce rapport comparé aux poètes anciens. Nous ne pouvons pas contredire cette opinion, car il ne nous reste pas même les titres des ouvrages de Latronianus.

CLAUDIUS CLAUDIANUS.

Claudien naquit à Alexandrie en Égypte, et vécut sous les règnes de Théodose et de ses deux fils, Honorius et Arcadius; mais tout ce qu'on sait de ce poète se réduit à quelques inductions que l'on tire de ses ouvrages. Il faut croire qu'il ne trouva pas dans son pays les encouragements dont sa muse avait besoin, puisqu'après plusieurs

essais infructueux en grec qui était la langue d'Alexandrie, il vint à Rome vers l'an 395, à l'âge d'environ trente ans ; on ignore l'époque de sa mort. On a voulu le faire passer pour chrétien, ce qui est en opposition avec l'affirmation de saint Augustin, et de Paul Orose qui le considère comme un payen opiniâtre; et d'ailleurs, dans aucun de ses ouvrages, il ne fait la moindre allusion au Christianisme. Dès son arrivée à Rome, il débuta par le *panégyrique de Probus et de Probinus*, fils de l'empereur Probus. Ce panégyrique n'est autre chose qu'un arbre généalogique, où l'éloge est fade et dépourvu de toute la beauté poétique qu'on trouve pourtant dans quelques compositions de Claudien. On possède encore de cet auteur, 1° deux livres *contre Rufin*, et deux *contre Eutrope*. Dans ses *invectives*, il se montre vraiment poète. L'indignation a inspiré ses vers, et il voue à l'exécration de leurs contemporains et au mépris de la postérité, ces vils et indignes favoris de l'empereur d'Orient. 2° Un panégyrique *sur le troisième consulat* d'Honorius, un *sur le quatrième*, un enfin *sur le sixième*. Probinus et son frère Olybrius ont aussi obtenu de Claudien un panégyrique sur leur consulat; ces quatre poëmes sont une suite fastidieuse d'éloges sans fondement, et la poésie se ressent du sujet : elle est froide, triste, décolorée. 3° Un poëme *sur le mariage d'Honorius et de Marie;* 4° une *composition fescennine* en vers alcaïques et anacréontiques sur le même sujet : ces deux petites compositions sont pleines de grâce et de fraîcheur. 5° Un poëme *sur la guerre contre Gildon*, récit épique qui ne manque ni de mouvement ni d'un certain éclat poétique; nous n'en avons que le premier chant. 6° Panégyrique *sur le consulat de Mallius Théodorus* : beaucoup de vers, beaucoup de monotonie. 7° Trois livres *à la gloire de Stilicon;* là les éloges sont fondés, aussi le poète a-t-il une allure plus franche et son style plus de noblesse et de variété. 8° Un livre *sur la Guerre contre les Gètes;* c'est tout simplement un récit en vers assez élégant. 9° *L'éloge de Séréna Régina* épouse de Stilicon, ouvrage gracieux, quoiqu'un peu trop louangeur. 10° *L'épithalame de Palladius et de Célérine* : c'est une aimable allégorie où figurent Vénus et l'Hyménée. 11° *L'enlèvement de Proserpine,* en trois livres dédiés à Florentinus, ouvrage non achevé. « C'est à tort, dit M. Héguin de Guerle, qu'on a voulu faire du poëme sur l'enlèvement de Proserpine, le principal titre de Claudien à la célébrité. Cette prétendue épopée n'est qu'une lourde et froide amplification, sans

intérêt, sans invention, sans variété. » En conscience, nous ne pouvons contredire M. de Guerle. 12° La *Gigantomachie*, ou combat contre les Géants, poëme en un chant dont la fin est perdue; 13° cinq *épîtres* en vers; 14° sept *idylles*, et 15° enfin quarante-sept *épigrammes*. Les autres ouvrages attribués à Claudien sont supposés. Ce n'est pas dans ses plus grandes compositions que Claudien est le plus remarquable, et nous sommes à cet égard tout à fait de l'avis de M. De Guerle : l'épithalame d'Honorius et de Marie est une des plus gracieuses productions du poète; les vers fescennins qui l'accompagnent sont pleins de mouvement et de légèreté. Les idylles sur les bains d'Apone, sur les statues d'Amphinome et d'Anapus, et surtout l'églogue intitulée le Vieillard de Vérone, que l'on peut comparer avec le Vieillard de Tarente, se recommandent chacune par un charme particulier. Parmi les autres poëmes, nous citerons comme dignes d'attention sous le rapport littéraire, les morceaux suivants : le portrait de Stilicon, la peinture de l'avarice et de la cruauté de Ruffin, les leçons des Muses, le séjour du Temps, le palais et les jardins de Vénus dans l'île de Chypre, les descriptions de l'aigle, de la torpille et de l'aimant, la tyrannie de Gildon, l'armée de Stilicon au milieu des Alpes, enfin le récit que la nourrice de Proserpine fait à Cérès du malheur de sa fille. Quant aux épigrammes et aux inscriptions latines et grecques qui complètent les œuvres poétiques de Claudien, nous dirons que les inscriptions n'ont rien qui les distingue des autres pièces de ce genre ; que les épigrammes sont très-innocentes, très-inoffensives et doivent être plutôt considérées comme des poésies légères dont tout le mérite consiste dans une forme plus ou moins ingénieuse, une pensée plus ou moins fine, une antithèse plus ou moins piquante.

Claudien, dans sa manière d'écrire, paraît surtout avoir imité Stace, et c'est aussi l'opinion de Barthius. Walchius juge bonne, pour l'époque, la diction de Claudien; mais en même temps il pense qu'il n'atteint pas toujours à la hauteur poétique, et que souvent on rencontre de l'absurdité dans ses inventions. Vavassor le met fort au-dessous des écrivains de l'âge d'or de la langue latine, et le déclare indigne d'être comparé à Martial, ou étudié comme Catulle. Samuel Werenfelsius s'étonne que des critiques aient osé le préférer aux poètes du siècle d'Auguste et des temps antérieurs ; toutefois il lui reconnaît beaucoup d'esprit. Morhofius remarque dans le rhythme

de Claudien quelque chose de puéril, de sautillant, qui peut flatter des oreilles inexpérimentées, mais qui ne convient ni à la beauté du langage, ni à l'accord qui doit régner entre les choses et les mots. Le père Rapin nous le dépeint comme un auteur qui n'a point fait paraître beaucoup de jugement dans ses poésies. « On voit régner, dit-il, dans tous les panégyriques de Claudien, un air de jeunesse qui n'a rien de solide, quoiqu'il y paraisse du génie : il entasse sans ordre et sans liaison des louanges fades les unes sur les autres. « Ce poète, ajoute-t-il encore ailleurs, a de l'esprit et de l'imagination, mais il n'a nul goût pour cette délicatesse de nombre, et pour ce tour de vers que les savants admirent dans Virgile ; il retombe sans cesse dans la même cadence ; ce qui fait qu'on a peine à le lire sans se lasser, et il n'a nulle élévation dans ses manières. »

La Harpe, après avoir dit que Stace est un mauvais poète, ajoute : « Il en faut dire autant du déclamateur Claudien, qui vivait sous les enfants de Théodose, et qui a fait quelques poëmes satiriques ou héroïques, dont l'harmonie ressemble parfaitement au son d'une cloche qui tinte toujours le même carillon.... En général, c'est encore un de ces versificateurs ampoulés qui, en se servant toujours de beaux mots, ont le malheur d'ennuyer. »

Les éloges qui vont suivre feront un singulier contraste avec les critiques qu'on vient de lire.

« Claudien est un très-grand poète; si le peu d'élévation du sujet le met mal à l'aise, son esprit supplée à ce qui manque à la matière. Sa chaleur est heureuse, il plaît par son élégance ; son jugement est sain, sa diction pure ; ses vers sont nombreux sans affectation ; il dit beaucoup de choses avec finesse, et cela tout naturellement. » Telle est l'opinion de Jul. Cés. Scaliger.

J. Frid. Bertramus va encore plus loin : « Ce poète, dit-il, qui a mérité tant de gloire, approche tellement de cette beauté si fraîche, si pure des siècles précédents, qu'il est digne de marcher à côté de Virgile, d'Horace et d'Ovide. Aucun poète avant lui n'a offert plus de charmes, plus de richesses poétiques. »

Boeclerus le place parmi les meilleurs poètes épiques ; Vossius admire la verve et la grandeur de Claudien. Sabellicus le regarde comme le premier des poètes venus après le siècle d'Auguste ; Louis Vivès reconnaît que Claudien était né pour la poésie ; Crinitus lui accorde un génie supérieur, et déclare que la nature l'a fait poète.

Jos. Castaglione, Dempster, Swartius, Boxhornius, Borrichius Funccius ne le traite pas moins honorablement. Lilius Gyraldus met quelques restrictions à ses éloges.

« Les deux poëmes sur la guerre de Gildon et sur la guerre Gétique, dit le savant professeur de Heidelberg, M. Bæhr, sont d'une haute importance par rapport à l'histoire, mais on ne doit en faire usage qu'avec beaucoup de circonspection, parce que l'auteur y a entremêlé des fictions poétiques et mythologiques. Dans toutes les poésies de Claudien se révèle visiblement la tendance à sortir du style commun, afin de produire par là un certain effet, et, dans ce but, il ne néglige aucune des ressources que lui offre la langue. Aussi son talent brille-t-il moins dans le plan et dans l'exécution de ses poëmes, que dans le grandiose et les vives couleurs de certains de ses tableaux, et dans la majesté et l'énergie de sa diction, qui excitent notre admiration pour le poète en même temps que notre étonnement de ce qu'il n'ait pas subi à un plus haut degré l'influence du faux goût de son siècle. »

Thomas s'exprime ainsi sur Claudien : « Une imagination qui a quelquefois l'éclat de celle d'Homère ; des expressions de génie, de la force quand il peint, de la précision quand il est sans images ; assez d'étendue dans ses tableaux et surtout la plus grande richesse dans ses couleurs, voilà ses beautés. Peu de goût, souvent une fausse grandeur, une majesté de sons trop monotone et qui, à force d'être imposante, fatigue bientôt et assourdit l'oreille ; et surtout aucune de ces beautés douces qui reposent l'âme, voilà ses défauts. »

Comment concilier la sévérité excessive de certains critiques envers Claudien, avec les éloges outrés de quelques autres? C'est ici, comme toujours, le cas d'admettre pour principe, que la vérité se trouve entre les extrêmes. Pour nous, nous pensons que Claudien n'était pas doué d'une faculté d'invention ni très-vive, ni très-riche, et qu'il a été desservi par plusieurs des sujets qu'il a traités. La louange est ce qu'il y a peut-être de plus difficile à manier ; aussi Claudien s'est-il beaucoup mieux tiré de ses *invectives* que de ses *panégyriques*. A défaut d'une imagination chaleureuse, ardente, il avait un esprit fin et rempli de ressources, comme le prouvent ses poésies légères et plusieurs passages de ses ouvrages plus sérieux. Nous convenons que sa diction revêtant souvent les mêmes formes, et changeant rarement d'allure, a quelque chose de monotone; mais

on ne peut disconvenir qu'elle présente fréquemment des mouvements tout poétiques, des peintures pleines de vie, des pensées fortes exprimées avec énergie, des pensées délicates rendues avec justesse. Il faut avouer aussi que son style est au-dessus de son époque, et qu'il a presque toujours cette pureté qui alors commençait à devenir rare; en un mot il a su se garantir des défauts dans lesquels sont tombés ses contemporains. Enfin nous croyons que, malgré le superbe dédain de quelques philologues, Claudien est un auteur qui mérite d'être étudié, et qu'il offre assez de beautés pour compenser la peine qu'on aura prise.

Les œuvres complètes de Claudien ont été traduites en *français* et en *prose*, par Souquet de la Tour, par M. Héguin de Guerlé de concert avec M. Trognon; en *vers*, par A. M. Delteil. Mérian a donné en prose l'Enlèvement de Proserpine.

Les éditions principales sont celles des Aldes, de Coline, de Pulmann, de Barth, de Heinsius, de Schrevelius, à l'usage du Dauphin, de Bessner, de P. Burman, de Valpy, De Lemaire et celle enfin de la collection du Régent.

CLAUDIUS RUTILIUS NUMATIANUS.

Rutilius vécut sous Honorius. Il était Gaulois de naissance, mais il se fixa à Rome. Il exerça les fonctions de préfet de la ville, de tribun militaire et de préfet du prétoire. Il nous apprend lui-même que son père fut proconsul en Espagne. Rutilius composa en vers élégiaques un poëme sous le titre d'*Itinéraire* : il se divise en deux chants; le premier sur son voyage de Rome dans la Gaule, le second sur son retour. Ce second chant est incomplet, et il ne nous en reste que soixante-huit vers. Il règne un peu de confusion dans le premier chant, selon Pithou et Vossius. L'ouvrage est dédié à Vénérius Rufius; il est rempli de détails agréables, écrit avec goût et avec pureté à une époque de décadence, et l'on ne peut contester à son auteur d'avoir été homme d'esprit et de talent.

L'Itinéraire de Rutilius a été traduit en prose française par Lefranc de Pompignan.

Les meilleures éditions sont celles de Gœtz, de Damm, de Koppe, de Almeloveen où se trouvent les commentaires réunis de Simler, de Castaglione, de Pithou, de Sitzmann, de Barth et de Grævius. L'édition la plus récente du poëme de Rutilius est celle de J. G.

Gruber ; on le trouve également dans les recueils de Burman, de Wernsdorf et dans la collection de Pesaro.

PROBA FALCONIA.

Il n'entrait pas dans notre plan de parler des écrivains sacrés que l'on rencontre dans la période que nous parcourons ; il nous semble qu'ils doivent faire l'objet d'un ouvrage spécial ; néanmoins nous mentionnerons ici Proba Falconia, par égard pour son sexe, et parce que son ouvrage, le seul qui nous soit parvenu, est comme une transition de la poésie profane à la poésie sacrée, puisque cette dame romaine a composé un poëme chrétien, avec les vers d'un poète payen.

Falconia épousa le proconsul Adelfius, et vécut sous l'empereur Honorius, vers l'an 1132 de Rome, 379 ans après J.-C. Les auteurs ne sont pas d'accord sur le lieu de sa naissance ; quelques-uns ont prétèndu qu'elle était romaine. Elle se distingua par ses connaissances dans les lettres, et par son talent pour la poésie latine. Elle avait composé un poëme *sur les Guerres civiles de Rome*, qui n'a point échappé aux injures des temps. On lui attribuait aussi un autre poëme adressé à Honorius, fils de Théodose le Grand ; mais Wesseling a démontré la fausseté de cette supposition. Il ne nous reste de cette femme remarquable, que le *Centon* de Virgile *sur l'histoire de l'Ancien et du Nouveau-Testament*, production bizarre, tour de force extraordinaire. Cet ouvrage contient près de sept cents vers. Après une sorte de préambule, l'auteur invoque l'Éternel ; puis raconte la création du monde en six jours, la formation du premier homme et de la première femme, la bénédiction de Dieu sur Adam et Ève, la défense que leur fit le créateur, les délices du Paradis, la tentation du serpent, les suites qu'eut la désobéissance d'Ève, le meurtre d'Abel par Caïn, le déluge qui n'épargna que ce que renfermait l'arche de Noé, les lois données par l'être suprême au peuple hébreu ; Falconia termine cette première partie de son Centon par un aperçu des guerres qui dans la suite s'allumèrent entre les nations. Dans la seconde partie relative au Nouveau-Testament, nous voyons la naissance du Christ ; le massacre des innocents ; la fuite de Joseph et de Marie en Égypte ; l'admiration des docteurs de la loi, en entendant Jésus discutant dans le temple; le témoignagne que saint Jean-Baptiste rend au fils de Dieu ; le baptême du Christ ; sa glorification par

Dieu le père; la tentation du démon; le choix que Jésus fait de ses disciples, les devoirs qu'il leur prescrit; sa réponse à un jeune homme qui lui demande comment il peut obtenir la vie éternel; l'entrée triomphante à Jérusalem; les marchands chassés du temple; le danger que courent les disciples de J.-C. sur la mer; la marche du Seigneur sur les eaux; la cène et l'institution du sacrement de l'Eucharistie; l'annonce que quelques-uns de ses disciples le trahira; la fuite des apôtres; les plaintes de saint Pierre aux autres disciples; l'acharnement des prêtres et du peuple; le crucifiement, les prodiges qui suivent la mort de l'Homme-Dieu; sa descente aux enfers, sa résurrection, son apparition aux apôtres, les instructions qu'il donne, enfin son ascension. Le poëme se termine par quelques vers en manière d'épilogue, dans lesquels le poète fait des vœux pour que la religion chrétienne soit observée et honorée dans les siècles à venir.

Quelque singulière que soit, sous le rapport de la forme, la seule composition que nous ayons de Falconia, cette femme n'en a pas moins été louée par plusieurs savants, et entre autres par Isidorus, Sigebertus Gemblacensis, et Joan. Trithemius.

C'est mal à propos qu'on a confondu Proba Falconia avec Faltonia, épouse d'Anicius Probus, et qui fut accusée d'avoir introduit les Goths dans Rome par trahison.

La meilleure édition du Centon de Falconia est celle qui a été soignée par Jean Henri Kromager; il a indiqué à chaque vers avec exactitude les livres et les vers de Virgile. Ce Centon se trouve aussi dans plusieurs éditions d'Ausone, et dans quelques recueils.

Pour terminer cette première partie de la quatrième époque, nous indiquerons, pour mémoire seulement, quelques compositions dont les auteurs sont incertains, et dont nous n'avons pas eu occasion de parler. 1° Un assez long résumé, en vers héroïques latins, de l'Iliade d'Homère. On a prétendu que l'original en grec était de Pindare, mais rien ne justifie cette assertion. 2° Le jugement de Vulcain sur la dispute d'un cuisinier et d'un boulanger, relativement à la prééminence que l'un veut avoir sur l'autre. Ce petit poëme, également en vers hexamètres, présente quelques irrégularités et quelques mots barbares; Barthius croit que Vespa en est l'auteur. 3° Une tragédie de Médée, en vers hexamètres, excepté ceux prononcés par le chœur. Une élégie sur les Vicissitudes de la fortune. 5° la Vie de

Virgile en vers hexamètres, avec un préambule en vers saphiques et adoniques. Ce poëme a été attribué au grammairien Foca. 6° Une élégie sur l'Espérance. 7° Un poëme intitulé Mars et Vénus, dont l'auteur, selon quelques-uns, serait Réposianus. 8° Une élégie à une jeune fille coquette. 9° Un poëme contre les jeux de hasard; c'est un Centon formé de vers de Virgile. 10° Paroles d'Achille dans l'appartement des filles de Lycomède, après avoir entendu la trompette de Diomède. 10° Hippodamie, Centon virgilien. 11° Alceste, Centon composé des vers du même poète. 12° Les louanges d'Hercule. 13° la Métaphrase de la périgésie de Denys. 14° Poëme sur les poids et mesures. 15° enfin, les vers attribués à Rufinus sur la composition et le nombre oratoire.

DEUXIÈME SECTION. — PROSE.

Le genre historique s'était élevé, dans le siècle d'Auguste, à une certaine hauteur; mais sous des princes despotes et ombrageux, la condition des historiens ne fut plus si brillante. Pour complaire à ceux qui avaient en main la puissance, ils sacrifièrent quelquefois la vérité à la flatterie; plusieurs même qui ne sont pas cependant sans réputation sous le rapport du talent, s'abaissèrent à cette honteuse condescendance; ainsi l'histoire perdit d'abord beaucoup de son ancienne dignité. Mais les temps étant devenus meilleurs, au moins pour quelques années, les écrivains firent preuve de noblesse et de franchise.

Parmi les historiens de l'époque qui nous occupe, nous nommerons en premier lieu Tibérius César qui écrivit des commentaires sur sa vie, comme le prouvent deux passages de Suétone, et la mention qu'en fait Pline l'ancien. Il est fâcheux que l'ouvrage de Tibère n'ait pas duré autant que sa mémoire, il aurait été curieux de voir comment il s'expliquait sur les actions de sa vie, qui l'ont condamné au mépris de la postérité.

Caius Velleius Paterculus naquit l'an 735 de Rome, 19 ans avant J.-C., la même année que mourut Virgile. Il était issu d'une famille distinguée dans l'ordre des chevaliers, et il tirait son origine de Naples. Il comptait parmi ses ancêtres Décimus Magius qui soutint à Capoue la cause des Romains contre la faction d'Annibal. Le père

de Paterculus, Publius Velléius, avait été tribun militaire ; le fils fut revêtu de la même charge et l'exerça dans la Thrace, la Macédoine, l'Achaïe, l'Asie et ailleurs. On lui confia ensuite le commandement de la cavalerie. Il suivit Tibère dans sept campagnes, parvint à la dignité de questeur, puis à celle de tribun du peuple, puis enfin à celle de préteur. C'est de lui que nous tenons à peu près tous ces détails. Juste-Lipse soupçonne que Paterculus parvint au consulat, mais l'histoire est muette à cet égard, et il n'est pas question de lui dans les Fastes consulaires. On ne connaît pas précisément l'époque de sa mort; Juste-Lipse et Dodwell croient qu'il périt enveloppé dans la disgrace de Séjan, ce que semble confirmer l'histoire; car on sait que les partisans du ministre de Tibère ne furent pas épargnés ; or Paterculus lui était dévoué plutôt par crainte sans doute que par affection; il exagéra même bassement les éloges envers ce favori de l'empereur. Il annonce souvent, dans ce qui nous reste de lui, l'intention de composer une grande histoire ; mais tout porte à croire qu'il n'eut pas le loisir d'accomplir ce projet. Il avait écrit un abrégé de l'histoire de la Grèce, de l'Orient, de Rome et de l'Occident, qui ne nous est pas parvenu tout entier. Nous n'avons qu'un fragment peu considérable de l'histoire grecque, en tête du premier livre. A la fin du huitième chapitre qui dit quelques mots de la fondation de Rome, de l'enlèvement des Sabines, et après une lacune considérable, l'histoire romaine se poursuit depuis la défaite de Persée, et se prolonge, dans le second livre qui est le plus considérable, jusqu'à la sixième année du règne de Tibère, le récit des évènements antérieurs à la conquête de Paul Émile ayant péri avec le reste. Cet ouvrage a été dédié par l'auteur au consul M. Vinicius, à qui il adresse souvent la parole. On s'étonne avec raison que Quintilien, en s'occupant des historiens de Rome, ne dise pas un mot de Paterculus ; les modernes du moins lui ont rendu plus de justice.

Walchius, Borrichius, Boeclerus, Cellarius, Vossius, Bodin, Juste-Lipse, Sigonius, Manutius, et Possevinus, sont d'accord pour louer Paterculus, de l'élégance et de la précision de son style que plusieurs appellent *vraiment romain ;* quelques-uns, Ruperti par exemple, lui reproche des réflexions froides, des locutions négligées. D'autres le taxent d'adulation et d'infidélité, au moins pour ce qui peut intéresser Auguste ou Tibère. Lamothe Le Vayer s'exprime ainsi sur le mérite de Paterculus « Je trouve encore une chose très-remarquable

dans son style. C'est qu'entre toutes les figures d'oraison dont il se sert, il emploie l'épiphonème avec tant de grâce, que jamais peut-être il n'a été égalé par personne pour cet égard.... Laissant à part le jugement douteux des critiques, il demeure constant à l'égard du vrai texte de cet auteur, que hors les fautes qui viennent plutôt de ses transcripteurs que de lui, et des copies que de l'original, nous n'avons rien de plus pur dans toute la latinité, ni de plus digne des temps d'Auguste et de Tibère. »

La Harpe convient que l'ouvrage de Paterculus est un morceau précieux par le style, et par le talent de semer des réflexions rapides et des pensées fortes dans le tissu de sa narration ; et il rappelle que le président Hénault l'a nommé le modèle des abréviateurs. « Il y a dans son abrégé, ajoute-t-il, plus d'idées et plus d'esprit que dans celui de Florus; et ses portraits surtout, tracés, en cinq ou six lignes, sont d'une force et d'une fierté de pinceau qui le rendent, en ce genre, supérieur à tous les anciens, peut-être même à Salluste si admirable dans cette partie. »

Paterculus a été traduit en *français*, par Jean Baudoin, par Doujat, par l'abbé Paul, et par M. Desprès ; en *allemand*, par Jacobs.

Les meilleures éditions sont celles de Dodwell, de Maittaire, de P. Burmann, de Barbou, de Dav. Ruhnkenius, de Gruner, de Jani et Krause, et de Lemaire.

Valère Maxime écrivit sous Tibère postérieurement à Valérius Paterculus, puisque celui-ci a loué Séjan vivant, et que le premier l'a au contraire attaqué après sa mort. Des biographes ont prétendu, les uns qu'il descendait de la famille Valérius par son père, et de Fabius Maximus par sa mère; les autres de Valérius Maximus, censeur, l'an 646 de Rome. La première supposition est inadmissible, les noms romains ne se composaient pas ainsi. On peut douter de la seconde d'après Valère Maxime lui-même qui convient du peu d'éclat de sa condition, et qui, en parlant de Valérius Maximus, ne fait aucune mention de leur parenté. Quoi qu'il en puisse être, il servit en Asie sous Sextus Pompéius Népos qui était consul avec Sextus Apuléius, l'année de la mort d'Auguste. On ne sait comment il parvint à se concilier la faveur de Tibère, et à trouver ainsi les moyens de passer sa vie dans une douce aisance et sans prendre aucune part dans les affaires publiques. On ignore l'époque et les circonstances de sa mort.

Nous avons de lui un seul ouvrage intitulé : *des Dits et Faits mémorables*, et partagé en neuf livres. C'est, comme le titre l'indique, un recueil d'anecdotes, de faits historiques, de maximes, le tout mêlé de traits de superstition et de merveilleux racontés sérieusement. L'auteur a essayé de mettre un certain ordre dans cette multiplicité d'historiettes détachées, en les classant par *livres* au nombre de neuf, et en subdivisant les livres en *chapitres;* mais il n'a pas entièrement réussi à éviter la confusion des matières. Il a partagé les exemples qu'il apporte à l'appui du sujet qu'il traite dans chaque chapitre, en deux catégories, ceux qu'il tire de l'histoire du peuple romain (*interna*), ceux qu'il emprunte aux nations étrangères (*externa*) : son ouvrage est dédié à Tibère par un prologue qui est un petit chef-d'œuvre de basse adulation.

On a prétendu que l'œuvre de Valère Maxime ne nous a pas été transmise entière, mais qu'elle a été abrégée, selon les uns, par Julius Pâris, ou, selon d'autres, par Januarius Népotianus. Vossius a soutenu la première supposition ; la seconde, émise par Cantélius et par Fabricius, ne repose que sur le passage d'une lettre de Népotianus, à Victor, publiée par Phil. Labbéus, d'après un ancien manuscrit, et dans laquelle celui qui l'écrit annonce l'intention d'abréger Valère Maxime; mais la forme même de l'ouvrage, d'accord avec la manière dont l'auteur l'annonce dans son prologue, prouve assez que Népotianus n'a pas donné de suite à son projet : ce qui répond également à l'assertion de Vossius.

En général, on ne donne pas de grands éloges à la compilation de Valère Maxime, relativement au style. Vossius dit qu'à peine il rappelle l'époque où il a écrit, et qu'il est affecté dans ses sentences. Érasme exprime la même opinion, mais beaucoup plus crûment : « Il ressemble, dit-il, à Cicéron, comme un mulet à un homme. » Caussinus blâme la dureté, l'obscurité et la trivialité de son style. On lui reproche surtout la flatterie peu honorable à laquelle il n'a pas rougi de descendre; mais on reconnaît en général qu'il y a de l'utilité à le lire, à cause du nombre des faits qu'il rapporte et qui ne sont point consignés dans d'autres historiens.

Nous avouons sans peine que la diction de Valère Maxime est défectueuse, qu'elle n'a pas d'élégance, que sa manière n'a rien de piquant ni de gracieux, que lui-même manque de critique et de goût, qu'il semble vouloir mystifier ses lecteurs quand il leur débite

gravement de véritables niaiseries, ou des histoires impossibles; mais une fois qu'on veut bien fermer les yeux sur les défauts de ce polygraphe, la lecture en est amusante et instructive; la variété qui règne dans son livre excite et entretient l'attention, et l'on arrive à la fin sans avoir éprouvé trop d'ennui.

Valère Maxime a été traduit en *français* par Simon de Hesdin, J. Leblon, Claveret, Tarboicher, René Binet, MM. Peuchot et Allais, et enfin par M. Fréméon; en *italien* par G. Cati; en *espagnol*, par Monsen. de Urries.

Les éditions de cet auteur sont très-nombreuses; nous n'en citerons que quelques-unes des plus estimées, laissant de côté celles qui sont plus rares, plus curieuses qu'utiles : celles de Cantel, de Torrenius, de Colerus, de J. Kappe, de Helfrecht, de la collection du Régent, de Lemaire, et de Valpy.

Cnéus Lentulus Gétulicus dont nous avons déjà parlé comme poète, vivait du temps de Tibère et de Caligula. Il était fils de Cnéus Lentulus Cossus Gétulicus qui fut consul l'an 753 de Rome, la 1re année de l'ère chrétienne, avec L. Calpurnius Pison. Lui-même parvint au consulat l'an 779, 26 ans après J.-C., et eut pour collègue C. Calvisius Sabinus. Comme il commandait dans la Haute-Germanie, on l'accusa d'être le complice de Séjan : il confondit son accusateur par une lettre pleine d'une noble fermeté et le fit punir. Il est incroyable, dit Tacite, à quel point il s'était concilié l'amour de ses soldats, prostituant la clémence, s'inquiétant peu de la dignité. Ce fut la cause de sa perte. L'attachement excessif que lui témoignaient les troupes sous ses ordres, ayant inspiré de l'inquiétude à l'ombrageux Caligula, il le fit mettre à mort lorsqu'il avait pendant dix ans administré la province qui lui avait été confiée. Il ne périt donc pas pour avoir trempé dans une conjuration contre l'empereur, comme l'avance M. Tabaraud. Lentulus écrivit une histoire dont Suétone fait mention.

Si l'on en croit le même auteur, l'empereur Claude aurait, dans sa jeunesse, écrit une histoire qu'il commençait au meurtre du dictateur César; puis il passait à des temps postérieurs, laissant une lacune jusqu'à l'époque où le calme fut rétabli dans l'État, sa mère et son aïeule ne lui laissant pas la liberté d'écrire avec vérité et franchise sur les évènements intermédiaires. Il composa deux livres sur la première partie et quarante et un sur la seconde. Il remplit

aussi huit livres de l'histoire de sa vie, et cette composition prouvait de sa part plus de sottise encore que de manque de talent.

Tacite et Pline parlent d'Agrippine, épouse de Domitius Ahenobardus, et mère de Néron, comme auteur de commentaires ou d'annales.

Fabius Rusticus se fit un nom dans le genre historique sous les règnes de Claude et de Néron; il fut l'ami de Sénèque et voici ce qu'on lit à son sujet dans Tacite : « Il est certain que Fabius incline à louer Sénèque dont l'amitié lui fut utile. Pour moi, ce n'est que l'unanimité des auteurs qui me décide : quand ils varient sur les faits, je les rapporte sous leur nom. » Et ailleurs : « Fabius Rusticus dit que ce fut Néron, et non point Agrippine, qui conçut l'idée infâme d'un inceste. » On trouve encore dans Tacite, cette autre mention de Fabius : « Nos deux historiens les plus éloquents, Tite-Live, parmi les anciens, Fabius Rusticus parmi les modernes, donnent à la Bretagne la figure d'un trapèze oblong ou d'une hache à deux tranchants. » Les trois passages que nous venons de transcrire, démontrent clairement que Fabius Rusticus était historien, et d'après le jugement qu'en porte un écrivain si compétent en pareille matière, on doit regretter que le temps n'ait pas respecté ses ouvrages. On ignore les circonstances de sa vie.

L'histoire ne nous apprend presque rien sur Cnéius Domitius Corbulon, avant le moment où sous le règne de Claude, il parut à la tête des légions romaines pour repousser les Cauques qui avaient fait invasion dans la Basse-Germanie, on sait toutefois qu'il fut préteur et ensuite consul. Claude alarmé de ses succès contre les Cauques, en suspendit le cours en lui ordonnant de repasser le Rhin. Corbulon obéit et se contenta de dire : « Heureux autrefois les généraux romains! » Ce sont les propres paroles que Tacite lui prête. C'est alors qu'il fit creuser en Hollande, entre le Rhin et la Meuse, un canal de vingt trois mille pas pour recevoir les eaux de l'Océan, et qu'on nomme encore aujourd'hui le *Fossé de Corbulon*. Ce fut surtout contre les Parthes, sous le règne de Néron, que Corbulon se montra grand homme de guerre. Au milieu de sa gloire, il resta fidèle à l'empereur qui paraissait avoir pour lui beaucoup d'affection, mais qui au fond lui portait plus d'envie que d'amitié. Il l'engagea à venir le voir en Grèce. Le trop crédule général se rendit à une invitation pleine de

témoignages d'estime et de bienveillance. Arrivé à Corinthe, il apprit que Néron avait donné l'ordre de le faire mourir, mais il en prévint l'effet en se perçant de son épée. Ses dernières paroles furent, selon Dion Cassius : « Je mérite bien de mourir, » se reprochant ainsi de n'avoir pas mieux pénétré le caractère fourbe et cruel de Néron. Ainsi périt, l'an 820 de Rome, 67 ans après J.-C., le plus grand capitaine de son époque, et en même temps le citoyen le plus vertueux et le plus probe. Il avait écrit des *Mémoires* sur les guerres qu'il avait faites, mais ils ne sont pas parvenu jusqu'à nous.

Pomponius Méla était espagnol, comme il nous l'apprend lui-même; il vivait sous Claude et non du temps de Jules-César, ainsi que l'ont prétendu quelques-uns; mais Vossius a victorieusement combattu cette opinion. On n'a rien de positif sur la famille, le lieu de naissance et l'époque de la mort de Méla. Il nous reste de lui une *Chorographie*, ou, comme on désigne le plus communément cet ouvrage, une *Description de la terre* en trois livres; nous en empruntons l'analyse à l'un des plus célèbres géographes modernes.

« Après avoir jeté un coup-d'œil sur le globe en général, l'auteur donne, dans le premier livre, une description de la Mauritanie; de là il tourne vers l'est, en décrivant la Numidie, l'Afrique propre, l'Égypte, l'Arabie, la Syrie, la Phénicie, la Cilicie, la Pamphilie, la Lycie, la Carie, l'Ionie, l'Éolide, la Bithynie, la Paphlagonie, et les autres contrées situées dans le voisinage du Pont-Euxin, du Bosphore cimmérique, et du *Palus-Méotis* jusqu'aux monts *Rhypæ*. Dans le second livre, il commence sa description par les contrées situées sur les bords du *Tanaïs*. En suivant les côtes européennes du *Palus-Méotis*, il parle des Scythes, habitants de ces contrées. Continuant cette route, il décrit les côtes européennes du Pont-Euxin jusqu'à Bysance; il passe en revue la Thrace, la Macédoine, la Thessalie, la Hellade, le Péloponnèse, l'Épire et l'Illyrie; il parcourt l'Italie, la Gaule narbonnaise, l'Espagne, et termine sa description au point d'où il est parti. Il recommence une seconde fois ce voyage dans lequel il visite toutes les îles de la Méditerranée. Dans le troisième livre, il se dirige vers l'ouest, en parcourant les contrées que baigne l'Océan, telles que la côte nord-ouest de l'Espagne, la Germanie, et la Sarmatie, d'où, après avoir fait mention de plusieurs peuples de ces contrées ainsi que des îles de l'Océan, il se rapproche de la mer Caspienne, en continuant jusqu'aux côtes orientales de l'Inde; il

nous fait connaître ensuite la Carmanie, la Perse et l'Arabie; de là il passe en Afrique, et il parle de l'Éthiopie occidentale, de ses habitants, et termine encore une fois ses descriptions au cap d'Ampélusie en Mauritanie. »

Méla paraît avoir beaucoup emprunté, selon Malte-Brun, à Ératosthène, Hérodote, Éphore, Strabon, César, Cornélius Népos, et à d'autres écrivains romains. Le même géographe regarde l'ouvrage de Pomponius comme une compilation incohérente d'excellents fragments, de matériaux précieux, dignes de toute l'attention des critiques. Quant à la forme, la prose de Pomponius Méla est souvent concise et élégante, mais quelquefois aussi, sèche et obscure.

Alp. Garcias Matamoros donne à Strabon le prix de l'érudition entre les anciens géographes; à Pline, celui de l'exactitude; à Pomponius Méla, celui de l'art et de l'élégance; il était compatriote de l'auteur. Toutefois cette opinion a été adoptée par Vossius et Funccius, Quenstedt, le cardinal Jean Bona, Balthasar Bonifacio, et Barthius. Pomponius Méla est fréquemment cité par Pline.

Il a été traduit en *français* par C. P. Fradin, et en *allemand* par Dietz.

Les meilleures éditions sont celles de Leyde, de Jean Reynolds, d'Abrah. Gronovius, et de C. H. Tzschuckius.

Caius Babillus fut préfet d'Égypte, du temps de Néron. » Babillus, dit Sénèque, le plus vertueux des hommes et le plus consommé en tout genre de connaissances, assure avoir vu pendant sa préfecture d'Égypte, à l'embouchure héracléotique du Nil, qui est la plus considérable des sept, un combat en règle d'une troupe de dauphins venus de la mer, contre une autre troupe de crocodiles qui s'étaient avancés du fleuve, à leur rencontre, il ajoute que les crocodiles furent vaincus par des ennemis dont le naturel est pacifique, et la morsure nullement dangereuse. » Pline parle aussi, mais une seule fois, de Babillus. Voilà tout ce que l'histoire nous apprend sur son compte. Il paraît qu'il écrivit une relation de ce qui eut lieu en Égypte, pendant le temps qu'il exerça ses fonctions. C'est à ce titre que nous le plaçons ici parmi les historiens.

Suétonius Paullinus fut l'un des plus célèbres généraux de l'empire romain, dans le premier siècle de l'ère chrétienne. On ignore la date et le lieu de sa naissance. Il se fit connaître sous le règne de Claude. Il était revêtu de la dignité de préteur, et fut envoyé en

Mauritanie, l'an 37 après J.-C., pour y combattre les peuples de cette contrée qui s'étaient révoltés. En 59, il fut créé consul subrogé, et envoyé, comme gouverneur, dans la Grande-Bretagne. Il figura aussi dans la lutte entre Othon et Vitellius. Depuis l'avènement de ce dernier au trône impérial, l'histoire est muette sur le compte de Paullinus. Il mourut probablement à cette époque ou peu de temps après. Il composa des mémoires sur les évènements dont il avait été témoin en Mauritanie et dans la Grande-Bretagne.

On perdit, sous Néron, un homme fameux, Marcus servilius, à qui les premières dignités et une grande éloquence avaient donné beaucoup d'éclat. Servilius, après s'être longtemps signalé au barreau, écrivit des annales romaines, et il a laissé la réputation d'un grand historien, ainsi que d'un homme très-aimable, bien supérieur à son rival, Domitius Afer, dont il eut tout le génie avec un caractère bien différent. Il fut consul en 788 de Rome, 35 ans après J.-C., et mourut en 812, la 59 année de l'ère vulgaire.

Marcus Licinius Crassus Mucianus vécut sous Vespasien et ses deux prédécesseurs Othon et Vitellius. Il écrivit une histoire estimée de son temps, et qui avait surtout rapport à la situation des lieux et aux choses qui lui avaient paru remarquables, principalement dans son expédition d'Orient. Pline, en maint endroit, s'en sert comme d'une autorité, et Aulu-Gelle cite quelques-unes de ses paroles.

Quintus Asconius Pédianus nous est connu, grâce à Saint-Jérôme qui dit, dans la chronique d'Eusède, à l'année 2091 d'Abraham, à laquelle répond la septième année du règne de Vespasien : « Q. Asconius Pédianus se rendit célèbre comme historien; privé de la vue à l'âge de soixante-douze ans, il vécut encore douze années, honoré de l'estime générale. » Pline cite Pédianus au nombre de ses autorités. Il ne faut pas le confondre avec un autre Asconius Pédianus, contemporain de Virgile, dont J. Philargyrius et Servius font mention dans leurs commentaires sur le poète de Mantoue. On ne sait au reste quels évènements, quelle époque faisaient la matière de l'histoire de Pédianus.

Servilius Novianus qui vécut sous Vespasien, est jugé en ces termes par Quintilien : « Novianus que j'ai connu, est un historien de beaucoup d'esprit et de réputation, sententieux, mais plus diffus que ne le permet le genre historique. » Nous chercherions vainement d'autres renseignements sur cet auteur. »

Marcus Cluvius Rufus, personnage consulaire, vit les règnes de Claude, de Néron, de Galba, d'Othon, et de Vitellius. Dans l'année 821 de la fondation de Rome, il obtint avec la dignité de proconsul, le gouvernement de la Gaule tarragonaise, que lui laissa l'empereur Galba. Un an après la bataille de Bédriac, il suivit le parti de Vitellius et fut compté au nombre des personnes de sa cour, et, quoiqu'absent, il dirigea les affaires administratives de l'Espagne. Il écrivit l'histoire du règne de Néron, histoire dont Tacite lui-même se fait une autorité. Une des lettres de Pline fait aussi mention de Cluvius; c'est celui qui fut questeur l'an 793 de Rome, sous le consulat de M. Pupius Pison Calpurnius et de M. Valérius Messala Niger.

Julius Secundus, l'un des interlocuteurs du dialogue sur la Décadence de l'Art oratoire, se distingua au barreau, et Quintilien rend hommage à son talent : « Julius Secundus aurait certainement laissé un grand nom à la postérité s'il eût vécu plus longtemps; car il eût ajouté et ajoutait même, tous les jours, à ses rares qualités ce qui pouvait y manquer, je veux dire de se rendre plus fort dans la contestation, et d'être moins occupé des mots que des choses. Mais, quoiqu'il ait été enlevé prématurément, il ne laisse pas de mériter ici une place considérable, tant il a non-seulement d'éloquence mais de grâce à expliquer tout ce qu'il veut; tant son style est clair, doux, brillant, tant ses expressions, celles même qu'il tire de loin, ont de propriété, et tant il y a d'énergie dans certaines autres qui lui sont particulières et qu'il hasarde. » Cet éloge est confirmé par le dialogue même sur les orateurs, bien qu'il y soit dit que Secundus portait peu de facilité dans la conversation. Ce qui lui vaut de figurer parmi les historiens, c'est qu'il a écrit la vie de Julius Asiaticus, le même peut-être, selon Dureau Delamalle, que ce chef Gaulois qui avait pris les armes pour Vindex.

Vipstanius Messala, autre interlocuteur du dialogue sur les Orateurs, vécut, comme le précédent, sous Vespasien. Il fut tribun dans l'année 807. Dans le procès contre les délateurs, il prit courageusement la défense de son frère Aquilius Régulus. Tacite le note comme historien célèbre; il était aussi très-considéré comme orateur.

Quintus Curtius Rufus, vulgairement Quinte-Curce, vivait probablement au premier siècle de l'ère vulgaire; cependant il y a

bien des opinions différentes sur l'époque de sa vie; on en compte jusqu'à treize. Si les uns le font vivre du temps d'Auguste, d'autres aussi le placent sous Constantin. Les plus hardis vont jusqu'à soutenir qu'il n'a pas existé et que son nom est pseudonime. Laurent Crollius affirme qu'il se trouvait, dans la bibliothèque palatine, une histoire d'Alexandre-le-Grand en vers héroïques, qu'après la renaissance des lettres, un homme très-versé dans la langue latine l'avait remis en prose sous un nom romain. Guy Patin rapporte qu'un professeur qu'il avait eu dans sa jeunesse lui disait que « le livre de Quinte-Curce n'était qu'un roman; que le latin véritablement en était beau, mais qu'il y avait de grandes fautes de géographie; que l'auteur de ce livre était un savant italien qui le fit, il y a environ trois cents ans; que nul ancien n'avait cité Quinte-Curce, et que c'était un nom supposé. » En effet, aucun écrivain antérieur à l'an 1100, n'a fait mention de cette Histoire d'Alexandre; mais nous avons vu, relativement à Phèdre et à d'autres, que ce silence n'est pas un argument péremptoire contre l'ancienneté d'un auteur. Au surplus l'opinion aujourd'hui le plus généralement adoptée est que l'existence de Quinte-Curce remonte au temps de Vespasien.

L'Histoire d'*Alexandre-le-Grand*, de Quinte-Curce, se compose de dix livres dont les deux premiers manquent; l'on remarque en outre une lacune à la fin du cinquième livre et deux dans le dixième. Plusieurs savants se sont occupés de compléter l'ouvrage. Brunon, professeur de belles-lettres à Munich, a composé un supplément en 1545; Conti Quinzano, connu sous le nom de Stoa, et né en 1484 dans le Brescian, essaya de suppléer les deux livres manquant à Quinte-Curce; ce que firent aussi Freinshem en 1648, Christophe Cellarius en 1688, et Junker en 1700. Les suppléments de Freinshem sont ceux qui ont été le plus souvent imprimés; quoique, selon le savant M. Daunou, ceux de Cellarius soient recommandables par leur concision et leur élégance. Toutefois Freinshem est peut-être celui qui rapporte le mieux la manière de l'original.

Les deux livres supplémentaires de Freinshem prennent Alexandre à sa naissance, et le conduisent, après les évènements remarquables de son adolescence, jusqu'à la prise de Célènes, qui commence le troisième livre; les huit livres qui nous restent de Quinte-Curce, présentent la suite de l'histoire du héros jusqu'à sa mort et au partage de son vaste empire.

Nous adoptons entièrement l'avis de ceux qui ont regardé l'ouvrage de Quinte-Curce, plutôt comme un roman que comme une histoire, et c'est ce que l'on distinguerait de nos jours sous la qualification singulière de *roman historique*. Outre de graves et nombreuses erreurs en géographie, Quinte-Curce montre une grande ignorance de la tactique militaire. Il est fort inexact dans ce qui regarde la chronologie; il manque de goût et de critique dans le choix des faits. Les discours trop fréquents qu'il met dans la bouche de ses personnages ne sont en général que de brillantes déclarations, bien plus que l'expression juste et fidèle de sentiments naturels et vrais. Il faut cependant excepter l'apologie par laquelle Philotas se justifie d'avoir pris part à la conjuration tramée contre Alexandre, et la harangue des Scythes au conquérant macédonien. Toutefois on ne peut refuser à Quinte-Curce le talent de peindre, et son livre plaît et intéresse à la lecture précisément par l'éclat, et quelquefois par le merveilleux même des récits. L'auteur s'est montré impartial à l'égard de son héros, et s'il vante son courage et ses bonnes qualités, il ne fait pas grâce à son orgueil et à ses vices. Quant au style, il est généralement pur, quelquefois énergique, presque toujours très-fleuri et souvent trop recherché et trop pompeux; en un mot il s'éloigne beaucoup de la noble simplicité des historiens grecs et romains, et il tombe souvent dans l'exagération et le romanesque.

Si les anciens n'ont rien dit de Quinte-Curce, il n'a pas manqué d'approbateurs chez les modernes. Math. Raderus le place à côté de Salluste, de Tite-Live, de César, de Cicéron même, et au-dessus de Tacite, de Suétone et de Florus. Vossius vante en lui le choix des expressions, la finesse des pensées, l'éloquence des discours. Au dire de Juste-Lipse, c'est un historien honnête et consciencieux; il a de la facilite dans ce qui est conversation, de la grâce dans les récits; il est serré et abondant, subtil et clair, soigné sans affectation, vrai dans ses jugements, piquant dans ses sentences, éloquent dans ses discours au delà de toute expression, etc. Boeclerus developpe notre auteur, surtout du côté de l'éloquence politique et il le met en parallèle avec Tacite et surtout avec Tite-Live. Herman Conring le préfère à César sous le même rapport. Jean Bernart le place avec l'auteur des Commentaires, parmi les meilleurs historiens. « Quinte-Curce, dit le père Rapin, est louable par sa sincérité. Il a dit le bien et le mal d'Alexandre, sans se laisser prévenir au mérite

de son héros. S'il y a à redire à son histoire, c'est qu'il est trop poli : mais il n'a pas laissé que d'exceller à peindre les mœurs d'un air agréable et naturel. » Nous pourrions joindre encore à ces noms ceux de Borrichius, de Cellarius, de Morhofius, de Walchius, de Rosius, de Lamothe le Vayer, de Bayle et de Tiraboschi.

Quinte-Curce a trouvé aussi des censeurs sévères, tels que Bodin, Moller, Mascardi, Jacq. Brucker, Rollin, et principalement J. Le Clerc ; mais toutes les opinions pour et contre peuvent, si l'on veut être juste, se réduire à ce que nous avons dit plus haut de notre auteur.

Il a été traduit en *français*, par Vasquès de Lucène, par Nic. Séguier, par Vaugelas, par l'abbé Mignot, par Beauzée, et par Aug. et Alph. Trognon ; en *anglais*, par J. Brende, par Rob. Codrington, par Nahum Tale, et par J. Digby; en *allemand*, par Von Lebsten, par L. C. Rulh, par Ch. Guill. Kritsinger, par J. F. Wagner, par P. A. Deling, par J. Phil. Ostertag, et par A. de Rainer; en *italien*, par P. Candido Decembrio, par Tommaso Porcacchi et par Nicolo Castelli ; en *espagnol*, par Luis de Fenollet, par Gabriel de Castaneda, et par Ybanès de Ségovie ; en *polonais*, par un anonyme; en *suédois*, par Sylvius ; en *danois*, par Wingaarde ; en *russe*, par Kopvewitz ; en *flamand* enfin, par Glasemaker et par Jean Franç. Cammaert.

Les éditions de Quinte-Curce ont été multipliées tellement que nous devons encore choisir dans le grand nombre de celles qui sont remarquables. Nous citerons donc celles de Phil. Giunta, des Aldes, de Coline, d'Elzevir, de Mich. Letellier, d'Utrecht, de Maittaire, de Snakenbourg, de Cellarius, de Freinshem, de J. Brindley, de Barbou, de F. Schmieder, de Cunze, de Lemaire et de Valpy.

Caius Plinius Secundus. Pline surnommé *l'ancien*, pour le distinguer de Pline *le jeune*, son neveu, naquit l'an de Rome 776, la 23e année de l'ère vulgaire, à Côme dont la famille de Pline était originaire. La ville de Vérone prétendit cependant à l'honneur de lui avoir donné le jour, parce que, dans sa préface, Pline appelle Catulle qui était de cette dernière ville, son *compatriote*. Toutefois la première opinion semble avoir prévalu ; d'ailleurs l'expression employée par Pline ne signifie pas précisément qui est *de la même ville*, mais du même pays, de la même contrée, et nous ferons remarquer que, bien qu'assez éloignées l'une de l'autre,

Côme et Vérone étaient deux villes de la Gaule cisalpine, ce qui suffit pour justifier la dénomination que Pline donne à Catulle, sans qu'il soit nécessaire que la même ville ait été leur berceau.

Pline fit la guerre en Germanie sous les ordres de Lucius Pomponius et commanda la cavalerie. Plus tard il exerça les fonctions de procurateur de César en Espagne; on pense qu'il dut cette charge à Néron. On ne sait pas positivement, quoiqu'on l'ait prétendu, s'il fut mis au rang des sénateurs par Vespasien, et s'il servit dans la guerre de Titus contre les Juifs. On connaît les circonstances de sa mort par une lettre de Pline le jeune à Tacite. Il était à Misène où il commandait la flotte romaine, au moment de la première éruption du Vésuve, et il périt suffoqué par la fumée et par les exhalaisons sulfureuses en voulant examiner de trop près ce phénomène. Ce qui arriva sans doute l'an 79 de l'ère vulgaire, lorsque les villes d'Herculanum et de Pompéï furent englouties.

Pline composa plusieurs ouvrages considérables : 1° un livre sur l'*Exercice équestre du javelot*, avec autant de soin que de génie, lorsqu'il commandait une partie de la cavalerie romaine; 2° deux livres sur la *Vie de Quintus Pomponius Secundus*, sous qui il avait servi, voulant par cette histoire s'acquitter comme d'un devoir que l'amitié lui prescrivait; 3° les *Guerres Germaniques*, en vingt livres où il avait rassemblé tout ce qui s'était passé de mémorable pendant le cours des expéditions romaines en Germanie. Il commença cet ouvrage dans une des campagnes de cette guerre sur un avis qu'il eut en songe; car l'ombre de Drusus Néron, celui même qui remporta tant de victoires dans cette contrée, lui apparut pendant qu'il reposait, lui recommanda sa mémoire, et le conjura de le dérober à l'oubli; 4° de l'*Homme d'étude* en trois livres qu'il divisa en six volumes, vu leur grosseur. Il y prenait l'orateur au berceau et le conduisait jusqu'à son entière perfection; 5° *du Discours équivoque* sur l'acception précise et la propriété des mots, ouvrage loué par Charisius; 6° *Suite d'Aufidius Bassus* en trente et un livres; elle comprenait l'Histoire romaine depuis l'époque où l'avait interrompue Aufidius jusqu'au règne de Vespasien et de Titus; 7° *Histoire naturelle* en trente-sept livres, vaste ouvrage où brille l'érudition, et qui n'est pas moins varié que la nature; 8° enfin *cent soixante commentaires de choses choisies*; c'étaient des notes et des extraits qu'il avait laissés à son neveu de qui nous apprenons que l'auteur,

étant procurateur en Espagne, en avait refusé quatre cent mille sesterces, environ 85,000 f., d'un certain Lartius ou Largius Liciuius.

De tous les ouvrages de Pline, il ne nous reste que son Histoire naturelle. Nous emprunterons au célèbre Cuvier l'analyse et la critique qu'il en a faites : on nous blâmerait avec raison d'avoir substitué notre travail à celui d'un homme aussi profondément savant et qui possédait des connaissances si riches, si précises, si étendues, surtout en matière d'histoire naturelle.

« Ce grand ouvrage, dit-il, est en même temps l'un des monuments les plus précieux que l'antiquité nous ait laissés, et la preuve d'une érudition bien étonnante dans un homme de guerre et un homme d'État. Pour apprécier avec justice cette vaste et célèbre composition, il est nécessaire d'y distinguer le plan, les faits et le style. Le plan en est immense. Pline ne se propose point d'écrire seulement une histoire naturelle dans le sens restreint où nous prenons aujourd'hui cette science, c'est-à-dire, un traité plus ou moins détaillé des animaux, des plantes et des végétaux : il embrasse l'astronomie, la physique, la géographie, l'agriculture, le commerce, la médecine et les arts, aussi bien que l'histoire naturelle proprement dite; et il y mêle sans cesse à ce qu'il en dit, des traits relatifs à la connaissance morale de l'homme et à l'histoire des peuples, en sorte qu'à beaucoup d'égards, on a pu dire de cet ouvrage, qu'il était l'encyclopédie de son temps. Après avoir donné, dans son premier livre, une sorte de table des matières et les noms des auteurs dont il s'appuie, il parle, dans le second, du monde, des éléments, des astres et des principaux météores. Les quatre suivants forment une géographie des trois parties du monde alors connu. Le septième, traite des différentes races d'hommes, et des qualités distinctives de l'espèce humaine, des grands caractères qu'elle a produits, et des plus remarquables de ses inventions. Quatre livres sont consacrés ensuite aux animaux terrestres, aux poissons, aux oiseaux et aux insectes. Les espèces de chaque classe y sont rangées d'après leur grandeur ou leur importance. Il y est question de leurs mœurs, de leurs qualités utiles ou nuisibles, et des propriétés plus ou moins singulières qu'on leur attribue. A la fin du livre des insectes, il est parlé de quelques-unes des substances produites par les animaux, et des parties qui composent le corps humain. La botanique est ce qui occupe le plus de place. Dix livres sont employés à faire connaître

les plantes, leur culture et leur emploi dans l'économie domestique et dans les arts, et cinq à énumérer les remèdes qu'elles fournissent. Cinq autres traitent des remèdes que l'on tire des animaux. Enfin, dans les cinq derniers, Pline décrit les métaux et leur exploitation, les terres, les pierres et leurs usages pour les besoins de la vie, pour le luxe et pour les beaux arts; citant, à propos des couleurs, les tableaux les plus célèbres, et, à propos des pierres et des marbres, les plus belles statues et les pierres gravées les plus estimées.

« Il était impossible qu'en parcourant même rapidement ce nombre prodigieux d'objets, l'auteur ne fît connaître une multitude de faits remarquables, et devenus pour nous d'autant plus précieux, qu'il est aujourd'hui le seul écrivain qui les rapporte. Malheureusement la manière dont il les a recueillis et exposés, leur fait perdre beaucoup de leur prix, par le mélange du vrai et du faux qui s'y trouvent en quantité presqu'égale, mais surtout par la difficulté, et même, dans la plupart des cas, l'impossibilité de reconnaître de quels êtres il a précisément voulu parler... Il n'est en général, qu'un compilateur, et même le plus souvent un compilateur qui, n'ayant point par lui-même d'idée des choses sur lesquelles il rassemble le témoignage des autres, n'a pu apprécier la vérité de ces témoignages, ni même toujours comprendre ce qu'ils avaient voulu dire. C'est, en un mot, un auteur sans critique, qui, après avoir passé beaucoup de temps à faire ses extraits, les a rangés sous certains chapitres, en y joignant des réflexions qui ne se rapportent point à la science proprement dite, mais offrent alternativement les croyances les plus superstitieuses, ou les déclamations d'une philosophie chagrine qui accuse sans cesse l'homme, la nature et les dieux eux-mêmes. On ne doit donc pas considérer les faits qu'il accumule, dans leurs rapports avec l'opinion qu'il s'en faisait; mais il faut les rendre, par la pensée, aux écrivains dont il les a tirés, et y appliquer les règles de la critique, d'après ce que nous savons de ces écrivains et des circonstances où ils se sont trouvés. Étudiée ainsi, l'Histoire naturelle de Pline nous offre encore une mine des plus fécondes, puisqu'elle se compose, d'après son propre témoignage, des extraits de plus de deux mille volumes dus à des auteurs de tout genre, voyageurs, historiens, géographes, philosophes, médecins; auteurs dont nous ne possédons plus qu'environ quarante : encore n'avons-nous de plusieurs que des fragments ou des ouvrages différents de ceux où Pline a puisé.....

La comparaison de ses extraits avec les originaux que nous avons encore et surtout avec Aristote, fait connaître que Pline était loin de prendre de préférence dans ses auteurs, ce qu'ils avaient de plus important et de plus exact. En général, il s'attache aux choses singulières ou merveilleuses, à celles qui se prêtent davantage aux contrastes qu'il aime à établir, ou aux reproches qu'il aime à faire à la Providence. Il est vrai qu'il n'ajoute pas une foi égale à tout ce qu'il rapporte; mais c'est au hasard qu'il doute ou qu'il affirme; et les contes les plus puérils ne sont pas ceux qui provoquent le plus son incrédulité.... Aussi les animaux les plus fabuleux, les mantichores à tête humaine et à queue de scorpion, les chevaux ailés, le catoblépas dont la vue seule fait périr, y jouent leur rôle à côté de l'éléphant et du lion..... (*Alexandre Myndius et Elien font aussi mention de cet animal terrible.*)

« Un autre défaut très-grave de Pline, c'est qu'il ne rend pas toujours le vrai sens des auteurs qu'il traduit, surtout quand il s'agit de la désignation des espèces; en plusieurs occasions, il a substitué au mot grec qui désignait un animal dans Aristote, un mot latin qui appartenait à un autre... Les descriptions ou plutôt les indications incomplètes qu'il donne, sont presque toujours insuffisantes pour reconnaître les espèces, quand la tradition n'en a pas conservé les noms; et même il en est un très-grand nombre dont il cite les noms sans y joindre aucun caractère, aucun moyen quelconque de les distinguer. Si l'on pouvait douter encore des avantages des méthodes imaginées par les modernes, on s'en convaincrait en voyant que presque tout ce que les anciens ont dit des vertus de leurs plantes est perdu pour nous, faute de pouvoir distinguer à quelles plantes ils les attribuent.

« Au reste, ces regrets s'affaiblissent beaucoup par le peu de soin que les anciens, et Pline en particulier, ont mis à constater les vertus médicales qu'ils préconisent dans ces plantes. Ils en attribuent tant de fausses et mêmes d'absurdes à celles que l'on connaît, qu'il nous est permis d'être assez indifférents sur les vertus de celles que l'on ne connaît pas.......

« Il faut donc l'avouer, Pline, sous le rapport des faits, n'a plus aujourd'hui d'intérêt véritable, que relativement aux mœurs et aux usages des anciens, aux procédés qu'ils ont suivis dans les arts, et à quelques traits d'histoire, ou à quelques détails de géographie que

l'on ignorerait sans lui. La partie des arts serait celle qui mériterait le plus qu'on l'étudiât à fond. Il en suit les progrès, il en décrit les productions principales; il nomme les artistes les plus célèbres; il indique la manière dont ils travaillaient à leurs ouvrages; et l'on ne peut guère douter que si l'on parvenait à l'entendre, on ne retrouvât quelques-uns des secrets au moyen desquels les anciens exécutaient des choses que nous n'avons pu encore parfaitement imiter : mais ici se reproduisent toutes les difficultés de la nomenclature; il nomme des substances nombreuses; ce sont ces substances qu'il faudrait faire entrer dans les compositions, ou soumettre aux opérations de l'art, et on ne les connaît point; à peine en devine-t-on quelques-unes, d'après des caractères équivoques.....

« Si Pline a pour nous, aujourd'hui, peu de mérite comme critique et comme naturaliste, il n'en est pas de même de son talent comme écrivain, ni du trésor immense de termes et de locutions latines dont l'abondance des matières l'a obligé de se servir, et qui ont fait de son ouvrage l'un des plus riches dépôts de la langue des Romains. On a eu raison de dire que, sans Pline, il aurait été impossible de rétablir la latinité; et cela doit s'entendre, non-seulement des mots, mais de la variété de leurs acceptions, et de celle des tours et de tous les mouvements du style. Il est certain aussi que, partout où il lui est possible de se livrer à des idées générales ou à des vues philosophiques, son langage prend de l'énergie et de la vivacité, et ses pensées, quelque chose de hardi et d'inattendu qui dédommage de la sécheresse de ses énumérations, et peut lui faire trouver grâce près du grand nombre de lecteurs, pour l'insuffisance de ses indications scientifiques. Peut-être cherche-t-il trop les pointes et les oppositions, et n'évite-t-il pas toujours l'emphase; on lui trouve parfois de la dureté, et, dans plusieurs endroits, une obscurité qui tient moins au sujet qu'au désir de paraître pressant et serré : mais il est toujours noble et grave; et partout plein d'amour pour la vertu, d'horreur pour la cruauté et pour la bassesse dont il avait sous les yeux de si terribles exemples, enfin de mépris pour le luxe effréné qui, de son temps, avait si profondément corrompu le peuple romain. On ne peut trop louer Pline sous ces divers rapports; et, malgré les défauts que nous sommes obligé de lui reconnaître, quand nous le considérons comme naturaliste, nous ne

le regardons pas moins comme l'un des auteurs les plus recommandables, et les plus dignes d'être placés au nombre des classiques, parmi ceux qui ont écrit après le règne d'Auguste. Toutefois on doit dire qu'il était à peu près athée, ou du moins qu'il ne reconnaissait d'autre dieu que le monde, et que peu de philosophes ont exposé le système du panthéisme avec plus d'étendue et d'énergie qu'il le fait dans son deuxième livre. »

Nous nous référons d'autant plus volontiers au jugement du savant Cuvier sur Pline, que c'est le résumé à peu près exact des opinions qui ont été émises sur cet écrivain par d'autres savants critiques.

L'histoire naturelle de Pline a été traduite en *français*, par Dupinet et Poinsinet de Sivry, traduction inexacte dont les commentaires par Bouguer, Delalande et Guetlard, ne satisfont pas les savants. Gueroult en a reproduit quelques *morceaux choisis*, et les *livres sur les animaux;* D. Durand a donné une *histoire naturelle de l'or et de l'argent*, extraite du trente-troisième livre de Pline, et une *histoire de la peinture ancienne*, tirée du trente-cinquième. Et. Falconet a traduit les livres trente-quatrième, trente-cinquième et trente-sixième. Enfin on doit une traduction complète à M. Ajasson de Grand-sagne.

En *italien*, on a la traduction de Christoph. Landino, et celle de Lodovico Domenichi; en *espagnol*, celle de Geronymo de Huerta; en *allemand*, celles de Denso, et de Grosse; en *anglais*, celle de Philémon Holland.

On assure qu'il en existe une traduction *arabe* par Honam, fils d'Isaac.

Quant aux éditions, on en compte à peu près cent dont plus de cinquante appartiennent au seizième siècle. Les plus remarquables sont celles d'Hermolaüs Barbarus, de Sigismond Gelenius, de Jacques Dalechamp, d'Elzevir, de Gronovius, de Jean Hardouin, de Franzius, de J. P. Miller, de Gabr. Brotier, et de Lemaire.

Tertulien, dans son *Apologétique*, et Solinus, dans son *Polyhistor*, ont fait à Pline de nombreux emprunts sans le citer; aussi le dernier a-t-il été surnommé le *singe de Pline*.

Deux ouvrages fort utiles à consulter pour l'intelligence de notre auteur, sont ceux de Saumaise, et de Latour-Rezzonico. Il existe aussi de nombreux extraits de Pline, parmi lesquels on doit distinguer ceux de Heyne.

Herennius Sénécion fut accusé, sous Domitien, par Mettius Carus, et mis à mort par ordre de l'empereur, parce qu'il avait écrit l'histoire d'Helvidius Priscus, à la demande de Fannia, épouse de celui-ci, et fille de Pétus Thraséa. Elle-même fut pour ce fait condamnée à l'exil.

Junius Arulenus Rusticus eut un sort pareil à celui de Sénécion, pour avoir écrit l'éloge du même Helvidius.

Pompeius Saturninus se fit un nom et mérita des éloges pour son savoir. Il avait du mérite comme historien, comme orateur et comme poète, si nous en croyons Pline qui dit à son sujet : « Je vantais son esprit même avant que j'en connusse bien la fécondité, le tour, l'étendue. Aujourd'hui j'en suis tout rempli. Il me suit partout, il m'occupe tout entier. Je l'ai ouï plaider avec autant de vivacité que de force; et je ne l'ai trouvé ni moins juste ni moins fleuri dans ses répliques imprévues, que dans ses discours étudiés. Son style est soutenu partout de réflexions solides : sa composition est belle et majestueuse; ses expressions sont harmonieuses et marquées au coin de l'antiquité. Toutes ces beautés qui vous transportent quand la déclamation les anime, vous charment encore lorsque vous les retrouvez sans vie sur le papier. Vous serez de mon avis lorsque vous aurez jeté les yeux sur ses pièces d'éloquence. Vous n'hésiterez pas à les comparer aux plus belles que les anciens nous ont laissées, et vous avouerez qu'il égale ses modèles. Mais vous serez encore plus content de lui, si vous lisez ses histoires. Ses narrations vous paraîtront tout à la fois serrées, claires, coulantes, lumineuses, et mêmes sublimes..... Ce n'est pas tout, il fait des vers qui valent ceux de Catulle ou de Calvus, que j'aime tant, etc. » Si Pline a dit vrai, quel dommage d'avoir perdu tant de belles choses!

Caius fannius, contemporain de Saturninus, mourut en laissant imparfait un ouvrage excellent. Quoique le barreau semblât l'occuper assez, il écrivait pourtant les tristes aventures de ceux que Néron avait bannis ou fait périr. Déjà trois livres de cette composition qui tenait le milieu entre la simple relation et l'histoire étaient achevés. Le style en était pur, le tour délicat, les faits exactement rassemblés. L'empressement qu'on témoignait à lire ces premiers livres, redoublait la passion qu'il avait de finir les autres, lorsque la mort vint interrompre ses travaux. Il eut un pressentiment de sa fin prochaine. Il s'imagina voir, pendant son sommeil, entrer Néron

qui s'assit sur son lit, et lut les trois livres de son ouvrage ; puis il se retira, et Fannius pensa qu'il ne pousserait pas plus loin son histoire, que Néron avait poussé sa lecture.

Titinius Capiton écrivit la *Mort des hommes illustres* de son temps. C'était un parfait honnête homme, et l'un des premiers ornements de son siècle. Il cultiva les sciences, aima les gens de lettres, les protégea, les avança, et se plut à les récompenser. Il fut la ressource, l'appui de la plupart des auteurs, ses contemporains, et l'exemple de tous.

Pour mettre l'empereur Trajan au nombre des historiens de cette époque, nous n'avons d'autre autorité que celle de Priscien qui cite de lui le récit de l'expédition contre les Daces.

C. Cornelius Tacitus. Tacite, ce célèbre historien, naquit vers l'an 54 de l'ère vulgaire, 807 ans après la fondation de Rome. On croit qu'il eut pour père, Cornélius Vérus Tacitus, chevalier romain, procureur de la Gaule-Belgique ; mais on ne pense pas qu'il ait appartenu à la famille *Cornélia*, malgré son prénom de Cornélius ; on ignore quel lieu fut sa patrie ; les habitants de Terni croient que c'est à leur ville que revient l'honneur d'avoir vu naître ce grand écrivain. Il paraît qu'il suivit le barreau et qu'il cultiva la poésie, même dans un âge avancé; il mena de front les affaires et les lettres, et réunit la gloire du talent et celle des dignités. Il est probable qu'à l'exemple de tous les jeunes Romains, il commença par la profession des armes, et c'est ce qu'on peut conjecturer de l'exactitude que l'on remarque dans ses récits, lorsqu'il y est question de détails militaires et stratégiques. Il fut questeur sous Vespasien, et compté en 88, au nombre des quindécemvirs sybyllins. Vers 77, il avait épousé la fille d'Agricola; il quitta Rome avec elle dans l'année 89, et revint quatre ou cinq ans après, lorsque Domitien vivait encore. Il fut consul subrogé en 97, sous le règne de Nerva ; il remplaça Virginius Rufus qui mourut alors et dont il prononça le panégyrique. Il était intimement lié avec Pline le jeune, et la correspondance de ce dernier en fait foi. On ne sait rien de plus sur Tacite, après la fin du premier siècle ; on suppose qu'il mourut octogénaire vers l'année 135. L'empereur Tacite, au troisième siècle, se glorifiait de descendre de cet historien célèbre, et au cinquième, Polémius, préfet des Gaules, le comptait parmi ses ayeux.

Nous avons de Tacite, 1° la *Description des pays, des mœurs, des*

usages des Germains. Cette composition, quoique de peu d'étendue, est remarquable par les traits de morale, les vues politiques, les tableaux pleins d'énergie et de vérité qu'on y trouve, au milieu de détails intéressants présentés d'une manière pittoresque, et rehaussés par un coloris vif et brillant.

Ce livre si court, sur un vaste sujet, est d'un homme qui abrége tout parce qu'il voit tout, dit Montesquieu. Il se distingue encore par la méthode, par la précision et la rapidité du style ; c'est un modèle de description, c'est un trésor précieux de renseignements sur l'origine de bien des institutions modernes tant civiles que militaires, c'est un des ouvrages les plus utiles de l'antiquité. Quelques-uns, et entre autres Voltaire, ont prétendu qu'en louant les peuples de la Germanie, Tacite a voulu faire la satire des Romains ; cette intention n'est point manifestée d'une manière assez évidente pour pouvoir affirmer qu'elle ait existé dans la pensée de l'auteur, et si réellement il y a cédé, il ne l'a fait qu'indirectement et avec beaucoup de réserve et de sagesse.

2° La *Vie d'Agricola.* « C'est, dit Thomas, le modèle de tous les éloges historiques. Le début qui est d'une grande beauté, est d'une éloquence tout à la fois simple et forte ; il y parle de l'ancien usage de célébrer les grands hommes, de l'indifférence de son siècle pour ceux qui l'honorent, du danger de louer la vertu sous les tyrans, des effets de l'oppression qui fait mourir les arts en étouffant le génie. Il se représente ensuite, au sortir du règne de Domitien, comme échappé aux chaînes et à la mort, survivant aux autres, et, pour ainsi dire, à lui-même, privé de quinze ans de sa vie, qui se sont écoulés dans l'inaction et dans le silence, mais voulant du moins employer les restes d'un talent faible et d'une voix presqu'éteinte, à transmettre à la postérité l'esclavage passé, et la félicité présente de Rome. Alors il parcourt les différentes époques de la vie de son héros, peignant partout comme il sait peindre, et montrant un grand homme à la cour d'un tyran, coupable par ses services même, forcé de remercier son maître de ses injustices, et obligé d'employer plus d'art pour faire oublier sa gloire, qu'il n'en avait fallu pour conquérir des provinces et vaincre des armées. » Le récit de la mort d'Agricola et l'éloquente apostrophe qui le termine sont surtout admirables. » Dans cet ouvrage, dit encore Thomas, Tacite a réuni la philosophie à l'histoire, et l'histoire à

l'éloquence : on retrouve à chaque ligne l'âme d'un citoyen qui porte tout le poids du malheur de la vertu, et qui, en peignant les maux de sa patrie, les éprouve une seconde fois. Toute la fin est d'un pathétique tendre, mais en même temps plein de noblesse. Il semble que Tacite, fatigué des émotions douloureuses et profondes que lui a données l'indignation du crime et le spectacle de la cour d'un tyran, cherche, pour écarter ces images, à se reposer sur les sentiments les plus doux de la nature : c'est la sensibilité d'un grand homme qui tout à la fois vous attendrit et vous élève. »

« Cette Vie d'Agricola, dit La Harpe, est le désespoir des biographes : c'est le chef-d'œuvre de Tacite qui n'a fait que des chefs-d'œuvre. »

M. Daunou, dont on connaît la vaste érudition, apprécie cet ouvrage dans les termes suivants : « Ce livre contient de vives peintures et d'éloquents discours : il offre l'expression, toujours noble et vraie, des sentiments les plus fiers et des affections les plus tendres. L'auteur se montre tour à tour énergique et pathétique, avec une convenance parfaite. La diction est partout savante ; mais l'art profond qu'elle recèle dans la structure des phrases, dans le choix et l'arrangement des mots et même des syllabes, ne se manifeste que par les grands et rapides effets qu'il produit. Quel que soit pourtant l'éclat de cet ouvrage si justement célèbre, nous doutons qu'il porte, autant que ceux qui l'ont suivi, l'empreinte du goût sévère et du génie pénétrant de Tacite. »

3° *Les Histoires*. Cet ouvrage était, à ce qu'on croit, composé de vingt livres, et comprenait un espace de vingt-huit années, depuis la mort de Néron, en 68 (l'an 821 de Rome), jusqu'à celle de Domitien en 96. Il ne reste que les quatre premiers livres et les vingt-six premiers chapitres du cinquième. Ils correspondent aux règnes de Galba, d'Othon, de Vitellius, et à celui de Vespasien jusqu'à la guerre de Civilis. Dans les livres suivants se trouvaient la continuation de l'histoire de Vespasien, et les règnes de Titus et de Domitien ; ceux de Nerva et de Trajan paraissent avoir été réservés par l'historien pour un ouvrage spécial.

4° *Les Annales* renferment le récit d'évènement antérieurs à ceux qu'on lit dans les *Histoires*, cependant elles furent écrites postérieurement à cette dernière composition, puisque l'auteur y renvoie dans le onzième livre des *Annales*. Ces Annales comprenaient seize livres

dont malheureusement nous ne possédons qu'une partie. Les quatre premiers livres qui sont entiers, le cinquième qui est mutilé, et le sixième dont il ne s'est rien perdu, contiennent le règne de Tibère, depuis l'an 14 jusqu'à l'an 37. Les quatre livres suivants, dans lesquels était compris le règne de Caligula, nous manquent ainsi que le commencement du onzième. La lacune est d'environ dix ans, et ce qui reste de ce livre commence à la cinquième année du règne de Claude, jusqu'au chapitre trente-cinquième du seizième livre : les lacunes qu'on y remarque sont peu sensibles et peu importantes. La fin que l'on regrette présentait le tableau sans doute intéressant des deux dernières années du règne de Néron. On a quelquefois prétendu que les *Histoires* et les *Annales* ne formaient originairement qu'un seul et même corps, mais les raisons sur lesquelles on appuyait cette supposition étaient si peu concluantes qu'on n'hésite plus à séparer ces deux ouvrages. D'ailleurs la manière de l'historien est différente dans l'un et dans l'autre. Dans les *Annales*, les faits se pressent davantage; dans les *Histoires*, les narrations prennent plus d'étendue et de développement.

Nous n'avons pas tous les ouvrages de Tacite; il ne subsiste rien de son *panégyrique* de Virginius Rufus, ni de son *discours* contre le proconsul Priscus, ni de ses autres *plaidoyers*, ni de ses *poésies*, ni d'un *livre de Facéties* dont Fulgence Planciade le déclare auteur. Toutefois, parmi les œuvres de cet illustre écrivain, on comprend le plus souvent le *Dialogue sur les Orateurs*, ou sur les causes de la corruption de l'éloquence, opuscule attribué aussi à Quintilien par les uns, à Suétone, par les autres. Quintilien, il est vrai, avait composé un traité sur les *Causes de la corruption de l'éloquence;* mais, de son propre aveu, il y parlait des tropes, et en particulier de l'hyperbole, or cela ne peut s'appliquer à l'opuscule qui nous reste. De plus, le dialogue dont il s'agit eut lieu la sixième année du règne de Vespasien, lorsque l'auteur qui le rapporte était encore fort jeune; cet auteur en outre exerça à Rome la questure, le tribunat et la préture, toutes circonstances qui ne peuvent aucunement faire songer à Quintilien comme auteur de l'ouvrage dont il s'agit. Ceux qui l'attribuent à Suétone, n'en donnent qu'une raison bien frivole; ils disent que la diction est trop élégante pour être de Tacite dont le style est concis, bref, mordant et plus austère que gracieux, comme si un écrivain ne changeait pas de ton et de manière en changeant de

sujet. Certes la forme extérieure des lettres, des plaidoyers de Tacite n'était pas la même que celle de ses compositions historiques; il y a plus, Tacite, comme historien, a souvent la rondeur et le nombre que l'on remarque dans le dialogue sur les orateurs, et cet ouvrage offre plus d'une fois la précision, l'énergie que l'on admire dans les autres œuvres de notre auteur. Le style du *Dialogue sur les Orateurs* ne rappelle aucunement celui de Suétone dans son *Histoire des douze Césars*, et il ne suffit pas qu'il ait été rhéteur et grammairien pour lui faire honneur d'un ouvrage que plusieurs motifs très-plausibles font attribuer à Tacite. 1° Son nom se lit sur plusieurs anciens manuscrits de ce livre; 2° on y remarque des tours et des expressions qui se retrouvent dans ses autres ouvrages; 3° le grammairien Pomponius Sabinus mentionne, comme étant de Tacite, une critique contre les faux ornements des compositions de Mécène, or cette critique est reproduite dans le Dialogue sur les Orateurs. L'ouvrage est adressé à Justus Fabius qui était l'ami de Pline le jeune; deux hommes aussi intimement liés que l'étaient Pline et Tacite, devaient avoir des amis communs, c'est encore une présomption que ce dernier est en effet l'auteur du Dialogue. Ceux qui ont pensé que ce dialogue a pu être écrit par l'un des interlocuteurs, Aper, ou Maternus, n'ont pas songé que l'âge même de ces Romains ne permet pas cette supposition. Aujourd'hui on s'accorde généralement à regarder le Dialogue sur les Orateurs comme sorti de la plume de Tacite, et cette opinion est en effet la plus probable; pour nous, cette probabilité se rapproche singulièrement de la certitude.

Cet ouvrage est divisé en quarante-deux chapitres, et l'on remarque une lacune plus ou moins considérable à la fin du trente-cinquième.

« Du reste, le mérite du Dialogue sur les Orateurs est généralement reconnu, dit le savant Daunou; et il suffit de prendre une idée sommaire du sujet pour en sentir l'importance. Doit-on préférer l'éloquence à la poésie? Les anciens orateurs valaient-ils mieux que ceux du temps de Vespasien? et si l'éloquence a dégénéré, quelles en sont les causes? les questions debattues, la décadence du genre oratoire demeure avérée, et imputable à la mauvaise éducation, à l'impéritie des maîtres, à la nonchalance de la jeunesse. Chacun des interlocuteurs soutient constamment son caractère : le poète Maternus y parle de son art avec enthousiasme; l'avocat Aper a de la

rudesse ; son éloquence de barreau est véhémente, mais son style a souvent de l'élévation ; Messala est un patricien qui se possède davantage, et se contient dans les bornes d'une discussion grave. Des portraits fidèles, des parallèles ingénieux, des contrastes habilement ménagés, des tours variés et toujours justes donnent un grand intérêt à cet opuscule. »

Malgré notre admiration pour Tacite, malgré l'espèce de culte que nous lui avons voué, nous sommes forcé de convenir qu'il a été diversement jugé : Raimond Lulle le met au-dessous de Justin, Alciat et Émile Ferret, prétendent que son style est d'une mauvaise latinité; Budé l'appelle le plus scélérat de tous les écrivains ; Tertullien le traite de menteur ; Orose, de flatteur; Pius Mutius, d'impie ; Scioppius le regarde comme un écrivain pervers, et dangereux pour la jeunesse. Il a trouvé encore des censeurs rigides dans Du Perron, Rapin, saint-Évremond, Rollin, Voltaire, Mably et surtout Linguet. Mais que de nombreux éloges nous pouvons opposer aux amers reproches des critiques que nous venons de citer ! Il suffira de nommer Pline, Sidonius Apollinaris, Vossius, Juste-Lipse, Bodin, Casaubon, Philip. Beroaldus, Lambin, Forstner, Heinsius, Roland Desmarets et Strada. A ces noms déjà imposants nous ajouterons ceux de Balzac, de Gui Patin, de Lamothe le Vayer, de Lenain de Tillemont, de Racine qui l'appelle le *plus grand peintre de l'antiquité*, de Labletterie, de Brotier, de d'Alembert, de Thomas, de La Harpe, de Daunou, enfin de Dureau Delamalle.

Les savants ne sont pas les seuls qui aient rendu à Tacite l'éclatante justice qu'il mérite ; de grands personnages courbèrent, pour ainsi dire, leur front devant ce génie puissant et majestueux.

L'empereur M. Claud. Tacite fit placer les œuvres de ce grand écrivain dans toutes les bibliothèques publiques, et voulut que chaque année, on en transcrivît dix copies pour être distribuées dans divers dépôts. Cosme de Médicis ne lisait aucun autre auteur avec plus de goût et d'attention ; le célèbre capitaine Montecuculli avait toujours avec lui un Tacite, en temps de guerre comme en temps de paix ; les deux comtes François Nadasté et Pierre Zreni, dont la fin fut si tragique, avaient une telle prédilection pour notre auteur, qu'ils se plaisaient à en réciter de mémoire des pages entières. J. A. Salvi, plénipotentiaire du roi de Suède à la paix d'Osnabruck, savait si bien par cœur tous les ouvrages de Tacite qu'en

ayant eu l'occasion, il les répéta d'un bout à l'autre sans autre secours que l'infaillibilité de ses souvenirs. Le célèbre Grotius trouvait un agréable passe-temps à recopier les écrits de l'auteur des Annales; Pierre Hoofft, *drossart* de Muiden et bailli de Gooiland, pour se familiariser avec le style de Tacite, lut cinquante-deux fois toutes les œuvres de cet écrivain. Montaigne qui se contentait d'ordinaire de parcourir les livres, lut Tacite sans interruption, et, comme il le dit lui-même, *le courut tout d'un fil.* Enfin Tacite reçut les hommages de la reine Christine.

Pour nous quel tribut pouvons-nous payer à un auteur qui a été l'objet de si honorables suffrages? Toutefois nous ne saurions nous taire sur les reproches injustes que lui ont faits des critiques prévenus. Sur quel fondement Tertulien a-t-il traité de menteur un historien à qui ses contemporains mêmes reconnaissaient un caractère grave, une sévère probité, et qui d'ailleurs n'a rapporté que des évènements encore vivants dans la mémoire de tous les citoyens romains? Pourquoi Orose l'accuse-t-il de flatterie? est-ce donc pour avoir loué le règne doux et paternel de Nerva et de Trajan, après l'insupportable tyrannie du farouche Domitien? quelle raison avaient Budé, Pius Mutius et Scioppius de le proclamer scélérat, impie, pervers et dangereux? voulaient-ils le punir d'avoir mal jugé les premiers chrétiens, et de les avoir regardés comme des hommes turbulents, comme des provocateurs de troubles? mais Tacite était excusable, il était payen; il n'avait aucune idée de la morale sublime du christianisme qui commande le respect et l'obéissance aux gouvernants, la résignations et la patience dans les persécutions; il ignorait que, loin de songer à se révolter, les chrétiens remerciaient le ciel des maux qu'ils avaient à souffrir, et que les victimes priaient pour leurs bourreaux. Tacite s'est prononcé contre des hommes qu'il croyait connaître, il s'est trompé, mais ses détracteurs n'ont pas été plus équitables que lui.

A des censeurs d'un autre genre la latinité de Tacite paraît suspecte. « Mais qui sommes nous, dit Judicieusement Muret, nous autres latinistes modernes, pour nous ériger en censeurs d'un écrivain de ce mérite, du plus grand orateur d'un siècle où la langue romaine était encore florissante; car elle le fut jusqu'au règne d'Adrien?.... Après la perte d'un si grand nombre d'anciens auteurs, qui peut répondre que les prétendues innovations de Tacite

n'en avaient aucun pour garant?........ J'ose assurer qu'une partie des mots et des constructions de cet auteur, que l'on croit être de nouvelle date, est tirée de Caton, de Varron, de Salluste, et de Cicéron même. Ceux qui peuvent être nouveaux sont marqués au bon coin. Un petit nombre est emprunté du grec, et donne à sa diction quelque chose d'agréable et de piquant. Thucydide avait employé des mots antiques, en avait créé de nouveaux : c'est un trait de ressemblance que Tacite a de plus avec cet historien. »

On le blâme aussi de sa précision qui le rend quelquefois obscur. Sans doute on rencontre, dans ses écrits, des passages difficiles; mais cette précision même a des charmes pour celui qui étudie en homme les ouvrages de cet historien. Comme il est frappé de ses pensées soudaines, brèves, rapides, à peine énoncées et pourtant si pénétrantes! ce n'est, pour ainsi dire, qu'un germe, mais que ce germe est fécond! Il se développe, il grandit par la réflexion dans l'esprit même du lecteur, bientôt le dilate et en même temps le remplit tout entier. C'est là une véritable jouissance pour celui qui aime à penser; un tel plaisir mérite bien d'être acheté par quelque peine : il serait moins vif s'il ne coûtait rien.

Mais nous ne pouvons mieux faire apprécier Tacite que par ce qu'en dit Marmontel : « Son *Histoire*, où il annonce de si tragiques évènements, n'est pas aussi attachante que ses *Annales*, par la raison que dans celles-ci ce sont les hommes encore plus que les choses qu'il creuse et qu'il approfondit. Avec quels traits il peint la violence et l'atrocité de ce Métellus, l'accusateur de Thraséas! quel charme il prête à l'éloquence de la fille de Soranus! comme il est toujours l'ami ardent de la vertu, l'ami tendre de l'innocence dans le malheur, et l'ennemi austère et inflexible du crime heureux?

« Or c'est ce caractère de moralité répandu dans l'*Histoire* et surtout dans les *Annales* de Tacite, qui en fait le prix inestimable. Nul homme, depuis que l'on a peint le sentiment et la pensée, n'a plus profondément gravé dans ses écrits l'empreinte de son âme. C'est, selon moi, de lui que l'on doit apprendre à quel degré de chaleur et d'intérêt le style de l'histoire peut être poussé, sans rien perdre de son impartialité, et sans rien ôter à l'écrivain de son intégrité de juge. Dans ses harangues, nulle emphase; dans ses portraits, nulle manière; dans ses descriptions, nul appareil; dans ses réflexions, même les plus profondes, nulle ostentation de pensée;

dans ses expressions les plus hardies et les plus énergiques, nulle contention, nul effort : partout la vérité sans fard, et toujours ce qu'un témoin attentif et sévère, un observateur sérieux et pénétrant a vu de plus caché dans le fond de l'âme des hommes, lorsque les situations et les évènements lui en ont révélé le secret. »

Les ouvrages de Tacite ont été traduits en plusieurs langues et séparément et ensemble. Nous nous bornerons à indiquer les traductions suivantes : savoir : en *français*, celles de Ange Capelle, d'Étienne Delaplanche, de Claude Fouchet, de Jehan Baudoin, de Raoul Lemaître, d'Achille de Harlay de Chanvalon, de Perrot d'Ablancourt, d'Amelot, de Guérin, de Labletterie, de Dotteville, de Dureau Delamalle, de Gallon de la Bastide, de Burnouf, et de C. L. F. Panckouke. On trouve dans le 2e volume des œuvres posthumes de M. J. Chénier une excellente traduction du *Dialogue sur les Orateurs*.

En *flamand*, on a trois versions de Tacite : celles de Groznewagen, de J. Léonard Fénacol, et de P. Corn. Hold.

On compte aussi en *allemand*, plusieurs traductions qui sont : Micyllus, Grotnitz, Muller, Patzke en communauté avec Goldhagen, et Ch. Fréd. Bahrdt.

En *italien*, on cite la traduction imprimée à Vénise dont on ne connaît pas bien l'auteur; celles de George Dati, de Davanzati, d'Adriano Potiti, de Lodovico Valeriani, de Giuseppe Sanseverino, et de Jos. Petrucci ;

En *anglais*, celles de Grenewey (*les Annales*), de Henri Savile (*les Histoires*), de Thomas Gordon, et de Murphy ;

En *espagnol*, celles d'Alamos de Barientos, d'Emmanuel Sueyro, et de Léandre de saint-Martin.

On a encore une traduction de Tacite en *polonais*, et Baden en a donné une en *danois*, qui ne comprend que les Annales et qui passe pour excellente.

Les meilleures éditions sont celles des Aldes, de Juste-Lipse, la même avec les notes de Hug. Grotius ; celles de J. Fréd. Gronovius, de Pichon, de Théd. Ryckius, de Jac. Gronovius, de Lallemand, de Brotier, de Homer, de Crollius, d'Oberlin, de Valpy, de Lemaire, enfin celle de Bekker.

Caius Cæcilius Plinius Secundus. Pline le jeune, neveu de Pline le naturaliste, naquit l'an 815 de la fondation de Rome, 62 ans après

J.-C., à Côme, ville municipale d'Italie, où son père Cécilius, tenait un rang honorable. Son oncle n'ayant pas d'enfants, l'adopta et le fit héritier de sa fortune. Son éducation fut très-soignée. Il eut pour précepteurs Quintilien, le pontife Nicétas, rhéteur célèbre, et le philosophe Euphrate. Il répondit merveilleusement à leurs efforts, et, à l'âge de quatorze ans, il composa une tragédie grecque ; à dix-neuf, il se jeta dans la carrière du barreau et prit exclusivement Cicéron pour modèle. Les causes les plus importantes dans lesquelles il porta la parole furent, l'accusation intentée par les habitants de la Bétique contre Bébius Massa et Cécilius Classicus, leurs gouverneurs; l'accusation contre Marius Priscus, gouverneur d'Afrique, et l'action pour Accia Variola, déshéritée par son père : son plaidoyer dans cette cause fut regardé comme son chef-d'œuvre. Pline, jeune encore, avait fait la guerre en Syrie. Il fut successivement questeur, tribun du peuple, préteur, préfet du trésor, augure et consul, gouverneur de Bithynie et de Pont, et enfin commissaire de la voie Émilienne et du Tibre. La tyrannie de Domitien le trouva fidèle à l'amitié qui l'unissait à plusieurs proscrits et il les força d'accepter ses secours dans leur exil. Dans toutes les fonctions qu'il exerça, il joignit la probité à la sagesse, et la prudence à l'affabilité. Sa lettre à Trajan, en faveur des chrétiens, est justement célèbre et dépose de sa tolérance éclairée. De retour à Rome, Pline se partagea entre les affaires publiques et les douceurs de la vie privée, passant la plus grande partie de son temps dans une belle maison de campagne, située au bord du lac de Côme, et qui subsiste encore sous le nom de *Pliniana :* elle appartient au marquis de Canarisi. Il possédait encore deux autres maisons de plaisance, l'une dite *Laurentinum*, l'autre *Tusci*. Pline le jeune mourut vers l'an 113 de notre ère, à l'âge d'environ 52 ans. Il eut deux femmes; on ne sait rien de la première, la seconde se nommait Calpurnia, fille du célèbre Calpurnius et de Pompéïa; elle était fort instruite et aimait les belles-lettres. Elle ne donna point de postérité à son mari qui vécut avec elle dans la plus parfaite union. Pline compta d'illustres amis, entre autres Virginius Rufus, son tuteur, qui avait refusé l'empire; Helvidius, Rusticus Aruléuus et Sénécion, victimes de la cruauté de Domitien; Frontin, Ariston, Nératius, jurisconsultes renommés; Quintilien dont il dota noblement la fille; Suétone, Silius talicus, Martial et surtout Tacite.

Pline avait composé une *Histoire* de son temps, et outre ses *Plaidoyers*, il avait écrit un ouvrage en trois livres, qu'il avait intitulé *de la Vengeance d'Helvidius*, et de nombreuses *poésies*, de différents genres; nous n'avons plus que ses *Lettres* et son *Panégyrique de Trajan*.

Les *Lettres* sont partagées en dix livres; les neuf premiers renferment celles adressées à divers personnages; le dixième se compose de la correspondance de Pline avec Trajan et des réponses de cet empereur, presqu'égales en nombre aux lettres que l'auteur lui adresse. En général, les épîtres de Pline tiennent le milieu entre celles de Cicéron et celles de Sénèque; elles n'ont pas l'aimable abandon, le doux laisser-aller des premières, ni l'apprêt étudié, ni l'affectation sophistique des secondes. Toutefois il est aisé de voir qu'il écrivait pour qu'elles fussent recueillies; on y remarque le soin et le travail malgré une facilité apparente. Elles abondent en citations, en pensées, en maximes, et cette abondance même annonce une intention qui va au delà du simple commerce épistolaire; sans doute il n'aurait pas été si prodigue d'apophthegmes moraux, s'il avait voulu se borner aux épanchements, aux confidences de l'amitié. Quoi qu'il en soit, le style de ses lettres, malgré un peu de recherche et de prétention, est élégant et généralement pur, les formes en sont gracieuses et variées, et la lecture très-agréable. Il ne faut pas cependant y chercher beaucoup d'instruction; l'auteur y est d'une réserve, d'une circonspection qui ne lui permet de parler que de ce que tout le monde peut savoir; on sent qu'il craint de se compromettre; ce qui fournit une nouvelle présomption à l'égard du dessein qu'il avait de publier un jour ses lettres.

Quelques critiques ont prétendu que le dixième livre n'est pas de Pline, et leur raison est que, selon eux, le style est inférieur à celui des livres précédents; d'autres, au contraire, donnent la préférence à ce deuxième livre, et entre autres Vignole de Marville : « Le dixième livre des épîtres du jeune Pline, dit-il, est le chef-d'œuvre de ce grand homme. Ses autres livres ont de grandes beautés et des agréments singuliers pour les gens qui aiment les belles-lettres, mais celles-ci qui regardent le ministère, sont incomparables, principalement quand elles se trouvent accompagnées des réponses de Trajan, qui leur apportent un grand lustre.

En général, tous les hommes de goût ont vanté les Lettres de

Pline : Macrobe, Gasp. Barthius, Borrichius, Henri Étienne, Érasme, Juste-Lipse, Funccius en louent le style et l'agrément; Joan. Veenhus et Louis Vivès en font l'éloge sous le rapport politique et administratif. Il faut excepter de ce concert de louanges ce que dit Politien qui met Pline au-dessous de Sénèque, et la boutade de Montaigne.

« Pline est auteur dans ses lettres, dit La Harpe; mais il l'est avec beaucoup d'agrément et de variété. Tous ses billets sont écrits pour la postérité : mais elle les a lus et cette lecture fait aimer l'auteur. Si les lettres de Pline font honneur à son esprit par la manière dont elles sont écrites, les noms de ceux à qui elles sont adressées suffiraient pour faire l'éloge de son caractère. »

Le *Panégyrique de Trajan* fut composé pour remercier l'empereur de ce qu'il avait élevé l'auteur à la dignité de consul. Ce ne fut d'abord qu'un remerciement très-court adressé au prince, dans le sénat, selon l'usage. Il l'étendit ensuite par le conseil de ses amis; il ne fut point prononcé devant Trajan, mais lu seulement dans une assemblée, comme c'était la coutume alors pour les compositions littéraires.

« Pline, dit M. Burnouf, enseigne au prince comment il faut user, dans l'intérêt public, d'une puissance illimitée. Il lui montre son bonheur attaché au bonheur des citoyens; il lui fait haïr la tyrannie en opposant continuellement aux vertus qui lui concilient l'amour et l'admiration des hommes, les vices et les forfaits qui attirèrent à Domitien l'exécration du genre humain. Pline ne rêve point le retour impossible des institutions qui ne sont plus : il sait qu'on ne remonte pas le torrent des âges; mais il remercie les dieux d'avoir accordé aux Romains un prince accompli; il les prie d'ajouter à un si beau présent le bienfait de la durée, et lui-même il travaille à le perpétuer autant qu'il est en lui, en laissant aux empereurs futurs de grandes leçons appuyées d'un grand exemple. »

La lecture de cette composition de Pline ne fut achevée que le troisième jour, et elle eut un succès éclatant. On y trouve, en effet, des tours ingénieux, des pensées neuves, justes et finement exprimées; mais on y regrette la force, et l'on est fâché d'y remarquer de la recherche; la profusion des antithèses, trop de brillant et d'éclat, une allure brusque et sautillante y fatiguent à la longue le lecteur le plus intrépide, et de nombreux traits de mauvais goût le choquent et l'impatientent.

Cependant les approbations n'ont pas manqué à cette œuvre de Pline. Boeclerus, Aldus, Manutius, Morhofius, Juste-Lipse, Vossius, et plus récemment La Harpe et F. Schlegel, s'accordent à en faire l'éloge. Mais celui qui l'a le mieux appréciée est Thomas, et nous regrettons que le passage soit trop long pour être cité.

Pline a été traduit en *français*, par De Sacy, Lettres et Panégyriques ; mais il existe dans la même langue plusieurs versions de ce dernier ouvrage, savoir celles de Jacques Bouchat, de Pilet de la Mesnadière, de l'abbé Esprit, du comte Coardi, et de Burnouf.

Nous n'avons découvert qu'une seule traduction en *allemand*, c'est celle du Panégyrique de Trajan par Scheffer.

Quant aux éditions nous n'indiquerons que celles qui contiennent à la fois les Lettres et le Panégyrique : celle des Aldes, d'Elzevir, de Heurne, de Lallemand, de Gesner, de Schafer, de la collection du Régent, d'Amar, *cum notis Variorum*, et celle de Lemaire.

Nous plaçons ici comme historien, Caninius qui peut-être, figurerait plus exactement parmi les poètes de la quatrième époque, puisque l'histoire qu'il composa était en vers, et avait pour sujet, la *Guerre contre les Daces*, commencée par Domitien, et achevée par Trajan. Pline qui était son contemporain et son ami, lui trouve un génie auquel l'élévation était si naturelle, que les plus grandes entreprises semblaient lui donner de nouvelles forces. Il n'est connu que par les lettres que Pline lui a adressées.

Lucius Annæus Florus était espagnol comme l'indique son prénom d'*Annæus* qui a fait croire qu'il était de la famille de Sénèques ; c'est à tort que les auteurs de l'Histoire littéraire de la France, ont prétendu qu'il était gaulois. Il écrivit vers la fin du règne de Trajan et paraît avoir vécu jusqu'au temps d'Adrien. Il est vrai que, dans le prologue de son ouvrage, il nous apprend qu'il écrivit deux cents ans après Auguste, ce qui ne pourrait se rapporter au règne de Trajan qui n'est distant de la mort d'Auguste que de cent cinquante ans environ, mais cette contradiction ne vient que d'une erreur de chiffres facile à concevoir. De là l'on conjecture naturellement que le poète Florus dont Ælius Spartianus fait mention, et Florus l'historien ne font qu'un seul et même personnage. Les formes rhythmiques fréquentes dans son histoire, semblent d'ailleurs annoncer un homme habitué à la cadence du vers, et qui y cède sans le vouloir.

Florus a retracé en quatre livres, sous le titre d'*Abrégé*, les principaux évènements de l'histoire romaine depuis Romulus jusqu'à Auguste, et cet abrégé l'a placé au rang des historiens remarquables. On est d'accord sur son exactitude, mais on lui reproche trop de brillant, trop d'enflure dans le style, et un ton qui sent trop le panégyrique. Mais on doit admirer sa concision qui pourtant n'exclut pas la variété, et il ne manque ni de finesse, ni d'une certaine élégance qui rappelle le siècle d'Auguste. Juste-Lipse, Louis Vivès, Balth. Bonifaccio, Putéanus, font un cas particulier de Florus qui a trouvé pourtant de rigides censeurs dans Morhofius, Grævius et Burman.

Florus a été souvent traduit en *français* : nous citerons les versions de Constant, de Coëffeteaux, de Monsieur, frère unique du Roi, de l'abbé Paul, de Léléal, de Gaullyer, de Ragon, de Durozoir et de Cam. Paganel.

En *anglais*, on a celle qui a paru à Londres, et en *allemand*, celle de Kretschmann.

On compte aussi plusieurs ouvrages faits à l'instar et sous le titre de *Florus*.

Les éditions principales sont celles d'Elzevir, de Beger, de Duker, de Fischer, de Grævius, de Kraus, de Titze, de Valpy, et de Lemaire.

Caius Suétonius Tranquillus. Suétone naquit au premier siècle de l'ère vulgaire. et mourut au deuxième; on ignore l'époque précise de l'un et l'autre évènements. Son père, comme il nous l'apprend lui-même, avait été tribun de la treizième légion, et avait combattu à la bataille de Bédriac où Vitellius vainquit Othon; il se nommait *Suétonius Lénis*. L'intime et inaltérable amitié qui a régné entre Suétone et Pline a fait conjecturer qu'ils étaient compatriotes et tous deux nés dans la Gaule cisalpine, mais on n'a pas de renseignements certains à cet égard. On croit qu'il fut professeur de grammaire et de Rhétorique, qu'il plaida dans les écoles des causes imaginaires, et même de réelles au barreau. Il obtint la charge de tribun militaire par la protection de Pline, et s'en démit en faveur de Cæsennius Sylvanus. Quoique son mariage eût été stérile, il obtint le *droit de trois enfants*, qu'on accordait si difficilement et le dut encore au crédit de celui qui lui avait donné la charge de tribun militaire. Nous savons par l'historien Ælius Spartianus, qu'il fut secrétaire de l'empereur Adrien, et qu'il

perdit cette place vers l'an 121 pour avoir manqué d'égards envers l'impératrice Sabina. On ne sait rien de plus, touchant la vie de Suétone.

Il composa un grand nombre d'ouvrages dont Suidas nous donne en partie la nomenclature. 1° un livre sur les *Jeux des Grecs;* 2° deux sur les *Combats et les spectacles des Romains;* 3° un sur l'*Année romaine;* 4° un sur les *Signes* ou notes dont se servaient les grammairiens ou critiques ; 5° un sur la *République de Cicéron*, contre Didyme ; 6° sur les *différentes Formes de vêtements;* 7° sur les *Noms propres;* 8° sur les *Paroles de mauvais augure;* 9° deux livres sur les *Institutions et les coutumes de Rome;* 10° une *Histoire des empereurs* depuis Jules-César jusqu'à Domitien ; 11° un *Tableau généalogique des Romains illustres;* il faut ajouter à ces écrits, 12° un traité sur les *Devoirs*, cité par Politien, 13° huit livres sur les *Préteurs*, mentionnés par Priscien ; 14° un sur les *Poètes;* 15° sur les *Triomphes;* 16° sur les *Défauts corporels*, selon Servius ; 17° d'après le même auteur et d'après Charisius, des *Mélanges.* 18° Ces deux grammairiens et Ausone lui attribuent trois livres sur les *Rois;* 19° Aulu-Gelle fait mention de *Contes amusants;* 20° enfin un traité sur les *Grammairiens* et les *Rhéteurs célèbres.*

De tant d'œuvres différentes, il ne nous reste que l'Histoire des douze Césars, le livre sur les Grammairiens célèbres, celui sur les Rhéteurs, dont la plus grande partie est perdue, et les Vies de quelques auteurs remarquables.

D'après Suidas, l'*Histoire des douze Césars* aurait été partagée en huit livres, mais la division en douze paraît plus naturelle, puisque l'ouvrage comprend la Vie de douze empereurs.

Dans cette histoire, Suétone s'est beaucoup plus occupé de la conduite des Césars, que des affaires politiques et militaires de leurs règnes. Il ne suit même pas l'ordre des temps ; il réduit tout à certains chefs généraux, et réunit ce qui se rapporte à chacun de ces chefs. On ne peut assez s'étonner du soin qu'il a mis à recueillir une foule de particularités qui seraient restées inconnues pour un esprit moins scrutateur et moins actif ; aussi son ouvrage fournit-il une mine féconde d'antiquités romaines, à celui qui est en état de l'exploiter. On lui a reproché avec raison d'avoir reproduit des anecdotes scandaleuses, et présenté des peintures obscènes, et cela presqu'avec autant de licence dans les paroles que dans les

actions mêmes qu'il retrace; et cependant Suétone était un homme d'honneur et de mœurs irréprochables. En général, on rend hommage à l'exactitude, à la véracité de cet historien, et partout il fait preuve d'une grande franchise; c'est bien à tort que l'avocat Linguet l'a accusé de mensonge et de calomnie; nous opposerons à cette inculpation, le témoignage d'hommes imposants, et nous citerons Pline, Ange Politien, Flavius Vopiscus, Érasme, Antoine Possevin, Isaac Casaubon, Tiraboschi et La Harpe.

Quant au style, il est remarquable par la concision, par la propriété des termes, et une simplicité qui n'exclue pas tout ornement. Bien qu'il ait quelquefois fait usage de mots et de locutions que semble réprouver la pureté de la langue latine; on peut dire cependant qu'il s'y montre assez correct et assez élégant pour son époque. Comme historien, il manque de gravité et de profondeur; il y a bien peu d'enseignements philosophiques à retirer de la lecture de son livre, aussi lui appliquerions-nous la qualification d'*anecdotier*, dont se sert La Harpe à son sujet, si cette épithète ne nous semblait triviale et presque injurieuse.

Nous avons parlé en leur lieu de plusieurs *grammairiens* et de plusieurs *rhéteurs* dont il est fait mention dans les deux traités de Suétone, et nous parlerons des autres postérieurement; il est donc inutile de les relater ici.

L'ouvrage sur la Vie de quelques poètes contient en abrégé celles de Térence, d'Horace, de Lucain, de Perse et de Juvénal. La vie de Pline l'ancien est reconnue comme lui ayant été faussement attribuée, le style de cet opuscule qui consiste seulement en quelques lignes a paru indigne de Suétone.

Les œuvres de cet historien ont été traduites en *français*, par Michel de Tours, par George de la Boulière, par J. Baudoin, par un anonyme, par Bernard Dutheil, par La Harpe, par Delisle de Sales, par A. L. De la Roche, par Maurice Lévêque, et par de Golbéry;

En *italien*, on a la traduction de Paul Del Rosso; en *espagnol*, de Jaimo Bartholomeo, en *anglais,* de Philémon Toland, de J. Hugues, de J. Clarcke, et d'Alexandre Thompson; en *allemand*, de Wagner, et de Ostertag; en *danois*, de H. D. Holk, et enfin en *flamand*, d'Abraham Bogaert.

Les meilleures éditions de Suétone sont, entre autres : celles

des Aldes, de l'Imprimerie royale, de Grævius, de Babelonius, de Pitiscus, de Burman, d'Ernesti, d'Oudendorp, de Wolf, de Valpy et de Lemaire.

Sextus Julius Frontinus. Frontin dont on ne connaît pas positivement la patrie, florissait déjà du temps de Vespasien, et vécut aussi sous Adrien; il fut préteur de la ville vers l'an 823 de la fondation de Rome, 70 ans après J.-C. Il parvint, dit-on, au consulat, mais ce ne fut sans doute que comme subrogé, puisqu'il n'est pas fait mention de lui dans les Fastes consulaires. Il commanda les armées romaines en qualité de proconsul, lors de l'expédition de la Grande-Bretagne, en 828, et subjugua les Silures. Il exerça aussi les fonctions d'augure, dans lesquelles il fut remplacé par Pline le jeune. Il mourut vers l'an 859 de Rome, 106 après J.-C. Il défendit qu'on lui érigeât un tombeau, disant que la dépense d'un monument était inutile; que sa mémoire jouïrait de l'immortalité, si sa vie lui méritait cet honneur. Il avait été l'ami de Martial. Il ne faut pas le confondre avec l'affranchi Julius Frontinus, qui fut rhéteur et professeur d'Alexandre Sévère.

Il composa un ouvrage en quatre livres, intitulé *Stratagèmes*, qu'il dédia à l'empereur Adrien. Il donna d'abord les trois premiers livres qui traitent de l'habileté et de l'adresse qu'ont montrées à la guerre les généraux romains, grecs et autres; le quatrième qu'il publia ensuite se rapporte plus spécialement à la *discipline*.

Il ne faut pas croire que l'ouvrage de Frontin ait rien de didactique; c'est tout simplement un recueil d'anecdotes et de faits rangés sous des titres qui y sont plus ou moins bien appropriés. Le style de l'auteur est pur, simple et concis, et la lecture de son livre est instructive et amusante.

Il a été traduit en *français* par Émery de Saincte-Rose, par Perrot d'Ablancourt, par Bourdon de Sigrais, une quatrième traduction a paru sans nom d'auteur; en *italien*, on a la version de Marc Antoine Gandini.

Les principales éditions sont celles d'Oudendorp, de Jos. Valart, et de Schwebelius. On trouve encore l'ouvrage de Frontin dans le Recueil des anciens écrivains sur l'art militaire.

On a encore de Frontin un livre sur les *Aqueducs de la ville de Rome*, qu'il composa lorsqu'il fut chargé par Nerva du soin des

eaux de cette ville. On y trouve plusieurs lois ou sénatus-consultes très-curieux sur ce sujet, et des notions d'antiquités qu'on ne rencontre pas ailleurs. Ce traité ou plutôt ce commentaire a été traduit en *français*, par J. Rondelet. Les éditions sont celles de Polenus et de Alder.

On a attribué à Frontin un ouvrage sur la *Qualité des terrains*, et les fragments sur les *Limites* et les *Colonies*, mais ces écrits sont incontestablement d'une époque postérieure.

Barthius, Thomas Dempster, Balthazar Bonifaccio, Louis Vivès, et Sigonius reconnaissent le mérite de Frontin sous le rapport de la forme et du fond.

On n'est pas d'accord sur l'époque à laquelle vécut Justin, que les uns nomment *Justinus Frontinus*, et d'autres, *Marcus Junianus Frontinus*. L'opinion la plus commune est qu'il florissait sous les Antonins. On ignore les particularités de sa vie.

On a de lui l'Abrégé de l'Histoire de Trogue Pompée. « Cet ouvrage, dit M. le professeur Bæhr, auquel on a conservé le titre et l'original, peut être regardé comme un précis d'histoire universelle, dans lequel les évènements ne sont pour la plupart qu'indiqués brièvement. L'on y remarque des omissions (par exemple dans la partie géographique), quelques négligences et même une absence presque totale de critique dans la composition; du reste le style en est généralement simple et correct; les faits sont puisés aux meilleures sources, notamment dans les historiens les plus estimés de la Grèce.

L'ouvrage de Justin est divisé en quarante-quatre livres dont les six premiers sont comme une introduction à l'histoire de Macédoine, à laquelle sont consacrés les vingt-sept livres suivants, ce qui semble justifier le titre d'*Histoires philippiques*. Depuis le chapitre trente-quatre jusqu'au quarante-troisième l'auteur parle succinctement des affaires de l'Asie, de la Syrie, du Pont, de l'Égypte, et des Parthes. Le quarante-troisième livre présente un sommaire des commencements de Rome et de ses premières conquêtes; l'origine de Marseille, colonie des Phocéens; ses guerres, son alliance avec les Romains. Le dernier livre, avec non moins de concision, offre un tableau de l'Espagne jusqu'à la soumission de cette contrée par Auguste.

Boeclerus et Bongarsius pensent que l'ouvrage de Justin est le premier livre à mettre dans les mains des jeunes gens qui commencent

à étudier l'histoire. Borrichius, Grævius, Walchius, Raimond Lulle, Dempster, Bonifaccio, le card. Bona, Vossius et Funccius s'accordent à trouver son style élégant et châtié.

Justin a été traduit en *français*, par G. Michel de Tours, par Cl. de Seyssel, par Colomby, par Favier du Boulay, par Ferrier, par l'abbé Paul, par Jules Pierrot et F. Boitard; en *allemand*, par Ostertag; en *grec moderne*, par Démétrius Philippide, en *italien*, par G. Squarciafico, et par Tom. Porcacchi.

Éditions : celle des Aldes, de Bongars, d'Elzevir, de Cantel, de Gronovius, de Grævius, de Barbou, de Valpy, de Lemaire et de Deubner.

On n'a rien de bien certain sur la naissance de Julius Obséquens. Vossius croit qu'il vécut peu de temps avant le règne d'Honorius. Son prénom de *Julius* fait soupçonner qu'il appartenait à une ancienne famille romaine. Il composa un livre des *Prodiges* qui eurent prétendument lieu à Rome et dans les contrées soumises aux Romains. Il les raconte en observant exactement l'ordre chronologique. Il est probable que son ouvrage s'étendait depuis la fondation de Rome jusqu'au temps où il vivait; mais il ne nous en reste qu'une faible partie qui ne comprend qu'un espace de cent soixante-dix-neuf ans, depuis le consulat de L. Scipion et de C. Lélius, l'an 563 de Rome, jusqu'à celui de Paulus Fabius et de Quintus Élius, l'an 742.

L'ouvrage d'Obséquens est extrait des auteurs qui l'ont précédé et principalement de Tite-Live dont il a souvent emprunté les expressions. Son style est clair, simple, assez élégant, et n'a point les défauts qui déparent généralement les écrits de la même époque.

Le livre des *Prodiges* a été traduit en *français*, par George de la Bouthière, et par *Victor Verger*.

Conrad Lycosthènes, dont le vrai nom est Conrad Wolffhart, philologue alsacien du 16e siècle, pour compléter ce qui nous manque de Julius Obséquens, y a fait des additions extraites de Tite-Live, de Denys-d'Halicarnasse, d'Eutrope et d'Orose, et a donné la première édition séparée de cet ouvrage avec les suppléments; avant 1593, on ne le trouvait qu'avec l'histoire d'Aurélius Victor, ou à la suite des grammairiens et des rhéteurs célèbres de Suétone. Parmi les autres éditions au nombre de vingt, dont quatorze

antérieures à celle de Lycosthènes, nous ne citerons que celles d'Oudendorp, et de Kappe qui comprennent aussi les suppléments.

Caius Julius Solinus, suivant l'opinion la plus probable, car on n'a rien de certain à cet égard, était de Rome et vivait vers l'an 230. On croit qu'il fut grammairien et professeur de belles-lettres. On a de lui un ouvrage sur *les Curiosités et les Merveilles de la nature*, divisé tantôt en cinquante-six, tantôt en soixante-dix chapitres. Il y traite de la position des lieux, des pays et des mers les plus considérables du monde, du caractère physique et moral des peuples, de leurs usages, de leur commerce, des animaux, des plantes, des arbres et des pierres de chaque pays, et de tout ce qui s'y trouve de remarquable. Il cite quatre-vingt-seize auteurs dont il a extrait son ouvrage, sans compter Pline l'ancien à qui il a beaucoup emprunté, ce qui, à tort ou à raison, l'a fait surnommer le *singe de Pline*. Son livre a été abrégé, dans le moyen âge, par Paul Diacre, bibliothécaire du mont Cassin.

Son style n'est pas exempt de recherche et d'affectation, et il se ressent du mauvais goût de l'époque; cependant il faut convenir qu'on y remarque de la simplicité et quelquefois de l'élégance. Solinus emploie aussi fréquemment des mots qui ne se trouvent pas dans les autres écrivains; il fait preuve d'érudition, mais en même temps d'une excessive crédulité.

Il a été traduit en *allemand*, par Jean Heydan et en *italien*, par Louis Domenichi. Nous n'en connaissons pas de traduction en *français*.

Nous n'indiquerons qu'une seule édition de Solin, celle de Deux-Ponts, qui a été précédée de plusieurs autres fort difficiles à se procurer.

Censorinus naquit vers l'an 238 et vécut sous les empereurs Alexandre Sévère, Maximien et Gordien; Rome était sa patrie, comme il nous l'apprend lui-même. Il composa un livre ayant pour titre : *du Jour de naissance* qu'il dédia à Quintus Cerellius, son ami. Il y traite différents sujets qui n'ont pas toujours beaucoup de rapport entre eux, savoir : le Génie et les dieux Lares; les diverses opinions des philosophes sur les secrets de la génération; la formation du fétus; puis le siècle, les grandes années, les années communes, les années romaines, les mois, les jours, les époques favorables à la conception, avec les opinions des chaldéens, et des

pythagoriciens à cet égard ; l'influence des signes du zodiaque, de la musique, du climat et des astres; il donne ensuite la distinction des âges de l'homme. C'est sans fondement qu'on a cru Censorinus auteur d'un livre *des Pontifes* où étaient écrits les noms des dieux et les cérémonies propres à chacun d'eux, car lui-même l'attribue à Granius Flaccus. L'ouvrage intitulé de l'*Institution naturelle* qui traite de l'astronomie, de la géométrie, de la musique et de la versification, n'est pas non plus de Censorinus.

Le style de cet écrivain, si l'on en excepte quelques expressions peu classiques, est clair, concis, et exempt de mauvais goût. Cassiodore et Priscien qui font mention d'un autre ouvrage de Censorinus sur les *Accents*, reconnaissent à cet auteur beaucoup de mérite. Vossius, Morhofius et Cl. Walchius partagent cette opinion.

L'ouvrage de Censorinus a été publié, entre autres, par les Aldes, par H. Lindenbrogius et par Havercamp.

Nous avons de Modestus un petit livre sur les *Termes militaires*, dédié à Tacite Auguste, et qui se trouve ordinairement à la suite de Végèce, de Frontin et d'autres auteurs qui ont écrit sur l'art militaire. Selon Barthius, cet ouvrage a été copié littéralement par Végèce. D'autres, au contraire, regardent l'auteur comme postérieur à ce dernier. Le savant humaniste flamand François Modius affirme n'avoir rien vu de plus détestable que l'œuvre de Modestus, et le célèbre bibliographe parisien Naudé le traite de mauvais abréviateur de Végèce.

Nous réunirons dans un même article les auteurs de l'*Histoire Auguste*, savoir : Ælius Spartianus qui vécut sous Dioclétien et qui vit le règne de Constantin-le-Grand ; Julius Capitolinus qui florissait également au troisième et au quatrième siècle ; Vulcatius Gallicanus contemporain de Spartien et de Capitolin ; Ælius Lampridius, écrivain de la même époque; Trébellius Pollion qui se fit connaître sous Constance Chlore ; ainsi que Flavius Vopiscus.

Spartien avait composé l'Histoire des empereurs depuis Jules César, et il se proposait d'y joindre celles des tyrans et des princes qui n'ont point occupé le trône ; nous n'avons de lui que les Vies d'*Adrien*, d'*Ælius Vérus*, de *Didius Julien*, de *Septime Sévère*, de *Pescennius Niger*, de *Caracalla* et de *Géta*. Saumaise, sans donner des motifs bien plausibles de son opinion, regarde Spartien comme l'auteur de toutes les Vies des empereurs comprises dans l'*Histoire Auguste*. La vie de Géta est dédiée à Constantin.

Julius Capitolinus a laissé les vies d'*Antonin-le-Pieux*, de *Marc-Antonin-le-Philosophe* (Marc-Aurèle), de *Vérus*, de *Pertinax*, d'*Albin*, de *Macrin*, des deux *Maximins*, des trois *Gordiens*, de *Maxime* et de *Balbin*. La Vie de Vérus est dédiée à Dioclétien et celles d'Albin et de Macrin à Constantin Auguste.

Vulcatius Gallicanus qui prenait le titre de *très-illustre*, ce qui indique qu'il était sénateur, est regardé par quelques-uns comme auteur de la Vie d'*Avidius Cassius*, que cependant on attribue généralement à Spartien.

Nous avons de Trébellius Pollion la fin du règne de *Valérien*, père, les Vies de *Valérien* fils, des deux *Galliens*, celles des *trente tyrans* qui se disputèrent tour à tour l'autorité sous ces princes, et enfin, la Vie de *Claude-le-Gothique*, aïeul de Constance. Cette Vie n'est qu'un panégyrique de Claude, écrit en style déclamatoire, et bien que l'auteur dise lui-même qu'il ne s'est pas engagé à donner des ornements, mais des faits, cet aveu ne peut lui faire pardonner l'exagération de son style.

Ælius Lampridius, historien consciencieux, a écrit les Vies des empereurs *Commode*, *Diadumène*, *Héliogabale* et *Alexandre-Sévère*. Ces deux dernières sont dédiées à Constantin. A propos d'Héliogabale, on lui reproche de l'avoir accusé d'actions criminelles qui ne paraissent pas avoir de fondement ; mais lui-même avoue qu'il a répété des bruits populaires dont il ne garantit pas la vérité. On a prétendu qu'il avait pour surnom celui de Spartianus, ce qui a fait attribuer à Spartien les ouvrages de Lampridius, et il est vrai de dire que Vopiscus, en parlant des auteurs de l'*Histoire Auguste*, qui l'ont précédé, ne nomme pas Lampridius.

Flavius Vopiscus, né à Siracuse, d'une famille distinguée, écrivit la Vie d'*Aurélien*, d'après les instances de Junius Tibérianus, préfet de Rome, qui mit à sa disposition le Journal et l'Histoire des guerres de ce prince. Il joignit à cette Histoire les Vies de l'empereur *Tacite*, de *Florien*, de *Probus*, de *Carus*, de *Numérien*, de *Carin*, de *Firmus*, de *Saturnin*, de *Proculus* et de *Bonose*. Par modestie ou par prudence, il ne voulut pas retracer la vie de Dioclétien, prétendant que son talent et son style étaient trop au-dessous du sujet.

L'incorrection du style, le manque de goût, l'absence totale de critique sont les défauts que l'on peut justement reprocher aux six auteurs de l'*Histoire Auguste*, dont quatre, Spartien, Capitolin,

Vulcatius et Lampridius, avaient composé la Vie de tous les empereurs, histoires qui ne nous sont parvenues qu'en partie, comme on vient de le voir. Il faut dire, en faveur de Vopiscus, que sa manière d'écrire est plus soignée, surtout dans la Vie d'Aurélien, et qu'il mérite une mention honorable pour l'érudition, l'exactitude, l'ordre et la méthode. Il est fâcheux toutefois qu'il ait montré trop de crédulité pour les oracles et les présages; cette facilité à croire l'avait engagé à écrire la vie d'Apollonius de Tyanes, pour lequel il professait une grande vénération, mais il paraît que ce projet ne fut point réalisé.

Les écrivains de l'Histoire Auguste ont été traduits en *français*, par Moulines.

Les meilleures éditions sont celles des Aldes, de Phil. Junta, de Saumaise; celle *Variorum* et celle de Deux-Ponts.

Sextus Aurelius Victor a désigné lui-même l'époque à laquelle il vivait. Il parle de l'année 1100 depuis la fondation de Rome, qui répond à l'année 348 après J.-C.; et, comme étant arrivé de son temps, du tremblement de terre qui ébranla la Nicomédie, sous le consulat de Nératius Céréalis et de Fabius Titianus, c'est-à-dire, l'an 358 de l'ère vulgaire, 1110 ans après la fondation de Rome; ainsi il est probable qu'il vit le règne de Constance et celui de Théodose. On ne connaît pas sa patrie d'une manière certaine, mais on conjecture qu'il était d'Afrique, à cause des grandes louanges qu'il donne à cette contrée. Sa famille était obscure et pauvre; ses talents l'élevèrent aux honneurs. En 361, Julien le nomma préfet de la seconde Pannonie; il fut ensuite préfet de Rome, et consul avec Valentinien, l'an 369. De tous ses écrits qui paraissent avoir été nombreux, il nous reste 1° l'*Origine de la nation romaine;* cet ouvrage qui, d'après son titre, devait s'étendre depuis les temps fabuleux de Saturne et de Janus jusqu'au dixième consulat de Constance, s'arrête à Romulus. Il était extrait de Verrius Flaccus, des Annales des pontifes, d'Agnatius Vératius, de Fabius Pictor, de Licinius Macer, de Varron, de César, de Tubéron et d'autres anciens historiographes. 2° L'*Histoire des Césars* depuis Octave Auguste jusqu'au dixième consulat de Constance et jusqu'au troisième de Julien. 3° *Les Hommes illustres de la ville de Rome* depuis Phocas jusqu'à Pompée. 4° *Des Extraits touchant la vie et les mœurs des empereurs Romains* depuis César Auguste

jusqu'à l'empereur Théodose. *Les Hommes illustres* ont été attribués à Suétone, à Pline le jeune, à Émilius Probus, à Cornélius Népos. On dispute également à Aurélius Victor le premier et le quatrième ouvrage, il n'y a guère que l'*Histoire des Césars* pour lequel on n'élève pas de doute. Nous ne discuterons pas le plus ou le moins de fondement de ces assertions; le soin que nous prendrions à cet égard ne détruirait pas toutes les incertitudes.

La latinité d'Aurélius Victor n'est pas tout à fait à dédaigner; elle se fait remarquer par la concision et la clarté, et, si elle offre quelques taches, il faut les attribuer à l'époque où l'auteur a écrit, et cet auteur n'est pas moins recommandable par sa véracité quoiqu'il ne soit pas toujours d'une rigoureuse exactitude et qu'il omette quelques faits. Tel est le résumé des opinions qu'ont émises sur le compte d'Aurélius Victor, Morhofius, Walchius. Boeclerus, Vossius, Barthius, Balthazar Bonifaccio, le cardinal Bona et autres.

Les meilleures éditions sont celles de Mad. Dacier, de Pitiscus, d'Arntzen, de Gruner, et de Harles.

Eutrope (*Flavius Eutropius*) vécut dans le quatrième siècle. Il était italien de naissance; Suidas l'appelle *sophiste*, ce qui semble indiquer qu'il se livra à l'enseignement. Il fut secrétaire de Constantin-le-Grand, et il nous apprend lui-même, qu'il accompagna l'empereur Julien dans sa malheureuse expédition contre la Perse. Il publia ses ouvrages sous l'empereur Valens. Il ne nous reste que l'Abrégé des principaux évènements de l'Histoire romaine. depuis la fondation de Rome jusqu'au règne de Valens. Cet abrégé divisé en dix livres, fut composé à la prière de ce prince à qui il est dédié. Cet ouvrage eut un grand succès, et fut traduit sur-le-champ en grec par Capiton de Lycie, historien contemporain très-estimé. La composition d'Eutrope est en effet remarquable pour l'exactitude chronologique, la clarté et l'extrême précision; la brièveté même en fait un excellent manuel d'histoire romaine. Le style, sans être bien relevé, est facile, sans prétention, et il ne manque ni d'une certaine pureté, ni d'une certaine élégance, eu égard à l'époque où il a été écrit. C'est le jugement qu'en portent Cellarius, Vossius et Funccius.

Eutrope a été traduit en *français*, par Faret, et par l'abbé Lezeau.

Éditions : d'Elzevir, de Mad. Dacier, de Henri Verheik, de Cellarius, de Gruner, de Jordens, de Barbou, de Renouard, de Tschucke, et de Valpy.

Sextus Rufus, que l'on nomme aussi *Festus Rufus*, est désigné comme personnage consulaire. On a voulu le confondre avec Festus Aviénus; mais, d'après Nic. Antonius et Fabricius Rufus, il faut les distinguer l'un de l'autre. Il existe de Rufus un *petit livre sur l'Histoire romaine*. C'est un sommaire ou dénombrement de l'agrandissement de l'empire romain; l'auteur dit que, depuis l'origine de Rome jusqu'au règne de Valens et de Valentinien, on compte 1117 ans : il explique que 240 se passèrent sous le gouvernement des rois, 467 sous les consuls, 407 sous les empereurs. Il donne ensuite le nombre des rois, puis la durée de chaque règne, le nombre des consuls, 417 non compris les consuls subrogés ou suppléants, et en faisant observer que Rome fut gouvernée deux ans par les décemvirs, trois par des tribuns, et fut quatre ans sans magistrature; enfin le nombre des empereurs qui monte à 43. Il indique en outre jusqu'où s'étendit successivement l'empire sous chaque espèce de gouvernement; puis il désigne comment et à quelle époque chaque province fut ajoutée à l'empire, et quelle en fut la forme de gouvernement. Cet exposé fort court a très-peu de mérite sous le rapport historique et littéraire, mais il n'est pas sans quelque valeur et surtout sans utilité, considéré comme exposé chronologique. On attribue encore à Rufus un opuscule sur les *Quartiers* de la ville de Rome, mais il est possible qu'il soit d'un autre Rufus. Il contient la description de Rome, ou plus exactement le catalogue de ses monuments et de ses édifices.

François Robortello, philologue italien du seizième siècle, reconnaît du mérite à Sextus Rufus, mais Sigonius et Balthazar Bonifaccio ne voient en lui qu'un mauvais écrivain. Nous le demanderons, quels ornements pouvait répandre sur sa diction un auteur qui se bornait, pour ainsi dire, à des sommaires de chapitres? Pour nous, il nous semble qu'il ne pouvait guère écrire mieux, d'après l'obligation qu'il s'était imposée, et le plan qu'il avait choisi. Toutefois Cellarius recommande l'usage de l'un et l'autre opuscules, et il est loin d'en blâmer le style, reconnaissant aussi qu'il est tout ce qu'il peut être.

Quant aux éditions, nous indiquerons seulement celle de Cellarius, et celle de Guill. Muennich.

Ammien Marcellin (*Ammianus Marcellinus*) était grec et de la ville d'Antioche. Il vivait au quatrième siècle. Dans sa jeunesse, il embrassa la carrière militaire, et fut enrôlé dans les *protectores domestici*, ce qui supposait une naissance distinguée. Il servit dans les Gaules sous l'empereur Constance, et prit part à l'expédition de Perse sous Julien. Du temps de l'empereur Valens, il résidait dans sa ville natale. Ayant quitté le métier des armes, il vint s'établir à Rome, où il écrivit l'*Histoire de l'empire*, qu'il commença à l'époque où Tacite avait fini la sienne, c'est-à-dire depuis Domitien, et qu'il termina au règne de Valens. Libanius, dans une lettre adressée à Marcellin, nous apprend que cet écrivain lut son histoire en public, et qu'il reçut les applaudissements des Romains dont cependant il ne ménageait pas les mœurs déréglées. On croit qu'il vécut jusqu'en 390.

Son ouvrage était divisé en trente et un livres; il ne nous en reste que dix-huit, à partir du quatorzième, au règne de Gallus (en 251), jusqu'au trente et unième inclusivement.

On reproche à Marcellin des inexactitudes en chronologie ainsi qu'en géographie, et de fréquentes exagérations. Mais on s'accorde à louer ses connaissances dans l'art militaire, son impartialité, son esprit de sagesse, sa franchise, sa véracité et l'élévation de son caractère, qui le met au-dessus des préventions et des préjugés. Né grec, sa diction se ressent du pays qui fut son berceau, et il a souvent des tournures étranges, affectées, qui jettent de l'obscurité dans son style; mais il est, en général, plein d'énergie; sa manière se rapproche de celle de Polybe, et il a des morceaux dignes de Tacite qu'il prenait pour modèle sans toutefois l'atteindre.

Cette opinion est confirmée par des autorités respectables : Claude chifflet, Boeclerus, Henr. Valesius, Barthius, Fréd. Lindenbrogius, Juste-Lipse, Boxhornius, Vossius, Bodin, François Baudouin, et Caussin.

L'histoire d'Ammien Marcellin a été traduite en *français*, par l'abbé Marolles et par Moulines; en *allemand*, par Wagner.

Les meilleures éditions sont celles de Lindenbrog, de Henri Valesius, de Gronovius, d'Ernesti et de Wagner.

Végèce (*Flavius Végétius Renatus*) florissait vers la fin du quatrième siècle, sous le règne de Valentinien II. Il appartenait à une famille distinguée et portait, à ce qu'on croit, le titre de comte.

C'est tout ce qu'on sait des particularités de sa vie. On a de lui un traité sur l'*Art militaire*, divisé en cinq livres. C'est, comme il nous l'apprend lui-même, un extrait de ce qu'il avait trouvé de plus intéressant sur la discipline des Romains, dans les écrits de Caton le censeur, de Cornélius Celsus, de Frontin et de Paterne, ainsi que dans les ordonnances d'Auguste, de Trajan et d'Adrien. Il traite, dans le *premier livre*, des levées et des exercices des nouveaux soldats; dans le *deuxième*, de la légion, de son ordonnance, des chefs et de leurs fonctions, ainsi que des armes; le *troisième* roule sur les grandes opérations de la guerre, principalement sur la tactique. Le *quatrième* concerne l'attaque et la défense des places; et le *cinquième*, la marine. On a cru que l'ouvrage que nous avons de Végèce, n'était qu'un sommaire d'une composition beaucoup plus étendue, mais rien ne justifie cette assertion. Priscien, il est vrai, a cité de Végèce quelque chose qu'on ne trouve plus dans ce que nous possédons sous son nom, mais Priscien le cite comme étant d'un *epitome;* peut-on alors supposer raisonnablement que l'ouvrage de Végèce soit l'abrégé d'un abrégé?

Végèce a quelquefois confondu les temps et les choses; son style est loin d'être sans reproche, et il s'éloigne singulièrement des formes anciennes. Toutefois son ouvrage est utile à étudier.

Il a été traduit en *français*, par Jean de Meung, par Nic. Wolkyr, par J. J. de Walhausen, par Bourdon de Sigrais, et par Bongars. Le lieutenant général Turpin de Crissé a donné une traduction d'une partie du texte avec des commentaires très-étendus et fort estimés.

Voici maintenant les principales éditions de Végèce : Celles de Strewechius et Scriver, de Schwebel, et de Valart.

A la suite des historiens, nous placerons les auteurs de romans; il y a de nos jours, tant d'écrivains qui font du roman avec de l'histoire, ou de l'histoire avec du roman, que la transition ne paraîtra pas trop brusque.

Pétrone (*Titus Pétronius Arbiter*), chevalier romain. Qu'était ce Pétrone? la solution de cette question est fort difficile, et l'on n'y peut guère répondre que par d'autres questions, bien que des biographes n'aient pas hésité à donner le récit à peu près complet de la vie de ce personnage. Est-ce le consul Pétrone dont parle Tacite, et qui partageait sa vie entre ses devoirs, ses plaisirs et ses maîtresses;

qui condamné par Néron s'amusa dans ses derniers moments, à tracer le tableau des débauches de ce prince et à le lui léguer par testament; qui, après s'être fait ouvrir les veines, jouait, pour ainsi dire, avec la mort, en arrêtant le sang et le laissant alternativement couler? est-ce ce fidèle épicurien, cet aimable débauché, ce *lion* de l'époque, surnommé l'*arbitre du goût?* Cette qualification de *Arbitre du goût* peut-elle être considérée comme *Arbiter*, véritable nom de l'auteur du Satyricôn? Pétrone a-t-il réellement vécu sous Néron, ou postérieurement à l'empereur Commode, ou sous le règne de Marc-Aurèle, ou du temps de Gallien, ou à l'époque de Constantin, ou bien encore lorsque Julien régnait? car toutes ces opinions ont été mises en avant par divers critiques et soutenues avec plus ou moins de vraisemblance, mais jamais à l'aide de raisons convaincantes. Nous ne chercherons pas à découvrir la vérité au milieu de sentiments si divers et qui se combattent également les uns les autres; les preuves nous manquent, nos efforts seraient donc superflus et nous ne pourrions que hasarder des conjectures; laissons là l'auteur, puisqu'il le faut, et ne parlons que de son ouvrage.

Il a pour titre *Satyricôn* et pour sujet les aventures amoureuses d'un certain *Eucolpius;* la scène est tantôt à Naples, tantôt à Crotone. « Ces aventures, dit le savant professeur Bæhr, fournissent à l'auteur l'occasion de se moquer des vices et des ridicules de ses contemporains, et de dérouler le tableau de la corruption morale de son siècle. On trouve dans ce roman, à côté d'un grand nombre d'obscénités, un fonds inépuisable d'esprit, de gaîté, d'ironie et de persifflage. La peinture des personnages est frappante de vérité. Le style, malgré la bassesse de quelques expressions, rappelle la pureté de l'âge d'or de la littérature latine.

Il est presqu'impossible de faire l'analyse du roman de Pétrone; il faudrait qu'elle fût presque aussi longue que l'ouvrage pour donner une idée de ces aventures si variées, si bouffonnes, si extravagantes, racontées avec tant de verve et d'esprit; c'est un mouvement déréglé, convulsif, une ivresse, un délire qui excluent toute ordonnance raisonnable et tout plan raisonné.

Nous n'examinerons pas si Pétrone a voulu représenter Néron par le personnage d'Encolpe, espèce de vagabond, de pauvre diable qui n'a ni feu ni lieu, et dans lequel, par cela même, il n'est guère possible de trouver quelqu'allusion à un empereur romain. Qu'on

ait prétendu que Trimalcion figure le vieux Claude; Fortunata, Agrippine; Eumolpe, le poète Lucain; et Agamemnom, le philosophe Sénèque, c'est ce dont nous ne nous inquiétons guère, et ce que d'ailleurs nous ne pouvons apprécier, vu l'incertitude dans laquelle nous sommes à l'égard de l'auteur lui-même. Nous adoptons de préférence l'opinion de Macrobe qui regarde le Satyricôn comme un pur roman dont l'unique but est de plaire.

Le *Satyricôn* n'existe pas en entier. Douza prétend que nous en possédons à peine la dixième partie, encore en avions-nous moins dans le principe. De nouveaux fragments, ou mieux un manuscrit plus complet a été trouvé, en 1663, par J. Lucius, à Trau, en Dalmatie; l'authenticité en a d'abord été contestée, mais ensuite elle a été reconnue. Le prétendu *Pétrone* complet, publié et traduit par Nodot, à Bâle en 1800, n'est qu'une imposture; le fragment trouvé, disait-on, à Saint-Gall, et dont un certain Lallemand aurait donné la traduction française, n'est qu'une plaisanterie de Marchena qui est le véritable auteur de ce fragment.

A la manière de la satire Ménippée de Varron, le *Satyricôn* de Pétrone est mêlé de vers, ce qui a valu à l'auteur de figurer parmi les poètes latins. Les morceaux les plus considérables sont : 1° une improvisation en vers ïambiques et en vers hexamètres sur la poésie; 2° des ïambes sur la mollesse des Romains; 3° des ïambes sur la prise de Troie; 4° des vers hexamètres sur les songes; 5° la Guerre civile, en vers de la même mesure. Nous citerons deux épisodes en prose : le *festin de Trimalcion* et la *Matrone d'Éphèse* imitée en vers français, dans l'année 1200, par un clerc, nommé Hebert, et plus tard par La Fontaine.

On possède en outre trente à quarante fragments poétiques de Pétrone, parmi lesquels la satire à une jeune fille coquette, satire qu'on lui attribue et dont nous avons déjà parlé.

Pétrone avait composé deux autres ouvrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, c'étaient l'*Eustion* et l'*Albutia*, mentionnés par Planciade Fulgence. Il reste quelques fragments poétiques de l'un et de l'autre ouvrages.

Nous ne pensons pas, avec quelques critiques, que Pétrone ait voulu composer un ouvrage moral, et faire aimer la vertu, en peignant la laideur du vice; les tableaux qu'il présente sont par trop licencieux pour lui supposer une intention aussi pure. Nous ne

croyons pas être injuste à son égard en restant persuadé qu'il n'a eu en vue qu'une débauche d'esprit, et qu'il a cédé seulement à son imagination que dominaient des mœurs peu chastes et des habitudes peu régulières.

Toutefois il n'a pas manqué d'admirateurs, et nous mentionnerons entre autres Vossius, Barthius, Juste-Lipse, Lilius, Gyraldus, Adrien Turnèbe, Gasp. Scioppius et Funccius.

Nous pourrions y joindre encore Douza, Pithou, Briet, Ronsin, l'abbé Desfontaines et Fréron. Mais d'un autre côté quelques-uns et entre autres Voltaire, l'ont assez maltraité.

Pétrone a été traduit en *français*, par Marolles, Nodot, Venette, Lavaur, Bouhier, Dejardin sous le nom de Boispreaux, Durand, enfin par C. H. D. G. De Guerle a donné, en 1799, une traduction en vers libres de la *Guerre civile*.

En *allemand*, on a la traduction de Heinse, et en *anglais* celle d'Addisson.

Éditions : de Boschius, de Burman, d'Antonius, celle d'après l'édition de Rewiczki et celle de Renouard.

Apulée (*Lucius Apuleius*), naquit en Afrique, à Madaure, colonie romaine, l'an 114 de J.-C., à la fin du règne de Trajan. Il était d'une famille illustre, et son père, après avoir exercé plusieurs dignités, fut revêtu de la charge de duumvir, la plus importante de la colonie. Il fit ses premières études à Carthage et se distingua par la rapidité de ses progrès ; puis il se rendit à Athènes, pour se familiariser avec les lettres grecques; ensuite il vint à Rome où il apprit seul la langue latine, mais avec des peines infinies, ce qui explique l'affectation, le néologisme, l'allure pénible que l'on remarque dans son style. Il embrassa d'abord la carrière du barreau ; mais le désir de s'instruire l'entraîna dans de longs voyages qui épuisèrent son patrimoine. Il était surtout avide de connaître les mystères des diverses religions, et, pour être admis au nombre des prêtres d'Osiris, il vendit jusqu'à ses derniers vêtements. Entièrement ruiné, il rentra dans sa patrie, se fit avocat, obtint de brillants succès, et rétablit sa fortune. Une veuve, nommée Pudentilla, lui fit partager son opulence ; mais ce mariage blessant les intérêts des parents de cette veuve, Apulée fut accusé de magie devant Claudius Maximus; proconsul d'Afrique ; il se défendit lui-même et confondit ses accusateurs. Depuis cette époque, il mena dans sa patrie, une

vie heureuse et tranquille, se livrant, sans réserve, aux charmes de l'étude. On ignore l'époque précise de sa mort, cependant on croit qu'il vécut jusqu'en 184 ou 185, dans les dernières années du règne de Marc-Aurèle, ou dans les premières de celui de Commode.

Apulée avait composé un nombre prodigieux d'écrits, tant en prose qu'en vers, tant en grec qu'en latin, dont nous n'avons que la moindre partie.

1° Les *Métamorphoses* que par un éloge hyperbolique on nomme aussi l'Ane d'or, et qui se trouvent quelquefois intitulées *les Milésiennes*, sont divisées en onze livres. C'est l'ouvrage de la vieillesse de l'auteur. Cette composition singulière a eu des modèles : d'une part l'opuscule de Lucien, ayant pour titre *Lucius ou l'Ane,* et de l'autre les *Métamorphoses* de Lucius de Patras, ouvrage aujourd'hui perdu. Cet ouvrage a dû servir de type à Apulée plutôt que celui de Lucien, qui n'a que le fond de commun avec la longue amplification de l'imitateur.

On a voulu voir dans ce badinage d'Apulée un but philosophique : Lucius changé en âne serait l'homme vicieux que ses passions rabaissent au rang des brutes, et qui ne reprend sa dignité qu'en revenant à la vertu, figurée par le bouquet de roses. Si un tel enseignement se trouvait dans la métamorphose de l'âne, c'est aux auteurs originaux qu'il faudrait en restituer le mérite, et non à Apulée qui n'a fait que profiter de leur invention. Nous ne pouvons toutefois passer sous silence la gracieuse histoire de Psyché, chef-d'œuvre des allégories antiques, reproduite par La Fontaine et qui fait le sujet de l'une des pièces de Molière.

2° *Les Florides,* en quatre livres assez courts, espèce d'anthologie, de collection de fragments distincts, d'extraits de choix, rassemblés par les admirateurs d'Apulée, ou par l'auteur lui-même. Ce sont au surplus des compositions de rhéteur.

3° *Sur le Dieu ou le Démon de Socrate*, un seul livre.

4° *Sur le Dogme de Platon*, trois livres portant chacun un titre différent : 1° *de la Philosophie naturelle*; 2° *de la Philosophie morale; 3° de la Philosophie raisonnée, ou du Syllogisme catégorique.*

5° Un livre intitulé *du Monde* : c'est un traité de cosmographie imité de l'ouvrage d'Aristote, qui porte le même titre; mais l'auteur y a joint des développements.

6° *Apologie* devant le proconsul d'Afrique, Claudius Maximus :

elle est divisée en deux discours ou mieux en deux parties, l'une sur l'accusation de magie, l'autre sur son mariage avec Pudentilla. Cette harangue est un des plus beaux titres de gloire d'Apulée, et le seul ouvrage vraiment original qu'il nous ait laissé.

7° Une vingtaine de fragments.

8° *Anechoménos*. Ce petit morceau imité de Ménandre, ne se compose que de vingt et un vers ïambiques qui ne manquent ni d'élégance ni de grâce, bien qu'ils soient un peu libres. On n'est pas sûr que cette composition soit d'Apulée ; le style, il est vrai, a quelque chose de sa manière, mais on croit que c'est l'œuvre de je ne sais quel Italien moderne.

La liste des écrits d'Apulée, qui nous manquent est malheureusement plus longue que celle de ses ouvrages que le temps a épargnés. 1° *Le Phédon* traduit de Platon ; 2° *Hermagoras*, dont on ignore le sujet ; 3° *Traité sur les proverbes ;* 4° *Traité sur la république ;* 5° *Traité d'arithmétique ;* 6° *Traité de musique ;* 7° *Questions de table ;* 8° *Badinages* ; 9° *Discours sur la majesté d'Esculape*. Ce morceau prononcé à Oea , produisit, selon l'auteur, une grande sensation ; 10° *Dialogue* et *Hymne en faveur d'Esculape ;* 11° *Discours* à l'occasion de la statue qu'on devait lui ériger dans la ville d'Oea ; 12° *Satires et Gryphes ;* 13° *Poëme* sur les vertus de Scipion Orfitus; 14° *Abrégés historiques* ; 15° *Traité sur les arbres ;* 16° *Traité sur l'agriculture ;* 17° *Livres sur la physique*, et une demi douzaine d'autres ouvrages dont l'origine est douteuse, ou moins authentique.

A juger Apulée sur ce qui nous reste de lui et principalement sur son ouvrage capital l'*Ane d'or*, il ne se distingue pas par le mérite de l'invention ; il n'est guère que traducteur ou compilateur, et encore traducteur infidèle et compilateur sans critique. Dans son apologie, la seule composition qui lui appartienne en propre , il s'abandonne comme dans ses autres compositions , à un luxe de paroles , à un dévergondage de style, à une affectation d'archaïsme et de néologisme, que des érudits lui ont justement reprochée. Toutefois nous ne pensons pas que tous ses défauts lui soient personnels, et nous en mettons la plupart sur le compte de l'époque. Bien que les imperfections d'Apulée paraissent sensibles, cet écrivain a été cependant diversement jugé, tandis que Mélanchton et Louis Vivès disent qu'il ne parle pas, mais qu'il *brait avec son âne;* que Macrobe renvoie aux nourrices tous les romans semblables à

l'*Ane d'or*; que Dempster trouve sa diction ridicule; que Caussin et Bisciola émettent à peu près la même opinion; Saint-Augustin vante son éloquence; Jean de Salisbury trouve qu'elle rappelle celle de Platon; Volaterranus (Raphaël Maffé), son néologisme piquant, ses phrases rapides, ses métaphores hardies, son élocution variée; Barthius l'appelle un modèle d'érudition, d'esprit et d'éloquence; Juste-Lipse le signale comme un des premiers imitateurs de Plaute; Werenfels traite d'envieux ceux qui le critiquent; Philippe Beroalde, dans son enthousiasme hyperbolique, ne craint pas de dire que si les Muses voulaient parler latin, elles parleraient le langage d'Apulée; Casaubon a composé une *apologie* dans laquelle il justifie notre auteur des fautes de style qu'on lui reproche. Nicolas Heinsius, Gruterus, et de nos jours Schoell et Bæhr professent pour lui une véritable estime.

En résumé, Apulée, avec tous ses défauts, et malgré son manque d'originalité, de profondeur, de goût, de sagesse, n'en occupe pas moins un rang distingué parmi les auteurs de son temps; il peut être regardé comme l'un des plus curieux, des plus intéressants à étudier, pour tout ce qui le rattache à son époque, et l'on doit convenir que c'est un écrivain ingénieux, spirituel, remarquable par la vivacité et l'éclat de sa diction, tout étrange qu'elle est sous le rapport purement grammatical.

Apulée a été traduit en *français*, savoir : les *Métamorphoses*, par Guillaume Michel de Tours, par Georgio de la Bouthière, par Jean Louveau, par Jean de Montlyard; les mêmes avec *le Démon de Socrate*, par l'abbé Compain de Saint-Martin; la traduction qui parut en 1812 à Châtillon-sur-Seine, qu'on croit être la même que celle qui fut publiée peu après par M. Maury, est faible ainsi que cette dernière. J. F. C. Blanvillain a donné de l'épisode de *Psyché*, une traduction estimée. On a encore la traduction du même ouvrage par Breugière de Barante, et celle en vers italiens et français, par Jean Maugin. Le baron Descoutures a traduit séparément *le Démon de Socrate*. On a enfin la version complète des œuvres d'Apulée, par M. Bétolaud, professeur au collége royal de Charlemagne.

En *allemand*, l'Ane d'or a été traduit par Aug. Vindel, par J. Sieder et par Aug. Rode; l'épisode de Psyché par le même, et par Lynker.

En *italien*, par Maria Bojarda, par Firenzuola, par Hieron. Paraboschi, et par Vizani.

En *espagnol*, par Diego Lopez de Cortegana. Il existe une autre traduction des *Métamorphoses* dans la même langue, sans nom d'auteur.

En *anglais*, on a la traduction du même ouvrage par Thomas Taylor, et celle de l'*Apologie* par William Adlington.

Martin Nyman a traduit *Psyché* en suédois, et enfin les *Flamands* citent dans leur langue une version des Métamorphoses.

Nous n'indiquerons que les principales éditions complètes d'Apulée, savoir : celles de Casaubon, de Julianus Floridus, d'*Altembourg*, de François Oudendorp et de Valpy.

Martianus Capella de Carthage, vivait au quatrième siècle, et il écrivit dans sa vieillesse, probablement sous Léon de Thrace, une espèce d'encyclopédie, qui, à cause de son contenu très-varié, a aussi été intitulé *Satyricôn*. Cet ouvrage est divisé en neuf livres, dont les deux premiers contiennent une allégorie très-intéressante, en vers et en prose, *du mariage de Mercure avec la Philologie*. Les sept autres offrent un éloge relatif à la *Grammatique*, à la *Rhétorique*, à la *Géométrie*, à l'*Arithmétique*, à l'*Astronomie* et à la *Physique*, avec leurs principes généraux. Le langage de cet auteur est assez rude et même vicieux, mais quelque goût et certaines étincelles d'esprit qu'on y rencontre d'ailleurs, ne laissent pas que d'attacher le lecteur.

Martianus Capella a été imprimé plusieurs fois; nous nous bornerons à indiquer les éditions de Leyde et de Berne.

Nous avons vu qu'Apulée se distingua dans l'éloquence; son nom sera pour nous une transition naturelle qui nous conduira à parler des *orateurs* de la quatrième époque de la littérature romaine.

Le premier que nous présente l'ordre des temps est Germanicus, qui usait des moments que lui laissaient les affaires publiques, pour plaider les causes de ses amis. Il mérita que son image fût placée après sa mort, avec celles des orateurs célèbres.

Les Tibère, les Caligula, les Claude, les Néron et Othon lui-même n'étaient point étrangers à l'art oratoire.

Alfius Flavus, disciple de Cestius, se fit, jeune encore, un grand nom dans l'éloquence. Sénèque et Pline l'ancien en font mention.

Argentarius fut, comme le précédent, l'élève de Cestius; il s'étudiait à l'imiter à un tel point que celui-ci l'appelait *son singe;* du

vivant même de son maître, Argentarius ne jurait que par ses mânes. Grec de naissance, il ne parlait jamais grec, et s'étonnait de ceux qui ne se contentaient pas d'une seule langue.

Caius Asinius Gallus, fils de Pollion, fut consul l'an 746 de Rome, 8 ans avant J.-C., avec C. Marcius Censorinus. Il épousa Vipsania, fille de M. Agrippa, qui d'abord avait été unie à Tibère. Il mourut victime de la roideur de son caractère et de la cruauté de l'empereur.

Julius Bassus, était, d'après M. Sénèque, un homme éloquent, mais trop déclamateur et trop mordant. C'est lui que Quintilien appelait l'*âne blanc; âne*, à cause de ses sottises et *blanc* pour l'agrément de sa diction. Telle est du moins l'interprétation que donne Turnèbe, du mot de Quintilien. Le même rhéteur raconte un des mots piquants de Bassus. Domitia, fille de Passiénus, se plaignait que Julius Bassus eût porté l'invective jusqu'à dire qu'elle vendait ses vieux souliers. « J'ai tort, reprit Bassus, je devais seulement dire que vous avez coutume d'en acheter de vieux.

M. Sénèque fait mention de Quintilien comme orateur, non de celui à qui nous devons les *Institutions oratoires*, mais du père de celui-ci qui en a laissé un souvenir dans son ouvrage.

Clodius Turrinus appartenait à une illustre famille qui avait perdu de son éclat pendant les guerres; il la releva par son mérite et la porta au plus haut degré de splendeur. Il se livra d'abord aux déclamations avec une ardeur extrême, mais ayant pris Apollodore pour modèle, il y mit moins de feu. Il ne cherchait jamais à prouver que ce qui était susceptible d'être démontré, non qu'il n'en eut point le talent, mais c'était seulement circonspection de sa part. Au reste, comme orateur, il était également propre à l'attaque et à la réplique.

Quintus Hatérius, orateur populaire, avait une élocution facile. Il vécut en grande réputation jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Il appartenait à une famille sénatoriale. Ayant eu le malheur d'offenser Tibère, parce qu'il avait dit : « Jusques à quand, César, souffrirez-vous que la tête de la république soit absente, » il se rendit au palais pour s'excuser, et fut presque tué, parce que s'étant jeté brusquement aux pieds de l'empereur, il l'avait fait tomber. Il ne dut son salut qu'aux instantes prières de l'impératrice qu'il avait implorée. Comme personnage consulaire, il s'éleva dans le sénat contre le luxe des Romains, et le sénat défendit de se servir de vases d'or pour prendre la nourriture, et de se vêtir d'étoffes de soie. Comme on

avait demandé la puissance tribunitienne pour Drusus, et qu'elle avait été accordée, Hatérius, déjà vieux, proposa d'écrire en lettres d'or le décret du sénat. Cet acte de basse flatterie exposa son auteur à la risée publique. Hatérius mourut l'an 778 de Rome, la 25e année de l'ère vulgaire. Tacite qui nous fournit ces détails, nous apprend aussi que les discours de cet orateur ne furent pas conservés parce qu'ils étaient moins le fruit du travail que celui de l'inspiration du moment. M. Sénèque fait un grand éloge de sa facilité.

M. Claudius Marcellus Æserinus, petit-fils de Pollion, montra, dans son enfance, des dispositions telles, que son aïeul, bien qu'il eût un fils, le regarda comme l'héritier de son talent. Il l'exerçait aux déclamations et le formait par des conseils dont il profita si bien que Pison accusé de l'empoisonnement de Germanicus, le prit pour défenseur avec Arruntius, Fulcinius, Asinius Gallus et Sextus Pompéius. Il se cassa la jambe dans les jeux Troyens qui avaient été donnés par Auguste. Pollion se plaignit amèrement de ce malheur en plein sénat, et voulut empêcher que de semblables divertissements fussent donnés dans la suite.

Votienus Montanus, né à Narbonne, se fit connaître par son érudition et son éloquence, vers la fin du règne d'Auguste. Tibère ayant appris qu'il ne lui ménageait pas les reproches, le fit condamner comme coupable de lèse-majesté. Ses biens furent confisqués et lui-même fut envoyé en exil l'an 777 de Rome, 24 ans après J.-C ; il y mourut quatre ans après. Tacite lui reconnaît beaucoup de génie, et M. Sénèque fait grand cas de son éloquence bien qu'elle fût incorrecte.

Mamercus Æmilius Scaurus, de l'ordre sénatorial, fut l'un des orateurs les plus célèbres de son temps, mais d'une vie peu exemplaire. Il accusa de concussion M. Silanus, proconsul d'Asie, et lui-même fut dénoncé par Servilius et Cornélius, comme coupable de magie, et d'adultère avec Livie. Il périt peu après M. Scaurus. Au dire de M. Sénèque, ce fut un orateur très-éloquent, et un homme de beaucoup d'esprit, qui ne laissait jamais passer une sottise sans en faire rougir l'auteur.

Lucius Vinicius fut l'un des orateurs les plus élégants de son époque. Aucun Romain n'eut, en plaidant, plus de présence d'esprit que lui ; ce qui aurait dû lui coûter de longues réflexions, se présentait à lui sur-le-champ. Il défendait les causes sans être

obligé de s'y préparer, et n'avait pas besoin, pour mériter des éloges, qu'on sût qu'il parlait d'abondance.

M. Annæus Sénèque que nous mentionnerons comme rhéteur, Lucius Junius Gallion, l'un de ses fils, M. Aper, Curiatius Maternus, Julius Secundus, Vipsanius Messala, ces quatre derniers interlocuteurs du dialogue attribué à Tacite, Tacite lui-même et Pline le jeune dont nous avons déjà parlé, se sont aussi fait un nom dans l'éloquence.

Calpurnius Flaccus vécut du temps d'Adrien et d'Antonin-le-Pieux. On a de lui cinquante et une déclamations extraites des rhéteurs du second ordre. Le pour et le contre y sont soutenus dans le but d'exercer le style. Ces déclamations ont été plusieurs fois publiées. F. Gronovius et J. Schultingius y ont ajouté des commentaires. Toutefois il est bon de dire que ses compositions sont faibles et que le style en est peu élégant.

Marcus Cornélius Fronton fut professeur de Marc-Aurèle de qui il obtint la dignité de consul et qui lui éleva une statue dans le sénat. « C'est à Fronton, dit ce prince, que je dois d'avoir su remarquer tout ce que la royauté enferme de jalousie, d'astuce, d'hypocrisie, et combien, en général, il y a peu d'affection dans le cœur de ces hommes qu'ici l'on appelle *nobles*. » Le grammairien Euménius fait de Fronton un autre Cicéron; mais Macrobe en porte un jugement différent; il le trouve *sec*. Aulu-Gelle en fait mention dans plusieurs endroits; voici entre autres choses ce qu'il dit : « Dans ma première jeunesse, quand les maîtres et les cours publics me laissaient du loisir, j'allais faire visite à Cornélius Fronton, pour jouir de son langage si pur, de sa conversation nourrie de toutes les bonnes doctrines. Jamais il ne m'est arrivé de le voir et de l'entendre, sans revenir chez moi et plus poli et plus savant. » A l'exception de quelques mots cités par d'anciens grammairiens, il ne nous reste rien des ouvrages de Fronton.

Sous les empereurs Valérien et Gallien se fit remarquer Posthumius Junior, l'un des trente tyrans. Vossius prétend qu'il est l'auteur des *Déclamations* attribuées à Quintilien. D'autres pensent qu'elles ont été écrites par un certain M. Florus, personnage sur lequel l'histoire ne fournit aucun renseignement.

Vers la fin du troisième siècle de notre ère et au commencement

du quatrième, naquit à Autun, Euménius. Il était grec d'origine, et son aïeul Glaucus avait quitté Athènes pour venir s'établir à Autun, où il enseigna longtemps la rhétorique. Euménius suivit la même carrière, d'abord dans sa patrie et ensuite à Rome où le mérite de ses leçons lui attira de nombreux auditeurs. Mais Constance Chlore l'appela auprès de lui dans les Gaules pour lui confier des fonctions qui consistaient à rappeler à l'empereur les requêtes auxquelles il avait à répondre. Euménius n'en ouvrit pas moins un nouveau cours à Autun; l'empereur lui-même l'y engagea, et doubla les appointements qu'il lui avait accordés comme à celui qui avait eu l'honneur d'être son maître, et les porta à six cent mille sesterces, lui conférant en même temps le titre de modérateur des écoles médianes. On a de lui *quatre discours*, le premier sur le *Rétablissement des écoles,* adressé à Rectiovare et prononcé devant l'empereur Constantin; le deuxième, un panégyrique en l'honneur de ce prince et prononcé également en sa présence, au nom de la ville d'Autun; le troisième le fut à Trèves, en 309, le jour où le même empereur y célébrait l'anniversaire de la fondation de cette ville; le quatrième a pour objet d'exprimer à Constantin la reconnaissance de la ville d'Autun pour une diminution d'impôt que le prince lui avait accordée, en 311. Ces discours ont été plusieurs fois imprimés.

Nasarius se fit connaître par son éloquence sous le règne de Constantin. Il composa un *panégyrique* en l'honneur de ce prince, ouvrage qui se trouve dans le recueil des panégyriques anciens. Il y parle surtout de la guerre contre Maxence et de la clémence du vainqueur. Il y joint l'éloge des deux césars Crispus et Constantin, sans descendre pourtant jusqu'à l'adulation. Il brille par l'agrément du génie et la profondeur des pensées.

Claudius Mamertinus, orateur du troisième siècle, était peut-être né à Trèves où il se distingua par son talent pour la parole, mais on n'a rien de certain à cet égard. Il prononça en 289, dans Trèves même, le *panégyrique* de Maximien Hercule, et en 292, pour l'anniversaire de la naissance du même prince, un autre panégyrique intitulé *Genethliacus*. L'auteur a un style très-élégant pour son temps; il ne manque même pas d'éloquence; mais il est prodigue de louanges adulatrices.

Ses deux discours se trouvent dans le recueil que nous avons indiqué plus haut, et J. L. Coupé a essayé de les traduire en

français. Il existe un troisième panégyrique de Maximien, dont on ignore l'auteur.

Un autre Mamertinus, surnommé *Junior*, et que l'on a mal à propos confondu avec le précédent, puisqu'ils sont séparés par un espace d'environ soixante ans, avait été désigné consul, lorsque Constance mourut. En prenant possession de sa charge, l'an 362, il prononça le panégyrique du nouvel empereur Julien, en présence de ce prince; cette pièce est élégante et spirituelle. Mamertinus fut nommé préfet du trésor, puis préfet d'Italie et d'Illyrie, place qu'il conserva pendant la première année du règne de Valentinien. Il fut alors déposé et accusé de malversation, mais il paraît qu'il sortit victorieux de cette accusation.

Decimus Magnus Ausonius figure aussi parmi les orateurs de la quatrième période.

Latinus Pacatus Drépanius naquit à Agen; il fut tout à la fois poète et orateur. Comme poète, il s'exerça dans le genre érotique, et Ausone qui lui a dédié plusieurs de ses ouvrages, le place à côté de Catulle et au-dessus de tous les poètes latins, excepté Virgile, et il le consultait sur ses compositions. Comme orateur, il se fit connaître par le panégyrique qu'il prononça dans le sénat, l'an 388, en qualité de député, pour féliciter Théodose de la victoire qu'il venait de remporter sur le tyran Maxime. Il fut proconsul d'une province d'Afrique en 390, et intendant du domaine impérial en 393. Aucun de ses ouvrages en vers ne nous est parvenu. Nous n'avons que son panégyrique de Théodose. Thomas dit de Drépanius : « S'il n'a point cet agrément que donnent le goût et la pureté du style, il a souvent de l'imagination et de la force.... Son éloquence, en général, ne manque ni de précision, ni de rapidité. Au reste, dans sa manière d'écrire, il ressemble plus à Sénèque et à Pline, qu'à Cicéron; quelquefois même il a des tours et un peu de la manière de Tacite : ses expressions ont alors quelque chose de hardi, de vague et de profond qui ne déplaît pas. L'endroit le plus éloquent de cet éloge est la peinture de la tyrannie de Maxime. »

L. Quintus Aurelius Avianus Symmachus, contemporain et ami d'Ausone, reçut une éducation brillante, et ses talents lui ouvrirent la carrière des honneurs; il fut successivement questeur, préteur, et pontife; il fut nommé intendant de la Lucanie et du Brutium,

en 368; et en 370, proconsul en Afrique : les habitants de cette province lui érigèrent une statue. De retour à Rome, il se montra le zélé défenseur de l'idolâtrie payenne, et n'en devint pas moins préfet de la ville en 384. Ayant déplu à Théodose par son opiniâtreté à défendre le culte ancien, il fut condamné à l'exil d'où il revint en 391. Symmachus était poète et orateur; mais c'est surtout comme orateur qu'il brilla. Il composa des harangues, entre autres un discours sur Vettius Agorius et les panégyriques de Maxime et de Théodose; ses discours ainsi que ses poésies sont perdus. Il ne reste de lui que neuf cent soixante-cinq lettres distribuées en dix livres, et adressées à cent trente personnes. « Toutes ces épîtres, dit M. Daunou, portent en général l'empreinte d'une âme douce et bienveillante et d'un esprit exercé à la fois par des études littéraires, et par l'habitude des affaires publiques : le style en est moins élégant et quelquefois plus naturel que celui de Pline le jeune que Symmaque paraît cependant avoir pris pour modèle. » On le croit auteur des livres d'histoire cités par Jornandès. Ausone, Aurélius, Prudentius, Macrobe, Sidonius Apollinaris, Cassiodore, Ammien Marcellin, font l'éloge de Symmachus. Tiraboschi et Heyne l'ont jugé plus sévèrement, et ils blâment surtout son style.

Lucius Aurélius Symmachus fut aussi poète et orateur; mais il ne reste rien de ses œuvres oratoires.

En suivant l'ordre que nous avons adopté jusqu'ici, après les *orateurs*, nous traiterons des *grammairiens*.

Remnius Palémon était un grammairien célèbre à Rome, sous le règne de Claude, vers l'an 50 de l'ère vulgaire. Il fut d'abord esclave, et il s'instruisit dans les lettres en accompagnant aux écoles le fils de son maître. Il devint lui-même un professeur distingué. On prétend que Perse et Quintilien profitèrent de ses leçons. Pline l'ancien et Juvénal, font l'éloge de son talent... Et il fallait qu'il en eût beaucoup pour attirer un si grand nombre d'élèves à ses cours, puisque lui-même menait une conduite si peu réglée qu'elle semblait le rendre indigne de diriger l'éducation de la jeunesse. Au reste, Quintilien le compare à Aristarque et le cite parmi les grammairiens de son temps.

Marcus Valérius Probus était de Berytus, ville de Phénicie, (aujourd'hui *Bérut*), comme l'indique son surnom de *Bérytius*. Il vécut à Rome sous le règne de Néron. Il embrassa d'abord la profession des

armes, et après avoir été longtemps soldat et avoir sollicité en vain le grade de centurion, il se tourna tout à coup vers l'étude des lettres, et se livra surtout à la critique; aussi eut-il plutôt des sectaires que des disciples. Aulu-Gelle l'appelle grammairien illustre, et Macrobe, un homme accompli. D'après Suétone, chez qui nous avons puisé la plupart de ces détails, Probus publia peu de chose sur des points d'une médiocre importance. Aulu-Gelle nous apprend au contraire qu'il se procura un grand nombre de commentaires de cet écrivain; il parle d'une lettre qu'il aurait écrite à Marcellus et qui est aujourd'hui perdue. On aurait encore un livre de Probus sur le sens des caractères secrets employés par C. César, dans ses lettres. Cet opuscule se trouve dans le recueil de Denis Godefroid. Les anciens grammairiens font mention des commentaires de Probus sur Virgile, Perse et Juvénal, et l'on en trouve ça et là des fragments.

Annæus Cornutus que nous avons déjà cité parmi les poètes, est compté au nombre des grammairiens, par Aulu-Gelle qui le regarde comme un homme érudit et de bon sens. Il était de Leptis en Afrique et périt sous Néron avec Musonius. Il écrivit beaucoup sur la philosophie et sur la rhétorique, au rapport de Suidas, mais tout est perdu pour nous.

Térentianus Maurus fut un grammairien distingué, un littérateur agréable. Il était africain de naissance. Nous en avons parlé en traitant des *poètes*.

Asconius Pédianus que nous connaissons déjà comme *historien*, tint un rang honorable entre les grammairiens. Il vécut sous le règne de Claude et jusqu'à celui de Vespasien. D'après ce que dit Quintilien lui-même, ce rhéteur l'eut pour maître, et Pline le cite comme autorité. Il composa de courts commentaires sur les discours de Cicéron. C'est à tort qu'on lui attribue un opuscule sur l'*Origine de la nation romaine*, qui paraît être d'Aurélius Victor. Le Pogge a réuni les restes des commentaires de Pédianus. Ils ont été imprimés plusieurs fois. Borrichius en trouve le style clair et concis.

Nous nommerons seulement les précepteurs de l'empereur Marc-Aurèle, sur lesquels nous manquons de renseignements historiques, c'étaient Euphorion Géminus le comédien, Trosius Aper, Pollion et Eutichius Proculus.

Aulu-Gelle (*Aulus-Gellius* et non *Agellius*), naquit à Rome, vécut sous les empereurs Adrien et Antonin et mourut au commencement

du règne de Marc-Aurèle. Il nous apprend lui-même qu'il étudia la grammaire sous Sulpicius Apollinaris, qu'il eut pour professeurs de rhétorique Titus Castrétius et Antonius Julianus; qu'il suivit, à Athènes, les leçons du philosophe Taurus; qu'il allait souvent converser dans une chaumière près d'Athènes, avec un autre philosophe, Pérégrinus surnommé *Protée*. De retour à Rome, et très-jeune encore, il fut choisi comme juge par les préteurs. Toujours désireux de s'instruire, il passait des jours entiers à s'entretenir avec le philosophe Favorinus. Élevé au rang de juge par les consuls, il ne voulait rien faire sans consulter son ancien maître Sulpicius Apollinaris; ce qui était une preuve de modestie et de bon sens.

On a de lui un ouvrage intitulé *Les Nuits attiques*, et divisé en vingt livres. Pour se faire une idée du fond et comprendre l'origine du titre, écoutons Aulu-Gelle lui-même : « J'ai écrit ce recueil, dit-il, afin que mes enfants eussent tout prêt de quoi se récréer l'esprit dans les intervalles de leurs travaux. J'ai pris, pour les mettre en œuvre, les matériaux au hasard, ainsi que j'en avais fait le choix. Car lorsqu'un livre latin ou grec me tombait sous la main, lorsque j'apprenais quelque chose de remarquable, ou qui plaisait à mon imagination, j'écrivais sans examen et sans ordre..... J'ai donné à ce livre le titre de *Nuits attiques*, à cause du lieu où je l'ai écrit et parce qu'il l'a été durant les nuits d'hiver. »

Ce recueil, où il ne faut pas chercher de l'ordre, ainsi que l'auteur a pris soin d'en avertir, contient un grand nombre d'observations critiques sur plusieurs écrivains; des anecdotes historiques et biographiques; de courtes discussions sur la grammaire, les antiquités, la morale, la philosophie, la physique, etc. Il renferme en outre une multitude de fragments d'anciens auteurs dont on n'a plus les ouvrages. Il s'y trouve, il est vrai, des choses triviales et frivoles, mais il en est beaucoup d'intéressantes et de curieuses.

Quant à la forme et au style, Louis Vivès appelle l'auteur un *faiseur de rapsodies;* Jos. Scaliger ne lui accorde rien de bien; Juste-Lipse préfère une seule lettre de Sénèque à tout le fatras d'Aulu-Gelle. Mais saint-Augustin, le père Vavassor, Saumaise, Boeclerus et Funccius se montrent plus indulgents.

Pour nous, nous reconnaissons que le style des *Nuits attiques* est obscur, embarrassé, surchargé d'archaïsmes et de mots inusités; on y remarque cependant du soin et une certaine recherche de bon

goût. Le livre en lui-même est un trésor précieux de notions instructives qu'on ne trouverait point ailleurs.

Aulu-Gelle a été traduit en *français*, par l'abbé Douzé de Verteuil, et par Victor Verger; on a aussi une traduction *anglaise* par Beloe.

Les principales éditions et les plus usuelles sont celles des Aldes, de H. Étienne, d'Elzevir, de Thysius, et d'Oisellius, de J. Fr. et Jacq. Gronovius, de Proust, de Lion et de Valpy.

L'empereur Alexandre Sévère eut pour professeurs de littérature, Valérius Cordus, Titus Véturius, et Aurélius Philippus; Scaurinus, fils du célèbre docteur Scaurinus, lui enseigna la grammaire.

Nous citerons encore, comme grammairiens, Censorinus et Rennius Fannius dont nous avons déjà parlé comme poètes.

Sous le règne de Constance, vers l'an 360 de l'ère chrétienne, se fit connaître comme grammairien et mérita qu'on lui érigeât une statue sur le forum de Trajan, Marius Victorinus, d'origine africaine. Il mourut dans un âge très-avancé, laissant, entre autres écrits, *quatre livres sur l'Orthographe et sur l'Arrangement des mètres*, ouvrage qui se trouve parmi les compositions des anciens grammairiens, dans le recueil d'Élias Putschius.

Ælius Donatus. Donat naquit vers l'an 333 de notre ère, et fut le précepteur de Saint-Jérôme qui en parle avec éloge. Il écrivit des *Commentaires* sur Térence et sur Virgile; il composa un traité élémentaire dans lequel il explique les *huit parties du discours*, et où il parle des tropes et des différents vices du langage. Cet ouvrage dirigea longtemps, dans les écoles publiques, l'enseignement du latin; et l'on disait alors un *Donat*, comme on a dit depuis un *Tricot*, un *Lhomond*. C'est à tort qu'on lui a attribué une *Vie de Virgile*, ridicule tissu de contes absurdes. On a voulu d'un autre côté, que son commentaire sur Térence ait eu pour auteur Evanthius, autre grammairien célèbre de la même époque, dont la vie est ignorée et les œuvres perdues. Cependant ce commentaire est digne du savant auteur dont il porte ordinairement le nom : connaissance approfondie et raisonnée de la langue, comme dit Amar Durivier; développement judicieux des diverses parties de l'art; observations justes et quelquefois délicates sur les caractères, l'effet et le but moral des pièces, telles sont les qualités d'un travail qui porte le cachet d'un critique habile.

Boeclerus et Scaliger regardent Donat comme un homme de beaucoup d'esprit et d'érudition.

Le petit traité grammatical de Donat se lit dans le recueil de Putschius; il a été imprimé séparément à Florence et à Paris; et le commentaire de Térence, à Venise, à Milan, à Rome.

Macrobe (*Ambrosius Aurélius Théodosius Macrobius*) vécut vers la fin du quatrième siècle et au commencement du cinquième. On ignore quel lieu fut sa patrie, mais il paraît certain qu'il était étranger et probablement grec. On n'a aucune donnée certaine sur les circonstances de sa vie. Il paraît, d'après une disposition du code Théodosien, qu'il fut revêtu, à la cour de Théodose le jeune, d'une charge correspondant à celle de *gentilhomme de la chambre*.

On a de lui un *commentaire sur le songe de Scipion*, épisode du 6e livre de Cicéron, sur *la République*. L'auteur y expose les sentiments des anciens sur le système du monde : il y reproduit la célèbre *Trinité* de Platon; il y soutient l'indestructibilité de la matière, et ne voit dans les divinités du paganisme que des allégories des phénomènes physiques. Cet ouvrage divisé en deux livres a été traduit en grec par Maxime Planude, et le manuscrit de cette version est conservé à la bibliothèque royale de Paris.

Nous avons encore de Macrobe les *Saturnales*. L'auteur a donné ce titre à son ouvrage parce qu'il rend compte à son fils de conversations qu'il suppose avoir eu lieu pendant les fêtes des Saturnales qui duraient huit jours au mois de décembre. L'ouvrage cependant ne contient que deux journées. L'auteur paraît avoir voulu imiter le *Banquet des sept Sages* de Plutarque, ou les *Déipnosophistes* d'Athénée. Parmi les interlocuteurs des dialogues qui compose les *Saturnales*, on remarque Prétextat, dans la bibliothèque duquel a lieu la réunion, et le grammairien Servius. Le premier entretien a pour objet les Saturnales elles-mêmes, les différentes fêtes des Romains et leur calendrier. Le deuxième roule sur la plupart des particularités de la vie des Romains, et offre par cela seul des détails fort curieux qu'on chercherait vainement ailleurs. Les quatre livres suivants présentent un examen raisonné des poésies de Virgile, et une série des nombreux emprunts faits par le poète de Mantoue, non-seulement à Homère, mais encore aux écrivains latins. Le septième traite diverses questions de physique, de physiologie et de littérature.

Macrobe qui semble faire un crime à Virgile de ses emprunts, a lui-même pris dans Plutarque son septième livre presque tout entier. Il doit aussi à Sénèque, à Valère Maxime, à Aulu-Gelle et peut-être encore à bien d'autres. Toutefois l'étude de son ouvrage n'est pas sans utilité. On peut d'ailleurs l'excuser de ses plagiats, puisqu'il en convient dans sa préface.

Quant à la forme extérieure de sa composition, Macrobe, tout en montrant de l'érudition, ne fait pas preuve d'éloquence; son style est pesant, obscur, entremêlé d'hellénismes, et dépose d'une manière très-sensible, de la décadence de la langue latine.

Macrobe a composé aussi un traité sur *les Différences et les Associations du verbe grec et du verbe latin*. On croit que ce que nous avons sous ce titre, n'est qu'un abrégé fait par une main étrangère.

Macrobe a été traduit par Ch. de Rosoy et par A. Mottet. Chrompré et Coupé en ont traduit quelques fragments.

Nous désignerons les éditions suivantes : celles des Aldes, de Jac. Gronovius, des frères Vulpius, et de Pontanus.

Nonius Marcellus, grammairien et philosophe péripatéticien, vécut, selon les uns, dans le troisième siècle, et dans le quatrième, selon les autres. Il existe de lui un écrit intitulé *de la Propriété des mots dans le discours*, et divisé en dix-neuf chapitres. Il l'avait composé à l'usage de son fils. C'est toutefois un ouvrage médiocre qui cependant, par son contenu et par les fragments des anciens auteurs qui y sont recueillis, mérite d'avoir été conservé.

Il en existe plusieurs éditions, entre autres, celles de Plantin, de Godefroid et de Mercier.

Sextus Pompeius Festus, vraisemblablement du même temps, composa un traité en vingt livres sur la *Signification des mots anciens;* ce ne sont, à proprement parler, que des extraits d'un grand ouvrage de grammaire de Verrius Flaccus. De cet abrégé de Festus, Paul Diacre qui vivait au huitième siècle, a fait un nouvel extrait qui était le seul que l'on connût, lorsqu'enfin on découvrit en Illyrie l'original de Festus. Ses leçons de grammaire sont très-instructives et remarquables par la précision. D'après J. Scaliger, Festus est de tous les grammairiens celui qui a rendu les plus grands services à la langue latine.

On a publié plusieurs éditions de Festus, aujourd'hui rares et précieuses. La meilleure, mais d'une valeur moindre pour les bibliophiles, est celle de Dacier.

Durant la période dont nous passons en revue les écrivains, l'art de bien dire ne fut pas moins cultivé que la grammaire, mais il le fut d'après des principes qui s'éloignaient de ceux si bien défendus par Cicéron, et le mauvais goût commença à effacer les bonnes traditions.

Le premier rhéteur qui se présente suivant l'ordre des temps, est Hermagoras surnommé *Carion*, né à Temnus, ville d'Éolie. Il fut disciple de Théodore, et enseigna à Rome avec Quintus Cécilius sous les règnes d'Auguste et de Tibère; il existait du temps même de Quintilien des gens qui l'avaient connu. Il composa, selon ce que nous apprend Suidas, un *traité de Rhétorique* en quatre livres : sur la *perfection*, la *convenance*, le *style* et les *figures*. Il paraît avoir été le chef d'une nouvelle secte en matière d'éloquence. Toutefois Quintilien en fait l'éloge. Il ne faut pas le confondre avec un autre Hermagoras dont Cicéron lui-même suivit les leçons.

Marcus Annæus Seneca. Sénèque, père de Sénèque le philosophe, fut l'un des plus célèbres rhéteurs de Rome. Il naquit à Cordoue en Espagne, vers l'an 58 avant J.-C. Il était Sénateur romain. Il professa la rhétorique à Rome, quinze ans avant la mort d'Auguste, et fut bientôt lié avec les personnages les plus recommandables. Ceux qui se livraient à l'étude ou à l'exercice de l'éloquence venaient chez lui soumettre à sa critique des discours dont les sujets étaient fictifs, c'est ce qu'on appelait *Déclamations*. A l'âge de cinquante-deux ans, Sénèque retourna dans sa patrie et y épousa Helvia, femme distinguée par sa beauté, ses talents et ses vertus; il en eut trois enfants. Il revint ensuite à Rome où il mourut dans un âge avancé, l'an 32 de notre ère. Il était doué de la mémoire la plus extraordinaire; il répétait de suite deux mille noms prononcés d'une seule fois, sans intervertir l'ordre dans lequel il les avait entendus; il retenait également deux cents vers récités de suite par autant de personnes.

Sénèque avait un esprit caustique. Cæstius Pius que nous avons déjà mentionné comme rhéteur, n'était, à ce qu'il paraît, qu'un sot pédant qui prétendait détrôner Cicéron, et qui osa, en public, attaquer la *Milonienne*. Il commença ainsi son discours : Si j'étais athlète, je serais Fusius; Bathylle, si j'étais comédien; Mélisson, si j'étais cheval.... Sénèque, perdant patience, l'interrompit en disant : *mais comme tu es un fat, tu es un grand fat.*

Nous avons de Sénèque deux ouvrages qu'il écrivit dans sa vieillesse pour satisfaire aux désirs de ses fils : 1° Les *Délibérations*, en un livre qui ne paraît pas être complet, et qui sans doute était suivi de quelques autres; 2° les *Controverses* dont nous n'avons que les livres premier, deuxième, septième, neuvième et dixième, et seulement des extraits des cinq autres. Dans l'un et dans l'autre de ces deux ouvrages, il rapporte des passages de discours et de débats, c'est-à-dire de *déclamations* qui avaient lieu en sa présence sur des questions purement imaginaires, entre les rhéteurs les plus célèbres dont il cite les noms.

Les *Déclamations* recueillies par Sénèque offrent des pensées remarquables, quelques passages éloquents, et des mouvements qui ne manquent pas d'énergie; mais tout cela est gâté par de misérables subtilités. Au ton froid et maniéré du style, on ne croirait pas que Sénèque a été en quelque sorte le contemporain de Cicéron. Peut-être dira-t-on, que répétant seulement ce que les autres ont dit, on ne peut le rendre responsable de défauts qui ne lui appartiennent pas; mais nous répondrons que le soin même qu'il a pris et la façon dont il s'en est acquitté ne déposent pas en faveur de son goût.

Les *Controverses* ont été traduites en *français*, par Lesfargues, avocat au parlement de Toulouse, et le texte des œuvres complètes a été imprimé à la suite de plusieurs éditions des écrits de Sénèque le philosophe.

Après Virginius Rufus qui vivait du temps de Néron, et sur le compte duquel l'histoire ne nous fournit pas de renseignements certains, apparaît le plus célèbre de tous les rhéteurs, Marcus Fabius Quintilianus.

Quintilien naquit sous Néron, à Calaguris (aujourd'hui Calahorra) en Espagne, selon l'opinion la plus générale; l'auteur de la vie qu'on lit en tête de ses œuvres veut qu'il soit né à Rome. Toutefois nous voyons, dans la Chronique d'Eusèbe, qu'il fut amené à Rome par Galba. Il était fils d'un avocat; lui-même se fit un nom au barreau; on sténographiait et l'on vendait ses plaidoyers. Il épousa une femme d'une naissance distinguée, qu'il eut le malheur de perdre, et l'un des fils qu'elle lui avait donnés mourut peu après. Sa fille, née d'une seconde épouse dont le père était le chevalier Titilius, fut mariée à Novius Céler, personnage distingué, et elle

fut dotée par Pline-le-jeune, ce qui semble démentir ce que Juvénal dit de la fortune considérable de Quintilien. Dodwel pense que ce célèbre rhéteur mourut sous Adrien, sans qu'il en puisse préciser l'époque. On ne sait pas non plus s'il fut consul comme plusieurs le prétendent, mais il est certain du moins qu'il enseigna la rhétorique, et qu'un traitement pris sur les fonds du trésor, était de son temps, affecté à ces fonctions. L'ouvrage de Quintilien sur l'*Institution de l'orateur*, forme le traité de rhétorique le plus complet qui nous soit venu des anciens. Cet ouvrage dédié à Marcellus Victorinus, est divisé en douze livres, et l'auteur y entre dans tous les détails qui intéressent l'art de la parole.

Ce qui rend l'ouvrage de Quintilien plus précieux encore, c'est qu'aux matières qu'il a développées, il a joint des observations justes et pleines de goût, une foule de faits qui se rattachent à l'histoire littéraire de l'antiquité; c'est qu'il a apprécié avec une rare sagacité, avec une admirable rectitude de jugement, le génie, le caractère, le mérite ou les défauts des auteurs anciens. Son livre est comme un manuel que ne peuvent consulter trop souvent et les disciples et les maîtres. Aussi les opinions des savants sur Quintilien forment-elles un concert de louanges en son honneur. Cassiodore, saint Jérôme, Sidoine, Isidore de Séville, Martial, Ausone, Érasme, Valla, Campani, Vossius, Isaac Casaubon, Méric Casaubon, son fils, Barthius, Louis Vivès, Muret, Morhofius et Rollin sont d'accord sur le mérite éminent de l'auteur de l'*Institution oratoire*.

Pour ce qui regarde son style, il est élégant, abondant et riche. Quintilien a résisté presque seul au mauvais goût qui déjà, à son époque, exerçait sa funeste influence sur la littérature romaine; l'habile rhéteur a tâché de conserver à la langue latine sa pureté, et il semble s'en être fait un point de conscience et de religion. Si parfois sa diction est obscure, cela tient à des choses dont la trace a disparu et qu'il n'explique pas assez pour nous. Pour avoir une idée favorable de sa manière d'écrire, il suffit de lire le *Portrait de Sénèque*, le *Parallèle de Démosthène et de Cicéron*, l'*Éloge de l'éloquence*, la *Mort de son épouse et de ses deux fils*, et *Simonide sauvé par les dieux*. Mais il faut passer l'éloge outré qu'il fait de Domitien, c'est une condescendance, c'est une faiblesse qui ne lui fait pas honneur; c'est une tache à son caractère.

On a attribué à Quintilien un certain nombre de *Déclamations*

que l'on divise en deux catégories : en *grandes*, au nombre de dix-neuf, et en *petites* qui montent à cent quarante-cinq, reste, dit-on, de trois cent quatre-vingt-huit. Mais rien n'établit d'une manière satisfaisante qu'elles soient sorties de la plume de notre auteur ; la plupart des savants les trouvent indignes de lui. Il y a d'ailleurs des critiques qui en désignent l'auteur ; ceux-ci veulent qu'elles soient de Marcus Florus, ceux-là de Posthumius, l'un des trente tyrans, et ces derniers s'appuyent sur un texte de l'historien Trébellius Pollion.

Nous ne parlerons pas ici du *Dialogue sur les Orateurs*, dont on a également prétendu faire honneur à Quintilien; nous nous sommes expliqué à cet égard en parlant de Tacite.

Le seul ouvrage authentique de Quintilien est donc le traité sur l'Institution de l'orateur ; encore faillit-il périr comme celui qu'il avait composé sur les *Causes de la corruption de l'éloquence*, comme sa *Rhétorique élémentaire* en deux livres. Mais heureusement, Poggio en découvrit, en 1419, un manuscrit entier au fond de l'abbaye de Saint-Gall ; on n'en avait eu jusque-là que des copies défectueuses et incomplètes.

Rollin a pris la peine d'abréger l'ouvrage de Quintilien pour le rendre plus accessible et plus utile à la jeunesse.

Le traité de l'Institution de l'orateur a été traduit en *français*, entre autres, par l'abbé de Pure, par l'abbé Gédoyn, et par C. V. Ouisille ; en *italien*, par Orazio Toscanella ; en *anglais*, par Will. Guthrie, et par J. Pastal ; en *allemand*, par N. Ph. Conr. Henke ; en *espagnol*, par deux professeurs des écoles pies.

Les principales éditions sont celles des Aldes, de Robert Étienne, de Schrevelius et Gronovius, d'Obrecht, de Burman, Capperonnier, de Rollin, de Jos. Matth. Gesner, de Spalding, et de Lemaire.

Ce que nous avons à dire des autres rhéteurs de la même période va paraître bien pâle.

Julius Sévérianus fut un rhéteur célèbre du temps de l'empereur Adrien. Il donna en abrégé les *Préceptes de l'art oratoire*, que l'on trouva dans le recueil des *Rhéteurs latins* de François Pithou.

L'empereur Alexandre Sévère eut, dans sa jeunesse, pour professeurs de rhétorique, Julius Frontinus, Bébius Macrinus et Julius Granianus. Lampridius fait mention des déclamations de ce dernier.

Titianus est compté parmi les rhéteurs qui se sont fait un nom du

temps des empereurs Gratien et Théodose. Outre la rhétorique, il s'occupa de poésie et composa des apologues en vers trimètres ou iambiques. Il ne reste rien de ses ouvrages.

Nous n'avons plus maintenant qu'à parler de quelques philosophes, de quelques médecins, de quelques économistes qui ont écrit pendant la quatrième période que nous parcourons.

Nous n'avons rien de certain sur l'époque à laquelle vivait Aurélius ou Aulus Cornélius Celsus, ni sur le lieu de sa naissance. Les uns ont avancé qu'il était romain, les autres l'ont fait naître à Vérone. Vanderlinden croit qu'il vivait du temps de Jules-César ou au commencement du règne d'Auguste; mais Columelle le citant comme son contemporain, la plupart des savants sont d'avis qu'il écrivit sous le règne de Tibère. Il avait en philosophie, adopté la doctrine des sceptiques, et en médecine il suivait les préceptes d'Hippocrate. Il effaça la réputation d'Antonius Musa, affranchi d'Auguste, qui, disciple d'Asclépiade de Pruse, s'était fait un nom dans l'art de guérir, et avait composé plusieurs ouvrages qui sont aujourd'hui perdus.

Celsus avait écrit un grand ouvrage qui embrassait tout à la fois, l'*agriculture*, la *politique*, le *droit civil*, la *philosophie*, la *médecine* et l'*art militaire*. Il était en vingt livres et avait été publié sous le titre : *des arts*. Nous n'avons que la partie qui concerne la *médecine*, et qui comprend huit livres, du livre sixième au quatorzième. L'auteur traite dans les six premiers, des maladies internes et externes, et des remèdes qu'il y faut apporter ; il parle, dans les deux autres livres, des opérations chirurgicales. Le style de Celsus est élégant, pur, coulant ; ce qui est une présomption de plus qu'il vécut dans un temps rapproché du siècle d'Auguste. L'agrément de sa diction l'a fait surnommer le *Cicéron des médecins*. Columelle en fait l'éloge ainsi que Quintilien, et Pline le cite plusieurs fois comme autorité.

Il ne faut pas confondre notre Celsus avec Celsus Albinovanus, ami de Virgile et d'Horace, ni avec Apuléius Celsus, autre médecin originaire, de Sicile, qui écrivit du temps de Tibère, sur l'économie rurale et sur les plantes, mais dont nous n'avons plus les ouvrages. On connaît encore d'autres Celsus; l'un qui fut disciple de Libanius, l'autre qui vécut du temps de Théodose et d'Arcadius.

L'ouvrage de Celsus a été traduit en *français*, par H. Ninnin et par Fouquier et Rattier.

Voici quelques bonnes éditions de Cornélius Celsus : celles de

Th. Jansonius d'Almeloveen, de Jos. Cominus, de Krause, de Valart, de Léonard Targa et de Ruhnkenius.

On croit que Scribonius Largus *Designatianus* était fils d'un affranchi, ou du moins sortait d'une famille obscure. Il s'appliqua à la médecine et eut pour maîtres Apuléius Celsus et Triphon. Il était de la secte des *méthodistes;* quelques-uns cependant n'ont voulu voir en lui qu'un empirique. Il exerçait déjà son art sous Tibère et l'on soupçonne qu'il fut attaché, comme médecin, à la suite de quelque légion; il est certain qu'il suivit Claude, en l'année 43, dans l'expédition contre la Grande-Bretagne. Des divers ouvrages dont il a pu être l'auteur, il ne nous reste que son Traité sur la *composition des médicaments*, écrit en assez mauvais latin, et adressé à Caius Julius Callistus, affranchi de Claude. Largus se montre partisan des remèdes secrets et des préparations empiriques dont il assure avoir vu des effets merveilleux. Lorsqu'il était appelé près d'un malade, il lui prescrivait la diète ou des aliments convenables à son état, il n'avait recours aux médicaments que dans le cas où ces premières prescriptions ne produisaient point de résultats satisfaisants, et ce n'était que dans les cas graves qu'il recourait à la chirurgie. Parmi les recettes qu'il publie, il en avait, dit-il, acheté quelques-unes très-cher. Il cite, entre autres, un remède contre la colique, qu'il n'avait obtenu de la femme qui le possédait, qu'en lui comptant tout l'argent qu'elle avait demandé. On a cru que l'ouvrage original de Largus était écrit en grec et qu'il avait été reproduit en latin sous l'empereur Valentinien, mais on a clairement démontré que cette opinion est une erreur.

L'opuscule de Largus fait partie de plusieurs recueils relatifs aux médecins anciens. On a en outre l'édition de Jean Rhodius et celle Bernold.

Lucius Annæus Seneca. Nous avons eu déjà l'occasion de parler longuement de Sénèque et nous avons fait connaître les principales circonstances de sa vie, nous allons l'apprécier dans ses ouvrages philosophiques.

Un grand nombre de ses productions ne sont pas arrivées jusqu'à nous. Nous avons perdu une bonne partie de ses *Poésies*, ses *Discours*, beaucoup de ses *Lettres*, son livre sur le *Mouvement de la terre*, son traité sur le *Mariage*, celui sur la *Superstition*, des *Dialogues*, ses livres de *Moralités*, ses livres d'*Exhortations,* son ouvrage

sur l'*Inde*, enfin celui sur l'*Égypte*, et une histoire que cite Lactance, mais qu'on ne croit pas être de Sénèque.

Ce qui nous reste des œuvres de ce philosophe, en est la partie la plus importante, et c'est ce qui peut diminuer nos regrets.

1. De la Colère, à Novatus son frère (trois livres). Dans le *premier* l'auteur fait voir combien la colère est hideuse.

Le *deuxième livre* a deux parties. La première contient plusieurs questions relatives à la colère et leurs solutions; la seconde expose les remèdes contre ce mouvement violent de l'âme.

En général, cet ouvrage a des parties fort remarquables, mais il manque d'ordre, et les répétitions ainsi que le défaut de plan y jettent de la confusion.

2. Consolation a Helvia, sa mère. Sénèque écrivit cet opuscule pendant son exil dans l'île de Corse, à l'âge d'environ quarante ans. Il console sa mère, et lui démontre qu'elle ne doit s'affliger du sort de son fils ni à cause de lui, ni pour elle-même; cet ouvrage est plein d'âme et d'éloquence; il est achevé sous le rapport de l'ordre et du style, et il mérite d'être distingué parmi les autres compositions de Sénèque.

On trouve quelquefois, au commencement de la *Consolation à Helvia*, neuf épigrammes de l'auteur relatives à son exil; elles n'ont rien de bien remarquables.

3. Consolation a Polybe, affranchi de Claude, sur la mort de son frère. Ce livre a été écrit la troisième année de l'exil de Sénèque. Il manque près de vingt chapitres au commencement, et nous n'avons pas non plus la fin. Toutefois on y remarque que l'auteur a beaucoup perdu de cette fermeté qu'il a montrée auparavant. Cet ouvrage est reconnu pour être de Sénèque, mais il ne lui fait pas honneur. Probablement il ne le destinait pas à être publié, et celui qui l'a mis au jour a rendu un fort mauvais service à son auteur. L'adulation y est outrée; que de louanges pour un plat valet!

4. Consolation a Marcia, fille de Crématius Cordus. Ce morceau se divise en deux parties. Dans la première, il fait l'éloge de Marcia et la console de la mort de son père et de celle de son fils, par des exemples tirés d'elle-même et d'autrui. Dans la seconde il passe aux raisonnements : la mort est commune à tous; l'affliction ne sert à rien; elle n'est pas dans la nature; elle ne provient que de la faiblesse et du défaut de réflexion. Il cite ensuite des exemples pris

dans les deux sexes. Il démontre alors que, comme mère et comme femme, elle n'a pas sujet de s'affliger. Il termine par une brillante prosopopée ; c'est Crématius Cordus lui-même qui console sa fille. Quoique cet écrit soit un peu louangeur, ce que l'on peut excuser quand il s'agit d'une dame, il n'en mérite pas moins l'approbation des hommes de goût.

5. De la Providence, à Lucilius. Sénèque soutient que la providence existe; que les maux extérieurs qui arrivent aux hommes de bien n'est pas une preuve contraire. Il démontre cette existence par le mouvement régulier et constant de l'univers, qui indique un modérateur suprême. Puis il passe à sa proposition principale : pourquoi les gens vertueux sont-ils exposés aux malheurs? Il répond que Dieu aime les bons, qu'il ne veut pas les rendre malheureux, mais qu'il les châtie comme un père, et qu'il se plaît à les voir lutter avec courage contre l'adversité. Il produit ensuite et développe quatre raisons pour lesquelles les maux atteignent les hommes de bien ; parce que c'est 1° dans leur propre intérêt, puisqu'ils servent à les éprouver et à affermir leur courage; 2° dans l'intérêt général, puisqu'alors leur constance est un exemple pour les faibles; 3° parce qu'ils y sont préparés, puisqu'ils sont soumis à Dieu; 4° enfin parce que ce qui doit nous réjouir ou nous affliger est réglé de toute éternité. Il introduit ensuite Dieu lui-même qui encourage l'homme vertueux à la constance.

On est vraiment fâché qu'en terminant ce traité d'une morale si sage jusque-là, l'auteur ait mis dans la bouche même de Dieu l'apologie du suicide.

6. De la tranquillité d'ame, à Sérénus. Ce traité où règne la confusion, pourrait bien çà et là avoir subi quelque mutilation, tant le défaut absolu d'ordre s'y fait remarquer. Sénèque se plaint de son inconstance et de la fluctuation de son esprit. Il fait l'éloge de la tranquillité d'âme; il explique ce que c'est que l'*inconstance*, ou mieux l'irrésolution, l'inégalité d'esprit. Le premier remède contre cette affection, c'est l'*occupation* soit publique, c'est-à-dire le soin des affaires de l'État; soit privée, c'est-à-dire, l'administration de nos propres affaires, l'étude et la méditation; il entre successivement dans les détails relatifs à ces différents points. Il ajoute, sans que la transition soit fort sensible, qu'un ami sûr peut aider à la tranquillité d'âme. Puis, par un saut non moins brusque, il passe à cette

proposition : Que les grands biens, que le luxe sont contraires à la paix intérieure ; il dit que le sage n'a pas besoin de la fortune et qu'il se met au-dessus d'elle ; ensuite viennent d'autres matières moins importantes : Qu'il ne faut pas s'occuper de choses frivoles, ni, autant que possible, des affaires d'autrui. Il parle successivement de la *légèreté*, de l'*entêtement*, de la *dissimulation*, du soin qu'il ne faut pas prendre de composer son extérieur, de la *simplicité*, des moyens de conserver ou de recouvrer la tranquillité d'âme ; cette dernière partie n'est pas complète.

Cet ouvrage offre des endroits louables, mais, comme on a pu le remarquer, il n'y a ni plan arrêté ni méthode ; est-ce la faute du temps ou des copistes, ou bien faut-il s'en prendre à l'auteur?

7. De la constance du sage, à Sérénus. Sénèque commence par l'éloge des stoïciens; et traite d'un de leurs paradoxes : Que l'injustice n'affecte point le sage, qu'elle peut l'atteindre, mais non le blesser. Il divise ensuite sa proposition, et distingue l'*injustice* et l'*outrage*, et soutient que ni l'un ni l'autre n'est un mal pour le sage. C'est ce qu'il démontre successivement par un certain nombre d'arguments et d'exemples également concluants. Ce traité annonce de la part de Sénèque, de la grandeur d'âme, et un esprit profond ; il est éloquemment écrit ; en un mot, c'est l'une de ses meilleures compositions.

8. De la Clémence, à Néron César (deux livres dont le dernier n'est pas complet). L'auteur a divisé son sujet en trois parties : l'une est préparatoire, la seconde expose la nature et les propriétés de la clémence, la troisième prescrit les moyens; de parvenir à cette vertu, de s'y confirmer, de se l'approprier. La partie préparatoire occupe tout le premier livre. L'auteur y fait voir que la clémence est *utile* surtout aux rois ; qu'elle est *nécessaire* à leur réputation, à leur sécurité. Il termine par une sortie vigoureuse contre la sévérité excessive. Le second livre commence par un éloge de Néron, sur ce mot si connu : *Je voudrais ne pas savoir écrire*. Il passe ensuite à la seconde partie de sa division, la nature et les propriétés de la clémence, et, pour les mieux faire ressortir, il dépeint la cruauté. Il trace les limites de la clémence qu'il ne faut pas confondre avec la compassion qui, d'après les stoïciens, est une faiblesse... Là se termine ce que nous avons du deuxième livre ; il nous manque ce qui avait rapport à la troisième partie.

9. De la brièveté de la vie, à Paullinus. Le sujet de cet opuscule est : Que la vie n'est pas courte par elle-même, mais que nous la rendons telle, parce que nous n'en usons pas, ou que nous en usons mal, ou que nous en usons pour des choses vaines. Il démontre successivement ces trois propositions par des arguments serrés et concluants. Il établit que le seul temps bien employé est celui que l'on consacre à l'étude de la sagesse. Il termine par une exhortation à Paullinus, et l'engage à s'affranchir de l'embarras des affaires.

10. De la vie heureuse, à Gallion son frère. En quoi consiste la vie heureuse, et comment y peut-on parvenir? Telle est la matière de ce traité. Elle ne dépend ni de l'opinion ni de la coutume, mais de la raison; elle consiste non dans le plaisir, mais dans la vertu, à laquelle on doit joindre certains compléments extérieurs comme accessoire et non comme fin.

11. Du loisir ou de la retraite du sage. Ce que nous avons de cette composition commence au dix-huitième chapitre dont on n'a pas même le début. Quelques-uns ont prétendu que c'est la suite du traité précédent, d'autres ont préféré en faire un ouvrage à part. Sénèque répond affirmativement à la question de savoir si le sage peut vivre dans la retraite, et s'éloigner des affaires publiques? Il s'appuie sur l'autorité des stoïciens, et affirme qu'il peut chercher, quand il est jeune, un loisir honnête qui se trouve dans l'étude de la sagesse et la contemplation de la nature; il le peut encore quand il est âgé, à l'exemple des vétérans; ce qui ne l'empêche pas de s'occuper, même dans la retraite des affaires qui sont circonscrites par les lois, c'est-à-dire, de celles de la république, et des affaires qui n'ont point de limites, c'est-à-dire, de celles qui ont rapport à la nature entière.

12. Des bienfaits, à Libéralis (sept livres). Au commencement du premier livre, l'auteur se plaint de l'*ingratitude*, et c'est ce vice trop commun qui l'engage à écrire sur les *bienfaits* dont il fait ressortir l'influence et la propriété. Sa nature dépend non de ce qu'on donne, mais de l'intention d'après laquelle on donne. Il tire de là des exemples et des arguments, et partage la discussion en deux parties : Quelle espèce de bienfaits on peut exercer, et comment on doit le faire; le premier point est traité dans ce livre.

La deuxième partie est l'objet du livre suivant.

Dans le troisième livre, il attaque les ingrats et traite des questions

qui s'y rattachent; s'ils peuvent être punis et cités devant les tribunaux? il répond par la négative et ajoute que leur châtiment se trouve dans la haine qu'ils inspirent, dans l'infamie dont ils se couvrent, et dans leur propre conscience.

Le quatrième livre renferme la solution de ces questions : La bienfaisance et la gratitude sont elles désirables par elles-mêmes? quand on sait qu'un homme sera ingrat, doit-on lui accorder le bienfait? Il se prononce pour l'affirmative de la première question, contre l'opinion des épicuriens qu'il combat; quant à la seconde, il distingue, et se prononce, partie pour l'affirmative, partie pour la négative.

Les trois derniers livres ne se rapportent pas tant au sujet de l'ouvrage en lui-même, qu'aux choses qui s'y rattachent plus ou moins directement. Ils contiennent l'examen et la solution de questions qu'il tire de la nature du bienfait. On y reconnaît le sophiste beaucoup plus que le philosophe. Il est d'ailleurs à remarquer que chacun des livres du traité est bon en lui-même, mais qu'il n'y a pas entre eux une connexion sensible.

13. Questions naturelles, à Lucilius (sept livres précédés d'une préface). Sénèque y traite des météores, du feu, des éclairs, du tonnerre, de l'eau, de la grêle, de la neige, de la glace, du vent, des tremblements de terre et des comètes. Il a beaucoup emprunté à Aristote et à Théophraste. Ce n'est pas toutefois un traité complet de physique, mais seulement un recueil d'observations sur les phénomènes naturels, présentées de manière à éclairer la superstition, et à faire naître dans l'esprit de l'homme une idée plus pure et plus vraie de la divinité. Le style de cet ouvrage où l'ordre se fait peut-être un peu regretter, est clair et facile, mêlé de préceptes moraux, et de détails de science, qui rendent très-agréable la lecture de ce traité. Sénèque prouve d'ailleurs par ses *Questions naturelles* qu'il était à la hauteur des connaissances qu'on avait en physique, à son époque. On regrette d'y trouver un chapitre d'une obscénité révoltante qu'il aurait fait sagement de supprimer.

14. Lettres. Elles sont au nombre de cent vingt-quatre et sont adressées à Lucilius Junior, procurateur de la Sicile, non qu'elles lui aient été envoyées réellement, mais c'est une forme qu'il a plu à l'auteur d'adopter. Ces lettres roulent sur des matières philosophiques, ou sur des sujets que Sénèque considère en philosophe.

On regarde ce recueil comme son plus beau titre à la gloire littéraire. Montaigne préférait les Lettres de Sénèque à tous ses autres ouvrages : « Les opuscules de Plutarque, et les epistres de Seneque, sont la plus belle partie de leurs escripts et la plus proufitable. » Il ne faut pourtant pas espérer y trouver le style qui convient au genre épistolaire; on y voit trop de recherche et d'apprêt. Mais, par compensation, elles offrent de précieux enseignements pour la philosophie pratique.

15. L'Apocoloquintose n'est qu'une plaisanterie satirique, une apothéose bouffonne dirigée contre l'empereur Claude qui, après une longue discussion entre les dieux de l'Olympe, est envoyé aux enfers sur l'avis d'Auguste. Caligula le réclame comme esclave, en fait présent à Éaque qui le donne à Ménandre, son affranchi, pour débrouiller les procès. Cette pièce pèche contre le bon goût, mais elle prouve de la franchise et de la hardiesse de la part de l'auteur. Cet opuscule est mêlé de quelques vers.

Le mérite de Sénèque est depuis longtemps apprécié. On ne peut lui refuser un génie heureux et facile, une érudition positive en physique, en morale, en histoire, en philosophie, ni la connaissance exacte du cœur humain qu'il avait sondé jusque dans ses replis les plus secrets; mais il faut convenir aussi de ses défauts comme écrivain : Son style, quoique brillant, est affecté, souvent déclamatoire; il est trop coupé, trop sententieux, trop chargé d'antithèses, de jeux de mots, de retours sur le même trait, ce qui rend fastidieuse la lecture continue de ses ouvrages.

Outre bon nombre de traductions partielles des différents traités de Sénèque, on a en *français*, les traductions complètes de La Grange et de MM. Ajasson de Grandsagne, Baillard, Charpentier et autres en communauté.

Nous citerons les éditions suivantes : celles de Juste-Lipse, du même et d'André Schott, de Gronovius et de Lemaire.

Coelius Apicius vivait du temps de Tibère; c'était un gourmand renommé dont Athénée fait mention, et qui engloutit une grande fortune. Comme il y a eu plusieurs Apicius également amateurs de la bonne chère, on ne sait auquel attribuer l'ouvrage sur l'*Art culinaire*, retrouvé sous le pontificat de Nicolas V, par Enochus Asculanus, avec les Scholies de Porphyrion sur Horace. Peut-être même, comme le pense Vossius, *Apicius* est-il moins le nom de

l'auteur que le titre de l'ouvrage qui, du reste, est assez mal écrit, pour ne pas s'inquiéter de celui à qui on le doit. Nous indiquerons les éditions de Martin Lister et de Bernhold.

Lucius Junius Moderatus Columella, le plus savant agronome de l'antiquité, naquit à Cadix et vécut sous le règne de l'empereur Claude. On a cru qu'il descendait de parents esclaves parce que son nom a quelquefois désigné des individus réduits à cette condition contre nature; mais rien n'autorise cette supposition. Columelle était grand propriétaire et dirigeait lui-même l'administration de ses biens. Il parcourut non-seulement l'Espagne, sa patrie, et l'Italie, mais encore plusieurs contrées de l'Asie et particulièrement la Cilicie et la Syrie, dans la vue d'étudier les différentes méthodes de cultiver, et tout ce qui concerne l'agriculture et l'économie rurale. Il composa un ouvrage sur l'*Agriculture*, en douze livres dont le dixième qui traite des *Jardins* est en vers, au nombre de quatre cent trente-six ; ils ne manquent ni d'élégance ni de facilité. Dans son ouvrage, l'auteur, après une préface où il déplore l'avilissement dans lequel l'agriculture est tombée, présente d'une manière agréable toutes les parties de cet art et de l'économie rurale. Il commence par des vues générales et termine par une sorte de calendrier agricole, dans lequel il indique les différents travaux à faire, suivant l'ordre des saisons. C'est un ouvrage précieux pour les préceptes qu'il renferme ; le style en est assez pur, et il rappelle la latinité du siècle d'Auguste.

Il composa en outre un livre sur les *Arbres*, qui comprend trente chapitres et que l'on joint quelquefois, comme treizième livre, à l'ouvrage principal. Columelle s'était encore proposé d'écrire sur les *Astrologues*, et sur les *Sacrifices* qui avaient lieu chez les anciens pour obtenir la fertilité des campagnes ; mais ces deux ouvrages, s'ils ont été faits, ne sont pas arrivés jusqu'à nous.

Columelle a été traduit en *français*, par Cl. Cotereau, chanoine de Paris, et par Saboureux de la Bonneterie; le poëme sur les *Jardins* a été reproduit en vers par L. Th. Hérissant. Il en existe une traduction en *italien*, par Benedetto Del Bene et par Giangerolamo Pagani ; on en a aussi une en *anglais*, et une en *allemand*, que nous ne pouvons pas indiquer faute de renseignements.

L'ouvrage de Columelle se trouve dans les recueils des *anciens écrivains sur l'Agriculture*, dont les meilleures éditions sont celles de Robert Étienne, de Gesner et de Schneider.

Rutilius Taurus Æmilianus Palladius est l'un des plus anciens agronomes dont les ouvrages nous soient parvenus. On n'a rien de certain ni sur sa naissance, ni sur sa patrie. Il composa sur l'*Agriculture* un ouvrage en douze livres. Le premier contient des préceptes généraux. Les douze suivants portant chacun pour titre le nom de l'un des douze mois de l'année, présentent des remarques sur les travaux particuliers à chaque mois. Enfin le quatorzième sur la *Greffe*, est écrit en quatre-vingt-cinq distiques, et adressé à Pasiphilus que l'auteur appelle un très-savant homme; il lui avait dédié l'ouvrage entier par une lettre que sans doute l'inadvertance des premiers copistes a renvoyée au commencement du livre dixième. Le style de Palladius est simple, sans exclure entièrement l'élégance.

Siculus Flaccus, qui vécut du temps de Domitien et de Nerva, fit un traité sur la *Manière de préparer les terres*. Barthius croit que nous n'en avons que l'abrégé.

Aggenus Urbicus composa deux livres de commentaires sur Julius Frontin, et un ouvrage concernant les *procès* relatifs aux biens ruraux. On le trouve à la suite du code Théodosien.

Coelius Aurelianus, né en Numidie, exerça la médecine avec honneur sous le règne de Septime Sévère, vers la fin du deuxième siècle de l'ère vulgaire. Il reste de lui trois livres sur les *Maladies aiguës*, et cinq sur les *Maladies chroniques*.

Nous plaçons ici par égard pour leur nom et à cause des renseignements qu'ils peuvent fournir, deux auteurs que nous voulions d'abord passer sous silence, parce que leurs ouvrages ont peut-être moins de rapport encore que quelques autres avec la littérature latine proprement dite.

Vitruve (Marcus Vitruvius Pollio) n'est cité que par deux auteurs anciens, par Pline et par Frontin. On ne sait rien de sa naissance, et fort peu de choses sur les circonstances de sa vie. Il résulte toutefois de ses ouvrages qu'il vécut sous Auguste. Il nous apprend aussi qu'il était d'une famille aisée et qu'il reçut une bonne éducation. C'est aussi par lui que nous savons qu'il était d'une petite taille et qu'il vécut jusqu'à un âge assez avancé. Il composa un ouvrage en dix livres, sur l'*Architecture*. Il y expose les connaissances nécessaires à celui qui veut se livrer à l'art de bâtir, connaissances dans lesquelles il comprend le dessin, la géométrie, l'arithmétique,

l'optique, la philosophie, la musique, la médecine, la jurisprudence, l'astronomie et même la philosophie. A cette énumération on croirait qu'il veut que son architecte soit un homme universel ; cependant, il n'emprunte de ces sciences que ce qui peut avoir un rapport plus ou moins direct avec son art ; aussi ne veut-il passer ni pour philosophe, ni pour grammairien, ni pour orateur, mais seulement pour un architecte qui n'est pas étranger aux connaissances qu'il recommande d'acquérir. Dans les autres parties de son ouvrage, il s'étend sur les principes et les règles de l'architecture tant militaire que civile ; il en explique les ordres divers, et présente la description de quelques monuments célèbres de son époque, et des beaux temps de la Grèce. Telles sont les matières des sept premiers livres. Le huitième a pour objet les *Aqueducs ;* le neuvième, les *Cadrans solaires ;* et le dixième, la *Mécanique*. Il est fâcheux que les plans ne nous soient pas parvenus avec l'ouvrage que nous possédons à peu près entier. Le traité de Vitruve peut être fort utile à étudier en ce que l'on y trouve des notions d'art qu'on ne rencontrerait pas ailleurs; malheureusement son style est obscur, ce qui tient sans doute à la matière, à l'emploi fréquent de mots tirés du grec, d'expressions techniques dont il est malaisé d'apprécier le sens et la valeur.

Vitruve a été traduit en *français*, par Jean Martin, par Claude Perrault qui en a fait aussi un abrégé, et par Bioul ; en *italien*, par Bono Mauro da Bergamo, Benedetto Jovio Comasco et autres, par Daniello Barbaro, par Bernardo Galiani et par Bald. Orsini ; en *anglais*, par W. Newton ; en *espagnol*, par Jos. Ortiz y Sanz ; en *allemand*, par Rode.

Les éditions les plus remarquables sont celles d'Elzevir, de Rode, de Schneider et de Simon Stratico.

Végèce (*Publius Vegetius*), sur le compte duquel on n'a pas de renseignements, écrivit quatre livres sur l'*Art vétérinaire*. Les deux premiers expliquent les symptômes des maladies du cheval et les moyens curatifs que l'on doit employer ; le troisième traite de la médecine des bœufs, et le quatrième de la composition des remèdes. Le style de cet ouvrage, d'ailleurs simple et intelligible, n'a absolument rien de littéraire.

Ce Traité a été traduit en *français*, par Bernard du Poy-Monclar et par Saboureux de la Bonneterie. Il en existe aussi une traduction en *italien*.

Éditions de Sambucius et de Gesner.

Nous voici au terme que nous avons marqué à nos travaux ; nous avons exposé les différentes phases de la littérature romaine, pendant près de douze siècles. Nous sommes arrivé à cette époque où les invasions des barbares jetèrent la désolation dans la ville de Rome. Les Muses latines furent saisies d'effroi; et déjà pâles et faibles, elles allèrent chercher un asile dans les cloîtres. Les habitants de ces paisibles lieux les accueillirent de bon cœur et s'empressèrent autour d'elles ; grâce aux soins, aux attentions dont elles furent l'objet, elles reprirent un peu de force et de santé ; mais elles ne recouvrèrent jamais ni leur beauté, ni leurs grâces premières.

FIN.

TABLE

